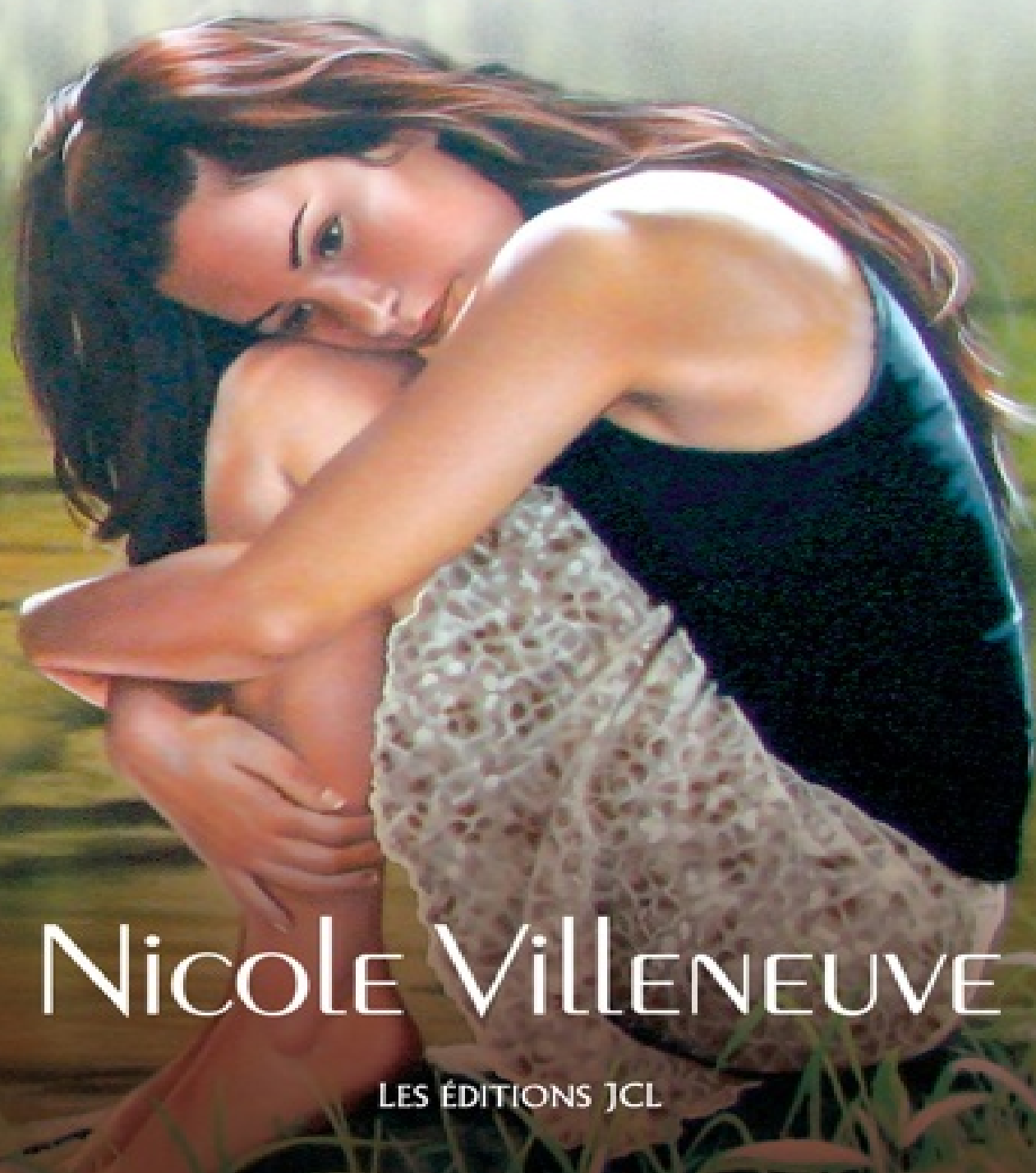


Craziella

ROMAN

Les Premières Notes



Nicole Villeneuve

LES ÉDITIONS JCL

GRAZIELLA : LES PREMIÈRES NOTES

*est le quatre cent quatre-vingt-unième livre
publié par Les éditions JCL inc.*

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Villeneuve, Nicole, 1940-

Graziella

Sommaire : t. 1. Les premières notes.

ISBN 978-2-89431-481-4 (v. 1) (papier)

ISBN 978-2-89431-889-8 (e-pub)

I. Titre. II. Titre : Les premières notes.

PS8643.I447G72 2013 C843'.6 C2013-940171-7

PS9643.I447G72 2013

Conversion au format ePub : [Studio C1C4](#)

© **Les éditions JCL inc., 2013**

Édition originale : septembre 2013

Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de cet ouvrage, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie ou par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite des Éditions JCL inc.

Les éditions JCL inc.

930, rue Jacques-Cartier Est, Chicoutimi (Québec) G7H 7K9
Tél. : (418) 696-0536 – Téléc. : (418) 696-3132 – www.jcl.qc.ca

ISBN du format papier : 978-2-89431-483-8

ISBN du format e-pub : 978-2-89431-888-1

NICOLE VILLENEUVE

Graziella

Les Premières Notes

*

ROMAN



LES ÉDITIONS JCL

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition. Nous bénéficions également du soutien de la SODEC et, enfin, nous tenons à remercier le Conseil des Arts du Canada pour l'aide accordée à notre programme de publication.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

*À mon mari, Jean-Paul,
qui trouve le moyen de m'encourager
même à travers sa lutte contre le cancer.*

Chapitre 1

Notre-Dame, juillet 1913

« Que j’aime être tranquille! Ici, je n’ai pas ma mère sur le dos. »

Graziella ne perdit pas de temps à regretter cette pensée irrespectueuse; certes, elle en avait gros sur le cœur, mais son penchant inné pour le bonheur s’accommodait mal des jérémiades.

Tout juste sortie de la rivière, elle marchait lentement pieds nus dans le sable en se souciant peu de sa robe de fin coton détrempe qui moulait ses formes. L’adolescente de quinze ans, bientôt seize, s’arrêta pour admirer les couleurs de la nature qui explosaient dans la lumière. Le vert tendre des jeunes feuilles se faisait plus foncé dans les points d’ombre et une marée d’étoiles scintillantes s’étendait sur la surface de l’eau. D’une branche à l’autre, les oiseaux, mâles et femelles, s’excitaient, s’envolaient en piaillant, revenaient avec un brin de foin dans le bec, se faisaient du charme et reprenaient le travail.

Au sein de ce décor sauvage, Graziella s’étendit langoureusement à plat ventre, les bras repliés sous sa tête, sur l’immense rocher qu’elle affectionnait, chauffé depuis des jours par la canicule. Immédiatement, elle sentit la chaleur du roc monter de ses cuisses à ses seins.

En attendant que son vêtement sèche, loin des humeurs maussades de sa mère, des petites jalousies de sa sœur Armandine et des regards sournois de l’oncle Gérard, elle se mit à ressasser ses espoirs secrets et à se bercer des rêveries auxquelles elle se livrait le soir avant de s’endormir. Un jour, un beau prince viendrait et la prendrait dans ses longs bras musclés pour l’emmener dans son château, comme dans les contes que lui narrait son père.

— Louis Paquenaude, je sais que tu es là! dit-elle soudain.

— Comment le sais-tu? Je n’ai pas fait de bruit!

— Ton odeur! fit-elle en remuant comiquement son nez en trompette.

— Je travaille, moi! Si tu étais occupée comme moi, tu ne passerais pas les chaleurs étendue au soleil, à provoquer les misérables fermiers en sueur.

— Pauvre martyr! se moqua-t-elle en se tournant sur le dos.

Ses charmes d'adolescente se dévoilaient à présent dans toute leur splendeur. En s'essuyant le front, Louis s'accroupit, les talons décollés du sol. Il avait peine à contenir le désir qui l'assaillait lorsqu'il voyait Graziella ainsi étendue sur cette roche parsemée de mousse, avec sa robe humide collée à son corps si tentant. L'audace de l'adolescente le faisait chavirer une fois de plus.

— Tu peux t'étendre à côté de moi si tu veux, roucoula-t-elle en étirant paresseusement ses deux bras au-dessus de sa tête. Ça te reposerait... As-tu vu Enfer? Je ne l'entends plus.

— Il broute un peu plus loin dans l'champ. Pourquoi as-tu appelé ton cheval Enfer? On ne donne pas un nom pareil à un cheval blanc.

— Pourquoi demandes-tu ça encore une fois? dit-elle d'une voix amusée en se levant vivement. Tu sais que c'est pour faire parler les gens qui passent leur temps à m'accuser de tous les péchés!

Sans hésitation, elle sauta dans la rivière, la jupe relevée jusqu'à mi-cuisse, en l'exhortant.

— Rattrape-moi!

— Mon père va m'en vouloir! cria-t-il de sa voix que la mue rendait imprévisible. Il m'attend pour nettoyer la grange.

— Peureux! Peureux! le défia-t-elle en virevoltant dans l'eau, les bras en l'air.

Sans réfléchir, les bottes aux pieds, il s'élança à sa poursuite; elle sautillait maintenant en l'éclaboussant de toutes ses forces. Pour éviter les gouttelettes qui lui piquaient les yeux, il s'arrêta et porta les mains à son visage.

— Poule mouillée! Poule mouillée! continua-t-elle, cette fois en riant de son hésitation.

L'orgueil à vif, Louis la poursuivit laborieusement en remontant le courant, jusqu'à ce qu'elle tombe devant lui en dévoilant, dans un rire irrésistible, la ligne égale de ses dents. Elle le fixait d'un regard impudent. Sa robe détrempée et pesante découpait la courbe de ses seins. Troublé autant qu'un adolescent peut l'être, il la saisit à la taille et la garda prisonnière; avide de goûter plus complètement au corps qu'il sentait réagir sous ses mains calleuses, il se mit à promener ses lèvres gourmandes sur ce visage gracieux. Ses rudes caresses faisaient monter davantage son excitation. C'était maintenant une bête déchaînée que l'adolescente avait devant elle. Sa crinière détrempée était collée à sa tête. Devant ses yeux rougis qui semblaient lancer des flèches, l'inquiétude commençait à la gagner.

— Lâche-moi, espèce de fou! Tu me fais mal! Au secours!

Affolé, le garçon appliqua une main vigoureuse sur sa bouche en suppliant :

— Tais-toi! Arrête de crier! Arrête!

À bout de forces et la respiration à moitié coupée, Graziella abandonna la lutte. La terreur la figeait et lui enlevait sa combativité.

Mais le père Paquenaude avait constaté la disparition de son fils et il s'était mis à sa recherche. En passant près d'une talle de coudriers qui exhibait fièrement ses noisettes naissantes, il entendit le bruissement de l'eau agitée. Il sauta à son tour dans la rivière, empoigna son fils par-derrière et le secoua pour le maîtriser. Sa voix de ténor se fit ferme et vindicative. Mais ce fut Graziella qui, en reprenant son souffle, reçut ses reproches.

— P'tite maudite agace! Tu passes ton temps à manigancer comme ta mère!

L'adolescente gagna la berge à la course et franchit l'espace d'herbe rase qui la séparait de son cheval. Dans un mouvement souple, elle l'enfourcha à cru et s'agrippa à sa crinière.

— Va, Enfer! Va!

Sous le commandement, la bête se lança au galop. Le vent chaud sécha vite la chevelure aux reflets roux qui se mit à flotter en désordre sur les épaules de Graziella. Elle fit bifurquer son cheval vers le boisé et lui ordonna de s'arrêter dès qu'elle se retrouva sous les arbres. Elle glissa au sol et, en tentant d'oublier ce qui venait de se passer, se mit à manger les petites fraises mûries à l'ombre, les plus sucrées. Cependant, ce n'était pas facile de rester indifférente. Ce qui la préoccupait, ce n'était ni les insultes du père Paquenaude ni ses allusions aux mœurs de sa mère, même si elle savait que le fermier allait vite rapporter les événements de l'après-midi.

C'était autre chose. Elle savait très bien que, sa robe une fois séchée, il lui faudrait revenir à la maison où l'oncle Gérard la zieuterait sans pudeur, ce qui ferait encore enrager sa mère. Cet excès d'intérêt lui vaudrait d'être confinée dans la chambre qu'elle partageait avec sa sœur cadette, Armandine. Son père, le fort et romantique Maurice, ne viendrait pas à sa défense; c'était connu, jamais il ne s'opposait aux ordres de sa femme, la belle Maria, qu'il chérissait comme la prune de ses yeux. Même l'affection qu'il vouait à ses deux filles ne pouvait entamer la dévotion qu'il démontrait à leur mère.

Graziella se déplaça dans le cercle de lumière chaude de la clairière et, en savourant les fruits bien rouges, exposa sa figure au soleil. Son hâle lui donnait un air de santé auquel elle tenait. Elle ne voulait pas imiter les autres filles qui attendaient le mariage en se cachant sous des parasols, la taille étouffée dans leur corset à baleines et leurs seins emmaillotés serrés dans des bandes de tissu qui enlevaient au corps sa liberté de mouvement.

Rassasiée et asséchée, elle remonta sur le dos d'Enfer et le conduisit machinalement vers la cabane de chasse de son oncle Gérard, afin de retarder son retour à la maison.

« Vieux maquereau! pensa-t-elle. Il peut bien me loger un soir; il profite assez de la place dans le lit de maman pendant que papa court les chantiers en hiver! »

Elle ne put s'empêcher de penser à la scène corsée survenue après le déjeuner, le matin même. Entre elle et sa mère, c'était le conflit ouvert, maintenant. Avant, les reproches se

faisaient de plus en plus fréquents et cinglants. Mais, là, Graziella y était allée fort. Ça n'arrangerait pas les choses.

— Ma fille, avait dit Maria, à quinze ans, t'es assez grande pour savoir qu'on perce pas un trou dans un mur avec un canif pour espionner c'qui se passe dans la pièce voisine...

— J'ai mes raisons, avait répondu la jeune fille d'un air frondeur.

— Y a pas de raison d'épier sa mère qui fait sa toilette. Tu t'en accuseras à confesse. *Père et mère tu honoreras afin de vivre longtemps.*

Frondeuse, elle avait riposté, l'index pointé vers sa mère.

— Et vous, vous vous accuserez de ce que je vous ai vue faire pas seulement une fois. *Tu ne commettras pas l'adultère.*

— Polissonne! s'était récriée sa mère. Qu'est-ce que tu m'as vue faire pas rien qu'une fois?

Elle s'était radoucie, cependant, affichant plutôt un air soucieux.

— Vous le savez...

— Que ton oncle me frotte quand j'ai trop mal au dos après ma journée d'ouvrage, c'est rien à raconter au curé!

— Tout un frottage! Je vais le dire à papa! l'avait menacée son aînée d'une voix décidée.

— Ton père le sait, que j'ai mal au dos. Quand il est à la maison, c'est lui qui me frictionne. Ma fille, si tu continues à raconter des menteries, je vais t'envoyer ailleurs... T'es pas respectueuse envers celle qui a souffert en te mettant au monde, pis qui t'a nourrie, habillée et éduquée.

Les yeux de Maria jetaient des flammèches. En la voyant à ce point hors d'elle, l'adolescente se demandait si elle éprouvait quelque affection pour sa progéniture. Elle avait défié sa mère d'un regard aussi sombre que l'orage qui s'élevait en elle.

— C'est bien, je vais m'en aller ailleurs tout de suite! Vous allez être bien débarrassée.

Elle avait jeté la serviette à vaisselle par terre et avait couru vers la porte, Maria sur ses talons, la lavette en l'air. Aussitôt parvenue en bas de la galerie, Graziella était montée sur le dos d'Enfer et, sous son commandement, elle avait traversé le champ au grand galop pour s'arrêter au rocher près de la rivière.

La jeune fille revint à une réalité qui n'était pas rose. Dans la même journée, en plus de cette prise de bec avec sa mère, elle avait subi l'agression de Louis Paquenaude dans la rivière et essuyé les insultes de son père, un vieux grincheux qui s'attaquait aussi souvent que l'occasion se présentait à la réputation de sa famille.

Sachant que la porte de la cabane de bois rond de l'oncle Gérard était barrée, Graziella se glissa à l'intérieur par la fenêtre arrière et atterrit sur les planches brutes de la chambrette. Se sentant fatiguée, elle s'étendit sur la couverture grise du grabat.

L'exemple d'une sexualité condamnable troublait l'adolescente dont les sens étaient continuellement en alerte. En attendant le jugement qui la condamnerait d'une façon ou d'une autre, elle décida de se gaver de visions qui rendaient son corps brûlant comme un poêle attisé d'une bûche de merisier. Le souvenir des rires de Maria et de Gérard, de leurs baisers enflammés, remplit ce moment de solitude. Après un temps, elle se dit qu'on la cherchait sûrement. Le père de Louis, Honoré Paquenaude, avait très certainement déjà averti ses parents de ce qui s'était passé en fin d'après-midi dans la rivière. « Advienne que pourra! Je ferai face à la musique! » décida-t-elle.



Le voisin avait en effet vertement sermonné son fils Louis en le mettant en garde contre cette coquette trop délurée pour son âge qui troublait sa pudeur de garçon de seize ans; il devait garder son énergie reproductrice jusqu'à ce qu'il trouve épouse. Et, chose certaine, ce ne serait pas cette écervelée de Graziella Cormier qui allait devenir sa femme.

À grands pas accordés à sa stature, Paquenaude se rendit chez les Cormier. Sa tête aux cheveux gras surplombait une silhouette un peu lourde, due à son goût exagéré pour le lard salé dont il bardait ses rôties du matin. Il se donnait comme excuse qu'il avait besoin d'énergie pour vaquer aux gros travaux; et puis, il lui fallait du coffre pour chanter le *Minuit, chrétiens*, une prérogative qui le rendait bien fier et dont il se vantait volontiers, lui, l'homme de foi qui communiait sans faute tous les dimanches et faisait même ses dévotions la semaine quand il en avait la possibilité. N'empêche, la bonne chère lui avait fait des joues rebondies et rougeaudes, gercées par le grand air. Pour badiner, sa Berthe les comparait aux pommes mûres de l'automne.

Maria étendait le linge sur un simple toron de corde à moissonneuse, dont un bout était cloué sur le coin de la grange, alors que l'autre était attaché au premier arbre du petit boisé proche. Elle se demandait encore pourquoi son mari avait négligé de la déplacer sur le dernier poteau de la véranda, pour qu'elle n'eût pas à marcher jusque-là.

« Mais non, rouspétait-elle intérieurement, Maurice n'a jamais de temps pour moi! »

Elle savait bien qu'elle était injuste. Elle ne lui avait jamais rien demandé de tel. Mais toutes les raisons étaient bonnes pour mettre les torts sur le dos du père de ses deux filles. Elle se déculpabilisait ainsi de coucher avec son frère, le beau Gérard.

Son amant, c'était un homme, un vrai, pas une guenille comme son mari. Il était vigoureux, libre, aventureux, toujours prêt à bondir comme un loup, impossible à mettre en cage. Il remplissait sa vie. Sa personnalité animale l'excitait par-dessus tout. En éternelle

compétition avec toutes celles qui lui faisaient les yeux doux, il lui fallait manigancer pour le séduire et le garder. Lorsqu'il s'absentait, elle vivait le pire des cauchemars. Depuis qu'elle s'était rendu compte qu'il s'intéressait tout particulièrement à sa plus vieille, elle veillait au grain, prête à tout pour le garder. Oui, à tout!

Soudain remplie de désir pour cet homme qui savait la rendre pleinement heureuse, elle laissa tomber dans l'herbe le drap qu'elle tentait de suspendre. Comme elle se pliait pour le ramasser, le chien jappa. Elle tourna la tête et se retrouva face à face avec son voisin, qui l'accosta sans préambule en regardant à gauche et à droite; il semblait vérifier si une pieuse oreille pouvait l'entendre. Confiant, il utilisa le langage qui, croyait-il, convenait à cette femme qui s'ingéniait à le troubler.

— Ta fille est comme toi : une aguicheuse qui montre son derrière à tous les passants!

Maria l'affronta en dardant sur lui un regard noir. L'homme ne lui était pas sympathique et, pour toutes sortes de raison et principalement pour des gestes inconvenants qu'il avait commis sur elle sans son consentement, elle avait eu plus d'une pique avec lui dans le passé. Elle aimait le narguer en lui montrant qu'elle n'avait pas peur du diable.

— Tiens, Honoré Paquenaude, astheure! T'as pas d'affaire icitte, vieux vicieux! Si tu restais chez toi, je n'aurais pas à m'excuser de me plier pour ramasser mon drap tombé par terre.

— Si j'suis ici, c'est encore à cause de ta fille qui s'en vient comme toi! accusa-t-il en repoussant du talon le chien qui mordait le bas de sa salopette.

Aussitôt sur la défensive, Maria se campa bien droite, les deux mains sur les hanches, défiant du menton son voisin essoufflé.

— Comme moi? Tu veux dire quoi?

— Tu sais c'que je veux dire! Le beau Gérard...

— Tu sauras que Gérard est notre homme de ferme, pis qu'il fait la coupe du bois quand Maurice est dans les chantiers. Il nous donne un coup de main, aux filles et à moi. As-tu déjà vu quelque chose de pas normal se passer icitte?

— Pas besoin de voir. Les oreilles, c'est là pour entendre! Mais ramasse donc ton chien!

— Pour entendre tes calomnies, licheux de curé? Ti-Boule, mange-le!

— Si je disais à ton Maurice les bruits qui courent..., menaça-t-il en fixant le chien.

L'animal tout noir avait les dents sorties et les oreilles au garde-à-vous.

— Il penserait que t'es jaloux, pis que tu veux me faire perdre ma réputation. Va te coucher, Ti-Boule! Maria est capable de se défendre toute seule.

La bête s'affala dans l'herbe, le nez entre ses deux pattes avant, sans lâcher le voisin de ses yeux bruns humides.

— Ta réputation, parlons-en! fit Honoré sur un ton méprisant.

— Qu'est-ce qu'elle a, ma réputation? Si on parlait d'la tienne? Tu te rappelles la fois...

— La fois? Quelle fois?

— Dans la grange, quand je t'ai menacé avec la fourche...

— J'm'en rappelle pas!

— Fais pas l'hypocrite, Paquenaude! Tu pourrais même perdre le privilège de chanter le *Minuit, chrétiens* a capella, comme tu dis, si j'ouvrais ma trappe. Continue à faire semblant avec tes airs de monseigneur. Moi, je le sais, que t'es pas fait avec du bois d'église. Si tu parles mal de moi, j'en aurai, des choses à dire à ton sujet.

— T'as rien à dire sur mon compte à moins d'inventer des menteries. Je suis un bon chrétien, pis je fais ben vivre ma famille.

— Y a pas que ça, faire semblant qu'on est bon chrétien. Les mauvaises pensées, c'est aussi pire que les actes et, en plus, ça conduit aux actes. Pis toi, Honoré, t'en as, des mauvaises pensées. Plus que de raison. Assez pour me surveiller dans la grange. C'est sûr que, ta Berthe qui couve trop ses gars, pis qui te donne ce qu'il faut juste quand c'est le temps de partir en famille pour plaire au curé, c'est pas l'affaire du siècle. Bon, accouche! Ma fille Graziella, qu'est-ce que t'as encore à dire sur son dos?

— Je l'ai surprise dans la rivière en train de déniaiser mon Louis, qui a juste seize ans.

Maria lui adressa un regard perçant comme elle seule savait le faire.

— Ton gars est comme toi : un menteur, un hypocrite!

— Tu peux dire c'que tu voudras, moi, j'exige que ta fille débarrasse le rang six. Envoie-la au village ou ailleurs, mais qu'elle s'en aille.

— Eh! t'en as, du front, Paquenaude! Je ferai ce que je voudrai avec ma fille, tu sauras. C'est pas toi qui vas me donner des ordres.

Sa voix forte avait porté jusqu'à la lisière de sapins et d'épinettes qui bordait le bosquet à proximité. L'écho avait même répété les mots les plus vibrants.

— Si je te dicte pas ta conduite, tu me dicteras pas la mienne non plus. J'ai pas peur de toi. Dis ce que tu voudras sur la grange ou ma Berthe, j'vas assumer. Mais, toi puis ton beau Gérard, vous allez faire un bout de chemin chacun de votre côté, pas dans le même lit, si je m'en mêle, je t'en passe un papier!

— Eh bien! pour moi, c'est pareil, j'ai pas peur de toi.

Néanmoins, les menaces du voisin avaient porté. S'il allait dévoiler ce qu'il savait au curé! Maurice s'en mêlerait et congédierait Gérard. Elle jugea plus prudent de se radoucir. Une idée lumineuse lui vint opportunément.

— J'ai pas de comptes à te rendre, mais je veux juste te dire que, justement, cette semaine, t'as dû voir chez le marchand général une annonce comme quoi on cherche une servante dans une famille de Saint-Jean-Baptiste, chez un certain Herman Grenier.

— Oui, j’ai vu ça.

— On a déjà pris nos informations, et Graziella doit se présenter, mentit-elle.

— C’est correct! Ça va la ramasser pis on va tous être contents de pouvoir respirer en paix sans être inquiets de la jusephité de nos garçons.

— Tu prends ma fille pour un monstre, j’cré ben, maudit effronté!

Honoré avait l’art de la provoquer. Tout en lui contribuait à lui retourner les sangs, autant ses insultes que la piété qu’il affectait avec ostentation.

— C’est ce que je pense d’elle! Toujours étendue sur les roches à se chauffer au soleil pour provoquer les mâles! Pis paresseuse, en plus...

— Va chez le diable, Honoré Paquenaude, dans ta salopette toute crasseuse, tes quatre œillels crottés, pis tes bas de laine qui puent. Laisse-nous tranquilles, pis va travailler, au lieu de commérer.

— Toi, la guidoune, va coucher avec ton Gérard, dans ta robe de coton trop serrée parce que t’as engraisé.

— T’es mieux de fermer ta grande gueule, espèce de polisson! Je suis pas une innocente. Prends garde à ce que tu dis. Une autre insulte de même, pis je souque Ti-Boule après toi!

L’herbe semblait courber sous la brise de sa fureur.

— Si tu parles pas à ton Maurice à propos de ta Graziella, c’est moi qui vais le faire!

Il lui tourna le dos et s’éloigna en continuant de maugréer pour lui tout seul.

« Il faut qu’on aille chercher les informations sur cette famille Grenier de Saint-Jean-Baptiste, pensa Maria en étendant son dernier morceau de blanc. Je vas être tranquille des écorniflages de ma fille, pis je vas avoir le chemin libre avec Gérard. Honoré a raison de dire qu’elle est agace. Avec Armandine, je n’aurai jamais le trouble que me cause Graziella. »



— Ma fille, es-tu là? criait Maurice en secouant la porte de la cabane de bois rond. Ta mère m’a raconté.

Réveillée en sursaut, Graziella ramena la couverture grise à son menton. Son père l’avait trouvée et il lui demanderait des comptes. Elle demeura immobile, sans presque respirer pour ne pas révéler sa présence.

— Graziella, je sais que tu es là, continuait le père en insistant de son poing contre le panneau. Ton cheval te trahit. J’té disputerai pas, je veux juste avoir une explication de ta part. C’est pas beau, ce que Paquenaude dit sur ton compte!

Elle n’avait pas le choix. Elle devait faire face à la situation.

« Tant pis! » se dit-elle.

Nonchalamment, elle traîna les pieds jusqu'à la porte et ouvrit. En sueur, son père se tenait devant elle; il respirait très fort.

— Attends, j'veais me calmer un peu, pis te raconter ce que notre voisin Paquenaude a dit à ta mère à propos de Louis et toi.

— J'ai rien fait de mal. C'est lui qui a voulu m'étouffer parce que je lui lançais de l'eau pour l'agacer. S'il n'entend pas à rire, c'est pas de ma faute!

— C'est pas exactement ce qu'il a rapporté à ta mère. Je veux bien te croire plus que lui, mais tu sais, ma fille, c'est pas tout le monde qui pense comme nous autres. Si monsieur le curé apprend ça, on va avoir sa visite. Il a plutôt tendance à croire Paquenaude. Notre famille est ben loin dans ses intentions de prières, au curé. Pis, en plus, t'es pas toujours en très bons termes avec ta mère et tu lui tiens tête, y a personne qui ignore ça.

Depuis que Graziella était adolescente, Maurice était souvent inconfortable entre sa femme et sa fille. Il espérait constamment que le climat se réchauffe entre les deux, par la vertu d'une mutuelle affection, mais les griffes de ces deux-là étaient toujours prêtes à jaillir. Elles s'observaient en silence d'un œil méfiant et, subitement, une querelle éclatait.

— Je sais, papa, je sais.

— Si tu le sais, connais-tu un moyen de lui clouer la trappe, au père Paquenaude?

Maurice savait lire dans le regard de sa fille. Quand dans le bleu de ses grands yeux ressortait le mauve relevé de légers pigments mordorés, c'était que, dans la marmite, les bouillons étaient assez violents pour faire lever le couvercle.

— Je ne suis pas pour m'empêcher de faire tout ce que j'aime. Tout est défendu, quand t'es une fille! Pas de course à dos de cheval, pas de bains dans la rivière, toujours un chaperon à tes trouses, des corsets, des chapeaux, une peau blanche. Tout ce qui est contraire à ces règles est défendu. Moi, je veux faire ce que j'aime. Je suis capable de me tenir. J'ai besoin de personne pour me guetter!

Elle parlait d'une voix décidée, le menton levé vers son père. Son regard lançait une nuée d'étincelles.

— Je sais, ma fille, comment tu es. Moi, je te comprends. Tu ne peux pas dire que je suis un père trop sévère. Mais tu sais, il faut être prudente. La religion est bien claire sur la conduite de ses enfants, pis il faut quand même que j'la suive, la religion. Les gens parlent. Tu sais comment ils sont... Si t'es la première à t'en plaindre, c'est parce que tu fais pour.

— Très bien, je vais m'en aller ailleurs, là où personne ne me connaît, affirma-t-elle en gesticulant des mains et de la tête.

— C'est pas une solution, s'en aller ailleurs. Il faut faire face à la musique et être responsable de ses actes. Devant les autres, tu pourrais essayer d'être moins voyante.

— Il y a toujours quelqu'un pour critiquer ce que je fais! s'écria Graziella en faisant voler ses cheveux d'un bord et de l'autre. Je suis tannée.

Elle se dirigea vers la chambrette d'un pas ferme et bruyant.

— Je t'attends. Je vais monter sur Enfer avec toi. La noirceur arrive, pis j'veux pas refaire tout ce chemin à pied.

— Maman est fâchée contre moi? s'informa-t-elle en replaçant la couverture du grabat de l'oncle Gérard.

— Tu connais ta mère! Y a pas grand-chose là-dedans pour lui faire vraiment plaisir. Elle dit avoir un plan pour toi.

— Quel plan? demanda Graziella, la main sur la clenche, maintenant prête à sortir en même temps que son père.

— Elle ne m'a rien dit.

— Et si je ne suis pas d'accord?

— Un enfant doit obéissance à ses parents, c'est l'bon Dieu qui l'a dit.

Graziella avait une idée bien arrêtée là-dessus. Des leçons de catéchisme, elle avait retenu que même Jésus avait désobéi pour défendre ses idées. À douze ans, il avait montré aux prêtres du Temple que, malgré leur sagesse et leur expérience, ils pouvaient se tromper.

— Papa, vous savez que j'essaie de bien faire... Mais, c'est difficile, avec maman. Elle est toujours sur mon dos. Je pense qu'elle ne m'aime pas comme les autres mères aiment leurs enfants.

— Dis pas de mal de ta mère, je te le défends.

— Je sais que vous pourriez mourir pour elle, répliqua-t-elle.

Tout en conversant, ils approchaient du cheval.

— C'est ma femme pour le meilleur et pour le pire. J'ai promis de la protéger jusqu'à ma mort.

— Ce n'est pas pareil avec les enfants? Êtes-vous toujours d'accord pour monter derrière moi comme vous l'avez dit?

— Oui, la noirceur s'en vient.

La fille fut la première sur le dos du cheval, suivie aussitôt du père. Elle s'accrocha à la crinière, et il lui entoura la taille de ses deux bras.

— Pour répondre à ta question, les enfants nous sont prêtés et doivent un jour ou l'autre quitter le nid pour bâtir leur propre vie, expliqua-t-il.

— Je sais ça aussi. Je suis en âge de quitter le nid... Va, Enfer, va!

— Pas tout à fait, à mon avis, mais il y en a qui le font. Ta mère avait seize ans quand je l'ai mariée.

On n’entendit plus que le piétinement calme d’Enfer sur un sentier à moitié défriché, une étroite voie tracée par les passages successifs.



La chaleur était la même que la veille. La canicule de juillet était installée pour durer, à ce qu’on croyait.

Après la messe de sept heures, le curé Émile Saint-Gelais avait avalé sa rôtie du matin beurrée de cretons, attelé la jument et averti la servante qu’il s’absentait pour aller dans le rang six. Il n’était pas certain d’être revenu pour l’heure exacte du repas du midi. La mission à accomplir était de grande importance. Quand on était maître de la paroisse parce qu’on en était le curé, on se présentait chez les gens dans la neige jusqu’aux genoux aussi bien que dans les grandes chaleurs. De geler ou de transpirer de tous ses pores faisait partie des inconvénients de son ministère. Cette fois, il devait sauver l’âme de l’une de ses paroissiennes prise dans les griffes du diable. Le salut de ses ouailles justifiait amplement qu’il arrive comme ça, n’importe quand; sa mission était plus importante que la politesse.

La maison sentait les rôties cuites sur le rond du poêle, les œufs et le lard salé. Aidée d’Armandine, Maria était en train de laver la vaisselle du déjeuner. Pour laisser respirer ses jambes dans la forte chaleur, elle avait roulé sa jupe jusqu’à dégager ses genoux, même un peu plus.

Graziella entra en coup de vent.

— Le curé est là! avertit-elle.

Maria s’empressa d’essuyer ses mains à sa longue jupe, en tirant prestement dessus pour se montrer décente devant l’homme de Dieu. Elle se présenta sous la véranda accompagnée de ses deux filles, Graziella et Armandine, en replaçant son chignon du même châtain-roux que la tignasse de sa plus vieille.

— Monsieur le curé, on s’attendait pas à votre visite.

— Une visite spéciale! affirma-t-il en retenant le bas de sa soutane noire pour ne pas balayer les marches. J’ai laissé toutes mes occupations, et tu sais qu’elles sont nombreuses, pour venir m’entretenir avec toi au sujet de la nouvelle qui m’a été rapportée ce matin avant la messe de sept heures par ton voisin, monsieur Paquenaude, qui, tu le sais, pratique bien sa religion, lui...

— Monsieur, pour être polie, Paquenaude exagère un brin, même plus qu’un brin.

— Pas de médisances, Maria Cormier, je t’en prie! Ton voisin est un très pieux paroissien et notre maître-chantre de surcroît, déclara-t-il en enjambant le pas de la porte. Maurice et

Gérard sont-ils à la maison?

— Non. Comme vous vous en doutez, ils sont dans les champs. Pendant qu’il fait beau, faut en profiter. C’est sûr qu’on va finir par avoir des orages, avec une pareille chaleur.

Elle était maintenant adossée à la poignée du four. Elle avait déjà hâte que le visiteur inopiné se pousse ailleurs et lui laisse la paix. Mais l’homme d’Église enleva son couvre-chef et le déposa sur la table. Il allait s’incruster.

— Pourquoi vos filles ne vous offrent-elles pas leur aide dans les champs comme toutes les autres? fit-il remarquer.

— Vous connaissez mon Maurice, monsieur le curé. Rien n’est trop beau pour ses deux princesses.

— Le travail enlève les mauvaises pensées et détourne des actions condamnables, moralisa-t-il en se laissant tomber sur une chaise sans y être invité.

Elle se demandait pourquoi il parlait ainsi. Était-il au courant de ce qui se passait entre elle et son beau-frère?

— Monsieur le curé, sauf votre respect, on connaît notre religion.

— Maria, je n’aime pas ce ton!

La jeune mère serra les deux poings derrière son dos. Elle avait une forte envie d’envoyer promener le prétentieux personnage, mais elle n’en laissa pas moins passer la remarque. Elle ne voulait pas envenimer la situation. Sa liberté de mœurs n’allait pas sans culpabilité. C’était sans doute exprès que Graziella avait piqué les sens de Louis Paquenaude, et l’exemple qu’elle lui donnait n’était pas étranger à ce comportement. Elle savait bien que sa fille l’espionnait et qu’elle avait découvert sa relation illicite. « Pourvu que Paquenaude n’ait rien dit à propos de Gérard! » pensa-t-elle.

— À ce que je peux voir, monsieur le curé, vous ne nous croirez pas si on dit le contraire d’Honoré, parce que, nous autres, on n’est pas respectables, rouspéta-t-elle.

Le regard du prêtre devint instantanément de la même couleur que sa soutane et sa voix se fit cinglante.

— Encore une fois, Maria, tu me dois considération. Ne me fais pas dire ce que je n’ai pas dit.

— On est capables de lire entre les lignes, même si on n’est pas très instruits. Pour en revenir à votre visite, si je comprends bien, c’est à propos de notre plus vieille, Graziella?

— Oui, c’est à propos de Graziella.

— Ma Louve, questionna Maria en appuyant sur le sobriquet qu’on avait donné à sa fille, qu’as-tu à dire à monsieur le curé?

Graziella s’était retirée au bout de la table et elle louchait vers le chef spirituel de la paroisse qui avait fait un voyage exprès pour l’accuser. Il n’avait pas besoin de prononcer les

mots; elle savait qu'il la considérait comme une tête dure et une pécheresse. De fait, il était difficile pour une adolescente curieuse, créative et débordante de vitalité, de grandir en sagesse et en grâce devant Dieu et les hommes, comme l'aurait voulu le pieux vocabulaire du curé; mais elle était prête à assumer ses choix, même à en subir les conséquences s'il le fallait. Elle bouillait, les poings et les dents serrés. Souvent, on lui reprochait plus que ce qu'elle avait fait, comme si elle avait l'art de s'attirer la réprobation.

Sachant que son plaidoyer serait inutile une fois de plus, elle argua néanmoins :

— Je vais répéter devant monsieur le curé ce que j'ai dit devant vous, maman et papa, hier soir. Louis a sauté dans la rivière pour courir après moi. Moi, je voulais juste qu'il mouille ses culottes pour rire de lui. Je me suis débattue pour ne pas qu'il m'embrasse, j'ai crié et il m'a étouffée. C'est toujours comme ça. Tout le monde me surveille et m'accuse pour des riens!

— Ce que tu dis est grave, ma fille, répliqua le curé, le coude sur la table et l'index pointé. C'est tout le contraire des propos d'Honoré. Selon lui, tu as entraîné son fils dans la rivière et il a voulu se défendre contre tes avances.

— Dites ce que vous voulez. Moi, je sais ce qui s'est passé et c'est pas ce que Louis et son père racontent.

Son ton avait sensiblement monté, au point de couvrir tout à fait les bruits de la nature qui entraient par la moustiquaire.

— La version d'Honoré court dans le village. Comme il a plus de crédibilité que toi, imagine le sort que tu auras à subir à cause des mauvaises langues. Pas un seul garçon convenable ne voudra de toi pour femme. Tu vas rester sur le carreau, si on ne fait rien, tu vas rester vieille fille. Et si tu quittes le droit chemin, qui sait quelle voie tu pourrais emprunter. Voudrais-tu te retrouver dans le feu de l'enfer?

Un regard sévère avait accompagné la menace. L'adolescente n'en pouvait plus. Personne ne la comprenait. La parole de la jeunesse n'avait aucun poids aux yeux de l'autorité, c'était bien connu. Le vase débordait.

— J'en ai assez, de tout ça! s'écria-t-elle en faisant claquer les semelles de ses souliers sur les marches de l'escalier qui conduisait à sa chambre.

Sa répartie laissa tout le monde abasourdi. Le curé ne pouvait en endurer davantage. Il empoigna le crucifix qui pendait sur sa soutane.

— Votre fille, à Maurice et toi, Maria, est une entêtée. Son langage est inapproprié et elle ne manifeste aucun égard pour l'autorité. Elle mérite bien qu'on l'appelle la Louve. Elle doit être corrigée. Et, à ce que je vois, ce n'est pas la discipline que vous lui imposez qui la ramènera dans le droit chemin. Elle désobéit à plusieurs commandements de Dieu et de l'Église, et il faudra qu'elle expie un jour. Je vous ordonne, vous qui êtes des parents

chrétiens, de lui administrer une punition dont elle se souviendra, sinon elle ne se corrigera jamais.

Maria profita de l'ouverture.

— Vous proposez quoi, monsieur le curé? On va suivre vos bons conseils, mon Maurice pis moi.

— Graziella a eu la chance de terminer sa neuvième année à l'école de la paroisse. Il faudrait qu'elle aille à Saint-Joseph dans un pensionnat pour jeunes filles, chez les ursulines, par exemple, qui lui enseigneraient les devoirs d'une future épouse et mère dans leur École ménagère, là où il y a une bonne discipline. C'est ce que je vous propose.

— Et l'argent, monsieur le curé! rouspéta Maria. Pensez-vous qu'on est assez en moyen pour envoyer notre fille dans un couvent et payer la grosse instruction?

Elle s'éloigna du fourneau et s'avança devant lui. Il n'avait pas bougé de la table. Émile Saint-Gelais leva vers elle des yeux clairs, qui ne furent pas sans remarquer les charmes de la femme. Son regard se troubla furtivement. Il se dit que la faiblesse de la chair l'emportait aisément sur la discipline la plus impitoyable et que, selon la volonté de Dieu, il devait être sévère autant envers lui-même qu'envers ses paroissiens. D'une voix convaincue, il déclara :

— Je ne connais pas vos moyens, mais je sais qu'il n'y a personne de riche dans la paroisse.

— On est parmi les pauvres, mais on n'a quand même pas gardé nos filles à la maison pour aider, comme bien d'autres. On les a envoyées à l'école le plus longtemps possible.

— Graziella pourrait aussi entrer en communauté et devenir religieuse, ajouta-t-il en rassemblant ses deux mains sur son crucifix. La coutume veut que l'on consacre à Dieu un enfant par famille. Vous auriez le vôtre pour attirer les bienfaits du Seigneur sur votre maison.

— J'ai une autre solution, si vous voulez m'écouter, bien sûr, avança-t-elle sur le ton de la confiance en penchant légèrement le buste vers lui.

Déterminé à ne pas laisser la promiscuité perturber ses sens, le curé promena ses yeux affligés çà et là dans la cuisine et ordonna :

— Assis-toi, Maria! Nous pourrions nous parler face à face.

En croisant ses mains sur la table, il ajouta :

— J'écoute toujours mes paroissiens, quoi que tu en penses. Crois-tu que ce que tu veux me dire peut être entendu par Armandine?

La fillette de treize ans avait été si discrète, cachée dans le coin près de la porte, qu'on l'avait pratiquement oubliée. Toute menue, les yeux bruns et les lèvres minces, ses cheveux châtons tressés serrés, elle était restée figée depuis le début de la conversation entre le curé,

sa mère et sa sœur. Elle ne voulait surtout pas qu'on songe à la juger sur ses petites désobéissances journalières.

— On n'a de secrets pour personne, ici, affirma Maria en prenant place devant le curé.

— C'est justement ce qu'on vous reproche, d'être trop larges. Les enfants ne doivent pas tout savoir.

— Chacun a ses idées là-dessus! Pour en revenir à ma solution, j'ai vu une annonce au magasin général. Un certain Herman Grenier, de Saint-Jean-Baptiste, recherche une servante pour prendre soin de sa femme et de sa fille malades. Malgré ce que vous en pensez, Graziella se débrouille très bien. Elle lave, repasse, fait à manger..., même qu'elle coud comme une couturière d'expérience. Elle fait ses robes et ses manteaux elle-même. Pis les religieuses lui ont montré à pianoter. C'est une enfant habile et bien intelligente qui pourrait même rendre des services à cet homme d'affaires, Grenier, qui aurait peut-être besoin d'elle pour tenir ses livres. Maurice pis moi, on n'est peut-être pas ce qu'il y a de mieux comme parents, mais, quand même, on ne néglige pas tant que ça nos filles. Moi, je suis capable de leur montrer à tenir maison sans l'aide de l'École ménagère des ursulines de Saint-Joseph.

Elle prenait plaisir à se vanter un peu, à montrer ce qu'elle faisait de bien aux yeux de l'autorité ecclésiastique, si peu encline à apprécier ses talents. Le bon Émile Saint-Gelais réfléchit un instant et opina.

— C'est une idée. Je ne veux absolument pas de scandale dans ma paroisse. Je vais contacter mon confrère par l'entremise de mon vicaire, qui se rend justement à Saint-Jean-Baptiste dans quelques jours, et m'informer de l'honorabilité des Grenier. Si j'ai de bonnes références, nous pourrons envisager cette solution. Mais vous avez conscience que Saint-Jean-Baptiste est loin. Graziella ne pourra pas venir toutes les fins de semaine, ni même tous les mois.

— Pas bien grave, monsieur le curé. De temps en temps, on ira la voir. Mais, en hiver, à travers des falaises de cinq pieds, on n'y pense pas!

— Vous garderez une partie de ses gages et vous lui en laisserez un peu pour ses petites dépenses. Peut-être aussi qu'elle travaillera seulement pour sa pension et son habillement. Nous ne connaissons pas encore les conditions.

— On verra pour ça! Ce sont nos affaires, pis j'ai mon plan, fit Maria en se levant pour montrer la sortie au curé.

— Je vais en profiter pour vous bénir, Armandine et toi, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Il fit les gestes en même temps qu'il parlait. Elles se signèrent dans un rapide balayage du visage et de la poitrine.

— Bien le bonjour, Maria. Tu salueras Maurice et Gérard pour moi.

— Maurice est d'accord pour c'que j'veus ai dit.

— Tout le monde sait que ton Maurice ne te contrecarre pas trop, avança le curé en poussant la porte-moustiquaire. Il est pas mal toujours de ton avis.

L'ecclésiastique n'approuvait pas la mollesse de ce paroissien qui ne pouvait rien refuser à sa femme et à ses deux filles. Cette famille ne répondait pas aux exigences de l'Église. De faire de nombreux enfants était la seule façon d'agrandir une paroisse. Maurice et Maria ne collaboraient pas. Cette jeune femme devenue infertile après un deuxième enfant le laissait sceptique.

— Tant mieux, monsieur le curé. Comme ça, on évite les chicanes.

— C'est une façon de raisonner.

— Excusez, monsieur le curé, mais il faut que je prépare le dîner des deux hommes et que j'aille le leur porter avec les filles. Bonne journée! J'attends des nouvelles de vous pis de votre vicaire.

Elle le laissa partir sans même le reconduire jusqu'à la galerie.

Chapitre 2

Graziella se promet de ne jamais oublier le jour où sa mère avait fait des pieds et des mains pour se débarrasser d'elle comme d'une menace.

Ses épaules suivaient le cahotement du boghei dont les roues s'enfonçaient dans les trous boueux de la route régionale en construction. Le cœur en charpie, elle en voulait à son père de ne pas l'avoir défendue devant sa belle Maria; elle en voulait surtout à Honoré Paquenaude et au curé, qui gérait tout. Les yeux embués, elle ne voyait pas les grands arbres plusieurs fois centenaires au garde-à-vous, ni non plus les travailleurs qui suspendaient un instant les mouvements de leur godendard ou de leur hache pour la saluer de la main ou du chapeau en ce jour d'été tantôt ensoleillé, tantôt nuageux.

Muselé et attelé à cette voiture qui lui était presque inconnue, sa croupe blanche agitée autant que sa queue, Enfer avançait avec peine sous le commandement de sa maîtresse. Sa vie à lui aussi prenait une nouvelle direction. Son instinct d'animal lui soufflait que jamais plus il n'aurait la joie de gambader librement dans les champs ou dans les bois, en symbiose avec celle qui le brossait chaque jour, qui le nourrissait de bon grain et qui lui soufflait des mots doux à l'oreille. Tous deux croulaient sous une immense tristesse. Le chapelet des villages, tous semblables, n'arrivait pas à les distraire de la douleur qui creusait son puits de plus en plus profond à chaque foulée.

Maurice n'était pas plus bavard. Son chapeau de paille ombrageait son visage soucieux. Il réfléchissait. Graziella l'avait toujours séduit à cause du bonheur naturel qui l'habitait, de sa spontanéité, de l'éclat lumineux qu'elle irradiait autour d'elle. C'était le portrait tout craché de sa Maria lorsqu'il l'avait épousée. Était-il possible de jouir de deux soleils en même temps dans sa vie? Jusque-là, il avait eu cette chance. Les mauvaises langues avaient beau s'agiter en commérages, lui ne voyait que ce qu'il voulait. La beauté habitait sa maison. C'était pour cette raison qu'il se tuait à la tâche, l'été dans les champs, l'hiver dans les chantiers. Ses trois femmes ne devaient manquer de rien. Sa petite dernière, Armandine, était elle aussi brillante comme sa mère et sa sœur. Cependant, elle avait plutôt hérité de son caractère doux et effacé,

où transparaissait sans cesse la peur de déplaire. C'était tout le contraire de sa plus vieille qui ne craignait pas d'afficher ses couleurs, même devant le curé.

La gorge serrée, il pensait à ce qui pouvait arriver à une épouse fantasque dans un pays de colonisation. Sa Maria ne donnait pas l'exemple de la femme soumise qui accouchait tous les ans sous la menace de l'enfer. À seize ans, lorsqu'il l'avait mariée en janvier, elle était immédiatement partie pour la famille, et Graziella était venue au monde neuf mois plus tard. Cependant, avant d'avoir un deuxième enfant, il avait fallu qu'il se résigne à attendre. Elle ne se culpabilisait pas d'exiger qu'il interrompe le coït avant d'en être ensemencée. Les sermons du curé ne l'atteignaient pas, et lui-même, sur ses traces, avait bientôt appris à mentir en confession. Par la suite, selon les exigences du seul grand amour de sa vie, il avait accepté de se limiter à deux enfants, deux magnifiques filles qu'il adorait, mais qu'il plaçait néanmoins sur un palier moins élevé que celui où il avait mis sa Maria.

Le boghei sautillait interminablement sur la route accidentée, embarrassée de vase et de branches à ramasser.

Maurice sortit sa pipe de la poche de son pantalon. D'une vessie de porc, il tira du tabac qu'il entassa dans le fourneau. Tout d'abord, le feu de l'allumette n'arriva pas à enflammer la plante. Il en gratta une nouvelle à la boîte et, la bouche arrondie, il tira et tira jusqu'à obtenir satisfaction.

Bien vite emportées par le vent, les volutes de fumée accompagnèrent sa réflexion. Malgré tous les mots qui dansaient dans sa tête, il gardait un silence obstiné. Pourquoi n'arrivait-il pas à dire à Graziella ce qu'il cachait dans son cœur pour elle? Pourquoi ne l'avait-il pas défendue contre les attaques du curé? Trop mou comme toujours, il s'était rangé. Pourtant, il avait été élevé en homme. Malgré cela, il en était arrivé à considérer la femme à cause de son intelligence, de ses qualités qui ne se limitaient pas à celles de bonne ménagère et d'éducatrice d'enfants.

Sa Maria savait tenir maison et, en plus, elle prenait plusieurs décisions qui concernaient la ferme. Elle engageait du personnel au besoin, lorsqu'il était dans les chantiers pendant des mois, et gérait le budget. Sa plus vieille, qui aurait seize ans dans moins de deux mois, serait-elle capable de se débrouiller en suivant l'exemple de sa mère? La réponse était claire. Il lui faisait confiance. Elle avait démontré maintes et maintes fois son bon jugement dans différents contextes. Il fallait aussi souligner l'indépendance qu'elle manifestait dans les moindres gestes du quotidien. Elle était responsable des tâches qu'on lui assignait à la ferme comme à la maison et, quand il était temps de se défendre contre les commérages ou les garçons qui voulaient l'emmener dans le petit bois, elle savait répondre fermement et poser ses limites avec autorité.

Mais la chair était parfois si faible! Avait-elle réellement provoqué Louis Paquenaude, comme Honoré l'en avait accusée? Un temps, il avait pensé que sa Graziella était amoureuse de ce jeune voisin, compagnon de jeu de son enfance. Non pas qu'elle en fût complètement folle, mais il était convaincu qu'elle avait pour lui un attachement très fort. Quant à Louis, il n'y avait qu'à voir comment il la dévorait des yeux pour conclure qu'il était envoûté par sa beauté incomparable, ses cheveux aux reflets roux, ses yeux bleu-mauve et sa taille bien tournée.

Il n'y avait rien de banal dans sa fille. C'était pour cette raison qu'on la traitait en marginale. En plus, elle passait ses temps libres à se baigner dans la rivière, à laisser sécher ses vêtements étendue sur une roche et à rêver d'un prince charmant qui l'emmènerait dans son château. Il était piégé, Maurice, parce que c'était sa faute si elle avait de telles lubies. Dès son plus jeune âge, tous les soirs où il était à la maison, il lui avait raconté *La Belle au bois dormant* et *Cendrillon*, des contes qu'il connaissait pour les avoir entendus de sa mère. Et, lorsqu'il avait eu l'occasion d'aller magasiner à Saint-Joseph, il avait acheté ces livres merveilleux à ses filles. Les pages tombaient en ruine à force d'avoir été feuilletées.

Son aînée adorait la lecture. Elle disait qu'un jour elle posséderait une bibliothèque bondée. Sa mère répondait que les pauvres ne pouvaient se permettre des dépenses de curés et encore bien moins de rois. Graziella prenait mal ces remarques et souffrait que sa mère, par souci d'économie, ne l'encourage pas à acquérir des connaissances plus étendues que celles contenues dans les manuels scolaires et les seuls livres permis par les religieuses. Maurice se demandait si les contes ne lui avaient pas mis des idées frivoles dans la tête. Elle en parlait constamment et jouait à la princesse qui, il était une fois, avait rencontré un beau prince... Comment lui prouver que la vie était bien différente, quand lui-même l'appelait sa princesse, au risque de se faire taper les doigts par le curé?

Enfer galopait, maintenant. La route était meilleure et Graziella lui en avait donné l'ordre en secouant légèrement les cordeaux de cuir sur sa croupe. Maurice reluqua sa fille du coin de l'œil en évacuant une bouffée odorante qui se perdit dans la brise légère. Oui, sa Graziella avait tout pour être heureuse autant que malheureuse. Cependant, le bonheur primait en elle et elle retombait toujours sur ses deux pieds. « Advienne que pourra! » disait-elle volontiers. Elle tenait cette expression de sa grand-mère paternelle, au même titre que ses recettes de sucre à la crème et de biscuits sablés.

Ils avaient quitté Notre-Dame au lever du jour, presque cinq heures auparavant. Il ne restait qu'une demi-heure environ avant qu'il ne livre sa fille à la famille Grenier, de qui elle allait être la servante. Ce n'était pas l'avenir qu'il avait imaginé pour sa plus vieille. Il la voyait institutrice, écrivaine peut-être, puisqu'elle aimait lire et notait souvent ses pensées et ses désirs intimes dans un cahier; il l'avait aussi imaginée infirmière ou encore en tant que

première femme à tenir un commerce de vêtements dans ce pays à coloniser. Mais, pour cela, il ne fallait pas qu'elle s'exile à Saint-Jean-Baptiste, le village le plus éloigné des grands centres qu'étaient Saint-Joseph et Chicoutimi.

Cet emploi de domestique ne présentait décidément que des côtés négatifs. Il allait détourner sa fille de la voie qu'il aurait voulue pour elle; son fabuleux destin allait se fondre dans une vie monotone où elle passerait la moitié de l'année à attendre que son mari revienne des chantiers, dans un boisé à défricher où régneraient les mouches noires, le ventre gonflé sous une robe craquant aux coutures et les pieds moites dans des bottes à tuyau en caoutchouc. Ses yeux brillants seraient ternis de gris et mouillés de larmes.

Maurice toussota en évacuant une dernière bouffée. Il secoua sa pipe sur la bordure du boghei, la replaça dans la poche de son pantalon du dimanche et croisa ses doigts sur ses genoux. Au moment où il réalisait qu'il n'avait jamais été aussi malheureux, les lointaines stridulations d'une scierie agressèrent ses oreilles, comme une armée de criquets occupés à saccager un champ de blé. C'était l'image qu'il se faisait du destin de Graziella, celui d'une jeune fille à l'orée de sa vie, bien en santé, dévorée par les dents aiguës des commères expertes en calomnies et en médisances. Il s'en voulut une fois de plus de s'être fié à Paquenaude et au curé Saint-Gelais, qu'il tenait pour responsables de ce gâchis, ignorant délibérément le rôle qu'y avait tenu sa femme.

Maurice toussota à nouveau pour débarrasser sa gorge de la boule qui l'étouffait. Plus Enfer foulait le chemin, plus penser lui devenait difficile. Son attention ne parvenait pas à se fixer sur autre chose que les lamentations des planches mordues par la scie du moulin d'Herman Grenier, là où se jouerait l'avenir de sa Graziella qui pourrait bien, à son tour, se faire écorcher par cette famille aisée, mais pas facile. Là encore, il devait faire confiance. Le curé Émile Saint-Gelais avait quand même eu de bonnes références au sujet de ces bourgeois et il avait indiqué que leur maison était encore plus grosse et belle que le presbytère de Notre-Dame.

Sa vue se porta enfin sur l'ensemble des succès du fondateur de Saint-Jean-Baptiste, de l'autre côté du pont. L'équidé blanc fit claquer ses sabots sur le pavé de bois jusqu'à la reprise du chemin de gravier. À gauche se trouvait l'entreprise. À droite s'élevait la demeure, dont l'opulence jurait parmi la pauvreté de ses voisines. La fille dirigea le cheval vers la droite; ils se retrouvèrent dans la cour de la maison cossue.

— Woh! commanda Graziella d'une voix tourmentée en tirant brusquement sur les cordeaux.

Enfer stoppa, recula d'une foulée, agita son museau de gauche à droite dans une vaine tentative pour le sortir de la bride, hennit et fouetta ses flancs de la queue. La jeune fille redoubla la pression sur les rênes pour le maîtriser et il s'immobilisa enfin.

Aucun signe de vie dans cette maison inconnue; la porte demeurait obstinément fermée. Personne pour les accueillir au bout de ces cinq heures de route éprouvantes. Les deux femmes malades, dont elle apercevait l'ombre derrière le rideau, épiaient les moindres gestes des nouveaux venus. Elles se gardaient bien de sortir sur la galerie pour leur souhaiter la bienvenue ou pour remercier le père qui leur prêtait sa fille.

La digue se rompit. D'habitude, Graziella ne pleurait pas pour des bagatelles. Le matin de bonne heure, elle avait quitté la maison en tournant le dos à sa mère et était montée dans le boghei à côté de son père sans sourciller, le port digne. Mais là, après ces cinq heures de retenue qui lui pesaient sur le cœur, elle n'en pouvait plus. Elle se mit à mouiller de ses larmes les manches de sa robe. Les sanglots fendaient sa poitrine. Était-ce pour se heurter à une telle indifférence qu'elle s'était fait secouer par les cahots en pleurant intérieurement sur les grands arbres qu'on sciait, qu'on débitait et qu'on charroyait, alors que les ouvriers en sueur levaient la main vers elle et souriaient de sa tristesse? Tout ce temps perdu à regarder défiler les villages comme des points sur une carte, c'était une rupture trop brusque, trop radicale avec une routine qui lui convenait.

Ses matinées, hier encore, se passaient à faire son lit, à se débarbouiller, à enfiler sa robe, à broser ses cheveux, à casser les œufs dans la poêle en vitesse pour son père et son oncle Gérard, toujours en retard dans leur travail des champs; elles consistaient à laver la vaisselle, à soigner les poules, à broser Enfer, à peler les légumes pour le repas du midi... Ses après-midi, c'était débarrasser la table avec Armandine, courir dans les champs, enfourcher Enfer les babines humides de salive, plonger dans la rivière, s'étendre sur un rocher paré de mousse çà et là, et rêver.

Elle aurait voulu mourir là, dans le sable séché sous les sabots des chevaux, sous les roues des chariots chargés de planches empilées. Elle avait le goût de se jeter sur cette scie dont les hurlements prenaient toute la place.

Son imagination lui montrait son corps dépouillé du bonheur, scié en deux lattes comme un billot : un œil, une narine, une demi-bouche, un sein et ainsi de suite jusqu'en bas. Devant elle, des cheveux frisés ou raides, propres ou sales, des yeux curieux, une bouche ronde de surprise, des joues salies de bran de scie, des doigts collants de gomme de sapin, des ouvriers tous vêtus d'une salopette du même modèle lavée la veille ou une semaine plus tôt, chaussés de bottines cirées, égratignées ou éculées; des hommes qui la regardaient se faire scier en deux, alors que son sang s'étendait langoureusement sur la sciure de bois et serpentait jusqu'à la rivière. Le curé descendait la côte de l'église et purifiait de son eau bénite les yeux, la face et la bouche de ces loups affamés, qui avaient posé leur regard sur une femme nue qui se faisait scier en deux. On l'enroulait dans les copeaux et on la jetait dans la rivière. Pas de

place pour elle au cimetière! On n'enterrait pas une louve vicieuse dans un cimetière béni. On l'envoyait au diable, comme elle l'avait mérité.

Ces images assaillaient Graziella. Elle croulait sous une tristesse géante qui jaillissait de son âme et poignardait son cœur, comme si les petites retenues journalières qu'elle avait gardées en veilleuse se vengeaient toutes en même temps. En plus de la liberté des grands espaces, elle perdait sa sœur, son père et son cheval, ceux dont elle devinait facilement les sentiments sincères. Maurice avait mal aussi. De sous son chapeau de paille, son regard allait lécher le sol pendant que la sueur coulait sur ses joues et dans son dos. Enfer, lui, ne bougeait pas. Le cheval blanc semblait indifférent à tout, mais elle savait lire dans son œil devenu terne la mélancolie qui l'habitait.

Les deux femmes derrière le rideau voyaient son corps scié de tristesse et ne sortaient toujours pas. Elles ne lui souhaiteraient pas la bienvenue, la mère et la fille, les deux femmes Grenier. Elles n'allaient tout de même pas se donner tant de mal pour une simple servante!

Des pensées bicornues tournaient dans la tête de Graziella. Les deux femmes Grenier avaient-elles des secrets comme sa mère en avait pour son père?

Mais elle, la fille rejetée, si elle en avait eu un, un secret, se retrouverait-elle là, à crouler sous un énorme chagrin à l'idée de devenir servante, de renoncer à ses rêves pour favoriser ceux des autres, ceux de ces femmes Grenier qui n'allaient pas se donner le mal de sortir sur la galerie pour l'accueillir? Que leur importait qu'elle accepte de s'éreinter à laver leurs planchers, leur vaisselle et leur linge sale, à cuisiner leurs repas depuis sept heures du matin jusqu'à sept heures du soir.

À présent, elle pleurait aussi fort que la scie qui l'attirait. Mais c'eût été mal de s'y jeter, même si elle avait bien plus le goût de mourir que de devenir servante. N'avait-elle pas une neuvième année? Comme elle, quatre filles dans la paroisse auraient pu devenir maîtresses d'école ou infirmières, tenir les livres de comptes d'un magasin général, répondre aux clients et expédier les lettres dans un bureau de poste. Mais, quand on était une louve de l'enfer avec une neuvième année, on était servante. Servante à quinze ans!

À quinze ans, on brodait, on tricotait, on remplissait sa valise. On attendait le prince charmant choisi par ses parents, à qui on ferait de beaux enfants. À quinze ans, on portait un chapeau à larges bords pour faire peur au soleil. On allait communier tous les jours et on avait un chaperon si un gars nous faisait de l'œil. Et on n'avait pas une mère qui nous rejetait en nous envoyant servir dans une famille Grenier.

Elle, à quinze ans, elle avait un cheval blanc qui s'appelait Enfer. Elle laissait sa taille et ses seins libres sous sa robe, relevait sa jupe jusqu'en haut des cuisses, enfourchait son cheval comme un homme, et tous les deux se jetaient dans la rivière sous les oh! et les ah!

« Quel déshonneur! » disaient les saintes bouches. Et elle aurait un mari qu'elle choisirait elle-même.

Les deux femmes malades, les deux femmes Grenier avec leurs secrets, qui laissaient voir leur ombre derrière la dentelle du rideau, devaient se demander pourquoi leur servante n'entraît pas. La scie continuait à l'appeler et elle ne se jetait toujours pas dessus. Elle restait dans le boghei et attendait un mot de bienvenue devant la maison de ses employeurs, plus luxueuse que toutes celles qu'elle avait déjà vues jusqu'alors.

Maurice prit sa fille dans ses bras.

— Tu le sais, princesse, que je serai toujours là pour toi.

Elle savait. Il penserait à elle, mais, pour le voir, ce serait autre chose. De lui aussi, elle s'éloignait pour toujours. Maurice pencha son chapeau vers ses cheveux longs et abondants pour murmurer à son oreille :

— Écoute, Graziella, si tu veux, on n'entre pas tout de suite. On va prendre le temps de se calmer. Enfer va nous promener dans le village pis aux alentours. Après, on va faire connaissance avec les Grenier. Si je n'ai pas le temps de retourner à Notre-Dame avant la noirceur, je dormirai à Sainte-Marie. C'est correct comme ça?

La jeune fille ne répondit pas, mais ses sanglots consentaient. Maurice secoua les rênes pour elle. Les deux malades derrière les fenêtres garnies de volets rouges voyaient le cheval faire demi-tour. Elles devaient s'écrier : « Mon Dieu, mon Dieu, elle s'en va! Notre maison va rester sale, les repas ne seront pas faits à temps, le père ne sera pas content! »

La scie ne geignait plus que doucement, et sa voix omniprésente s'amenuisait à mesure qu'ils s'éloignaient. Elle savait qu'elle n'aurait pas de sang à boire ni de chair à manger.

Graziella laissa couler son regard triste sur la vingtaine d'habitations autour d'elle, des cabanes de bois rond, de planches ou de bardeaux, croches ou droites, grisâtres ou dorées, des toitures de bardeaux ou de tôle. Son chagrin glissait sur cette pauvreté. Enfer marchait à petits pas, comme si lui aussi croulait sous la tristesse. Graziella tassa la main de son père et reprit la maîtrise de l'attelage. Elle essuya une larme devant la petite église de bois blanchie à la chaux avec sa croix bien droite qui s'étirait vers le ciel, comme celles des autres villages croisés sur le chemin depuis l'aube. Quand ils arrivèrent devant la petite école où deux classes débordaient sûrement de la ribambelle d'enfants qui se multipliaient dans les familles de colons, ses yeux s'étaient asséchés. Elle eut un dernier soupir devant le magasin général, un bloc carré de deux étages, voisin de l'entreprise des Grenier.

Servante! Un sanglot réveillé souleva sa poitrine. Maurice laissa à nouveau glisser sa main affectueuse sur les épaules de sa plus vieille en repensant à tout ce qu'il avait sacrifié pour montrer son amour à ses deux filles. Mais Maria n'aimait pas cette sensibilité qui

rendait son mari moins homme. Lui, il en voulait à sa faiblesse, quand elle le poussait à se laisser influencer par les humeurs de sa femme, du maudit Paquenaude ou du curé.

Comme son père qui regrettait les moments où la destinée de sa famille se décidait sans lui, Graziella avait sur le cœur la scène de la visite du curé. Elle aurait voulu mourir pour que sa mère la regrette, pour que Louis Paquenaude, ce fieffé menteur, soit pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive, pour que son hypocrite de père ne chante plus jamais le *Minuit, chrétiens*, privé de sa langue perdue dans le foin, tranchée par sa faux, pour que le curé perde la mémoire et ne se rappelle plus son sermon du dimanche.

La scie qui s'était tue recommença à geindre. Les larmes du père et de la fille se mêlèrent. Une pluie fine se mit à tomber. Ils firent un arrêt pour installer la capote et, sous l'ordre de Graziella, Enfer fit demi-tour et emprunta le chemin rocailleux qui conduisait à la luxueuse maison aux volets rouges, faisant face à la scierie des Grenier.

Les deux femmes malades surveillaient toujours derrière le rideau. Mais elles n'ouvraient pas davantage la porte. Sans doute accueillaient-elles avec soulagement le retour de la servante qui laverait leurs murs enfumés, qui irait chercher l'eau au puits en traînant de lourds seaux et qui rentrerait le bois pour chauffer le four, été comme hiver.

C'était elle que les deux femmes derrière le rideau reluquaient en faisant semblant d'admirer la cour du moulin qu'elles connaissaient par cœur. Elles n'avaient fait que ça depuis des années, observer les chevaux qu'on attelait ou qu'on dételait, les hommes aux chemises à carreaux, les enfants turbulents retenus par la main du papa qui venait acheter des planches ou des « deux par quatre », les clients venus là pour la mouture du blé ou le cardage de la laine. Elles entendaient depuis si longtemps la lamentation stridente des billots qui se faisaient écorcher! Rien là de nouveau pour leurs yeux et leurs oreilles malades.

Graziella ne s'intéressait pas à ce paysage, même si elle aurait dû être charmée comme tout nouvel arrivant. Elle gardait les yeux rivés sur la queue remuante de son ami fidèle, qui avançait d'un pas retenu, comme s'il voulait éloigner le moment de la séparation.

— Il va falloir y aller, ma fille. On nous attend.

— Je sais, papa! laissa-t-elle sèchement tomber de ses lèvres pulpeuses.

« Des lèvres faites pour les baisers. Les mêmes que celles de Maria. » Maurice chassa cette pensée impure. Un père ne devait pas remarquer ces détails chez ses filles. Mais le visage de sa plus vieille ne passait pas inaperçu. Il était homme autant que père.

« Pourvu qu'elle trouve un peu de bonheur dans cette famille! pria-t-il. Ces gens ont l'air à l'aise. Sont-ils généreux? Le curé dit qu'ils sont très pieux... »

— Woh! ordonna Graziella, revenue dans sa propre réalité.

Le boghei à peine immobilisé, elle sauta au sol, le contourna jusqu'à l'arrière et agrippa sa maigre valise. La tête haute et la démarche altière, sans que ses yeux montrent de la joie

ou de la tristesse, elle tourna le dos à son père.

— J’y vais toute seule. Adieu! cria-t-elle en chassant une dernière larme sur ses joues.

C’était sa Graziella toute crachée. « Trop indépendante! » pensa Maurice en regrettant déjà leur complicité et toutes les fois où elle avait manifesté une autonomie affirmée comme en ce moment.

Étonnamment, un rouge-gorge vint se poser sur la croupe d’Enfer. Maurice sortit de sa méditation et observa l’oiseau, lequel se mit à picorer le flanc du cheval qui semblait s’être changé en statue de sel. Il écouta les gazouillis de la nature en se demandant si l’amour qu’il avait prodigué à sa fille pendant presque seize années la sauverait des obstacles que la vie mettrait sur son chemin, ou s’il la rendrait trop vulnérable aux aléas de son destin.

Tout en posant un dernier regard triste sur sa princesse qui s’engageait sur les marches de la galerie, sa valise pendante à la main, Maurice secoua les cordeaux enroulés à ses doigts. L’oiseau s’envola et Enfer avança en agitant la queue, le museau pointé vers l’avant et les yeux baignés dans un mucus abondant.

Qui sait, le bonheur était peut-être aussi caché là, derrière le rideau où deux femmes malades surveillaient?



En ce dimanche d’octobre 1914, entourée des vieilleries qui meublaient la chambre où elle logeait, Graziella réfléchissait, les yeux dans l’eau. Quinze mois s’étaient écoulés depuis que son père l’avait déposée devant la porte des Grenier, les bourgeois de Saint-Jean-Baptiste. Quinze mois à les servir sept jours sur sept, sauf une demi-journée de congé par semaine, parfois pas du tout.

Graziella Cormier connaissait maintenant chacun des membres de la famille pour avoir répondu à leurs besoins, pour ne pas dire à leurs caprices.

Elle savait que le père, Herman, était fier. Il souffrait de son analphabétisme et de celui de sa femme et de ses enfants qu’il n’avait pas pu faire instruire à cause de l’éloignement; cependant, pour combler cette lacune qui le gênait, il jouait à l’homme qui avait été éduqué dans une école supérieure aux yeux de ses concitoyens. Il vouvoyait même la servante pour se prouver à lui-même qu’il avait de la classe. Il avait établi des règles dignes d’une cour royale dans sa maison, dont celles du fameux dîner dominical familial et, par la même occasion, il avait fait une religion du thé de trois heures. Les affaires de cet homme étaient florissantes et il avait toujours un nouveau projet en tête. Il prévoyait d’installer une pulperie

ainsi que l'électricité dans Saint-Jean-Baptiste, qu'il appelait son village et dont il se déclarait maire sans en avoir les lettres patentes.

Graziella s'était découvert une affection particulière pour madame Lucia, l'épouse de l'entrepreneur, une personne toute délicate qui semblait rongée de l'intérieur par quelque démon du passé. Cette pauvre femme tentait de tenir le cap et de créer une certaine harmonie entre ses quatre enfants, très différents les uns des autres. La tâche semblait trop lourde pour ses maigres épaules et ses forces diminuaient de jour en jour.

Le fait qu'elle tînt sa tasse de thé le petit doigt relevé comme une dame anglaise faisait bien rire en cachette la jeune servante. Elle en avait déduit que c'était pour cette raison que le bel Herman, son mari, l'avait surnommée madame Lucia, une habitude adoptée par tous les villageois de Saint-Jean-Baptiste.

L'aînée des enfants, Alida, qui coiffait sainte Catherine à l'orée de ses vingt-cinq ans, se disait trop malade pour participer aux travaux d'entretien de la maison et profitait de la faiblesse véritable de sa mère pour tout gérer à sa guise. Assise à longueur de journée dans sa chaise berceuse, le chapelet sur ses genoux, elle ne ménageait pas Graziella. Elle l'accusait d'être trop belle et l'obligeait à porter une robe noire jusqu'au cou, les manches aux poignets et l'ourlet plus bas que la cheville, de manière à ne laisser dépasser que le bout de ses souliers, semaine comme dimanche et même à Noël. Les cheveux attachés à la nuque, elle devait porter un diadème de servante, ce qui la différenciait des autres jeunes filles et claironnait la raison pour laquelle elle avait été engagée.

La vieille chouette au chignon tressé, comme avait pris l'habitude de la surnommer Graziella, dormait le jour et veillait la nuit. Impossible de lui en passer une. Un craquement de porte et elle demandait : « Qui est là? » En plus de la paresse, elle cultivait une curiosité maladive et fouillait dans les tiroirs et les garde-robes.

Hubert, deuxième de la famille, était marié à Gabrielle et père de deux enfants au moment de son engagement en juillet 1913; depuis, un autre poupon s'était ajouté à la famille.

La frange bouclée du jeune homme qui tombait sur ses yeux charmeurs, ses lèvres bien dessinées dans un visage un peu carré et sa robuste stature lui avaient plu dès la première fois qu'elle l'avait vu. Il lui faisait un peu penser à son père, Maurice, qui lui manquait tant. À partir de ce moment-là, elle avait trimé du matin au soir dans la seule intention de lui tomber dans les bras. Elle croyait avoir enfin trouvé le prince de *La Belle au bois dormant*. Elle avait pensé à lui jour et nuit. Les convenances lui importaient peu. Sa mère arrivait à vivre sa passion avec Gérard presque sous les yeux de son mari...

La jeune servante aimait beaucoup Gabrielle, la femme d'Hubert, et leurs trois jeunes enfants. Elle ne voulait pas leur faire de peine. Malgré cela, une force incontrôlable qui

partait de son ventre l'avait poussée à suivre le courant jusqu'au jour où l'occasion de réaliser son rêve s'était présentée; elle l'avait alors saisie sans se poser de questions et avait succombé à la tentation.

Le troisième des Grenier se nommait Jérémie. Dès l'âge de douze ans, il avait quitté le nid pour se cloîtrer chez les rédemptoristes de Sainte-Anne-de-Beaupré. Il n'était plus jamais revenu à Saint-Jean-Baptiste, probablement à cause des règles de la communauté et de la difficulté de voyager dans des chemins à peine carrossables. Même si la jeune fille en avait entendu parler, elle ne pouvait se faire de lui une idée précise; depuis qu'il était parti dix ans auparavant, ses parents ne semblaient même pas se souvenir spécifiquement de lui. Ils n'avaient que l'image de ses douze ans en tête. Peut-être ressemblait-il plus à Alida, ou à Hubert, ou à Joseph...

Joseph était le petit dernier. Il avait maintenant dix-neuf ans, deux de plus que Graziella. Son amoureuse, Amélie Huberdeau, ne le lâchait pas d'une semelle aussitôt qu'il revenait des chantiers. Cependant, il semblait embarrassé d'une telle teigne. La pipe continuellement pendue au coin de la bouche, il avait l'air de savoir fumer depuis sa naissance, ce qui ne l'empêchait pas de s'étouffer presque chaque fois qu'il allumait. Son père le traitait de « baptême de tête de cochon », parce qu'il préférait les chantiers plutôt que le travail à la scierie, qui ne comptait ainsi qu'Hubert comme employé parmi les membres de la famille. Herman avait bâti cette entreprise dans l'espoir qu'elle devienne une affaire familiale et il était extrêmement déçu de sa relève.

Mais Joseph restait sur ses positions. Les chantiers lui offraient une liberté que sa mère, trop protectrice dans sa tendre enfance, avait brimée sans merci. Il ne parlait pas beaucoup; quand il le faisait, c'était souvent pour contrarier sa sœur Alida, qui lui reprochait ses mauvaises manières et disait même regretter de s'être tant dévouée pour lui lorsqu'il était bébé. Elle affirmait qu'à ce moment-là elle commençait à se ressentir de ses ennuis de santé actuels, mais que, par amour pour leur mère, elle se faisait violence.

Graziella avait de la difficulté à cerner ce bébé gâté. Ayant trop dans l'esprit la prestance du bel Hubert, elle ne s'essouffait pas à essayer de déchiffrer les pensées de cette tête plus blonde que châtaine, bouclée, mais toujours cachée sous une casquette qui tombait sur des yeux bleus perçants comme ceux de son père, contrairement à ceux de son frère, d'un noir de jais. Souvent, la jeune femme s'était fait la remarque que ces deux-là auraient pu être plutôt cousins que frères.

Herman critiquait Joseph, mais il était visible qu'il jouait un jeu, tandis que, avec Hubert, c'était autre chose. Les deux ne pouvaient se sentir et, aussitôt qu'ils se trouvaient dans la même pièce, leurs voix s'élevaient pour exprimer leurs nombreuses divergences d'opinions, qui confinaient à la rancœur.

À voir aller chacun des membres de cette maison, la servante se disait que la famille était à la fois liée et divisée par un secret inavouable.

Graziella revint à la réalité. Elle fit des yeux le tour de la chambre et ne put s'empêcher de ressasser la raison pour laquelle elle serait obligée de la quitter le lendemain matin. C'était à cause d'Alida, la fouineuse, qui avait découvert son secret. Elle n'oublierait jamais les moments qui l'avaient condamnée à faire sa valise aussi rapidement après avoir subi la pire des humiliations de sa vie.

Il ne manquait que Gabrielle, la femme d'Hubert, encore au sanatorium, à ce dernier dîner dominical régulier de fin septembre. La conversation, comme de coutume, avait tourné autour des broderies réalisées dans la semaine par les deux femmes malades et du sermon de monsieur le curé. Cependant, un nouveau sujet avait été ajouté; Herman, de sa voix autoritaire, avait dit qu'il fallait penser à dire aux Gagnon de faire boucherie dans les prochaines semaines.

Curieusement, Alida, le visage long et l'air acariâtre, le regard vif et sournois, n'avait formulé aucune critique pendant le repas; la soupe aux légumes avait été chaude à son goût, les patates pilées avaient semblé sans grumeaux, le poulet rôti, assez rôti, et son roux, assez roux. C'était les yeux fermés qu'elle avait savouré une pointe de gâteau au chocolat blanchi de crème douce. À croire qu'elle s'améliorait depuis qu'elle avait coiffé sainte Catherine et que la valise de son trousseau débordait, maintenant que Graziella lui avait montré à broder et à tricoter; c'était là des travaux que sa santé précaire lui autorisait.

En évitant de mâchouiller leur cure-dent afin de ne pas trop déplaire à la maîtresse de maison, Herman et Hubert s'étaient installés au salon, dans leur fauteuil habituel, sans faire attention à Joseph qui les avait suivis. Ils ne s'étaient pas engueulés comme d'habitude; ils n'avaient donc pas eu grand-chose à se dire, sinon que la scierie avait eu un bris la semaine précédente. Une dent de scie avait éclaté contre un nœud bien solide, et le grand Louis avait été bien chanceux de ne pas l'avoir en pleine face. Leur conversation sur ce sujet épuisée, ils avaient sorti chacun leur vessie et l'avaient palpée lentement de tout bord tout côté pour ramollir le tabac trop pressé.

Sans occasionner la moindre surprise, le père s'était levé, avait endossé sa veste et était sorti. Tous les dimanches après le dîner, malgré le repos dominical imposé par la religion, il se rendait à la scierie sous prétexte de jeter un petit coup d'œil aux machines qui devaient être en parfait état pour le lundi, dès la première heure.

Hubert était donc resté au salon avec son frère Joseph qui n'avait toujours pas dit un mot, l'oreille tendue vers la cuisine. Machinalement, il jouait lui aussi avec sa pipe. Il avait l'air tellement lointain que Graziella ne se cassait plus la tête à essayer de déterminer s'il aimait ou pas la petite Huberdeau. C'était peut-être qu'avec le temps il éprouvait des

sentiments pour cette brunette... À cette période de l'année, il n'était pas encore parti dans le bois, alors qu'on savait que son meilleur ami et compagnon de travail, Eudore Paradis, était déjà fatigué de débroussailler pour deux. Depuis l'arrivée de Graziella dans cette maison, dans ses temps libres, il embarrassait la cuisine à y fumer sa pipe et à y taillader une bûche avec son couteau de poche. À quoi pensait-il? lui demandait-on. Il répondait à Alida qu'il payait sa pension et qu'il avait bien le droit de flâner un peu.

Madame Lucia et Alida avaient fait leur petit somme dans leur chaise berceuse pour digérer un peu, tandis que les deux frères, face à face, attendaient en lorgnant vers la cuisine que trois heures sonnent à l'horloge de parquet.

Hubert ne manquait rien de ce que faisait Graziella; elle lui était enfin tombée dans les bras au mois de juillet, après l'hospitalisation de sa femme au sanatorium de Saint-Joseph. Cela faisait un an qu'ils se dévisageaient et se désiraient. Le soir même, ils devaient se rencontrer sur le pont où ils s'étaient donné rendez-vous; Hubert ne rêvait que du moment où ils échangeraient des baisers à la hauteur du désir fou qui les liait. C'était une relation impossible pour le fils du notable le plus en vue de la paroisse, lequel respectait à la lettre les prescriptions de l'Église. Hubert prenait quand même le risque de vivre au jour le jour cette passion qui en viendrait à sortir de l'ombre; ça, il le savait. Pour l'instant, il ne pensait qu'à profiter de cet amour interdit qui lui était offert.

Quant à Joseph, il gardait son air tendu et renfrogné, comme si cette vie ne lui apportait que des soucis ou qu'il avait une grave décision à prendre. Il semblait parfaitement indifférent aux rameaux de la fougère qui lui flattaient l'épaule. Personne ne pouvait deviner ses sentiments, même en s'attardant à son front plissé, à son regard vague et à sa frange en bataille.

Junior et Julien, les deux fils d'Hubert, jouaient dehors avec le jeune Boudreault, le fils de la nourrice. André, le bébé âgé d'environ cinq mois, dormait dans la couchette près du poêle.

En revenant de la scierie pour le thé de trois heures, Herman avait claqué la porte dans l'intention de donner un peu de vie au silence qui persistait. Le dos bien droit contre le dossier de velours de son fauteuil préféré, il avait bourré sa pipe d'un nouveau tabac qu'il n'avait encore fait goûter à personne.

Graziella était apparue dans l'arche du salon, avec sur les lèvres un petit sourire en coin à l'adresse d'Hubert. Un rayon de bonheur dans ses prunelles disait qu'elle possédait tout ce qu'elle désirait. « Comment pourrais-je être plus heureuse? » avait-elle pensé en déposant l'assiette de verre sur la table qui avait accueilli toutes les délicatesses dominicales qu'elle avait préparées pour les Grenier pendant près d'une année et demie, maintenant. La voix enjouée, elle s'était écriée :

— C'est mon sucre à la crème, que je sers aujourd'hui pour l'heure du thé. J'ai voulu faire plaisir à tout le monde. Je crie à Junior et à Julien de rentrer!

— Non, attendez! avait ordonné la vieille pie.

Tous les regards avaient dévié vers elle. Son ton était plus sec et directif que d'habitude.

— Pourquoi? Ces deux petits anges aiment tellement mon sucre!

— Hubert aussi aime votre sucre.

Tous avaient pensé à Pâques dernier, où Alida avait accusé la servante d'avoir mangé du chocolat pendant le carême. Chacun avait arrêté de respirer en attendant la suite.

Alida s'était levée dans un tour de hanches, guéries pour l'occasion, et avait brandi au bout de son bras le journal intime de Graziella, confident de son amour trop grand pour tenir dans un petit cœur solitaire. Elle avait étalé devant tous ses pensées pour Hubert, ses désirs, leurs mots d'amour, leurs baisers ardents, leurs ébats coupables...

Choquée de voir son secret ainsi mis au jour, Graziella ne s'était pourtant pas mise à pleurer comme l'aurait voulu la vieille fille. Non. Elle s'était contentée de dévorer Alida d'un regard aigre, fort éloquent quant aux sentiments qu'elle lui vouait. Toutes ses frustrations passées éclataient dans ce regard; elle lui en voulait pour ses critiques, sa surveillance maladroite et ses remontrances; elle ne pardonnait toujours pas à cette famille de ne pas lui avoir souhaité la bienvenue à son arrivée, de n'avoir pas non plus eu un seul mot de remerciement pour son père, le bon Maurice, qui lui prêtait sa princesse pour la servir. Les yeux méprisants de Graziella rendaient à sa tortionnaire toute la haine qu'elle avait cultivée et entretenue à son égard.

En fait, pour l'une comme pour l'autre, ce coup de théâtre était un couronnement. La servante savait qu'elle serait chassée et impitoyablement séparée de son homme, son bel Hubert, qui lui avait enseigné les plaisirs de l'amour, et cette perspective ajoutait un comble à l'aversion qu'avait su lui inspirer Alida. Quant à cette dernière, si elle avait toujours envié Graziella pour sa beauté, son énergie et sa débrouillardise, si elle considérait sa joie de vivre et sa séduction comme une insulte à sa propre médiocrité, sa haine atteignait un paroxysme de découvrir qu'elle pouvait aimer autant et être aimée en retour.

La voix de Graziella avait claqué comme un fouet.

— Donnez-moi mon cahier! Vous ne savez même pas lire!

— Monsieur le curé l'a lu, lui. Pis c'est pas beau, c'qu'il y a dedans!

— Vous n'aviez pas le droit! C'est personnel.

— Ça concerne notre famille! Y a rien de personnel pour une petite vicieuse qui l'a déshonorée.

— Ça veut dire quoi, tout ça, s'était réveillé subitement Herman, cramoisi comme si sa cravate l'étouffait, la pipe en l'air.

Calé dans son fauteuil, Hubert était blanc comme sa chemise du dimanche. En affichant un demi-sourire, Joseph avait couru jusqu'à la cuisine et claqué la porte en sortant. Madame Lucia avait semblé s'enrouler sur elle-même comme une chenille qu'un soulier allait écraser. Elle avait réclamé ses sels.

— Ça veut dire que je sais tout sur les amours de cette maudite servante avec mon frère, avait répondu Alida à la question de son père.

Tous s'étaient mis à carcailler en même temps pour accuser un peu plus, essayer de comprendre ou se défendre, si bien que personne n'avait entendu le curé frapper à la porte. Il s'était infiltré dans le désarroi de cette honnête famille sous le choc du déshonneur. De la même manière que les voix s'étaient élevées, elles avaient diminué graduellement jusqu'à faire silence.

— Monsieur le curé! s'était écrié Herman en se sentant toucher à l'épaule. Vous êtes envoyé par le ciel! On a vraiment besoin de vous pour nous aider à vivre un tel drame.

Tous avaient repris leur place. Cependant, d'une voix sentencieuse, le primat de la paroisse avait ordonné à Graziella de rester debout au milieu de la pièce. La jeune servante avait su demeurer imperturbable sous les accusations véhémentes du chef spirituel, approuvées par les hochements de toute la famille. Quant à Hubert, il n'avait pas dit un seul mot pour la défendre, lui laissant porter sur ses épaules tout l'odieux de la situation.

Assise sur le rebord du lit dans ce capharnaüm, Graziella essuya de son mouchoir une larme qui s'était échappée. Elle se répétait que c'était probablement à cause des récriminations d'Alida et de ses mauvais traitements qu'elle s'était attachée si promptement et plus particulièrement à Hubert. Elle maudit sa propre inconscience, l'attrance incontrôlable qui avait hanté ses jours et avait consumé ses nuits depuis le premier regard qu'Hubert avait posé sur elle. Lorsque cette sainte Gabrielle sortirait du sanatorium, découvrirait-elle le mauvais tour qu'elle lui avait joué avec son mari? Elle espéra de tout son cœur que le secret serait gardé scrupuleusement, de la même manière que celui qu'elle soupçonnait entre Herman et madame Lucia sans savoir en quoi il consistait.

Depuis le temps qu'elle était au service des Grenier, sa vie avait pris une tournure inattendue, et voilà qu'elle était incertaine devant son destin à venir. Le curé de Saint-Jean-Baptiste et ses employeurs l'expédiaient à Chicoutimi. Une fille qui avait séduit un homme marié ne devait pas salir la réputation de la paroisse où elle était née et encore moins celle de la communauté qui l'avait adoptée. De plus, il fallait préserver l'image de droiture que projetait l'un des hommes d'affaires le plus en vue du coin. Elle devait quitter le village le plus tôt possible. La seule issue, dans les circonstances, avait été de lui trouver une place à l'orphelinat, où on ne refusait personne, vu les besoins urgents de main-d'œuvre. Pour maquiller la raison réelle de son renvoi, les commères rapporteraient qu'elle avait trouvé un

travail mieux payé en ville, à la hauteur de ses talents. Son père et sa mère ne devraient que se plier à cette décision, lorsqu'ils apprendraient la nouvelle par le curé en personne. Une nouvelle qui leur parviendrait seulement dans quelques semaines; les routes étaient vilaines et le village ne bénéficiait pas encore du service téléphonique.

Son cœur était déserté une fois de plus par le bonheur qui avait illuminé les sentiers boisés et les ruisseaux gazouillants, en symbiose avec Enfer, son étalon racé tout blanc.

Chapitre 3

Graziella s'était levée à trois heures du matin ce lundi-là. Elle devait quitter la maison une heure plus tard pour Saint-Jacques, d'où partait le traversier *Le Nord* vers Saint-Joseph, où elle prendrait le train pour Chicoutimi. Dans la noirceur d'encre à peine entamée par une lanterne suspendue au boghei, Herman Grenier tenait comme de coutume les cordeaux de sa Zéphirine. Pas de danger qu'il fasse confiance à Joseph pour diriger sa jument!

Graziella s'installa à côté du défricheur et homme d'affaires, alors que son fils prenait place à l'arrière. D'où il se trouvait, il ne pouvait distinguer que les épaules musclées de son père, dessinées dans son veston de laine au collet remonté jusqu'à ses oreilles, et la silhouette de Graziella à ses côtés.

En bordure du chemin, l'automne avait commencé à déshabiller les arbres qui se profilaient dans l'ombre.

À un kilomètre de la maison, en tirant sur les rênes pour arrêter la jument, Herman ordonna :

— Woh, Zéphirine! Joseph, va dégager la route. Ramasse l'arbre que le vent a fait tomber en travers.

Joseph le regarda en plissant le nez et en grondant sur un ton amer :

— J'ai tout le temps des tâches de second, avec vous!

— Il en faut un, baptême de baptême! Pis c'est toi! affirma son père en montant le ton. Tu devrais te rendre compte que tu es privilégié d'être dans une famille qui t'assure un avenir. Si tu le voulais, bien sûr! Mais ce n'est pas le cas.

— Ne recommencez pas avec vos grandes histoires. Je ne travaillerai jamais à votre moulin à scie. Aujourd'hui, vous êtes bien chanceux de m'avoir pour aller à Trois-Rivières avec vous.

Le jeune homme mit pied à terre. Il dut solliciter tous ses muscles pour enlever le corps mort du sentier.

Herman poussa la couverture de sur ses genoux, atterrit sur ses deux pieds, contourna le boghei par l'arrière et offrit de mauvaise grâce sa main à Graziella pour l'aider à descendre.

En fuyant son regard illuminé par le fanal, la jeune fille refusa son aide dans un glapissement.

— Laissez, je suis capable toute seule.

— C'était la dernière chose que je vous offrais, baptême de baptême, après l'affront que vous nous avez fait. Profitez-en. Vous ne méritez plus de considération de la part des Grenier. Vous étiez dans le besoin et on vous a ouvert la porte de notre maison de bon cœur.

Graziella le dévisagea et releva le menton d'un coup de tête vers l'arrière.

— Je peux marcher jusqu'à Saint-Jacques, si c'est trop difficile pour vous de m'endurer à vos côtés. Plutôt que de prendre *Le Nord* jusqu'à Saint-Joseph aujourd'hui, je le prendrai demain. Comme ça, je ne serai plus dans vos jambes.

— Ça va faire, le père! rugit Joseph en frottant ses deux mains pour en enlever la vase qui s'y était collée. Arrêtez donc vos chicanes!

— Toi, laisse-nous tranquilles. Ne te mêle pas de ça!

Au bout de quelques minutes que chacun mit à profit pour se dégourdir un peu les jambes, Herman décida qu'on reprenait la route. Zéphirine partit au petit galop et l'écho de la forêt ne répéta plus que le clapotis des sabots sur la terre battue. Joseph sortit sa pipe et frotta sur sa cuisse une allumette qui s'éteignit avant d'enflammer le tabac. La fumée aurait pu calmer les frustrations qui pavaient sa jeune vie. Il ne cessait de se demander quand il aurait le courage de dire ce qu'il avait sur le cœur à Hubert, trop beau, à son père, trop fort, à sa mère, trop faible, à Alida, trop critiqueuse, à Amélie Huberdeau, bien fine et avenante, mais un peu trop collante, et à Graziella, trop indépendante.

Après une autre vaine tentative pour rallumer sa pipe, en frissonnant dans l'humidité il la remplaça dans la poche de son veston en flanelle à carreaux du pays.

Zéphirine trotta toujours. Herman et Joseph s'étaient retranchés chacun dans ses pensées. Graziella éprouvait le même sentiment que quinze mois plus tôt, lorsque son père l'avait déposée devant chez les Grenier : elle se sentait le corps scié d'incertitude comme les arbres qui tombaient pour prolonger la route régionale.

L'aurore, dans son innocence, joua sur les feuilles et transforma en ombrages troués de faible lumière les grands arbres au garde-à-vous, comme des soldats prêts pour la guerre qui s'était déclarée en Europe. Cette luminosité descendait paresseusement jusque sur la couche de fumée ondoyante qui s'échappait de la terre frimassée.

Dans la clarté qui se manifestait après trois heures de cahotements et de silence, la route fut subitement coupée. La rivière Saint-Jacques coulait librement vers le lac proche, presque une mer. Pour eux qui n'avaient rencontré âme qui vive depuis leur départ de Saint-Jean-Baptiste, la place était fort animée. Plusieurs voitures à cheval y circulaient et une foule bigarrée s'y affairait. Herman arrêta l'équipage et prit un ton exalté.

— *Le Nord* est là. Pas besoin d'attendre. Regardez-moi ce beau bateau de quarante pieds au moins, tout construit en bois de pin. Du maudit beau bois! Les deux machines qui font virer les hélices ont quinze chevaux-vapeur chacune. Je transporte les bagages. Toi, Joseph, va chez le maréchal-ferrant pour Zéphirine. Dis-lui que je paierai la pension pour au moins une semaine en revenant de Trois-Rivières.

Chacun de leur côté, Herman et Graziella déposèrent la couverture enroulée sur le siège et descendirent. Exceptionnellement, Joseph s'empara des cordeaux.

La jeune femme courut derrière le boghei et arracha des mains de son ex-employeur son sac de toile orné de délicates roses.

— Laissez, je ne veux plus rien de vous autres.

Elle se précipita et buta sur un homme qui transportait une cage. Sans se préoccuper des poules qui battaient des ailes en caquetant, elle courut et se fraya un chemin à coups de coude parmi les gens. La passerelle franchie, elle alla se blottir sur un banc dans un coin du bateau et écouta la conversation entre Herman et un résidant de Saint-Jean-Baptiste.

— Salut, mon bon Samuel! cria son patron.

— Salut, monsieur le maire, répondit le second du traversier.

— Quelles bonnes nouvelles vas-tu rapporter à Saint-Jean en fin de semaine?

— Rien de spécial, excepté que notre premier magistrat va conduire aux gros chars de Saint-Joseph sa servante qui a trouvé une job bien plus payante en ville, à ce qu'on dit. Paraît aussi qu'il en profite pour se rendre dans le grand Trois-Rivières avec son plus jeune pour voir ce qu'il y a de mieux dans l'industrie du bois.

Graziella rageait. En peu de temps, la nouvelle de son départ avait fait le tour du village de Saint-Jean-Baptiste et était parvenue jusqu'à Saint-Jacques. Elle tendit l'oreille pour ne rien manquer de la répartie d'Herman.

— T'as raison, Samuel. Je veux améliorer mes installations et je profite de l'automne pour ça. Trois-Rivières, c'est la meilleure place à cause de tous ses moulins et de sa pulperie. Pis peut-être ben qu'on trouvera une autre servante à la hauteur, en plus d'une bonne femme pour Joseph, vu que la petite Huberdeau n'a pas l'air de faire son affaire. Les filles de ville, c'est quand même pas toutes des têtes d'oiseau!

— J'en ai une de Lévis qui me fait une ben bonne femme.

— Sais-tu, t'as pas mal appris ton français, depuis le temps que t'es arrivé, en 1903.

— T'as bonne mémoire, mon Herman. Pour un gars qui a passé sa jeunesse aux États, je me débrouille pas mal. Ma Louisa est ben fière des progrès de son Samuel.

Graziella remarqua qu'Herman n'ajoutait rien à propos de cette Louisa Gagnon, petite de taille et grande de curiosité morbide, qui regardait madame Lucia par-dessus ses petites loupes rondes en ayant toujours l'air de vouloir percer ses secrets.

Le clapotis des hélices força la coque à couper les vagues froides poussées par un vent glacial qui s'était levé soudain. Herman fit le tour des passagers en saluant l'un, en donnant une claque sur l'épaule de l'autre ou en frottant la tête d'un bambin. Joseph et Graziella, chacun dans leur coin, fixèrent leur attention sur les eaux troublantes de ce lac imprévisible, le Piékouagami, reconnu pour ses humeurs qui avaient l'art de surprendre un temps calme.



Le traversier vint frapper sa coque contre les poutres du quai de Saint-Joseph. Le ciel était menaçant. Graziella avait connu trois heures éprouvantes à frissonner sous une couverture de laine dans un coin retiré du bateau. Ses larmes de regret s'étaient mêlées, amères, aux eaux du lac. Trois heures, le temps d'une course à travers les arbres pour rejoindre Hubert, pour échanger avec lui des regards de feu, pendant que leurs deux corps en harmonie se vautraient dans la mousse et que leurs doigts pressés couraient sur leur peau.

On pouvait entendre les gros chars dérouiller leur moteur avant la grande aventure. Sa valise légère à la main, Graziella débarqua, la tête débordante de sa liaison avec Hubert, sachant qu'elle s'y était lancée de sa propre volonté. Sans regarder ni Herman ni Joseph, elle s'éclipsa la tête haute, comme si elle ne les avait jamais connus, en leur laissant sa tristesse en prime.

Elle serpenta à travers les gens en poussant tour à tour une jeune femme, un homme à chapeau melon et un groupe d'enfants qui s'amusaient dans les flaques d'eau. Elle courut ainsi jusqu'à la gare.

L'éloignement arrangerait-il les choses? Graziella avait bien réfléchi. Celle qu'on surnommait la Louve et à qui on demandait de se plier à la volonté des autres n'accepterait plus jamais de se coucher sur le dos couverte de morsures en signe de soumission, comme elle avait été prête à le faire avec Hubert. À cause de cela, devrait-elle partir encore et encore tant qu'elle n'aurait pas trouvé une tanière à sa mesure, une meute où elle se mériterait le nom de femelle alpha, la femelle dominante, comme elle l'avait lu dans son livre de neuvième?

Il lui restait encore cinq heures de train pour y réfléchir. Tout ce qu'elle désirait de tout son cœur arrivait toujours. Elle gravit les marches de son compartiment, en franchit la porte et se laissa tomber sur son siège en exhalant un long soupir.

L'aiguilleur donna le signal. Le préposé cria :

— Sortez vos billets!

Ce train l’emmènerait à Chicoutimi, une ville campée sur la rive sud d’un majestueux fjord surveillé par le cap du versant nord. « Je n’y suis jamais allée. Je ne sais pas ce qui m’attend, avec les religieuses de l’orphelinat », se dit-elle. La tête appuyée au dossier, elle laissa son regard scruter les gens autour d’elle, empesés comme son tablier de servante dans leur costume du dimanche. « Presque juste des hommes! Les quatre pieds blancs¹! Le sexe fort! Pouah! » pensa-t-elle en plissant le nez. Elle déplaça son dos en tous sens contre le dossier pour trouver une position plus confortable et plongea son regard vers l’extérieur, par la fenêtre, en essayant de ne plus penser.

Le train avait maintenant salué les maisons de bois de Saint-Joseph bâties le long de la voie ferrée qui longeait le Piékouagami, et s’étirait langoureusement et élégamment dans la verdure jaunie.

Graziella ferma les yeux et se concentra sur le ronflement des roues accouplées aux rails. Non, elle ne se laisserait pas abattre! Hubert n’en valait pas la peine! Oublier ces quinze mois de jeunesse! Était-ce possible?

— Excusez-moi, je dois me lever, dit-elle subitement à la dame bien mise à ses côtés.

— Qu’avez-vous, ma bonne fille? Vous êtes blême. Puis-je vous aider?

Sa voix était compatissante. Graziella remarqua tout de suite son accent anglais. Cependant, son langage était plus que parfait, comme celui enseigné dans les couvents de haut niveau. Il convenait que la petite fille de Notre-Dame qu’elle était, qui avait terminé sa neuvième, se donne la peine d’appliquer correctement les règles de grammaire. Elle répondit donc du mieux qu’elle le pouvait :

— Ce n’est pas grave. Je pense que les vibrations me dérangent.

— Si je puis vous être utile...

— Merci, madame! Restez assise, ça va aller. Je me sens déjà mieux. Je me suis levée de trop bonne heure ce matin. Je pense que c’est la fatigue. J’ai déjà fait trois heures de boghei dans de mauvais chemins et, ensuite, la traversée dans la houle du Piékouagami. Je vais me rasseoir et essayer de dormir un peu.

Graziella se laissa tomber sur le siège, presque rassurée. Elle se dit que cette femme distinguée aurait pu être sa mère, en mieux. « La mienne ne s’est pas donné beaucoup de peine pour moi. Ses leçons n’étaient pas les mêmes que celles des curés. Puis, j’ai cru en l’amour vrai. Comment m’en sortir, à l’avenir, sans faire de menteries? »

Semblant deviner ses pensées, sa voisine posa une main gantée sur celle de cette adolescente qui avait l’air bien mûre pour son âge. Un sourire soucieux illumina le visage de Graziella; elle se demandait si le geste de cette étrangère était déplacé. Devait-elle l’accepter ou le repousser? Elle n’était pas habituée aux gestes affectueux d’une mère qui semblait ne pas aimer suffisamment sa fille pour la défendre contre les critiques d’un curé et d’un voisin.

D'autres réflexions en bataille hantaient son esprit. Une mère se devait d'aider sa fille à démêler le bon du mauvais et à devenir une excellente épouse, aussi bien qu'une mère aimante. La belle Maria lui avait donné la vie, mais, en grandissant, quels exemples lui avait-elle donnés pour lui montrer à élever son esprit plus haut que la satisfaction des désirs du corps? Sa mère avait toujours eu une bonne raison pour manquer la messe le dimanche. Même les célébrations de Noël et de Pâques ne l'attiraient qu'exceptionnellement. C'était pour rencontrer son beau Gérard dans l'intimité qu'elle oubliait ses devoirs de bonne chrétienne. Graziella le savait et c'était sa perspicacité précoce qui avait sonné l'heure de son éloignement de la famille.

Et son père, dans tout ça? Un intellectuel manqué qui n'avait pas eu sa chance. Un rêveur, un conteur qui instruisait ses deux filles de chimères en leur permettant de monter le poulain fougueux qu'il avait acheté pour elles, le cheval blanc qu'elle avait nommé Enfer pour contrarier les saintes personnes. Par ailleurs, il jouait à l'aveugle, lui qui avait engagé son frère pour le travail de la ferme et la coupe du bois pendant qu'il prenait des contrats forestiers avec son gros percheron brun.

Elle se frotta les tempes. « Toutes ces interrogations me donnent mal à la tête. »

Sa voisine la tira de ses pensées douloureuses en soulignant d'une voix inquiète :

— Vous avez vraiment l'air très préoccupée, mademoiselle.

— C'est que..., bredouilla Graziella, j'essaie de comprendre des choses importantes et sérieuses!

— Réfléchir sur sa vie, je crois que c'est la meilleure façon d'aller de l'avant, lui dit la voyageuse. Il n'y a rien de mieux que de décortiquer ses erreurs pour ne plus les répéter.

— C'est bien ce que j'ai l'intention de faire.

— Je ne vous dérange plus, lui promit la jolie dame de ses lèvres rosées, sur un ton apaisant.

Graziella soupira longuement. Les paupières closes, elle évoqua pour se donner du courage ses plus heureux souvenirs, depuis ses courses de petite fille curieuse à travers les champs gorgés de soleil jusqu'aux étés de son adolescence heureuse où elle rêvait du prince charmant. « J'ai cru que c'était Hubert, ce fameux prince des contes de mon père... Quelle déception! »

Hubert, l'homme aux lèvres bien dessinées qui troublaient par des mots doux et des compliments, aux doigts faits pour prodiguer à profusion des caresses troublantes.

Afin de ne plus penser au pouvoir qu'avaient les attraites de son amant sur elle, elle balaya du regard l'activité qui régnait dans le compartiment. Un homme la reluquait avec insistance. Pour éviter de dire sa façon de penser à cet étranger irrespectueux qui prétendait

se donner un air conquérant, elle fixa à travers la glace le défilé des grands arbres centenaires dépouillés de leur parure. Bientôt l'hiver, bientôt la neige!

Ce constat lui rappela que, debout au milieu de la place, le curé l'avait pointée du doigt en la sommant de partir de chez les Grenier avant que les chemins ne soient plus praticables, avant l'hiver. Partir encore, comme après qu'elle eut mis au défi le fils Paquenaude de plonger à sa suite. « Notre voisin, pensa-t-elle par association d'idées, je n'ai plus jamais entendu parler de lui. Louis et ses gros bras! Nos sauts dans le foin en nous laissant tomber du fenil, nos courses dans les champs, la cueillette des bleuets... et quoi encore! Louis, fou de moi! Si son père n'était pas arrivé à temps, je serais peut-être morte aujourd'hui. »

Le train sifflait pour annoncer le prochain arrêt. Des passagers arrivés à destination se préparaient à descendre. D'autres, sur le quai, avec un air hésitant pour quelques-uns, allaient monter dans quelques instants.

— Excusez-moi de vous déranger de nouveau, mademoiselle, intervint la charmante dame. Voudriez-vous un morceau de viande avec un peu de pain? Il nous reste encore un long trajet à faire. Profitez-en pendant que le train entre en gare. Lorsqu'il repartira, ce sera plus difficile à cause des secousses.

— Je vous remercie; j'en prendrais bien un peu.

— Après, je ne vous dérangerai plus, lui promit l'étrangère. Vous pourrez réfléchir ou dormir tant que vous le désirez.

Elles mangèrent sans un mot. Graziella avait le regard tourné vers la fenêtre qui dévoilait les champs jaunis à proximité de la gare. La locomotive se remit à tirer les wagons remplis de voyageurs curieux de voir la grand-ville, en même temps que son sifflet émettait des sons enroués par la fraîcheur de la matinée.



Graziella ajusta ses épaules au dossier. Bien décidée à s'occuper l'esprit autrement, elle se demanda combien il pouvait y avoir d'arrêts à venir avant d'arriver à Chicoutimi. La prochaine gare s'appelait comme un saint devenu aveugle, frappé par la grâce de Dieu. L'espoir de la jeune fille était de bénéficier, là, à l'instant, de la même force qui avait changé la vie de ce Paul de Tarse sur le chemin de Damas. Mais une femme coupable du péché de la chair méritait-elle un miracle pareil, même si son prénom signifiait « grâce »?

Comme pour trouver quelqu'un qui pouvait répondre à cette question, ses yeux se figèrent sur un passager nouvellement embarqué, au nez bien coupé et à la mâchoire un peu carrée agrémentée d'une bouche aux lèvres délicates. Hubert! L'ombre d'Hubert la troublait

malgré ce qu'elle s'était promis. Elle refusait de se souvenir des effets de son charme sur sa volonté. Cependant, son œil ne pouvait se détacher de ce visage qui lui rappelait celui de son amant et qui ravivait sa passion encore bien présente.

Réalisant que l'étranger la reluquait intensément à son tour, elle courba légèrement la tête, et son regard vint s'arrimer à ses doigts croisés sur ses cuisses. Avec un pincement au cœur, elle se dit : « Hubert savait comment me faire plaisir et me parler. Il me voulait lui aussi depuis le premier regard que nous nous sommes adressé. Un an à nous désirer sans le faire voir! Alors que sa femme Gabrielle était malade, moi, pauvre niaiseuse, je l'ai suivi jusque chez lui pour prendre soin de ses enfants et de sa maison. Une bonne leçon pour le reste de mes jours! »

Elle se souvint que la pénible situation de la femme d'Hubert, mère de trois enfants obligée de séjourner au sanatorium, avait servi ses désirs les plus secrets. Choquée par sa propre fourberie et légèreté à l'égard d'une femme à qui elle n'aurait pas voulu faire de mal, elle serra les poings et les dents discrètement. « Je ne suis pas mieux que ma mère. J'ai menti hypocritement. Je suis tombée dans les bras du mari de cette sainte. Mais j'avais tant rêvé de ce moment! Je n'étais pas capable de réfléchir. Une histoire de contes de fées! Idiote! Le rêve n'est pas la réalité! » eut-elle juste le temps de penser avant d'être dérangée à nouveau. L'étrangère vêtue à la dernière mode revenait à la charge.

— Mademoiselle, excusez-moi encore une fois, mais nous sommes à la gare de Saint-Paul. Vous ne m'avez pas dit votre nom.

— Graziella.

— Votre nom de famille?

— ...

— Pardon, je m'aperçois de mon indiscretion, lui souffla-t-elle à l'oreille... Promis, je ne vous accaparerai plus... jusqu'à la prochaine fois.

L'inconnue avait un rire dans la voix. Elle ajouta :

— Moi, je suis madame Davis. Kate Davis.

La locomotive bravait le vent du nord. Les nuages lourds et sombres annonçaient-ils que le pire était à venir? Graziella refusa de s'attarder à cette question. Mais comment oublier quand tout était encore si présent dans sa tête et même dans son corps?

Elle revit les moments importants qui avaient changé sa destinée. Après l'hospitalisation de Gabrielle, dans un convaincant plaidoyer, elle avait eu l'audace d'affronter madame Lucia et Alida. Elle avait enfin obtenu la permission de tenir la maison d'Hubert et de s'occuper de ses enfants, mais seulement le jour. Elle devait revenir chez ses employeurs tout de suite après le souper. Malgré cela, elle avait considéré que ses prières avaient enfin été exaucées et que rien de plus beau ne pouvait lui arriver. Profitant de cette opportunité, sans penser plus

loin que ce que lui dictait son cœur, en conquérante, le corps fou de désirs, elle était montée à ses côtés dans le boghei devant les travailleurs de la scierie et les commères.

Alors que les petits Junior et Julien étaient à la chasse aux œufs dans le poulailler, elle avait troqué son uniforme de servante pour la robe de coton à petites fleurs, qui l'avantageait. Dans le miroir, elle s'était admirée sous tous les angles en espérant qu'Hubert ne puisse lui résister. Satisfaite, elle l'avait attendu dans la cuisine.

Tout cela la remuait. Au risque d'attirer l'attention des passagers, elle serra son sac à main et sourit angéliquement en évoquant la mimique qu'avait eue l'homme de sa vie en l'apercevant ainsi fagotée. Bien décidée à faire les premiers pas, elle l'avait défié en se plantant devant lui. Leur regard de feu avait parlé aussi fort que leur attirance l'un pour l'autre. Les mots étaient restés dans leur gorge. Face à face, ils avaient rapproché leurs lèvres fiévreuses... et les deux marmots âgés de trois et deux ans étaient entrés en leur montrant les œufs de la poule Coquette dans leurs petites mains potelées sans se formaliser de la scène qu'ils avaient sous les yeux.

Non, c'en était trop! Pourquoi se complaire à revivre en pensées ces scènes de romance? N'en avait-elle pas eu assez? Pourquoi torturait-elle ses sens? Il lui fallait chasser ces souvenirs heureux pour mieux le haïr, ce faux jeton qui s'était abattu dès le premier coup de vent. Personne dans ce train ne pouvait comprendre l'ambiguïté des sentiments qui soulevaient sa poitrine, trop petite pour tant de retenue.

Comme un soldat aux aguets qui aurait voulu apprendre de la guerre dans laquelle il était mobilisé, elle revit le visage d'Alida, cette fine renarde coriace qui perdait son temps à passer ses commentaires sur tout et sur rien. « Alida, ma "maîtresse"! répétait-elle avec orgueil. J'ai été la maîtresse d'Hubert sans penser à l'impossibilité de me bâtir un avenir avec lui! Je ne veux plus me laisser aveugler, à l'avenir. »

Soudain, la réaction de Joseph un certain soir survint parmi ses souvenirs. Assis sur la rampe de la galerie, alors qu'il bourrait sa pipe, le jeune homme renfermé qui avait toujours l'air d'élaborer un plan démoniaque avait laissé tomber :

— Mademoiselle Graziella, vous aimez vous compliquer la vie, si vous voyez ce que je veux dire.

« Joseph, je ne l'ai jamais vraiment regardé avec attention... » pensa-t-elle.

Tôt le lendemain, réveillée par un bruit sourd, depuis la fenêtre de sa chambre, elle l'avait vu quitter la maison son sac de toile sur le dos. Il repartait en forêt pour quelle raison?

« Pour moi, ça n'avait pas d'importance, mais pour lui? Était-ce parce qu'il m'aimait, moi, et non pas Amélie Huberdeau? Si c'était moi qu'il aimait, tout aurait peut-être marché entre nous deux. Mais non, c'était Hubert qui prenait toute la place dans mon cœur. Que je suis folle! Joseph est quand même très attirant et plus de mon âge. Mais moi je ne

m'occupais pas de lui. Il aurait même tué pour me protéger, j'en suis pas mal certaine. À bien y penser, ce n'était pas un lâche comme son frère Hubert. La fois où Alida m'a pinée parce que j'avais mangé des chocolats pendant le carême, il a pris ma défense. Je ne lui ai même pas dit merci parce que j'aurais voulu que ce soit Hubert qui le fasse pour me montrer son amour. Puis, quand on a installé l'arbre de Noël, on s'est touché la main. L'avait-il fait exprès pour me faire un signe? Il m'appelait toujours mademoiselle avec respect. Si c'était à refaire, je porterais plus d'attention à Joseph et j'essaierais de savoir ce qui se passait en lui. Je suis certaine que, placé dans la même situation que son frère, il aurait accepté la partie qui lui revenait et n'aurait pas toléré qu'on me mette toute la responsabilité sur le dos. »

L'élégante dame ne réagit pas au long soupir d'impatience de sa jeune voisine, une adolescente visiblement submergée par les soucis. « Mais, quel genre de soucis? » se demanda-t-elle.



Le parcours entre Saint-Joseph et Chicoutimi semblait interminable. Graziella restait de glace. Elle n'avait pas le goût de participer à l'excitation qui régnait à l'approche d'un village qui se pointait dans une grisaille hésitant entre la pluie et la neige. Elle n'avait aucune envie d'entamer une conversation redondante ou d'écouter des litanies de plaintes débitées une pipe au coin des lèvres. En outre, elle se méfiait du froissement des pages de journal tournées et retournées distraitement; souvent, le lecteur caché derrière ne voulait que montrer qu'il était cultivé, quand son intention n'était pas tout simplement d'espionner les alentours. Des espions, il y en avait partout, il y en avait eu même avant Alida et, bien longtemps après elle, il y en aurait encore.

« Cette vieille fille était jalouse des regards qu'on posait sur moi dans la rue ou à l'église. C'était pour ça qu'elle refusait que je porte mes propres vêtements. N'empêche, la robe noire qu'elle m'imposait sept jours sur sept, je l'ai enlevée de temps en temps. Bien fait pour elle! »

Elle se rappela le soir où, exceptionnellement, alors que Gabrielle était hospitalisée, elle avait eu la permission de coucher chez Hubert, dans le lit à une place de la chambre des enfants. Le petit André était fiévreux et son père s'était plaint à madame Lucia de ne pouvoir lui prodiguer les soins dont il avait besoin durant la nuit sans une aide féminine. Madame Lucia était trop faible pour s'occuper d'un bébé de cinq mois, et Alida, trop paresseuse. Pour dépanner au pied levé, il ne restait que Graziella.

Certaine que son frère dormait après sa journée d'ouvrage à la scierie et, par conséquent, qu'il n'y avait aucun danger, Alida était retournée chez elle après avoir formulé des

recommandations, faisant notamment intervenir la réputation sans tache des Grenier que personne ne devait ternir, surtout pas une servante.

Une chaleur lourde avait envahi la maison. Graziella était donc sortie sur la galerie arrière, où elle s'éventait avec une branche de bouleau aux larges feuilles. Hubert ne dormait pas, contrairement à ce que croyait sa sœur, et il l'avait aperçue par la fenêtre. Il n'en fallait pas plus pour que les deux amoureux tombent dans les bras l'un de l'autre.

Subitement, une pluie battante s'était mise de la partie; les grosses gouttes rebondissaient sur les planches de la galerie comme des billes de caoutchouc. Les éclairs et le tonnerre avaient réveillé les trois enfants. Fiévreux, le petit André s'était mis à s'époumoner comme s'il avait voulu réveiller les voisins, alors que Junior et Julien couraient partout dans la maison en criant :

— Zilla! Zilla!

Trempés jusqu'aux os, les amoureux n'avaient pas pu aller au bout de leurs désirs l'un pour l'autre, car l'aîné s'exprimait assez bien pour rapporter que Zilla avait pris la place de maman dans le lit de papa.

Ces souvenirs étaient troublants, mais nullement déplaisants. Elle s'était promis d'y renoncer, cependant. Mais souvent les pensées étaient incontrôlables quand elles rappelaient des moments heureux remplis de spontanéité.

Dans un mouvement impatient de sa jambe croisée, la jeune voyageuse frôla celle de l'homme assis en face d'elle. Il lui sourit. Son épouse lui administra aussitôt un coup de coude et il se replongea dans la lecture de son journal. Les dernières nouvelles n'avaient pas l'air de l'intéresser plus que cette jeune fille qui voyageait seule. Le compliment muet fit replonger Graziella dans la période la plus fébrile de cette vie qu'elle voulait de tout cœur laisser derrière elle, avec l'intention bien arrêtée de ne pas retomber dans des pièges semblables.

Le lendemain de ce soir d'orage, Junior et Julien avaient répété la routine du matin. Pendant qu'ils cueillaient les œufs au poulailler et qu'elle préparait le déjeuner, debout devant le poêle, Hubert avait posé ses lèvres sur elle. Mais l'imprévu avait encore différé la concrétisation de leur projet. Madame Lucia leur avait fait la surprise de passer le pas de la porte. Toute la journée, elle avait bercé ses nombreuses maladies à côté du poêle, épiant tous les faits et gestes de la maisonnée par-dessus sa broderie. Cette surveillance n'avait pas empêché Graziella de rouler des hanches devant l'élu de son cœur lorsqu'il était revenu à la maison pour le repas du midi.

Les odeurs animales de ce jour-là remontaient à ses narines et elle prit une grande inspiration, comme si elle voulait retrouver ces sensations qui rendaient le soleil encore plus brillant, et les pires tâches à accomplir, agréables.

Alida s'était pointée à la fin de l'après-midi pour remplacer sa mère, exprimant son intention de trouver un moyen plus convenable moralement d'assurer les soins au petit André, dont la fièvre persistait. Elle n'avait pas oublié non plus d'ajouter ses recommandations redondantes quant à la réputation que devaient préserver monsieur le maire, un homme d'affaires honorable, ainsi que chacun des membres de sa famille. Comme la veille, lorsqu'elle avait cru Hubert endormi, elle avait quitté de son pas paresseux, recrutée de fatigue d'avoir dû marcher jusqu'à la maison de son frère sur ses jambes malades.

Graziella était consciente qu'elle couchait chez Hubert pour la dernière fois. Répondant à la demande aveugle de son corps, elle avait détaché ses cheveux, allumé la veilleuse à huile, pénétré dans la chambre et déboutonné son corsage lentement. Sa robe avait glissé sur son corps pour la grande promesse d'éternité...

Une main se posa sur la sienne. Elle sursauta.

— Mademoiselle, nous sommes à Saint-Anselme. Je propose que nous descendions pour nous dégourdir les jambes. Nous pourrions mieux faire connaissance dans l'air pur, proposa la belle dame.

— Je vous accompagne.

L'homme au journal les laissa passer en leur adressant une révérence, un sourire aimable aux lèvres. L'élégante étrangère s'en réjouit en chuchotant :

— On vous remarque...

— Vous portez une jolie toilette, la félicita Graziella pour détourner son attention. J'aime beaucoup votre tailleur beige recouvert d'une fourrure de renard dans des tons plus prononcés.

— Je vous retourne l'éloge. Ce bleu électrique vous sied vraiment bien. Avec la couleur de vos cheveux, cela fait révolutionnaire.

Graziella se rengorgea. En esquissant un mouvement de tête vers le ciel qui fit tourner ses yeux au mauve clair dans la lumière de l'après-midi, elle ajouta fièrement :

— C'est moi qui l'ai cousue toute seule. J'adore la mode... Ouf! c'est bon d'être au grand air. J'ai un peu mal au cœur.

— Moi aussi, j'ai un peu la nausée. C'est normal, avec ces nuages de fumée qui nous étouffent. Vous êtes habile, à ce que je vois!

— Plus tard, quand j'aurai assez d'argent, je vais ouvrir une boutique de vêtements pour dames.

Elle lui raconta ses soirées à tailler des morceaux de tissu et même à remodeler les vêtements que sa mère ne portait plus.

— Je me souviens de la fois où j'ai demandé au marchand général de me donner le patron d'une très jolie robe de soirée rouge, décolletée et pincée à la taille. Je ne vous

répéterai pas ce qu'il m'a dit en décrochant l'image de l'étagère, c'est inconvenant...

— Votre discrétion est tout à votre honneur.

— Oh! vous savez, je ne suis pas toujours aussi réservée. Quand on est jeune, on ne réfléchit pas aux conséquences de ses paroles, comme dirait mon père. Il y a des gens qui me trouvent trop libre. J'ai eu bien des remarques et des reproches pour ça.

Elle se tut en songeant à l'oncle Gérard et à sa mère. « Le plaisir défendu, c'est ça que j'ai connu avec Hubert. Je n'ai jamais voulu comprendre ma mère, je l'ai seulement jugée! » Une vérité éclaira sa réflexion : « Ma mère a pensé que la distance entre Notre-Dame et Saint-Jean protégerait sa relation coupable. Ce n'est ni à cause du père Paquenaude ni à cause du curé qu'elle m'a envoyée au diable vauvert! Est-ce possible de l'aimer assez pour lui pardonner ça? »

Sa voisine remarqua sa distraction et voulut la ramener au moment présent. D'une voix sérieuse, elle lui dit :

— Vous raisonnez sagement. Vous savez, il est rare de rencontrer une jeune personne aussi déterminée que vous. Si vous voulez vraiment votre boutique de vêtements pour dames, vous l'aurez!

— Je sais...

— Ne trouvez-vous pas que c'est un peu frisquet? Êtes-vous prête à remonter?

Un tintement strident se fit entendre, suivi d'une envolée répétitive plus sourde. Les habitués savaient que le reste du trajet aurait lieu à travers la forêt. Sur un ton cérémonieux, Graziella murmura pour elles deux seulement :

— Vous savez, au sujet du travail que je veux faire, j'aimerais que tout ça reste entre nous.

— Vous pouvez me faire confiance. Durant le reste du voyage, si vous voulez que nous discussions, soyez bien à l'aise. Par contre, si vous désirez rester seule avec vous-même, je respecterai cela.

— J'aime votre compagnie. Si nous pouvons avoir un peu plus de tranquillité, je vous en dirai plus sur moi.

— Profitez-en, nos compagnons d'en face nous ont quittées pour s'asseoir avec des connaissances.

— D'où venez-vous? Vous êtes aussi très spéciale, avec votre accent anglais.

— Je suis née à New York, aux États-Unis.

— C'est loin. Vous ne devez pas voir vos parents très souvent.

— Vous avez raison, il y a longtemps que je n'ai pas vu les membres qui restent de ma famille. Je ne pense pas à les visiter pour l'instant, ma santé ne me le permet pas. Mais parlez-moi de vous...

Cette dame distinguée avait l'air sincère, ce qui poussa Graziella à se confier.

— Je suis née dans le rang six de Notre-Dame et je n'ai pas vu ma famille depuis plus d'un an à cause de l'éloignement et des routes difficilement praticables.

— Mais ça n'a pas de sens!

Graziella poursuivit en lui confiant que le manque d'argent l'avait forcée à abandonner ses études après la neuvième année. Mais cela était bien suffisant pour réaliser son vrai rêve. Elle raconta que c'était de fausses accusations qui avaient précipité son départ de la maison familiale, mais qu'elle n'était pas motivée pour le travail de servante qu'elle exerçait dans une famille de bourgeois et que, pour cette raison, le curé lui avait trouvé un travail en ville. Pour être plus crédible, elle avait mentionné que son ex-employeur, qui était parti pour Trois-Rivières le matin même avec son fils dans l'intention de visiter des scieries, en avait profité pour l'emmener jusqu'à Saint-Joseph afin de s'assurer qu'elle voyagerait en toute sécurité.

— Je vais à Chicoutimi travailler à l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier. Savez-vous que c'est un refuge pour les orphelins et les personnes âgées? Je serai cuisinière, mais je pourrais être beaucoup plus.

L'étrangère décida de ne pas creuser le sujet. Cependant, elle connaissait très bien l'histoire de l'orphelinat tenu par les sœurs hospitalières. Elle se cherchait une dame de compagnie, et l'image de cette jeune fille qui avait une instruction supérieure convenait parfaitement à l'idée qu'elle s'était faite de la personne idéale pour cette fonction. Graziella avait des projets, alors qu'elle était pratiquement laissée à elle-même avec seulement l'espoir de travailler à l'orphelinat, comme beaucoup de filles de colons. Elle pouvait bien se permettre de lui apporter un soutien que personne ne pourrait contester, pas même ses parents qui l'avaient laissée s'engager comme servante quand elle aurait pu trouver mieux. Cette jeune fille méritait une meilleure situation.

Kate Davis était en outre pressée de s'entourer en raison de la maladie qui l'avait foudroyée récemment. Elle décida de tâter le terrain sans plus attendre.

— Cela vous plaît, d'aller travailler à l'orphelinat?

— Non!

— Si c'est un travail que vous n'aimez pas, pourquoi l'accepter?

— Tout en travaillant pour les religieuses, j'explorerai les alentours. Je veux ouvrir mon atelier à Chicoutimi. C'est une ville qui a de l'avenir.

— Vous savez qu'il vous faudra travailler dur. C'est une entreprise peu commune. Vous aurez besoin de personnes fiables et influentes pour vous soutenir. Sinon, vous allez vous tuer à la tâche. Voici ce que j'ai à vous proposer...

Elle lui parla longuement sans élever davantage la voix. Graziella parut satisfaite du propos et acquiesça. Confiante, elle leva le menton vers l'inconnu qui l'attendait.

Chapitre 4

Comment avait-elle pu accepter aussi spontanément l'invitation d'une inconnue à devenir sa dame de compagnie? Une Davis rencontrée dans un train, était-ce une référence assez solide pour qu'elle la suive sans poser de questions? L'étrangère avait dit qu'elle lui expliquerait en temps et lieu le nouveau travail qu'elle avait à lui offrir.

Sa légère valise à la main et les mâchoires serrées, Graziella avait des frémissements dans la gorge. Son regard égaré voyageait d'un bout à l'autre de la gare de Jonquière. Elle constatait que, même si elles étaient plus trépidantes que celles de Saint-Joseph, les activités étaient semblables.

Les hoquets sifflants de la locomotive semblaient dire qu'elle était pressée de terminer sa course à Chicoutimi. On entendait des pleurs d'enfants impatients de retrouver leur lit; quelqu'un criait : « Jeannette, je suis ici! », une main gantée en l'air. Il y avait des claquements de boîtes de bois qu'on tirait d'un wagon de marchandises et qu'on empilait sur le sol humide, des caquètements de poules et des grognements de cochons en provenance de cages. Graziella se rappela que, au dernier repas rituel du dimanche, Herman avait souligné que le fermier ferait bientôt boucherie. Il y avait également des hommes qui se poussaient des coudes; c'était à qui saisisrait le premier sa valise, qui semblait contenir tous ses avoirs.

Pour se distraire, la jeune fille observait la diversité de visages. D'aucuns étaient joyeux, d'autres tristes ou inquiets. Certains étaient ombrés par un chapeau melon ou une casquette, à plumes ou à aigrette. D'autres étaient simplement surmontés d'un châle qui recouvrait la tête et retombait sur les épaules. Certaines femmes affichaient, comme elle et madame Davis, une tenue d'automne de gabardine de laine foncée garnie de vison ou de castor; cette tenue était déjà de mise, en raison du début d'octobre frisquet. Cependant, Graziella remarquait que, comme à la campagne, certaines femmes étaient vêtues trop légèrement pour la saison. De là venaient souvent certaines maladies. Ainsi, la tuberculose était due à l'humidité, à une trop grande fatigue et au manque de nourriture consistante et vitaminée.

Graziella eut une pensée toute spéciale pour Gabrielle, la femme d'Hubert, qui était au sanatorium de Saint-Joseph depuis juillet dernier. Elle se reprocha à nouveau d'avoir profité

de l'état de faiblesse de cette pauvre mère de trois jeunes enfants qu'elle aimait bien, Junior, Julien et André. Elle se répéta que la passion lui avait fait perdre la tête pour un type qui n'en valait pas la peine.

Des chevaux bruns, noirs et blonds se tenaient en ligne. Les cochers leur donneraient l'ordre de conduire à destination les passagers trop éloignés de la gare pour marcher en portant leurs valises. Machinalement, elle détailla les bêtes pour constater qu'il n'y avait pas de cheval blanc comme le sien. Enfer! La reconnaîtrait-il, si elle avait l'occasion de le revoir? Son père l'avait-il vendu, après quinze mois? Sinon, Armandine en prenait-elle soin aussi bien qu'elle?

Un homme à chapeau melon la dévisagea outrageusement. Était-ce parce que son manteau à col de vison était de ce bleu trop éclatant? Ou bien, avait-elle un air déplacé à cause de son chapeau de la même teinte qui lui enveloppait les cheveux en laissant dépasser des boucles qui tombaient de chaque côté de son visage?

— Tu as de beaux yeux! la complimenta-t-il.

Graziella sentit une chaleur monter jusqu'à ses joues. Ces hommes de la ville étaient-ils les mêmes que ceux de la campagne? Madame Davis sembla vouloir la protéger en l'attrapant par le bras.

— Venez, Graziella. Avant la noirceur, nous devons nous rendre à l'appartement de mon mari, dont je vous ai parlé dans le train. Et il va falloir manger. Comme moi, vous devez avoir faim.

L'homme eut l'air de comprendre que la jeune fille ne répondrait pas à ses avances. Sa protectrice fit un signe de sa main gantée de chevreau au premier cocher de la file, qui libéra vivement ses genoux de la peau de vache tannée qui le tenait au chaud. Il sauta à terre et attendit ses deux clientes qui, en levant haut leurs pieds bottés, tentaient d'éviter de glisser sur une plaque de vase ou de marcher sur une pomme de route encore fumante. Il les salua d'un léger hochement de la tête, s'empara des deux valises et les plaça dans le compartiment arrière de la voiture. Il revint près du marchepied et tendit la main à madame Davis d'abord pour l'aider à monter s'asseoir sur la deuxième banquette, après quoi ce fut le tour de Graziella. En reprenant sa place à l'avant, il dit :

— La soirée s'annonce fraîche. Couvrez vos genoux avec les peaux qui sont sur le siège. Je ne serais pas surpris qu'une pluie froide nous surprenne en chemin. Où allez-vous?

— Conduisez-nous sur la rue Price. Je vous ferai signe lorsque nous serons rendus.

— Vous savez que nous en avons pour une bonne vingtaine de minutes au petit galop, pour nous rendre à Kénogami?

Des lumières vacillantes les aveuglèrent. Le cocher ajouta :

— En char, à six milles à l'heure, vous en auriez eu pour aussi longtemps.

— Oui, je sais, opina madame Davis de sa voix chantante. En octobre, à cause de la neige qui sera bientôt là, la dizaine de chanceux qui ont une automobile l'ont à peu près déjà tous remise. Cet homme est bien imprudent, je trouve.

Graziella n'avait jamais vu de ces engins dont parlait souvent Herman Grenier. La ville était une source de nouvelles découvertes. Sa vie s'annonçait remplie de rebondissements et de surprises. Pour commencer, le lendemain, elle allait découvrir la rivière Saguenay en arrivant à Chicoutimi avec sa bienfaitrice.

Alors qu'elle se laissait bercer par le balancement du boghei qui s'échouait dans les nids-de-poule boueux, elle eut envie de pouffer de rire. Elle imaginait la mimique des religieuses lorsqu'elles constateraient que leur future protégée ne se présentait pas à l'orphelinat. Devait-elle partager cet instant de gaieté avec madame Davis?

Non, il valait mieux ne pas montrer tout de suite le côté moqueur de sa personnalité, au cas où les Davis seraient des gens qui n'entendaient pas à rire, comme les Grenier. Avec cette nouvelle offre d'emploi, son destin semblait prendre une autre tournure; il était préférable qu'elle se montre sérieuse.

Son attention se porta à nouveau sur les sœurs hospitalières dont elle avait entendu parler par le curé Tremblay, qui avait recommandé fortement son départ de Saint-Jean-Baptiste. Il avait dit que, depuis 1902, sous les pressions exercées par l'abbé Elzéar Delamarre, les sœurs avaient fait construire une nouvelle aile pour accueillir les orphelins qui se multipliaient d'année en année. Si elle avait obéi aux ordres du curé Tremblay plutôt que de se laisser convaincre par madame Davis, peut-être qu'au lieu de travailler à la cuisine elle aurait eu l'opportunité de se faire accepter comme étudiante, puisque l'orphelinat comptait maintenant une école ménagère, semblable à celle des ursulines de Saint-Joseph.

Mais non, tout était bien comme cela. Avec son degré d'instruction, les habiletés qu'elle possédait en couture et l'expérience de la tenue d'une maison qu'elle avait acquise sous les ordres d'une vieille renarde comme Alida, elle aurait pu en remontrer à la religieuse-enseignante.

Au coin d'une rue, un lampadaire s'alluma de lui-même et... elle n'était pas aux États-Unis. C'était cela, vivre avec l'électricité? Surprise de voir en même temps une sorte d'étoile briller en haut de chacun des poteaux, la jeune fille se rappela que son ex-patronne, madame Lucia, avait l'habitude de sermonner les extravagances d'Herman en lui disant à tout bout de champ :

— Mon mari, Saint-Jean-Baptiste, c'est pas les États, pour qu'on y voie s'allumer des poires accrochées au plafond ou à un poteau. On n'est pas prêts pour vos grandes espérances!

Pour une seconde fois, Graziella eut envie de glousser en pensant à son ancien employeur. Malgré les obstacles que constituaient l'éloignement et la précarité, avec sa

grande détermination, Herman arriverait certainement à réaliser les projets qu'il chérissait d'installer l'électricité et de construire une pulperie dans son village. Sans jamais se l'être avoué auparavant, elle réalisa qu'elle lui ressemblait sur ce point; elle avait toujours un projet en tête. Il était dommage que ses deux garçons, Hubert et Joseph, n'eussent pas les mêmes aspirations que leur père. Mais ils avaient un charme indéniable.

Elle soupira fortement. Madame Davis le remarqua.

— Ma chère Graziella, êtes-vous fatiguée?

— Il est vrai que je suis levée depuis trois heures ce matin et que le voyage a été dur. C'est le plus long trajet de ma vie.

— Regrettez-vous d'avoir répondu à mon invitation?

— Je n'ai encore jamais regretté une décision, même si elle n'était pas avantageuse pour moi. Mon père m'a montré à assumer. Mais il ne faut jamais dire jamais, comme disait mon enseignante.

— Votre père est un très bon éducateur, d'après ce que je peux voir. Cependant, comme vous me l'avez laissé entrevoir dans le train, il a été trop mou et trop amoureux de sa belle Maria pour la contredire.

— Je le comprends... Depuis mon départ de la maison, j'ai vécu des expériences qui m'ont appris des leçons inoubliables... Et je sais maintenant que l'amour peut rendre fou.

— Voulez-vous parler du jeune Paquenaude dont vous m'avez parlé dans le train?

— ...

Devant ce silence, Kate se reprit.

— Excusez-moi, je vois que j'ai été indiscrete une fois de plus. Il est entendu que vous ne me direz que ce que vous voudrez. Pour moi, l'important, c'est que vous ayez accepté de devenir la dame de compagnie que je recherche depuis quelques mois.

— Je ne sais pas grand-chose de vous ni de votre famille, seulement que vous êtes née aux États-Unis, fit Graziella.

— Chaque jour nous en apprendra un peu plus l'une sur l'autre. Laissons le temps faire son œuvre. C'est la meilleure façon. À chaque jour suffit sa peine! comme dit le proverbe. Pour l'instant, je crois que le plus important est de se faire confiance. Je ne veux que vous aider. Vous devez vous demander pourquoi mon mari ne vit pas à Chicoutimi!

— Oui, je trouve cela bizarre. J'ai connu des maris qui n'étaient pas à la maison à cause de l'éloignement dans les chantiers, ce qui est normal dans un pays de colonisation. Je ne croyais pas que cela existait en ville.

Le vent frais qui leur fouettait les joues ne les empêchait pas de converser comme si elles avaient été assises dans un salon. Kate expliqua :

— Eh bien, c'est pour la même raison. À cause de la distance entre Jonquière et Chicoutimi, il est préférable, même économique, que monsieur Davis loue une petite maison à proximité de son travail. De faire chaque jour un tel trajet à cheval ou en train serait déraisonnable. Je vous répète que je vous en apprendrai un peu plus dans les jours qui viennent... Nous sommes arrivées. Cocher, arrêtez-vous devant cette maison en bardeaux, s'il vous plaît! Timothy va être surpris que je sois descendue à Jonquière tout spécialement pour lui présenter ma nouvelle dame de compagnie; nous ne devons nous voir qu'en fin de semaine. D'habitude, il arrive par le train du vendredi soir et revient à Kénogami avec celui du lundi matin, à moins de profiter d'une occasion le dimanche après-midi. J'espère qu'il a préparé un bon dîner.

— Un bon dîner?

— Oui, je sais, ici, au Québec, on dit souper.

— Je viens d'apprendre une nouvelle chose.

— Et vous n'avez pas fini. Ne vous scandalisez surtout pas!

Elle sauta de voiture, aidée galamment par la main tendue du cocher.

Graziella suivit et se dirigea vers l'arrière pour cueillir les deux valises. La bourgeoise paya les dix cents demandés et attendit sa protégée sur le chemin de gravier bordé de deux rangées d'arbustes taillés à deux pieds de hauteur. Elles firent une dizaine de pas l'une derrière l'autre en observant les quatre fenêtres éclairées et gravirent les marches de la galerie. Après trois coups de gong sur le panneau de bois franc, la clenche grinça.

Dans l'ouverture apparut un homme d'environ cinq pieds et dix pouces, les cheveux bruns en vagues, séparés au milieu d'un trait de peigne, encadrant un visage plutôt carré. Ses pommettes étaient saillantes, et ses yeux noisette, un tantinet bridés, se mariaient à sa chevelure. Ses lèvres étaient surplombées d'une surprenante et très britannique moustache en guidon. Graziella refoula à nouveau son envie de pouffer en pensant aux prouesses que devait accomplir la cuillère pour porter la soupe aux gourganes jusque dans la bouche du personnage sans laisser de traces dans une telle touffe de poil, qui dépassait le volume de celle d'Herman Grenier. Monsieur Davis portait un gilet de brocard, passé par-dessus une chemise blanche et une cravate, de même qu'un pantalon noir à pince.

— *Good night, my Dear! It is a surprise for me* ²! salua-t-il, l'air étonné.

La jeune fille devint extrêmement sérieuse; son père lui avait souvent parlé de la différence d'accent entre les Britanniques employés par les Price qui se promenaient d'un chantier à l'autre et les Américains; cette différence, selon Maurice, était aussi importante que celle entre le français de France et celui du Canada français. Elle réalisait qu'elle était encore plus dépaymée qu'à son arrivée chez ses ex-employeurs. Au moins, les Grenier

parlaient la même langue qu'elle, le même dialecte, comme on désignait dans le dictionnaire les variantes régionales d'une langue.

Comment pourrait-elle se faire à une réalité aussi déroutante? Elle avait soudain envie de retourner sur ses pas, de refermer cette porte qui s'ouvrait sur un horizon trop insécurisant et courir jusqu'à l'Hôtel-Dieu, là où elle n'aurait pas à s'expliquer en gesticulant stupidement et en grimaçant pour se faire comprendre. L'adolescente se raisonna en se disant que, par chance, elle arrivait à très bien saisir le français parlé par madame Kate. La dame s'exprimait savamment, avec la même intonation que Samuel Gagnon, le second du traversier qui se faisait très bien comprendre par tous les citoyens de Saint-Jean-Baptiste.

La vie continuait donc sur la nouvelle route qu'elle avait empruntée à Saint-Joseph, au moment où elle s'était assise dans le train sur la même banquette que cette belle dame.

Monsieur Davis fit un pas vers elle, agrippa le lorgnon qui pendait sur son gilet de brocard et le porta à son œil droit. La jeune fille leva les épaules et baissa les yeux vers le sol. Il allait à son tour la scruter des pieds à la tête et, en plus, à travers cette loupe, il grossirait chaque partie de son corps, de la même manière que le marchand général de Notre-Dame.

Oui, son attitude d'homme de la haute lui laissait entrevoir qu'elle n'aurait pas le choix de dévoiler les secrets que sa femme ne connaissait qu'à demi. Se sauver, elle devait se sauver à toutes jambes. Lorsque viendrait la nuit, elle passerait par une fenêtre et marcherait jusqu'à Chicoutimi. Elle saurait bien se tirer d'affaire.

— *Dear, this is Miss Graziella, my new lady's companion*³, la présenta Kate.

La jeune femme compléta :

— Cormier...

— *It's a pleasure to meet you*⁴, répondit l'homme en lui tendant une main ferme.

Au moment où elle lui rendait la politesse avec la même fermeté de poigne, Graziella remarqua que, des pieds à la tête, il ressemblait aux gravures de mode qu'elle s'était amusée à contempler les rares fois où elle était allée à Saint-Joseph avec sa mère dans les boutiques de vêtements. Mais cet homme dépassait les limites du papier glacé en classe et en bonnes manières. Kate et Timothy allaient bien ensemble et elle aurait beaucoup à apprendre d'eux.

Cependant, cette constatation ne tua pas en elle le goût subit de prendre la poudre d'escampette aussitôt qu'elle en aurait l'occasion. Peut-être pourrait-elle même se sauver aussi loin que Québec, avec les économies qu'elle avait faites sur le salaire de dix dollars par mois que lui avaient payé les Grenier pendant son séjour chez eux. Avec cent trente piastres en poche, on pouvait sûrement se rendre jusqu'aux États, si on le voulait, parce que bien des colons arrivaient à acheter une maison ou une terre avec un montant semblable.

— *Dear, Miss Graziella does not speak English. Then, you must practice your French language. It will be good for you*⁵.

Suivant aussitôt le conseil de sa femme, dans un français vraiment très saccadé et à peine déchiffrable par une oreille néophyte, le gentleman s'excusa et invita les deux femmes à suspendre leurs vêtements chauds à la patère dans le hall.

Madame Davis complimenta une fois de plus Graziella pour l'élégance de sa jupe du même bleu soutenu que son manteau, égayée par un magnifique chemisier de soie blanche à pinces sous le buste, manches longues et col cheminée garni de dentelle fine. Heureuse de cet éloge venant d'une personne telle que son hôtesse, elle répondit à son invitation et déposa son chapeau sur la console en marbre. Au-dessus, sur le mur, un miroir biseauté dans un cadre décoré de rosettes de bois doré était éclairé de chaque côté par une lampe électrique dont un abat-jour tamisait la lumière. Le tain lui renvoya l'image de son visage blême et de ses yeux cernés.

Le décor lui semblait luxueux, pour autant qu'elle puisse en juger par ce qu'elle voyait. Les Davis devaient être bien riches pour se payer à grands frais un pareil pied-à-terre. Qu'en était-il de leur maison de Chicoutimi? Même les Grenier n'arrivaient pas à atteindre un tel bon goût.

Kate glissa son bras sous le sien et la conduisit à la salle à manger. Il était visible que monsieur avait déjà dîné. Un carré de nappe recouvrait sans cérémonie un bout de la table et un journal de langue anglaise reposait ouvert sur une assiette et une tasse à laver. Graziella porta son regard sur le *Progrès du Saguenay* déposé au milieu de la table en pensant qu'elle aurait certainement l'occasion de lire ce journal populaire dont elle avait entendu parler; cet hebdomadaire du jeudi n'arrivait pas encore à Saint-Jean-Baptiste; les colons avaient autre chose à penser qu'à la lecture du journal. Peut-être bien qu'elle pourrait y trouver des potins sur la bourgeoisie et les activités commerciales de Chicoutimi et de Jonquière. Kate tira une chaise de sous la table, s'assit, porta son regard surpris sur le désordre qui régnait et le posa sur son mari debout à ses côtés. Elle s'exclama :

— *Dear*, que se passe-t-il? Vous avez perdu vos bonnes manières, depuis que Jeanne est enceinte et que son mari exige qu'elle ne se consacre qu'à sa famille comme toute bonne mère? Ne vous attendez pas à ce que je vous prête mademoiselle Graziella. J'ai attendu assez longtemps avant de trouver la perle rare! Demain, si nous en avons le temps, nous pourrions enquêter dans les alentours pour trouver à la remplacer.

— Kate, votre séjour de trois mois à Saint-Joseph sur les bords du Piékouagami m'a été bien pénible!

Comme s'il s'avisait tout à coup de son joli teint en la scrutant à son tour à travers son lorgnon, il ajouta :

— Vous ne savez pas à quel point je suis heureux de vous voir cette mine. Votre santé semble parfaitement rétablie.

— Et vous, vous n'avez pas rasé cette moustache à la Friedrich Nietzsche!

« Nietzsche, un nom à coucher dehors, comme disait ma mère à propos des noms surprenants! pensa Graziella. De quelle nationalité est-il et qu'est-ce qu'il fait dans la vie, ce Friedrich, à part, comme monsieur Davis, porter une énorme moustache? »

— Non, comme vous voyez. Tant que je ressemblerai à votre philosophe préféré, je la garderai, même si de l'arranger quotidiennement me cause bien du souci.

Kate partit d'un rire clair et joyeux, et Graziella, n'en pouvant plus de se retenir, saisit l'occasion et l'imita en pensant : « Ça mange quoi, en hiver, un philosophe? »

Patient, Timothy attendit que le calme revienne et reprit :

— Pour en revenir à votre bonne mine, je crois que le fait d'avoir trouvé une jeune dame de compagnie en est la cause principale. À ce que je vois, elle aime rire de moi autant que vous, ma chérie.

Ne voulant pas paraître impolie ni irrespectueuse, Graziella s'excusa en posant son regard sur le bois du plancher.

— Je ne vous en veux pas, mademoiselle. Comme vous le voyez, j'aime badiner et j'espère que vous arriverez à faire oublier à ma chère Kate les deux dernières années, qui ont été si difficiles.

Il prit place en face de sa femme et lui saisit les deux mains au-dessus de la table.

— Vous avez fait preuve d'un courage exemplaire.

— Ne me complimentez pas tant. Je n'ai fait que ce qu'une bonne mère doit faire, se défendit la grande dame en faisant signe du menton à Graziella de prendre la chaise à ses côtés. Si vous le voulez bien, nous allons changer de sujet.

La jeune fille se fit la plus discrète possible et s'installa à cette table aussi longue que celle à laquelle elle n'avait jamais eu droit chez les Grenier. Elle en déduisit que, pour se distinguer, il n'était pas nécessaire de manifester son opulence et sa puissance en tenant la tête de plus petit que soi dans la boue du marais.

Oui, elle exagérait bien un brin, elle était prête à l'admettre. Elle convenait que la colère lui inspirait des extravagances, sans pouvoir se défendre du désir de vengeance qui l'assaillait. Elle se disait qu'un jour viendrait où ce serait elle qui tiendrait dans ses mains le destin d'Alida et d'Hubert Grenier.

Cependant, madame Davis continuait son interrogatoire.

— Qu'avez-vous mangé pour dîner, mon ami? En reste-t-il un peu pour ma dame de compagnie et moi?

Graziella se promit de toujours nommer « dîner » le souper des bons Canadiens français, à l'avenir. Cette façon lui semblait d'emblée le signe d'une distinction indiscutable.



Un fin grésil frappait la fenêtre à huit carreaux de la « chambre d'amis ». C'était ainsi que Kate avait désigné de sa main pâle un rideau imprimé de roses qui séparait la cuisine de cette étroite pièce meublée d'un lit à une place et d'une seule commode. Graziella constata que la tête et le pied de métal brun du lit étaient pareils aux montants de celui qui se trouvait dans la chambre de Junior et de Julien, et dans lequel elle avait couché lorsqu'Alida et madame Lucia lui avaient permis de servir chez Hubert, au début de juillet.

Heureuse de ne plus avoir à répondre de ses moindres faits et gestes devant le tribunal institué par l'aînée des Grenier, elle leva le menton et déposa sur la table de toilette de bois naturel un ensemble comprenant un bassin et un pot à eau ornés de roses coordonnées à celles du rideau. Ces Anglais avaient l'air de vraiment aimer les roses. Peut-être était-ce leur fleur nationale! Un faible filet de lumière en provenance de la cuisine s'étirait sur les planches non vernies du parquet. Le luxe des autres pièces détonnait avec la pauvreté de celle-ci. Ce ne devait pas être une chambre d'amis, mais une chambre... de servante.

Dans la maison de la rue Jacques-Cartier, à Chicoutimi, est-ce que la dame de compagnie logerait dans une chambre de servante? Dans la pénombre, le décor modeste semblait quand même plus confortable que celui dans lequel elle avait dormi durant son séjour chez Herman Grenier, alors que la machine à coudre était collée au lit et que des commodes inutiles faisaient un stage là avant de se retrouver au grenier. Il semblait que de jeter les choux gras était un privilège des gens riches.

Les yeux grands pour tout voir en même temps, elle s'assit sur la courtepoinette sans la déplier. Un léger mal de cœur l'assaillait. Allait-elle vomir? Et, si elle n'était pas capable de se retenir, aurait-elle le temps de sortir dehors libérer son estomac de ces anguilles en gelée arrosées généreusement de sauce qu'elle avait mangées pour la première fois de sa vie au « dîner »?

Monsieur Davis avait fait cuisiner selon la méthode britannique ce *cockney*, comme il disait, par une voisine qui achetait les poissons ressemblant à des serpents, qu'on pêchait en grand nombre dans le Saguenay. Rien qu'à penser à la texture caoutchouteuse de la chair et au goût des épices multiples que madame Davis s'était vantée de faire venir d'Europe, Graziella se racla la gorge de dégoût; depuis sa naissance, elle n'avait goûté comme assaisonnement que le sel et le poivre.

Et le grésil frappait. Elle aurait voulu se voir encore chez les Grenier malgré les réprimandes d'Alida. Peut-être bien que Joseph aurait chauffé le poêle à sa place, le matin, afin qu'elle mît ses pieds sur un plancher tiède en quittant les marches de l'escalier! Lui aurait-il apporté un verre d'eau pour déloger le mauvais goût dans sa bouche? Chez les Davis,

aurait-elle à se plier au *cockney* deux ou trois fois par semaine? Kate avait engouffré le contenu de son assiette jusqu'au dernier morceau et, en plus, elle s'était octroyé une généreuse part de brioche glacée de sucre à glacer mêlé à du beurre. Quant à Graziella, elle n'avait pas pu terminer sa portion d'anguille, et une boule importante stationnée dans sa gorge lui avait interdit de toucher au dessert.

Elle quitta le bord du lit et se rendit à la fenêtre. Tout était noir à l'arrière de la maison. Elle distinguait toutefois une bordure d'arbres. Y avait-il une autre rue au-delà? Comment étaient divisées les villes de Jonquière et de Kénogami? Combien de milles aurait-elle à marcher pour se rendre à Chicoutimi chez les hospitalières? Elle n'arriverait peut-être que le lendemain à l'heure du souper, détremnée et dans un état lamentable. Elle pourrait peut-être s'engager comme femme de chambre dans un hôtel. À Chicoutimi, il y en avait un nommé le Château Saguenay... Mais non! Elle se souvint qu'il avait été incendié en 1912, ainsi que tous les bâtiments des alentours; un feu qui avait débuté dans la cuisine. Mais peut-être avait-il déjà été reconstruit et qu'elle pourrait y travailler! Dans ce cas, elle pourrait s'instruire en écoutant les conversations, en plus de faire des rencontres intéressantes parmi les voyageurs arrivés par bateau. Elle aurait ainsi l'occasion de faire le plein d'idées en fonction du commerce qu'elle souhaitait démarrer.

D'après son estimation, les aiguilles de l'horloge de style *Big Ben*, dans la salle à manger, devaient marquer minuit sans sonner les heures pour ne pas déranger le sommeil des dormeurs. Qu'ils en utilisaient, des noms compliqués, ces Anglais d'Angleterre! *Big Ben*! Quelle idée!

En dînant, les Davis en avaient profité pour lui donner un petit cours sur la grande cloche de treize tonnes et demie installée dans la Tour de l'Horloge du Palais de Westminster, à Londres, mise en service le 31 mai 1859. Soixante-trois ans, déjà!

En faisant tourner entre ses doigts un long cigare mouillé de salive, son nouveau patron lui avait même offert de l'emmener un jour en transatlantique visiter sa ville natale, pour contempler l'horloge et entendre résonner son carillon. Il avait ajouté en la dévisageant d'une drôle de façon qu'une personne ayant l'air aussi allumée qu'elle serait sûrement enchantée d'en connaître l'histoire dans tous ses détails. Graziella était sans mots devant une culture aussi vaste. Jamais l'histoire enseignée par les religieuses du Bon-Conseil de Notre-Dame n'avait dépassé la vie de Jésus-Christ en Galilée; en géographie, elles n'avaient guère qu'effleuré la mappemonde.

Elle se souvint que les leçons de religion duraient des heures et des heures; comme ses compagnes, elle avait dû mémoriser le mot à mot de textes pieux après avoir appris par cœur au primaire la totalité du petit catéchisme. Le français, l'arithmétique et la bienséance couvraient également une grande partie de la plage horaire. La Bible, le petit catéchisme et les

cahiers des frères des Écoles chrétiennes étaient les manuels de base. Comme complément, on avait des livres sur les animaux, sur la vie des saints, et des contes; les romans étaient interdits, sous prétexte qu'ils tournaient la tête des jeunes filles.

La rumeur courait qu'un dénommé Louis Hémon venait de publier une histoire d'amour sur une certaine Maria Chapdelaine. Graziella se promet qu'un jour elle mettrait la main sur ce récit dans lequel elle se reconnaîtrait certainement, puisqu'il parlait d'une jeune fille qui avait la même vie qu'elle.

Oui, la *Big Ben* des Anglais devait indiquer minuit. Et elle n'était pas encore lavée ni couchée. Les souillures du passé lui collaient au corps, et elle avait envie de vomir sur cette journée éprouvante, même si elle semblait lui offrir l'occasion de commencer une vie meilleure. Éreintée et les idées embrouillées, elle n'avait plus la force de relever le menton pour défier l'adversité et de prononcer les mots fétiches de sa grand-mère qu'elle avait adoptés. Pour se rassurer, elle se força à les répéter une dizaine de fois à voix basse.

— Advienne que pourra...

Graziella devait refouler sa salive. Elle sentait qu'elle ne pourrait pas retenir encore bien longtemps ces anguilles à la sauce qui lui levaient le cœur. Le pire, c'était que, pour éviter d'ameuter la maisonnée, elle ne pourrait pas s'en libérer dans la bassine attitrée aux urgences nocturnes, installée dans un petit coin fermé de la cuisine.

Pendant qu'elles lavaient la vaisselle des trois repas de la journée abandonnée sur l'évier, madame Davis lui avait dit en lui montrant la bécosse de son index par la fenêtre de la cuisine :

— Graziella, si vous avez besoin d'aller là où le roi ne va qu'à pied et seul, c'est dans cette *back-house* derrière la maison. Le réseau d'aqueduc n'est pas encore fini d'installer, ici, à Kénogami.

Les lampes de la rue étant éteintes, elle repéra depuis sa fenêtre l'ombre de l'étroite case dans une noirceur d'encre. À tâtons, elle se glissa dans la cuisine et longea le mur jusqu'à la porte de service qu'elle ouvrit précautionneusement. De la galerie, elle sauta directement sur le sol et courut une main sur la bouche, sans se soucier de la pluie qui détrempait sa jupe de gabardine bleu électrique et son joli chemisier de soie blanche orné de dentelle.

Soulagée, elle rentra aussi silencieusement qu'elle était sortie, se laissa tomber sur le lit et sombra sans tarder dans un sommeil agité.

Chapitre 5

— Je regrette, mademoiselle, le train pour Québec vient juste de partir, l'informa l'employé.

Graziella s'était réveillée en sursaut et, à pas de loup, la main soudée à sa valise, elle avait franchi l'espace entre sa chambre et la sortie. Dans la pénombre du hall d'entrée, elle avait coiffé son chapeau et passé son manteau sur ses vêtements à peine séchés. Elle était sortie à l'aurore, avait longé l'entrée étroite de gravier, tourné à gauche en se souvenant de son arrivée en boghei la veille et pataugé en évitant que l'ourlet de son manteau ne traîne dans la boue. En serpentant d'une rue à l'autre, elle avait enfin atteint la gare. Et il était trop tard, le train était déjà parti. Que faire? La nausée ne la quittait pas.

En proie à l'incertitude, elle s'assit sur un banc de bois sculpté grossièrement devant le comptoir où le jeune homme en uniforme marine et casquette empesée s'affairait à balayer les planches brutes et espacées quand aucun client ne le sollicitait.

Elle ne reconnaissait pas en elle la jeune fille joyeuse et déterminée qui prenait des décisions rapidement, que ce fût pour la couture, la préparation des repas ou tout le reste. Mais, aujourd'hui, sa lenteur de réaction était peut-être normale, puisque sa vie était en jeu. Pourtant, lorsqu'elle était tombée dans les bras d'Hubert Grenier, n'avait-elle pas risqué son avenir de plein gré? Elle savait qu'il était marié et qu'en plus il avait trois enfants. Elle avait même eu du plaisir dans le lit conjugal pendant que Gabrielle se trouvait au sanatorium. C'était son cœur et ses sens qui l'avaient conduite à se donner sans réfléchir à cet homme marié, alors que cette escapade n'offrait aucun espoir.

Là, elle avait conscience qu'il n'était plus temps de cultiver des lubies; elle devait raisonner, se raisonner.

Au lever, les Davis avaient dû se rendre compte de sa fuite. Qu'allaient-ils penser d'une jeune fille insouciante qui donnait sa parole pour la reprendre aussitôt? Ils n'auraient plus jamais confiance en elle et ils révéleraient son inconscience à toutes leurs connaissances. Et, des connaissances, Dieu sait s'ils devaient en avoir, avec leur statut de riches anglais favorisés par les Price! Elle ne pourrait plus jamais les regarder en face sans rougir.

Graziella se leva vivement, courut une main sur la bouche jusqu'à l'extérieur de la gare et vomit dans une talle d'aulnes. En plus de se retrouver sans logis, elle était malade comme madame Lucia qui se desséchait de jour en jour à cause des soucis.

Des soucis, ses dix-sept ans en avaient plus qu'il ne le fallait en ce moment. Oui, à ce train-là, elle deviendrait menue comme son ex-patronne, et sa voix faible et enrouée semblerait émerger d'un puits sans eau. Les larmes montaient.

Son père! Si elle avait recours à lui? Non, il l'avait rejetée en toute connaissance de cause en suivant les conseils de sa belle Maria. Seule au monde, elle était seule au monde. Des sanglots se regroupaient dans son thorax et montaient jusqu'à ses yeux. Elle n'allait quand même pas pleurer devant ce jeune homme qui balayait en la reluquant. Quelle allure elle devait avoir! Ses cheveux coiffés à la diable et retenus plutôt mal que bien par son chapeau tombaient en désordre sur ses épaules. Et pourquoi avoir choisi une couleur aussi éclatante pour sa toilette, quand la majorité des femmes ne portaient que du brun ou du noir? Non, elle ne faisait jamais rien comme les autres et elle en était bien punie, en ce matin où, nauséuse, elle était seule à attendre un train, assise sur un banc de bois inconfortable de la gare de Jonquière. Frissonnante, elle s'avança jusqu'au poêle à deux-ponts que le travailleur venait tout juste d'alimenter de trois grosses bûches de bouleau. Les mains gantées au-dessus, elle en apprécia la chaleur qui chassait la sensation d'humidité dans son dos.

— Monsieur, voulez-vous me dire où je pourrais manger? demanda-t-elle.

Le jeune homme s'arrêta, s'appuya au balai déposé bien solidement sur le sol et la fixa avec insistance.

— J'pourrais vous accompagner, si vous voulez. J'finis le ménage, puis j'en ai pour jusqu'au prochain train qui va arriver de Chicoutimi, pour se rendre à Saint-Joseph. Après souper, je reviendrai encore pour celui qui vient du Lac.

— Vous ne travaillez pas bien longtemps dans une journée.

— D'habitude, en hiver, je vais dans les chantiers. Aujourd'hui, je remplace Joseph qui est malade.

Graziella pensa à Joseph, le fils de son ex-employeur, qui devait maintenant être à Trois-Rivières avec son père. Comme il l'avait souvent sauvé des réprimandes salées d'Alida, s'il l'avait vue ainsi, sans manger, sans abri, désemparée, il serait sûrement venu à son secours.

— Je connais bien des hommes qui vont dans les chantiers, dit-elle. Même mon père y va tout l'hiver. Pourquoi ne travaillez-vous pas à la Pulperie de Chicoutimi ou chez les Price, ici, à Jonquière, demanda-t-elle.

— Je travaille pour les Price. Vraiment, il n'y a pas beaucoup de monde qui ne travaille pas pour eux autres. Mais moi, c'est le bois que j'aime, pas l'usine. Le grand air, les loups qui hurlent le soir, le réfectoire avec sa grosse nourriture, les chums...

— Je pensais que, quand on restait en ville, on n'avait pas d'idées comme celles-là dans la tête.

— En ville, c'est pas plus rose qu'en campagne. C'est pas tout le monde qui est riche. Vous n'avez pas l'air bien connaissante...

— Non, c'est la première fois que je viens dans une grande ville, à part Saint-Joseph qui est quand même plus petite.

— Vous n'êtes pas peureuse! En ville, y arrive toutes sortes de choses, comme des vols... Des meurtres, même.

— Des meurtres? s'étonna Graziella, oubliant sa nausée.

— Pas dernièrement; ça fait pas mal longtemps. Y a déjà un Tremblay qui a été accusé d'avoir tué un Duchesne, mais y a été acquitté.

— S'il a été acquitté, il ne devait pas l'avoir commis, le meurtre. Autrement, le juge l'aurait fait pendre.

— Ouais, vous avez ben raison, dit le jeune homme, pensif. En tout cas, j'ai jamais vu ça dans les chantiers. Des accidents, des arbres qui te tombent sur la tête, des coupures au sciote pis à la hache, oui, mais pas des meurtres. Voulez-vous encore aller manger?

— Oui, il me semble que mon mal de cœur passerait.

— Ma mère a mal au cœur quand elle est pleine.

— Ah oui! Moi, c'est parce que j'ai mangé de l'anguille que je n'ai pas digérée.

— Ma mère en roule des morceaux dans la farine, pis les fait rôtir dans le beurre avec de l'oignon. J'aime ça, moi, de l'anguille!

— Pas moi. Ça me donne mal au cœur. Je voudrais bien manger des toasts et parler d'autre chose.

— OK, allez vous asseoir. Je finis de passer le balai et je vous emmène manger.

Comme il semblait avenant et qu'il répondait gentiment à sa demande, elle pensa que ce jeune homme l'aiderait à trouver une solution à son problème. Il connaissait sûrement très bien les trains et les voyages, si on l'engageait comme remplaçant. Graziella inspira profondément et se sentit beaucoup mieux. Elle se mit à le suivre des yeux.

Alors qu'il vidait le contenu du porte-poussière dans la fournaise, le goût d'un bon thé frais lui chatouilla les papilles. Elle pensa à ceux qu'elle avait religieusement préparés pour les Grenier tous les dimanches et qu'elle avait servis accompagnés de son fameux sucre à la crème ou de ses biscuits sablés. La vieille renarde se délectait de tout ce qui était sucré, jusqu'à tout probablement devoir s'accuser de gourmandise à confesse... À bien y penser, certainement pas! Pour ne pas dévoiler ses travers au curé, elle devait les cacher et communier en état de péché mortel.

À présent, le fou rire remplaçait la peine qu'elle avait éprouvée quelques minutes plus tôt. Bon, elle faisait des progrès; de penser à Alida ne la faisait plus fâcher, mais rire.

La jeune fille détailla l'adolescent qui s'avavançait vers elle. Sous son képi marine gansé de doré, ses yeux d'un noir surprenant ressortaient dans son visage basané. Son sourire qui affichait une dent cariée comme celui de plusieurs garçons qu'elle connaissait faisait du bien. Il pourrait lui faire un beau et bon mari, avenant, travaillant et doux. Mais ce n'était pas ce dont elle avait rêvé, étendue au soleil sur le rocher qu'elle affectionnait, à Notre-Dame et à Saint-Jean-Baptiste. Elle l'avait trouvé, son prince charmant. Hubert était beau; il avait été avenant jusqu'à ce qu'elle succombe à ses charmes; s'il était travaillant, c'était parce que son père Herman le fouettait de ses paroles acerbes; quant à sa douceur, elle ne se manifestait guère que lorsqu'il était sous l'effet de l'excitation.

Mais elle adorait quand il la tassait brusquement dans un coin ou sur la poignée du poêle pour l'embrasser fougueusement. Cela lui faisait plus d'effet que lorsqu'il se faisait tendre. Elle avait attendu si longtemps que son regard de feu se pose sur sa poitrine et que ses lèvres gourmandes dévorent les siennes. Elle lui avait ouvert, avec toute la passion qu'il lui inspirait, la porte de son jardin secret. Quelle excuse trouverait-elle quand son mari, le soir des noces, lui reprocherait de ne plus être vierge? Le curé Émile Saint-Gelais avait raison : pas un homme ne voulait d'une fille impure.

— Tu viens? la tutoya le jeune garçon en l'aidant à se lever du banc et en s'emparant de son sac de toile. J'ai pensé qu'on pourrait aller manger chez nous. Je te présenterais à ma mère.

Graziella suivit le jeune homme dehors tout en réfléchissant à la réponse qu'elle allait donner à son invitation bien tentante. Une fois de plus, elle fut saisie par la proximité des demeures presque collées les unes aux autres, par la circulation chevaline et pedestre, par les bruits de toutes sortes et surtout par la rangée de poteaux électriques qui longeaient la rue. Elle réalisa vraiment qu'elle était en ville.

— Ça me gêne..., dit-elle au jeune étranger. Qu'est-ce que ta mère va penser? Amener une jeune fille à la maison de bonne heure le matin...

— J'vais lui expliquer que tu dois attendre ton train pour Québec jusqu'à demain. Peut-être qu'elle va t'inviter à coucher!

— Non, je suis trop gênée, à moins..., à moins que je paie une pension le temps que je serai chez vous.

— Je ne pense pas que ma mère va accepter, mais c'est comme tu veux. Tu peux le lui proposer quand même. Tu t'appelles comment?

— Graziella.

Pourquoi n'avait-elle pas utilisé un autre prénom que le sien? Cela confirmait qu'elle était bien de la campagne, pas assez prudente. Mais le mal était fait. En était-elle rendue à se culpabiliser aussi souvent que madame Lucia récitait son chapelet? Se laissait-elle influencer à retardement par des exemples qu'elle avait condamnés?

— Moi, je m'appelle Alexis, comme Alexis le Trotteur. Tu le connais, Alexis le Trotteur?

— J'en ai déjà entendu parler. Je sais qu'il est fort pas ordinaire et qu'il peut battre des chevaux à la course.

— Moi, vu que je porte son nom, c'est mon idole. Regarde comme j'ai des gros muscles, dit-il en faisant gonfler le biceps de son bras droit replié. Touche, si tu veux...

— Je ne te connais pas assez pour te toucher. Tu vois, il y a plein de gens dans la rue qui pourraient nous voir. Restes-tu bien loin?

— Dix minutes de marche. Tu peux faire ça? T'es pas mal chic, pour marcher sous la pluie, parce que je pense qu'on va avoir un orage.

— C'est le seul manteau que j'ai.

— Pis ta valise est pas bien pesante, lui rappela-t-il.

Il la fit voler dans les airs au bout de son bras robuste.

— Fais attention, elle pourrait s'ouvrir.

— Ouah! J'aimerais ça... Je verrais peut-être tes dessous!

— Tu es pas mal polisson envers une jeune femme que tu vois pour la première fois.

— On en vient toujours là, avec les femmes.

— Quel âge as-tu pour te permettre de parler comme ça?

— Dix-sept. Toi?

— Dix-neuf, mentit-elle en pensant qu'elle n'avait ses dix-sept que depuis un mois.

Elle les avait fêtés dans les bras d'Hubert, dans le foin de la grange dominé par un parfum de vanille. Plus jamais elle n'aurait autant de satisfaction avec un homme, un vrai. Ce petit Alexis qui se prenait pour le Trotteur ne lui arriverait jamais à la cheville sur ce plan-là, et il commençait à être bien fantasque.

Un frisson lui courut dans le dos... Elle devait se faire une raison : le plaisir illicite qu'elle avait pris pendant presque trois mois, elle le paierait plus cher que sa valeur, elle en serait sévèrement punie, le curé le lui avait dit. « Maudit curé! » jura-t-elle intérieurement. Aussitôt, elle voulut regretter cette mauvaise pensée, ce manque de respect envers un représentant de Dieu. Mais elle se convainquit qu'un péché de plus dans la balance n'était pas encore suffisant pour qu'elle s'effondre sous son poids. Pouvait-elle encore espérer le salut, de toute façon?

— Dix-neuf ans! répéta Alexis, pensif. T'as pas l'air de ça. Je t'en donnais dix-sept comme moi. Mais, même si t'es plus vieille de deux ans, je pourrais te marier quand même. Ça se

peut. On aurait tous les deux besoin d'une dispense. Tu sais que la guerre est déclarée en Europe depuis le mois d'août, parce qu'un duc d'Autriche a été assassiné en juin? Quand je remplace Joseph à la gare, j'ai l'occasion d'entendre les nouvelles qui arrivent de partout. Ça devait être bien plate dans l'ancien temps, avant que la voie ferrée se rende jusqu'ici!

Il avait accompagné sa tirade de grands gestes de la tête et des mains. Le goût du bavardage semblait inné, chez lui.

— Je vois que tu as une grande jasette. Tu donnes pas mal d'informations en même temps. J'ai un peu de misère à te suivre.

— T'as pas mal de misère à me suivre dans tous les sens! Quand on est une vieille de dix-neuf ans, c'est bien normal.

Un homme le salua. Il était coiffé d'une casquette baissée sur les yeux et accoutré d'une veste de lainage noire enfilée sur une salopette de travail en denim.

— Bonjour, le Trotteur! Tu t'en vas où, avec une belle femme de même?

— C'est ma nouvelle fiancée. Je l'ai attrapée sur le train, pis je vais la présenter à mes parents.

— Elle est pas mal tentante. Attache-la après la patte du poêle, sinon tu pourrais bien te la faire voler.

— Pour ça, inquiète-toi pas. Tu vois ces muscles-là, se vanta-t-il en les gonflant à travers sa manche pour une seconde fois, c'est pour la défendre. Pis c'est pas un gars comme toi, Ti-Paul, qui va me la voler.

Graziella était outrée. Allait-elle passer sa vie à se faire reluquer à la loupe comme si elle venait d'Angleterre?

Elle arracha vivement sa valise des mains d'Alexis en tempêtant.

— Je m'en retourne là d'où je viens. Salut!

— Elle a ben du caractère, ta femme! ajouta le passant en s'éloignant vers les cheminées de la papeterie Price Brothers.

En courant dans la vase, la jeune fille pensa que cet étranger qui se dirigeait vers l'usine connaissait certainement Timothy Davis. Elle réalisait que la ville, en fait, n'était pas plus sécuritaire que la campagne. De passer incognito n'était pas possible, surtout vêtue des pieds à la tête en bleu électrique. Alexis la rattrapa et décousit la manche à l'épaule en l'arrêtant trop fermement.

— Laisse-moi! Tu vois, tu as brisé mon manteau!

— Fais pas la folle, Graziella, donne-moi ta valise. Je te promets que maman va t'aider à la recoudre, ta manche, et que je vais te respecter, à l'avenir. C'est vrai que tu es trop belle, avec tes yeux d'un bleu que je n'ai jamais vu. Pis tes cheveux frisés sur tes épaules, astheure, on n'en parle pas. Y a pas un homme bien en santé qui ne voudrait pas de toi.

— Justement, moi, je n'en veux plus, des hommes!

— En tout cas, moi, je te marierais bien avant d'aller à la guerre.

— Je ne marierais jamais un homme prêt à me laisser pour se battre loin d'ici.

— Bien, comme ça, je n'irai pas à la guerre en Europe parce qu'un duc d'Autriche a été assassiné. C'est pas comme si c'était notre premier ministre du Canada, ni celui du Québec. Qu'ils s'arrangent avec leurs problèmes, les Autrichiens, moi, je vais retourner dans le bois pour faire vivre ma belle femme Graziella bien comme il faut.

— Alexis, je suis sérieuse. Si tu veux que j'aille chez vous, tiens ta promesse. Je ne suis pas ta belle femme Graziella, parce que j'ai déjà un mari, dit-elle soudain.

— Je ne te crois pas. Tu me l'aurais dit avant. Il est où, ton mari, pour te laisser voyager toute seule quand il sait qu'en ville c'est dangereux?

Il fallait penser vite.

— Je vais le retrouver à Québec. Il m'attend aujourd'hui...

— Bien, il va te manquer, parce que tu n'arriveras pas aujourd'hui. Pis je ne crois pas sérieusement à ton mariage... On est arrivés chez nous. Viens, entrons, je vais te présenter à ma mère. Tu lui feras la même menterie qu'à moi.

Une chaleur bienfaisante la saisit au visage dès l'ouverture de la porte. Graziella se retrouva comme une chenille dans son cocon. La maison grouillait de partout et un tintamarre inhabituel vrilla ses oreilles pourtant habituées aux fausses notes d'Alida, aux duos grinçants d'Hubert et Herman, aux marmonnements de Joseph et aux bourdonnements sourds de madame Lucia. Cependant, elle n'avait jamais entendu un concert aussi réconfortant sur toutes les notes de la gamme, fausses ou justes. Une odeur alléchante de pain de ménage grillé sur le rond du poêle, d'œufs cuits dans le beurre et de bines lui chatouillait les narines.

Elle avait beau se forcer à penser le contraire, elle avait aimé cuisiner à sa guise, en tant que servante. Après le dessert, satisfait, Herman attrapait un cure-dent dans un étroit vase au milieu de la table, passait ses doigts dans ses deux bretelles, gonflait son ventre en retenant un rot pour rester poli et disait :

— Mademoiselle Graziella, jeune fille, vous nous avez fait du bon manger. Alida pourra jamais vous battre!

Et il gratifiait sa fille d'un regard peu aimable, où se lisait aisément ce qu'il pensait de ses fausses maladies chroniques.

Quant à Joseph, lorsqu'il était de retour des chantiers, il dévorait chaque bouchée sans en laisser une parcelle. S'il avait pu lécher son assiette comme un chien sans trahir les bonnes manières que lui avait inculquées sa mère, il aurait été content. Lorsque Hubert venait le dimanche où, au grand déplaisir de son père, les jours de semaine, il y avait comme

un air de fête dans la maison. Toute la semaine, Graziella pensait au dîner rituel dominical en famille et elle s'appliquait à faire bien plus que de son mieux.

Non, elle s'était promis de ne plus penser aux Grenier. Toujours debout à la porte d'entrée de cette maison étrangère, Graziella observait les meubles désuets du salon. Elle se dit que cette famille avait l'air de tirer le diable par la queue.

Une petite main potelée qui accrochait ses doigts la surprit. Elle sourit à une enfant d'environ trois ans, aux joues rondes d'un rose naturel. La petite tête surplombée de boucles châtaines était bien jolie. C'était la plus charmante bienvenue qu'elle eût jamais eue.

— Maman, je veux vous présenter mademoiselle Graziella, dit Alexis.

La jeune fille remarqua qu'il persistait à l'appeler mademoiselle; décidément, malgré son beau discours, il ne croyait pas vraiment à son mariage.

Il fit un pas en avant et passa la tête dans l'embrasure de la cuisine. Une femme au sourire aimable quitta l'aire du poêle en s'essuyant les mains à son tablier et s'avança jusqu'à la jeune invitée de son aîné.

— Graziella qui? demanda-t-elle d'une voix intéressée.

— Cormier, laissa échapper la jeune fille.

— Graziella Cormier, répéta la mère, c'est un joli nom qui va bien avec une aussi jolie jeune fille. Avez-vous mangé?

— Justement, non, s'empressa de dire Alexis. Mademoiselle a manqué le train pour Québec. Comme elle n'a pas de parenté ici et qu'elle ne pourra continuer son voyage que demain, j'ai pensé que je pouvais l'emmener ici pour la journée pis la nuit. Dans mon temps libre, je lui ferai visiter Jonquière et Kénogami.

— Où avez-vous couché, si vous n'avez pas de parenté?

Graziella se sentait comme la petite souris grise prise au piège en voulant dévorer le fromage attirant. Elle inspira longuement dans l'intention de retarder les aveux et de trouver un bon alibi. En bégayant, elle dit :

— Je... J'ai couché à l'hôtel.

Voyant son malaise, Alexis vint à sa rescousse.

— L'hôtel Lavoie. Elle a couché à l'hôtel Lavoie.

— C'est ça, l'hôtel Lavoie, je ne me souvenais plus du nom. Je vais y retourner ce soir.

— Moi, je lui ai offert de coucher ici.

— Tu sais, mon Alexis, avec nos neuf enfants, je ne sais pas où je pourrais faire coucher confortablement une jeune fille qu'on voit pour la première fois.

— Je suis mariée, s'empressa de rectifier Graziella.

— Donc, Cormier, c'est le nom de votre mari?

En se penchant pour prendre dans ses bras la belle petite poupée qui ne lui avait toujours pas lâché la main, elle répondit :

— C'est ça, c'est le nom de mon mari.

— Je n'ai pas grand temps. Il faut que j'envoie ma trêlée à l'école.

— Je peux vous aider, si vous le voulez. Vous n'avez qu'à me dire quoi faire.

Elle déposa par terre la petite qui lui avait souhaité la bienvenue et enleva son manteau. Alexis s'empressa de saisir son chapeau en disant :

— Madame Cormier a eu un léger accident et a décousu la manche de son manteau. Vous pourriez peut-être la réparer, suggéra-t-il à sa mère.

Voilà qu'il l'appelait madame, à présent. Commença-t-il à croire ses fables?

— Non, non, je suis capable toute seule, objecta Graziella. C'est même moi qui l'ai confectionné, ainsi que ma jupe et ma blouse. Vous n'aurez qu'à me prêter une aiguille et du fil numéro trente-six.

— J'ai tout ça, avec mon armée qui a toujours une manche pendante, un genou qui a faim ou un fond de culotte qui en montre trop.

Graziella se mit à rire franchement. Cette sainte femme avait autant d'esprit qu'Herman.

— Je m'excuse, mais vos tournures de phrase me font penser à quelqu'un.

— À votre mari?

— Oui! opina-t-elle distraitement. Dites-moi ce qu'il faut faire?

— Je vais vous aider, maman, offrit Alexis.

— Ce n'est pas l'affaire des hommes, de s'occuper des petits pis de la maison. Va soigner les poules et tirer la vache qui doit avoir le pair jusque par-dessus le dos. Ton père a pas eu le temps avant de partir pour l'usine. Aurore, ma deuxième, fait les lits en haut dans la chambre des gars et des filles. Si je ne l'avais pas, celle-là, je ne sais pas ce que je ferais. Vous, madame, vous pouvez mettre du pain sur le poêle pour que mes petits gloutons s'en aillent à l'école le ventre plein.

Graziella s'avança dans la cuisine. Elle vit une longue table de cinq marmots dont l'âge décroissait d'environ treize ans jusqu'à cinq. Un garçonnet au nez rousselé tira le boudin de sa sœur, qui se mit à brailler en s'essuyant les yeux.

— Tu l'as encore fait pleurer, mon petit serpent venimeux, lui reprocha sa mère. Ce soir, pas de dessert, pis ton père va le savoir, que tu passes ton temps à faire étriver ta sœur.

Le garçonnet se poussa vers l'escalier et disparut comme l'éclair. Graziella saisit les cinq tranches de pain épaisses déjà taillées sur une planche de bois au milieu de la table et les jeta sur les quatre ronds du poêle.

Après avoir revêtu ses vêtements de semaine, Alexis claqua la porte de la même façon que Joseph, le dernier des Grenier. N'y avait-il, autour d'elle, que des gens qui la forçaient

d'une façon ou d'une autre à penser à cette séquence de vie qu'elle voulait oublier?



Le dernier écolier habillé chaudement ayant foulé le tapis tressé et passé le pas de la porte, le calme retomba dans la maison. Le bébé de cinq mois dormait dans sa couchette en attendant la prochaine tétée; la châtaine et frisée Marie, assise par terre au milieu de la cuisine, frappait dans une marmite avec une cuillère de bois; Aurore avait fini de faire les lits au deuxième et elle avait maintenant entrepris le lavage de la vaisselle du déjeuner; madame Angers passait le balai dans le salon et enfin le petit Roméo, cinq ans, jouait dehors malgré une pluie fine qui s'était mise à tomber.

Alexis rentra avec un seau rempli à ras bord de lait écumeux, s'avança au fond de la cuisine et versa le produit de la traite dans le haut réservoir du centrifuge. La petite Marie abandonna la casserole et la cuillère de bois sur le plancher et courut vers son frère en répétant :

— Veux du lait, veux du lait!

— Attends, poupoune, lui répondit Alexis. Tantôt, quand le centrifuge aura démêlé la crème du lait, je t'en donnerai un bon grand verre.

Madame Angers était maintenant à l'évier en train de peler une meule de pommes de terre pour le dîner. Elle regarda tendrement son plus vieux et s'exclama :

— Je te dis, mon Alexis, que tu serais prêt à faire vivre une belle petite famille. Vu ton grand cœur, ta vaillance au travail et ton amour des enfants, une femme serait bien, avec toi.

— Celle que je voudrais est déjà mariée, fit-il en adressant une œillade intéressée à Graziella.

Elle ne sourcilla pas, assise dans la berçante près de la table à faufiler la manche de son manteau. Comprenant l'allusion de son fils, la mère ajouta :

— Y faut jamais désespérer. Le bon Dieu arrange toujours les choses quand elles sont faites avec amour et des bonnes intentions. Il l'a promis à ses enfants.

La rôtie que Graziella avait mastiquée sans faim lui remontait dans la gorge. Où était l'endroit où le roi ne va qu'à pied, en personne et seul, comme l'avait si bien dit madame Davis la veille?

— J'ai vraiment besoin de me soulager, dit Graziella. Pouvez-vous m'indiquer où?

— Il y a une bassine bien propre en haut, cachée par un rideau au bout du passage.

— J'aimerais mieux aller dehors, si ce n'est pas trop demander.

— En arrière de la maison, indiqua madame Marguerite en ajoutant une pomme de terre dans la marmite.

Graziella se précipita et sortit en trombe. Sans avoir le temps de se rendre à la bécosse, elle rejeta son déjeuner au coin de la maison sous les yeux des passants. De son mouchoir tiré de la poche de sa jupe, elle s'essuya le coin de la bouche, rentra et retrouva la chaise qu'elle avait quittée. Dans sa précipitation, elle avait laissé le manteau de gabardine bleue sur le coussin.

— Vous n'avez pas l'air très bien, remarqua madame Angers. Vous êtes verte.

— Elle a mangé de l'anguille hier soir à l'hôtel Lavoie, répondit à sa place Alexis, qui ne perdait rien de ce qui se passait.

Il s'éloigna du centrifuge et déposa un bol de crème fraîche sur le comptoir à côté de celui où sa mère n'arrêtait pas d'ajouter des pommes de terre pour une armée de requins. Les écoliers arriveraient dans quelques heures, affamés, comme si, au déjeuner, ils n'avaient pas mangé comme des ogres.

— Comment tu sais ça, toi, qu'elle a mangé de l'anguille hier soir? le questionna sa mère.

— Elle a déjà vomi à la gare.

— Ce n'est pas normal. Est-ce que ça vous est déjà arrivé avant?

— Non. Hier, dans le train, j'ai bien eu quelques nausées sans importance dues aux vibrations et à la fatigue. Le mal de cœur m'a prise pour de bon après que j'ai mangé de l'anguille en gelée arrosée de sauce. C'était la première fois et je n'ai pas vraiment aimé. Je dois avoir l'estomac à l'envers.

— Ou bien..., ou bien... vous attendez la cigogne.

— Ce n'est pas possible!

— Vous avez bien dit que vous étiez mariée?

Elle se tourna vers sa grande fille et commanda :

— Aurore, n'écoute pas ce qui se dit, tu es trop jeune!

— J'ai quinze ans et une fille de la ville doit savoir ces choses-là, se décida enfin à répliquer l'adolescente qui, jusque-là, avait pratiquement gardé le silence.

Graziella était abasourdie. Dans quel pétrin s'était-elle mise? La voix tremblotante et le regard égaré, elle se défendit.

— Oui, je suis mariée, mais depuis si peu de temps!

— Vous avez quand même eu une belle noce avec un mari qui a dormi avec sa femme le premier soir?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Vous le savez très bien, madame Cormier.

— Oui, mais, une seule fois, ce n'est pas suffisant...

— Oui, une seule fois, c'est suffisant. Écoute bien cela, pour cette fois, mon Aurore, au cas où un beau grand gars te ferait un peu plus que les yeux doux.

Graziella n'en pouvait plus. Il fallait qu'elle parte, qu'elle fuie n'importe où. C'était sûrement parce que le curé de Saint-Jean-Baptiste avait prévu le déshonneur qu'il avait fait une demande à l'hospice de Chicoutimi où il y avait un orphelinat. Elle était dans de beaux draps et personne ne pourrait la sauver de cette situation sans issue.

Elle se mit à haïr le noyau qui grandissait en elle. C'était pour cette raison que ses seins avaient grossi et étaient si sensibles. Elle avait pensé que c'était parce qu'Hubert les mordait trop avidement. Lorsque la douleur était trop intense, elle y appliquait des compresses d'eau froide.

La cigogne! Ce mot se promenait entre ses tympans et lui faisait lever le cœur. Avec l'envie de vomir à nouveau, une rafale d'idées tempêtait dans son cerveau. Elle ne se laisserait pas emporter par son envie de pleurer, de crier, de cogner des poings contre les murs; elle n'allait quand même pas mettre le doute dans la tête d'Alexis, d'Aurore et de Marguerite. À la gare, un peu plus tôt, elle s'était promis de se raisonner. Oui, elle devait se raisonner! Il y avait une solution; il lui fallait absolument se rendre à Chicoutimi. Comment les sœurs allaient-elles l'accueillir, après le coup pendable qu'elle leur avait joué la veille?

— Demain, à Québec, continuait la dame, vous allez apprendre une excellente nouvelle à votre mari. Aucun homme au cœur bien à sa place ne pourrait rester insensible à un beau petit bébé qui naîtra dans neuf mois.

Graziella se mit à compter : neuf mois comme l'avait fait Gabrielle, la femme d'Hubert, qui avait porté le petit André alors qu'elle était au service des Grenier. Elle avait observé les changements dans ce corps qui, comme celui de madame Lucia, semblait sécher par en dedans. Elle n'avait pas eu ses règles en août ni en septembre, et on était au début d'octobre. Son enfant viendrait au monde en mai... quand les feuilles s'épanouiraient et que les lilas se pointeraient. Elle, au contraire, qui n'avait pas encore dix-huit ans, se flétrirait sous le poids des responsabilités en faisant croire qu'elle était mariée.

Pourrait-elle cacher bien longtemps, même en ville, une pareille horreur? Elle enviait sa mère d'avoir un amant sans en subir de conséquences irréparables. Sa place était à l'orphelinat. En juin, elle en sortirait le ventre et les bras libres et se ferait une nouvelle vie, ni vu ni connu, à Québec.

Alexis ne remarqua pas l'incertitude et l'angoisse inscrites sur le visage de Graziella. Il prit la relève de sa mère. D'une voix contrariée, il ajouta comme pour lui-même :

— Moi, je vais suivre mon idée. Je vais m'enrôler. À la guerre, je vais développer mes muscles et je vais apprendre à courir aussi vite que le Trotteur. Pis la plus belle fille de la terre va m'aimer.

La mère lisait la tristesse de son fils dans sa voix et son regard terni. Elle souffrait pour lui. Graziella était la première fille à attirer son attention. Connaissant la sensibilité de son fils, elle savait que la déception allait le pousser à prendre des décisions rapides. À cet âge, on était si idéaliste! Pour le dissuader de s'enrôler, elle répliqua :

— Il commence à se faire vieux, le Trotteur. Il n'a pas eu besoin d'aller à la guerre pour devenir aussi fort qu'il l'est. Prends aussi exemple sur Victor Delamarre. Il est encore plus fort qu'Alexis le Trotteur et tous les deux se sont développés ici, au Québec. J'en mourrais, de te voir partir pour traverser l'Atlantique sur un immense bateau et aller te faire tuer pour une cause qui n'est pas la nôtre.

Graziella se sentait soulagée. La conversation s'était détournée de son problème. Le rêve de tous les hommes, sans aucune exception, était de devenir des êtres invincibles. Les chantiers, ce n'était une torture ni pour Joseph Grenier ni pour Alexis Angers. Non, au contraire, ils ne semblaient se sentir bien qu'en présence d'arbres à couper et de hordes de loups hurlant leur faim sur la crête des montagnes.

Elle déposa le manteau qu'elle avait fini de réparer sur la chaise à ses côtés. Au même moment, elle leva les yeux sur Marie, qui courut vers elle de toutes ses petites jambes. Toute l'affection dont elle était capable tendue au bout de ses doigts, elle accueillit cette boule de tendresse sur ses genoux.

Les bras de l'enfant s'enroulèrent autour de son cou et Graziella sentit monter les larmes jusqu'à ses yeux à partir de la source d'amour qui inondait son cœur. Douchée de bécots humides, la petite se mit à rire, la tête renversée vers l'arrière.

Chapitre 6

Alexis et Graziella étaient venus à pied chez le marchand Noël Laferrière, rue Saint-Dominique. Ils étaient debout devant l'entrée. Elle demanda d'une voix inquiète :

— Trouves-tu que c'est une bonne idée que j'ai eue, de venir ici avec toi, après ton deuxième passage à la gare?

— J'en suis certain, mais les autres vont être jaloux.

— Je vais quand même acheter un petit quelque chose à chacun.

— OK, c'est une bonne façon de te faire pardonner. Tu en as, des tours dans ton sac...

Pour en revenir à ton mariage, tu sais, moi, je pense que c'est pas vrai.

— Pense ce que tu voudras, Alexis le Trotteur-Victor-Delamarre!

— On dirait que je viens de remonter d'une coche dans ton estime. Tu vas finir par reconnaître mes nombreux talents.

— C'est toi qui le dis! Si tu penses que c'est pour te complimenter que j'ai ajouté Victor Delamarre...

— T'es pas fine!

— Je suis fine quand tu ne doutes pas de moi.

— OK, t'es mariée, ton mari t'attend aujourd'hui à Québec, mais, toi, tu vas arriver seulement demain soir... Moi, je serais extrêmement déçu, à sa place, de passer une nuit de plus sans toi.

— Bon, enfin, tu as compris que je suis mariée pour vrai. On peut entrer, maintenant?

Le grelot bourdonna faiblement. En tournant la tête vers les deux clients, l'homme derrière le comptoir dit :

— Bonjour, m'sieur-dame! Ici, on vend juste de la bonne marchandise. Ah! salut, le Trotteur, je te trouve plus beau avec ton képi d'homme de gros chars qu'avec ta casquette de bûcheron sur les yeux.

— Je remplace Joseph.

— Ouais, j'ai entendu dire que la grippe le maganait sans bon sens. Selon moi, tu vas le remplacer pas mal longtemps.

— Moi, je pars pour les chantiers à la fin du mois. Ça fait que va falloir qu’il se trouve un autre remplaçant. Peut-être bien aussi que je pourrais partir pour la guerre, avec tout ce qui se brasse de sérieux. J’suis en grande réflexion...

Pendant cette conversation entre hommes, Graziella avait fait le tour des étagères et avait palpé les tissus soyeux et laineux. Elle en avait également profité pour admirer la vaisselle de luxe semblable à celle de madame Davis. Elle s’arrêta plus particulièrement devant un plateau moiré-orangé à multiples fonctions, convenant parfaitement pour le service du sucre à la crème.

En pensant au bol de belle crème épaisse qu’Alexis avait déposé sur le comptoir un peu plus tôt, elle décida d’en faire cadeau à madame Angers.

Pour la petite Marie, elle choisit une paire de bottines hautes de cuir brun robuste, bien à la mode et assez grandes pour qu’elle puisse les chausser avec des bas de laine doubles tricotés par sa mère. La poupoune aurait donc les pieds bien au chaud pour affronter les bordées de neige. Pour les autres, un bon chocolat chaud Fry’s ferait l’affaire. Les bras chargés, Graziella revint au comptoir. Le marchand s’écria :

— La p’tite dame a fait de bons choix. Ce chocolat-là, c’est le meilleur. Il faut juste le sucrer un petit peu, parce qu’y est plutôt amer.

— Mesurez-moi aussi deux livres de cassonade, trois verges de ce tissu de lainage, ainsi que de la vanille, ajouta Graziella. Et vous me direz combien je vous dois.

Les yeux ouverts tout grands sur les marchandises amoncelées sur le comptoir, Alexis s’écria :

— Tu as assez d’argent pour payer tout ça? Par chance que j’ai des bras assez musclés pour porter ça jusque chez nous!

— C’est pour ça que j’en profite, répliqua-t-elle en riant. Et toi, tu ne me demandes rien?

— Je t’ai demandé d’être ma femme. C’est pas assez?

Le marchand, qui écoutait la conversation en taillant cette gabardine de laine achetée habituellement seulement par des dames de la haute classe, se disait que la jeune fille était toquée sur cette couleur trop éclatante. Il s’introduisit dans la conversation des jeunes gens.

— Elle a répondu quoi, la p’tite dame?

— Je ne peux pas accepter cette charmante demande, je suis déjà mariée, fit Graziella en adressant une œillade coquine à Alexis qui se tenait bien droit à ses côtés, comme s’il jouait déjà à être son mari.

Elle se reprocha d’avoir mis trop d’empressement à inventer ce mariage fictif. Se sachant enceinte, elle songea qu’elle aurait pu régler sa situation en épousant Alexis. N’y avait-il pas un grand nombre de jeunes filles qui se mariaient après une seule rencontre, et des

princesses qui convolaient sans même avoir vu le promis suggéré par le roi? Il était maintenant trop tard pour elle à cause de son inconscience.

— Voilà pour la gabardine, dit le marchand en déposant le tissu déjà plié sur le comptoir.

Il prit sur son oreille droite le crayon au plomb qui s’y trouvait juché et inscrivit la liste des articles dans un cahier quadrillé. Après un calcul rapide, il annonça :

— Ça va faire huit piastres en tout et partout..., madame qui?

— Cormier, madame Cormier...

— Bien, madame Cormier. Comme je vous l’ai dit, ça fait huit piastres en tout et partout, répéta le marchand en commençant à emballer les achats dans du papier brun tiré du rouleau d’une distributrice.

Graziella pensa qu’il était bien pratique d’avoir des papeteries à proximité qui fournissaient du papier de toutes sortes. De posséder le monopole que lui enviait Herman Grenier devait être bien payant pour William Price! Et les Davis en profitaient... de quelle façon?

Tout à coup, elle fut gagnée par la nervosité. Et si madame Davis arrivait comme cela, au magasin Laferrière, pour y acheter de la farine, du sucre, des pois et de toutes les denrées non périssables que monsieur avait négligé de renouveler pendant l’absence de sa femme! Prise d’un soudain empressement, elle demanda :

— Pourriez-vous aller un peu plus vite? Je puis vous aider à emballer, si vous voulez me couper des morceaux de papier.

— Pas si vite, pas si vite! Laissez le temps au Trotteur d’allumer sa pipe. Le jeune, le tabac te fait tousser! Ça paraît que t’es pas habitué.

— J’fume quand même en cachette depuis mes douze ans. Mais on dirait que je vais toujours avoir cette toux en allumant, se défendit Alexis.

Graziella avait toujours pensé que Joseph Grenier faisait la même chose volontairement, pour avoir le temps de réfléchir avant de parler.

— T’as pas assez des bons poumons! lança le marchand.

— Ils vont s’y faire, comme ceux de mon père.

— Sais-tu, y a d’autres moyens d’imiter son père! ajouta le marchand.

Il adressa un regard enjoué à Graziella. Voyant qu’elle piétinait et que ses yeux ne pouvaient se stabiliser en raison de son impatience, il ajouta :

— Bon, j’ai compris, je me dépêche, je me dépêche! Le dîner n’est pas loin.

— Vous voulez dire, le lunch, reprit-elle.

— C’est les Anglais à Price, qui disent ça pour notre dîner. Nous autres, c’est pas pareil, on parle le français des Canadiens français. On n’est pas obligés de parler comme eux autres. Y en a assez qui prennent nos jobs...

— J’imagine qu’ils achètent chez vous eux autres aussi?

— Mon meilleur client, c’est Timothy Davis. Lui, y vient voir si j’ai des choses dont on ne pense même pas qu’elles existent.

Graziella évoqua l’horloge, tout à fait spéciale et surprenante, qui avait peut-être bien été commandée par ce marchand, mais elle se garda bien d’en souffler mot. Elle en avait déjà assez sur le dos.

L’homme conclut enfin :

— Bon, madame Cormier, je vous remets votre marchandise pour huit belles piastres du Dominion.

Graziella fouilla dans la poche de son manteau et sortit une liasse enroulée retenue par une corde à paquet.

— La petite dame à l’air bien riche, pis pas bien prudente, de se promener avec un aussi gros magot et de le sortir comme ça devant tout le monde. Il y a des voleurs, en ville. Je peux vous vendre une sacoche juste assez grande qui ferait bien l’affaire pour un écu de plus.

Il lui passait la petite bourse sous le nez.

— C’est correct, je la prends, votre sacoche, opina-t-elle en ajoutant un dollar sur le comptoir de bois brut. Voici votre argent.

— Je vous dois un écu, dit-il en lui remettant de main à main un cinquante cents rond en métal.

La pipe pendante au coin des lèvres, Alexis se chargea les bras, et Graziella s’empara du rouleau de tissu à la verge enveloppé de papier.

— Bien le bonjour! J’espère vous voir encore dans mon magasin. J’aime ça, moi, du monde qui paie cash, pas avec des coupons ou à crédit.

La clochette à vache activa son grelot et ils se retrouvèrent à marcher sur la rue Saint-Dominique. Un essaim d’écoliers bavards les entourèrent en les suivant ou les dépassant. C’était comme partout; les écoles débordaient par en dedans. Graziella prêta l’oreille à une discussion sur l’histoire entre deux fillettes qui devaient être en septième, à en juger par leur grandeur; elles parlaient d’une certaine Marguerite Belley, mère de treize enfants, qui avait contribué à la fondation de Jonquière. Elle se fit la réflexion que cette dame portait le même prénom que la mère d’Alexis.

Son cœur se gonfla de bonheur. Si la vaillante pionnière avait pu accomplir autant de choses qu’on le disait, pourquoi une certaine Graziella Cormier n’en ferait-elle pas autant? On avait beau clamer que les femmes n’avaient aucun esprit d’entreprise, cette Marguerite Belley faisait mentir les idées reçues et donnait du champ à toutes ses aspirations. Pourquoi le développement de grands projets touchant l’éducation ou le soin des malades devait-il être

réservé aux seules religieuses, parce qu'elles n'étaient pas mariées et qu'elles n'avaient pas d'enfants?

Soudain oublieuse de sa grossesse et des limites qu'elle pourrait lui imposer, Graziella se mit à chanter *Plaisir d'amour* en se dandinant parmi la population d'écoliers qui joignirent leur voix à la sienne : « ... *ne dure qu'un moment.* » Un petit nez rousselé la rattrapa en courant. Elle reconnut le serpent venimeux qui avait tiré le boudin de sa sœur au déjeuner.

— Allô! On s'est vus ce matin, le salua Graziella. Tu ne m'as pas dit ton nom.

— Je m'appelle Pierre. Je suis en troisième.

— Tu es un beau grand garçon. J'aimerais bien en avoir un comme toi.

— Qui tire les cheveux de sa sœur Anne?

— Je suis certaine que tu n'es pas toujours malcommode. Ce matin, tu voulais juste attirer l'attention et tu as réussi. Si tu étais mon garçon, je ne te détesterais pas juste parce que tu agaces ta sœur, mais je ne serais pas d'accord que tu lui fasses mal.

— C'est ce que ma mère me dit souvent en me menaçant : « Pas de dessert, pis je vais le dire à ton père à soir! »

Il avait imité la voix de Marguerite avec humour. Graziella rit de bon cœur en pressant le pas.

— Elle a raison, ta mère, tu dois être puni pour tes mauvais coups. C'est toujours ce qui arrive, dans la vie. Et ton père doit aider ta mère à te faire comprendre cela.

La tristesse l'envahissait à nouveau et son courage l'abandonnait. Comment faisaient les femmes comme Marguerite Belley et toutes celles dont le mari était mort dans les chantiers ou victime de maladie pour arriver à fonder une paroisse ou assurer le bien-être de leur famille quand l'éducation était si difficile?

La nausée qu'elle connaissait bien depuis deux jours la harponna. Elle ne pouvait pas se permettre de laisser ses tripes dans la vase de cette rue et de perturber par le fait même ces enfants qui carcaillaient. La maison de bardeaux des Angers se fit belle à ses yeux avec sa véranda couvrant la galerie d'un bout à l'autre de la devanture. Silencieuse et déterminée, elle trotta jusque dans l'entrée.

— Tu imites le Trotteur, lui cria Pierre le rousselé.

La main de son frère Alexis se posa sans tarder sur sa bouche de tireur de couette. Graziella disparut vers l'arrière pour se réfugier dans la bécosse qui serait bientôt prise d'assaut par une troupe d'enfants courant et se bousculant à qui serait le premier.



— Tu me surprends, Graziella, lui dit Marguerite Angers. À juste dix-neuf ans, tu sembles savoir tout faire.

Comme une belle complicité naissait entre elles, madame Angers se permettait de tutoyer la future mère.

— Je vous ai menti, à propos de mon âge. J'ai dix-sept ans. C'est à cause d'Alexis qui racontait à tout le monde dans la rue que j'allais devenir sa femme. J'ai pensé qu'en me voyant plus vieille que lui il se découragerait, mais il n'y a rien qui tient, avec lui.

— Je crois qu'il t'a à l'œil plus que de raison. Il pense même que tu as menti au sujet de ton mari.

Graziella brassait le mélange de cassonade et de crème sur le rond du poêle, et son hôtesse se tenait debout à sa gauche. De l'autre côté, Aurore ne manquait aucun de ses gestes. Comme promis au dîner à la ribambelle d'écoliers, lorsqu'ils arriveraient de l'école en fin d'après-midi, ils auraient droit au meilleur sucre à la crème de la terre, rehaussé d'un lait au chocolat Fry's. En retour, ils avaient promis de se mettre à la tâche des devoirs et des leçons sans rouspéter avant d'aller jouer dehors se délier les jambes et se reposer les doigts. Eh oui! ils avaient encore un effort à fournir, après quelque cinq heures à écrire et corriger des dictées dans leur cahier ou à effectuer des opérations arithmétiques sur leur ardoise cent fois essuyée d'un linge de flanelle.

Graziella accéléra ses mouvements du poignet. Les cercles de la cuillère de bois se multiplièrent dans le mélange qui épaississait dans la marmite. Quand elle releva les yeux, elle vit le regard interrogateur de Marguerite posé sur elle. Elle éprouvait du remords de devoir tromper cette dame qui l'avait accueillie avec tant de gentillesse.

— Non, je n'ai pas menti, nia-t-elle. Mon mari s'appelle Louis Cormier.

Elle se trouva naïve de s'être servie instinctivement du prénom de Louis Paquenaude comme référence, autant que de ne pas avoir changé le sien, ce qui se faisait couramment. Elle se demandait à présent si le nom de Cormier n'était pas le résultat de la modification d'un patronyme original différent.

C'était décidé, une fois rendue à Québec, car c'était bien là qu'elle allait se rendre le lendemain, elle serait plus prudente. Elle aurait tout le temps de se trouver un nom à son goût pendant les heures que mettrait le train à la conduire à destination.

Comment découvrirait-elle le chemin de l'orphelinat? En s'informant, conclut-elle. À Québec, il devait y en avoir plus d'un, parce que c'était la ville du premier ministre comme l'avait mentionné Alexis le matin, un nom aussi bizarre que Friedrich Nietzsche, le philosophe préféré de madame Davis.

Cet Alexis, il était attachant et, bien que l'aîné de la famille et bûcheron de son état, il était pas mal cultivé. Ses connaissances et sa bonne humeur faisaient oublier une légère carie

à une incisive gauche.

Alors qu'elle brassait toujours le mélange, elle entendit Marguerite dire :

— C'est correct, je vais retenir le prénom de ton mari : Louis. Ton enfant sera un beau petit Cormier, pis on priera pour lui.

Graziella avait eu tant d'occupations depuis le matin qu'elle en avait presque oublié que la prière existait. Marguerite n'avait pas l'air de traîner un chapelet dans la poche de son tablier comme madame Lucia et Alida.

— Récitez-vous votre rosaire tous les jours? questionna subitement la nouvelle cuisinière de la maison.

— Non, nous faisons une courte prière de remerciements avant le coucher et, au lever, nous demandons au Seigneur de nous accompagner à travers la nouvelle journée. Les enfants qui vont à l'école ne résisteraient pas à un deuxième chapelet le soir. Ils en ont bien assez de celui qu'ils sont obligés de réciter à genoux avant les leçons de l'après-midi. Pourquoi me demandes-tu ça?

— Je ne suis pas friande de prières non plus. Je considère que de travailler toute la journée en est une, une prière. J'ai un mauvais souvenir de deux femmes qui passaient leur journée à réciter le chapelet, une en particulier, qui, entre deux dizaines, les doigts agités sur les grains, ne se gênait pas pour décrier son prochain. Je crois qu'elle aurait été plus près du Seigneur en cessant de critiquer qu'en priant pour paraître une sainte nitouche aux yeux du curé.

Marguerite eut un grand éclat de rire joyeux.

— Je t'aime bien, Graziella! Tu es sérieuse et tu vois clair, plus que bien des curés. J'aimerais avoir une bru comme toi. Aurore, n'oublie pas ce bel exemple.

Effectivement, Aurore avait l'air de prendre des notes. Le nez au-dessus de la marmite bouillante, elle suivait les mouvements accélérés de la cuillère dans le caramel qui épaississait.

— Quand est-ce que je vais avoir le droit de faire le sucre à la crème comme Graziella? demanda-t-elle. On a juste deux ans de différence.

À part quelques incursions timides sous les conseils d'une mère aussi aimante et dévouée que la sienne, elle n'avait pas l'air d'avoir mis souvent la main à la pâte. Par son commentaire, la jeune adolescente voulait montrer qu'elle devinait que, si Graziella savait tout faire, si elle était mariée et enceinte, c'était qu'elle avait dû commencer à prendre des responsabilités d'adulte bien avant ses quinze ans. Graziella lui expliqua :

— Tu as vu les quantités de cassonade et de bonne crème fraîche que j'ai liées ensemble? Ça, c'est le plus simple. Le secret est dans la cuisson.

Elle leva une cuillère pleine de caramel qu'elle laissa couler lentement dans la casserole en poursuivant :

— Regarde, maintenant, l'épaisseur du sirop. Lorsque tu peux en faire un filet comme ça, c'est qu'il est à point. J'y ajoute un trait de vanille et c'est le temps de le verser dans la lèchefrite beurrée. On va le faire refroidir sous la véranda pendant quelques minutes et on va tailler de beaux morceaux égaux.

— Tu as l'air de tout faire à la perfection, constata Marguerite, qui se trouvait à l'évier où elle pompait de l'eau.

— Je n'ai pas eu le choix..., la coupa Graziella.

Elle était heureuse d'avoir à porter toute son attention sur la délicatesse de l'étape finale. Autrement, avec sa grande langue et sa cervelle de moineau, elle aurait, de la même manière qu'à madame Davis, déclaré une partie de ses mésaventures des quinze derniers mois.

— Graziella, je te remercie encore une fois pour le plateau à bonbons et les trois verges de beau lainage. Si ça ne te choque pas trop, avec le tissu, je vais en faire une jolie toilette comme la tienne pour Aurore. Je pense que la couleur est plus de son âge que du mien. Tu sais, moi, à quarante ans, avec mes neuf enfants, je ne veux pas trop attirer l'attention sur moi.

Prise par surprise, sous l'étreinte de sa fille aînée, Marguerite recula de deux pas et l'eau dont elle avait rempli une marmite aspergea son tablier.

— Maman! Merci! Je vais être aussi belle que Graziella. Je vais vous aider à coudre mon nouveau manteau.

Jalouse de ce geste d'affection attendrissant entre une mère et sa fille, Graziella alla déposer la lèchefrite dehors sur un banc de bois taillé à la hache, placé à côté de la porte.

— J'ai commencé à coudre à dix ans, dit-elle. J'en ai cassé, des aiguilles de machine à coudre, à me tromper et à réessayer avant d'en arriver à faire un vêtement à mon goût! Aujourd'hui, je suis contente et je ne regrette pas ces efforts.

Elle se garda bien d'ajouter que sa mère ne la ménageait pas quand un morceau de linge de sa garde-robe disparaissait et qu'elle le reconnaissait transformé sur le dos de sa fille.

En refermant la porte, elle attarda son regard sur la petite Marie qui parcourait la cuisine de long en large, ses bottes neuves dans les pieds. La fillette se dirigea vers elle et lui tendit sa main potelée. Cette attention souleva Graziella comme l'air eût fait d'un oiseau et elle se dit que, au risque de déplaire à Marguerite, après le souper, elle nettoierait les ongles chargés de sable de ce petit trésor de trois ans chaussé de nouvelles bottes de cuir brun qui la faisait craquer. En prenant la fillette dans ses bras, elle demanda :

— Dans la rue, tout à l'heure, j'ai entendu deux fillettes parler d'une certaine Marguerite Belley qui a été la fondatrice de Jonquièrre. Est-ce pour cette raison que vous portez ce nom?

— Mes parents m’ont baptisée ainsi parce qu’ils aimaient ces fleurs blanches au cœur jaune.

— Vous êtes vraiment la reine des fleurs et de la maison, avec votre air aimable, vos joues roses et vos lèvres toujours prêtes à encourager.

— Graziella, je trouve que tu portes bien ton prénom aussi.

On entendit les pleurs de Manuel en provenance de la chambre. Marguerite déposa la marmite sur le poêle et commença à déboutonner le haut de son chemisier.

— C’est l’heure de la tétée de mon bébé.

— Allez-y. Avec Aurore, je m’occupe du reste. Je vais faire chauffer lentement le lait sur le bâleur pour les chocolats et je vais éplucher les patates et les carottes. La soupe aux pois manque juste un peu de cuisson. Je pense bien que, quand Aurore va avoir fini d’admirer le tissu de son prochain manteau, elle ne refusera pas de voir au morceau de bœuf dans le four.

Graziella sourit à Alexis qui rentrait de l’étable en lui mettant dans les mains la lèchefrite du sucre refroidi qu’il avait cueillie en passant près du banc, dehors. La petite Marie lui tirait la jupe, son joli minois levé vers celle qui semblait l’aimer beaucoup.



Sa vie ne serait-elle qu’une série de recommencements?

Un faible trait de lumière venant de la rue s’épanchait sur le mur du salon meublé très pauvrement. Un ressort du canapé lui entraît dans les côtes. Les yeux grands ouverts fixés sur le plafond de planches naturelles bouvetées, elle essayait de voir clair dans son proche avenir.

Demain matin, Alexis devait exceptionnellement se rendre à la gare pour quatre heures. Un bris avait immobilisé le train toute la nuit à Jonquière. Les passagers s’étaient donc vus obligés soit de se rendre à l’hôtel Lavoie, soit de tout simplement dormir sur un banc du compartiment avant que la locomotive réparée ne tire les wagons à Chicoutimi où ils débarqueraient, alors que les voyageurs à destination de Québec monteraient, espérant le moins de retard possible. Les yeux mi-clos, Graziella se promit d’acheter un billet aller seulement pour la Vieille Capitale. Et puis..., plus rien.

Elle sombra dans un sommeil peuplé des habitants de cette maison de la rue Saint-Dominique, où elle avait passé une si agréable journée. Elle revoyait la mine réjouie des petits écoliers et entendait leurs piaffements alors qu’ils dévoraient les sucres à la crème et qu’ils lapaient le chocolat chaud. Le souper fabuleux avait été animé par le résumé des expériences de la journée de chaque enfant, puis la mère et le père avaient mis leur grain de sel devant les mauvais coups et leurs grains de sucre devant les succès.

La petite Marie bougea et Graziella se réveilla en sursaut. Elle flatta ses boucles, lui donna un bec sur la joue et referma ses bras plus fermement autour de son corps menu et tiède. Aucune des deux n'avait un espace suffisant pour dormir profondément. La fillette avait piqué une crise pour coucher avec Graziella sur le divan, chaussée de ses bottes neuves. Aucune récompense ni aucune menace n'avaient réussi à la faire changer d'idée.

— Non, non, veux pas coucher avec Mina, mais avec Grilla! avait-elle scandé, bien décidée.

La future mère se dit qu'elle ne verrait jamais les finesses de l'enfant qu'elle portait en elle, si elle l'abandonnait aux religieuses. Et, s'il était adopté, elle envierait la femme inconnue qui en prendrait soin. Mais il y avait aussi le risque qu'il passe sa vie derrière les quatre murs de l'orphelinat.

Comment grandissaient ces enfants abandonnés de leur mère? Comment occupaient-ils leurs journées dans une grande maison où tous les coins et recoins étaient habités? Peut-être travaillaient-ils comme des forcenés, pareils aux petits de l'orphelinat agricole des frères de Saint-François-Régis, à Saint-Jacques, qui étaient astreints à un emploi du temps très strict, qui devaient se plier à une discipline rigoureuse et qui travaillaient dans les champs l'été. Une existence encore plus difficile que celle des jeunes de douze à quatorze ans qui allaient dans les chantiers ou à l'usine. Au moins, ces derniers connaissaient leurs parents et ne passaient pas leur vie à leur en vouloir de les avoir abandonnés!

Les larmes inondaient son visage et celui de Marie collé au sien. Elle n'en avait jamais versé autant.

Alexis déranger la quiétude de la cuisine en tirant sur le fil de l'ampoule électrique au plafond. Graziella en déduisit qu'il était temps de se lever. Elle assécha ses joues de son mouchoir et, silencieusement, s'habilla en vitesse. En fixant la rue dans le noir à travers la fenêtre, elle épingla ses cheveux en chignon. Il était temps de les laver à grande eau. Depuis trois jours, ils avaient absorbé plus de poussières inconnues que depuis qu'ils avaient recouvert son crâne dans le ventre de sa mère. Elle déposa ses deux mains sur le sien, son ventre habité. Rien encore n'y paraissait.

Son bébé naîtrait-il châtain-roux comme elle, ou noir comme Hubert? Il hériterait des yeux, du nez, du menton, des joues et des oreilles d'un seul, ou d'un mélange des deux? Dans sept mois, ces questions seraient résolues. Dans sept mois, en mai.

Alexis ressemblait à son père, Aurore, sensiblement à sa mère; pour Lucille, c'était difficile à dire; Jémima, c'était Marguerite en peinture; Pierre, le petit serpent venimeux, ne tenait ni de l'un ni de l'autre, peut-être bien d'un grand-père ou d'une grand-mère; Anne répétait tout ce que faisait la sœur aînée, alors que Roméo avait du père et de la mère. Et Marie?

Elle jeta un coup d'œil à la fillette étendue sur le dos qui couvrait la largeur entière du divan, une main pendante dans le vide. Et si son bébé était aussi beau et attachant que cette enfant pour laquelle elle s'était prise d'affection?

Graziella lui baisa délicatement le front, attrapa sa valise et y glissa sa robe de nuit. Elle chaussa ses bottes et mit son chapeau en y enfouissant ses cheveux au complet, sans laisser aucune boucle tomber sur ses joues ou son front. Enfin, elle endossa son manteau trop voyant. Nauséuse, elle attendit Alexis sur le tapis.

Elle avait fait ses adieux la veille au soir, avant que tous aillent au lit les uns après les autres. Marguerite et son mari Romuald l'avaient invitée à revenir aussi souvent que le permettrait le hasard. Leur maison lui serait toujours grande ouverte. En riant de bon cœur, ils avaient ajouté qu'ils lui offriraient même de nouveau leur sofa à ressorts, bien qu'il ait souffert des sauts joyeux de petits monstres trop énergiques.

En pensant à cette séquence de vie, la plus plaisante depuis qu'elle avait quitté Saint-Jean-Baptiste, la jeune fille se sentait presque heureuse. Aurait-elle la chance de se bâtir une famille aussi unie et saine, animée d'un amour simple qui gonflerait le cœur tel le levain dans la pâte, même celui d'une étrangère qui n'y passerait qu'une journée? Un amour qui se multiplierait autour de soi beaucoup plus vite que les milliers de dollars qui s'empilaient dans les coffres de William Price? Dans la maison de Marguerite, elle était bien loin des jalousies et des mesquineries d'une Alida Grenier, qui avait eu le culot de refuser d'inviter Eudore Paradis, le meilleur ami de son frère Joseph, au réveillon du dernier Noël.

— T'es prête? demanda Alexis, coupant le fil de ses pensées.

Elle sursauta et répondit :

— Comme tu vois, j'ai de la difficulté à quitter cette maison.

— T'avais juste à me marier avant un certain Louis Cormier, qui n'existe peut-être même pas.

— Laisse tomber, Alexis Angers, on ne reviendra pas sur mon mariage.

— En tout cas, t'as pas l'air de l'aimer ben gros, ton mari fantôme qui te laisse voyager toute seule.

— Parfois, les circonstances ne permettent pas de choisir.

— Bien, moi, je serai toujours là pour te défendre.

— Tu es bien fin de me dire une chose de même. Tu es un bon ami.

— Je voudrais être bien plus que ça... Puis, j'ai remarqué que t'avais même pas de jonc au doigt.

Un autre détail auquel elle n'avait pas pensé. Pour faire diversion, elle dit :

— Tais-toi, tu vas réveiller Marie.

— Elle t'aime bien, la poupoune, comme moi et toute ma famille.

— Viens-t'en, je pense que je vais vomir, ajouta-t-elle en sortant précipitamment, Alexis derrière elle, portant sa valise.



Quelques malheureux voyageurs qui ne s'étaient pas rendus à destination la veille s'amenaient petit à petit devant la porte de la gare. Quelques-uns avaient l'air de ne pas avoir fermé l'œil de la nuit. Le mécontentement se lisait sur les visages fatigués. La tête coiffée du képi gansé d'or, en se donnant un air important, Alexis les pria de rejoindre ceux qui n'avaient pas quitté leur compartiment. Le mécano donnerait le signal du départ dans quelques minutes. Graziella suivit le jeune homme qui s'installa derrière le comptoir et se mit en devoir de répondre aux désirs des nouveaux passagers qui, déçus de ce retard imprévu, espéraient se rendre à Québec.

Assise sur un banc, Graziella tenait un billet dans ses mains gantées, alors que sa valise reposait sur ses genoux. Elle revivait en pensées la journée précédente, sans s'occuper des hommes d'affaires, des bourgeoises ou des habitants qui semblaient désireux d'aller tenter leur chance dans une grande ville, comme elle. Soudain ambivalente, elle se dit que, si elle changeait d'idée, elle pourrait toujours descendre à Chicoutimi. Elle se précipita vers son ami le Trotteur.

— Alexis, je te laisse, dit-elle en avançant son visage au-dessus du comptoir. Je vais monter tout de suite dans le train. Merci pour tout!

Délaissant momentanément le client qu'il était en train de servir, le jeune homme la rejoignit en disant :

— Je vois pas pourquoi tu veux faire un détour. Le train va repasser par ici dans moins de deux heures. Je pourrais te voir plus longtemps.

— Non, j'ai décidé. Je ne veux pas attendre ici. Ce détour va me permettre d'entrevoir la ville de Chicoutimi.

— Je sais que je ne pourrai pas te faire changer d'idée. T'es une entêtée. Je peux-tu t'embrasser? Juste sur la joue...

— Je te le permets, tu es mon meilleur ami, dit-elle en répondant à sa demande.

— Je t'aime, Graziella. Je ne t'oublierai jamais. C'est bien décidé, au risque de faire mourir ma mère, je vais m'enrôler. Tu sais que Price, mon patron, a été officier dans le huitième régiment et qu'il a été promu lieutenant-colonel? Parce qu'il a relevé deux compagnies, au moment d'une sorte de guerre appelée la guerre des Boers, il a été nommé responsable de l'organisation du camp de Valcartier. C'est tout près de Québec. Les travaux

ont commencé en août. L'électricité est installée, le réseau d'aqueduc est construit et les bâtiments ont déjà reçu 32 665 volontaires. La majorité de ces hommes sont maintenant déjà partis se battre. Moi, je vais prendre le prochain bateau, le dernier avant l'hiver.

— À ta place, j'écouterais ma mère, pour ne pas lui faire de peine.

— Ma mère veut le bonheur de son fils Alexis, qui va revenir de la guerre plus vivant que jamais.

— Bonne chance, mon ami Alexis! Je ne t'oublierai jamais, moi non plus, avoua Graziella en le serrant sur sa poitrine et en lui plaquant un baiser sur chaque joue.

— Je vais te revoir tantôt, quand le train va repasser par ici.

— Non, Alexis, on est mieux d'en rester là. Je vais m'asseoir à un endroit où tu ne pourras pas me voir.

La locomotive patientait sur les rails et exerçait ses sifflets. De sa main sur la bouche, Graziella fit voler un baiser de plus vers son ami et monta les marches en se tournant et retournant vers lui, un sourire aux lèvres.

Chapitre 7

Le *Progrès du Saguenay* fraîchement livré était ouvert sur la table devant Kate Davis.

Les yeux fixes, sans voir les pages imprimées, elle se faisait du mauvais sang. Ses faux espoirs la replongeraient-ils dans l'état léthargique duquel elle venait tout juste de sortir? Depuis deux ans, la vie ne l'avait pas ménagée. Cette jeune Graziella aurait pu redonner vie à sa maison, après le départ de ses deux enfants, Henry, son aîné, et Alicia.

Avant de faire sa toilette, elle sirotait lentement un thé de feuilles earl grey infusées juste à point dans une tasse de porcelaine anglaise. Machinalement, son regard se posa sur la rubrique des potins et des nouvelles concernant la bourgeoisie commerçante et professionnelle de Chicoutimi.

Elle y lut que les Dubuc, revenus depuis peu d'Europe, annonçaient leur prochain banquet pour le mois de novembre. Elle se souvint qu'elle avait négligé la dernière invitation à cette réception fabuleuse offerte généreusement par ces notables associés à Joseph-Dominique Guay dans la Compagnie de pulpe. Il lui faudrait une nouvelle toilette, quelque chose d'éclatant qui refléterait sa santé retrouvée. Elle en avait assez du noir. Pour la première fois depuis deux ans, lorsqu'elle était revenue de Saint-Joseph par le train en début de semaine, elle avait osé se vêtir de beige.

Trois jours s'étaient écoulés depuis son retour et elle n'était toujours pas installée dans sa maison de la rue Jacques-Cartier. Après la fuite de Graziella, elle n'avait pas voulu rentrer seule à Chicoutimi et avait accepté d'attendre Timothy jusqu'à la fin de la semaine. Que ferait-elle en ce jeudi ensoleillé? Pour se distraire, peut-être bien qu'elle furèterait dans les alentours afin de trouver une cuisinière-ménagère pour entretenir la maison louée de la rue Price. Ces Price, il y avait des rues à leur nom partout. C'était normal, avec le grand nombre d'usines qu'ils développaient dans toute la province de Québec.

D'un pas paresseux, elle se rendit au poêle, y glissa une bûche par le dessus en soulevant un rond, réchauffa son thé et revint à pas lents vers la table de la salle à manger. Au moment où elle s'assit, ses yeux se fixèrent sur la rubrique des faits divers, où elle lut, sous la plume du journaliste Auguste Béchard :

Mercredi, une jeune femme, sans identité connue à ce jour, a été retrouvée inconsciente par un passant, dans une talle d'aulnes entre la gare et la rivière Saguenay. Elle se remet lentement de ses blessures sous les bons soins de nos sœurs hospitalières. Si quelqu'un croit avoir des informations à son sujet, prière de les transmettre au shérif le plus tôt possible.

Kate relut l'article une deuxième et une troisième fois à voix haute en répétant à plusieurs reprises : « *Une jeune femme sans identité connue à ce jour... Sans identité...* Et si c'était Graziella, cette jeune fille retrouvée dans le bois derrière la gare par un passant? » se dit-elle.

Elle se demanda à quelle heure elle avait quitté la maison dans la nuit de lundi à mardi. Elle se rappela qu'avant le déjeuner, lorsqu'elle avait frappé contre le mur de la chambre d'amis, elle n'avait pas obtenu de réponse. Croyant qu'elle était malade, vu qu'elle l'avait entendue vomir au-dehors en fin de soirée, elle avait écarté le rideau et constaté que le lit ne semblait pas avoir été défait. Où Graziella était-elle allée? Sa dame de compagnie avait l'air bien débrouillarde, mais avait-elle l'innocence de la marmotte jamais sortie de son terrier, qui, aveuglément, se lançait sous les sabots du cheval?

Kate quitta sa chaise et vint à la fenêtre qui donnait sur la rue. Un attelage lui passait devant les yeux. Elle se dit à haute voix :

— Je loue une voiture et je me rends à l'hôpital! Je vais en avoir le cœur net.

L'horloge marquait dix heures et elle arriverait à Chicoutimi vers les deux heures en comptant le temps nécessaire à sa toilette. Il fallait faire vite. Elle ouvrit la porte et cria de toute la force de ses poumons :

— Monsieur, monsieur, pouvez-vous arrêter votre cheval?

Voyant que l'homme ne l'avait pas entendue, elle courut en tenue de nuit jusque sur le trottoir de bois et, en accompagnant sa demande de grands gestes des deux mains, elle répéta :

— Monsieur, monsieur, pouvez-vous arrêter votre cheval? J'aurais besoin de vos services.

Sensible à cette voix de femme, l'homme ordonna en tirant sur les cordeaux :

— Woh!

La voiture fit demi-tour. Parvenu au niveau de Kate, l'homme constata :

— La p'tite dame va se geler, en jaquette, même si la température est assez belle aujourd'hui. Qu'est-ce que j'peux faire pour vous?

— J'ai une urgence à Chicoutimi et je ne puis attendre le train du Lac jusqu'à ce soir. Pouvez-vous m'y conduire? Comme vous dites, la température est assez belle, pour un début d'octobre.

— Je veux bien laisser mon ouvrage pour vous, ma p'tite dame, mais il faut que j'avertisse ma Lucienne. Il va falloir que je vous compte un aller-retour, ainsi que l'usure des fers de mon cheval et de la voiture. Et puis, vous m'excuserez, mais vous comprenez que, avec toute cette vase dans les chemins, mon boghei n'est pas très propre.

— Allez avertir votre femme pendant que je me prépare. Je vous paierai ce qu'il faudra.

— Ça va faire un gros dix piastres en tout et partout pour mon temps pis l'usure.

— Vous n'y allez pas de main morte! Un bûcheron en forêt gagne trente cents de l'heure, et un contremaître, quarante.

— C'est à prendre ou à laisser, madame. Moi, ma journée est remplie et je suis obligé de changer mes plans. J'allais chercher mon beau-frère Ti-Douard, qui est prêt à m'aider à faire boucherie. Dix enfants autour de la table, ça mange! J'vais être obligé de remettre ça à demain. Ma Lucienne était fin prête à recueillir le sang des cochons égorgés dans le poêlon pour en faire du bon boudin frais. J'ai pas hâte d'arriver à la maison pour lui dire que ça ne sera pas pour aujourd'hui.

— Ce n'est pas un peu trop tôt, pour faire boucherie? dit Kate avec une pointe de doute dans la voix. La température n'est pas encore assez froide pour conserver la viande.

— J'ai encore de la glace de l'hiver passé dans un trou plein de foin. J'en ai assez pour aller jusqu'aux gros froids de novembre.

— Très bien, j'accepte vos conditions, vu l'urgence de la situation. Peut-être qu'en sachant combien je vous paie votre Lucienne sera moins fâchée, fit madame Davis en frissonnant.

Le regard soucieux tourné en direction de l'homme, elle détaillait une barbe de deux jours sur un visage rond aux yeux surmontés d'une épaisse ligne de sourcils. Une pipe pendait à ses lèvres et sa veste de laine à carreaux était ouverte sur une chemise grisonnante ouverte au deuxième bouton. Il avait l'air d'un bon vivant un tantinet grincheux. Elle n'avait pas le choix de se plier à sa demande si elle voulait en avoir le cœur net. Depuis mardi, gagnée par l'inquiétude, elle n'avait pas cessé un seul instant de regretter le départ précipité de sa nouvelle dame de compagnie.

— Vous payez avant! Je ne veux pas risquer de faire un voyage aller-retour à Chicoutimi, la ville des péteux, pour me faire dire d'attendre à la semaine prochaine. Votre mari doit gagner des bons salaires, pour que vous restiez dans une maison de même. Il est sûrement dans l'administration de la Price Brothers.

— Je n'ai pas à vous raconter ma vie. Une entente est une entente. Allez avertir votre beau-frère Ti-Douard et votre Lucienne. Lorsque vous reviendrez me chercher, je vous paierai les dix dollars.

— À votre convenance, ma p'tite dame. Allez, hue!

Il agita les cordeaux sur les flancs de son cheval blond.



Timothy Davis déposait son chapeau *navy*⁶ sur la console. Après avoir lu le mot que sa femme y avait laissé, il remplaça ses cheveux séparés au milieu devant le miroir. À la cuisine, en reluquant la théière refroidie, il s'avança de deux pas, accrocha une bûche dans la boîte et la glissa dans le poêle. Les tisons enflammèrent l'écorce de bouleau dont le grésillement égaya la cuisine. Kate était partie en catastrophe, sans rien lui laisser de prêt à manger. Il se débrouillerait comme il l'avait fait depuis trois mois, depuis que leur fils Henry était parti pour l'Angleterre.

En fredonnant sourdement, il se rendit à la salle à manger et tira une chaise. Plongeant la main dans la boîte de cigares qui garnissait en permanence le milieu de la table, il en extirpa un, le tourna et le retourna, le lécha, le fit rouler encore et encore entre ses doigts, puis porta le bout étroit à ses lèvres. Ayant frotté une allumette de bois à sa longue boîte de carton, il fit monter plusieurs volutes vers le plafond. Il s'empara du premier journal sur la pile et commença à le feuilleter distraitemment en se demandant pourquoi Kate était partie aussi vite, alors qu'elle ne devait retourner à Chicoutimi qu'avec lui en fin de semaine. Et comment s'était-elle rendue là? Sa Kate, quand elle avait une idée en tête, il n'y avait rien pour l'arrêter. Cependant, il ne devait pas trop s'inquiéter, elle téléphonerait en soirée pour lui expliquer sa décision.

Ses yeux se posèrent sur un article qui disait que, après avoir obtenu le premier rang parmi les producteurs de pulpe au Canada grâce à son essor surprenant, la Compagnie de pulpe de Chicoutimi venait de terminer l'ajout d'une troisième scierie.

Timothy se racla la gorge et évacua une bouffée de fumée qui se perdit dans la salle à manger. Ce Dubuc savait se servir de son expérience de banquier pour faire progresser rapidement une industrie dans le secteur des pâtes et papiers.

Kate et lui accepteraient l'invitation à leur prochain banquet, qui ne manquerait certainement pas d'envergure, comme tous ceux auxquels il avait déjà assisté. L'ambiance y était joyeuse et un esprit de camaraderie y régnait.

Ces Canadiens français, ils savaient s'amuser avec bonhomie, sans être trop guindés malgré le costume de circonstance exigé à un tel événement. Quoique Timothy fût haut placé dans l'entreprise de Price, il ne se sentait pas autant que William en compétition avec Julien-Édouard-Alfred Dubuc, le directeur-gérant de la Compagnie de pulpe; on disait que c'était une usine de production quasi identique à celle de Jonquière, et maintenant à celle de Kénogami, la ville toute nouvelle que Price, son compatriote en raison de ses racines britanniques qui remontaient à son grand-père, avait fondée en 1912.

Timothy délaissa le journal et alla au poêle remplir une tasse de thé. N'ayant rien mangé depuis le lunch enfilé à la sauvette à la cantine de l'usine, il marcha vers l'armoire et en renifla l'intérieur. Kate y avait laissé des brioches crémees à la vanille.

Attablé à nouveau dans la salle à manger, il se demanda une fois de plus pourquoi sa femme était partie en catastrophe. Ce n'était quand même pas dans ses habitudes. En croquant à belles dents dans la pâte levée, il se souvint de leur première rencontre dans une rue de New York. En s'accrochant les pieds à une planche du trottoir, elle lui était tombée dans les bras, tout simplement. Il l'avait invitée à dîner au restaurant de son hôtel et il n'avait plus été capable de s'éloigner de cette femme dynamique, belle et drôle, sans préjugés, capable de se relever des pires épreuves.

Lundi, lors de son arrivée après trois mois de repos sur les bords du Piékouagami, la mine réjouie de sa femme l'avait rassuré. Ne démentant pas sa nature généreuse, sur le train, elle avait trouvé le moyen de tisser un lien d'amitié indissoluble avec une jeune fille polie, à sa place et qui s'exprimait correctement, en un mot une personne qui savait passer parmi le monde, selon l'expression des gens du pays. Il était dommage que cette Graziella, qui aurait été une dame de compagnie sans pareille, les ait quittés si cavalièrement.

Timothy fit tomber sur sa chemise les particules de pâte sucrée en agitant la serviette de table dans son épaisse moustache. Il se concentra sur les cotes boursières, plissa le front et sourit en se disant que ses placements dans la Price Brothers avaient encore augmenté. Quelle serait la réaction de William, s'il achetait des actions dans la Société de pulpe de Chicoutimi qui ne cessait de grandir? Dubuc, son gérant, arrivait justement de France et d'Angleterre avec sa femme, Anne-Marie Palardy, des investissements européens en poche.

Il continua à feuilleter son journal et à jouir de la fumée de son cigare en lapant de temps à autre une gorgée de thé.



Kate pensa que son mari avait lu le mot qu'elle avait laissé sur la console le matin avant de partir pour Chicoutimi en boghei. Il devait attendre son coup de fil. Comment prenait-il ce départ précipité après les trois jours de lune de miel qu'ils avaient pensé prolonger jusqu'en fin de semaine? En jetant un coup d'œil à Graziella qui dormait, elle soupira lourdement, le regard voilé.

C'était la première fois qu'elle acceptait qu'une autre que son Alicia couche dans ce lit, depuis son départ prématuré. Dans les traits pâles de cette étrangère, elle reconnaissait ceux de la mort qui lui avait enlevé son bébé. Mourir à quinze ans, quand la vie ne faisait que commencer, c'était si cruel! Il ne fallait pas qu'elle se laisse aller à y penser. Sinon, ses démons, comme elle appelait l'état de morosité qui l'avait jadis assaillie, la surprendraient à nouveau.

Pour libérer son esprit du souvenir de ses épreuves successives, elle s'adossa confortablement. En fixant les tentures qui encadraient la fenêtre, elle se remémora la journée qu'elle avait eue. Son cocher de dernière minute avait rouspété tout le long du trajet contre des chemins aussi mal entretenus alors que les grandes compagnies de pulpe et de papier prenaient autant d'envergure. L'esprit de clocher qui sévissait tant à Chicoutimi qu'à Jonquière ainsi que la concurrence larvée entre les deux villes n'aidaient pas à prendre des décisions favorables aux voyageurs. Tout un chacun tirait « son bord de la couverture » et essayait d'obtenir le Klondike.

Le cocher s'en était ensuite pris à Price, qui exploitait ses hommes en les payant mal, à Dubuc et à son acolyte Guay qui, même s'ils étaient des Canadiens pure laine, n'agissaient pas mieux que leur compétiteur né au Chili, quand ils étaient placés devant un tas de pépites d'or. Lui, Jean-Luc Simard, ne travaillerait jamais pour des sangsues qui suçaient le sang des pauvres hommes, lesquels bâchaient du matin au soir dans les chantiers pendant les longs hivers sans voir leur famille, quand ils ne s'esquintaient pas comme ouvriers dans les usines. C'était perdre son temps que de fabriquer du papier quand la bonne terre du bon Dieu criait ses besoins. Les enfants à l'école n'avaient pas besoin de cahiers lignés, quand lui-même avait très bien pu se rendre jusqu'en quatrième en écrivant sur la même ardoise, un moyen bien plus économique. Oui, tout ça était bien moderne et payant pour les gros, mais pas tellement avantageux pour les grands chemins qui ressemblaient plutôt à des layons à vaches, alors que les voitures à cheval devaient cohabiter avec les chars à gaz qui se multipliaient. Si sa Bernice se cassait une patte dans ces trous sans bon sens, les élus, tant municipaux que provinciaux, entendraient parler de lui. Il s'était ensuite attardé sur la pauvreté des colons en terminant par :

— Ouais, y en a, de la grosse misère noire!

Il avait ordonné à son cheval de s'arrêter dans la cour de l'hôpital. Kate lui avait demandé de l'attendre; il devrait la reconduire au 150 de la rue Jacques-Cartier.

Coiffée d'un voile blanc qui tombait sur les épaules d'une robe de la même couleur, sœur Saint-Dominique lui avait souhaité la bienvenue et avait exprimé la joie qu'elle ressentait de voir que leur bienfaitrice avait retrouvé la santé après avoir passé deux mois sur les bords du Piékouagami; il n'y avait pas de meilleur endroit pour respirer le grand air.

Kate lui avait demandé :

— Ma sœur, qui est la jeune fille qui a été trouvée blessée dans le boisé près de la gare par un passant?

La religieuse avait répondu :

— Elle a réussi à nous dire qu'elle se nommait Marguerite Angers.

Kate ne connaissait pas ce nom. Malgré cela, elle avait insisté pour la voir. En reconnaissant Graziella entre les draps blancs du lit d'hôpital, elle avait pensé que, sans doute, elle avait voulu demeurer incognito. C'était une bonne nouvelle; si la jeune fille avait donné son vrai nom, peut-être que les religieuses n'auraient pas accepté de la lui confier, vu qu'elle avait été engagée à la cuisine à la demande d'un curé. Mais cela ne lui disait pas pourquoi elle avait quitté sa maison de Kénogami.

Après avoir argumenté avec la supérieure, elle avait pu emmener Graziella chez elle pour la soigner. Elle avait prétexté qu'elle voulait redonner un peu de ce qu'elle recevait aux gens de son milieu. Comme la sainte femme connaissait la réputation des Davis, des donateurs importants, elle avait accepté. Cependant, Kate avait dû signer un papier dégageant l'hôpital de toute responsabilité. De plus, la supérieure avait ajouté qu'elle voulait avoir des nouvelles et que, si la généreuse dame changeait d'idée, la blessée reviendrait à l'orphelinat, peut-être bien pour remplacer à la cuisine une certaine Graziella Cormier qui ne s'était pas présentée à la gare de Chicoutimi le lundi précédent.

Madame Davis avait aidé sa protégée à monter dans le boghei de Jean-Luc Simard. L'homme avait exigé un écu supplémentaire pour les conduire chez elle. En fin de compte, Kate avait glissé un dollar de plus dans sa main qui tenait les cordeaux. Pour le coup, il était allé jusqu'à offrir d'aider sa cliente à mettre la jeune malade au lit.

Kate fut tirée de ses réflexions par Graziella, qui se plaignit sourdement en levant son bras droit de sur la couverture.

— Est-ce que ça va? s'informa sa bienfaitrice d'une voix inquiète en se penchant au-dessus de son visage.

Pensant que la jeune fille n'avait pas entendu sa question, elle se rendit à la fenêtre, qui donnait sur la cour de l'orphelinat. Sous ses yeux, les petits piaillaient comme des bébés oiseaux attendant de se blottir sous les ailes chaudes et réconfortantes d'une mère.

Les paroles de Jean-Luc Simard résonnèrent dans sa tête : « Ouais, y en a, de la grosse misère noire! »

Son regard bleuté revint se poser sur le corps de la jeune fille, qui disparaissait aux trois quarts sous les couvertures, des couvertures fabriquées à Londres, de l'autre côté de l'Atlantique. Jadis, elle les avait attendues patiemment en caressant son ventre bombé d'un petit être dont elle ne connaissait pas le sexe, en espérant cependant que ce soit une sœur toute blonde pour son Henry. En couvant l'enfant à venir, elle déchiffrait Nietzsche.

La mer, la grande solitaire, l'ermite dans le silence du désert aux monologues longs comme des siècles. La mer, c'est ce qu'il y a depuis la nuit des temps, l'embryon originel de tout être, l'utérus fécond de la mère Nature. La mer, cet animal sauvage et vorace qui dévore la vie autant qu'il lui donne naissance, distraitemment, indifféremment, insouciamment; le long de ses flots ondoyants s'enchevêtrent la vie et la mort.

La mer, son Henry l'avait traversée sur un transatlantique, il y avait de cela trois mois. Dans son ventre, Kate avait ressenti la douleur de son départ aussi fort que lorsqu'il s'était détaché d'elle pour vivre hors de son utérus. Après que les vagues l'eurent drossé jusque sur les côtes européennes, ses tripes avaient été dévorées par la mer, cet animal sauvage qui lui avait aussi donné naissance. En deux ans, ses enfants avaient quitté le nid.

Kate essuya une larme de son mouchoir en remarquant le jeune orphelin qu'elle affectionnait plus particulièrement, retiré dans un coin de la cour. Il avait l'air de pleurer.

« Ouais, y en a, de la grosse misère noire! » Ce Jean-Luc Simard qui l'avait reconduite le matin de Kénogami jusqu'à l'hôpital pour un dix piastres, il l'avait connue, la grosse misère noire, et il voulait qu'elle soit emportée par la vague de la colonisation plutôt que par celle de l'industrialisation. Voyait-il plus loin que tous les gens d'affaires aveuglés par un tas de pépites d'or?

— L'avenir le dira, dit-elle tout haut en se demandant si elle en faisait assez pour soulager les peines des autres en tentant d'oublier les siennes.

L'orphelin s'assit sur le sol froid et humide, et Kate retint un sanglot en retournant vers le lit de son Alicia, occupé par une jeune fille à qui elle apporterait son soutien. C'était bien décidé, que Timothy fût d'accord ou non.

La mer, finalement, c'est la santé éternelle, le meilleur sel et le meilleur levain de toutes les générations, le bain de jouvence de l'humanité, avait ajouté Nietzsche.

Son utérus déserté se gorgeait de richesses à nouveau. Elle serait une fois de plus la mer-mère, protectrice des poissons de toutes les couleurs, des algues, des coraux et même des

requins.



On était vendredi matin, le lendemain de l'arrivée de Graziella dans la maison cossue des Davis. Kate avait téléphoné à son mari la veille pour lui annoncer qu'elle avait retrouvé sa dame de compagnie blessée. Il arriverait le soir même par le dernier train et repartirait soit dimanche avec une occasion, soit lundi matin en même temps que les voyageurs en route vers Québec.

— Graziella, je vous apporte un bon bouillon de poulet que j'ai cuisiné moi-même, annonça Kate. Claire ne sait pas encore que je suis revenue en ville, je ne lui ai pas téléphoné afin d'être seule avec vous.

— Qui est Claire? s'informa faiblement la jeune malade.

— Je ne voudrais pas lui donner le titre de servante, mais c'est la personne assez dévouée pour venir m'aider aux travaux de la maison.

— Ce ne sont pas tous les maîtres qui parlent comme vous. J'en connais qui sont si durs! dit-elle en pensant à Alida.

Son œil droit enflé et bleui se démarquait de telle façon qu'il semblait prendre toute la place dans son visage farineux. Il était visible que ses cheveux en broussailles n'avaient pas été lavés depuis plusieurs jours. Debout à côté du lit, Kate l'observait avec un regard compatissant. Après l'avoir soustraite aux bons soins des religieuses de l'orphelinat, elle ne l'avait quittée que pour téléphoner à son mari, descendre mettre des bûches dans la fournaise de temps en temps et lui préparer ce bouillon qui, espérait-elle, la ressusciterait. La nuit précédente, elle avait sommeillé légèrement dans la chaise à côté de la commode au cas où Graziella aurait requis quelque service de sa part. Lorsqu'elle avait vomi de la bile, elle avait tenu le bassin en ne pensant qu'à une chose : « Qu'est-il arrivé à cette jeune fille faite pour le bonheur? »

Mais ce n'était pas le temps de la fatiguer avec ses questions. Pour l'instant, elle s'en tiendrait aux explications de sœur Saint-Dominique, qui ressemblaient mot pour mot à l'entrefilet paru dans le *Progrès du Saguenay*.

Le dos appuyé à deux oreillers, Graziella sirotait par petites gorgées le bouillon de poulet si généreusement cuisiné par une étrangère compatissante. D'un œil en coin, elle observait Kate qui piétinait maintenant devant la fenêtre. Si elle s'était retirée, c'était sûrement par délicatesse, pour ne pas lui rendre la situation encore plus pénible qu'elle ne l'était. Graziella se dit que les questions viendraient très bientôt. Les religieuses devaient lui avoir dit qu'elle

se nommait Marguerite Angers, du nom de la mère d'Alexis qu'elle leur avait donné pour passer incognito. Une fois de plus, elle se traita d'inconsciente. Le mensonge ne menait nulle part, il n'apportait que des ennuis. Et, pour elle, les ennuis s'amoncelaient à une vitesse vertigineuse. Lorsque cette dame apprendrait qu'elle était enceinte, elle la mettrait sûrement dehors. Malgré ce risque, elle répondrait franchement aux questions; cependant, elle ne prendrait pas les devants.

— Madame Davis, merci pour le bon bouillon, dit-elle d'une voix qui dénotait déjà plus de tonus. J'ai réussi à vider la tasse.

Kate revint vers elle et Graziella trouva magnifique son ombre découpée par la lumière du matin qui entrait par la fenêtre.

— Je m'excuse pour tout le mal que je vous ai causé. J'étais bien avec les religieuses, mais, avec vous, c'est beaucoup mieux. J'aime le calme de cette chambre.

— C'est la chambre de ma fille Alicia. Je veux vous l'offrir.

— Vous êtes trop bonne! Je n'en mérite pas autant. J'aimerais connaître votre fille.

Cette demande prenait Kate au dépourvu. Elle voulait vivre un événement à la fois. En premier lieu, elle lui avait attribué une chambre qu'elle avait conservée jusque-là intacte, comme si elle en avait fait un sanctuaire à la mémoire d'Alicia. De plus, c'était trop pour elle d'avouer qu'elle était partie pour toujours. Elle répondit :

— Je vous ai déjà dit qu'à chaque jour suffit sa peine. Le temps viendra où je vous la présenterai. Pour l'instant, je ne veux qu'une chose, c'est que vous vous rétablissiez et redeveniez la fille pleine de vie que j'ai rencontrée dans le train et qui va devenir ma dame de compagnie.

— Je vous l'ai déjà dit, je ne mérite pas un tel honneur. Je me suis sauvée malgré toutes vos bontés.

— L'important, c'est que je vous ai retrouvée et que vous êtes ici, à Chicoutimi, dans ma maison, comme je vous l'avais promis. Les choses se sont arrangées d'elles-mêmes et, finalement, c'est le ciel qui a tenu ma promesse.

— Vous avez vraiment le cœur sur la main!

— C'est que j'ai de la difficulté avec la souffrance. Pendant que vous dormiez, j'ai suspendu vos vêtements dans la penderie. Claire va les nettoyer lundi. En attendant, je vais vous prêter les miens; nous avons pratiquement la même taille.

Elle eut une soudaine bouffée d'émotion, et les larmes lui montèrent aux yeux. Elle ajouta pour se calmer :

— La nuit dernière, dans votre sommeil, vous avez prononcé le nom de deux hommes, Joseph et Alexis.

— Ce sont deux jeunes garçons qui ont été bons pour moi, expliqua-t-elle.

En affirmant cela, Graziella eut une pensée peu amène pour le père de l'enfant qui se développait dans son sein. Elle voulait en arriver à ne plus le condamner pour sa lâcheté, mais, pour l'instant, la colère qui l'habitait était plus forte qu'elle.

Péniblement, elle sortit de sous les couvertures et s'assit sur le bord du lit. Kate se précipita vers elle.

— Puis-je vous aider, Graziella?

— J'ai mal au cœur.

— Attendez, je vous apporte le bassin!

Le temps de le dire, la jeune blessée avait régurgité sur les draps et sur le plancher de bois ciré. Ses sanglots semblaient repousser les quatre murs de la chambre d'Alicia. Compatissante, Kate lui dit :

— Ne vous en faites pas, je vais appeler Claire. En attendant qu'elle arrive, je vais vous aider à vous nettoyer et, après, je vais vous installer dans la chambre de mon fils Henry.

Elle sortit de la commode une jaquette de coton brodée à l'encolure et aux manches. Elle dégarnit le lit souillé, descendit à la cuisine, téléphona à la servante et revint avec un bassin d'eau tiède. Délicatement, elle commença à débarbouiller Graziella. Pendant quelques minutes, Kate se démena entre la table de chevet et la jeune blessée qui soupirait :

— Je n'ai jamais causé de soucis comme ça à qui que ce soit. Pardon, madame!

— Ce n'est pas grave. Lorsque vous serez guérie, tout rentrera dans l'ordre. Maintenant que vous êtes propre, je vais vous soutenir jusqu'à la chambre de mon fils. Un peu d'exercice ne vous fera que du bien.

Conciliante, Graziella se laissa faire. La tête lui tournait et elle était devenue aussi blême que les draps. Kate le remarqua.

— Je vois que vous vous sentez mal. C'est parce que vous ne nous êtes pas beaucoup levée depuis presque trois jours. Faites-moi confiance, je vous soutiens par-dessous le bras.

En marchant lentement dans le passage, elle poussa une porte de bois naturel de la même teinte que tous les murs et planchers de la maison. Une nouvelle chambre s'offrit au regard de Graziella.

Un chiffonnier, voisin d'un lit à une place recouvert d'un jeté écossais, était garni d'un avion de bois miniature fait à la main. À côté, il y avait une pile de livres et la photo d'un jeune homme d'un peu plus d'une vingtaine d'années peigné de la même façon que Timothy Davis, sans la très surprenante et britannique moustache en guidon sur la lèvre supérieure. Henry était un très beau garçon qui tenait de ses parents. Pourquoi n'y avait-il pas de photo d'Alicia dans sa chambre? Peut-être en verrait-elle une au salon ou dans la salle à manger lorsqu'elle aurait la chance de visiter cette maison, plus grande encore que celle des Grenier!

Maintenant couchée sous des couvertures de laine, la jeune fille eut la surprise de voir Kate s'asseoir sur le bord du lit. Pour retarder les confidences qu'elle craignait sans pouvoir s'en parer, Graziella demanda :

— C'est la photo de monsieur Henry, sur la commode?

— Oui, c'est la photo de notre fils, parti pour l'Angleterre il y a trois mois. Je n'ai jamais été d'accord avec sa décision. Sous prétexte de visiter la parenté de mon mari, il avait en tête de s'enrôler, j'en suis certaine. Lors de son départ en juillet, on annonçait déjà qu'une guerre se déclarerait prochainement, et c'est ce qui est arrivé en août.

— Les hommes ne pensent qu'à la guerre, que ce soit avec les loups, les originaux ou leurs semblables. Justement, Alexis, l'un des garçons que j'ai nommés dans mon sommeil, a parlé de prendre le prochain bateau pour l'Europe en partance de Québec.

— Quand avez-vous connu cet Alexis?

Graziella savait que Kate pourrait lire son mensonge dans son regard. Elle fixait donc le voilage de la fenêtre.

— C'est un ami d'enfance...

— Ma fille, affirma-t-elle, je vois que vous avez repris des forces, depuis une heure. Avant l'arrivée de Claire tantôt et de mon mari dans la soirée, il faut que nous parlions.

L'estomac serré et le regard terne, Graziella louchait toujours vers le rectangle de lumière qui jouait dans la soie du rideau.

Les aveux étaient pour tout de suite.

Chapitre 8

Kate ne quittait pas des yeux le visage tuméfié de Graziella. Elle avait l'air aussi mal à l'aise que sa protégée. Cependant, elle n'avait pas le choix, elle devait connaître la cause de cet accident. Avait-elle été violée, volée, ou était-elle tout simplement tombée? Toutes les hypothèses étaient plausibles. Les religieuses n'en savaient pas plus qu'elle, et le shérif n'avait encore rien trouvé de concluant. Il était sûrement retourné à l'Hôtel-Dieu dans l'intention de questionner la jeune blessée en pensant que la mémoire lui était revenue complètement et qu'elle serait en mesure de répondre à ses questions; les sœurs avaient dû lui dire où elle était maintenant. Elle en déduisait qu'on frapperait à sa porte en fin de journée. Si elle voulait défendre la jeune femme pour la garder auprès d'elle comme dame de compagnie, il fallait qu'elle soit la première à savoir.

— Graziella, nous en sommes venues au point que je redoutais. Il faut que vous me disiez ce qui vous est arrivé. Vaut mieux que tout soit clair entre nous deux.

— Je suis bien d'accord, approuva la jeune fille.

Elle se retenait pour ne pas mouiller le lit d'Henry de toutes les larmes de colère et d'inquiétude qui étouffaient sa joie de vivre. L'orage grondait en elle. Qu'était devenue l'adolescente joyeuse, fouguese et fantasque qu'elle avait été, lorsque, en symbiose avec Enfer, elle parcourait les champs et sautait les ruisseaux? Il y avait déjà si longtemps de cela! C'était hier, mais elle avait l'impression d'avoir vieilli de dix ans, depuis.

— Je vous écoute, ma fille. Prenez le temps qu'il faudra, mais je veux tout savoir. Vous savez que je suis prête à tout pour vous défendre.

N'en pouvant plus de se retenir, Graziella éclata en sanglots. Madame Davis l'entoura de ses deux bras et l'attira à elle.

— Je vous l'ai dit, prenez votre temps. Lorsque vous serez libérée de ce qui vous tracasse, si vous en avez encore la force, nous laverons cette tignasse et vous pourrez prendre un bain. Je demanderai à Claire de faire chauffer l'eau.

La jeune fille recula. Elle était prête à parler, mais cette proximité avec une étrangère au si grand cœur lui faisait perdre ses moyens. Elle était si peu habituée aux effusions, que

même sa mère économisait! Pour un catholique, la position d'autorité devait se démontrer dans la froideur; de donner son affection en touchant et en embrassant ses enfants était sujet à remontrances. Kate comprit et prit place dans le fauteuil de velours à côté du lit. D'une voix tremblotante qui traduisait son embarras, Graziella se retrempa dans le souvenir des derniers jours.

— Vous devez savoir que le train de mardi soir a eu un bris et n'est pas allé plus loin que Jonquière. Mercredi, une fois réparé, il a donc dû rendre ses passagers à bon port. J'avais décidé de m'en aller à Québec. Cependant, j'ai voulu profiter de ce détour pour voir Chicoutimi. À la gare, le préposé a annoncé aux voyageurs que le train aurait encore plus de retard que prévu, vu la grande quantité de marchandises à décharger et à charger. Il nous a suggéré d'aller marcher sur la rue Racine pour constater la dévastation occasionnée par le grand feu de 1912 et les progrès de la reconstruction. Moi, à la place, je voulais admirer le Saguenay. J'avais tellement entendu parler de ce fjord qui rendait possibles les plus longs voyages jusqu'à l'océan! Aussi, je m'ennuyais de l'eau. J'ai grandi sur le bord d'une rivière, vous savez. Même si le sol était glacial, je me suis assise par terre, et j'ai sorti mon porte-monnaie pour vérifier s'il me restait suffisamment d'argent pour vivre à Québec, si je ne trouvais pas de travail dans un hôpital ou dans un hôtel avant de lancer mon propre commerce. Je pensais aussi qu'il était plus facile de commercer dans une grande ville que dans une petite, où les préjugés envers les femmes sont si lourds à porter. Je me suis dit qu'il n'était pas prudent de garder un tel montant dans ma poche. J'ai alors glissé cent dollars dans mes bottes. Comme j'allais remettre mon porte-monnaie dans ma poche, cet homme est arrivé. Il s'en est emparé et a couru vers le quai de la traverse de Sainte-Anne. Je l'ai rattrapé et me suis battue avec lui jusqu'à ce que je tombe et puis... plus rien. Vous connaissez la suite.

Éberluée, Kate demanda :

— Est-ce que cet homme vous a touchée d'une façon particulière?

— Je vois ce que vous voulez dire... Non, il n'a que volé mon argent.

— De quoi avait-il l'air?

— Il avait les cheveux longs, une barbe folle et des vêtements tellement usés que je voyais sa peau par les trous. Ah oui, il était pieds nus.

Kate pensa à l'histoire que lui avait racontée Jean-Luc Simard à propos d'un homme très pauvre qui n'envoyait pas ses enfants à l'école en hiver parce qu'il n'avait pas d'argent pour leur payer des souliers. Lui-même allait bûcher et tendre des collets en s'entourant les pieds de peaux attachées aux chevilles avec de la corde à moissonneuse. Elle admirait aussi le courage de Graziella, une jeune fille au caractère bouillant comme celui de son Alicia. La jeune femme ajouta :

— Je n’aurais pas dû courir après lui. Il avait peut-être besoin de cet argent pour nourrir sa famille...

— Les religieuses ont retrouvé les cent dollars dans vos bottes et me les ont remis. Quant à moi, je leur en ai fait don de vingt-cinq pour leurs œuvres en retour des bons soins qu’ils vous ont prodigués.

— Je vais vous le remettre avant de partir.

— Comment ça, avant de partir! J’ai une responsabilité envers vous. J’ai signé un papier m’engageant à vous protéger, sinon le shérif vous retournera à l’hôpital. Vous avez eu une bonne idée de donner le faux nom de Marguerite Angers. J’ai une autre question. Qu’avez-vous fait de mardi matin à mercredi?

Le regard baigné dans celui de Kate, Graziella, libérée, répondit franchement :

— Je ne vous ai pas dit la vérité en vous affirmant qu’Alexis était un ami d’enfance. Je l’ai rencontré pour la première fois à la gare de Jonquière mardi matin. Je voulais me rendre à Québec. Comme le train en provenance de Chicoutimi était déjà passé et que j’avais faim, il m’a invitée dans sa famille pour la journée et la nuit. Marguerite Angers, c’est le nom de sa mère. Je m’excuse. Mais pour l’enrôlement, c’est vrai. Il veut partir de Québec par le prochain bateau sous la responsabilité de William Price.

— Avez-vous encore des nausées? demanda Kate en voyant Graziella qui ravalait laborieusement sa salive.

— Oui, mais je ne vomirai pas.

— Est-ce fréquent? La nuit où vous avez couché chez nous à Kénogami, je vous ai entendue sortir pour vous rendre à la bécosse. Et, depuis que vous êtes ici, vous avez vomi deux fois.

Graziella inspira longuement en pensant qu’il fallait qu’elle ait du courage et qu’elle aille jusqu’au bout de ses confidences.

— La vérité, c’est que je crois être enceinte.

— Enceinte!

Kate allait d’une surprise à une autre. Ses grands yeux bleus interrogateurs dévisageaient Graziella comme s’ils la voyaient pour la première fois. Elle attendait la suite.

— Vous vous souvenez que, dans le train, je vous ai dit que j’avais mal au cœur et que c’était à cause des vibrations et de la fatigue? À ce moment-là, je ne le savais pas, quoique je n’aie pas eu mes règles en août et en septembre. C’est madame Angers qui m’a mis la puce à l’oreille. Pour éviter le déshonneur, je lui ai dit que j’étais mariée.

Kate devait-elle se résigner à mentir pour garder cette jeune fille avec elle? Certes, elle avait eu un coup de foudre pour Graziella dans le train, mais cette tournure des événements était inattendue. Puisqu’elle s’était dit qu’elle réglerait les situations à mesure qu’elles se

présenteraient, elle n'hésita qu'un instant. D'une générosité qui ne s'était jamais démentie, elle décida d'y aller selon son cœur.

— Vous avez bien fait. Je suis prête à vous aider. Vous n'avez pas à me dire comment cela est arrivé, ni qui est l'homme qui vous a mise dans cet état, si vous n'en avez pas envie. Comme vous aviez pris un billet pour Québec, nous dirons que votre mari est mort écrasé par un arbre dans un chantier aux alentours de Québec. Nous ne sommes pas obligées d'aller dans tous les détails. Personne ne demandera à voir les registres du curé. Ce sera un secret entre nous deux.

Graziella laissait libre cours à l'émotion qui l'habitait et qui noyait ses joues. Cette parfaite étrangère lui prodiguait plus d'attention qu'elle n'en avait jamais reçu de sa mère. Aucune parole originale ne lui venait pour exprimer son immense reconnaissance envers sa bienfaitrice.

Elle se contenta d'un merci banal.



— *My Dear*, j'accepte à la condition que vous gardiez cette mine. Cette semaine, je vous ai retrouvée comme avant et je ne veux plus vous perdre. Vous savez combien je tiens à vous!

Monsieur et madame Davis étaient au salon, un verre de sherry à la main, et conversaient en anglais. Kate se tenait droite dans un fauteuil, drapée d'une robe de mousseline crème assez chic pour se démarquer dans une soirée. En enveloppant son cher mari d'un regard tendre, elle répondit de sa voix la plus convaincante :

— *Dear Timothy*, que vous êtes généreux! Comme je vous l'ai dit, depuis que j'ai rencontré Graziella, je me sens revivre. Nos deux enfants partis, la maison est si vide! Les rencontres sociales et mon implication dans les œuvres de charité n'arrivent pas à combler le grand vide qui s'est installé en moi.

— Un bébé dans la maison, ce ne sera pas trop pour vous?

— Je suis sûre de l'aimer comme s'il était le mien, cet enfant-là. Vous savez comment je me sens quand je visite les petits orphelins! Hier, j'ai vu mon préféré, le petit Pascal, qui pleurait assis par terre dans la cour. Cela m'a fendu le cœur. Je ne veux pas cela pour l'enfant de Graziella et je lui pardonne d'être tombée dans les bras d'un homme sans conscience. Nous l'élèverons ensemble et il sera le rayon de soleil de cette maison devenue si triste.

— Et Claire, qu'est-ce qu'elle en dit?

— Je ne puis le dire. Elle est restée de glace. Elle m'a aidée sans un mot à changer le lit de notre Alicia, ainsi qu'à laver les draps et les cheveux de Graziella. S'il y a des problèmes,

nous les réglerons à mesure, c'est la devise que j'ai adoptée. C'est bien décidé : Graziella sera ma dame de compagnie et nous lui paierons un bon salaire. Elle sera logée et nourrie.

Timothy plongea ses lèvres moustachues dans son verre de sherry, les lécha délicatement et piaffa sourdement en ayant l'air de réfléchir. D'une voix inquiète, il demanda :

— Pour tomber enceinte à cet âge, ne croyez-vous pas qu'elle soit trop bonne des hommes? En plus, c'est une jeune fille devenue femme trop tôt; un appât alléchant pour des loups affamés! N'aurez-vous pas à la surveiller étroitement?

— Vous savez comment sont les jeunes filles de quinze ans! Elle a pensé avoir trouvé son prince charmant et lui est tombée dans les bras. C'est lui qui a toutes les responsabilités dans ce qui est arrivé. Il était déjà marié et père. Il n'a voulu que s'amuser pendant que sa femme était au sanatorium, sans se préoccuper des conséquences. Moi, chéri, j'ai eu la chance de vous tomber dans les bras en marchant dans la rue, à juste dix-huit ans. Si je vous avais rencontré dans un bois, il me serait probablement arrivé la même chose. Vous m'attiriez tant!

Son ton était celui du badinage, mais Timothy se contenta d'esquisser un sourire.

— Nous nous sommes mariés avant.

— C'est ce que nous dirons pour sauver Graziella. Son mari est mort écrasé sous un arbre dans un chantier. Pour le reste, c'est un secret entre nous. Claire n'est même pas au courant.

— Ne trouvez-vous pas que tout va trop vite? Votre affection pour cette jeune fille me semble démesurée. Je ne veux pas que vous soyez déçue une fois de plus. Je connais trop bien les effets de la peine sur votre santé. Je vous répète que ces deux dernières années ont été pénibles.

Plus que pour convaincre son mari, Kate tentait de trouver les mots pour s'expliquer à elle-même en premier lieu la toquade qu'elle avait pour Graziella. Elle dit :

— Vous avez raison. Tout va trop vite et cette affection devenue très profonde en si peu de temps semble démesurée. Ce que je ressens est plus fort que moi; cette jeune fille forte et lucide me rassure. Sa spontanéité ne fait que me la rendre encore plus sympathique.

— Justement, qu'elle ait accepté une invitation à suivre une étrangère en descendant du train pour ensuite se sauver en pleine nuit ne vous inquiète-t-il pas? Elle a fait preuve de légèreté et d'inconscience.

— Elle n'a que dix-sept ans. Malgré sa maturité apparente, elle reste une adolescente.

— Une adolescente déterminée et souvent irréfléchie, qui ne laisse pas les hommes indifférents, je puis vous l'assurer. Elle pourrait vous causer bien des soucis.

— Elle a grandi en bordure de la forêt à entendre hurler les loups la nuit, pour reprendre votre comparaison. Sa spontanéité tient plus de l'instinct de survie que de la légèreté.

— Vous avez une façon de la défendre qui peut être convaincante. Mais ce n'est pas suffisant pour moi.

— Je compte sur l'éducation religieuse qu'elle a reçue des bonnes sœurs pour tempérer son goût du risque. Ses réflexions depuis qu'elle est ici m'en ont convaincue : elle n'a pas l'intention de retomber amoureuse de sitôt.

— Et vous croyez que ce sera le cas? Je n'en suis pas si sûr...

— La nature humaine est faible, vous le savez autant que moi. Je veux être là pour lui tendre la main si cela lui arrive à nouveau.

— Vous vous en sentez la force?

— Je ne veux pas laisser passer cette occasion de me changer les idées avec des buts plus signifiants pour moi que de simplement donner de mon temps aux bonnes œuvres.

— Ma chère amie, puisque vous le désirez tant, je me range de votre côté sans plus poser de questions. Je sais que vous saurez prendre les choses en main comme vous avez toujours su si bien le faire. Nous terminons cet excellent sherry et nous allons nous coucher.

Il lui adressa un clin d'œil charmeur. L'horloge *Big Ben* marquait dix heures.



Au chaud entre les draps, Graziella était trop excitée pour trouver le sommeil. Parmi les journées les plus belles de sa vie, pas une n'arrivait à la hauteur de ce vendredi d'octobre 1914. Elle pourrait élever l'enfant! Son enfant à elle! Il serait encore plus adorable que la petite Marie Angers, cette poupone qui, de ses petits bras accrochés à son cou et de son corps tiède et potelé collé au sien sur un divan dont les ressorts lui entraient dans les côtes, avait substitué le ravissement au dédain qu'elle avait ressenti en réalisant qu'un noyau non désiré se développait en son sein. Serait-ce un garçon ou une fille? La question n'était qu'accessoire. L'enfant serait de son sang et porterait son nom, celui de Cormier. Il aurait l'avantage de grandir parmi la vraie bourgeoisie, de voyager et de faire de longues études.

Lorsqu'elle serait propriétaire de sa boutique de vêtements luxueux, elle arriverait à lui payer une diversité de douceurs refusées à un enfant de la classe ouvrière. Tout était en place pour qu'elle retrouve le bonheur qui l'avait quittée et c'était grâce à cette grande dame, si généreuse. Elle lui en serait reconnaissante jusqu'à sa mort, qui n'était pas pour demain, car Graziella Cormier vivrait jusqu'à cent ans pour bercer et gâter jusqu'à ses arrière-petits-enfants.

Confiante, elle alluma la lampe de chevet d'Alicia qui était maintenant un peu la sienne, puisque Kate lui avait assigné cette chambre. Elle la garderait intacte, aussi propre, bien

rangée et décorée avec goût. Elle observa chaque meuble, chaque bibelot, pour fixer leur place dans sa mémoire. Aussitôt qu'elle aurait retrouvé son visage d'avant, sans traces d'ecchymoses, madame Davis lui présenterait sa fille Alicia. Elles deviendraient probablement de grandes amies, puisqu'elles étaient du même âge. À dix-sept ans, où pouvait-elle demeurer? Était-elle déjà mariée? Étant donné les connaissances huppées que devaient avoir les Davis, elle avait dû rencontrer un beau et riche jeune homme qui la faisait bien vivre. Elle était peut-être enceinte elle aussi! Dans ce cas, leurs enfants seraient eux aussi du même âge et ils deviendraient des compagnons de jeu, peut-être bien d'études...

Graziella sauta du lit et chaussa les pantoufles d'Alicia en se demandant pourquoi elle était partie en laissant les tiroirs et la garde-robe pleins. C'était sûrement qu'elle n'avait plus besoin de tous ces vêtements luxueux achetés par ses parents soit à Londres, soit à Paris. Elle devait avoir un mari très riche, qui lui payait des toilettes bien plus à la mode.

Perdue dans ses pensées, elle se rendit dans le couloir où régnait une noirceur à peu près totale. À pas de loup, elle dévala l'escalier. La porte des toilettes était close. Elle frappa délicatement. Pas de réponse. La porte n'était pas verrouillée et elle put s'infiltrer dans la pièce. Elle huma le parfum de sa nouvelle patronne qui venait probablement d'y passer et tira sur la corde pendante du plafonnier. Bien qu'elle s'y attendît, la lumière la surprit. Depuis deux jours, elle se faisait la même réflexion : « Qu'il est agréable de ne pas avoir à sortir dans le froid d'octobre pour faire ses besoins! »

La jeune fille fut distraite par des soupirs venant de la chambre d'à côté. Elle tendit une oreille attentive en avalant sa salive. Quand pourrait-elle se laisser prendre par l'homme qui la ferait vibrer à nouveau? Hubert! Hubert l'avait propulsée au septième ciel à répétition. Qui, à l'avenir, arriverait à en faire autant? Alexis était charmant, mais sans expérience. Elle devrait tout lui apprendre. Il serait trop doux, et elle aimait la rudesse-tendresse dont avait fait preuve son amant, le père de son enfant. Pourquoi n'était-elle pas tombée dans les bras de Joseph? Il l'aurait épousée et ils auraient pu choisir de venir s'établir à Chicoutimi. Cependant, si tel avait été son destin, elle n'aurait pas habité dans une maison luxueuse pourvue de l'électricité et équipée d'un cabinet d'aisance.

Kate gémissait de plus en plus vite et fort. Graziella boucha ses oreilles de ses deux mains jusqu'à ce qu'elle fût soulagée.



— Je rapporte les vêtements que madame m'a demandé de nettoyer hier, dit d'une voix cassante une jolie jeune fille. Je les place sur le fauteuil. Je mets ce bassin d'eau tiède sur la

table de toilette. J'ai aussi lavé et repassé la jaquette de mademoiselle Alicia, que je remets à sa place dans le tiroir de la commode.

Ses cheveux étaient garnis d'une coiffe blanche comme son tablier. Elle était vêtue d'une longue robe brune dont l'ourlet lui tombait sur les talons.

— Merci, Claire, dit Graziella en s'asseyant sur le bord du lit et en mettant les pieds sur le sol. Je suis bien contente qu'on ait retrouvé ma valise. Je n'aurai plus besoin de quêter de jaquette.

Indifférente à cette remarque, la domestique ne la releva pas. Elle instruisit l'intruse du même ton agacé qui laissait percer sans équivoque son déplaisir, sinon sa jalousie.

— Le samedi, le déjeuner est servi à neuf heures. Vous avez plus d'une demi-heure pour vous préparer... Vous devez vous sentir mieux depuis que vos cheveux sont lavés et que vous avez pris un bain, aidée de madame. Il n'y a rien de trop bien pour vous, à ce que je vois.

Graziella était intimidée par cette froideur, tout à fait contraire à l'attitude que la bonne avait adoptée la veille devant sa patronne. Déroutée, elle décida quand même de répondre comme si de rien n'était. Elle prit une voix douce et amicale pour répliquer :

— Oui, je me sens bien mieux depuis que mes cheveux sont propres et que j'ai pris un bain. Je vous remercie, Claire, pour tout ce que vous avez fait pour moi depuis hier.

— Je l'ai fait parce que, d'habitude, madame est bien bonne et qu'elle me l'avait demandé.

Ce disant, elle gratifia Graziella d'un regard noir, après quoi elle se mit à replacer les couvertures. Elle suspendit ses gestes lorsque la jeune femme l'interrogea.

— Travaillez-vous ici depuis longtemps?

— Deux ans. J'avais seize ans quand j'ai été engagée.

— Nous sommes à peu près du même âge, constata Graziella.

— Si vous savez compter, j'ai un an de plus.

— Je ne voyais pas cela comme un problème.

— Pour moi, c'en est un! Vu mon âge et mon expérience auprès des Davis, j'aurais pu avoir une promotion!

Son ton était de plus en plus sec. Sans rien cacher de son impatience, elle se remit à placer les parures du lit.

— Je ne veux prendre la place de personne, répliqua Graziella. Ce n'est pas moi qui ai demandé d'être dame de compagnie. Madame Davis me l'a offert généreusement.

— Ce qui est fait est fait. J'ai rien à redire.

Elle se retira en claquant la porte de la chambre d'Alicia. Graziella se demanda s'il y aurait toujours sur son chemin des Joseph Grenier qui brutalisaient les portes pour montrer leurs frustrations ou contrarier les autres.



Devant le miroir, Graziella fixa une pince à ses cheveux châtons remontés en chignon, dont les reflets roux étaient accentués par la lumière en provenance de la fenêtre qui perçait le voilage encadré de draperies roses. Elle examina une fois de plus la chambre d'Alicia dans tous ses détails. Elle admira le couvre-lit de coton écru anglais, dont le centre et le pourtour s'ornaient de broderie. Le tabouret carré devant la table de toilette sur lequel elle était assise était rembourré du même brocart qui enjolivait la fenêtre, ainsi que le fauteuil à côté du lit.

Elle détailla attentivement l'ecchymose qui jaunissait à son œil et se mira une dernière fois sous tous les profils en ouvrant ses lèvres pulpeuses qui découvrirent des dents éclatantes. Elle quitta le tabouret et se rendit à la commode. Son regard se posa sur le joli coffret ovale en porcelaine de Limoges, peint d'une bande rose coordonnée avec la couleur dominante du décor. Depuis deux jours, elle était intriguée par ce bibelot qui semblait tout droit sorti des *Mille et Une Nuits*. Délicatement, elle tenta de soulever le couvercle, qui résista. Elle remarqua une fois de plus que les Anglais avaient l'air d'aimer les roses autant qu'elle. Partout dans la maison, madame Davis avait placé de ces fleurs artificielles qu'on trouvait également imprimées sur nombre de tissus d'ornement ou d'utilité. Elle se dit qu'il s'agissait là d'une affinité de plus entre sa nouvelle maîtresse et elle.

Graziella caressa le coffret délicatement, admirant sa douceur et sa beauté. Pour mieux s'imprégner de sa délicatesse, elle le souleva précieusement des deux mains en prenant bien soin de ne pas le laisser échapper sur le bois du plancher. Ses doigts découvrirent une clé fixée sous le boîtier. Dès qu'elle eut remonté le mécanisme, elle reconnut l'air de *Plaisir d'amour*.

C'était avec cette chanson qu'elle avait charmé les oreilles de la famille Grenier au dernier Noël. Il lui restait l'impression que c'était lors de ce réveillon que sa séduction avait opéré sur Hubert, même s'il ne lui était tombé dans les bras que six mois plus tard. Non, elle ne voulait plus penser à lui, pas plus qu'à sa famille qu'elle avait maudite et vouée aux feux de l'enfer, sans même faire une exception pour Joseph.

Une fois que le ressort fut complètement détendu et que le mécanisme eut fait entendre la dernière note, dans le silence revenu, Graziella souleva le couvercle de la boîte magique.



En descendant l'escalier de chêne, Graziella se demanda si, malgré sa promesse de ne rien dire, Kate avait quand même mis Timothy au courant de ses secrets, notamment de ses

amours irréfléchies et de son accident à la gare. À bien y penser, peu lui importait, au fond. Elle devait affronter de nouveau cet homme énigmatique.

Il était arrivé la veille, dans la soirée, alors qu'elle était déjà couchée. Le seul indice de sa présence avait été les soupirs qu'elle avait entendus en se rendant à la salle de toilette. La jeune femme sentit une chaleur insoutenable monter à ses joues. Puisqu'elle allait habiter chez les Davis, elle serait souvent témoin des démonstrations amoureuses de ce couple qui semblait bien assorti, comme les pièces du casse-tête que son père lui avait acheté pour le Noël de ses douze ans, qui s'ajustaient harmonieusement les unes aux autres. Kate et Timothy étaient faits pour se compléter, c'était visible dans les regards et les gestes qu'ils échangeaient. Elle était sa Juliette, et lui, son Roméo. Pourraient-ils décider de mourir dans les bras l'un de l'autre, plutôt que de vivre séparés? Elle avait sous les yeux le genre d'amour dont elle rêvait lorsque, étendue au soleil, elle écoutait le chant joyeux de la rivière sur les rochers accidentés. Cet homme de descendance anglaise semblait le mari idéal.

Avant de s'avancer dans la salle à manger, elle prit une longue inspiration. Timothy occupait la chaise capitaine au bout de la table, et Kate, la seconde à ses côtés.

— Bonjour, dit timidement Graziella. Si vous le permettez, je vais aller aider Claire à la cuisine.

— Prenez place, l'invita Kate en désignant le couvert déjà dressé en face d'elle.

— Je ne sais pas si je devrais...

— Puisque ma femme vous le dit! ajouta Timothy en portant la tasse à sa moustache trop touffue qui trempa dans le liquide.

En réprimant son envie de pouffer, elle prit place à la table.

— Aimez-vous le thé, ma chère? lui demanda Kate.

— Oui, le thé est ma boisson favorite. Pourtant, je devrais le détester, tellement j'en ai servi.

Elle se mordit la langue de peur d'en avoir trop dit et d'avoir inopportunément parlé d'elle-même. La discrétion qu'on exigeait d'une dame de compagnie était-elle la même que celle qu'on attendait d'une servante? Et quelle était la tâche d'une dame de compagnie, justement?

— Ma bonne Claire, s'il vous plaît, apportez la théière et versez-en à mademoiselle.

La jeune domestique en répandit une longue traînée de la soucoupe à la nappe.

— Je m'excuse, je ne l'ai pas fait exprès, fit-elle, l'air désolé, en reluquant Graziella de travers.

— Nous vous pardonnons, intervint aussitôt Kate. Vous n'avez pas fait beaucoup d'erreurs depuis que vous travaillez pour nous.

— C'est peut-être la joie de revoir madame et monsieur ensemble, qui m'énerve.

— Vous êtes une bonne fille, Claire, et nous apprécions ce que vous faites pour nous, mon mari et moi. Je vous félicite une fois de plus pour le grand ménage de la maison que vous avez fait pendant mon séjour au loin.

— C'est pas nécessaire, madame. C'était mon travail. Je suis très contente de vous avoir fait plaisir. J'essuie la nappe et je reviens avec le service.

Graziella sentit la nausée l'envahir en pensant au *cockney*, ce plat d'anguille en gelée garni de sauce qu'elle avait picoré le soir de son arrivée à Jonquière. « Pourvu que les Anglais n'en servent pas au déjeuner! » se dit-elle.

Elle se leva en vitesse et se rendit à la salle de toilette.

Sous les regards empathiques, elle revint quelques minutes plus tard en s'excusant et reprit sa place devant Kate. Elle se disait que, si Timothy n'était pas encore au courant de sa situation, il avait dû la deviner, à présent. Claire plaça devant chacun une assiette garnie d'un coquetier. Le maître de la maison plongea tout de go sa fourchette dans l'œuf mollet. Graziella reluquait le coulis du jaune, qui pourrait bien se loger dans sa moustache.

— Mangez, ma chère, l'encouragea Kate. Votre œuf à la coque va refroidir.

Au même instant, Claire entra dans la salle à manger et plaça deux longs plateaux ovales de porcelaine au centre de la table. Timothy lui remit son coquetier vide, plongea la fourchette de service dans les saucisses grasses mélangées à du bacon et s'empara de deux rôties. Graziella constata que le déjeuner des Anglais ne différait guère de celui des Canadiens français. Il pissait le gras lui aussi. Elle n'eut aucune peine à imaginer que c'était son peuple qui avait subi l'influence anglaise, plutôt que l'inverse. L'occupation avait forcément laissé des traces.

Elle se souvenait parfaitement de l'exposé convaincant qu'avait fait sœur Sainte-Marie-des-Sept-Douleurs devant la classe de septième. En élève appliquée, elle aurait pu, même encore maintenant, raconter mot pour mot les étapes de la Conquête. Dès le début de juin 1759, sous le commandement du vice-amiral Charles Saunders, une flotte britannique de quarante-neuf navires avait pris vingt-deux jours pour remonter le fleuve Saint-Laurent à partir du Cap-Breton jusqu'en face de la ville de Québec qu'elle avait assiégée et bombardée longuement; le tout s'était dénoué le 13 septembre, lors de la bataille historique des plaines d'Abraham qui n'avait alors duré que quelques minutes.

À juste douze ans, elle en avait voulu à ce sans-cœur de Wolfe d'avoir contribué à assujettir les pauvres découvreurs de souche française qui avaient défriché la terre à la sueur de leur front. À présent, elle comprenait que ce général s'était battu à mort pour plaire au roi Georges II, de la même manière que Montcalm avait défendu les sujets de Louis XV et y avait laissé sa peau lui aussi. Et voilà qu'elle-même aurait à servir des Anglais.

À cet instant autant que le lundi précédent, alors qu'elle discutait dans le train avec madame Davis, elle constatait que, dans chaque nation, dans chaque pays, dans chaque famille, il y avait les bons et les méchants.

Graziella sursauta au son de la voix harmonieuse de Kate qui la tira de ses rêveries.

— Ma chère, vous n'avez plus faim?

— Je m'excuse! Je vous retarde, n'est-ce pas! Je me contenterai d'un œuf à la coque. Si vous permettez, je vais aller aider Claire à la cuisine.

Le regard de Timothy la gênait. Il la détaillait en se pouléchant et en mastiquant un morceau de pain garni d'une tranche de bacon. Elle préférait toutefois qu'il ne parle qu'avec ses yeux, vu qu'elle avait peine à comprendre son français estropié par un anglais trop présent.

De son côté, Kate avait remarqué le regard insistant de son mari. Elle se rassura; il devait être surpris par la blessure au visage qui avait commencé à jaunir. Elle répondit à Graziella :

— Ma chère, ce n'est pas le travail d'une dame de compagnie de laver la vaisselle, de cuisiner ou d'épousseter.

— Excusez mon ignorance, mais je ne sais vraiment pas en quoi consiste le travail d'une dame de compagnie.

— Je ne mets pas cela sur le compte de l'ignorance; c'est que la chose est peu courante ici et que ça ne fait pas encore partie des us et coutumes. Demain, ou au plus tard lundi, je vous expliquerai ce que j'attends vraiment de vous. Pour aujourd'hui, vous avez la permission de faire ce que vous voulez. Je n'ai qu'une restriction : ne paradez pas cet œil qui guérit tranquillement devant la population de Chicoutimi.

Elle ajouta en élevant le ton pour s'assurer que Claire entendît depuis la cuisine :

— Il faut aussi penser que vous êtes en deuil de votre mari, mort dans un chantier près de Québec. Une jeune veuve de dix-sept ans doit se conformer aux convenances. Lorsque vous serez complètement rétablie, je vous ferai visiter la ville.

— Je comprends, madame. Je ne sortirai que lorsque vous me le permettrez. Pour l'instant, je suis encore très courbaturée et je ne me sens pas assez forte pour aller marcher dehors. Et, vous avez raison, je suis en deuil. Ce serait inconvenant de me promener en ville.

— Bien, vous avez ma permission de sortir de table.

— Merci, madame. Je vais quand même aider Claire à la cuisine. Bon appétit!

Elle était heureuse d'échapper à l'œil intrigant du maître de la maison. Devant lui, elle était intimidée. Réussirait-elle à s'approprier les manières que la société de ses patrons considérait comme bonnes? Même les religieuses du Bon-Conseil, dans les cours de bienséance, n'avaient pas enseigné les détails pointus de savoir-vivre. Elle avait appris comment tenir une maison, cuisiner, dresser la table en y mettant la nappe de circonstance,

en plaçant la fourchette à gauche, le couteau, la cuillère à soupe et la petite cuillère à droite de l'assiette, et c'était presque tout. « Je connais tout de même la base, se dit-elle. Le reste viendra. » Elle soupira d'aise.

Comme elle ne pourrait pas sortir le lendemain, dimanche, elle n'irait pas s'ennuyer à la messe, durant laquelle le curé ne récitait que des prières en latin. En latin! Quand on avait peine à endurer la langue anglaise des Britanniques!

Elle pensa à Alexis qui partirait bientôt en bateau avec la même intention que Wolfe. Les unes après les autres, les années dévalaient les rapides et se reposaient dans les bassins tranquilles d'une même rivière. Les générations nouvelles se vantaient d'être meilleures que les précédentes, mais elles ne faisaient que suivre le courant et répéter les mêmes erreurs depuis que le monde était monde.

Lorsque sa santé lui serait revenue et qu'elle aurait un peu apprivoisé son nouvel environnement, Graziella se promit de rendre visite à la famille Angers à Jonquière. Elle en profiterait pour gâter la petite Marie. Elle lui ferait la surprise d'une jolie robe, quitte à dépenser quelques sous des cent piastres sauvées du voleur.

À la cuisine, Claire lavait les assiettes à mesure qu'elle desservait. En voyant se pointer Graziella, elle l'assomma d'un air revêché. Elle se retenait, cela sautait aux yeux, de lui dire sa façon de penser, de peur d'être entendue de ses patrons.

Sans tenir compte de cet accueil si peu engageant, la dame de compagnie fonça vers l'évier. Parvenue à côté de la servante, elle fixa son profil parfait.

— Je veux t'aider. Tu en as assez fait depuis ce matin. Je sais ce que c'est.

— C'est mon travail et j'ai besoin de personne qui met le nez dans mes chaudrons! aboya-t-elle en la dévisageant à son tour.

Graziella venait de mettre le pied sur un champ de bataille, et la servante entendait défendre son territoire avec détermination. Elle n'allait pas abandonner si facilement. Mieux valait rendre les armes et se replier. Si, comme nouvelle arrivante, elle voulait gagner l'estime de cette furie incrustée dans ses habitudes, elle devrait faire ses approches autrement. Il y avait sûrement une raison à son agressivité, qu'elle avait déjà sentie la veille. À vrai dire, aussitôt qu'elle l'avait vue couchée dans le lit d'Alicia, le visage tuméfié, la servante s'était raidie.

— Je veux juste être utile, Claire.

— Mademoiselle Claire! Madame exige le mademoiselle et le vous!

— Je t'ai tutoyée dans l'intention de me rapprocher. Nous pourrions devenir amies.

— Une servante ne devient pas l'amie d'une dame de com-pa-gnie, tout le monde sait ça, s'entêta la jeune fille en détachant bien les syllabes.

— Je me sens bien plus servante que dame de compagnie, tu sauras. Je n'ai aucune expérience dans ce que je suis censée être.

— Si je comprends bien, vous avez déjà été servante!

Elle s'était radoucie un tantinet, sans toutefois abandonner son ton méprisant. Mais elle venait de trouver un point faible à cette intruse qui lui avait volé sa place dans la maison. Consciente que l'autre allait sans doute vouloir exploiter cette information, Graziella se reprocha une fois de plus d'en avoir trop dit. Elle se reprit.

— Nous avons une servante à la maison et ma mère me laissait l'aider. Nous l'avons toujours traitée comme un membre de notre famille, plutôt que comme quelqu'un qui ne méritait pas d'autre considération que son salaire à la fin du mois.

— Si vos parents étaient en moyens, pourquoi avoir marié un bûcheron? fit Claire en agitant agressivement la lavette dans le bac à vaisselle.

— Mon mari n'était pas bûcheron, il était contremaître. C'est lors d'une inspection qu'un arbre lui est tombé sur la tête. Je pense que quelqu'un aurait pu vouloir se venger. C'est peut-être un meurtre, mais je ne le saurai jamais. Les meurtres ne sont pas punis la plupart du temps, tu le sais... ou plutôt vous le savez! Un Tremblay a déjà tué un Duchesne et il n'a pas été puni.

L'exemple qu'Alexis lui avait donné lors de leur première rencontre lui était revenu fort à propos.

— Y a des voleurs aussi, à ce qu'il paraît..., insinua Claire en faisant voler la mousse.

Graziella évalua que cette conversation n'arrangerait rien. Plus elle mentait, plus la tension montait chez la jeune fille. Dans une dernière tentative, elle dit :

— Si je n'avais pas eu beaucoup d'argent, personne n'aurait voulu me voler. C'est ce qui prouve que j'ai dit vrai au sujet de mon mari.

— Bon! Si madame la princesse le désire, elle peut laver la vaisselle.

Ce disant, Claire lança le torchon dans le bac; l'eau savonneuse éclaboussa le comptoir et les marmites accrochées au mur. « On dirait que rien n'a changé et que la vie continue comme avant, pensa Graziella. Y aura-t-il partout sur mon chemin des Alida méchantes, même sans chignon tressé? »

Graziella sortit de la cuisine et se rendit au salon. Elle ouvrit grand les yeux devant le rêve qu'elle avait caressé depuis sa plus tendre enfance. La bibliothèque des Davis dépassait ce qu'elle avait imaginé. Elle ouvrit le panneau et lut les titres. *Madame Bovary* était le plus attirant. Avec la permission de sa patronne, elle emporta le livre dans la chambre de mademoiselle Alicia et ne redescendit que pour le lunch et le dîner. Sa patronne lui avait recommandé de se reposer. Excitée de pouvoir lire confortablement, elle prolongea les heures de lecture jusque tard dans la nuit.



Le lendemain, en après-midi, la cassonade mêlée à la crème bouillait dans une marmite sur le poêle. Graziella avait terminé le roman *Madame Bovary* et profitait de la visite habituelle de la servante à ses parents pour envahir sa cuisine et se faire plaisir. Un goût de friandise l'avait saisie subitement. Elle ne pensait qu'à l'un de ces gros carrés de sucre à saveur de vanille, si délicats! Sachant qu'une femme enceinte avait des envies incontrôlables pour certains mets, elle n'avait pas résisté et avait fouillé dans les armoires au risque de provoquer Claire un peu plus. Pendant qu'elle faisait tourner la cuillère de bois dans le caramel, elle se rappelait la joie des écoliers Angers lorsque, à leur retour à la maison après l'école, elle leur avait servi son fameux sucre à la crème accompagné d'un verre de chocolat chaud.

Elle délaissa la marmite et passa en revue le garde-manger; elle ne se souvenait pas d'y avoir vu la poudre de chocolat fabriquée par la compagnie Fry's. Les Davis avaient l'air de ne boire que du thé earl grey. Ce n'était pas très grave. Elle avait de l'argent et, aussitôt qu'elle pourrait se montrer dans la rue sans exhiber son œil jaune, elle en achèterait une boîte. En même temps, elle ferait sûrement plaisir à son bébé. En recommençant à tourner la cuillère dans les gros bouillons, elle flatta son ventre de sa main gauche. Pour l'instant, rien n'y paraissait, mais il n'en serait pas ainsi le mois suivant. En novembre, madame et monsieur avaient dit qu'ils seraient invités au banquet des Dubuc. Comme dame de compagnie, serait-elle appelée à accompagner ses employeurs? Sa jupe bleu électrique et son chemisier blanc seraient trop serrés et sûrement pas de mise lors d'un tel événement, couru par les haut placés de la ville. C'était décidé. Elle resterait à la maison et en profiterait pour commencer à monter le trousseau de son bébé qui n'avait pas encore de prénom. Mais, au moins, il avait un nom, le sien, Cormier.

En versant le liquide épaissi juste à point dans la lèchefrite beurrée, elle se dit qu'effectivement elle n'était pas comme les jeunes filles de son âge; elle n'avait pas comme la plupart un trousseau à apporter au moment de son mariage ou de son entrée au couvent. Non, Graziella Cormier était partie de la maison en catastrophe, avec tout juste un léger sac à poignée ne contenant que le strict nécessaire, soit une jaquette, des sous-vêtements, des bas, deux robes de coton à fleurs, une paire de souliers usés et un chapeau de paille démodé. Par chance, elle avait pu récupérer son joli manteau de lainage bleu soutenu, sa jupe, sa blouse, son chapeau feutré et ses bottes. Maria avait pris la peine d'envoyer ces vêtements d'hiver par le vicaire de Saint-Jean-Baptiste l'automne précédent, à la fin d'octobre. C'était d'ailleurs le seul signe de vie que sa mère lui avait donné en quinze mois.

— Papa, que fais-tu? Et Armandine? Je vous aime, lança-t-elle tout haut dans la cuisine, le domaine de Claire. Et ma mère, est-ce que je l'aime?

Le curé de Saint-Jean-Baptiste avait dû envoyer une lettre. Et le courrier était lent. Ils ne seraient au courant que la semaine prochaine. Quelle réaction auraient-ils de savoir qu'elle se trouvait à présent à Chicoutimi?



Alors que cette question restait en suspens dans la tête de la jeune femme, ses patrons entrèrent en riant aux éclats. En se dépouillant de leur manteau chaud, ils continuaient leur conversation en anglais.

Graziella se dit qu'elle aurait à subir souvent ces moments où elle ne pourrait être qu'une spectatrice ignorante, à moins qu'elle ne fasse l'effort d'apprendre cette langue. Pourquoi pas, si la manne s'offrait à elle et qu'en retour elle n'avait qu'à y mettre les énergies nécessaires! Oui, pour son enfant, elle arriverait à parler anglais et lui aussi, un jour. Ils pourraient voyager tous les deux partout en Amérique ou en Europe, sans les contraintes de la communication. Avec tous les projets qu'elle avait en tête en plus de celui d'ouvrir une boutique de vêtements, la vie de Graziella Cormier serait riche et intéressante.

Qui devait-elle remercier pour la chance qui lui était donnée de caresser à nouveau ses projets d'avenir? Beaucoup de femmes auraient sauté sur leur chapelet pour louer le Seigneur. Mais sa prière à elle se traduirait plutôt par un dévouement fidèle envers une Américaine mariée à un Anglais, qui avait semé les fleurs de ses rêves en bordure de sa route.

Le claquement de la porte d'entrée vint la distraire de nouveau. Les voix de Claire et de la patronne s'entremêlèrent alors d'un bout à l'autre de la maison :

— Qui a fait cela? C'est merveilleux, nous avons du sucre à la crème pour le *Five O'Clock Tea*⁷, s'exclamait madame Davis en louchant vers la table de service du salon.

— Ici, le comptoir est tout à l'envers! s'exclama Claire qui venait d'entrer dans la cuisine.

— Ne parlez pas en même temps, intervint Timothy en s'introduisant dans cette cacophonie.

Debout dans la porte du salon, Graziella avait perdu ses moyens. Ses yeux couraient de ses deux patrons jusqu'à Claire qui la blessait d'un regard ténébreux. En inspirant longuement, elle se dit : « Il faut que je l'affronte. »

— J'allais tout ramasser. J'ai seulement voulu enlever du travail à mademoiselle. Je me suis dit qu'en arrivant de chez ses parents elle serait contente de voir que j'ai préparé le thé.

— Ma bonne Graziella, vous n'avez pas à vous excuser. Timothy et moi sommes très contents. N'est-ce pas, chéri? dit Kate en le suppliant tendrement du regard.

— Bien entendu! Claire, nous savons que vous préparez merveilleusement le *Five O'Clock Tea*. Nous avons même accepté à votre suggestion de renoncer à la tradition de notre tisane habituelle de cinq heures accompagnée de friandises, de biscuits ou de petits fours, et nous l'avons avancée à quatre heures, afin de ne pas nous couper l'appétit avant le dîner, servi plus tôt ici qu'en Europe.

Graziella se mordait la langue pour ne pas dévoiler que, chez les Grenier, il n'y avait qu'une heure du thé par semaine, le dimanche, à trois heures tapantes, sans faute. Claire en savait assez pour lui faire perdre sa réputation de jeune veuve en moyen aux yeux de la population de Chicoutimi.

— Comme je n'ai pas eu le temps de ramasser le comptoir, je vais le faire pendant que Claire prendra le thé avec vous deux, suggéra Graziella.

Cette proposition n'eut pas l'air de plaire à la bonne qui réagit aussitôt sèchement.

— Mon travail est de servir le thé...

— Graziella a raison, accompagnez-nous, ma chère Claire. Une fois n'est pas coutume.

— Madame est bien bonne, mais j'aime mieux faire mon travail. Que mademoiselle serve ses sucres. Moi, je verserai le thé dans les tasses déjà sur la table de service lorsque vous serez installés au salon, grogna-t-elle en tournant les talons.

— Bien, puisque vous le désirez, approuva Kate d'une voix contrariée.

Surprise de la réaction exagérée de sa servante qui, jusqu'à l'arrivée de Graziella, n'avait fait preuve que d'une humeur agréable et réservée, elle plongea la main dans le plateau de sucres offerts par Graziella, en porta un à sa bouche et s'écria :

— Quelle merveille! Goûtez, *Dear!*

À la cuisine, Claire se mit à brasser les marmites et à bougonner que la dame de compagnie n'avait pas non plus à mettre une pièce de bœuf au four et des pommes de terre à cuire sur le poêle pour le souper quand ce n'était pas son rôle de popoter. « Elle ne connaît même pas les coutumes alimentaires des Anglais, cette effrontée, ce grand talent! »

Une idée lui vint...

Chapitre 9

Un deuxième événement avait bousculé la fin de cet après-midi du dimanche. Monsieur n'avait pas attendu le premier train du lundi matin. Avant le thé, il avait reçu, par téléphone, l'offre d'un dénommé Jean Tremblay de l'emmener à Kénogami; cet homme s'y rendait par nécessité.

Après avoir mis de l'ordre dans la cuisine, Claire se faufila au deuxième.

Elle profitait de l'inattention de Graziella et de Kate. Toutes les deux étaient assises côte à côte au piano. Pendant le souper, la dame de compagnie avait affirmé qu'elle avait acquis quelques notions de musique. Sa patronne en avait été enchantée et avait offert de l'aider à développer ce talent que les religieuses du Bon-Conseil de Notre-Dame avaient encouragé.

Au son des notes d'une pièce intitulée *Plaisir d'amour*, la jeune servante gravit les marches. En haut de l'escalier, elle poussa la porte de la chambre de mademoiselle Alicia. Elle en avait, du front, cette Graziella Cormier, de dormir dans le lit où était morte une jeune fille de quinze ans! Madame ne lui avait peut-être pas encore avoué la vérité, car, toutes les fois que le sujet était soulevé, elle se sentait mal... Quand même, l'effrontée n'était là que depuis trois jours et elle se comportait comme si elle était la propriétaire de cette maison. De quel sans-gêne elle avait fait preuve d'envahir ainsi sa cuisine, quand ce n'était pas le domaine d'une dame de compagnie! De plus, elle n'était pas censée cuisiner, mais plutôt se reposer et lire. À son retour de chez ses parents en fin d'après-midi, elle avait dû frotter les coulisses de caramel brûlé sur la fonte du poêle, en plus des grumeaux collés à la marmite. Le plus choquant, c'était que ses patrons s'étaient exclamés comme si cette jeune intrigante avait ressuscité mademoiselle Alicia, sans considérer le travail en surplus que lui avait occasionné le caprice d'une étrangère. Pourtant, ce n'était pas leur habitude d'ignorer le soin qu'elle prenait pour les servir de son mieux.

Toute à ses pensées, Claire s'avança jusqu'au milieu de la pièce. Pour avoir récuré la maison de fond en comble pendant le séjour de sa patronne sur les bords du Piékouagami, elle savait où était placé chaque objet. Son regard ne fut pas long à remarquer que le coffre à bijoux en porcelaine avait été déplacé. Elle vint au chiffonnier et, en faisant un mouvement

pour le remettre à la place qu'elle lui avait assignée après l'avoir épousseté lors du grand ménage, elle se dit qu'elle avait enfin trouvé...

Elle redescendit au rez-de-chaussée. Madame Davis et Graziella pianotaient toujours; elles avaient l'air de bien s'entendre; une fausse note les faisait rire. Dans le hall, subtilement, Claire glissa la main dans l'une des poches du manteau bleu électrique pendu à la patère. Ensuite, elle s'arrêta à la console devant le miroir et remplaça sous sa coiffe blanche une mèche blonde indocile qui tombait sur sa joue. Le reflet de l'expression de ses yeux cristallins d'un vert éblouissant ne lui plaisait pas. La méchanceté la répugnait. C'était le pire des péchés et Claire Juneau avait été élevée dans la piété, en bonne chrétienne. Malgré cela, la vie avait su très tôt mettre la vengeance dans sa tête. Sa première patronne avait vite fait d'aigrir son cœur.

Pourtant, depuis qu'elle travaillait chez les Davis, elle était heureuse de servir des gens qui la considéraient pratiquement comme un membre de leur famille. Et leur fils était le garçon le plus aimable et distingué de la terre. Lorsqu'il s'attardait à l'observer du coin de l'œil ou à lui prodiguer une parole galante, elle oubliait qu'elle n'était qu'une servante.

L'expression des yeux dont le tain lui renvoyait le reflet disait que Claire Juneau venait de commettre un geste qu'elle condamnait. Ce péché n'en était qu'un de plus qu'elle devrait ignorer jusqu'à ce qu'il ne fît plus mal. De toute façon, elle était damnée. Aucun prêtre ne la croirait si elle avouait ce qu'elle avait sur la conscience et il ne voudrait jamais lui donner l'absolution. Elle serait probablement excommuniée. La prière quotidienne et l'assistance à l'office dominical lui donnaient la force de supporter les douleurs que lui causait son lourd secret. Même une amie sincère ne pourrait supporter d'entendre de telles horreurs. Elle la traiterait de menteuse et s'éloignerait du démon qu'elle était devenue.

Elle constata que le plan qu'elle avait élaboré n'était pas à point. Puisque Graziella n'avait pas encore le droit de se pavaner avec son œil blessé en ville, quand découvrirait-on le subterfuge? Il fallait faire vite pendant qu'elle s'en sentait le courage.

Devant le miroir, la jeune servante jeta un dernier regard à son visage fermé et lissa son tablier. Elle décrocha le manteau, saisit ce qu'elle avait mis dans la poche et traîna les pieds jusqu'au salon. Elle hésita à nouveau. Allait-elle faire le geste condamnable qu'elle avait en tête? Comme poussée dans le dos par la main du diable, elle s'écria :

— Madame, regardez ce que je viens de trouver...

Kate sursauta et ses deux mains s'échouèrent sur le clavier. L'ensemble des notes discordantes semblèrent en former une seule, longue et plaintive. En même temps, les deux femmes pivotèrent sur le siège. Graziella retint un cri de douleur; les courbatures dont elle souffrait encore ne devaient pas inquiéter sa nouvelle patronne.

— Qu'avez-vous trouvé, ma bonne Claire?

La servante sentait les battements de son cœur dans ses tempes. Mais elle rassembla toutes ses forces, et les mots tombèrent, fermes et accusateurs.

— J’ai ramassé le manteau de mademoiselle par terre, dans le hall, et ceci est tombé de la poche.

— Mais, ce sont la chaîne et les boucles d’oreilles d’Alicia! s’écria Kate, étonnée. Ils étaient dans le coffret à bijoux sur la commode... Graziella...

Elle fixa la jeune fille, les yeux interrogateurs. Graziella se redressa et avança de deux pas en posant sur Claire un regard qui traduisait les sentiments contradictoires qui s’agitaient en elle. Comment ces bijoux étaient-ils arrivés dans sa poche? La délatrice les y avait-elle placés? Elle fit demi-tour et se retrouva nez à nez avec Kate.

— Madame, je vous jure que ce n’est pas moi qui ai mis les bijoux de mademoiselle Alicia dans ma poche. J’ai bien des défauts, mais je ne suis pas une voleuse.

Kate ne savait que faire ni que dire. Elle frissonna des pieds à la tête, et Claire comprit qu’elle revoyait sa fille chérie, le cou et les oreilles parés de ces pièces rares et dispendieuses. Elle avait envie de s’écrouler à ses pieds et d’avouer la vérité. Se ressaisissant, elle se convainquit qu’elle ne pouvait pas reculer. Ses parents avaient besoin de son salaire. La mèche de cheveux qu’elle avait replacée devant le miroir était retombée sur sa joue.

— Graziella, répétez-moi que ce n’est pas vous, la supplia sa patronne.

— Je vous le jure, madame!

— Claire, vous êtes certaine que ces bijoux étaient dans la poche du manteau de mademoiselle Graziella?

— Oui, madame! En le ramassant, j’ai vu la chaîne qui pendait de la poche et les boucles étaient par terre.

— Graziella, dites-moi que ce n’est pas vrai, s’acharnait Kate.

— Je vous le répète, madame, ce n’est pas moi, fit Graziella en se durcissant.

Dans la pénombre de la pièce uniquement éclairée par des lampes, le mordoré autour de l’œil de Graziella s’accentuait. Kate voulait y lire la vérité. Cependant, cette fille lui avait déjà menti... Comment retisser le lien de confiance entre elles?

— Graziella, il est difficile pour moi d’imaginer que vous n’êtes pas coupable. Vous occupez la chambre de ma fille, par ma faute, je l’avoue. Hier et cet avant-midi, vous ne l’avez pas quittée. Cet après-midi, vous étiez seule à la maison. Vous avez eu amplement le temps de fouiller dans les effets d’Alicia, autant que vous avez pu le faire dans le garde-manger.

La jeune fille ne trouvait aucun argument pour se défendre. Les faits étaient contre elle. Et que dire de crédible à une étrangère à qui elle avait avoué une partie de ses faiblesses? Le jugement de cette Anglaise protestante lui rappelait âprement ceux d’Alida, du curé de Notre-

Dame et de celui de Saint-Jean-Baptiste. Graziella Cormier était-elle destinée à être chassée encore et encore?

Elle releva le menton. Son regard autoritaire vrilla celui de sa patronne. D'une voix qui prenait de l'assurance, elle répliqua :

— Madame, je répète que je n'ai pas volé ces bijoux. Vous avez plus de raison de croire mademoiselle Claire que moi, c'est vrai. Je ne puis vous en vouloir... Bon! vous avez été bonne pour moi et je vous en remercie. Je ne puis rester plus longtemps. Je ne pourrai pas vivre ici en sentant que je n'ai pas votre confiance.

Kate était prise au dépourvu. Si Timothy avait été là, il aurait pris la situation en main. Le sort avait voulu qu'il ait une occasion pour se rendre à Kénogami avant le dîner. Où Kate Davis avait-elle perdu l'aplomb que lui rappelait cette jeune fille qui affrontait son regard sans une larme, sans un cri? Pourquoi n'en était-il plus ainsi pour elle, qui faisait si aisément face aux imprévus avant la mort de sa fille? N'avait-elle pas prouvé qu'elle en était encore capable depuis une semaine?

— Graziella, nous sommes sous le choc. Nous n'avons pas les idées assez claires pour prendre une décision juste. Allons toutes nous coucher; la nuit porte conseil. Demain, nous verrons les choses autrement. Bonne nuit à toutes les deux.

Claire s'échappa à la cuisine, soulagée. Graziella dit :

— Madame, attendez, une dernière chose. Si vous n'avez pas confiance, je coucherai sur ce canapé.

— Ce n'est pas nécessaire. Bonne nuit, Graziella.

Le ton était empreint d'une profonde déception.



Kate était abattue. La nuit n'avait pas été reposante. L'événement survenu la veille l'avait empêchée de dormir. Elle avait beau l'examiner sous toutes ses coutures, la conclusion qui s'imposait était toujours la même : Graziella avait bien volé les bijoux. Toutes les preuves étaient contre elle. Elle devait croire Claire, une jeune fille qui, depuis deux ans, avait fait preuve de la plus grande discrétion et d'une honnêteté indiscutable. Elle n'aurait jamais dérobé une seule épingle.

Elle fit sa toilette le cœur en peine. Devrait-elle à son tour renvoyer Graziella. Et où? À l'orphelinat? Elle avait donné sa parole à la supérieure par un engagement signé en bonne et due forme. De plus, elle ressentait une affection indéfinissable, même exagérée, pour cette jeune personne volage, en qui elle avait pourtant reconnu des valeurs sûres. La

débrouillardise et la volonté dont elle faisait preuve ne pouvaient que la servir positivement si elle était bien encadrée. Et Kate Davis s'était engagée à la protéger. Elle ne connaissait Graziella que depuis une semaine et son quotidien était redevenu fébrile et mouvementé. Comme avant... Le départ de ses deux enfants avait rongé son cœur, mais, comme elle l'avait expliqué en d'autres mots à son mari, son coup de foudre pour une étrangère avait rallumé l'étincelle qui se mourait lentement en elle.

Ces pensées en tête, elle s'installa devant une tasse de thé que lui servait Claire. En attendant d'avoir Graziella en face d'elle pour tenter une fois de plus de régler le problème, elle se mit à feuilleter le journal qui se trouvait en permanence sur la table de la salle à manger. Avec étonnement, elle y découvrit une lettre qui avait été glissée entre les deux premières pages. Troublée plus que de raison et n'en croyant pas ses yeux qui avaient couru rapidement du premier mot jusqu'au dernier, elle la lut une seconde fois à voix haute, comme si elle doutait de ce qui était écrit.

Chers Monsieur et Madame Davis,

Hier soir, j'ai été accusée d'avoir volé les bijoux de votre fille. On dit que les paroles s'envolent, mais que les écrits restent. C'est pour cette raison que j'ai décidé de vous écrire ce que je vous ai déjà dit pour ma défense.

J'admets avoir pris dans mes mains le coffre à bijoux de mademoiselle Alicia, votre fille chérie, en faisant très attention de ne pas le laisser tomber par terre. J'ai monté le ressort pour écouter Plaisir d'amour. C'est vrai aussi que j'ai soulevé le couvercle et regardé les bijoux un à un.

Oui, c'est vrai, je vous ai déjà menti au sujet d'Alexis Angers; vous le saviez déjà. Aussi, sur votre conseil, j'ai caché mon état honteux en acceptant de prétendre que je suis veuve. C'est encore vrai que je suis tombée dans les bras d'un homme déjà engagé et que je suis enceinte de lui. Je n'ai pour cela aucune excuse. Je me suis conduite comme une écervelée. Dire, je ne suis pas capable de le regretter. Mais je veux de tout cœur élever mon enfant.

C'est encore vrai que j'ai déjà été servante. De ça non plus je n'ai pas honte, même si ce n'était pas ce que j'aurais voulu faire. Mais j'ai été chassée par ma mère, soit justement, soit injustement; nous avons chacune notre idée là-dessus.

J'étais prête à me dévouer pour des personnes aussi sensibles, intelligentes et bonnes que vous deux. J'aurais voulu que mon bébé vous aime autant que moi et je vous aurais laissés profiter de sa tendresse avec joie. En demeurant avec vous, j'aurais pu réaliser tous mes rêves.

J'avais hâte de rencontrer bientôt mademoiselle Alicia comme vous me l'aviez promis. Je suis certaine qu'elle aurait été comme une sœur pour moi. Oui, le camée monté en pendentif de mademoiselle Alicia a été retrouvé dans la poche de mon manteau. C'est un fait, nous l'avons vu, vous et moi. Mais je ne l'ai pas volé, ça, je vous l'affirme et je n'en démordrai jamais.

Comprenez que, la décision de partir une seconde fois, je ne l'ai pas prise à la légère comme la première. Maintenant, vous connaissez tout de moi et vous m'aviez acceptée avec mes qualités et mes défauts. Mais, comme je n'ai pas pu prouver que je n'étais pas coupable, il y aura toujours un doute dans votre tête, ce que je ne peux supporter.

N'empêche, le temps que je vous ai côtoyé, j'ai appris à vous aimer et je continuerai de penser à vous,

Graziella

P.-S. - Madame Davis, ne soyez pas offensée, mais je ne puis partir sans vous rembourser le don de vingt-cinq dollars que vous avez fait aux religieuses de l'hôpital. J'en ajoute cinquante pour vous

dédommager de m'avoir soignée, nourrie et logée pendant trois jours; je sais que c'est très peu.

L'horloge sonna et rappela à Kate que le train pour Québec devait être sur le point de se mettre en route. Dans quelques minutes, son tchou! tchou! enroué et le clappement de ses roues clopinant sur les rails se feraient entendre dans toute la ville. Il fallait faire vite. Elle espérait de tout son cœur que le départ soit retardé par un surplus de marchandises à charger. Quoique cette précipitation et cet intérêt pussent sembler insensés chez une femme de son rang, elle voulait par tous les moyens empêcher Graziella de partir; sa lettre l'avait convaincue de son innocence.

— Claire! cria-t-elle depuis la salle à manger, apportez mes vêtements chauds et téléphonez à monsieur Girard de venir immédiatement avec son boghei. Non, laissez faire, le temps qu'il attelle, je serai rendue à la gare, à condition de me dépêcher. Je veux juste mon manteau et mon chapeau, pas mes bottes. J'irai en souliers, il fait beau.

— Madame est bien pressée! constata la servante en se présentant devant sa patronne, les vêtements dans les bras.

— Vous n'avez pas entendu partir madame Graziella, de votre chambre?

— Non. Comme ma chambre est en arrière de la cuisine, je n'entends rien de ce qui se passe dans le hall où dans la rue.

— Donnez, donnez, je suis pressée, exigea Kate en tirant sur son manteau.

— Madame veut que je l'accompagne? Ou bien je peux aller à la gare à votre place, offrit-elle en jetant les yeux sur la lettre ouverte sur la table.

— Non, fit Kate en s'emparant du pli pour le glisser dans sa poche et en espérant que Claire ne l'ait pas entendue la lire à voix haute. Je ne crois pas que mademoiselle Graziella puisse penser que vous voulez qu'elle revienne. Je doute même de pouvoir la ramener moi-même. Elle a été profondément blessée par les accusations que vous avez portées et votre attitude intraitable à son égard. Nous aurons une discussion plus tard, toutes les deux...

Elle se félicita d'avoir été assez rapide pour ne pas laisser de traces, même en sachant que la bonne ne savait pas lire. Comme l'avait écrit Graziella, les écrits restent. Si Claire avait une part de responsabilité dans le vol du camée, il valait mieux qu'elle ne sache rien du passé de Graziella. Elle avait remarqué qu'une évidente rivalité existait entre les deux jeunes filles. Mais était-ce assez fort pour que la servante accuse faussement une innocente?

Kate sortit en trombe en laissant la porte ouverte derrière elle. Claire la claqua en la refermant.



Dans l'humidité de ce matin d'octobre, une jeune fille enceinte était assise sur un banc à l'extérieur de la gare. Il y avait une semaine jour pour jour que Graziella avait quitté les cancons de la campagne pour ceux de la ville. À fixer les planches du plafond dans l'obscurité pendant une partie de la nuit, elle avait eu tout le temps de réfléchir sérieusement à ce qu'elle avait vécu depuis son départ de chez les Grenier. Elle avait même remonté dans le temps, jusqu'à son rejet par sa mère. Des torts, elle en avait, c'était certain; cependant, elle ne les avait quand même pas tous. Sa grand-mère paternelle disait qu'à tout problème il y avait une solution. Jusque-là, elle avait cru que cette solution menait sans exception à une vie meilleure. La décision qu'elle avait prise la conduirait-elle vraiment là où elle voulait aller, malgré les chaînes attachées à ses chevilles? La marée de larmes qu'elle avait refoulée depuis l'accusation de Claire la veille s'épancha soudain sur des joues blêmes jusqu'à des lèvres bleuies. Un travailleur la reluquait en se demandant ce qu'une jeune fille seule pouvait aller faire à Québec. Si elle pleurait autant, c'était peut-être qu'elle se rendait au chevet d'un parent malade. Une femme ne voyageait pas seule à moins d'une raison grave. Pris de pitié, il s'arrêta et dit :

— Vous n'avez pas d'mouchoir? J'peux vous en prêter un... Ça n'a pas d'bon sens d'pleurer comme ça! Les larmes vont glacer sur vos joues.

— Merci, j'en ai un, un mouchoir, répondit Graziella en pleurnichant.

— Pourquoi que vous restez assise dehors, pis que vous montez pas dans le train? ajouta l'employé. Vous auriez moins froid! Je finis d'embarquer ces poules pis ces cochons en cage avant que le train parte. C'est l'affaire de cinq minutes au plus.

Il dirigeait un regard indulgent vers elle, revenait à son travail, s'arrêtait et recommençait. Graziella lui répondait en reniflant à travers les bruits familiers de la gare.

— J'aime mieux que les autres ne me voient pas pleurer. Comme je n'ai pas l'habitude de m'apitoyer longtemps sur mon sort, quand on partira pour Québec dans cinq minutes, ça ira mieux.

— Je me demande bien pourquoi une jeunotte comme vous a de la peine de même. C'est peut-être parce que vous avez perdu votre père ou votre mère ou que vous vous êtes blessée à l'œil?

— Je n'ai pas perdu l'un de mes parents. J'ai juste eu un accident avec un panneau d'armoire.

— Ben moi, ma femme peut pas avoir d'accident avec un panneau d'armoire, parce qu'on n'en a pas, d'armoire, déclara-t-il en plaçant une cage dans le compartiment réservé au transport des animaux.

— Hé, le paresseux! Cesse de jaser avec les p'tites dames, pis fais ton travail. On doit partir. Tu nous as assez retardés comme ça.

— Encore deux cages de cochons de lait, pis je te donne le signal.

— Grouille, grouille, on va prendre du retard, exigea à nouveau le conducteur de la locomotive la tête sortie par la fenêtre, déjà occupé à manipuler les manettes.

Graziella gravit les trois marches du compartiment qui lui était assigné. Ses yeux étaient encore gonflés de chagrin, mais elle était parvenue à tarir ses larmes et se considérait comme présentable. Elle balaya les alentours du regard et choisit la place près de la fenêtre, à côté d'un homme vêtu d'une veste à carreaux d'un bleu éclatant, une casquette sur les yeux. Elle pensa le reconnaître.

— Joseph, c'est toi? demanda-t-elle en penchant son visage vers lui.

— Non. Mon nom, c'est Ti-Gus. Mais je voudrais bien m'appeler Joseph! C'est ton amoureux, je suppose?

— Non, ce n'est pas mon amoureux. Je n'ai pas d'amoureux. Je viens juste de penser que ce jeune homme que je connais doit être encore à Trois-Rivières avec son père où il visite les moulins à papier.

— Pas besoin d'aller si loin! Il y en a de bien prospères par ici.

Le train annonçait son départ de son timbre si assourdissant que le cap Saint-François, de l'autre côté du Saguenay, le renvoyait en écho sur toute la ville. Essoufflée, Kate pensait qu'elle arrivait trop tard. Elle se mit à crier :

— Arrêtez, arrêtez cette locomotive!

Tous les employés avaient l'air sourds, ma foi! Elle répéta la même supplication.

Le chef de gare l'entendit enfin et se précipita en faisant de grands cercles de ses deux mains dans les airs. Kate arriva à son niveau et lui dit :

— Il y a une jeune fille dans le train qui ne doit pas partir.

— De quoi elle a l'air?

— Elle est habillée de bleu.

— J'sais de qui vous voulez parler. Attendez-moi ici, madame.

Le mécano, à son tour, se fit entendre.

— On n'a pas tout notre temps, il faut partir.

Kate se fit plus ferme.

— Vous devez faire descendre cette jeune fille immédiatement, elle n'a pas la permission de prendre ce train. Elle a fugué...

— Vous êtes sa mère?

— Oui, je suis sa mère!

Kate se sentit défaillir. Cette affirmation, qui était sortie spontanément de sa bouche pour sauver une jeune fille qui aurait pu être la sienne, sonnait à son oreille comme si la Providence venait de lui redonner la part de maternité qu'Elle lui avait volée implacablement. Une bouffée de bonheur monta à ses joues en même temps que des paroles d'encouragement venaient d'un employé consciencieux.

— Si c'est comme ça, retard ou pas, l'autorité des parents doit être considérée en premier lieu.

Dans les compartiments, les voyageurs commençaient à s'impatisser. Le responsable monta, balaya la voiture du regard et repéra le manteau qu'il avait déjà remarqué.

— Mademoiselle, vous devez descendre...

— Pourquoi? J'ai payé mon billet. Je dois me rendre à Québec.

— Vous avez déserté. Votre mère me l'a dit. Elle vous attend.

— Cette dame n'est pas ma mère!

— J'aime mieux croire une personne mûre qu'une jeunesse. Descendez!

Fâchée, Graziella ramassa son sac, leva le menton en passant devant le jeune homme qu'elle avait pensé reconnaître comme étant Joseph Grenier et longea l'allée. Kate l'aperçut en haut du marchepied. On pouvait lire dans ses yeux noyés toute la joie qu'elle ressentait d'avoir pu empêcher cette jeune fille d'aller se jeter dans la gueule du loup, dans une ville aussi grande que la Vieille Capitale. Elle s'écria :

— Que je suis heureuse! Ma fille, pourquoi m'avoir fait cette peur?

Émue, Graziella manqua la dernière marche; en se recevant mal, elle se renversa un pied. Avec des gestes pleins de prévenance, Kate l'aida à se redresser. En se laissant soutenir pour se diriger vers un banc, Graziella réalisait toute l'affection que lui portait cette étrangère. Elle s'excusa :

— Pardon, madame!

— Je n'ai pas à vous pardonner, ma fille. Votre lettre m'a convaincue. Je vous la remets pour qu'elle ne tombe pas dans les mains de n'importe qui, ainsi que vos soixante-quinze dollars dont vous aurez grand besoin. Je vous rembourserai aussi votre billet de train pour Québec.

— Merci, dit Graziella, vous êtes trop bonne; je n'en mérite pas tant.

Ce geste de générosité la touchait aussi profondément que lorsque son père, le bon Maurice, lui avait fait cadeau du cheval blanc qu'il lui avait acheté pour ses quatorze ans. Les mots restaient en boule dans sa gorge.

Sa patronne, la joie imprimée sur ses traits, lui dit :

— Je loue un cheval et nous allons faire le tour de la ville, comme je vous l'ai promis. Malgré l'heure matinale, ce n'est pas trop froid et nous demanderons au cocher des

couvertures pour nous cacher les pieds. Une semaine! Une semaine que nous nous sommes rencontrées et je ne veux plus me séparer de vous.

Elle resserra sa prise sur la taille de Graziella et, bras dessus, bras dessous, elles reprirent leur progression. Le cœur de la jeune fille se gonflait d'une affection sans borne pour sa protectrice.

— Moi non plus, je ne veux pas me séparer de vous.

— Ma fille, vous ne pouvez pas savoir tout le bien que vous me faites.

La chaleur mutuelle qu'elles se transmettaient était réconfortante, autant pour l'une que pour l'autre.

Revenant à la réalité, Graziella retira son bras de sous celui de Kate; elle semblait tout à coup gênée de tels épanchements en public. Le train s'était ébranlé et suivait la voie ferrée en s'éloignant graduellement de la rive du Saguenay. Il laissait échapper une série de claquements dont l'intensité allait décroissant. Pour une deuxième fois, Graziella Cormier restait sur le quai. Était-ce vraiment son destin?

— Cocher! appela Kate la main en l'air.

Le boghei s'arrêta à leur niveau. Aidées de l'homme, elles montèrent l'une après l'autre, se laissèrent tomber sur la banquette arrière et couvrirent leurs jambes des couvertures de fourrure tannée destinées à cet usage.

— Où vont ces dames? demanda le conducteur en prenant place à l'avant.

Conséquent avec le prestige de sa fonction, l'homme était vêtu avec classe. Un chapeau melon accompagnait un costume noir d'étoffe du pays, une chemise blanche et une cravate. Il tenait les cordeaux de ses mains gantées de blanc, attendant les instructions de sa cliente.

— Comme la température est magnifique, vous allez nous conduire sur la rue Racine. Je veux montrer à ma protégée les progrès de la reconstruction depuis le grand feu d'il y a deux ans.

— Si je comprends bien, la p'tite dame est jamais venue en ville!

— Elle est déjà allée en ville, mais pas à Chicoutimi.

Le cheval noir fit claquer ses sabots jusqu'en haut de la côte. En face, de l'autre côté de la rue Racine, la cathédrale s'était relevée de ses cendres. Le cocher se fit un devoir de les informer qu'elle serait inaugurée au courant de 1915, selon son constructeur René-P. Lemay. Ses deux nouvelles tours pointées vers le ciel étaient prêtes à accueillir les cloches qui feraient à nouveau voler leur chant à la gloire de Dieu au-dessus des toits de la ville. Graziella trouvait qu'il avait l'air d'aimer sa ville et de connaître son histoire sur le bout des doigts.

Aux alentours, une activité débordante bourdonnait comme celle d'un nid de guêpes. Le couvent du Bon-Pasteur s'élevait sur un nouveau terrain plus isolé, du côté gauche de la cathédrale. Le château Saguenay, dans les cuisines duquel s'était déclaré le feu, avait perdu

son éclat, et tous se demandaient s'il serait reconstruit pour faire concurrence à l'hôtel Chicoutimi. Seuls le bureau de poste et l'hôpital-orphelinat avaient été épargnés. Les constructions entreprises ou déjà terminées donnaient l'espoir d'une rue Racine encore plus prospère à l'avenir.

Emballée devant un tel progrès, Kate demanda au cocher de diriger son cheval vers le bas de la côte. En passant devant une petite maison au toit en pente, elle indiqua que son cher mari Timothy la louait, sans donner plus de détails. Graziella trouva que la situation de cette maison était idéale pour y établir un commerce.

Elle remarqua que, plus la voiture avançait, plus les demeures étaient cossues. Du numéro 66 au numéro 24, Kate décrivit avec emphase le style de ces maisons qui appartenaient à la bourgeoisie. Les unes étaient inspirées du courant victorien ou de l'architecture américaine, en passant par le néoclassique et l'*Arts & Crafts*. Une dame Gendron, qui viendrait prendre le thé prochainement, habitait au 30 avec son mari et ses six enfants. Elle ajouta que Claire avait travaillé dans cette famille pendant un an avant d'être à son service.

— Vous n'avez pas voulu venir vous établir dans cette partie de la ville? demanda Graziella.

Comme ces maisons tranchaient avec celles, bien modestes, des ouvriers de la Pulperie, la jeune femme présumait que, dans quelques minutes, elle rencontrerait Alicia, puisque sa patronne avait demandé au cocher de diriger son attelage vers cette partie de la ville. Elle se disait que c'était forcément dans l'une d'elles que la fille chérie des Davis s'était installée avec son mari, un cadre probablement engagé par Julien-Édouard-Alfred Dubuc. Le matin et le soir, pour aller à son travail et en revenir, il n'avait même pas à marcher un demi-mille, selon ce qu'elle estima.

— Non, Timothy et moi avons préféré la tranquillité de la rue Jacques-Cartier. En plus, nous pouvons jouir d'un terrain plus vaste.

— Vous louez la petite maison canadienne en bas de la côte de la rue Racine, m'avez-vous dit?

— Oui, c'est un employé de la pulperie qui l'habite avec sa femme et ses deux enfants.

— Elle est bien jolie. Et bien placée, en plus. J'aime aussi beaucoup celle-ci, la blanche qui porte le numéro quarante, surmontée de deux tourelles.

— Je vois. Elle a été construite en 1875.

— Elle a déjà trente-neuf ans, compta la jeune fille, et elle a l'air encore bien solide.

Pour être aussi bien informée, Kate devait venir souvent dans ce coin où la richesse sautait aux yeux. Graziella émit l'idée qui la torturait depuis leur départ de la gare.

— Madame Davis, je vais y aller franchement. Je crois que votre fille Alicia demeure dans l'une de ces jolies demeures.

Sans relever le commentaire de sa protégée, Kate ordonna au cocher de faire demi-tour.

— Conduisez-nous à Rivière-du-Moulin.

— Si les p'tites dames ne sont pas trop gelées, pis elles sont capables de payer, y a pas de problème, j'ai tout mon temps...



Pendant ce temps, Claire mangeait l'intérieur d'une de ses joues. En quittant la maison en catastrophe, sa patronne avait dit qu'elle allait régler son cas en revenant. Elle espérait de tout son cœur que le train fût déjà parti à son arrivée à la gare. Cependant, voyant le temps passer, elle se convainquit qu'elle avait retrouvé Graziella et qu'elle lui faisait visiter la ville comme elle le lui avait promis; ce matin ensoleillé était l'occasion rêvée. Elle avait donc le temps de tenter une dernière fois de faire renvoyer cette intruse.

Madame Davis avait eu l'imprudence de lire la lettre à voix haute. Claire en savait assez pour intéresser l'abbé Gagnon, qui passait une partie de l'avant-midi du lundi à catéchiser les orphelins en âge de recevoir les sacrements. À longues enjambées, elle parcourut la courte distance entre la rue Jacques-Cartier et l'orphelinat sur la rue Saint-Vallier. Le prêtre la reçut dans le petit salon voisin de la chapelle. La prestance de cet homme l'avait toujours impressionnée. Il avait d'habitude un ton imposant et accusateur. Claire sentait qu'elle perdait ses moyens et se faisait le reproche d'avoir par jalousie ourdi une machination contre une jeune fille qu'elle connaissait à peine.

— Parle, Claire, je n'ai pas tout mon temps... Les jeunes commencent à s'agiter.

Debout devant l'homme de Dieu, la jeune servante jouait avec ses doigts sans oser le regarder dans les yeux. Il aurait bien pu lire dans son regard les péchés qu'elle n'avouait pas en confession. Elle avait envie de partir, mais il insistait.

— Tu ne m'as quand même pas dérangé pour jouer avec tes doigts et regarder le sol devant moi. Comme je te connais, tu dois avoir une bonne raison...

Elle n'avait pas le choix. De toute façon, comme elle se l'était dit la veille, elle n'avait plus rien à perdre. En le dévisageant, elle annonça :

— Je ne suis pas une commère, vous le savez...

Elle hésitait.

— Je sais que tu n'es pas une commère comme ton ex-patronne. Parle!

Claire recula de deux pas sous la force de la voix. Puis, comme incapable de s'arrêter, elle dit en une seule phrase, sans respirer :

— La nouvelle dame de compagnie des Davis est une jeune fille enceinte qui se fait passer pour une femme mariée.

Sans attendre la réponse du prêtre, elle ajouta aussitôt :

— Excusez-moi, je dois m'en aller, mon travail m'attend.

Elle tourna les talons et, sans saluer, quitta la pièce. Abasourdi, en méditant au sujet de cette pécheresse hébergée par une protestante, l'ecclésiastique marcha lourdement vers la chapelle pour ramener à l'ordre les petits diables qui profitaient de son absence pour avancer l'heure de la récréation.



Depuis qu'il exerçait sa profession de cocher, Edgar Genest en avait vu de toutes les couleurs. Mais deux femmes qui pleuraient dans les bras l'une de l'autre au milieu d'un cimetière protestant, c'était la première fois qu'il voyait ça. Il connaissait la dame anglaise au chapeau à plumes pour l'avoir déjà fait monter à quelques reprises. Quant à la toute jeune fille, il supposait que ce pouvait bien être la fille agressée près du Saguenay la semaine précédente, étant donné son œil encore tuméfié, bien qu'en voie de guérison.

Son cheval noir battait le sol de son sabot avant et faisait voler impatiemment sa queue de gauche à droite.

— Woh! du calme, Ti-Noir. On est bien, comme ça, tous les deux à attendre. Tes fers s'usent pas, tu peux faire ta crotte si t'en as envie, pis le compteur monte. Avec au moins un beau deux piastres, je vais pouvoir te payer ton grain et le dîner à mes enfants.

Comme s'il avait compris les propos de son maître, Ti-Noir y alla d'un long hennissement enthousiaste.

— Hiiiiiiiiiiiiiii!

Incapable d'ouvrir suffisamment sa gueule muselée, il frissonna de tout son corps harnaché et sa queue vola à nouveau aussi énergiquement que quelques secondes plus tôt.

— Toi, Ti-Noir, t'es comme moi, tu en sais plus que ta tête peut en prendre, dit-il d'une voix rauque. Mais, quand on pense qu'on a tout vu pis tout entendu, la vie a le tour de nous faire des surprises pour nous faire comprendre que le bon Dieu est plus grand, pis qu'Il en sait plus que nous autres.

Le cheval sembla approuver d'un grand signe de tête. Manifestement, l'attente le rendait impatient et il avait hâte de bouger.

— Comme toujours, je vois que t'es d'accord avec les bons raisonnements de ton maître. Moi, j'étais jamais venu dans un cimetière protestant. J'avais passé devant, bien sûr, mais j'avais pas le choix pour aller chez mon frère ou conduire chez lui un voyageur qui arrivait par le train. J'sais pas si le bon Dieu va m'en vouloir. Tu sais, Ti-Noir, « hors de l'Église catholique, point de salut! » C'est pas moi qui ai inventé ça, c'est le curé qui l'a dit en chaire.

Comme s'il était habitué aux monologues de son maître, Ti-Noir s'ébroua bruyamment. Edgar Genest continuait en surveillant une réaction inattendue.

— En tout cas, les deux p'tites dames ont l'air d'en avoir long à se raconter, pis gros à pleurer...

Un battement des oreilles de la part du cheval suffit à relancer le monologue du cocher.

— Toi aussi, Ti-Noir, tu trouves ça, que les deux p'tites dames en ont gros à pleurer?

Kate avait attendu le moment propice pour dévoiler à Graziella les causes de son chagrin. Elle jugeait que la jeune malade en avait assez enduré et qu'elle n'était pas prête à entendre le récit de la tragique épreuve qui avait perturbé sa vie autant que celle de son mari et de son fils. La jeune fille avait eu son lot d'épreuves; dans la même semaine, elle avait découvert sa grossesse, en plus d'être agressée par un malvenu et accusée de vol. De plus, sachant sa fille morte, Graziella aurait-elle accepté d'occuper la chambre d'Alicia?

Mais, ce matin-là, le sort avait changé ses plans et c'était bien comme ça. Ce tour de ville s'était avéré une occasion propice pour la conduire au cimetière protestant, qu'on avait refoulé dans un coin de Rivière-du-Moulin comme si ses morts pouvaient transmettre la lèpre aux fidèles catholiques.

En sautant du boghei sur sa cheville douloureuse, Graziella avait manifesté sa surprise; elle s'était attendue à s'arrêter devant la porte d'une maison cossue qui aurait laissé voir à demi la silhouette d'un sosie de Kate. Tout de suite, elle avait soupçonné le drame. Bouleversée à l'avance, elle avait suivi sa patronne qui avançait à pas incertains et semblait prête à rebrousser chemin au moindre bruit. Elle s'était arrêtée devant une pierre tombale de granit blanc sur laquelle était gravée dans les deux langues une inscription dorée douloureusement évocatrice.

Alicia Davis, 1897-1912

We shall always remember you

Nous nous souviendrons toujours de toi

Les jambes flageolantes, Graziella avait levé les yeux vers Kate qui pleurait silencieusement à chaudes larmes. Dans un arbre proche, des oiseaux piaillaient

sinistrement.

Étranglées de chagrin, les deux femmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre et laissèrent libre cours à leurs pleurs jusqu'à ce qu'ils s'atténuent d'eux-mêmes.

Kate put enfin parler et expliquer que c'était la première fois qu'elle rendait visite à sa fille, morte de la méningite à l'âge où la beauté et l'espoir pavaient son chemin. Toutes les fois où elle avait essayé de se rendre dans ce cimetière, elle s'était effondrée avant d'y parvenir. Peu à peu, elle s'était enlisée dans un état de morosité inquiétant. Pour oublier, elle s'était plongée corps et âme dans le bénévolat et les bonnes œuvres, mais cela n'avait pas suffi. On avait dû la traiter et lui imposer une longue convalescence.

Aujourd'hui, elle avait fait un grand pas. Enfin libérée, elle pourrait encore sourire, chanter et planifier de nouveaux projets, en compagnie d'une jeune fille qui avait la même fougue et le même goût de vivre qu'Alicia. Elle se sentait redevenir une maman à part entière. Son corps pourrait à nouveau respirer malgré la perte d'une partie de lui-même.

— Vous lui ressemblez tant, Graziella! J'ai l'impression de retrouver ma fille en vous. Vous me faites du bien, mais j'ai mal tout à la fois. J'aimerais que vous m'appeliez maman...

— Vous savez bien que c'est impossible, madame. Non seulement je ne suis pas Alicia, j'ai déjà une mère!

— Qui sait si, avec le temps, vous ne changerez pas d'idée. Pensez-y.

Elles quittèrent l'endroit en silence. Ce n'était pas de froid qu'elles grelottaient.



En entendant le clapotement des sabots mourir devant la porte, Claire courut dans sa chambre y remiser les effets qu'elle avait placés dans un sac de toile usée. Madame était arrivée avant qu'elle ait eu le temps de quitter la maison en douce. Quel argument avait-elle pour se défendre? Elle avait beau réfléchir, rien ne lui venait à l'esprit. On allait la congédier sans pitié et elle allait devoir partir la tête basse, humiliée et couverte de honte. Elle aurait vraiment préféré quitter avant le retour de sa maîtresse pour éviter une explication qui ne pouvait que lui être désavantageuse.

Sans entrain, elle commença à peler des pommes de terre en tendant l'oreille aux bruits qui venaient du hall. Madame Kate avait l'air mal en point. Claire posa le couteau sur le comptoir, s'essuya les mains et vint au-devant des deux femmes. L'air innocent, elle demanda :

— Est-ce que madame a besoin d'aide?

Ce fut Graziella qui répondit.

— Elle s’est sentie mal. Je crois qu’elle a pris froid. Elle n’était pas chaussée assez chaudement pour la saison. Veux-tu m’aider à la conduire à son lit?

Sa patronne une fois installée sous les couvertures, Claire se précipita à la cuisine, vaguement soulagée que la confrontation soit reportée à plus tard. Elle se mit à prier, en proie à un profond désespoir.

Graziella occupait la chaise de velours à côté du lit de Kate. Dans la lumière tamisée, elle admirait sa peau veloutée, ses joues légèrement rosées naturellement et ses lèvres bien dessinées. Kate Davis était une femme magnifique extérieurement et intérieurement. Ses yeux d’un bleu profond comme la mer savaient reconnaître le beau dans toutes choses, même dans celles qui semblaient les plus vilaines. Comment contrer l’attachement profond qu’elle ressentait au contact des trésors qu’elle cultivait en elle? Kate lui avait donné la plus grande marque de confiance en lui divulguant la cause de ses chagrins.

Graziella inspira et posa les mains sur son ventre. Elle se répéta que son enfant vivrait heureux dans cette famille. Les exemples de bonté et d’intégrité qu’il aurait sous les yeux le façonneraient dans de la bonne terre, dans le kaolin fin et délicat qu’on utilisait pour confectionner la porcelaine de Limoges. Elle pensa au coffre à bijoux d’Alicia. Alicia!

Kate ouvrit les yeux et sourit. Graziella se pencha au-dessus d’elle.

— Attention à votre cheville!

— Ce n’est rien comparé à la fièvre subite qui vous a foudroyée.

— Nous sommes restées trop longtemps debout sur la terre humide.

— C’est ma faute. Si je ne m’étais pas enfuie encore une fois, vous ne seriez pas sortie, dit Graziella, troublée.

— Nous ne recommencerons pas à pleurer. Maintenant qu’il n’y a plus de secrets entre nous deux, je me sens soulagée.

— Si vous le voulez, je vais téléphoner au médecin.

— Non, laissez! Ce n’est rien et mon malaise ne s’explique pas que par un refroidissement. Chaque fois que je parle de ma fille Alicia, j’ai la même réaction. Pour vous conduire au cimetière, il m’a fallu tout mon courage. Jusqu’à aujourd’hui, chaque fois que je m’en approchais, j’étouffais et je devais me sauver, pleine de remords et de honte. Je suis certaine que je me porterai mieux demain.

— Je vous laisse dormir. Pendant ce temps, je vais au salon choisir un livre dans la bibliothèque. Lorsque vous vous réveillerez, je vous lirai un passage, si cela peut vous faire plaisir.

— Je ne vous ai pas encore expliqué votre travail de dame de compagnie et vous le devinez à mesure...

— J'en suis contente. Avez-vous un livre préféré?

— C'est *Ecce Homo* de Friedrich Nietzsche, mais vous ne lisez ni l'allemand ni l'anglais.

— J'espère un jour pouvoir le déchiffrer pour trouver des réponses à mes nombreuses questions. Surtout depuis ce matin! Je pourrais même dire depuis que j'ai quitté ma famille.

— Allez, je vais dormir... Et ne vous gênez pas pour porter le pendentif et les boucles d'oreilles d'Alicia. J'ai aussi remarqué que vous ne portiez pas de jonc à l'annulaire. Nous allons remédier à cela aussitôt que j'irai mieux. Ce soir ou demain. Alicia avait une jolie bague qui pourrait convenir. Les gens pourraient remarquer une jeune mariée sans jonc. Nous ne devons rien négliger si nous ne voulons pas être soupçonnées.

— Vous avez raison. Alexis m'a fait la même remarque, mardi dernier. Vous êtes trop bonne de m'offrir la bague de mademoiselle. C'est trop, j'en serais gênée!

— Puisque je vous l'offre! N'est-ce pas moi qui vous ai encouragée dans cette démarche? Je m'en sens responsable.

— Merci encore! Soyez assurée que je saurai vous en être reconnaissante.



Dans le corridor, Graziella croisa Claire sans s'émouvoir du drôle d'air qu'elle affichait. Cela n'était pas nouveau. Depuis leur première rencontre, elle n'avait pas cessé de la rabrouer ou de l'accuser.

De son côté, la servante avait pris de l'assurance. Lorsque sa patronne aurait retrouvé ses forces et qu'elle lui demanderait des explications, elle pourrait argumenter que, si Graziella était partie, c'était qu'elle était vraiment coupable. Quand on avait la conscience tranquille, qu'on n'avait pas de reproches à se faire, on pouvait regarder les autres en face. C'était son propre comportement qui lui avait inspiré un tel argument; si elle avait ramassé ses effets, prête à retourner chez ses parents, c'était qu'elle n'était pas blanche. Tout compte fait, elle n'allait pas s'accuser elle-même aux yeux de sa patronne et de Graziella.

— Mademoiselle la princesse se gêne pas pour détruire le souvenir de mademoiselle Alicia, dit-elle d'un ton sec et vindicatif en louchant vers les bijoux que Graziella tenait dans ses mains.

— Claire, il est temps qu'on s'explique, toi et moi. Viens dans la salle à manger!

— Venez! Venez! La princesse se garde bien de suivre les règles de la royauté anglaise?

— Viens, viens, répéta Graziella sur un ton ferme en glissant les camées dans la poche de sa jupe. Viens de toi-même ou je vais te pousser.

Elle accompagna sa menace d'un geste éloquent.

— OK, OK, pas si fort, madame pourrait se réveiller et voir comment sa domestique préférée traite les domestiques ignorés.

— Que veux-tu dire par domestique préférée? dit Graziella, méfiante.

— Les murs parlent et les écrits restent.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Ce que vous voulez dire, ce que vous voulez dire! C'est la règle!

— Arrête! Tu ne mérites pas que je te vouvoie. Dis-moi ce que tu veux dire par : « Les murs parlent et les écrits restent. »

— Y a des secrets qui méritent d'être dits au curé.

— Des secrets qui méritent d'être dits au curé..., répéta Graziella en réfléchissant.

— Oui, des secrets écrits dans une lettre.

— Tu as volé ma lettre et tu l'as montrée au curé?

— J'ai entendu madame la lire à voix haute et j'ai eu le temps d'aller te dénoncer au curé avant que vous reveniez toutes les deux à la maison après votre tour en boghei. Une fille-mère, c'est pas bien vu, même en ville, madame la princesse.

Bien qu'en boitant de son pied blessé, Graziella la poussa brusquement, sans lui laisser le temps d'opposer la moindre résistance.

— Entre dans la salle à manger, ordonna-t-elle sur un ton ferme.

Elle tira une chaise de sous la table, assit prestement la domestique et se planta debout devant elle, les deux mains sur les hanches.

— Maintenant, tu vas me dire exactement ce que tu as dit au curé.

— Je lui ai dit ce qu'il y avait dans ta lettre à mes patrons.

— Tout ce qu'il y avait dans la lettre?

Claire se tortillait sur le coussin. Sous le regard intense de Graziella qui, debout, la dominait, son teint devenait gris. Elle resta muette, en proie au plus profond malaise.

— Je t'ai posé une question, Claire. Réponds! Réponds, j'ai dit! Tu as révélé tout ce qu'il y avait dans la lettre?

La domestique restait toujours muette. Graziella voyait ses yeux rouler dans l'eau et pouvait y lire toute sa détresse. Mais elle ne se laisserait pas attendrir par cette fille qui ne lui avait démontré que de l'animosité depuis son arrivée chez les Davis. Elle en avait assez et il fallait que cette situation se règle. Elle s'acharna à poser la même question.

— Dis-moi ce que tu as dit au curé! Tu sais que je pourrais, moi aussi, aller bavasser et raconter que tu m'as faussement accusée de vol? Si je suis coupable, tu l'es aussi. Nous sommes toutes les deux sur un pied d'égalité.

Claire réfléchissait. Elle n'avait pas réussi à maîtriser la jalousie qui l'avait surprise lorsqu'elle avait vu Graziella dans le lit d'Alicia. Chaque fois que sa patronne avait un geste

d'empathie envers elle, son estomac se serrait et elle avait de la difficulté à avaler sa salive. Quand l'occasion s'était présentée, elle avait agi comme elle n'avait jamais osé le faire.

Le silence et l'entêtement de Claire à ne rien avouer rendaient Graziella encore plus ferme dans ses propos.

— Tu as deux choix. Tu me laisses tranquille et tu te ranges de mon côté, ou bien tu te fais mettre dehors par madame Davis pour tes menteries à mon sujet. Elle tient à moi, tu en as eu la preuve ce matin en la voyant partir à la course pour arrêter le train. Et maintenant, je sais pourquoi. Si le curé met son nez dans mes affaires, madame Davis va le mettre dehors. Elle n'est pas obligée de l'écouter, elle est protestante, tu le sais mieux que moi. Maintenant, supposons que ton petit stratagème réussisse et que je sois obligée de partir. Je vais me sauver jusqu'à ce qu'on me laisse la paix. Je n'ai pas peur de prendre le train pour Québec, ou pour les États si c'est nécessaire. Les commérages, je connais ça et je n'ai pas peur non plus d'affronter les langues de vipère. J'ai été entraînée par la plus méchante, une vieille chouette au chignon tressé appelée Alida Grenier. J'ai même de l'expérience avec les curés.

— Tu vas aller en enfer, pour avoir dit des choses de même, la menaça Claire en levant un regard dur vers sa geôlière qui se tenait devant elle comme une palissade infranchissable.

Tout d'un trait, Graziella exposa les avenues qui s'offraient à une dame de compagnie et une servante qui se soutenaient au lieu de dépenser leurs énergies à se détester :

— L'enfer, ma belle, pas besoin de mourir pour y aller. Il est dans toutes les personnes qui font du mal. Les curés, les rois, les princesses ou même le pape, quand ils sont cruels et qu'ils menacent tout un chacun qui fait son possible, ce sont eux qui te damnent. L'enfer, c'est tout de suite et il est parmi les méchants. Prends madame Davis, par exemple. Sa religion est mal vue des catholiques. Comme personne, elle est bien meilleure que toutes celles que je connais mises ensemble, les curés avec... Maintenant que tu sais que je ne suis pas peureuse, fais ton choix. Tu démens ce que tu as dit au curé et tu restes, ou tu ne fais rien et tu t'en retournes chez ta mère.

N'en pouvant plus de jouer ce rôle qui ne lui convenait pas, Claire se résigna enfin à dire la vérité.

— Graziella, je m'excuse. Je te jure que je n'ai pas dit tout ce qu'il y avait dans la lettre. Je n'avais pas grand temps avant que vous reveniez à la maison. Rendue devant l'abbé Gagnon, j'étais gênée et j'ai vraiment pris conscience de mon erreur. J'ai juste dit que tu étais une fille-mère qui se faisait passer pour mariée.

— Très bien, je crois qu'on va pouvoir réparer ça. Je te pardonne. C'est maintenant clair. Quant à moi, je t'ai dit ce que je pense et j'assume les conséquences de mes égarements, ailleurs ou ici. Mon enfant, c'est décidé, je le garde. Il n'ira pas à l'orphelinat, même si je dois m'en aller aux États comme je te l'ai dit tantôt. Si je reste avec toi ici, mon bébé aura trois

mères, faute d'avoir un père. Monsieur Davis sera son grand-père à cause de sa grosse moustache. Si tu décides de rester, je vais faire comme si de rien n'était et je ne t'en voudrai pas. Je ne sais pas c'est quoi, le travail de dame de compagnie, mais sois assurée que j'aurai toujours du temps pour t'aider à la cuisine ou au ménage. Tu sais que je connais ça, j'ai avoué que j'ai été servante, dans ma lettre. Mais apprends que je n'ai pas été une servante privilégiée comme tu l'es... Bon! Pour te montrer que je ne t'en veux pas, je t'offre les boucles d'oreilles de mademoiselle Alicia. Mets-les pendant que, moi, je vais passer la chaîne à mon cou. C'est un gage de notre amitié.

Elle lui plaça les bijoux dans la main droite qu'elle referma de force dessus. Ses faibles défenses épuisées devant un geste aussi généreux, étonnamment, Claire se mit à pleurer de toute la force de ses poumons. Graziella s'agenouilla devant elle, la prit dans ses bras et lui caressa le dos, comme sa sœur Armandine et elle, tapies dans le lit ou dans un coin de la grange, l'avaient si souvent fait pour se réconforter l'une l'autre lorsqu'elles avaient de la peine. Des souvenirs touchants se bousculèrent dans sa tête jusqu'à ce qu'elle sente la jeune servante plus réceptive. Comme gage de sa bonne volonté, elle lui agrafa les boucles aux oreilles en lui demandant :

— Nous sommes amies, ou pas?

— Oui, je vois tout le mal que je t'ai fait par jalousie, répondit la bonne dans un dernier sanglot. Tu mérites vraiment d'être la dame de compagnie de madame. Je n'y serais pas arrivée. Je ne sais même pas lire ni écrire.

— Si tu le désires, je vais t'apprendre. J'ai une neuvième.

— Servante avec une neuvième? s'étonna Claire en tâtant le camée à ses oreilles avec émerveillement.

— C'est une longue histoire. C'est celle qui m'a fait devenir une femme pas peureuse, assez brave pour me lancer à la poursuite de l'homme qui a volé mon porte-monnaie la semaine dernière.

Elle eut un bref éclat de rire. Dans un geste aussi spontané qu'inattendu, Claire lui entourait le cou de ses bras et appuya fortement la joue contre son front.



— Cette histoire-là, c'est *La Belle au bois dormant*. Mon père me l'avait donnée en cadeau. Après, je me suis mise à rêver d'un beau prince qui me réveillerait de ses baisers brûlants et qui m'emporterait dans son château où nous aurions beaucoup d'enfants.

Les deux portes de l'étagère bibliothèque étaient ouvertes et elles se tenaient debout devant. D'une voix douce et intéressée, Claire déduisit :

— C'est c'prince-là qui t'a fait perdre la tête?

— Tu as deviné. Mais il ne m'a pas emmenée dans son château pour que nous ayons beaucoup d'enfants ensemble. Je sais que tu as un an de plus que moi, mais je me permets de te dire que les sens sont plus forts que la raison. Nous agissons souvent comme des animaux quand l'attirance est trop forte. Je ne veux plus perdre la carte pour un homme... Si on continuait à dévaliser la bibliothèque de mademoiselle Alicia?

Graziella toucha le bijou qui pendait à son cou. Claire fit de même avec les boucles d'oreilles.

— Tu vois, ce livre-là, son titre, c'est *Le Petit Chaperon rouge*. Le connais-tu?

— Je m'en souviens pas. Tu sais, ma mère, avec dix enfants, elle avait pas grand temps pour les contes.

— Il va falloir que tu les apprennes pour les raconter à notre petit mousse.

— Merci, Graziella. Si j'avais réfléchi avant d'agir...

— Les conséquences pour toi sont moins importantes que pour moi. Mais, tu vois, je me suis fait une raison et il y a toujours une solution. Sais-tu ce que ma grand-mère paternelle disait souvent?

— Non! Si tu me le dis, je vais le savoir, dit Claire en éclatant de rire.

— Advienne que pourra!

— Advienne que pourra?

— Oui, advienne que pourra. Et je ne l'ai jamais entendue se plaindre. J'ai donc adopté cette expression et, lorsque je prends une décision, même si elle n'est pas vraiment bonne pour moi, je l'assume. Il y a toujours quelqu'un pour te tendre la main lorsque tu es dans la misère. Il faut faire confiance.

— Il ne faut pas faire exprès non plus pour se mettre les pieds dans le plat. Tu as presque dit ça, tantôt.

— J'ai dit aussi que la chair était faible et l'esprit aussi. Je ne peux pas dire que je ne retomberai pas un jour malgré mes bonnes intentions. Je veux juste faire mon possible pour apprendre de mes erreurs et madame Davis le sait.

— Il a quel titre, ce livre-là? demanda Claire en le pointant de son index.

— *Barbe-Bleue*. Ceux-là : *Maître chat*, *Les Fées*, *La Petite Pantoufle de verre* et *Le Petit Poucet*. Claire, as-tu connu mademoiselle Alicia?

Elle plongea son regard plus bleu que mauve dans le vert de celui de la servante.

— Je la connaissais comme tout le monde qui l'avait vue dans la rue ou dans les magasins avec ses parents. Je suis arrivée ici après son départ.

- J'aurais voulu la connaître...
- Moi aussi...



Graziella poussa la porte avec son épaule et avança vers le lit en demandant :

— Êtes-vous réveillée, madame? J'ai dévalisé la bibliothèque. Pas des livres de votre philosophe préféré, parce que je n'y comprenais rien. Voyez ce que j'ai choisi. Ceux en français, bien sûr.

— Je vois, dit Kate en examinant tristement la pile de livres que sa dame de compagnie tenait dans ses bras.

C'étaient les livres de son Alicia. Alicia qui aimait la lecture, le rire, le chant, le piano. Elle adorait même aller à l'école et réussissait dans toutes les matières avec brio. Il ne fallait plus y penser, c'était du passé. La mer capricieuse, d'une vague meurtrière, s'était abattue puissamment sur ce jeune corps qui ne voulait que jouir de ses bienfaits. La mer qui donnait la mort autant que la vie.

— Je trouve que vous avez meilleure mine, fit Graziella en examinant sa patronne d'un regard tendre.

— Oui, je vais bien mieux. Demain, je pourrai reprendre mes activités.

— Pensez-vous que nous devrions avertir monsieur Davis?

— Je ne veux pas recommencer à l'inquiéter autant que ces trois derniers mois. Les charges de son travail sont suffisantes. Il le saura en fin de semaine, lorsque j'aurai retrouvé la forme. Ce soir, au téléphone, je ferai comme si de rien n'était. Asseyez-vous dans ce fauteuil, mon enfant.

En répondant au désir de Kate, Graziella s'inquiéta.

— Allez-vous lui raconter mon escapade?

— Non, cela restera entre nous deux... et Claire!

— Claire?

— Graziella, je vous félicite! J'ai tout entendu. Vous êtes vraiment digne du rôle que je veux que vous jouiez auprès de moi. Claire a aussi ma bénédiction, puisque vous lui avez pardonné. Elle restera à mon service et j'agirai envers elle comme si rien ne s'était passé. Jusqu'à présent, je le répète, je n'ai jamais eu de raisons de critiquer son travail.

— Elle était malheureuse. Elle pensait que je lui avais volé sa place. Je suis contente qu'elle reste.

— Êtes-vous toujours aussi magnanime?

— Tout dépend! Pour l’instant, il y a des pardons que je garde dans ma gorge. C’est plus fort que moi.

— Ça concerne le père de votre enfant?

— J’ai aussi ma part de responsabilité. J’assume cette partie, mais pas la sienne.

— Vous avez raison. Le rôle de la femme est ingrat. Friedrich Nietzsche l’a mentionné dans ses écrits.

— Je pense que je vais l’aimer bien gros, votre beau philosophe allemand à moustache.

— Ne riez pas de mon Timothy...

— Je ne ris pas de monsieur, je le trouve juste spécial et il me plaît bien.

— Pas trop, quand même.

— Il me fait penser à mon père.

— Bien, c’est ce que je veux, puisque vous êtes maintenant un peu comme notre fille.

L’horloge sonna les quatre heures de l’après-midi. Claire se présenta dans le cadrage de la porte avec un plateau qu’elle déposa sur la commode. Elle avança une table ronde vers le lit, y étendit une nappe et la para de la théière, de deux tasses délicates et du reste du sucre à la crème cuisiné par Graziella la veille.

— Mesdames sont servies...

Chapitre 10

Le mardi, à dix heures le matin, le heurtoir de la porte fit résonner son clac!

Claire se précipita pour accueillir la visite. En tirant le battant par la clenche, elle se retrouva face à face avec le curé Gagnon. Dans tous ses états, le visage cramoisi et la voix tremblotante, elle le salua sur un ton plus élevé que d'habitude :

— Bonjour, monsieur le curé. Que nous vaut l'honneur?

— On dirait que tu es mal à l'aise, Claire. Pourtant...

— Madame n'est pas très bien, mais je vais l'avertir quand même. Si vous voulez passer au salon en attendant...

Elle désigna la porte d'arche en inclinant légèrement la tête.

— Tes parents vont bien?

— Ça doit, je leur ai pas parlé depuis dimanche. Excusez-moi, j'avertis madame et je reviens.

Le curé prit place dans l'un des fauteuils du salon. Ses yeux s'arrêtèrent sur le panneau vitré allant du plancher au plafond qui protégeait une dizaine de tablettes garnies de livres, tous bien alignés, le dos de cuir affichant le titre et son auteur. Il quitta son siège, s'avança prudemment jusqu'à la bibliothèque digne de celle d'un évêque et commença à lire tout haut : *Romeo and Juliet*, *Hamlet*, *King Lear*. Après les œuvres complètes de Shakespeare vinrent les Platon, Copernic et Descartes. Lorsque ses yeux se posèrent sur la partie réservée à Nietzsche, il réalisa que ces ouvrages étaient pratiquement tous à l'index et que deux âmes catholiques pouvaient y avoir accès. Madame Davis s'approcha derrière lui. Comme s'il était pris en flagrant délit, il tressaillit au son de sa voix.

— Que nous vaut l'honneur de cette visite, monsieur le curé? demanda-t-elle dans ce français qu'elle parlait à la perfection avec juste un petit accent mignon.

— Je suis venu au sujet de votre nouvelle dame de compagnie.

— Venez donc vous asseoir en face de moi. Je ne me sens pas très bien, aujourd'hui. Je ne pourrai pas rendre visite aux petits orphelins comme d'habitude.

— J'espère que ce n'est pas trop grave! Je sais que vous êtes bien généreuse de donner de votre temps pour nos bonnes œuvres, malgré tout.

— Malgré tout...

— Nous parlerons de votre religion une autre fois. Pour l'instant, vous gardez une jeune fille enceinte. C'est celle qui a été retrouvée sans connaissance derrière la gare la semaine dernière. J'ai fait enquête à l'orphelinat. Nos bonnes sœurs, qui n'en disent pas plus qu'il le faut pour garder l'anonymat des mères célibataires, ne connaissaient pas la situation que Claire m'a signalée.

— Monsieur, les religieuses ont dû vous dire que je suis parfaitement en règle. Elles m'ont fait signer une décharge à son sujet.

— Je trouve que vous avez agi très vite, alors que nous parlons ici d'une personne que vous ne connaissiez pas.

— J'avais parlé à cette jeune fille dans le train au début de la semaine dernière. Je trouvais qu'elle s'exprimait bien et qu'elle avait l'air distinguée. J'ai pensé qu'elle avait tout pour être la dame de compagnie que je recherchais. Cependant, j'ai remarqué qu'elle avait l'air triste. Je n'ai pas posé de questions; ce n'était pas de mes affaires. Elle est descendue à Jonquière. Jeudi, en lisant le journal, j'ai appris qu'une jeune femme avait été agressée et j'ai tout de suite pensé à elle, je ne sais pas pourquoi. J'ai offert aux religieuses de la prendre chez moi jusqu'à ce qu'elle se rétablisse. Elle m'a raconté son histoire de jeune veuve dont le mari est mort l'été dernier dans un chantier près de Québec et je l'ai engagée comme dame de compagnie, vu qu'elle était venue en ville pour trouver un travail.

— Pourquoi n'est-elle pas retournée chez ses parents?

— Madame Cormier avait des raisons que je n'ai pas à vous exposer. Elle gardera son enfant et l'élèvera de la même manière que toutes les pauvres épouses qui ont perdu leur conjoint. Elle ne veut pas aller vivre à Québec; c'est une ville trop importante pour y élever chrétiennement de jeunes enfants sensibles aux influences de toutes sortes. Et puis, il s'y trouve constamment un grand nombre de soldats, qui partent de là pour aller faire la guerre en Europe.

— Cormier, avez-vous dit? Les religieuses m'ont dit que c'était une dame Angers...

— Le nom de son mari était Cormier et elle veut le garder. Elle leur a donné son nom de célibataire qui est Angers.

Elle releva le menton pour fixer son regard dans les petits yeux ronds du curé.

— Écoutez, monsieur, cette jeune veuve était en état de choc et elle avait perdu la mémoire lorsqu'elle a donné ce nom aux religieuses. Vous ne pouvez pas lui tenir rigueur de s'être trompée d'avoir mentionné spontanément le nom qu'elle avait porté depuis sa plus tendre enfance. Et puis, je ne suis pas obligée de répondre à toutes vos questions. Madame

Cormier demeurera ici comme dame de compagnie et je m'en porte garante. C'est suffisant, il me semble.

L'abbé gardait son air sceptique; il insistait d'une façon qui n'était pas sans déplaire à Kate. Seule sa réputation d'homme sans reproche l'empêchait de lui dire son fait.

— Soyez sincère, madame Davis. Cette jeune femme n'est-elle pas en réalité une fille-mère? Et Claire, dans tout cela? Elle aurait fait une faute très grave en faisant un mensonge à son pasteur? Puis-je la voir?

— Puisque vous le désirez...

Kate secoua la clochette sur la table de service en ne perdant pas de vue le visage joufflu du prêtre, qui jouait nerveusement avec le crucifix pendu au niveau de son plexus. Elle ajouta :

— La seule chose qui doit nous importer, c'est que ma dame de compagnie attend un enfant. Quand il s'agit de protéger la vie et de faire en sorte qu'elle s'épanouisse dans les meilleures conditions, les questions de religion importent peu. C'est la raison pour laquelle je n'hésite pas à donner temps et argent au profit des bonnes œuvres catholiques, bien que je sois protestante. Je n'aimerais pas que votre intransigeance me décourage de vous apporter mon aide.

Le curé tiqua, conscient de la menace que contenaient ces paroles. Avant qu'il ait pu répliquer, Claire apparut dans la porte d'arche.

— Madame m'a appelée?

Ses cheveux étaient parés de la coiffe, blanche comme le tablier noué à la taille qui couvrait une partie de sa jupe brune. Son regard léchait le sol.

— Mademoiselle, voulez-vous répéter à monsieur le curé ce que vous m'avez avoué hier?

Malgré la gêne et les remords qui l'accablaient, Claire réussit à garder son sang-froid. En bredouillant, elle s'accusa d'avoir par jalousie inventé une histoire pour discréditer madame Cormier aux yeux de sa patronne.

Le curé ne fut qu'à demi convaincu par sa déclaration. Il lui adressa un regard à la fois méfiant et condescendant.

— Tu as la réputation d'être une jeune fille pieuse, issue d'une famille de bons catholiques. Je veux donc réentendre en confession ce que tu viens d'avouer.

Kate était attendrie devant l'embarras de Claire. Elle affectionnait cette jeune fille, en plus d'apprécier son honnêteté, sa discrétion et le cœur qu'elle mettait à l'ouvrage. Elle pouvait facilement se faire une idée du malaise profond qu'une catholique convaincue pouvait éprouver en cet instant, alors qu'elle devait mentir au représentant de Dieu. Cependant, elle ne comprenait toujours pas la jalousie subite que Claire avait manifestée envers Graziella et, en excellente protestante dont la conscience avait été façonnée dans les

enseignements de Luther, elle considérait qu'elle devait aider cette âme pure à se défaire des préceptes trop rigoureux qu'on lui avait inculqués et à se libérer ainsi de la peur de l'enfer.

— Et moi, dit-elle, je veux que vous croyiez en la sincérité de Claire. N'oubliez pas ce que je viens de vous dire. Ne dressez pas d'obstacles devant l'aide que je vous apporte.

— J'aurais aimé que vous n'en parliez pas devant votre servante.

L'abbé semblait vouloir ergoter jusqu'à ce qu'il pût repartir en détenant la vérité qu'il voulait entendre. Conscient de faire son devoir, il laissait errer son regard gris de Claire qui semblait paralysée sur place à Kate qui le défiait ostensiblement.

— Pour sa loyauté, je considère que Claire fait partie de ma famille et qu'elle a le droit d'entendre ce qui la concerne. Elle a eu du courage pour avouer devant nous deux ce qu'elle a fait de mal. Je l'en félicite! Elle a toute mon admiration. À mon avis, sa confession publique est plus méritoire que celle qu'elle pourrait vous faire, agenouillée dans un confessionnal. Elle a droit à une absolution publique, que vous devriez lui donner maintenant. Claire, mettez-vous à genoux, monsieur le curé va vous bénir. Comme pénitence, je crois que ce que vous venez de vivre est suffisant. En plus, il n'y a qu'à vous regarder pour voir que vous regrettez très sincèrement ce que vous avez fait. Dieu ne considère que les bonnes intentions.

— Vous devez également savoir que l'enfer est pavé de bonnes intentions, la défia à son tour l'abbé.

— On le dit, oui... Nous pourrions discuter longuement à ce sujet.

L'oreille collée à la cloison, Graziella ne manquait rien de ce qui se passait. Elle plissait le nez ou serrait les poings avec l'envie de se mesurer à ce personnage incapable de la moindre émotion devant la souffrance. Claire était profondément tourmentée par la menace de l'enfer, cela tombait sous le sens, et elle aurait bien voulu lui éviter un tel déchirement. Mais c'était impossible. Si sa condition de fille-mère était avérée, elle devrait renoncer à son bébé et accepter de vivre en paria de la paroisse. Elle n'était pas prête à ça.

Si Claire avait tenu sa langue, tout aurait été si simple. Elle n'en serait pas là, à se culpabiliser pour un mensonge.

Graziella devint songeuse. Pour sauver son enfant de l'orphelinat, elle-même n'éprouvait aucun scrupule à farder la vérité. Elle ne se considérait pas plus pécheresse que les prêtres et les religieuses qui, souvent, ne se gênaient pas pour pratiquer ce qu'ils appelaient le « pieux mensonge ». De plus, on agissait comme si la médisance était un péché moins grave que le mensonge, dans la plus parfaite indifférence de l'Église. Les commères prenaient un plaisir malsain à répéter les cancans qui naissaient ici et là, mais cela n'empêchait aucunement leur langue de vipère de s'exhiber indécentement à la sainte table pour recevoir l'hostie. Devant ces réalités, Graziella avait l'esprit en paix de la combattante qui lutte pour la bonne cause.

Mais sa nouvelle amie ne l'entendait certainement pas ainsi. Bien sûr, c'était elle qui s'était mise dans de mauvais draps, mais Graziella lui pardonnait son accès de jalousie sans arrière-pensée, sans ressentir non plus le moindre désir de vengeance. Aussi, elle ne pouvait supporter que Claire fût ainsi tirillée et qu'elle accepte de se croire damnée pour sauver sa réputation. Elle se jura qu'elle trouverait un truc pour lui redonner sa tranquillité de conscience. Le soir même, elle tâcherait de discuter avec elle et de lui expliquer que Dieu ne pouvait lui en vouloir à cause d'un mensonge aussi important pour le petit enfant à naître.

En attendant, il fallait parer au plus pressé. Elle jugea qu'il était temps de donner un coup de main à Kate, qui argumentait devant cet homme grassouillet qu'elle avait entrevu à son arrivée dans le hall, robé de noir des pieds au cou. Le nez en l'air, elle apparut dans la porte d'arche et s'adressa au prêtre :

— Bonjour, monsieur le curé, je suis madame Cormier, la veuve de Louis Cormier.

Elle s'agenouilla à côté de son amie en demandant :

— En même temps que Claire, j'aimerais que vous bénissiez mon enfant orphelin qui naîtra en mai.

Le pauvre prêtre ne savait plus où il en était; il n'arrivait plus à distinguer le vrai du faux. Avec les protestants qui s'infiltraient partout et qui menaient avec succès les grosses compagnies, il fallait souvent faire des concessions. Il décida de s'en tenir à la version des choses qu'on lui servait. Malgré le doute qui persistait dans son esprit, le Seigneur ne lui tiendrait pas rigueur de bénir ces femmes demeurées en état de péché mortel pour avoir déformé la vérité, puisque souvent de tels gestes miséricordieux ramenaient les brebis perdues au bercail. Ces deux jeunes catholiques travaillaient pour des protestants et, si la force de Dieu les quittait, leur candide jeunesse pourrait bien être influencée plus que de raison. Il devait sauver ces âmes sur le chemin de l'enfer par n'importe quel moyen. En tirant du fauteuil sa charpente bien en chair, il capitula.

— Très bien! Je vous bénis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Allez en paix, vos péchés sont pardonnés. Comme pénitence, vous récitez un rosaire et je veux vous voir à la messe dimanche, à la chapelle de l'hôpital, puisque notre belle cathédrale n'est pas encore terminée.

— Je vais peut-être aller à l'église du Sacré-Cœur avec mes parents, osa dire Claire.

— Une église ou une autre, c'est le même bon Dieu qui les habite toutes. Et vous, madame Davis, vous ne voulez pas ma bénédiction? la défia-t-il.

Elle entra dans son jeu :

— Pour moi, c'est pareil. Un officier du culte ou un autre, un ministre d'une religion ou d'une autre, ce n'est pas ça qui compte. C'est le même bon Dieu qui a créé tous les humains de n'importe quel statut. Je vous en prie, bénissez-moi aussi.

Elle s'agenouilla à côté des deux jeunes filles. En traçant le signe de croix en l'air, le bon curé Gagnon se félicita d'avoir convaincu une Anglaise de se plier devant lui, ce qui n'arrivait pas tous les jours et ne se faisait pas si facilement. Il pourrait s'en vanter bien humblement à son supérieur. « Le baptême d'une protestante intégré dans les fêtes d'inauguration de la nouvelle cathédrale serait une belle victoire du Christ », pensa-t-il.

Il quitta la maison des Davis le cœur léger d'avoir gardé une bienfaitrice généreuse pour les œuvres de la paroisse et tout plein de l'espoir de la sauver un jour prochain du protestantisme. Si la jeune Graziella était une fille-mère, sa paroisse n'en subirait pas les dommages, puisqu'il était facile d'accuser une protestante d'être irresponsable, au besoin. Il valait mieux fermer les yeux dans les circonstances.



Kate était assise à la table de la cuisine et reluquait tristement son assiette. Elle avait très peu touché au pain de viande accompagné d'une pomme de terre ronde. D'habitude, elle raffolait de ce plat typiquement américain. C'était même elle qui en avait donné à Claire la recette venant de sa mère. La domestique l'avait préparé avec Graziella, désireuse d'apprendre à cuisiner différemment.

Après le départ du curé, pour se changer les idées, elles avaient coupé l'oignon, trempé la mie de pain dans le lait et ajouté un œuf battu légèrement au bœuf haché maigre saupoudré de ces épices semblables à celles qui avaient servi pour le *cockney*. Le tout avait été saisi dans la poêle et cuit au four pendant au moins une heure; on l'avait régulièrement arrosé du fond de beurre.

Attablée en face de Kate, Graziella s'inquiéta :

— Si vous le voulez, je vais aller chercher le médecin. Ce n'est pas normal d'être abattue comme vous l'êtes depuis hier. Vous n'avez presque pas touché à votre assiette.

— Ce n'est rien, je vous assure, Graziella. Vous êtes trop bonne de vous préoccuper de moi de cette façon. Je vais aller me recoucher. Je crois que la bénédiction du curé m'a tournée à l'envers. Je me sens tiraillée par le bon Dieu des catholiques et le mauvais diable des protestants... Excusez-moi! Je ne devrais pas dire des choses pareilles devant vous. Ce n'est pas de mise.

— J'aurais jamais cru pouvoir me faire pardonner mes péchés mortels ailleurs que dans un confessionnal, intervint tristement Claire. Je suis inquiète. Pensez-vous que j'vais aller en enfer? Je ne pourrai jamais revenir en arrière et avouer que j'ai reçu l'absolution en faisant croire que la vérité était une menterie!

Elle ajouta presque silencieusement, le regard humide :

— Un péché de plus écrit dans le livre de comptes de saint Pierre.

Graziella songea que sa liste de péchés à elle s'allongeait sans cesse dans le livre du gardien du paradis. En même temps, elle se rappelait avec quelle complaisance coupable son amant avait accepté ses avances, alors qu'il avait de l'expérience et qu'elle n'était encore qu'une adolescente innocente, une oie blanche. Les hommes, ils ne se gênaient pas pour profiter de toutes les occasions sans en éprouver de remords. Pourquoi les femmes devaient-elles se torturer pour leurs moindres manquements? Elle se répéta qu'elle aiderait son amie à se débarrasser de ses scrupules.

Kate se leva difficilement. Graziella se précipita pour l'aider et, bras dessus, bras dessous, elles se dirigèrent vers la chambre.

— Assoyez-vous, je vais défaire votre lit, proposa la jeune fille.

— Merci, mais, avant de m'étendre, je vais m'asseoir à la table de toilette. Mes cheveux ont besoin de soins.

Avec des gestes lents, elle commença à dépingler son chignon. Graziella saisit la brosse qu'elle fit courir avec précaution dans la chevelure ainsi libérée. Chaque mouvement de haut en bas lui procurait un plaisir jusque-là inconnu. Des gestes comme ceux-là étaient tout nouveaux pour elle.

Kate ne pouvait détacher son regard des deux visages qui reflétaient dans le miroir la même expression soucieuse, mais paisible. Avant... Avant que la mort frappe, elle avait pu admirer un tableau semblable des dizaines de fois. Alicia pouvait s'amuser pendant des heures à coiffer sa mère de différentes façons, comme elle le faisait avec ses poupées de porcelaine.

Dans la chambre, pas un bruit agressant ne troublait leurs réflexions. On n'entendait que le froissement des poils de chameau qui se frayaient un chemin à travers les cheveux fins comme de la soie, blonds comme les quintaux à l'automne. Deux cœurs battaient au même rythme, unis par des gestes lents et répétitifs qui rapprochaient deux femmes inquiètes de leur avenir.

— Excusez-moi, je n'aurais pas dû, dit Graziella en déposant subitement la brosse sur la table de toilette.

— Si je ne vous ai pas arrêtée, c'est que cela me faisait plaisir. J'ai pensé que vous aviez réfléchi à la proposition que je vous ai faite hier... Excusez-moi à mon tour, je me sens vraiment fatiguée.

Graziella aida Kate à s'étendre et s'assit à côté d'elle sur le bord du lit.

— Depuis hier, justement, j'ai bien réfléchi à votre proposition lors de notre visite au cimetière.

— Ma petite fille, je sais que je vais trop vite. Cependant, vous connaissez mes raisons. Elles ne sont peut-être pas nobles; je pourrais même dire qu'elles sont égoïstes. Je vous suis reconnaissante d'avoir mis de la gaieté dans ma vie, mais ce n'est pas encore assez. Le vide qui est en moi semble ne pas vouloir se combler assez rapidement à mon goût.

Kate en voulait à ce désir enfantin qui la tenaillait. Normalement, elle ne se serait pas enflammée aussi facilement et aurait été capable de temporiser son ardeur. Malheureusement, elle avait changé. Pendant deux ans, elle avait refoulé une peine profonde en faisant comme si tout allait bien. Mais l'annonce du départ d'Henry pour l'Angleterre avait fait déborder le vase. La douleur réveillée l'avait comme foudroyée. Elle errait dans la maison et n'avait plus aucun goût à la vie. Après trois mois d'une morosité qui, elle s'en rendait bien compte, l'assaillait à nouveau chaque fois qu'elle avait une déception, il y avait en elle comme une urgence d'agir.

Ses yeux couraient sur le visage sérieux de Graziella assise à ses côtés sur le lit. Elle attendait impatiemment la réponse de cette fille qui savait si bien mettre un baume sur les plaies de son cœur.

— Je crois que vous vous faites du mal. Vous voulez faire revivre votre Alicia par ma présence dans votre maison et en m'appelant « ma petite fille ». Elle est morte depuis deux ans; il faut en faire votre deuil. En me voyant dans le train lundi dernier, vous avez pensé la retrouver. Vous m'avez dit que je lui ressemblais comme une goutte d'eau à une autre, que j'avais la même taille et le même caractère qu'elle. Mais je ne suis pas elle. Si de me voir tous les jours vous la rappelle trop fort et risque de vous rendre à nouveau morose, je vais partir. Jamais deux sans trois, dit le proverbe.

Kate sourcillait, les yeux inondés de larmes. Graziella poursuivit sur sa lancée.

— Je ne veux pas vous voir malade en vous promenant le souvenir de votre fille à longueur de journée sous les yeux. Gardez votre fille dans le cœur de la maman attentionnée que vous avez été pour elle. Vous l'avez soignée jour et nuit, et la méningite l'a emportée quand même.

— Oui, la méningite l'a emportée sauvagement. Nous aurions tant voulu la sauver!

Sa voix était d'une tristesse à fendre l'âme. Il y avait aussi une pointe de remords qui semblait s'être empreinte sur sa conscience à jamais.

Graziella se sentait dépourvue devant un tel désarroi. Elle cherchait les mots qui réconforteraient cette femme luttant pour continuer à vivre avec une partie d'elle-même en moins. Elle trouva le courage de dire :

— Ce n'est pas votre faute; sa mission sur terre était terminée. Le Seigneur savait que vous auriez la force de survivre. À l'avenir, Il ne va vous envoyer que du beau.

— Vous en êtes certaine? demanda Kate avec la voix d'une fillette prête à croire tout ce que sa mère lui promettait.

— Notre rencontre n'aurait pas eu lieu, si vous n'étiez pas allée vous reposer trois mois sur les bords du Piékouagami. Dieu ne vous a pas redonné votre fille, mais Il a permis qu'un bébé vienne égayer votre maison. Ce n'est pas pour vous faire oublier Alicia, mais pour vous donner une nouvelle raison de vivre. Il n'arrive jamais rien pour rien. J'ai pensé être bien punie parce que ma mère m'a laissée partir injustement et que, par la suite, je me suis mal conduite. Mais c'était le chemin que je devais suivre pour rencontrer une personne comme vous, qui me permet de penser autrement. Malgré la nouvelle ouverture d'esprit que vous m'avez transmise, je ne répondrai pas à votre désir.

Kate sanglotait sourdement. Henry l'avait appelée « mère » dès son plus jeune âge, mais Alicia, elle, savait si bien dire : « Maman, je vous aime! » Kate souffrait atrocement du sevrage que la mort lui avait imposé.

Graziella la berçait dans ses bras en posant des baisers sur ses cheveux bouclés naturellement. Elles n'entendaient pas la pluie glaciale qui frappait les carreaux, une pluie de mi-octobre qui annonçait la neige. Il n'y avait dans cette chambre de bourgeoise qu'une pluie de larmes chaudes qui mouillaient deux visages collés l'un à l'autre et annonçaient que des liens tendres se tissaient petit à petit. Graziella reprit la parole en gardant la tête de Kate sur son épaule.

— Vous avez bien compris que je ne vous appellerai pas « maman Kate » comme vous me l'avez demandé hier au cimetière sur la tombe d'Alicia. Vous n'êtes pas ma mère. J'en ai une. L'image que je me fais d'une maman n'est pas très digne, j'en conviens, mais je veux la changer avec votre aide. Je vous appellerai « madame », ce qui vous élève au niveau de l'admiration que j'ai pour vous.

Graziella s'interrogeait. Qu'est-ce qui avait bien pu la pousser à refuser l'offre de Kate? En voulait-elle à sa mère autant qu'elle se l'imaginait? Depuis son départ de la maison paternelle, chaque fois qu'elle avait pensé à la belle Maria, c'était pour la critiquer.

Kate arrêta de soupirer et tourna son regard attendri vers le visage de sa dame de compagnie.

— Vous avez raison, Graziella. Il faut que je préserve la mémoire de ma fille telle qu'elle était. Je vous jure de réfléchir aux paroles sensées que vous m'avez dites. Je veux juste que vous m'aidiez à faire mon deuil d'Alicia, partie si précocement. Elle aurait votre âge.

— Et elle ne vous aurait sûrement pas fait honte en tombant enceinte d'un homme marié, père de trois jeunes enfants, dont la femme était au sanatorium.

— Graziella, ne soyez pas aussi sarcastique. Vous savez que j'accepte votre état. Nous continuerons à mentir au sujet de votre état civil, au risque de nous faire refuser l'absolution

par l'abbé Gagnon, fit Kate en souriant à travers les larmes restées à la commissure de ses yeux. Cependant, lorsque nous serons en privé, je veux que vous m'appeliez par mon prénom.

— Très bien, Kate! Maintenant, il est temps que je vous lise *La Belle au bois dormant*. Si nous n'aimons pas la fin, nous en inventerons une à notre goût. Après, vous vous reposerez.

— Je dormirai environ une heure, ce sera suffisant.

Graziella ouvrit le livre laissé sur la table de chevet le jour précédent. Au son de sa voix, une princesse sembla ressusciter et recommencer à marcher à petits pas dans cette maison cossue qui l'avait pourtant vue mourir et s'en aller dans un cercueil tout blanc pour être enterrée dans un cimetière protestant.



Kate était éblouissante. Le court repos lui avait été bénéfique. Son teint de pêche était accentué par un chemisier blanc sous un boléro en cascade de dentelle et une jupe en corolle de couleur tan. Lorsqu'elle entra dans la cuisine, Graziella et Claire se talochaient et se lançaient au visage la mousse du bac à vaisselle en riant aux éclats. Les panneaux d'armoire et le comptoir étaient tout aussi souillés qu'elles. Se rendant soudain compte de la présence de leur patronne, elles s'arrêtèrent.

— Excusez-nous, madame! On va ramasser tout ça, fit Graziella, mal à l'aise.

— Ce n'est rien, dit-elle. Je suis très contente que vous mettiez de la vie dans cette maison. Comme ce n'est pas moi qui vais nettoyer, vous pouvez faire tout le dégât dont vous avez envie.

Elle avait l'air beaucoup mieux, et les deux jeunes filles la trouvèrent vraiment belle avec son sourire éclatant.

— Je suis venue vous demander quels sont vos plans pour le reste de l'après-midi, quand vous aurez nettoyé le résultat de votre chahut.

— Rien de spécial, répondit Graziella. Je ne sais même pas encore en quoi consiste le travail d'une dame de compagnie.

— Avec tout ce qui est arrivé, nous avons remis la leçon d'une journée à l'autre. Vous devinez à mesure, mais allons-y!

Kate se lança dans une longue explication qu'elle n'avait pas eu souvent l'occasion de donner, vu que la fonction de dame de compagnie ne faisait pas partie des us de la région. À part Anne-Marie Palardy, qui affectionnait comme une sœur sa Nannie, la gouvernante de ses enfants, la haute classe de Chicoutimi n'avait pas développé la coutume.

— Dans le temps, une dame de compagnie, c'était l'assistante personnelle d'une reine, d'une princesse ou d'une autre dame de la noblesse. Elle-même était souvent noble, mais d'un rang inférieur à celui de la personne qu'elle accompagnait. Elle n'était pas considérée comme une domestique. Lorsque nous aurons plus de temps, je vous raconterai l'histoire des dames de compagnie sous le règne des Tudors. Quatre sont devenues les épouses d'Henri VIII. Une dame de compagnie a souvent de l'influence auprès de la dame qui l'a choisie et, souvent aussi, elle devient son amie, une amie discrète. C'est ce que vous avez été pour moi depuis que je vous connais. Je ne vous demande pas d'être comme les femmes qui ont œuvré auprès des dames de la cour. Je veux simplement que vous soyez là lorsque j'aurai besoin de votre jeunesse pour me remonter le moral et m'aider dans certaines activités sociales ou de bienfaisance. Vous pourrez coudre ou aider Claire à votre guise. Je serai plus formelle quand nous aurons de la visite, pour soutenir le rang social de mon mari. Autrement..., ce sera à votre choix! Vous commencez à me connaître. Assez pour savoir que je ne suis pas maladivement stricte.

— Merci, je suis très contente. Pour aujourd'hui, nous pourrions peut-être vous écouter jouer du piano. Ou bien vous pourriez nous apprendre un peu d'anglais!

— Moi, intervint Claire, j'avais l'intention de préparer le ragoût préféré de madame pour le souper, en plus d'essayer la recette de biscuits sablés de Graziella. C'est elle qui devait les faire, mais, comme elle va assister à un concert et suivre des cours d'anglais, je ferai tout le travail.

— Ah, toi! s'exclama Graziella en lui lançant de la mousse au visage.

Claire répliqua, et leur petit jeu recommença de plus belle.

— Arrêtez! Je ne sais pas comment faire pour vous discipliner, intervint Kate en faisant semblant d'être fâchée.

Elle s'avança prestement, attrapa de la mousse de ses deux mains et leur en lança simultanément une poignée au visage.

— Maintenant, écoutez-moi! Vous allez essayer pendant que je vous regarderai, assise à cette table. Je n'ai pas encore la force de vous aider. Claire, ne cuisinez pas un ragoût. Il reste du *meatloaf*..., pardon, du pain de viande. À quatre heures, nous mangerons les sucres à la crème que Graziella a faits dimanche. Les biscuits sablés, ce sera pour jeudi; je reçois madame Gendron pour le thé. Cet après-midi, je propose que nous vidions la chambre d'Alicia, qui est celle de Graziella, maintenant. Claire, si vous le voulez, vous pourrez occuper celle d'Henry. De cette façon, vous serez voisines et vous pourrez vous raconter vos secrets toute la nuit si vous en sentez le besoin.

Les deux jeunes filles, humides de mousse, se mirent à nettoyer sans attendre en démontrant leur contentement par des pas de danse.



Kate était étendue sur l'habillage du lit, alors que Graziella et Claire, l'une après l'autre, paraient devant le long miroir. Des vêtements à leur taille étaient placés sur une chaise et sur le pied du lit. Il était très difficile d'en mettre de côté pour donner à la Saint-Vincent-de-Paul, les robes, jupes, chemisiers et boléros étant tous de grande qualité, de même que les manteaux et les chapeaux. Mais il était inutile de garder ce qui ne faisait pas. Graziella n'avait choisi que les pièces les plus amples, étant donné que, dans quelques semaines, elle aurait pris du poids. Elle porterait ces fripes juste le temps de se confectionner de nouvelles toilettes.

Son idée n'avait pas changé. Tant que Kate la verrait affublée des vêtements d'Alicia, elle la confondrait avec sa fille et ce n'était pas ce qu'elle voulait, elle le lui avait expliqué en termes simples. Si Claire voulait se départir de sa robe brune de servante quelques heures par jour, elle n'avait rien contre, au contraire. Elle-même n'avait pas hésité à désobéir à son ancienne patronne Alida en maintes occasions. L'uniforme, selon elle, c'était comme un licou, un signe de soumission insupportable.

Elle regrettait la jolie robe de coton qu'elle avait cousue pour plaire à Hubert et qu'elle n'avait toujours pas sortie de sa valise. Lorsqu'elle aurait le temps, elle en recoudrait les boutons. Son amant en avait arraché une partie en la prenant sauvagement dans le foin de la grange, à sa fête, il y avait de cela un mois. Un long mois!

— Graziella, trouves-tu que celle-là me fait bien? demanda Claire en roulant des hanches dans une magnifique robe de taffetas rose à volants.

— Oui, elle est parfaite. Elle souligne ton teint rosé. Mais je ne vois pas quand tu pourrais la porter.

— Peut-être bien au banquet des Dubuc au mois de novembre, intervint Kate.

— Au banquet des Dubuc! s'étonna Claire. Ils invitent les dames de compagnie, mais pas les servantes.

— Si tu ne viens pas, je n'y vais pas non plus, décida Graziella. Qu'est-ce que j'irais faire là, avec mes manières de campagnarde!

— Vous allez venir toutes les deux. Je vous indiquerai comment vous tenir; je suis certaine que les leçons seront très courtes. Vous savez, les Dubuc invitent leurs contremaîtres et même des journaliers à ces banquets. Ils n'ont aucun préjugé. Ils considèrent que toutes les classes d'employés sont nécessaires au succès de l'entreprise qui, soit dit en passant, obtient tous les honneurs.

— Ce n'est pas croyable! s'exclama Graziella. Parce qu'ils se croyaient des bourgeois, mes anciens patrons n'invitaient jamais un employé à leur table, surtout à cause de leur aînée,

une prétentieuse qui se croyait au-dessus des autres. Je répète qu'elle a refusé d'accueillir l'ami de monsieur Joseph, un bûcheron, au dernier réveillon de Noël. J'en suis encore fâchée.

Ce fait lui revenait sans cesse à l'esprit, tant elle avait trouvé intransigeante l'attitude de sa patronne.

— Nous n'avons pas tous les mêmes valeurs, dit Kate. Notre Créateur, lui, ne fait pas de différence entre les pauvres et les riches. Il ne regarde que le cœur.

— Vous parlez et vous agissez comme le prescrit la vraie Évangile. Je vous admire tant que je tiens absolument à être comme vous.

— Graziella, vous avez un bon jugement et vous irez loin dans la vie en défendant vos convictions.

— Où j'irai, j'emmènerai Claire, affirma-t-elle en se permettant d'entourer la taille de sa nouvelle amie. Si vous m'en donnez la permission, bien sûr!



Les dernières notes de *Plaisir d'amour* flottaient encore dans la pièce aux murs tapissés. Les lourdes draperies encadrant les fenêtres avaient été tirées par-dessus le voilage. Une bûche de merisier crépitait dans l'âtre; la flamme dansante et joyeuse accompagnait la lumière tamisée des lampes coiffées d'un abat-jour qui trônaient sur les tables rondes. Une tasse à la main, le dos plaqué à la courbe du fauteuil et les souliers à plat sur le sol, Graziella et Kate semblaient voguer chacune dans la zone de mer plus ou moins étendue de leur existence.

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment, alors que chagrin d'amour dure toute la vie. Pourtant, dans sa tête, Graziella Cormier n'hésitait pas à atténuer la rigueur de ces paroles. Elle constatait en cette soirée calme et paisible que son chagrin d'amour n'était pas aussi terrible qu'elle aurait pu le penser lorsque, vautreée dans le lit de son prince charmant, elle ne voulait plus en sortir. Elle s'en remettait mieux que cette fille de Notre-Dame qui était devenue presque folle quand son fiancé l'avait laissée pour une autre. C'était bien différent pour elle, et elle avait raison de conclure que son amour pour un homme marié n'était pas plus important qu'une attirance physique, explicable par l'exemple inapproprié que lui avait donné sa mère, Maria.

Graziella lapa une gorgée de thé en même temps que Kate. Leurs regards se croisèrent et elles échangèrent un sourire où se lisait la plus entière sérénité. Depuis leur rencontre dans le train, il s'en était passé, des choses, des fuites et des retours, suivis d'explications pénibles.

Elles avaient enfin trouvé le réconfort et la satisfaction dans l'expression de la vérité et l'ouverture d'esprit.

Claire entra dans le salon et déposa un plateau sur la table de service au milieu de la pièce en disant :

— J'ai fait les biscuits sablés de Graziella. Si vous voulez y goûter, même si ce n'est pas avec le thé de quatre heures... Si je veux les servir à madame Gendron jeudi, il me faut votre avis.

Graziella revoyait en ceux de Claire les gestes qu'elle avait commis et les paroles qu'elle avait dites au mois de novembre passé comme servante chez les Grenier. Lorsqu'elle avait présenté le plateau de biscuits sablés à Hubert, il lui avait soufflé à l'oreille : « Au pont, à soir! » au risque d'être entendu par sa femme Gabrielle et les autres membres de la famille. Qu'elle en avait inventé, des manigances, pour répondre à sa demande d'aller le retrouver au pont, cette fois-là! Tout ça sans y parvenir.

— Vous êtes pensive, Graziella... Prenez un biscuit et donnez-nous votre avis, vu que c'est votre recette.

La jeune femme mordit dans une friandise. En avalant, elle réalisa :

— Ils sont encore meilleurs que les miens. Tu peux les servir sans crainte.

— Moi aussi, Claire, je les trouve excellents. Si madame Gendron veut la recette, allez-vous accepter de la lui donner, Graziella?

— Ce sera une occasion de lui parler de ma grand-mère, répondit-elle en souriant à la bonne.

— Bon, si c'est correct, je m'en retourne à la cuisine, décida Claire.

— Vous voulez parler de cette grand-mère de qui vous tenez l'expression que vous utilisez souvent? demanda Kate.

— Ces trois mots sont les amarres du bateau sur lequel je vogue.

— Vous parlez comme une vraie dame de compagnie qui fait de la poésie.

— J'aimerais que vous me disiez tu, vu que vous m'avez permis de vous appeler Kate dans l'intimité.

— Je n'y arriverai pas. En anglais, il n'y a que le *you*. Je n'ai jamais pu m'habituer à utiliser le tu de la langue française qui, je le sais, est pour vous un signe de familiarité, alors que le vous marque le respect ou la distance entre les personnes. Je disais même vous à mes enfants lorsque je leur parlais en français.

— Merci pour le cours d'anglais, dit Graziella.

— De rien, ce n'est qu'un début. Si vous le voulez, nous pourrons nous fixer une heure après le souper pour les cours de piano et d'anglais, comme je le faisais avec mes enfants.

— Avez-vous une photo de mademoiselle Alicia?

— Oui.

— Pourquoi n'est-elle pas dans sa chambre comme celle de monsieur Henry?

— Parce que j'avais trop mal quand je la regardais.

— Et vous avez pensé que son sosie vivant vous ferait oublier sa mort brutale?

— J'ai réfléchi depuis cet après-midi, et vous avez raison : Alicia était Alicia, et vous, c'est vous. Vous me faites du bien.

— Pour lui redonner sa place dans votre cœur et lui montrer que vous acceptez son départ, je crois que vous devriez ressortir sa photo.

— Vous avez raison, ma petite fille..., pardon..., Graziella. Je vais la chercher et nous lui donnerons sa place toutes les deux ensemble.



Graziella s'étira de tout son long dans le lit en disant bonjour à Alicia sur la commode. Plus elle observait sa photo, plus elle se rangeait de l'avis de Kate selon laquelle elle avait des airs de la défunte. Les joues étaient remplies, le menton était volontaire et l'expression du visage était mi-sérieuse, mi-amusée.

Des images revenaient dans sa tête, rescapées du sommeil. Joseph! Elle sortait d'un rêve où Joseph l'avait embrassée et serrée dans ses bras. Elle en avait ressenti un plaisir intense. Son corps s'était excité et elle s'était réveillée en transe. Pourquoi? Elle n'avait jamais été gentille pour le dernier des Grenier. Mais lui, oui! Il l'avait souvent défendue. Non, évalua-t-elle, ce n'était pas parce qu'il était amoureux d'elle qu'il avait agi ainsi; c'était simplement l'expression de sa bonté naturelle, la même que celle de Kate qui combattait pour la veuve et l'orphelin.

Elle remonta les draps jusqu'à son menton et, toute chaude, revit derrière ses yeux clos les souvenirs qu'il lui restait de ce songe.

Une fois calmée, en jetant un regard à la photo d'Alicia dont le visage était éclairé par un sourire candide, elle se dit que cet ange ne pouvait avoir eu de son vivant des pensées aussi impures et un corps aussi exigeant que le sien. Non, elle ne devait plus se laisser tenter aussi facilement par l'attrait du plaisir.

Graziella Cormier devait maudire une fois de plus les Grenier pour l'énergie d'étalement sauvage qu'ils dégageaient et les extases qu'ils avaient fait naître en elle. De tous les hommes qu'elle avait rencontrés depuis qu'elle était en ville, il n'y en avait pas un qui l'avait troublée autant. Alexis aurait été un excellent mari pour Claire, pas pour elle. Il aurait été incapable de répondre à ses besoins, elle en était certaine une fois de plus, en y pensant bien.

Alexis! Peut-être qu'il n'était pas parti pour la guerre!

Graziella quitta ses couvertures et refit le lit avec des gestes précis dictés par l'habitude. Satisfaite de son travail, elle se rendit à la table de toilette, versa dans le bassin l'eau de l'aiguière et se lava du visage aux pieds en s'arrêtant plus longuement à sa féminité. Non, il ne fallait pas recommencer une fois après l'autre. Il lui fallait chasser ses pensées sensuelles. Déjà que ses ébats avec Hubert ne lui avaient valu que des déboires, voilà qu'elle en était rendue à penser trop fort à Joseph, le frère de son amant, comme sa mère qui était tombée dans les bras de Gérard. Désespérée, elle reluqua Alicia qui lui souriait toujours.

— Aide-moi, Alicia! Aide-moi à devenir bonne, chaste et pure comme tu devais l'être.

En répétant cette prière devant le miroir, elle palpa ses seins qui avaient pris du volume. Ses mains descendirent à son ventre. Elle l'examina sous tous les angles pour constater que lui aussi, comme ses seins, s'était arrondi. Elle remonta sa longue tignasse en queue de cheval et, les bras en l'air, se dit qu'elle ressemblait à l'un des personnages du *Jugement dernier* de Michel-Ange, dans la chapelle Sixtine, qu'elle avait regardé en cachette dans un dictionnaire. Comme l'image était petite, il semblait n'y avoir que des hommes dans cette fresque, pratiquement nus pour la plupart. Et le pape Clément VII avait accepté cette nudité au Vatican! Depuis le seizième siècle, les esprits s'étaient bien rétrécis! Il fallait, en ce début du vingtième siècle, se cacher du cou jusqu'en bas des chevilles en ne laissant pratiquement dépasser que le bout des souliers.

Elle devait maintenant se vêtir et descendre pour le déjeuner, le petit-déjeuner des Anglais. Depuis une semaine, elle ne portait que son chemisier blanc et sa jupe bleue dans laquelle elle avait maintenant peine à respirer. Elle ouvrit la garde-robe. Seulement deux robes d'été en coton lui appartenant y étaient suspendues et on était en automne. Quand même, elle se risqua à les essayer.

La première qu'elle enfila moulait exagérément ses formes et lui rappela de trop mauvais souvenirs. C'était celle qu'elle portait lorsqu'elle avait quitté la maison de ses parents, chassée en douce par sa mère. Elle l'enleva et passa la seconde. Par l'ouverture privée de ses boutons, son buste pigeonnait outrageusement. Elle se dévêtit avec fébrilité et jeta cette relique sur le plancher de la garde-robe. C'était trop de souvenirs, ça aussi, qui la ramenaient à ses amours anciennes, impossibles à ressusciter. Maudit rêve! Si elle n'avait pas eu ce maudit rêve, elle n'en aurait pas été là à se languir des caresses et de l'amour physique.

Le visage défait, elle supplia à nouveau Alicia.

— Aide-moi!

Elle revêtit la robe de lainage prune semi-ajustée qui avait appartenu à la morte, laissant respirer ses seins et son ventre. Le col de dentelle blanc lui donnait l'allure qu'elle aspirait à s'imposer pour enfin acquérir la même sagesse qu'Alicia.



— Avez-vous bien dormi? s'informa Kate, attablée devant le journal et une tasse de thé.

— Oui, très bien, merci. Vous n'êtes pas choquée parce que j'ai mis la robe de mademoiselle Alicia? demanda Graziella en prenant place en face d'elle.

— Je vous ai complimentée hier, lorsque vous l'avez essayée; elle vous va à ravir. Vous voyez, je ne vous dis pas que j'ai cru reconnaître ma fille quand je vous ai vue dans l'encadrement de la porte. Vous êtes Graziella, qui a juste emprunté la robe d'Alicia. En passant, je vous remercie de m'avoir fait comprendre ma mauvaise attitude devant la mort prématurée de ma fille chérie. Vous voyez, ce matin, je vais très bien. Et nous aurons le plaisir d'admirer sa grande photo encadrée lorsque nous irons au salon.

Kate la fixait tendrement.

— Et moi, avec sa petite photo sur la commode, je n'oublie pas qu'elle a laissé des traces dans cette chambre et je veux m'imprégner de ses qualités et de ses vertus. Mais je me sens quand même comme chez moi. Cependant, j'aimerais mieux ne plus porter ses vêtements. Pour aujourd'hui, ça va, je n'ai plus rien qui me fait. J'ai essayé mes deux robes de coton, mais elles ne sont pas de saison, en plus d'être trop justes. Je vous ai dit que je fabriquais moi-même mes vêtements. Comme mon œil est pratiquement guéri, j'aimerais aller dans un magasin de tissus, si vous êtes d'accord. Avez-vous une machine à coudre?

— Non, mais nous pourrions aller chez ma couturière. C'est madame Lussier qui coud pour moi quand je ne puis aller à Québec ou à New York.

— J'ai cent dollars. Je vais en acheter une. Si vous êtes d'accord, je la placerai dans l'ancienne chambre de Claire, qui occupe celle de monsieur Henry depuis hier. Je n'ose pas vous demander de la placer dans la chambre de mademoiselle Alicia que vous m'avez si généreusement assignée.

— C'est une bonne idée. Vous serez à côté de la cuisine. J'accepte, mais à la condition que je paye la machine à coudre.

— Je préférerais qu'elle m'appartienne. Lorsque j'ouvrirai mon commerce, j'en aurai besoin.

— Vous êtes tenace, Graziella! Comme dame de compagnie, vous n'auriez pas à vous préoccuper outre mesure des questions pécuniaires. En demeurant avec nous, plusieurs opportunités se présenteront à vous et, qui sait, peut-être rencontrerez-vous un parti en vue qui vous fera bien vivre...

— Pour l'instant, je n'y pense pas. Tout ce que je veux, c'est avoir une certaine indépendance. Je ne crois pas avoir envie qu'un homme me fasse vivre.

Kate eut un grand éclat de rire.

— Vous gagnez! Je ne vous contrarie pas davantage dans vos projets. Nous louerons une voiture et nous irons magasiner.

— J'ai vu que vous avez un cheval et un boghei. Je sais atteler et conduire, vous savez.

— Ce n'est pas le travail d'une dame de compagnie. Notre Cyrus commence à blanchir et il n'est pas très en forme. Eh bien! pour cette machine à coudre, nous irons chez Petit, le marchand général.

Graziella pensa à Jean-Marie et Germaine Bouchard, les deux commères qui tenaient le magasin général de Saint-Jean-Baptiste, et se félicita de ne plus les avoir comme voisins. Elle se rappela aussi le propriétaire de celui de Notre-Dame, son village natal, qui lui zieutait les seins sans se gêner. « Vieux vicieux! » se dit-elle. Elle se sermonna aussitôt. Une dame de compagnie ne devait pas penser à des mots dégradants comme celui-là. Elle devait prendre l'habitude de s'exprimer dans un langage distingué, pour passer la tête haute dans le grand monde. Y arriverait-elle? C'était tellement sécurisant de rester dans ses vieilles habitudes!

— C'est vous qui décidez, pour le magasin. Moi, je n'y connais rien. Mais j'aimerais vraiment atteler votre Cyrus, comme vous l'appellez. Ne vous inquiétez pas, je vais le traiter avec le plus grand soin et ça va lui faire du bien de sortir un peu. Vous allez voir qu'il ne se plaindra pas. Il doit s'ennuyer, tout seul dans son écurie, et j'aime tellement les chevaux!

L'écurie était malpropre. L'homme engagé pour les travaux extérieurs n'avait pas l'air très minutieux. Le vieux Cyrus hennit en entendant les pas de Graziella sur les planches recouvertes de paille souillée. Elle s'avança vers lui et tapota délicatement son gros fessier pour le rassurer. Il se montra tout de suite docile.

Lorsqu'elle le fit doucement reculer entre les brancards du boghei tout noir, il sembla la remercier en balançant la tête de haut en bas à plusieurs reprises.

Les rues étaient achalandées à cause de la reconstruction intensive qui occupait un nombre imposant de travailleurs de toutes classes, des manœuvres jusqu'aux architectes, comme l'avait si bien expliqué le cocher Genest. Graziella immobilisa Cyrus devant le magasin général.

Monsieur Petit était un homme bien en chair. À tout bout de champ, son lorgnon tombait au bout du cordon enroulé à son oreille droite. Ses mains suivaient le rythme de ses paroles. Graziella se demandait comment il en arrivait à les stabiliser pour trancher la viande, emballer des articles de maison et même tailler le tissu à la verge quand sa femme était occupée par des tâches de la maison. Il allait d'un client à l'autre devant les étagères, revenait derrière le comptoir, additionnait des colonnes de chiffres, plongeait une louche dans les sacs de pois ou de fèves, mesurait de la cassonade ou du sucre... Cet homme était partout à la fois. Il avait même eu le temps de saluer l'une de ses meilleures clientes et la p'tite femme qui

avait fait jaser, comme il disait. Le bruit avait couru que c'était de cette jeune fille qu'un journaliste avait parlé dans un article du *Progrès du Saguenay*, et le marchand général était bien placé pour tout savoir des cancans.

Trop occupé, il ne s'étendit pas sur le sujet. D'un signe de la main, il pointa la seule machine à coudre qui restait en magasin. Les « moulins à pédale », selon son vocabulaire, étaient en demande comme jamais; toutes les femmes ou presque confectionnaient les vêtements des membres de la famille, c'était bien connu. Il demanda à son fils et à un client costaud d'aller placer le meuble en arrière du boghei de monsieur Timothy Davis.

Madame avait été bien imprudente de confier sa sécurité à sa dame de compagnie, selon ses propos. Jamais les Dubuc n'auraient permis à Nannie de les mener en boghei. Kate argua qu'elle n'avait pas pu rejoindre monsieur Girard, que madame Cormier savait très bien conduire un cheval et qu'elle lui avait donné la permission d'atteler son vieux Cyrus. Avec quelques emplettes glissées dans un sac de papier brun, les deux femmes s'échappèrent de cet endroit bruyant et enfumé.

Cyrus traîna la patte dans la côte Saint-Vallier avant de stopper devant le 150, Jacques-Cartier. La température commençait à fraîchir.

Il fallait maintenant transporter la machine à coudre dans la maison, mais, même en s'y mettant ensemble, les trois femmes n'y arriveraient pas. Kate aperçut le fils de Paule Gendron, Alphonse, qui allait déposer sa petite sœur Rébecca à ses cours de piano chez une dame mariée à un dénommé Tremblay, sa troisième voisine. Elle le pria de s'arrêter. Le garçon d'environ dix-neuf ans se fit pressé. Il aida Graziella et Claire à porter le meuble dans l'ancienne chambre de la servante. Pendant ce temps, madame Davis faisait goûter à la fillette les biscuits sablés qui seraient servis à sa mère le lendemain.

Alphonse était maintenant collé au tapis de la cuisine; il avait l'air de vouloir y passer la nuit. Il avait connu la bonne des Davis alors qu'elle travaillait pour sa mère, mais c'était Graziella qu'il observait avec un air intéressé.

Cependant, la jeune fille s'était tout de suite mise au travail. Elle avait étalé sur la table le nouveau tissu bourgogne et s'affairait à tailler un gabarit dans une pièce de journal. Elle projetait de terminer la confection de son ensemble avant l'arrivée de monsieur Davis le vendredi soir, ce qui ne lui laissait que deux jours. Concentrée sur son travail, elle se souciait peu du garçon.

Claire rappela au jeune homme que madame Tremblay attendait sa sœur pour la leçon et qu'elle-même devait préparer le dîner. En fin de compte, il dut repasser le pas de la porte sans avoir eu la chance d'engager la conversation avec la dame de compagnie.

Graziella toucha à peine à son assiette. Elle était incommodée par une légère nausée. Cela ne l'empêcha quand même pas d'étrenner sa nouvelle machine à coudre dès le repas terminé.

L'horloge comptait les heures qui défilaient rapidement. La jeune fille travaillait en fredonnant sourdement un air à la mode. L'aiguille de la Singer courait toujours vivement sur le tissu dont les pièces s'assemblaient et deviendraient un joli ensemble de fin lainage.

Graziella avait eu l'ingéniosité de ne pas fixer à une ceinture les larges plis plats de la jupe, qu'elle pouvait ainsi ajuster par des boutons-pression. De cette façon, son vêtement pourrait être agrandi à mesure que son ventre s'épanouirait. Le bustier légèrement décolleté à manches longues et frisons de dentelle ton sur ton, centrés à la verticale, dissimulait le système d'extension de la jupe en tombant largement sur les hanches qui s'élargiraient de mois en mois. Cet ensemble indémodable conviendrait en toute occasion et serait tout à fait de mise dans ses fonctions de dame de compagnie qu'elle découvrait peu à peu.

Vers minuit, recrutée de fatigue, elle monta au deuxième. Sans se déshabiller, elle s'étendit sur la courtepoinle et s'endormit.

Chapitre 11

Paule Gendron était aussi décorée qu'un sapin de Noël. On aurait pu sans rien lui ajouter la placer dans le coin et déposer des cadeaux à ses pieds. La tête était ornée d'une capeline rouille en feutrine à longue aigrette qui dépassait la calotte ceinturée d'un ruban de pierreries. Le tronc était recouvert d'une robe de lainage de la même teinte, ajustée au maximum. Le buste proéminent était garni de dizaines de colliers brillants qui auraient pu jouer l'air du *Minuit, chrétiens* aussitôt qu'elle remuait les bras. La dame semblait avoir de la difficulté à respirer, tant son corset avait l'air de la serrer pour lui rendre la taille de guêpe qu'elle avait perdue; c'était apparent malgré le mal qu'elle se donnait pour dissimuler son inconfort. Trop étonnée devant ce flafla que semblait privilégier la haute classe pour se démarquer, Graziella ne pouvait se concentrer sur la discussion entamée entre la visiteuse et Kate. En plus, chez cette dame de fraîche date, tous ces artifices avaient davantage l'air d'un déguisement que d'une parure.

Dans sa future boutique, Graziella se disait qu'elle n'offrirait pas de telles fringues, dignes des châteaux du XVII^e siècle. On n'était qu'à Chicoutimi, une ville en développement, pas chez Louis XIV.

Habituée à faire le service, la jeune fille se sentait malhabile, dans ce salon, à jouer à la grande dame, une soucoupe de porcelaine dans sa main gauche, l'anse de la tasse dans la droite, qu'elle portait à sa bouche le petit doigt en l'air, de la même manière que son ancienne patronne. Elle avait peine à retenir son rire. Mais, s'il lui fallait se plier à ces traditions de la haute, elle s'y habituerait. Ce n'était pour elle qu'un jeu d'acteur. Lorsqu'elle serait dans sa propre maison, elle ferait bien ce qu'elle voudrait.

Pour Kate, ce décorum semblait naturel et c'était beau de la voir. Devant elle, madame Gendron demeurait empruntée et n'arrivait pas à faire croire qu'elle avait été éduquée dans le grand monde à la suite de générations d'ancêtres. Graziella se dit que son bébé, dès sa naissance, tremperait dans le langage soigné et les habitudes dignes des maisons royales, qui deviendraient naturelles pour lui.

Quand même, la gentille Paule Gendron faisait son possible, bien qu'elle parût guindée. En fait, on sentait que ses manières d'habitant n'étaient pas très loin et qu'elle n'avait pas oublié comment tourner et retourner une terre trop pauvre, pour tirer de son ventre des légumes débordants de vitamines.

— Vous avez l'air bien mieux, ma chère Kate. La dernière fois que nous nous sommes vues, vous n'en meniez pas très large, constata Paule Gendron en déposant la tasse de porcelaine dans la soucoupe sur ses genoux.

— Vous avez raison, l'air pur du Piékouagami m'a fait grand bien. Mais une part importante de ma bonne forme est attribuable à ma dame de compagnie.

Elle gratifia Graziella d'un regard reconnaissant qui la remplit de fierté.

— Je ne vous l'ai pas dit tout de suite, mais je trouve que votre dame de compagnie a de fortes ressemblances avec votre charmante Alicia, fit madame Gendron en portant la tasse à ses lèvres pincées.

— Je pourrais dire que le hasard fait bien les choses.

— Alphonse m'a dit qu'il était arrêté hier avant d'aller conduire Rébecca à son cours de piano.

— Oui, votre fils est un garçon serviable. Par chance que nous l'avons eu pour transporter la machine à coudre. Il a de bons bras.

— Il m'a parlé en bien de mademoiselle.

— J'ai remarqué qu'il avait l'air à vouloir être invité à dîner, dit Kate en riant.

— J'espère qu'il n'a pas été impoli...

— Soyez sans crainte. J'ai juste cru reconnaître une flamme dans ses yeux qui ne voulait pas s'éteindre. C'est normal chez un jeune homme qui pense au mariage. Graziella, qu'en pensez-vous?

— Excusez-moi, je n'ai pas compris la question.

— Qu'il est normal pour les jeunes gens de penser au mariage.

— Ce n'est pas mon cas pour l'instant. Je suis trop occupée à penser à autre chose.

La visiteuse en vint au sujet qui la préoccupait :

— J'ai ouï dire que l'abbé Gagnon vous avait rendu visite hier, dit-elle d'un air suspicieux. Vous n'étiez pas malade, au moins?

Sa voix ne s'accordait pas avec sa corpulence. Les notes étaient parfois graves, parfois claires, comme celles d'un chanteur qui aurait cherché son style. En outre, ces propos futiles ennuyaient Graziella, qui aurait préféré aller reprendre son travail de couture, plutôt que d'être là à écouter le froufrou des étoffes, les slurp! des lèvres dans le liquide et le scratch! scratch! des dents mordant dans les biscuits. Le fils de cette femme superficielle, en outre, lui

était parfaitement indifférent. Elle se força tout de même à se concentrer sur la conversation qui se poursuivait.

— Vous savez bien qu'un abbé catholique ne vient pas administrer une protestante. Il est venu offrir ses condoléances à madame Cormier.

— Ses condoléances? s'étonna, Paule.

— Oui, pour vous dire la vérité, ma dame de compagnie est la femme qui a été agressée mercredi dernier. C'est ce qui explique son œil tuméfié. Son mari est mort d'un accident, dans un chantier près de Québec... Et elle est enceinte.

— Enceinte! s'écria Paule en se levant de son siège.

— Restez assise, ma chère! Quoi de plus naturel qu'une jeune mariée qui tombe enceinte! Ma dame de compagnie aura un bel enfant qu'elle élèvera avec nous dans cette maison trop grande. Tout se déroulera selon l'ordre établi par la politique et surtout la religion. Elle n'a ni à se cacher ni à faire élever son enfant dans un orphelinat. Elle travaillera pour le faire vivre. Sa réputation n'est pas en cause, puisqu'elle est veuve. Elle pourra même se remarier sans crainte avec le jeune homme qui voudra bien commencer sa vie matrimoniale en adoptant un enfant. Si j'en juge par l'intérêt de votre fils, hier, ma chère Paule, je dirais qu'il sera le premier sur la liste des prétendants.

Kate regarda Graziella avec un sourire moqueur. Tout dans son attitude disait qu'elle était certaine d'avoir invité la bonne personne pour répandre la nouvelle.

— J'imagine que l'abbé Gagnon voit d'un mauvais œil le fait que vous soyez protestante. Il craint certainement que vous ne convainquiez la mère et l'enfant d'adhérer à votre religion, surtout dans la paroisse de la cathédrale Saint-François-Xavier, le royaume de monseigneur Labrecque, notre évêque qui doit partir pour Rome dans quelques jours.

Madame Gendron ne manquait pas une occasion de montrer qu'elle était au courant des principaux potins qui couraient les rues.

— Ma religion, dites-vous! Il n'y a qu'une église anglicane dans la région en ce moment et elle est à Kénogami. Heureusement que William Price a eu la bonne idée de la faire construire il y a deux ans, sinon notre culte n'aurait nul endroit où s'exercer. Par chance, nous avons notre cimetière où repose ma pauvre petite Alicia. Au moins, je puis lui rendre visite de temps en temps. Quant à l'abbé Gagnon, il est si suspicieux qu'il ne tient pas compte du fait que, parfois, j'assiste à des offices religieux catholiques. Pourtant, nous avons le même Dieu, bien que nous Lui prêtions des traits de caractère fort différents. Les protestants Le considèrent vraiment comme un père bienveillant et compréhensif pour ses enfants, pas comme un dictateur prêt à punir pour tout ou pour rien sa progéniture. Pour nous, Dieu peut comprendre les manquements, puisque c'est Lui qui a créé l'être humain.

Après une pause de quelques secondes, où les deux femmes mesuraient la portée de ces paroles, Paule Gendron prit une voix flûtée pour dire :

— Je réfléchis souvent à la difficulté de rester dans le droit chemin, pour les catholiques. Il y a quelque chose d'inexplicable dans l'attitude de Dieu. On dirait qu'Il met en chacun de nous de bas instincts qui nous poussent à commettre des fautes, pour mieux nous tancer après coup. Parce qu'elle perçoit Dieu autrement que la vôtre, notre religion nous oblige à condamner toutes les faiblesses. Pourtant, tous ne sont pas égaux devant le péché : pour les uns, les résolutions sont plus difficiles à tenir que pour d'autres. C'est comme le bois devant le feu. Il y a le bouleau et le merisier qui brûlent longtemps, alors que le sapin et l'épinette se consomment en un clin d'œil.

La comparaison fit sourire Graziella. Elle, elle était assurément de bois mou. Ses pulsions étaient telles qu'elle ne pouvait les réprimer très longtemps. Les propos imagés de madame Gendron, si futiles fussent-ils, avaient au moins le mérite de ramener son attention sur la discussion. Elle mit ses soucis de côté et écouta les deux femmes en se disant que c'était la meilleure façon de s'instruire sur les différents sujets qui la préoccupaient et, surtout, d'en apprendre plus sur les us et coutumes de la bourgeoisie qu'elle aurait à côtoyer.

— Paule, je suppose que vous passez par-dessus bien des préjugés, puisque vous n'êtes pas gênée de prendre le thé chez une protestante, dit Kate.

— J'ai eu plus d'une dégelée en confession pour ça. Mon mari est contremaître pour les Dubuc, qui sont de fervents catholiques, et, par conséquent, il ne reçoit pas son pain des mains d'un entrepreneur d'une autre religion. Il est plus facile pour nous de nous tenir loin des protestants que pour ceux qui travaillent pour Price, par exemple. Aussi, les hommes d'Église comprennent-ils mal qu'on fréquente des protestants. Pour mettre fin aux remontrances, je me suis pris un directeur de conscience chez les eudistes. Il me reçoit dans son bureau et, une fois que je lui ai exposé mes motivations, il me donne l'absolution.

Cette dame avait bien des tours dans son sac, et Graziella se disait qu'elle ne lui donnerait pas le bon Dieu sans confession.

L'aigrette de sa capeline allait et venait au même rythme que ses mains. Les bijoux s'agitaient et bruissaient ridiculement sur sa poitrine. Quelle différence avec Kate, qui avait l'air d'une princesse malgré la simplicité de sa mise de lainage d'un riche bleu acier! Sa jupe droite tombait sur des souliers noirs. Le pan gauche du col tailleur de son veston, passé sur un chemisier de soie blanche, était égayé d'une épinglette dorée. Ses cheveux blonds relevés en chignon lâche tenu par une pince en or lui donnaient l'air gracieux et digne que recherchait une femme de bon goût.

Graziella se dit que, pour ne rien oublier, elle écrirait les détails de ses observations vestimentaires dans un cahier spécial. Par contre, cela lui fit penser de ne plus jamais faire

l'erreur de mettre par écrit ses réactions amoureuses ou ses désirs intimes; elle n'entendait pas donner à nouveau prise à l'humiliation.

— Paule, ne trouvez-vous pas que vous jouez sur deux tableaux? observa Kate. L'absolution qui vous est pratiquement refusée pour fréquentations douteuses vous est complaisamment accordée juste parce que vous allez vous asseoir dans le bureau d'un frère à qui vous devez faire un don pour sa paroisse en partant, tandis que le pauvre pêcheur limité au confessionnal en sort la tête basse, encore plus misérable que lorsqu'il y est entré.

La dame se mit à s'agiter sur le siège de velours. Elle baissa les paupières et détourna le cours de cette conversation qui faisait mine de tourner à son désavantage.

— Miam! miam! Je trouve ces biscuits sablés vraiment très savoureux.

— C'est une recette qui vient de la grand-mère de madame Cormier.

— Pourrais-je l'avoir? Je la remettrais à ma servante, dit-elle en appuyant sur le dernier mot. Je reçois mesdames Lupien et Tremblay demain pour le thé. Si vous voulez vous joindre à nous, vous êtes la bienvenue... ainsi que votre dame de compagnie, bien sûr!

— Madame Cormier et moi avons d'autres projets, malheureusement. Ce sera pour une autre fois. Avez-vous vu dans le journal que les Dubuc, à la suite de leur voyage en Europe de cette année, vont donner un banquet en novembre?

Paule Gendron fit balancer de l'arrière à l'avant son aigrette tigrée en relevant son nez le plus haut qu'il pouvait aller. Elle émit orgueilleusement :

— Vous avez oublié que les contremaîtres de Julien-Édouard-Alfred Dubuc sont les premiers invités à ces banquets qui ont été institués pour eux par son adorable épouse, Anne-Marie Palardy, après leur visite au pape en 1908. Vous avez vu, accrochée bien en évidence sur le mur du salon de notre maison de la rue Racine, la bénédiction papale qui nous a été tout spécialement dédiée? Nous en sommes si fiers! Vous n'étiez pas au dernier banquet?

— Comme vous le savez, nous n'y sommes pas allés depuis le décès de notre Alicia. Elle se faisait un plaisir de venir avec nous et de danser avec les prétendants qui l'entouraient, surtout Antoine, l'aîné des Dubuc qui avait l'œil sur elle, je crois. Maintenant, je me sens capable d'y participer à nouveau et j'y serai avec mon cher mari, ainsi que madame Cormier et Claire.

La visiteuse sursauta.

— Avec votre servante!

— Si Claire n'est pas admise, nous n'irons pas non plus. Je serais très surprise que cette bonne Anne-Marie soit contrariée par notre demande. Vous savez à quel point elle est attachée à sa Nannie qui, soit dit en passant, est protestante. Elle la traite quand même comme un membre de sa famille et ne craint nullement de lui confier ses précieux enfants.

Paule Gendron s'étrangla avec un biscuit sablé, pendant que Claire renouvelait le service en tremblant, mal à l'aise, semblait-il, en présence de cette commère, bien qu'elle eût déjà été sa patronne.

— Reprenez une gorgée de thé, ma chère. Il est très chaud. Voulez-vous y ajouter une larme de lait?

Kate désignait le pot sur la table de service à côté du sucrier.

— Je vais plutôt vous quitter. Les enfants vont revenir de l'école et je vais aider Anna.

— Anna est bien votre servante?

— Elle est devenue un membre de la famille il y a deux ans. Nous aussi, nous considérons les personnes qui travaillent pour nous. Claire a dû vous le dire, puisqu'elle m'a servi pendant un an avant de devenir votre engagée.

— C'est bien de considérer Anna de cette manière, je n'en attendais pas moins de vous...

Madame Gendron se leva de son fauteuil. Elle était bien en chair et ses gestes se ressentaient de son embonpoint.

— Est-ce que votre dame de compagnie a fini d'écrire la recette de sa grand-mère? s'informa-t-elle.

— La voici, madame, dit Graziella en lui tendant la feuille remplie de sa plus belle écriture. Si Anna est embêtée, elle n'aura qu'à me téléphoner.



Après le départ de Paule Gendron, pendant que Claire préparait le dîner, Kate entra dans l'ancienne chambre de la servante sans que Graziella ait entendu son poing cogner la porte. La jeune fille sursauta lorsque la voix chantante de sa patronne se fit entendre.

— Graziella, que diriez-vous de venir avec moi demain porter les sacs de vêtements d'Alicia au dépôt de la Saint-Vincent-de-Paul?

— Je voulais terminer cet ensemble pour le retour de monsieur, demain soir. Je ne veux pas qu'il me voie vêtue en mademoiselle Alicia... Quand même, je crois avoir assez de temps si je couds une partie de la soirée et pendant mes temps libres, demain. Madame, je m'excuse d'avoir hésité, c'est mon travail de dame de compagnie de vous accompagner. Cependant, pour aller au local de la Saint-Vincent-de-Paul, voulez-vous que j'attelle encore Cyrus. Il se meurt à force de ne pas bouger.

— J'en serais gênée. Nous avons déjà osé une fois, et une fois n'est pas coutume. Je vous rappelle que ce n'est pas votre rôle.

— S'il vous plaît! Vous savez que votre dame de compagnie n'est pas de descendance royale; c'est la fille d'un homme qui gagne sa vie honorablement sur une terre ou dans les chantiers. Votre dame de compagnie sait monter un cheval comme un homme et l'atteler à un boghei. Elle sait même tenir les cordeaux, vous l'avez déjà vu. Vous avez pris de gros risques en étant aussi bonne avec moi.

— Graziella, je ne veux pas que nous revenions sur ce que nous avons vécu au cours des deux dernières semaines. Cette sortie de demain a un double but : donner des vêtements et entendre de mes oreilles le résultat des commérages de Paule Gendron à votre sujet. Vous en êtes à planter vos racines dans cette ville. Si vous voulez être respectée, il faut que votre réputation soit, je ne dirai pas sans taches, mais assez en accord avec les règles établies.

— Je comprends. Mais si nous risquions quand même de faire juste une petite entorse au règlement pour nous promener à cheval toutes les deux, sans cocher? Juste une fois de plus. Nous avons eu du plaisir, hier, n'est-ce pas, en allant au magasin général?

Kate s'avança pour lui donner un baiser sur la joue. La jeune fille ne ralentit pas son travail pour autant.

— Ah! Graziella, que vous êtes entêtée! Mais j'aime cela. Ce soir, après les cours de piano et d'anglais, ce sera votre tour, ainsi que celui de Claire, de prendre un bain. Je veux que vous soyez parfaite pour vous montrer à tous ceux que nous rencontrerons en ville en matinée. Demain soir, l'eau chaude du bûleur servira pour Timothy et moi.

Graziella se mordit la lèvre inférieure. Elle pensait à ce qu'elle avait entendu à travers le mur de la salle de bain la fin de semaine précédente.



Elles étaient assises côte à côte sur le banc devant le piano.

— Ce n'est pas grave, Graziella, la rassura Kate. Avec les connaissances que vous avez déjà, vous pouvez jouer *Plaisir d'amour* à l'oreille. Mais il faut plus que cela. Imaginez si vous pouviez exécuter cette pièce devant les invités de madame Dubuc en suivant la partition! En plus, vous pourriez chanter en vous accompagnant; vous avez une si jolie voix!

Comme si leurs désirs s'étaient rencontrés, sans façon, elles allèrent s'asseoir sur le tapis, devant l'âtre qui illuminait faiblement la pièce. Graziella parla la première :

— J'ai une chose à vous demander. Pensez-vous que ce serait une bonne idée de me parler en anglais quand nous sommes seules toutes les deux, ou même, quand nous serons tous les trois, monsieur, vous et moi? Il me semble que mon oreille se développerait plus rapidement. Lorsque je parlerai ou lirai l'anglais couramment, je pourrai étudier Nietzsche.

— Je n’y vois pas de problèmes. C’est vous qui serez la pire, ma chérie. Il va vous falloir faire beaucoup d’efforts. En l’honneur de mon philosophe préféré, je vous donne mon accord.

— Je n’ai pas peur de l’effort, vous le savez. Je veux une belle vie pour mon enfant et je ne veux rien négliger pour qu’il puisse baigner dans la culture, recevoir la meilleure instruction et connaître le monde des affaires.

— Graziella, je ne suis pas déçue d’avoir autant insisté pour vous avoir ici. Vous êtes mon rayon de soleil. Et je vous aime beaucoup!

— Moi aussi, je vous aime beaucoup, répliqua la jeune fille en se laissant réchauffer par le bras réconfortant de Kate qui entourait ses épaules.

Claire entra dans le salon en disant :

— J’ai fini de ramasser la cuisine et il y a suffisamment d’eau chaude dans les bouilloires et le bâteur. Je viens mettre une bûche dans le foyer avant d’aller prendre mon bain.

Elle ajouta en prenant un ton cynique :

— Même collées comme deux chattes beurrées de sirop noir, madame pis mademoiselle doivent commencer à avoir froid... Je m’excuse, j’aurais pas dû dire ça.



Outrée, Graziella entra dans la chambre de Claire sans frapper. Au craquement de la porte, la jeune servante sursauta et se précipita vers le lit, les deux bras croisés sur ses seins. Elle dévisagea Graziella d’un air contrarié.

— T’es pas ben polie, de me surprendre dans mon intimité!

— Excuse-moi. Je puis revenir plus tard... Je vais attendre dans le corridor.

Au bout de quelques instants, Graziella entendit :

— Tu peux venir. J’avais apporté juste ma robe de chambre dans la salle de bain, pas ma jaquette.

— Écoute, Claire, tu n’as pas à me donner d’explications. Invite-moi à m’asseoir près de toi sur ton lit, maintenant que tu es présentable.

— Le lit de monsieur Henry...

En même temps, les deux jeunes filles s’affalèrent en travers du lit à une place, le dos collé au mur et les jambes pendantes dans le vide.

— J’ai le lit d’Alicia et je me sens comme dans le mien. Si j’avais su qu’elle était morte, au tout début, je ne sais pas si je me serais sentie aussi à l’aise.

Elle tourna les yeux vers le profil délicat de la jeune servante.

— Tu n’es pas vraiment de bonne humeur depuis cet après-midi, n’est-ce pas?

— Graziella, parfois, tu me choques!

— J'ai vu ça quand tu es venue mettre des bûches dans l'âtre, tantôt.

— T'as raison, j'ai été fâchée de te voir collée à madame. Vous avez l'air si bien ensemble que c'en est gênant.

— Claire, je ne veux pas te scandaliser. Depuis que nous nous sommes réconciliées, j'ai fait tout ce que je t'ai promis. Je t'ai aidée au ménage, à la vaisselle et à la préparation des repas. Le reste du temps, j'ai cousu et j'ai joué à la dame de compagnie en restant au salon pendant la visite de madame Gendron. En plus, j'ai commencé à pratiquer le piano et l'anglais. Mes journées ont été bien remplies, tu le sais.

— Justement, je suis jalouse de voir que tu sais tout faire et que t'en fais autant sans paraître fatiguée. Si c'était pas des vomissements le matin, on jurerait que t'es une jeune fille en pleine santé.

— Je suis en pleine santé. Tu sais, je pense que je vais avoir terminé ma robe pour vendredi soir, comme je l'avais prévu. Tantôt, je vais descendre à la salle de couture.

— C'est ce que j'disais. Tu en fais plus que les autres.

— De me voir l'épaule collée à celle de madame, je pense que ce n'est pas seulement ça qui explique ta mauvaise humeur. Pas plus que de me voir coudre une partie de la soirée. J'ai remarqué que c'est pendant la visite de madame Gendron que tu t'es renfrognée. Ah! je sais! Son fils t'a déjà fait les yeux doux quand tu travaillais chez elle!

— Tu es inconsciente, ou quoi? T'as bien vu, hier, qu'il étirait le temps pour toi.

— Pourquoi, pour moi? C'est avec toi qu'il a parlé longuement.

— C'est parce qu'il voulait se faire d'la façon pour rester plus longtemps. Ses yeux n'arrêtaient pas d'courir vers la table de la cuisine.

— Pourtant, vous êtes à peu près du même âge et tu es une jolie fille.

— Comparée à toi, j'suis une grenouille.

— Pourquoi tu te déprécies? Je crois que tu ne t'es pas vue comme il faut dans le miroir. Je suis certaine que tout plein d'hommes voudraient t'avoir pour femme. Si tu ne fais pas trop ton indépendante, bien sûr.

— Je t'assure que tu t'es trompée au sujet d'Alphonse. C'est toi qu'il a à l'œil.

— Je trouve sa mère bien spéciale. Madame dit qu'elle va rapporter que je suis une veuve enceinte dans toute la ville.

— Pour ça, tu peux être sûre qu'elle va le faire.

— Je ne savais pas ça. Toi, tu la connais bien, tu as été à son service.

— Oui, un an de trop!

— Pourquoi dis-tu une chose pareille?

— Pour rien...

Claire avait la mine basse; elle fixait ses genoux.

— Je te répète que je t'ai sentie mal à l'aise cet après-midi. N'importe qui aurait pu voir que tu tremblais quand tu t'approchais de madame Gendron, soit pour le service du thé, soit pour lui offrir des biscuits.

— Graziella, arrête, veux-tu! J'veux pas en parler.

— Tu sais quand même beaucoup de choses sur moi. Pourquoi ne veux-tu pas me parler de toi? Il me semble que notre amitié prend de l'importance de jour en jour. Nous sommes même assez amies pour nous lancer du savon au visage. Des amies, ça se fait aussi des confidences...

— Insiste pas, veux-tu? J'ai assez de remords comme ça. Premièrement, envers toi, pour les fausses accusations que j'ai faites et...

— Je n'y pense plus. Je sais que ce n'est pas dans tes habitudes d'accuser les autres de vol. Tu avais de la peine.

Soudain, Claire se mit à pleurer sur son épaule. Le chagrin qu'elle évacuait semblait venir du plus profond de son être. Une pluie de larmes coulait sur ses joues et elle se retenait pour ne pas crier, soucieuse de ne pas alerter Kate. Graziella avait déjà eu des raisons de pleurer, mais celles de Claire semblaient dépasser toutes les siennes ensemble.

— Claire! Claire, qui t'a fait mal comme ça? demanda son amie en la serrant dans ses bras.

De plus en plus forts, les sanglots en cascade remplissaient la chambre d'Henry. Graziella caressait le dos de Claire en attendant que l'orage calme sa colère. Elle profita d'une éclaircie pour l'exhorter aux confidences.

— Tu peux tout me dire, ma pauvre Claire. Tu sais, moi, je ne suis pas normale. J'ai juste dix-sept ans, mais mon expérience en a cent. Veux-tu que j'avertisse madame?

— Non, j'veux juste toi! dit la servante en sanglotant. Tu sais comment me parler, toi.

Un peu gênée, elle s'empressa de quitter les bras de Graziella.

— En as-tu parlé au curé?

— Encore bien moins! Il aurait rien compris; c'est trop grave. Il m'aurait tout mis sur le dos. J'suis rien qu'une fille, une servante, en plus...

Graziella prit une voix tout à fait détachée et se lança dans une énumération qui, elle l'espérait, pourrait amoindrir la profonde affliction qui semblait affecter Claire.

— Ce que tu as vécu, est-ce encore plus grave que de voir sa mère tromper son père avec son beau-frère? De se faire reluquer par l'homme qui couche avec sa mère? Plus grave que de faire un enfant avec un homme marié? De vouloir l'avoir encore dans son lit malgré tout? Plus grave que de rêver au frère de cet égoïste et d'y trouver du plaisir?

Claire se remit à pleurer de plus belle, la figure dans les mains. Mais Graziella refusa de se laisser attendrir.

— Bon, continue à te ronger les sangs avec ton secret, moi, après une séance de couture, je vais aller m'étendre dans mon lit et rêver au prince charmant... qui pourrait être Alphonse Gendron, en fin de compte.

— Ne parle plus des Gendron, veux-tu! Reste, je vais parler. J'm'en sens la force.

D'une voix à peine audible, tant elle craignait d'être entendue par sa patronne, elle avoua :

— C'est pas un homme, comme tu pourrais l'penser...

— Pas un homme! Tu veux dire...

— Je veux dire que madame Gendron m'a touchée.

— Elle t'a touchée... comme ça se fait entre un homme et une femme?

— Oui, Graziella, comme ça se fait entre un homme et une femme. Je n'avais que quinze ans... Quinze ans!

Ses larmes s'étaient remises à couler.

Quant à Graziella, elle s'était dressée, abasourdie. Qu'étaient ses propres histoires comparées à de telles agressions? On ne parlait pas de penchants comme ceux-là, en chaire. La pauvre Claire avait porté son secret toute seule pendant tout ce temps. Elle qui avait l'habitude de trouver une explication à tout, Graziella n'avait plus de mots. Elle se rassit à côté de son amie et la réconforta par des caresses innocentes et respectueuses. Le visage enfoui dans l'oreiller d'Henry, Claire retrouva peu à peu son calme.



Cyrus s'arrêta devant le bureau de poste. Dans une salle adjacente de l'édifice, on avait relogé la Saint-Vincent-de-Paul en attendant que soit complété l'aménagement de ses nouveaux locaux, au sous-sol de la cathédrale. Graziella avait dirigé la bête avec peu d'entrain. Les malheurs de Claire n'avaient pas quitté ses pensées depuis l'aveu inattendu qu'elle avait encaissé la veille.

Une bénévoles les accueillit d'un bonjour cérémonieux tout spécialement adressé à madame Davis. Elle indiqua la table sur laquelle seraient exposés des vêtements d'une aussi belle qualité. Pendant qu'on s'affairait à vider les sacs, une dame très distinguée entra, accompagnée de son fils les bras chargés de marchandise. Kate la reconnut et alla vers elle et l'embrassa sur les deux joues.

— Bonjour, Anne-Marie, c'est un plaisir de vous voir. Comment allez-vous?

— Comme vous voyez, je vais très bien. C'est plutôt à moi de vous poser cette question. Je m'en veux de ne pas vous avoir téléphoné pour avoir de vos nouvelles depuis votre retour de votre séjour de repos.

— Je ne vous en veux pas. En fait, de mon côté, j'ai été très occupée. Je me proposais de vous inviter à venir prendre le thé. J'aimerais connaître vos disponibilités.

— Je ne pourrai pas avant le banquet. Vous comprenez, c'est une activité qui demande beaucoup. Le seul adressage des cartons d'invitation, par exemple, est une tâche considérable.

— J'admire votre générosité, ma chère Anne-Marie.

— Nous avons toutes nos petits dadas.

— Permettez-moi de vous présenter ma nouvelle dame de compagnie, madame Louis Cormier.

— Enchantée, madame Cormier, lui dit la dame en lui tendant une main ferme. J'ai déjà entendu parler de vous.

Graziella comprit que sa patronne avait eu raison d'inviter pour le thé la commère la plus efficace. Elle rendit à la dame une poignée de main tout aussi ferme en disant :

— Je suis enchantée également, madame...?

— Je suis madame Dubuc, l'épouse du directeur-gérant de la Pulperie.

— Je suis enchantée, madame, répéta Graziella.

Ses yeux léchaient le sol et ses joues brûlaient. Elle savait que ses manières ne faisaient pas honneur à sa patronne. Anne-Marie revint à Kate.

— Vous ne regretterez pas d'avoir un soutien moral, en plus de celui qui concerne l'exécution des travaux de la maison et la préparation des repas. C'est une confidente, en fait, que madame Cormier.

— En l'engageant, j'ai pensé à mademoiselle Beckett, qui est devenue une amie très chère pour vous.

— Nous vous remercions encore de nous l'avoir présentée. Nous ne saurions nous passer d'elle, Julien-Édouard et moi. Madame Cormier, je vous présente mon fils, Antoine.

— Bonjour, mademoiselle. Enchanté de vous connaître, dit le jeune homme en lui empoignant la main, qu'il baisa.

Graziella rougit. On ne lui avait jamais embrassé la main par pure galanterie. La chaleur des lèvres sur sa peau était agréable. Antoine avait l'air aussi distingué que sa mère. Elle remarqua qu'il portait un complet du dimanche en pleine semaine. Il était évident que ses parents étaient riches.

— Enchantée, monsieur Antoine, répliqua-t-elle.

C'était donc ce jeune homme qui avait accompagné Alicia lors de sa dernière visite chez l'entrepreneur le plus en vue de Chicoutimi. Elle ressentit un malaise; les grands yeux foncés

du garçon avaient dû noter les marques encore légèrement apparentes sur son visage. Qu'allait-il en penser?

Effectivement, Antoine examinait les cernes sous son œil qui s'étendaient jusqu'à la pommette saillante. Il ne trouvait pas cette jeune veuve aussi jolie que l'avaient rapporté les ragots. Anaïs Lapointe était même plus attirante. Son attention était surtout captivée par l'impression que l'ensemble de sa personne dégageait. Habitué au grand monde, il avait l'œil avisé.

— Excusez-moi, ma chère Kate, mais nous devons nous dépêcher. Nannie a commencé à plier les cartons d'invitation. Je lui ai promis de l'aider et, à quatre heures, je reçois mesdames Guay et Doucet. Si vous avez le temps, vous pouvez vous joindre à nous.

— Je vous remercie, ma chère Anne-Marie. Je regrette, mon très cher mari doit arriver par le dernier train et il manque quelques menus articles pour la préparation du dîner. Je vous promets d'accepter votre prochaine invitation, après le banquet, bien sûr. Hier, j'ai reçu Paule pour le thé. Et dimanche ce sera à notre tour, Timothy et moi, de recevoir Julien et Sarah Doucet.

— Cette chère Paule, elle ne cessera jamais de m'épater! Son fils, Alphonse, travaille avec Antoine, maintenant. Elle a dû vous dire qu'il avait terminé ses études en classe affaires au séminaire.

La grande dame restait discrète et ne faisait nulle allusion aux nouvelles qu'avait répandues cette femme. Elle projetait l'image de la délicatesse la plus totale à l'égard de quiconque.

Mais l'évocation de Paule Gendron ravivait la colère de Graziella à son endroit. Si elle avait été en sa présence, elle n'aurait pas répondu de ses actes. Son sang bouillait. Elle se sentait d'attaque pour au moins la forcer à dire un mot d'excuse à la pureté qu'elle avait profanée sans scrupule. Plus elle songeait à ses actes, plus Claire prenait de la valeur à ses yeux.

Cependant, la conversation se poursuivait.

— Oui, disait Kate, je sais qu'Alphonse a fait de longues études, en plus d'être un garçon très doux et à sa place, comme votre fils, d'ailleurs, ma chère Anne-Marie.

— Notre Antoine a son caractère, mais, que voulez-vous! Quand un père a une forte personnalité, la descendance en hérite, dit la dame en jetant un regard tendre à son aîné.

— Vous n'avez jamais si bien dit. Mon Henry a des traits de Timothy également.

— Bon, je dois y aller. N'oubliez pas de répondre positivement à notre invitation au banquet. Vous y serez également, madame Cormier, n'est-ce pas?

— Merci, c'est trop d'honneur, j'y serai avec madame, opina Graziella.

Elle avait accompagné ses paroles d'une légère révérence. Antoine décela une certaine vulnérabilité chez la jeune femme, en dépit de la carapace sous laquelle elle se protégeait. Il constata aussi que ses manières manquaient de peaufinage, mais il jugea qu'elle arriverait au sommet facilement, avec un professeur du calibre de madame Davis. Il pourrait sans doute déjà voir ses progrès au banquet, puisqu'elle était invitée. En attendant, rien ne l'empêchait de fureter dans les alentours; pour se rendre au travail, qu'il passât par la rue Racine ou la rue Jacques-Cartier, la distance était à peu près la même.

Graziella fixa son attention sur les deux silhouettes minces qui lui avaient tourné le dos et qui accordaient leurs pas. Était-elle le sujet de la conversation entre la mère et le fils? Ils savaient sans doute qu'elle était enceinte... Les Dubuc avaient-ils un cocher? À travers la vitre, elle constata qu'Antoine tenait les rênes.

En passant par le local où le maître de poste recevait les clients heureux d'avoir du courrier ou déçus d'en ressortir les mains libres, Kate démêla les lettres adressées à son mari. Henry n'avait pas écrit depuis un long mois.



Le vendredi avait été assez éprouvant pour Graziella. Au magasin général, depuis la veille, monsieur Petit en savait plus long sur sa pénible situation. Avec la triste histoire de Claire en tête, il lui avait fallu corroborer les faits qu'avait colportés Paule Gendron; elle était bien la veuve enceinte d'un certain Louis Cormier. Le marchand avait laissé entendre que les mauvaises langues s'activaient; ordinairement, une femme qui venait de perdre son mari portait du noir. Dans la foulée, il avait offert de lui vendre le plus beau tissu de lainage qui garnissait ses tablettes. Kate avait répliqué que l'accident dont Graziella avait été victime l'avait empêchée de se conformer plus rapidement aux convenances.

L'un des plus beaux moments de cette journée avait été son retour à la maison, seule avec sa patronne. Alors qu'elles progressaient à travers le désordre de la ville en reconstruction, Kate lui avait raconté la légende d'une Anglaise qui possédait un cheval blanc, une certaine lady Godiva, dont les aventures l'avaient bien amusée.

Après avoir dételé Cyrus, elle avait réussi à terminer son ensemble bourgogne pour le dîner, habituellement retardé le vendredi à cause de l'heure d'arrivée du patron.

Après avoir aidé Claire à laver la vaisselle, Graziella s'escrima longuement à tirer du ventre du piano les premières notes de *Plaisir d'amour*. Sans guère se concentrer sur le clavier, elle martelait les touches; son oreille demeurait plutôt attentive à la conversation

entre Kate et Timothy. Elle isolait les mots qu'elle savait déjà traduire en français : *you, me, breakfast, dinner, work, Saturday, Sunday, baby*⁸.

Elle distingua soudain le mot *cockney*! Juste à penser à l'anguille en gelée arrosée de sauce, elle eut la nausée et courut à la toilette. Claire vint la rejoindre alors qu'elle se lavait le visage devant le miroir :

— Veux-tu que j't'aide?

— Non, c'est juste que j'ai cru comprendre que nous aurons du *cockney* au menu. La première fois que j'en ai mangé, j'ai été malade.

— Oui, j'sais, mais je suis certaine que tu vas aimer le mien.

— Ce sont les anguilles, que je ne digère pas.

Juste de prononcer le mot, elle sentit son estomac se retourner. Elle eut le cœur au bord des lèvres.

— Un soir par semaine, la coutume est de servir un dîner typiquement anglais.

— Les Anglais ne mangent que du *cockney*?

— Je pourrai suggérer de changer le menu pour le *roast-beef*.

— Le *roast-beef*? s'étonna Graziella en s'asseyant sur le siège du cabinet d'aisance pour se reposer.

Debout à côté de la baignoire, Claire lui adressa un regard réconfortant et affirma d'une voix sérieuse :

— Je ne t'explique pas, parce que je suis certaine que tu vas aimer ça. Je te donne ma parole.

— Merci, Claire, d'être aussi gentille avec moi.

— Merci, Graziella, de me comprendre et de me considérer comme une amie importante, dit la domestique en touchant le camée à ses oreilles. J'ai l'intention de faire les efforts que tu fais et je te promets de corriger mon langage, moi aussi. Comme toi, quand je vais avoir des enfants, je veux qu'ils soient instruits, pis qu'ils aient une belle vie.

Avec son air innocent, ses cheveux blonds et son regard vert brillant comme des pierres précieuses, Claire avait l'art de lui broyer le cœur. Elle dut refouler le flux de tendresse qui lui montait aux yeux; les paroles de la servante auraient aussi bien pu se retrouver sur ses lèvres. Pour faire diversion, elle se concentra sur la leçon de bon langage.

— Tu as dit « pis ».

— Tu as raison. ... et qu'ils aient une belle vie.

— Tu vas être fin prête pour le banquet des Dubuc... Si nous sortions de cette salle de bain!

Elles éclatèrent d'un rire vivant.



Pourquoi avait-elle attendu avant de descendre à la toilette? Ayant grandi dans une forêt de sapins et d'épinettes, Graziella connaissait très bien la réponse. Son côté fureteur et déviant aurait-il toujours un tel pouvoir sur sa raison, malgré les supplications sincères qu'elle faisait à la photo d'Alicia sur la commode de sa chambre? Jusque-là, la fille Davis n'avait pas eu sur ses pensées une grande influence.

Elle colla son oreille à la cloison. Dommage qu'elle n'eût pas un couteau pointu! Elle aurait percé un trou entre les planches bouvetées pour voir Kate et Timothy dans les bras l'un de l'autre. Laissaient-ils la lumière allumée pour mieux admirer leurs corps en besoin? Comme sa mère avec l'oncle Gérard, elle allumait la lampe à huile pour se gaver de la beauté du corps d'Adonis d'Hubert.

Mais quelles savantes caresses provoquaient les gémissements de Kate? Sa folle imagination inventait des fantasmes délirants... Non, il ne fallait pas, il ne fallait pas! Devenir forte, être forte et pure comme Alicia devait l'être! Serait-elle, un jour, capable de dompter ses envies?

À pas feutrés, elle se glissa hors de la salle de bain. En haut de l'escalier, elle bifurqua vers la chambre de Claire et frappa énergiquement. Enveloppée dans son peignoir, la jeune servante vint ouvrir, surprise.

— Graziella! J'croisais que tu dormais.

— Je... croisais que tu dormais, la reprit-elle.

— OK, j'veis être attentive. Viens t'asseoir avec moi sur le lit. Je n'ai pas sommeil, moi non plus.

— Demain, samedi, quels sont tes plans? demanda Graziella en répondant à l'invitation de Claire.

— Assaisonner le *roast-beef* pour dimanche une journée d'avance, laver le plancher de la cuisine, épousseter le salon, la salle à manger, pis la chambre de monsieur et madame, énuméra la servante.

— Ta phrase était correcte, à l'exception du fameux « pis »!

— J'veis y arriver.

— Je... vais y arriver.

— Tant que tu vas me reprendre, ça va aller.

— Je ne suis pas venue te voir pour te donner un cours de bon parler français. Parle-moi d'Henry.

— D'Henry? Le fils des Davis?

— Mais oui, tu as bien compris! On dirait que tu en es gênée, observa Graziella en balançant ses jambes dans l'espace entre le bord du matelas et le plancher.

— Je n'en suis pas gênée, dit-elle en formulant sa phrase parfaitement. Mais je t'avoue que, si j'avais eu sa classe, j'aurais fait des pieds et des mains pour attirer son attention.

— Est-il aussi beau que sur sa photo?

— Encore plus.

— Quand tu penses à lui, qu'est-ce que tu ressens?

— La même chose que toi.

— Tu veux dire qu'il ne te laisse pas indifférente?

— Mais je n'aurais jamais été aussi loin que toi, et tu sais pourquoi!

La voix de Claire avait fléchi.

— Oh! Excuse-moi de te faire penser à ça! Je voulais juste que tu me parles du fils Davis, pour connaître ton opinion. Tu sais, aujourd'hui, quand on a passé au bureau de poste, madame était peinée de ne pas avoir reçu de lettre de son fils. Ah! tu ne sais pas quoi...

— Non...

— Au local de la Saint-Vincent, nous avons rencontré Antoine Dubuc.

— C'est un beau jeune homme, sûr.

— Plus beau qu'Henry en personne?

— Non, Henry est plus intéressant.

— Antoine m'a baisé la main.

— Les Dubuc ont des manières plus grandes que celles des autres. On dirait qu'ils copient les Anglais.

— J'ai eu une drôle de sensation quand ses lèvres ont touché ma peau. J'ai bien aimé.

— J'croisais que tu ne voulais pas d'un autre amour.

Graziella corrigea la phrase de Claire et ajouta :

— J'ai encore Hubert dans le cœur, c'est certain. Mais, il faut que je me détache. De toute façon, ça ne m'empêche pas d'avoir des désirs tout le temps. C'est vraiment désagréable, quand tu luttas pour ne pas retomber! Je vais te blesser, mais tu es capable d'entendre cela comme amie : je ne serais pas sûre de pouvoir résister si l'un des deux garçons rencontrés cette semaine me faisait une proposition... Si je t'ennuie avec mes grandes histoires, dis-le-moi, je vais aller me coucher.

— Non, tu ne m'ennuies pas. Je ne serais pas capable de dormir quand même. Pour régler ton problème, si tu priais le bon Dieu?

— C'est une idée, mais je n'aime pas prier et je vais te dire pourquoi. Madame Lucia, mon ancienne patronne, et sa fille Alida disaient leur chapelet du matin au soir, et leur vie

avait l'air d'un enfer... Sais-tu que j'avais un cheval nommé Enfer, avant d'être mise à la porte par ma mère et le curé?

— C'est vrai que tu as l'air d'avoir cent ans d'expériences de toutes sortes.

— De toutes sortes. Sais-tu que ma mère trompait mon père?

— Oui, tu me l'as déjà dit. Et il l'aime quand même.

— C'est parce qu'il ne le sait pas, mon trop bon papa. Ou bien, il l'aime trop. Sais-tu à quoi j'ai rêvé, la nuit dernière?

— Non! Si tu me le dis, je vais le savoir.

— Que j'étais lady Godiva.

— Tu connais d'autres Anglaises que madame Davis? s'étonna la jeune servante.

— Lady Godiva demeurait à Coventry, en Angleterre, il y a bien longtemps, dans les années 1000. Madame Davis m'a raconté cette histoire, hier, quand nous sommes revenues de la Saint-Vincent-de-Paul et du magasin général. Son comte de mari exigeait des impôts trop élevés des habitants de sa ville. Lady Godiva le suppliait d'être moins avare et plus généreux pour les citoyens. Il lui a lancé un défi en lui disant que, si elle traversait la ville vêtue seulement de ses longs cheveux, il supprimerait les impôts. C'est ce qu'elle a fait sur un cheval blanc. Mon cheval, Enfer, était blanc lui aussi. Dans mon rêve, comme la lady, je parcourais les rues seulement vêtue de mes longs cheveux.

Elle gonfla son épaisse crinière aux reflets roux qui tombait de ses épaules jusqu'au milieu du dos.

— Tu as de beaux cheveux, comme tout le reste. La dame Godiva était bien fantasque! Elle aurait pu aller en prison!

— Moi, je pense qu'elle allait au bout de ses idées. Je veux faire comme elle.

— Elle, c'était pour une bonne cause. Quelle serait la tienne? Tu voudrais avoir tous les garçons à tes pieds parce que tu t'ennuies du père de ton enfant?

— Mais, si tu m'aides, je vais pouvoir me maîtriser.

— Je te donne ce chapelet. Place-le sous ton oreiller. Dimanche, nous irons à la messe et nous communierons.

Graziella mit l'objet à son cou et aborda le sujet qui lui tenait à cœur.

— Tu sais, ce n'est pas si grave, d'avoir menti au curé Gagnon. C'était pour une bonne cause et personne n'en souffre. Comme madame Davis, on va se confesser directement à Dieu avant d'aller à la sainte table. J'ai écouté attentivement les idées de madame lors du thé. Elle parlait d'un Dieu aimant et non vengeur comme l'enseigne notre religion. En plus, tout le monde sait que les religieux pratiquent le pieux mensonge; c'est ce que ma mère disait. Si un curé peut pratiquer le mensonge pour la gloire de Dieu, pourquoi Claire Juneau et

Graziella Cormier ne pourraient-elles pas en faire autant pour qu'un enfant ait une famille? Un enfant qui rendra plus facilement gloire à Dieu s'il est élevé dans l'amour!

— Tu sais bien que notre religion ne permet pas de se confesser directement au bon Dieu et que le pardon de nos péchés ne nous vient que de l'absolution donnée par l'un de ses représentants dans un confessionnal!

— Si je comprends bien, l'absolution publique de l'abbé Gagnon ne te suffit pas. Tu te sens encore coupable.

— Je suis damnée deux fois, Graziella, dit Claire avec des larmes dans la voix. Une fois pour ce que je t'ai avoué l'autre soir, une autre parce que j'ai menti à notre curé pour te défendre. Si je mourais cette nuit ou demain, j'irais tout droit en enfer.

Elle soupira si fort que Graziella en fut troublée. Malgré l'air confiant qu'elle se donnait, elle n'était pas parfaitement rassurée elle non plus. Les principes religieux qu'on lui avait inculqués depuis sa naissance étaient profondément enracinés en elle et les conséquences du péché dont on l'avait sans cesse menacée n'étaient pas une mince affaire. La souffrance éternelle, c'était un pensez-y-bien. Par contre, si Dieu était un père au cœur aussi grand que celui de Maurice, il ne pouvait condamner ses enfants au feu de l'enfer pour la moindre vétille, et surtout pas pour un manquement rendu indispensable par la bêtise intransigente de ceux qui prétendaient parler en son nom.

— Écoute, pour en finir avec tes remords, dit-elle en plongeant son regard dans celui de son amie, je vais te répéter ce que tu sais déjà. La vraie vie n'est pas toujours celle que le petit catéchisme nous a enseignée. Jésus a eu lui aussi des mouvements de colère, principalement devant les vendeurs du Temple. Il a été montré du doigt parce qu'il faisait face aux docteurs de la loi. À douze ans, il a désobéi à ses parents parce que sa mission était plus importante que ce petit péché de rien. Il ne se barrait pas les pieds dans les allumettes, lui. Même qu'il a pardonné à Marie-Madeleine, une fille de mauvaise vie, qui est devenue sa plus grande amie. L'Église n'est pas toujours aussi scrupuleuse que ça non plus. Quand j'étais en neuvième année, y avait deux filles qui venaient d'une paroisse voisine. Elles étaient parties de chez elles parce que le vicaire avait des désirs pour elles. Ça a l'air que tout le monde savait qu'il avait les mains longues. Comment ça se fait que l'Église laissait aller? Des fois, ne faire semblant de rien, c'est comme dire des faussetés. Ma petite Claire, tu as sauvé mon enfant de l'orphelinat. Ça, c'est bien plus important qu'une menterie qui ne fait de mal à personne. Tu les vois, ces petits, lorsqu'ils sont dans la cour! T'es-tu déjà arrêtée à l'expression de tristesse qu'ils ont sur le visage? Il n'y a que des sans-cœur pour ne pas s'attendrir et pour accepter un tel spectacle, destiné dans bien des cas à condamner et à punir une fille de bois mou qui s'est laissé enflammer trop facilement.

Graziella s'échauffait à mesure qu'elle élaborait les phrases. Si elle ne s'était contenue, elle aurait poursuivi son plaidoyer pendant de longues minutes. Au fond, ses propres arguments la rassuraient encore plus qu'ils n'apaisaient les craintes de son amie.

— Tu as un beau discours comme toujours, répliqua Claire. Mais, je ne sais pas si un jour je réussirai à ne plus me soucier, comme toi, des reproches de ma conscience. Dix-huit ans à tremper dans les croyances les plus strictes, ça s'oublie pas aussi facilement. Le huitième commandement de Dieu défend le faux témoignage, la médisance, la calomnie et le mensonge.

Elle baissa les yeux sur le bout de ses pieds qui se balançaient dans le vide au même rythme que ceux de son amie. Graziella en déduisit qu'elle réfléchissait plutôt à la responsabilité qu'elle s'attribuait dans le fait que sa jeunesse avait été souillée. La langue lui démangeait, mais c'était assez d'un sujet pour ce soir-là.

— Pense à ce que je t'ai dit, fit-elle. Moi, j'accepte de placer ce chapelet sous mon oreiller. Je te promets de te le remettre si son pouvoir n'arrive pas à me donner les qualités de la maman que je veux être.

— Parle pas de cette façon, veux-tu!

Graziella la corrigea en ajoutant la négation, ce à quoi Claire répondit :

— J'ai compris la leçon. Maintenant, tu dois t'en aller.

— Bonne idée. Je te laisse dormir. Grosse journée demain! Nous faisons le ménage et je te regarde assaisonner le *roast-beef* d'avance pour le dîner de dimanche. Dors bien...

Chapitre 12

Ce dimanche-là, la chapelle de l'orphelinat était pleine à craquer. Les notables de la paroisse Saint-François-Xavier occupaient les bancs d'en avant qui leur étaient réservés. La reconstruction de la cathédrale serait bientôt terminée grâce à leurs généreuses donations et ils s'accommodaient temporairement de ce modeste lieu du culte, préférant demeurer fidèles à leur paroisse plutôt que d'aller entendre la messe à l'église du Sacré-Cœur.

En grésillant, la flamme orangée des cierges s'élevait avec orgueil vers le ciel. La cire amollie répandait une odeur épaisse et glissait en chapelets diaphanes le long des cylindres immaculés. Des toux, des éternuements et des bruissements de chapelet montaient vers le Père.

Arrivées une demi-heure à l'avance, Graziella et Claire se faisaient toutes petites dans la dernière rangée. Plusieurs personnes avaient reconnu et salué de la tête ou d'un sourire retenu la dame de compagnie des Davis, qui était trop voyante pour une veuve supposément en grand deuil. On n'était pas contre les couleurs éclatantes, très populaires auprès des jeunes filles de la haute. Cependant, quand on pleurait un être cher, il fallait le montrer aux yeux de tous par une tenue sombre.

À onze heures moins deux minutes, Paule Gendron longea l'allée au bras de son mari, entourée de ses six enfants dont l'âge s'échelonnait entre dix-neuf et trois ans environ. La famille alla s'installer derrière les Dubuc et leurs cinq rejetons. Graziella s'attarda surtout à observer les aînés de ces deux familles bien en vue. Elle remarqua qu'Alphonse avait une démarche moins disciplinée que celle d'Antoine. Elle caressa de ses doigts la partie de sa main droite qu'il avait baisée en la saluant au local de la Saint-Vincent-de-Paul. Intimement convaincue qu'une veuve enceinte n'avait aucune chance d'attirer son attention, elle se concentra sur le rituel d'entrée.

Le curé Gagnon salua l'assemblée en latin et récita les prières d'introduction sans se presser. Au moment de l'homélie, depuis sa chaire surélevée, il arrosa des épithètes les plus avilissantes les filles qui séduisaient les jeunes gens et même les hommes mariés. Pour elles, il alluma la fournaise de l'enfer en les y vouant sans pitié. En plus de déshonorer leur famille,

ces filles perdues ternissaient la réputation de leur paroisse. Enfin, le saint homme termina son sermon en invitant les assistants à accuser leurs péchés, tant mortels que véniels, avant la communion, en précisant que le vicaire Girard était déjà installé dans le confessionnal.

Après la consécration de l'hostie, il la fractura, en mit une partie dans sa bouche et but une gorgée de vin. Il essuya le vase sacré à l'aide du purificateur et invita les fidèles à venir communier. Graziella et Claire suivirent la ligne qui s'était formée, jusqu'en avant de la nef. En attendant qu'une place se libère à la sainte table, Graziella avait tout loisir d'étudier le profil d'Antoine qui la lorgnait sans en avoir l'air. Sa mère le surveillait du coin de l'œil. Graziella ne pouvait deviner si cette femme à l'air doux, un tantinet trop sérieux, approuverait qu'ils se fréquentent.

L'attitude hautaine de Paule l'irrita. Indignée, la jeune fille s'agenouilla à la balustrade à côté d'une jeune servante qui n'aurait jamais fait de mal à une mouche si on ne l'avait pas obligée à des gestes déplorables. Déjà absoutes, toutes deux reçurent l'hostie sur la langue des mains consacrées du curé Gagnon, alors qu'un serviteur de messe, dans un frou-frou de surplis, glissait le plateau de communion assorti d'un manche court sous leur menton.

Revenue à son banc, Graziella ferma les yeux et se concentra. Peut-être que, du fait d'avoir fait la paix avec le Seigneur, elle allait sentir s'opérer une transformation dans son âme et surtout dans son corps. Mais elle ne ressentit rien de tout cela. Seulement un mauvais goût dans la bouche. Et puis, était-elle vraiment dans les bonnes grâces du Dieu des catholiques? Elle venait tout juste de jouer la comédie, de se plier à un rituel à la seule fin de faire croire à tout le monde qu'elle était une bonne épouse enceinte qui pleurait son défunt mari. Cette mise en scène n'était qu'un mensonge de plus qui s'ajoutait au lot de ses péchés.

Par contre, sa vie n'était pas plus dissolue que celle de Paule Gendron, dont elle voyait la plume s'agiter en tous sens au-dessus de sa capeline et dominer orgueilleusement l'assistance. Elle pouvait toujours se pavaner, la dame haut placée qui cachait trop bien ses infamies sous des apparences de bonne conduite. Graziella connaissait à son sujet des secrets qui la rendaient plus indulgente envers elle-même.

Elle s'assit toute droite sur le banc, même si cette partie de la messe exigeait que les fidèles demeurent à genoux. Claire lui adressa un regard de reproche, et l'homme qui se tenait derrière elle fit un hum! hum! éloquent dans son cou. Son haleine chaude l'enveloppa. Elle ferma les yeux et sa pensée vola aussitôt vers Hubert. « Non, il faut que je le haïsse! » se reprit-elle. Mais il ne fallait pas haïr après avoir communiqué dans une maison consacrée à Dieu.

Son regard se posa sur les têtes féminines aux coiffures extravagantes. Au fond, elles n'avaient pas grand-chose à envier à l'excentrique épouse de Frédéric Gendron. À l'*ite missa est*, Graziella avait imaginé une assemblée habillée et coiffée de ses créations acquises dans

sa propre boutique de vêtements chics. Elle se promettait bien de marquer la mode à sa façon, de la renouveler, même.

Claire sortit la première sans se préoccuper de son amie. Bien décidée, Graziella attendit, debout à la sortie. Alphonse la salua d'un signe de tête et lui adressa un sourire gêné. Son père suivit, de même que les cinq autres enfants du couple. Lorsque Paule fut à sa hauteur, elle l'aborda et lui dit à voix basse :

— Madame Gendron, j'aimerais vous parler.

— À quel propos, je vous prie?

— Disons que c'est un sujet assez délicat. Je crois sincèrement que vous me devez des explications.

— À mon avis, je n'ai pas à vous donner d'explications sur quoi que ce soit. Je n'ai fait qu'exprimer ma pensée sur votre situation de veuve.

Elle avait pris un ton pointu qui laissait poindre une certaine insécurité.

— Je ne suis pas contre le fait que vous ayez rapporté mon état de veuve enceinte. Cependant, vous avez laissé planer un doute en ajoutant qu'une veuve devait porter le deuil et que ce n'était pas mon cas.

La voix forte du crieur officiel qui offrait sa marchandise sur le parvis entraît par l'ouverture entre les battants accotés au mur.

— Vous ne pouvez pas me blâmer d'avoir constaté cette indélicatesse de votre part. Au moins pour les vêtements d'extérieur. C'était pour vous rendre service. Nous vous avons tous vue aller communier dans ce manteau trop voyant pour une veuve. Je suis la seule à avoir dit tout haut ce que les autres pensent tout bas.

— Je ne sais pas pourquoi, mais vous avez l'air de m'en vouloir. Cependant, ce n'est pas le plus important. J'ai une tout autre raison de vous aborder.

— Vous ne m'aviez pas défendu de donner la recette de biscuits sablés de votre grand-mère à mes amies.

— Non, je vous l'avais permis. Ça non plus, ce n'est pas mon propos.

Face à face, les deux femmes ne se souciaient guère des regards sceptiques posés sur elles par la foule qui s'écoulait petit à petit. Tout à coup consciente du fait que les propos de Paule la concernant pouvaient être entendus, Graziella coupa court à cette conversation.

— Votre mari et vos enfants vous attendent. Mais je veux juste vous mentionner que je sais tout le mal que vous avez fait à Claire. À votre place, je trouverais un moyen de réparer... Et je tiendrais ma langue à propos d'un manteau trop voyant pour une veuve.

La dame releva le menton, émit une grimace qui se répandit sur tout son visage bouffi et dit :

— Claire n'est qu'une servante.

— Claire est une personne!

Paule Gendron tourna les talons et s'éloigna, l'air hautain.



Après le lunch, puisque Claire allait en visite chez ses parents, pour se donner le temps de reprendre son calme, Graziella avait demandé la permission de se rendre à l'orphelinat dans l'intention de remercier les religieuses de l'avoir si bien soignée; elle en profiterait pour saluer le petit Pascal, le préféré de madame. Cependant, en chemin, heureuse de prendre l'air, elle avait changé ses plans et s'était rendue à la rivière Saguenay. Retirée près d'une talle d'aulnes, elle avait dirigé son attention vers le traversier qui faisait la navette entre les deux rives. Le quai était l'endroit où se regroupaient les flâneurs du dimanche après-midi. Elle avait constaté que les amoureux en profitaient pour s'y rencontrer. Antoine était accompagné d'une petite rousse qui avait à peu près son âge. Graziella en avait déduit que l'aîné des Dubuc avait une amoureuse et que la fillette d'une douzaine d'années qui se trouvait avec eux leur servait de chaperon. Sans l'aborder, elle s'était esquivée aussitôt.

En revenant chez les Davis, elle avait évité de passer devant la porte des Gendron en empruntant la rue Racine à la hauteur de la rue Sainte-Anne. Elle était arrivée à la maison à trois heures, en même temps que Claire. Elle avait donc pu causer en l'aidant à préparer quelques friandises pour recevoir les invités, sans toutefois lui mentionner la conversation qu'elle avait eue avec Paule après la messe, sans lui parler non plus de sa promenade à proximité du bois où sa destinée avait pris une autre tournure quelques semaines plus tôt.

L'heure du thé avait été agréable. Monsieur et madame Doucet semblaient s'aimer autant que les Davis. Graziella, l'extravagante image de Paule Gendron en tête, avait détaillé la toilette luxueuse de Sarah qui lui allait parfaitement des pieds à la tête. La femme, de son côté, l'avait complimentée sur son ensemble bourgogne qui faisait classe. Elle avait ajouté qu'elle n'était pas à cheval sur les principes; qu'elle comprenait qu'on ne se plie pas strictement aux règles quand les circonstances ne le permettaient pas. Graziella avait soupiré d'aise : cette femme n'adhérait pas aux commérages de Paule Gendron.

Fière de sa trouvaille, la jeune fille avait expliqué comment la jupe pouvait s'ajuster à la taille pour s'adapter à la progression de la grossesse. Les yeux grands comme des trente sous sous ses longs cils, Sarah avait avoué qu'elle était enceinte elle aussi et que, si Graziella voulait bien lui confectionner une jupe semblable, elle serait heureuse de profiter de ses talents. Avec la permission de Kate, la couturière en herbe avait accepté avec plaisir cette première cliente.

Timothy, Kate et elle occupaient maintenant leur place attitrée à la table de la salle à manger. Devant une assiette comble de *roast-beef*, de pommes de terre rôties, de carottes et de morceaux de navet, ils attendaient que Claire prenne place avec eux.

— Claire, est-ce que vous venez? demanda Kate.

— Oui, je viens, répondit la servante en se présentant dans la porte d’arche. Je suis gênée de m’asseoir à la table avec mes patrons.

— Nous nous sommes entendues, il me semble, pour que, tous les dimanches, vous dîniez avec nous! Nous nous exerçons en vue du banquet des Dubuc. Je vois aussi que, depuis quelques jours, vous faites de gros efforts pour améliorer votre langage. J’espère que vous ne vous donnez pas ce mal pour moi!

— Non, madame, je ne le fais pas pour vous, mais pour moi, répondit Claire en s’asseyant à côté de Graziella.

— Bien! Je serais désolée de savoir que vous reniez la culture des personnes de cœur et de talent qui sont venues s’établir dans ce coin de pays et y donner non seulement la sueur de leur front, mais jusqu’à la dernière goutte de leur sang. Et vous, Graziella, vous avez aimé les Doucet?

La jeune femme semblait distraite. Elle fixait la moustache du maître d’un œil vague. Ramenée à la réalité par la question de Kate, elle avoua :

— Oui, beaucoup. Ce sont des gens très distingués. Et je suis très heureuse d’avoir déjà décroché ce premier contrat. Ma machine à coudre va être rentable.

— Vous allez demander combien, pour une jupe? intervint Timothy, entre deux bouchées, dans son français hachuré.

Cet homme mince avait un appétit d’ogre et semblait plein de vitalité.

Elle concentra son attention sur ce qui se passait autour d’elle et répondit à son patron qui la fixait toujours avec une attention qui la gênait, mais qu’elle trouvait quand même agréable.

— J’ai l’intention de demander deux piastres. Je ne sais pas si c’est trop ou pas assez...

— J’ai vu le temps que vous avez mis sur votre ensemble et je suis d’accord avec vous que deux dollars conviendraient.

— Il faut penser que je ne confectionnerai qu’une jupe, sans le bustier comme ce fut le cas pour ce que je porte aujourd’hui.

Timothy dirigea un regard admiratif vers la partie du frison à la verticale qui partait du col sage jusqu’à la taille, coupé sous le buste par le panneau. Ce coup d’œil discret ne passa pas inaperçu aux yeux de sa femme, qui se fit aussitôt un reproche. Elle n’était pas naturellement encline à condamner les légers moments d’égarement, autant chez les femmes que chez les hommes. Son mari n’avait-il pas été privé par son éloignement? Depuis son

retour, ils s'étaient bien repris, mais était-ce suffisant? Malgré tout, elle n'hésita pas à diriger la conversation autrement.

— Et cette visite à l'orphelinat?

— Je m'excuse, je sais que je n'ai pas respecté ma parole. Je vous avoue qu'en chemin j'ai décidé de me rendre au quai, à la place. J'avais vraiment besoin de marcher; vous savez. J'ai été élevée à courir dans les champs, et cette activité me manque.

— Vous n'avez pas été prudente de vous rendre jusque-là après avoir été agressée, s'inquiéta son patron. Vous êtes en ville, ici.

— Je ne suis pas allée dans le boisé, mentit-elle. Comme je m'ennuyais de l'eau, je suis restée sur le quai à observer les gens qui prenaient le traversier. Cela m'a rappelé celui de Saint-Jacques; il lui faut trois heures pour traverser le Piékouagami et se rendre à Saint-Joseph. Mais, ici, comme la distance entre les deux rives n'est pas si grande, j'ai essayé d'imaginer un pont qui pourrait relier Chicoutimi à Chicoutimi-Nord. Ce serait bien plus pratique.

— Il y a des hommes, scanda péniblement Timothy, qui ont déjà pensé à un tel projet. Mais il y aurait un inconvénient. Les bateaux qui se rendent à l'embouchure de la rivière Chicoutimi pour charger la pulpe ne pourraient plus passer. Il faudrait un pont qui s'ouvre au milieu.

— Un pont qui s'ouvre au milieu? s'étonna Graziella.

— Oui, cela existe déjà. Mais je crois qu'il va s'écouler encore beaucoup d'années avant qu'on en vienne là à Chicoutimi.

Plus son patron exposait ses connaissances, plus elle comprenait Kate d'être tombée amoureuse de sa bonhomie, de sa délicatesse, de l'intérêt qu'il mettait à écouter chacun, même ceux des classes inférieures qui lui cassaient les oreilles avec des projets irréalistes. Lorsque son rire franc avait jailli à la suite d'une répartie de son ami monsieur Doucet pendant l'heure du thé, elle avait découvert ses dents parfaites.

— Graziella, dit Kate, vous avez l'air de vouloir créer dans tous les domaines, pas seulement en inventant une jupe à boutons-pression.

— J'ai toujours été intéressée par le développement sous toutes ses formes, et les affaires me fascinent.

Elle s'adressa au mari, dont les yeux s'attardaient sur ses épaules :

— Monsieur, j'ai écouté votre conversation avec votre invité, cet après-midi. Comme il est directeur de la Banque Nationale, est-ce que je pourrais aller y déposer mon argent? Les intérêts me permettraient d'ouvrir mon commerce plus tôt.

Timothy la regarda avec étonnement et lui offrit :

— Lorsque vous aurez un montant assez important, je vous conseillerai. Vous pourrez aussi prendre des parts dans certaines compagnies florissantes.

Il porta à sa moustache le dernier morceau de pain qui avait lavé son assiette du reste de la sauce. Kate voulut profiter de l'intérêt que portait son mari aux idées et aux projets de sa dame de compagnie. L'occasion était propice pour renforcer, chez lui, l'assurance que son choix était le bon. Elle prit la parole :

— Chéri, vous me croyez, maintenant! Graziella va aller loin dans la vie et, si nous pouvons l'aider, ce sera tout à notre honneur. Ce sera une satisfaction qui remplacera ce que nous ne pouvons pas faire pour nos enfants. Claire, nous vous apprécions tout autant et ce que nous offrons à Graziella vaut pour vous aussi.

La jeune servante baissa les yeux sur la tranche de *roast-beef* qu'elle avait picorée en écoutant la conversation. Devant le malaise de son amie, Graziella proposa :

— Si vous le voulez, je vais servir le pudding au gingembre typiquement anglais que je mangerai pour la première fois. Claire pourra se reposer un peu et jaser avec vous deux... En passant, j'ai bien aimé ce *roast-beef*. Plus que le *cockney*...



La séance de piano et le cours d'anglais furent écourtés. Kate voulait aller au lit de bonne heure, car Timothy devait quitter très tôt le lendemain par le train. Le nettoyage de la cuisine terminé, Graziella aurait bien voulu tailler des couches pour son bébé dans les deux verges de flanelle qu'elle avait achetées, mais la religion interdisait de travailler le dimanche. Elle suivit donc l'exemple de Claire et monta à sa chambre en emportant un bassin d'eau chaude. Elle pendit son nouvel ensemble bourgogne dans la garde-robe, enleva ses sous-vêtements et, après s'être passé une débarbouillette savonneuse sur le visage et sur tout le corps, elle se rinça méticuleusement et enfila sa jaquette. Assise dans son lit, elle s'emplit les yeux de la photo d'Alicia en disant :

— Je suis gâtée, je peux dessiner, lire et écrire à la clarté toute la nuit si je veux. Je n'ai qu'à tirer sur une chaîne au plafond. Merci à celui qui a inventé l'électricité! Kate doit connaître son nom. Mais j'aimais bien le mystère créé par la lampe à huile... Non, je ne dois plus penser à mon ancienne vie. Alicia, aide-moi à être bonne pour avoir l'honneur un jour d'être digne de marcher la tête haute aux côtés de ta maman. Mais je ne veux pas te remplacer. Tu dois rester unique dans son cœur de mère.

L'esprit occupé par cette pensée, elle sortit son cahier de sous son oreiller et se mit à tracer des lignes courbes et droites. Une esquisse de robe chic prenait forme. On aurait dit

que toutes les observations faites pendant la semaine se regroupaient sous les traits de son crayon. Elle éloigna la feuille pour mieux apprécier l'ensemble. Elle retoucha le jabot qui semblait flotter et ajouta un frison au poignet.

De quelle couleur pourrait être cette toilette, qui serait de circonstance au banquet des Dubuc? De quel tissu serait-elle confectionnée? Dans moins d'un mois, son ventre aurait pris un peu de volume. Elle retoucha donc les plis de la jupe.

Contente de son croquis, elle sauta à terre et tournoya en fredonnant jusque dans le corridor. Elle poussa brusquement la porte de la chambre de Claire, qui sursauta et se cacha de son peignoir.

— Je m'excuse, je n'ai pas frappé... J'étais trop contente de te montrer ce que j'ai dessiné.

— Viens t'asseoir, l'invita son amie.

Elles prirent place sur le lit d'Henry selon leur habitude. Graziella ouvrit le cahier. En écartant les paupières, Claire s'exclama :

— C'est toi qui as dessiné cette belle robe?

— Oui, et je veux savoir ce que tu en penses. C'est pour le banquet.

— Antoine et Alphonse pourront pas te résister.

Graziella la corrigea encore une fois.

— La trouves-tu trop décolletée?

Claire fit un effort pour émettre une phrase correcte.

— Je ne sais pas trop... Mais, dans une soirée comme celle-là, je pense que les grandes dames se permettent cette fantaisie.

— Je pourrai toujours la retoucher lorsqu'elle sera assemblée.

— Tu vas avoir assez de temps pour la coudre? Il ne reste pratiquement que deux semaines et tu as déjà pris un engagement envers madame Doucet.

— Oui, je sais. Je coudrai tard en soirée et la nuit, s'il le faut.

— Tu as besoin de dormir pour ton bébé.

— Mon bébé va aimer sa maman qui va travailler fort pour bien le faire vivre. En plus, il sera reconnaissant envers son amie Claire de l'avoir aidée à passer pour une femme mariée et de lui avoir ainsi évité une vie de misère.

Elle avait dans la voix et dans les yeux une note de reconnaissance émue.

— Graziella, tu n'as pas à me remercier autant, après avoir fait ce que tu as fait pour moi. Parlons d'autre chose, veux-tu?

— Comme tu veux... Cet après-midi, lors de ma promenade sur les bords du Saguenay, j'ai aperçu Antoine avec une fille et j'ai pensé que la fillette qui les accompagnait leur servait de chaperon.

— Tout le monde sait qu’Anaïs Lapointe lui fait les yeux doux. Il devait être avec elle et sa petite sœur.

— Ah!

— On dirait que tu es déçue. Est-ce que tu l’aurais à l’œil sérieusement?

— Je ne sais pas. Je préfère les hommes plus âgés, mais j’avoue que...

— Tu t’intéresserais à lui pour sa fortune?

— Ne t’en fais pas, j’ai bien vu que mes manières manquaient de finesse. Mais il est normal que je sois confuse : ma tête n’est pas tout à fait sortie de Saint-Jean-Baptiste. Je pense que c’est le baiser sur ma main qui m’a dérangée. Et puis, il a déjà été intéressé par mademoiselle Alicia... Y as-tu pensé? En plus de prendre un peu sa place dans la maison, je m’intéresserais au garçon qu’elle avait peut-être en tête de marier. Est-ce que ce serait convenable?

— Je n’en sais rien. Mais pourquoi as-tu tardé à sortir de la chapelle après la messe? J’ai eu le temps de me rendre ici et de préparer le lunch avant que tu te pointes.

— Tu vas être fâchée, si je te le dis...

— Dis, on verra!

— Tu es d’accord pour admettre qu’entre deux amies il ne doit pas y avoir de secret?

— Oui, il me semble que c’était clair après notre réconciliation.

— Je ne veux plus que tu aies de peine.

— Tu me laisses languir, et je n’aime pas ça.

— J’ai parlé à madame Gendron.

— Graziella! s’écria Claire en lui administrant une claque sur la cuisse.

— Aïe! tu m’as fait mal.

— Excuse-moi, mais je n’ai pas pu m’en empêcher.

— OK. Je te pardonne si tu me pardonnes d’avance ce que je vais te dire.

— Dis...

— Je lui ai avoué que je sais le mal qu’elle t’a causé.

— Tu n’as pas fait ça! J’aurais dû ne rien te dire...

— Pendant la messe, sa longue plume allait de gauche à droite et, en revenant de la communion, elle avait les yeux au sol et les mains croisées sur la poitrine comme une sainte. J’ai ressenti une telle colère de la voir ainsi que je me suis agenouillée à la sainte table en état de péché mortel! En plus, elle avait comméré que je ne respectais pas les règles imposées à une veuve. J’ai commencé par régler ce problème-là et j’en suis venue au tien.

— Qu’est-ce qu’elle a répondu?

— Je ne veux pas te le dire.

— Graziella, finis ce que tu as commencé!

- Je ne veux pas te faire de peine.
- Je suis ton amie, ou pas?
- Elle a dit...
- Elle a dit..., répéta Claire.
- Que tu n'étais qu'une servante. Et j'ai répondu que tu étais une personne.

Claire éclata en sanglots. Graziella l'étreignit en se disant qu'elle devait absolument obliger cette pimbêche à regretter ses gestes. Son amie ne pourrait jamais avoir la paix autrement, elle le savait. Elle aurait été capable de pardonner à Hubert, s'il lui avait fait des excuses; elle en était maintenant certaine.



Le lundi matin, la neige tombait à gros flocons et le temps était sombre. C'était une journée pour rester à la maison. La cuisine bourdonnait aussi intensément qu'une ruche remplie de ses ouvrières. Le poêle était rouge et de la vapeur s'échappait par les fentes du bâteur. De plus, de l'eau bouillait à gros bouillons dans deux bacs posés sur les ronds surchauffés.

La cuve de la laveuse se vidait et se remplissait aussitôt; le tordeur ne fournissait pas, sous la menace du bras ferme de Graziella. Montée sur une chaise, Claire étendait les débarbouillettes, les serviettes et les sous-vêtements que lui tendait Kate sur des cordes fixées d'un mur à l'autre de la pièce. Graziella s'empara des draps du lit des maîtres, entassés par terre. Sa patronne réagit aussitôt. D'habitude, elle nettoyait ces cernes sur le tissu avant de les mettre au lavage.

- Laissez, Graziella, je vais vous remplacer à la cuvette.

Kate se sentait gênée de troubler l'esprit de deux jeunes filles.

- Je ne suis pas fatiguée, mais si vous insistez...

Elle n'avait pas manqué de remarquer les traces qui trahissaient les moments d'intimité du couple. Mais quelle précaution prenait donc Kate pour ne pas devenir enceinte? À un peu plus de quarante ans, elle était encore en âge d'enfanter. Une multitude de femmes accouchaient dans la quarantaine avancée. Marguerite Angers était parmi celles-là.

Marguerite et Alexis! Avant que la neige ne soit trop abondante, il lui faudrait trouver un moyen de rendre visite à la famille Angers, à Jonquière. Elle devait obtenir le consentement de Kate. Une idée s'imposa à son esprit, mais elle décida d'attendre le moment propice pour en discuter avec sa patronne. Elle légua la chaise qu'elle occupait à Kate, qui plongeait

immédiatement les draps dans l'eau chaude et se mit à frotter vigoureusement l'endroit souillé sur la planche.

— Vous êtes certaine que vous ne voulez pas que je vous aide? demanda Graziella en voyant la peine qu'elle mettait à ce travail.

Kate leva un regard abattu vers elle et rosit.

— Je crois que vous avez deviné pourquoi j'ai voulu prendre votre place.

— Oui, madame.

— Je m'excuse de vous avoir scandalisées toutes les deux, fit-elle en cédant le siège à Graziella.

— Vous n'avez pas à vous excuser et vous savez que vous ne m'avez pas scandalisée, d'après ce que je vous ai déjà dit de moi.

En reprenant d'un bras ferme la maîtrise du tordeur, elle ajouta :

— Je ne répons pas pour Claire.

Toujours sur la chaise à étendre de petits morceaux, la servante adressa un regard acide à son amie. En ce moment, elle regrettait d'avoir eu la faiblesse de dévoiler un secret qu'elle avait réussi à garder au fond d'elle-même. Depuis qu'elle l'avait sorti de sa cachette, il lui faisait encore plus mal. Graziella saisit le message que lui lançaient ses yeux.

— Vous comprenez, madame, que je parle juste pour moi qui suis une adulte sans en avoir encore l'âge; les expériences compensent les années qui me manquent. Je sais que je ne devrais pas, mais permettez-moi quand même de vous dire que vous êtes dans votre maison et que vous avez le droit de faire ce que vous voulez, surtout s'il s'agit de votre devoir, parce que, de se donner l'un à l'autre, quand on est mariés, c'est faire son devoir.

— Il y a faire son devoir selon la religion catholique, pour la famille seulement. Mais un homme et une femme qui s'aiment peuvent aussi avoir du plaisir en faisant des enfants et... autrement.

— Autrement..., répéta Graziella sur un ton interrogatif en laissant traîner sa voix.

— Si j'étais votre mère, ajouta Kate, pour éviter des inconvénients majeurs, je vous instruirais.

Graziella comprit l'allusion et se dit qu'elle y reviendrait plus tard. Kate savait comment éviter de faire des enfants en accomplissant un devoir prescrit par l'Église, lequel devenait simplement la satisfaction des besoins du corps, aussi importants que le boire et le manger.

Elle recommença à tourner la manivelle et dut soutenir le drap qui glissait entre les deux rouleaux du tordeur. L'eau se remit à pisser et à pisser dans la cuve.

De son côté, Kate était rassurée. Cependant, un propos aussi intime la ramenait en arrière et ravivait le regret qui la brûlait tant. Après la naissance d'Alicia, comme elle avait failli laisser la vie dans l'accouchement, Timothy et elle avaient utilisé des moyens pour

empêcher la famille. Cependant, depuis la mort de leur fille, ils ne prenaient plus aucune précaution, mais on aurait dit que le choc l'avait rendue infertile. Elle avait une amie incapable d'enfanter, qui s'était tournée vers l'adoption. Le miracle s'était alors produit et elle avait pu connaître les joies de la maternité. Ce cas n'était pas unique. C'était l'une des raisons pour laquelle l'idée de l'adoption s'était mise à lui trotter dans la tête.



À la fin d'une journée entière consacrée au lavage, au ménage et à la couture, le *Five O'Clock Tea* des Anglais fut le bienvenu, à quatre heures. Pour récompenser Claire et sa patronne d'avoir mis autant d'ardeur à l'ouvrage, Graziella leur avait fait la surprise de son fameux sucre à la crème. Kate occupait son fauteuil préféré en face du piano, alors que Graziella prenait celui attitré à Timothy et que Claire s'était assise sur le divan. Les friandises, la théière et les tasses de porcelaine étaient posées sur un plateau sur la table de service. La nuit descendait tranquillement et l'obscurité assombrissait la pièce aux tentures lourdes, créant une ambiance de mystère.

— Avez-vous une lampe à huile? demanda subitement Graziella en s'avançant pour saisir une tasse et y verser le thé. J'aime l'ambiance vivante que produit la flamme qui vacille. Remarquez que j'aime bien l'électricité aussi, mais j'ai un faible pour l'éclairage de mon enfance.

C'était à tout autre chose qu'elle songeait, mais elle ne pouvait décemment avouer la vérité. Allumer une lampe, c'était pour elle quelque chose d'infiniment sensuel, un rituel tout en délicatesse. Il fallait faire monter lentement la mèche imbibée d'huile, frotter l'allumette sur sa longue boîte de carton et regarder la flamme se mêler à l'essence en faisant jaillir une faible lumière accompagnée d'un filet de fumée grise qui ondoyait en s'élevant dans l'air et laissait échapper un parfum de pétrole dont les narines appréciaient le chatouillement agréable.

— Elle est dans cette armoire, dit Kate en désignant le meuble de l'index. Moi aussi, j'aime bien ce genre d'éclairage qui me rappelle des souvenirs d'enfance, n'en déplaise à tous les pionniers de l'électricité.

— Justement, hier soir, pendant que je dessinais, assise dans le lit de mademoiselle Alicia...

— Votre lit, votre lit, la reprit Kate.

— Je me suis demandé qui avait inventé l'électricité.

Elle laissa le contenant plein de thé sur la table et s'avança vers l'armoire.

— Avant de prendre la lampe, apportez-moi le livre à la couverture bleue. Il appartient à mon mari qui l’a lu et relu. Vous comprenez, quand on travaille dans une compagnie qui produit de l’électricité, il faut être au courant.

Elle éclata de rire.

— Vous faites des jeux de mots comme mon ancien patron, un grand rêveur qui ne parlait que de pulpe et d’électricité.

Elle remit le bouquin à Kate et apporta la lampe qu’elle plaça bien en vue sur la table au milieu de la place. Elle mit une sorte de piété à l’allumer en rêvant de ses amours déçues.

La voix de Kate s’éleva. Elle traduisait un texte anglais du livre bleu. À la fin de la dernière ligne, Graziella la remercia et dit :

— Merci à monsieur Thomas Edison qui a découvert la première ampoule, dit Graziella. J’ai bien hâte de pouvoir lire l’anglais par moi-même, surtout pour connaître Nietzsche.

— Lorsque nous serons seules toutes les trois à l’heure du thé, nous allumerons la lampe à huile et je vous traduirai des passages de mon philosophe préféré.

— Vous savez que Graziella a commencé à me montrer à lire? déclara Claire. Bientôt, je vais pouvoir lire *La Belle au bois dormant* au complet, toute seule.

— Cette histoire a perdu notre Graziella, qui, au lieu de dormir pendant cent ans, a mérité comme sortilège de prendre ses aplombs à l’avenir. Si son vrai prince l’avait déjà réveillée d’un baiser pour l’emmener dans son château, je n’aurais jamais eu l’occasion de manger un aussi bon sucre à la crème.

Sur ces mots, Kate mordit à belles dents dans un carré doré.



— J’comprends pourquoi t’es tombée dans les bras de ton bel Hubert, si tu pensais qu’il était ton prince charmant.

Graziella la reprenait chaque fois qu’elle oubliait une négation ou qu’elle utilisait l’élision.

Comme tous les soirs depuis qu’elle en avait établi le rite, les deux jeunes filles étaient assises sur le lit d’Henry, en travers du matelas et les jambes pendantes. *La Belle au bois dormant* était ouvert à la dernière page sur les genoux de Claire.

— Si tu l’avais vu, Hubert, tu comprendrais.

— S’il était comme monsieur Henry, je comprends...

— L’autre soir, lorsque je t’ai demandé de me parler de lui, j’ai cru déceler un brin d’intérêt dans ta voix.

— C'est un très beau et gentil garçon.

— Tu en es vraiment amoureuse, ma foi! Je croyais que tu blaguais, quand tu parlais de lui de cette façon. Claire, Claire, que je suis contente! s'écria-t-elle en l'entourant spontanément de ses deux bras.

— Tu rêves de ton bel Hubert et un petit peu du bel Antoine. Moi, je rêve de mon bel Henry... Mais je ne rêve que d'un homme à la fois, avoua-t-elle pendant que son amie s'éloignait et croisait ses doigts sur le livre de contes posé sur ses genoux.

— Quand je dors, je ne rêve pas à Antoine, mais plutôt à Joseph. Il me poursuit sur son cheval noir qui rattrape mon cheval blanc près d'un cours d'eau. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme si je voulais qu'il me prenne et qu'il me laisse en même temps. Et je pleure à chaudes larmes, le visage dans les mains, parce que je regrette de m'être laissé faire.

— Ce qui te trouble, ça doit être l'histoire de la lady Godiva que t'a racontée madame. On sait aussi que tu aimes la lecture et que tu te laisses facilement influencer par des histoires de toutes sortes. J'ai vu que, lorsque tu n'avais pas le droit de sortir, tu passais ton temps dans ta chambre à lire...

— Le titre du roman, c'était *Madame Bovary*.

— C'est bien connu, les romans mettent des idées pas trop catholiques dans la tête. Ou bien, ce rêve-là, c'est peut-être un signe.

— Tu penses? Je ne crois pas, parce que je ne les reverrai jamais, les deux frères Grenier. Au sujet d'Henry, penses-tu que ses parents savent que tu as des sentiments pour lui?

— Je ne sais pas vraiment. Ils ont peut-être lu mon penchant pour lui dans mon regard.

— Et dans celui d'Henry?

— De toute façon, il est en Angleterre et il ne reviendra probablement pas de sitôt. Je fais mieux de ne pas me monter des bateaux impossibles comme ceux de Graziella Cormier.

— Il n'y a pas de mal à ça... Claire, je pense que je ne suis pas faite comme les autres. Tu vois, mon corps...

— Ne parle pas de cette manière, tu sais que ça me gêne.

— Je veux juste dire que, dans ce corps que tu vois, il y a comme une autre personne qui veut s'échapper. Cette personne-là se sent capable de déclarer la guerre. C'est comme si elle se révoltait contre tout ce qui est défendu aux femmes. Quand elle me domine, je prends des décisions à la légère.

— Tu es difficile à comprendre, parfois, Graziella. Tu parles de choses défendues...

— Je voulais juste te faire réaliser les risques que tu prends en m'acceptant comme amie. En passant, tout comme la messe, ton chapelet sous mon oreiller n'a pas encore fait de miracle. C'est tellement difficile!

— C'est justement la maîtrise des exigences de ton corps qui mène à la sainteté.

— En tout cas, j'ai un bon bout de chemin à faire avant de devenir une sainte. Pour nous changer les idées et t'exercer à la lecture, lis-moi une autre fois *La Belle au bois dormant*, qui a laissé dormir sa fleur pendant cent ans avant qu'un beau prince vienne sentir son parfum.

— Graziella Cormier! Tu parles mal.

Chapitre 13

Claire finissait de laver la vaisselle du déjeuner. Graziella était déjà installée dans la chambre adjacente à la cuisine rebaptisée en salle de couture.

Depuis la veille, Kate avait commencé à donner un coup de main à la jeune couturière. En fille de bonne famille, elle avait reçu une éducation axée sur la gestion parfaite d'une maison. On avait prévu qu'elle serait appelée à recevoir les notables qui aideraient son mari à faire sa marque dans les affaires. Elle devait aussi savoir diriger le personnel, de même que broder et manier l'aiguille. C'était une distraction pour elle de s'occuper aux travaux de finition, comme disait Graziella. C'était aussi une occasion de passer du temps avec sa dame de compagnie qu'elle aimait un peu plus chaque jour. Son humour, sa façon de dire les choses même les plus vulgaires, sa débrouillardise, sa créativité et ses nombreuses habiletés autant à la cuisine qu'au salon l'épataient.

Tout en assemblant les morceaux de la jupe destinée à Sarah Doucet, elles avaient discuté du projet de Graziella de coudre sa robe pour le dîner offert par les Dubuc. Kate s'était avouée un peu jalouse devant la légèreté de la mousseline de laine vaporeuse de la jupe. Celle-ci serait taillée au-dessus des chevilles, ce qui faisait bien moderne. Le corsage à jabot de dentelle qui découvrait les épaules et les manches au poignet feraient jaser les commères, mais Kate s'était dit qu'une modification au moment de la confection pourrait être effectuée. Pour sa part, elle avait admis qu'elle éprouvait une certaine gêne de dévoiler sa poitrine trop menue. C'était pour cette raison qu'elle choisissait les cols plutôt que les décolletés. De toute manière, sa décision était prise : elle porterait la toilette du dernier banquet. Elle avait prétendu que ces dames seraient si éblouies par l'éclat de sa dame de compagnie qu'elles ne remarqueraient pas le laisser-aller de sa patronne. Tant mieux si elle passait inaperçue ! Les commères oublieraient de soupçonner les Davis d'avoir fait de mauvais placements et d'être plus pauvres qu'ils ne voulaient le laisser croire.

Claire frappa et entra en disant :

— Il y a de la visite pour Graziella. Je l'ai fait attendre au salon.

— À huit heures un mardi matin? s'étonna la jeune couturière. De la visite pour moi? Qui veut me voir?

En un tour de rein, elle fut debout. Elle descendit des deux mains la jupe de la robe d'Alicia qu'elle portait en attendant de s'en confectionner une pour tous les jours. Elle réservait sa tenue bourgogne à plis ajustables pour ses activités en tant que dame de compagnie. Essoufflée, Claire répondit :

— C'est un homme et une jeune fille. Ils ne m'ont pas dit leur nom, ils ont juste demandé si mademoiselle Graziella Cormier demeurait bien ici, au 150 de la rue Jacques-Cartier. Ils sont maintenant installés au salon.

— Mademoiselle! Ordinairement, on m'appelle madame!

— Viens, tu vas voir, dit Claire en libérant le passage. Je vais vous préparer du thé et offrir le reste des sucres que tu as faits hier.

— Je demeure ici et je termine cet ourlet, proposa Kate. Si vous avez besoin de ma présence, Claire viendra m'en avertir.

Sans un mot de plus, Graziella traversa la cuisine et franchit le corridor. Sur la patère, elle aperçut une veste de laine à carreaux et une ceinture fléchée tissée au métier, qui ressemblait étrangement à celle de son père. Il y avait aussi cette sorte de casquette que, d'habitude, il tenait dans ses mains de la même façon que lorsqu'il entrait à l'église. Un manteau de lainage vert occupait le second crochet.

Dès qu'elle franchit l'arche du salon, son cœur se mit à battre dans sa gorge au point de gêner sa respiration. Elle resta figée. Son père avait reçu la lettre du curé. Il était venu avec sa petite sœur Armandine, qui avait bien changé depuis le temps. Autant elle s'était dit qu'elle lui en voudrait jusqu'à la fin de ses jours d'avoir été complice de son départ, autant elle avait envie de lui sauter dans les bras. À travers le flot d'affection contenu qui voilait son regard, elle admirait ces yeux tendres perçant un visage basané, ces cheveux d'ébène qu'elle avait si souvent caressés, ces lèvres qui s'étaient ouvertes des centaines de fois pour lui dire combien elle était aimée, ces épaules carrées et ces bras musclés capables de transporter des forêts de billots, cette veste sans manches passée sur une chemise blanche et une cravate, et ces bottes de robuste cuir de vache.

Le premier, il quitta la chaise et s'avança vers sa princesse. Il la revoyait langée dans son berceau, puis faisant ses premiers pas; il se rappelait son entrée à l'école, sa petite communion, sa confirmation, et sa communion solennelle; il entendait sa petite voix lui dire pour la première fois « papa ». Sa Graziella était là, devant lui, et il lui tendait la tendresse de ses deux bras ouverts. Mais elle ne bronchait pas, rivée sur place. Maurice était maintenant juste devant sa fille. Son haleine chaude à l'odeur de tabac l'atteignait.

— Papa! s'écria-t-elle en se pendant à son cou.

Armandine entra dans la danse en pleurant. Elle avait tant rêvé de ce moment où elle retrouverait sa grande sœur!

— Ma fille, ta sœur Armandine pis moi, on est venus t’chercher pour t’emmener à Notre-Dame. L’curé de Saint-Jean-Baptiste nous a écrit que tu étais rendue à Chicoutimi. On est allés à l’orphelinat, comme il l’avait aussi écrit dans la lettre, pis les religieuses on dit que tu travaillais pour une famille respectable. Elles m’ont donné l’adresse.

L’accent du terroir de son père, plus accentué que celui de Claire, détonnait entre les murs de cette maison trop grande et luxueuse. Graziella en déduisit qu’il ne se sentait pas à sa place dans ce décor de bon goût. Elle brisa le malaise en invitant les visiteurs à s’asseoir. Elle attendit qu’ils retrouvent le siège qu’ils avaient occupé depuis leur arrivée. Elle inspira longuement et, pour cacher son énervement de les avoir devant elle, amorça la conversation en leur adressant un reproche.

— J’avoue que vous me prenez par surprise. Vous auriez dû téléphoner.

— T’oublies qu’il faut aller à Saint-Joseph, pour ça.

— Je veux dire téléphoner de la gare ou de l’orphelinat. Vous êtes venus en train?

— Oui, on est arrivés hier soir à huit heures, pis on a couché à l’hôtel. Même si tu as une bonne place, moi, j’ai décidé de venir te chercher, pis, si tu veux retourner aux études chez les ursulines de Saint-Joseph, j’suis fin prêt à payer.

— Je ne retournerai pas aux études, je...

Elle garda le reste de sa phrase sur le bout de sa langue. D’avouer son état à son père allait être plus difficile qu’à un parfait étranger. Comment allait-il prendre la nouvelle? Et s’il allait la rejeter aussi sévèrement que l’avait fait sa mère? Dans ce cas, elle serait comme une orpheline.

— Tu...

— Je ne sais pas si je puis parler devant Armandine.

— Ta sœur connaît bien des choses. Tu peux parler devant elle.

Elle se décida et laissa tomber sans préambule :

— Je suis enceinte.

— T’es grosse! s’écria Maurice, le souffle coupé.

Avant que son père ait le temps d’en dire plus, Graziella lui avoua :

— C’est un bout que le curé de Saint-Jean-Baptiste ne savait pas. Il n’a quand même pas pris de risque et il m’a envoyée à l’orphelinat au cas où... Même moi, quand je suis arrivée ici, je l’ignorais.

— Moi qui faisais confiance aux Grenier, pis à toi aussi. J’en reviens pas, vraiment pas! J’m’attendais pas à une nouvelle de même. Ma plus vieille en famille! Comment j’veis faire pour oublier ça? Moi qui espérais tant pour ton avenir!

Graziella crut qu'il allait perdre connaissance, tant sa cravate semblait l'étouffer. Comme piqué par une abeille, il se leva et se mit à arpenter la pièce de long en large sous les yeux étonnés de ses deux filles, qui ne l'avaient jamais vu aussi nerveux. Il s'essoufflait sans pouvoir s'arrêter :

— T'es tombée avec un des deux fils, je suppose! J'en reviens pas, non, j'en reviens vraiment pas.

Graziella devait malgré tout aller jusqu'au bout.

— Bref, l'aînée, Alida, a découvert le cahier où j'avais écrit mes secrets.

En tremblant, il sortit sa pipe de la poche de son pantalon.

— La lettre parlait pas du cahier non plus, dit-il dans un soupir.

— Ne vous en faites pas pour moi, papa. Je suis assez grande pour assumer ma situation et je ne veux pas que vous ayez de la peine pour ça. L'important, c'est que je sois engagée chez les Davis comme dame de compagnie. Je vais pouvoir élever mon enfant moi-même, loin des ragots de Notre-Dame.

Armandine semblait aussi abasourdie que son père. Graziella regrettait de s'être échappée devant l'adolescente de quinze ans malgré l'approbation de son père. Mais n'avait-elle pas cet âge lorsqu'elle était entrée au service des Grenier? Elle pouvait comprendre et tenir sa langue.

— Ma petite sœur, lui dit-elle, j'ai dévoilé mon secret devant toi, mais je sais que tu ne parleras pas. Je ne veux même pas que notre mère sache. À Chicoutimi, je passe pour avoir été mariée pendant quelques semaines à un homme mort dans les chantiers aux alentours de Québec. Regardez : pour que cette explication soit plus convaincante, madame m'a donné une bague.

Maurice restait blême comme un drap. Il jeta un regard surpris sur l'annuaire qui se promenait devant ses yeux. Il demanda :

— Tu lui as donné quel nom, à ton faux mari.

— Cormier, j'étais mariée à un Cormier.

— Cormier, c'est ton nom...

— Il y a plusieurs personnes qui croient que je suis une Angers mariée à un Cormier. Et, même si on sait que j'ai été baptisée Cormier, tout autour du Piékouagami, vous connaissez combien de dames Tremblay mariées à des messieurs Tremblay?

— Mais, Cormier, c'est plus rare. Pis oublie pas que, tantôt, quand j'suis allé à l'orphelinat, j'ai dit que j'étais le père de Graziella Cormier. Astheure, les religieuses savent que c'est pas vrai, la rumeur qui court. Tu t'embrouilles dans tes menteries.

— Elles ne parleront pas. Elles permettent même aux filles-mères de changer de nom pour garder leur secret. L'identité de la mère n'est pas dévoilée aux parents adoptifs, vous le

savez comme moi.

Maurice se rassit dans le fauteuil, l'air plus calme. Il avait maintenant sa pipe éteinte pendue à la commissure des lèvres.

— J'me sens responsable. J'aurais dû me raidir pis te défendre contre ta mère, Paquenaude et l'curé. Tout ça s'rait pas arrivé pis ta réputation s'rait pas en danger. Tu s'rais comme bien des filles que j'connais.

— Ce n'est pas grave, papa. Je ne vous en veux plus, maintenant. Si j'ai trouvé ma voie, c'est parce que j'ai été chassée.

— Si tu l'prends d'même, j'ai rien à redire, mais j'peux pas m'empêcher d'm'inquiéter de ma plus vieille. Armandine pis moi, on est bien contents de t'avoir retrouvée.

Sa voix s'était faite vibrante.

— Vous avez retardé votre départ dans les chantiers pour moi? réalisa-t-elle, un trémolo dans la voix.

— Oui, pour toi.

— Maman ne devait pas être contente de vous avoir à la maison aussi longtemps. Ses petits projets ont dû être dérangés.

— Tu sais, ta mère, j'y tiens tête, astheure. J'ai découvert ses cachettes, pis j'ai fini de jouer à l'aveugle. J'en dis pas plus devant toi pis ta sœur.

— Devant Armandine, peut-être, mais devant moi, c'est autre chose. Je n'étais pas aveugle non plus et je sais, comme vous, pourquoi elle tenait tant à me voir loin. Pensez-vous que je pourrais être tentée de revenir à la maison une seule seconde?

— Ton oncle Gérard faisait plus l'affaire sur la ferme pis pour le bois de chauffage. Tu comprends c'que je veux dire? Je l'ai mis dehors, même si c'est mon frère. J'ai engagé Louis pour contrarier ta mère qui haït les Paquenaude comme la peste.

— Louis Paquenaude? Le fils d'Honoré qui a voulu m'étouffer dans la rivière travaille maintenant pour vous? Surveillez Armandine!

— Pas besoin, c'est toi qu'il avait dans l'œil, pis je pense qu'il t'a pas oubliée. J'croirais pas qu'il va travailler pour moi longtemps. Comme tous les autres jeunes, il veut aller un jour dans les chantiers pour faire de « la grosse argent », comme il dit. Je sais vraiment pas ce qui se passe dans sa tête, mais, les idées de richesse, c'est pas ça qui lui manque. Il a peut-être des idées pas trop catholiques.

— En tout cas, j'espère qu'il ne se mettra pas à ma recherche, s'il ne pas m'a pas oubliée. Ce n'est pas un mauvais garçon, c'est juste qu'il m'aimait trop, comme vous l'avez dit.

Maurice fouilla dans la poche de sa veste et en sortit une enveloppe.

— Prends ça, c'est pour tes besoins. Je l'ai gagné en faisant des heures supplémentaires, l'hiver passé, dans l'intention de te retirer de chez les Grenier. Après avoir reçu la lettre du

curé, j'ai pris le risque de venir te voir pour essayer de te ramener avant le printemps, comme je l'avais imaginé. Mais, avec ton caractère, j'me doutais que tu voudrais pas revenir avec ta sœur pis moi à la campagne. Vu que j'avais eu mes torts, j'considérais que j'avais pas le droit de t'imposer ma volonté. À présent, j'vois bien que j'peux pas t'ramener. Tu ne pourrais jamais te faire une belle vie par chez nous. J'veux que tu manques de rien. T'as peut-être des bons gages, comme dame de compagnie, mais on n'a jamais assez d'argent.

— Papa, je sais que vous avez bon cœur, mais je n'accepte rien de vous. Je sais que j'ai tout ce qu'il faut pour faire une belle vie, comme vous dites, même en vivant comme une veuve qui élève son enfant seule. Faites plutôt cadeau de votre argent à ma petite sœur.

— T'es sûre que tu n'en manqueras pas? Une femme qui élève est toujours mieux d'avoir un mari, c'est bien connu.

Cette observation lui fit penser à Antoine. Elle ne devait pas se faire d'illusions parce qu'un jeune homme lui avait baisé la main. Il avait déjà une amoureuse. Elle ajouta :

— Ce n'est pas facile de trouver la perle rare. Je veux prendre mes aplombs; je ne veux pas devenir un bibelot de salon. Je resterai indépendante, s'il le faut.

— T'en as, des expressions, ma Graziella. Je sais pas où tu prends tout ça.

— Vous ne le savez pas, mais je tiens cela de vous, des contes que vous me lisiez avant que je m'endorme quand vous étiez à la maison. Vous avez été un excellent père et je ne l'oublierai jamais. J'ai souvent parlé de vous à ma patronne, madame Davis. Voulez-vous la connaître? Vous allez l'aimer autant que je l'aime. Elle est comme une mère pour moi.

— T'as pas l'intention de remplacer celle qui t'a mise au monde?

— Celle qui m'a juste mise au monde, pas plus. Je ne sais pas où en est le mérite.

— Maria a bien des défauts, mais elle t'aime. Elle est trop orgueilleuse pour t'écrire; elle a juste une quatrième année. Mais toi, tu pourrais faire les premiers pas, avec ton instruction.

— J'y penserai..., j'y penserai sérieusement. Si vous voulez bien, arrêtons d'en parler. Je ne souffre pas de son manque d'affection, ajouta-t-elle pour se convaincre, mais je veux qu'Armandine soit considérée comme elle le mérite et qu'elle ait une mère capable de la guider sur la bonne voie. Pourquoi suis-je dans cet état, aujourd'hui, pensez-vous?

— C'est pas ta mère qui t'a dit de faire d'la façon au premier venu.

— Papa, en voulant retrouver ce que j'avais perdu, je suis tombée dans le piège. Mais je ne veux pas m'excuser en disant que je ne suis pas la seule dans ce cas-là. Vous avez pu le voir en arrêtant à l'orphelinat.

— T'as toujours été bien développée pour ton âge. Et pas mal aventureuse.

— Je suis capable d'admettre mes torts et de voir ce qui m'appartient et ce qui appartient aux autres, maintenant. Il ne reste qu'à passer à autre chose. Je vais dire à ma patronne que vous voulez la voir.

— Pis l'argent? Si tu veux pas le prendre, je vais le donner au quêteux.

— Il y en a déjà un qui m'a volé. Je vais le prendre pour cette raison-là. Quand je jugerai bon de faire l'aumône avec, je m'en servirai pour ça.

— Je suis content, affirma-t-il avec le sourire narquois qui le caractérisait. Tu vas en avoir besoin, j'en suis certain. Va chercher ta patronne.

Les yeux brillants et les bras accueillants, Kate vint au salon. Elle prit place dans son fauteuil préféré et, dans un débit rapide, elle raconta à Maurice sa rencontre avec Graziella dans le train, son offre de l'engager comme dame de compagnie et son agression dans le boisé de la gare. Elle expliqua comment, depuis, sa fille avait adouci sa peine.

L'ambiance était calme, le feu crépitait dans l'âtre et la conversation suivait le même courant. Maurice avait l'air de se sentir de plus en plus détendu et à l'aise. Comme cette grande dame démentait tout ce qu'il avait entendu dire au sujet des Anglais, il dit qu'il comprenait l'attachement que semblait lui vouer Graziella. Quant à son mari, un certain Timothy Davis, il devait être du même bois que sa femme. Sa princesse serait donc en sécurité. Cependant, il ajouta qu'il nourrissait une inquiétude qu'il devait manifester maintenant; peut-être ne reverrait-il jamais cette dame qui prendrait soin de sa fille. Mais, comment débattre d'un sujet aussi important et crucial que la religion en étant bien compris et sans blesser une femme aussi distinguée, généreuse et polie? Tout à coup, il sembla nerveux. Graziella se fit la remarque que son père aurait pu devenir pianiste, avec une telle habileté à agiter ses doigts sur ses genoux.

— Madame Davis, j'veux pas vous choquer, mais vous savez que nous sommes des catholiques...

— Bien sûr, et soyez certain que j'encouragerai votre fille à bien pratiquer la religion de son baptême. Mon mari et moi sommes protestants, mais vous savez que nous sommes des chrétiens comme vous et que nous croyons en Dieu. Comme chez les catholiques, il y a des protestants qui pratiquent leur religion selon ses principes axés sur la vertu et la charité, alors que d'autres s'en servent pour obtenir plus de pouvoir. Mon mari et moi suivons les enseignements de Luther qui donnent accès pour tous à la Bible, sans discrimination sociale. Surtout, nous croyons en l'égalité entre les hommes et les femmes, ce qui est justice; nous, femmes, méritons d'être considérées autrement que juste comme des élèveuses.

Maurice soupira d'aise et, à son tour, il se lança dans un exposé savant :

— Moi, je pense comme vous que, dans chaque religion, y a du bon et du mauvais. Je suis la parole de Jésus qui dit : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés », pis j'en déroge pas, même si je vais pas à l'église tous les dimanches. Mais j'avoue que, quand je peux assister à la messe, ça me fait du bien. L'église est un endroit calme où je peux vraiment parler avec le bon Dieu.

— Je vois que, même si nous sommes de religion différente, nos croyances se rencontrent.

Kate voyait le temps passer. Maurice et Armandine quitteraient dans quelques minutes et elle se dit elle aussi qu'elle ne reverrait peut-être jamais le père de sa dame de compagnie. Il fallait faire vite, car la requête qu'elle avait en tête ne se faisait pas par téléphone. Par lettre non plus. La livraison du courrier était lente et, parfois, il était difficile de formuler des phrases qui rendaient bien l'idée ou l'intention. Mais son projet la torturait depuis une semaine et il ne fallait pas laisser passer l'occasion, au risque de se faire rabrouer ou de passer pour une impolie qui ne savait pas respecter les convenances. Mal à l'aise, elle attaqua :

— Maintenant que nous avons fait connaissance et que nous avons échangé sur nos croyances religieuses, je me sens plus à l'aise pour vous faire part de mes intentions.

— Après ce que vous avez fait et que vous ferez encore pour ma fille, j'ai pas faire autrement que d'y répondre à vos demandes pour vous remercier.

— Très bien. Ne sursautez pas. Restez bien assis sur votre chaise. Parce que mon idée pourrait ne pas vous plaire...

— Je vous prie de la dire! On verra bien!

Ce fut au tour de Kate de taper nerveusement ses genoux de ses doigts. Tout d'un trait, elle avoua :

— Monsieur Cormier, il me semble que ce serait plus facile pour toutes sortes de raisons si nous adoptions Graziella. Voilà!

Elle inspira longuement et expira en croisant ses doigts sur ses cuisses.

— Adopter ma fille? s'écria Maurice. Vous n'y pensez pas! On adopte un enfant qui n'a pas de parents. Graziella a encore son père pis sa mère. Pour moi, si j'acceptais ça, ce serait comme si je reniais mon enfant. J'aime ma fille, pis je veux qu'elle reste ma fille jusqu'à ma mort. Même que je suis venu pour la ramener à la maison. Mais c'est elle qui décide, même si elle n'est pas majeure et que j'ai des droits sur elle. Moi, j'ai confiance en Graziella. Je sais que le choix qu'elle va faire va être le meilleur pour elle. Elle est capable d'apprendre de ses erreurs, pis je vois qu'elle les assume. C'est toujours ce que je lui ai enseigné, même si je suis pas bien instruit. J'ai voulu le meilleur pour mes deux filles, mais jamais je n'accepterais de les donner à qui que ce soit.

Il enveloppa Armandine et Graziella d'un regard tendre.

— Je comprends très bien et je vous approuve, rétorqua Kate. Cette idée m'est venue à cause de tous les faux noms qu'on a donnés ici et là; nous avons toujours peur d'échapper la vérité. Et il ne faut pas. Il est très important que Graziella acquière de la crédibilité, autant pour son enfant que pour elle-même. Mais je vois que mon idée n'a pas de sens. Excusez-moi.

J'ai parlé sans réfléchir et ma position aurait été la vôtre devant un tel sans-gêne. Agissons comme si je n'avais rien dit.

— C'est tout pardonné, madame. Je peux pas vous en vouloir de montrer autant de générosité. Je vous comprends, ma fille est si attachante, pis elle a droit au bonheur. Ça m'empêche pas d'être d'accord avec vos raisons. Cette affaire de faux nom peut lui causer bien des problèmes.

Jusque-là, Graziella avait tenu sa langue. Elle jugea toutefois qu'il était temps que son père sache ce qu'elle pensait. C'était quand même sa vie et celle de son enfant qui étaient en jeu. Elle s'adressa à sa bienfaitrice.

— Je viens de comprendre pourquoi vous parlez à tout le monde en dépit de votre classe sociale. Malgré l'idée de papa, je pense très sérieusement à devenir protestante. Depuis que je suis ici, j'écoute tout ce qui se dit devant moi et j'observe le comportement des gens. Je suis capable de me faire une idée.

— Chère enfant, répondit Kate, on ne prend pas une telle décision seulement pour se pardonner plus facilement des choses dont on se sent coupable. Ce serait très mal comprendre la liberté prônée par ma religion. Par exemple, ce n'est pas parce qu'elle accepte le divorce qu'elle l'encourage; c'est simplement qu'un divorce peut être préférable à une vie de couple devenue très difficile. Ce n'est pas non plus parce qu'elle admet la confession à Dieu directement qu'elle minimise la notion de péché et l'importance du ferme propos, c'est-à-dire le désir de s'améliorer.

— Je vois que ma fille est entre bonnes mains, pis je vais repartir la conscience tranquille, intervint Maurice. Sûr, si Graziella veut devenir protestante, c'est elle qui décide, mais, malgré les belles paroles que vous avez dites, j'aimerais mieux qu'elle reste catholique, dans la religion de ses ancêtres.

— Soyez assuré que je serai là pour l'aider à prendre la bonne décision, dit Kate. Je ne suis pas mandatée par un ministre protestant pour faire croître la bergerie des adeptes qui ne comprennent pas très bien leur mission religieuse.

Elle demanda à Claire de servir le thé et le reste du sucre de la veille. Maurice s'exclama sur cette saveur que seule Graziella arrivait à faire émerger de la cassonade. En avalant une dernière bouchée, il avoua :

— Je suis venu te voir pour une autre raison, Graziella. Comme je te l'ai dit tantôt, je savais que tu ne voudrais pas revenir à Notre-Dame. J'ai donc pris le risque de mettre Enfer dans le train.

La jeune fille se mit à crier en sautillant.

— Enfer! Mon cheval blanc! Papa, merci, merci!

Elle sauta à nouveau au cou de son père. Armandine et Kate posèrent un regard embué sur une aussi sincère démonstration de joie.

— Tu vois pourquoi tu vas avoir besoin d'argent? Il va falloir le nourrir, si ta patronne accepte d'héberger ton animal, bien sûr, et si elle dispose des installations pour ça.

— J'accepte sans hésitation. Nous avons déjà un vieux cheval nommé Cyrus qui ne nous est pas très utile, mais nous l'aimons bien et, depuis le temps que nous l'avons, il est presque devenu un membre de la famille. Un poulain fringant n'en sera que mieux. Les deux se tiendront compagnie. Graziella, vous avez mon autorisation. Nous avons de la place pour loger votre cheval dans l'écurie.

— Merci, vous ne le regretterez pas. Je promets de ne pas vous embarrasser avec Enfer. J'en prendrai soin moi-même et je paierai sa nourriture.

— Ce ne sera pas nécessaire. Un de plus ou de moins...

— Que va dire monsieur?

— Mon cher mari sera d'accord. Il a autre chose à penser, comme vous le savez. C'est notre décision.

Sur ces mots, le père de Graziella s'approcha de sa fille.

— J'aurais bien aimé rester plus longtemps, mais faut prendre le prochain train. On a juste le temps! Graziella, viens avec nous autres à la gare. C'est le maquignon qui garde Enfer.

Quelques minutes plus tard, le père et les deux filles étaient emmitouflés dans leurs vêtements d'hiver, prêts à partir. Kate recommanda :

— Soyez prudente, Graziella, en ramenant Enfer par la bride. Il pourrait bien s'énerver, à travers le trafic et les chantiers de construction, surtout aux alentours de la rue Racine. Et le pavage est recouvert d'une légère couche de neige.



Maurice et Armandine étaient repartis en laissant Graziella seule à la gare. Elle caressait le museau de son cheval lorsqu'un jeune homme l'aborda.

— Madame Cormier!

Elle tourna la tête, la surprise empreinte sur son visage.

— Monsieur Antoine!

— C'est un beau pur-sang, que vous avez là. Je n'en ai jamais vu de pareil.

— Il m'appartient. C'est le cadeau que m'a fait mon père pour mes quatorze ans. Je suis venue le chercher pour l'amener dans l'écurie de monsieur Davis.

— C'est incroyable!

— Arrête, Enfer!

Le cheval battait des oreilles, s'ébrouait, cognait du sabot et reniflait dans le cou de sa maîtresse. Antoine le détailla de la croupe jusqu'au poitrail.

— On dirait qu'il s'est ennuyé.

— Moi aussi, je m'en suis ennuyée, dit Graziella, un trémolo dans la voix.

Le jeune homme se dit qu'il avait eu raison de croire qu'il avait perçu une faille dans l'air insensible qu'elle se donnait. Il s'exclama :

— Enfer? C'est son nom? Vous n'êtes pas peureuse, d'avoir donné un nom pareil à une bête aussi blanche.

— Ce serait pas mal difficile de le changer de nom. Je l'ai toujours appelé comme ça.

— Certains le font.

Elle crut qu'il faisait allusion à son cas. En savait-il plus long que ce que disaient les commérages?

— Je ne changerai pas son nom.

— Vous semblez avoir du caractère.

— C'est ce qu'on dit. Moi, je trouve que c'est juste de la débrouillardise.

Ils étaient maintenant face à face. Le jeune Dubuc laissait courir ses yeux sur son visage, à présent guéri des marques d'agression. Il conclut qu'elle n'était pas plus jolie qu'Anaïs, mais qu'elle se démarquait par l'air déterminé qu'il avait remarqué chez elle dès leur première rencontre. Elle le regardait dans les yeux, ce que les autres filles qui le connaissaient à peine ne se permettaient pas. Cette femme avait l'expérience de l'amour, puisqu'elle avait été mariée et qu'elle était enceinte. Depuis vendredi, elle accaparait ses pensées. Graziella ajouta :

— Et vous, pourquoi êtes-vous ici?

— Je suis venu prendre ces caisses de matériel arrivées de Québec par le train d'hier soir.

Il désigna de l'index la marchandise en question, déjà installée dans la voiture.

— Mon père et ma sœur sont venus par le même train. Ils ont couché à l'hôtel. Bon! je ne vais pas vous raconter ma vie, n'est-ce pas!

— J'en sais déjà pas mal sur vous. Vous avez une vie intéressante... Avez-vous choisi un cavalier pour le bal?

— Vous devez savoir que je suis veuve. Ne serait-il pas inconvenant de me présenter au bras d'un homme après si peu de temps? On me pointe déjà du doigt parce que je ne porte pas de vêtements de deuil.

— Vous êtes resplendissante dans ce bleu.

Enfer commençait à s'impatienter. Graziella le tenait par la bride. Autrement, il se serait depuis longtemps sauvé au grand galop.

— Merci du compliment, vous êtes gentil. Excusez-moi, je dois m'en aller. Peut-être que ce n'est pas convenable, de discuter ainsi en public. Les employés ont l'air à se poser des questions à notre sujet. Vous êtes connu, monsieur Antoine!

— Je ne crains pas les ragots... à mon sujet, en tout cas... Si je n'avais pas donné ma parole à Anaïs pour le banquet, j'aurais aimé être votre cavalier.

Graziella trouva qu'il était plutôt effronté, de parler ainsi après une seule brève rencontre la semaine précédente.

— Je ne sais pas si votre mère apprécierait. Je ne vois pas ce qui peut vous intéresser chez une dame de compagnie.

— Ne soyez pas trop modeste.

Quelle idée avait-il en tête? Graziella s'impatienta.

— Franchement, je dois m'en aller, ma patronne m'attend.

— Voulez-vous que j'attache votre cheval au boghei? Je vous laisserais devant chez les Davis.

— J'avais l'intention de monter Enfer.

— Vous n'avez pas de selle.

— Je monte sans selle.

— Comment allez-vous faire? Vous n'êtes pas habillée pour ça!

— C'est vrai. Je n'ai jamais monté vêtue d'un manteau aussi étroit.

— Je veux voir ça, une femme à dos de cheval.

Excité par tant d'audace, il proposa à la jeune femme :

— Je vais vous aider, si vous le voulez.

— Je ne devrais pas, mais tant pis! J'ai trop souffert de la séparation d'avec mon cheval.

Elle s'élança et accrocha la crinière; il la saisit au vol par-derrière et la projeta de toute sa force. Malgré l'aide du jeune homme, Graziella manqua son objectif, glissa et lui tomba dans les bras. Pas du tout déstabilisé, Antoine la retint fermement. La soudaine proximité de ce corps féminin ne le laissait pas indifférent. Graziella se retira vivement en disant :

— Excusez-moi. Ce manteau est vraiment embarrassant.

Encore sous le choc, l'aîné des Dubuc proposa :

— J'ai une idée. Approchez votre cheval de la voiture.

Elle obéit. Les deux pieds posés solidement sur le marchepied, elle se pendit à la crinière, pendant qu'il la soutenait énergiquement de ses bras passés sous les siens. Lorsqu'elle eut assuré son équilibre, comme une conquérante, elle leva le menton et la main droite vers le jeune homme et le remercia en même temps dans un sourire charmant.

— Va, Enfer!

Le cheval nasilla en relevant fièrement la tête, se tint un instant sur ses pattes arrière et fit claquer ses quatre sabots sur le pavé. Graziella se revit parcourant la terre paternelle, le corps en harmonie avec les ondulations de la croupe de son compagnon. Son cœur se gonfla d'un indicible bonheur.

Les yeux agrandis d'admiration, Antoine fixa sa silhouette gracieuse jusqu'à ce qu'elle ait disparu dans la côte pavée qui rejoignait la rue Racine, en face de la cathédrale. À leur tour, les passants, les travailleurs et les commerçants, sidérés, purent admirer une jeune femme qui parcourait la ville à califourchon sur le dos d'un cheval blanc, sans selle ni cordeaux, en le guidant de la voix et de sa main accrochée à la crinière. Son manteau bleu électrique relevé en haut des genoux exposait ses jambes gainées de bas opaques. Le tableau avait un parfum de scandale dont la puissante séduction troublait l'âge mûr aussi bien que la jeunesse.



Graziella commanda à la bête de s'arrêter. Elle se laissa tomber au sol et se dirigea vers l'écurie. Docile, le cheval la suivit sans qu'elle ait à prononcer le moindre mot ou à toucher au seul collier qui lui tenait lieu de harnachement. En l'installant dans le box voisin de celui de Cyrus, elle se rappela chaque geste et chaque parole de son père et de sa sœur en laissant couler tranquillement des larmes souvent refoulées. Les yeux de la bête débordaient d'un excès de mucosité, comme si elle partageait sa douce mélancolie.

Graziella sortit l'enveloppe de la poche de son manteau et s'adressa à son cheval.

— Tu vois, Enfer, c'est mon papa qui nous a donné cet argent pour te nourrir.

Elle n'avait pas entendu le bruit des pas qui se rapprochaient. Au son de la voix de Claire, elle s'essuya les yeux et se tourna vers elle en disant :

— Je sais que je suis en retard. J'y vais...

— Graziella, je vois que tu as de la peine. As-tu besoin d'aide?

— Non, merci, c'est rien. C'est trop d'émotions dans un seul avant-midi, constata-t-elle en se mouchant du revers de la main comme un bûcheron.

— Tu as vraiment un beau cheval.

— Enfer, dit Graziella en lui passant la main sur le museau, je te présente mon amie Claire.

Le cheval piocha de la patte droite, leva le nez et hennit.



Dans la cuisine, les deux jeunes filles enlevaient leurs vêtements chauds. Kate avait vu arriver Graziella à dos de cheval. Pour réfléchir à l'attitude à adopter devant une audace qui allait alimenter les cancans, elle s'était tout d'abord retirée dans la salle de couture. L'engagement qu'elle avait pris auprès de Maurice d'aider sa fille à rester dans le droit chemin agita ses pensées. Bien que consciente de ses responsabilités, elle comprenait les écarts de conduite de sa protégée, trop vite séparée de tous ceux qu'elle aimait. Elle-même n'avait-elle pas quelques frasques de jeunesse à se reprocher?

Elle pria Graziella de s'asseoir à la table en face d'elle et la sermonna.

— Jeune fille, je ne suis pas d'accord avec la décision que vous avez prise de monter votre cheval comme vous l'avez fait. Cependant, je comprends qu'il ait pu vous manquer. Je connais le vide de l'absence, vous le savez. Malgré cela, comprenez bien que je ne vous encourage pas à recommencer.



— Graziella Cormier! C'est Graziella qui a fait ça. Elle va entendre parler de moi! s'exclama Claire à voix haute.

Furieuse, elle ferma la porte de sa chambre d'un bras énergique et s'avança à la rencontre de la joueuse de tours qui, en jaquette, marchait calmement dans le corridor.

— Graziella Cormier! En plus de scandaliser la ville, tu joues avec mes sentiments. J'te trouve pas drôle!

— Je *ne* te trouve pas drôle, la reprit Graziella.

— Laisse faire! Tu sais que, quand je suis fâchée, mes mauvaises habitudes reviennent.

— Chassez le naturel, il revient au galop! cita Graziella, moqueuse et amusée.

Comme Claire ne réagissait pas, elle ajouta :

— Galop..., galop! revient au galop! Enfer au galop! Tu comprends ce que je veux dire?

— Tu mériterais pas que je t'aime, mais je t'aime quand même! Viens dans ma chambre. C'est ce que tu t'apprêtais à faire, je suppose?

— Il me semble qu'on s'était dit qu'avant d'aller dormir, il fallait souhaiter bonne nuit à Henry!

— Ah! toi! Cesse de m'agacer!

— Viens, entre, l'invita Graziella en poussant la porte de la chambre.

Elle courut s'asseoir en travers du lit, le dos au mur et les jambes pendantes, en s'exclamant :

— La gentille Claire couche avec la photo de son amoureux, maintenant? Ça devient de plus en plus sérieux!

— C'est toi, je suppose, qui as mis sa photo sur mon oreiller. Quand j'ai plié la courtepointe, je suis tombée face à face avec elle. Pourquoi tu as fait ça?

— J'ai pensé te faire plaisir.

Claire avait pris place sur le lit et elle tenait la photo en la dévorant d'un regard tendre.

— Ma petite, dit Graziella en lui entourant les épaules, espère. Un jour, il sera ton mari.

— Je ne suis pas assez belle pour lui.

— Comment cela, tu n'es pas assez belle pour lui! Après moi, c'est toi la plus belle fille de Chicoutimi!

— Arrrh! rugit Claire en serrant les poings.

— Je suis venue pour voir ta réaction devant le tour que je t'ai joué et aussi pour une autre raison.

— Une autre raison?

— Oui, je veux te dire que j'ai rencontré Antoine Dubuc à la gare.

— Il t'a parlé?

— C'est même lui qui m'a aidée à monter sur mon cheval.

— Non, c'est pas vrai!

— Je te jure! Il m'a même dit que, s'il n'avait pas déjà invité Anaïs à l'accompagner au banquet, il me l'aurait demandé.

— Il a l'air de t'avoir plus que remarquée, le fils Dubuc! Moi, j'ai vu Alphonse qui rôdait autour de l'écurie pendant la leçon de piano. Je ne sais pas ce qu'il faisait là.

— Il a dû déjà entendre parler de mon pur-sang et il voulait probablement le voir. Mais... à la noirceur, il devait savoir qu'il ne verrait pas grand-chose.

— Tu lui as fait de l'effet, au bel Alphonse Gendron.

— Pas moi, mon cheval.

Graziella se mit à réfléchir. Alphonse Gendron serait-il invité avec ses parents chez les Dubuc? Très certainement, puisqu'il travaillait à la Pulperie.

— Vas-tu être accompagnée, toi, Claire? À part monsieur Henry, as-tu quelqu'un en vue?

— Non, personne. Je ne suis qu'une servante.

— Arrête, veux-tu? Traite-toi mieux que cela. Tu sais, les protestants, eux, considèrent que la valeur d'une personne ne dépend que de l'amour de Dieu. Il n'y a pas de seigneurs ni de servantes. Il n'y a qu'une vraie rencontre entre frères et sœurs de la grande famille. Je retiens tout ce que madame dit à ce sujet.

— C'est vrai que c'est beau; bien mieux que de se sentir toujours coupable de ceci ou de cela aux yeux du curé. Tu veux toujours devenir protestante?

— Je ne suis pas prête. Il faut que je comprenne la Liberté avec un grand L, avant.

— Penses-tu que madame pourrait m'accepter comme bru?

— Tu sais à quel point Kate t'aime. Pour elle, une servante est son égale. Continue à soigner ton langage et tes manières, à apprendre à lire et à écrire, et tu n'auras pas de difficulté à passer parmi les guindés qui pensent avoir découvert l'Amérique.

— OK! Je te lis *La Belle au bois dormant*.

Graziella écouta la lecture des premières phrases et observa :

— Tu ne lis pas, tu récites!

— Je lis, parce que je ne passe pas un seul mot.

— Tu sais l'histoire par cœur, ce n'est pas pareil. Tu sauras lire quand tu reconnaîtras les mots n'importe où dans n'importe quel texte. Demain, tu vas choisir un nouveau conte. Vasy, je t'écoute.

Claire s'exécuta jusqu'à ce que Graziella l'arrête pour faire une comparaison.

— Nous avons toutes les deux notre mauvaise fée. Toi, c'est Paule Gendron, moi, c'est Alida Grenier. Mais, vois-tu, nos mauvaises fées nous ont aidées. Oui, à quinze ans, nous nous sommes piquées à l'aiguille du mauvais sort de la vie. Sans cela, nous ne serions pas ici, dans cette grande maison, avec des personnes vraies et généreuses comme les Davis, de la même façon qu'Aurore a rencontré le prince qui l'a rendue heureuse.

Chapitre 14

Depuis quelques jours, la neige tombait par intermittence. Son tapis blanc immaculé recouvrait déjà champs et chemins, mais on savait qu'elle ne collerait pas pour de bon.

La fièvre du lundi régnait une fois de plus dans la maison des Davis. Dans la cuisine, le poêle était bourré à bloc. Le bûle et les bacs fumaient, alors que le tordeur s'épuisait, manié par les bras de Claire qui ne le ménageait pas. La salle de couture se languissait en raison du peu d'heures qu'y passait l'ouvrière modéliste, qui avait une obligation de plus depuis la visite du bon Maurice.

En fredonnant sa chanson fétiche, Graziella brossait énergiquement son ami retrouvé depuis une semaine.

— Bon cheval, bon cheval, lui soufflait-elle à l'oreille. Tu ne sais pas comme je me suis ennuyée de toi. Je sais qu'Armandine te traitait bien, mais j'étais quand même inquiète. J'ai tant pensé à toi!

Enfer frétille, secouait la tête, nasillait et montrait ses dents, la gueule relâchée.

— Je sais que toi aussi tu es content. Tu me le montres.

Comme pour opiner, il se tint quelques secondes sur ses sabots arrière.

— Eh! Tu es habile, tu fais le beau, mais tu me retardes. Il faut que j'aide Kate et Claire. Tu sais que, le lundi, c'est la grosse journée de ménage et de lavage. En plus, je suis en train de tailler ma première robe de semaine. Je n'aurai plus à porter celle d'Alicia.

L'animal souffla bruyamment en caressant des babines la joue de sa maîtresse.

— Bon cheval, bon cheval! Arrête! Arrête!

Enfer continuait à l'agacer de sa gueule humide.

— Voyons, Enfer, tu comprends juste en homme!

Le cheval balançait la tête de gauche à droite, comme s'il n'était pas content de la comparaison.

— Excuse-moi, je ne parlais pas de toi, fit-elle en lui flattant la crinière avec la brosse. Tu es l'exception à la règle.

La bête s'ébroua en émettant des hennissements brefs.

— Trouves-tu qu'Antoine Dubuc est aussi racé que toi? Personne ne peut résister à ton charme.

Enfer leva le museau et donna de la patte avant un coup de sabot sur le sol.

— Tu fais ton fier parce que j'ai dit que tu étais irrésistible? Je vois que tu sais ce que je veux dire... Et Alphonse Gendron? Claire l'a vu sortir de l'écurie, hier soir. Il devait passer le temps en attendant sa sœur qui suit des cours de piano.

Le cheval resta calme.

— Je vois, il te plaît moins qu'Antoine.

Elle lui donna une claque sur le flanc qui le fit frissonner.

— Une dernière chose... Mon père a suggéré que j'écrive à ma mère. J'y ai pensé sérieusement et je ne saurais pas quoi lui dire. Toi, est-ce que tu pêches contre le commandement qui dit qu'un enfant doit aimer ses parents?

Un faible nasillement lui répondit. Elle déduisit :

— Tu n'aimais pas ta mère?

Un nouveau coup de sabot ponctua la question.

— Oui, je comprends, tu l'aimais. Mais j'imagine que tu lui en as quand même voulu quand elle t'a laissé partir. Peut-être t'étais-tu encore à ses mamelles! Moi, j'aurais bien voulu l'aimer, ma mère, mais c'est elle qui ne m'aimait pas. Je dérangeais ses plans avec ma grande langue, mon œil trop vif et mes jeunes formes.

On aurait dit que l'animal comprenait le message de sa maîtresse. Chaque parole provoquait chez lui une réaction, si bien qu'un éventuel spectateur aurait cru à une véritable conversation.

— Vois-tu, même si tu as laissé ta mère trop jeune, tu as quand même réussi ta vie, tu as rencontré des personnes bonnes pour toi et, en plus, un bon ami comme Cyrus.

En entendant son nom, le vieux cheval émit un long hennissement à son tour.

— Tiens, le beau Cyrus, tu veux parler également? Ce sera ton tour d'être brossé, demain. En attendant, tu peux t'exprimer. Je vois que tu es content d'avoir trouvé un ami, toi aussi. Comme moi! Kate et Claire ont remplacé ma mère. Tu sais, je pense que, ce qu'il y a de mieux pour elle, la belle Maria, c'est d'être séparée de l'oncle Gérard. Tant pis si elle a de la peine! Tu sais que j'en ai eu quand je me suis séparée de toi et de papa? Je voulais mourir! Vrai... Oui, je sais, tu t'en souviens et tu comprends.

Elle entoura le cou d'Enfer de ses deux bras et lui dit à l'oreille :

— Je vais avoir un petit bébé et il va pouvoir faire des balades sur ton dos lorsqu'il sera assez grand. Bon, assez jacassé! Je finis de te brosser et nous allons au bureau de poste.

Le cheval grogna comiquement.

— Tu es content de sortir? La prison, ce n'est pas pour toi. Ni pour moi. Nous allons en faire, des choses, ensemble!

À présent, Enfer piaffait d'impatience. Certains mots lui avaient fait dresser les oreilles et il avait compris qu'une course se préparait.

— Ne sois pas jaloux, Cyrus, la prochaine fois, ce sera toi que je brosserai, je te l'ai promis. Enfer, lève-toi encore debout sur tes pattes de derrière.

Elle leva le bras en l'air. Obéissant, son cheval se tint en équilibre quelques secondes de plus que la première fois.

— Bon cheval, bon cheval! dit Graziella en lui frottant le chanfrein énergiquement. Il ferma les yeux sans cesser de s'agiter, pressé qu'il était de partir.



— Kate, j'ai deux lettres pour vous! cria Graziella en refermant la porte sans se soucier des bonnes manières.

— Deux lettres! répéta la patronne en essuyant ses mains à son tablier. Vous êtes allée au bureau de poste, Graziella?

Parvenue dans le hall, elle entendit ce qu'elle aurait voulu ne jamais entendre.

— Avec Enfer!

— Mais regardez de quoi vous avez l'air, habillée de la veste chaude de Timothy. Qu'a dû penser le maître de poste, ainsi que les passants? J'imagine que vous avez monté votre cheval comme d'habitude! Vous savez, ma fille, ce n'est pas bon pour le bébé; vous auriez pu tomber et faire une fausse couche. Je vois, également, que mon message n'a pas été assez clair.

— Je regrette, fit Graziella, les yeux au sol. Je suis en train de dompter Enfer et je ne suis même pas capable de suivre les règles. En plus, je risque la vie de mon bébé. Mon cheval est plus sage que moi... Excusez-moi! Je me suis ennuyée de lui plus que je le pensais.

— Bon, passons l'éponge encore pour cette fois-là, puisque je vois que ces deux lettres sont importantes. Vous avez eu du flair, de vous rendre au bureau de poste. Mais je ne change pas d'idée : vous auriez dû y aller à pied et m'en avertir avant.

— Merci de me pardonner. J'ai vu que l'une avait l'air de venir de loin.

Kate jeta un coup d'œil à l'enveloppe et dit d'une voix fébrile :

— Elle vient de mon fils Henry. C'est la seconde fois qu'il nous écrit en deux mois.

— Je suis contente pour vous.

Cette affirmation la laissa pensive. Quelle serait sa réaction si elle recevait un mot gentil écrit par sa mère? Rien qu'à y penser, elle affermit ses épaules et leva le menton.

— Bon, lisons tout de suite cette première lettre, fit Kate en déchirant l'enveloppe nerveusement. La deuxième viendra après. Je vois que c'est la carte d'invitation au banquet des Dubuc.

Elle cria en direction de la cuisine :

— Claire, venez prendre des nouvelles d'Henry. Je vous la ferais bien lire, Graziella, mais elle est en anglais. Plus tard, lorsque vous aurez suffisamment progressé, ce sera un bon exercice pour vous.

Londres, septembre 1914

Très chers parents,

J'espère de tout mon cœur que cette lettre vous trouvera en parfaite santé. Pour ma part, je suis en très grande forme. L'air de mes ancêtres me va à ravir. J'ai enfin pu visiter les oncles Paul et Albert Davis et je leur ai donné les bonnes nouvelles autant que les mauvaises. Ils ont été désolés d'apprendre la mort de ma chère petite sœur Alicia, si douce et gentille. Votre vrai portrait, mère!

Leurs enfants sont tous très bien établis, même qu'ils leur ont déjà donné plusieurs petits-enfants. Ils ont été surpris de savoir qu'à vingt-deux ans je ne suis pas encore marié. Ils espèrent une prochaine visite de votre part, chers parents. Cependant, je ne vous conseille pas de traverser la mer au début de cette guerre qui, espérons-le, ne durera pas longtemps. Mais j'en doute!

Sachant que vous êtes amoureuse de Londres, j'ai visité les endroits qui vous sont chers. La Tamise est toujours aussi encombrée de bateaux de toutes sortes. Comme vous, j'ai adoré l'abbaye de Westminster, l'un des plus beaux spécimens de l'architecture gothique anglaise. Elle a été construite au XIII^e siècle sous le règne d'Henri III, un nom de roi qui vous a inspirés, vous et père. Je suis fier de porter ce prénom qui a, lui aussi, une histoire qui ne manque

pas de rebondissements et de péripéties croustillantes, quand on pense à Henri le huitième et à ses six femmes, même sans compter ses maîtresses. Disons que je ne tiens pas de lui de ce côté-là. Lorsque j'aurai trouvé le grand amour, je l'épouserai et je lui serai fidèle, de la même manière que vous l'êtes l'un à l'autre.

Après avoir traversé le pont et visité la Tour, j'ai pu enfin entendre sonner la cloche de l'horloge de Big Ben en pensant que vous en étiez assez fous pour en avoir une reproduction dans chacune de vos maisons.

Je n'ai pas l'intention de vous décrire les endroits historiques, les édifices ou châteaux de style néogothique reconstruits après le grand incendie, ou ceux qui ont été préservés. Vous connaissez très bien Londres, et votre cœur y est encore en raison des belles expériences que vous y avez vécues.

Une dernière petite chose : j'ai visité la maison Burberry sur Haymarket, votre magasin préféré. J'ai acheté la dernière création de l'ancien tielocken dessiné pour la Seconde Guerre des Boers, maintenant appelé trench-coat, afin de l'adapter aux nouvelles sortes de combat de la guerre qui vient de commencer.

L'intention de cette lettre n'est pas seulement de vous énumérer mes visites et mon achat d'un manteau de tranchées doté d'épaulettes et de pattes de resserrage, d'anneaux pour attacher les grenades devant et un sabre dans le dos. Non! C'est que ce manteau de gabardine chaud et robuste va me servir lors de ma prochaine mission.

Depuis presque trois mois, j'en ai vu de toutes les couleurs et mes yeux se sont ouverts sur une autre dimension. Oui, j'ai eu la douleur de perdre ma petite sœur brutalement, mais le tableau qui se dessine

pour les petits Européens dans les prochains mois me désole. Je suis de souche anglaise et je me dois, même si je suis né à New York, de contribuer à la paix. Je veux donc faire ma part en m'enrôlant. Je sais que je vais vous faire de la peine, mais, le choc passé, vous ne pourrez que m'approuver, vous dont l'esprit patriotique, le dévouement à la communauté et le bon jugement ont présidé à mon éducation. C'est votre exemple qui me motive à œuvrer pour mon pays de par mon cher père, l'Angleterre.

La rivalité entre l'Allemagne et la France s'est accrue à partir de 1912, mais l'inquiétude a gagné une partie de l'Europe. Pour l'instant, l'Italie reste neutre, peut-être bien à cause de l'appel à la paix du nouveau pape, Benoît XV, alors que le conflit faisait rage. Cependant, son message n'a pas l'air d'être entendu par les Serbes, les Russes et les Austro-Hongrois, pas plus que par les Français qu'on mobilise depuis le premier août. Certains pensent que cette guerre sera courte, mais, à mon avis, il y a trop de peuples en colère et ni le Livre blanc de l'Allemagne ni le Livre jaune de la France, qui donnent la mesure des efforts consentis par les gouvernements, ne convaincront l'opinion publique du bien-fondé de leurs actions.

Même les femmes sont mobilisées dans cette guerre, en France. Le 7 août, le chef du gouvernement, René Viviani, les a appelées à travailler dans les usines de fabrication d'armes, à distribuer le courrier, à s'occuper de tâches administratives... Elles conduisent même des véhicules de transport.

Chers parents, comprenez que je ne puis rester insensible à cette situation, et surtout à celle qui se prépare. Je répète que je veux faire ma part. Je ne puis vous promettre d'être prudent, vous ne me croiriez

pas, connaissant la détermination et le goût du risque qui me viennent de vous. Je sais, mère, que mon départ pour l'Europe a ajouté à la peine que vous a causée la perte d'Alicia.

Vos paroles m'ont guidé, vous le savez. Ne m'avez-vous pas répété et répété qu'un être humain n'avait pas de limites et qu'il avait le devoir de développer ses talents pour son bien-être et celui de sa communauté? Depuis que j'ai quitté Chicoutimi, ma communauté, c'est le monde. Je vous promets d'essayer de revenir avec tous mes membres. Nous voyagerons, rirons, mangerons, jouerons du piano et discuterons ensemble. J'écrirai aussi souvent que je le pourrai et je sais que vous en ferez autant.

Aussitôt que je connaîtrai les coordonnées de mon poste, je vous donnerai mon adresse.

*Votre fils reconnaissant,
Henry*

P.-S. - Transmettez de ma part un bonjour tout spécial à notre dévouée Claire.

Kate était dans tous ses états. Elle tremblait de tous ses membres devant Graziella et Claire, consternées elles aussi. Une prière de sanglots montait vers un infini aux vues insondables. Les lumières s'éteignaient en ce lundi noir d'octobre et il n'y avait même pas un faible quartier de lune pour mettre une lueur d'espoir. Ses deux enfants s'étaient évadés de l'enveloppe soyeuse de son amour. Devenus papillons, ils butinaient dans d'autres jardins, celui de l'univers divin pour Alicia, celui des continents périlleux pour Henry.

Agenouillée devant elle, Graziella étrangla cette montagne de peine de ses deux bras, en s'écriant :

- Je suis là, nous sommes là, Claire et moi. Vous n'êtes pas seule!
- Mes deux filles, opina-t-elle en se laissant bercer par leur affection.



Sous les bons soins de Graziella et de Claire, Kate avait repris des couleurs. Comme elle n'était pas en état de souffrir les notes aiguës ou graves de Paule Gendron sur les graphismes, la qualité du papier parchemin et la classe des personnes conviées dans la lettre d'invitation des Dubuc, elle avait annulé le thé de quatre heures. De plus, elle ne souhaitait pas confier à la commère la décision d'Henry de s' enrôler, sachant que toute la ville serait au courant avant longtemps.

À sa demande, Graziella avait téléphoné à Paule pour contremander la rencontre. Offusquée, la dame avait manifesté sa déception. Elle avait affirmé que son fils Alphonse était lui-même très affecté, puisqu'il se faisait un plaisir de l'accompagner pour la saluer et lui soumettre son projet. Graziella n'avait pas relevé ces allusions qui laissaient entrevoir une demande particulière pour le banquet, mais elle lui avait rappelé discrètement que Claire attendait toujours un geste de regret de sa part. En soulignant que de tels propos risquaient d'être espionnés par la téléphoniste, Paule avait raccroché brusquement.

Depuis le dimanche où elle avait été confrontée à cette intrigante, Paule Gendron avait examiné la situation sous toutes ses coutures. Elle ne pouvait quand même pas faire des excuses à son ex-servante; ce geste la condamnerait. Ce serait admettre que les reproches dont elle avait été l'objet étaient vrais. Comme elle avait constaté que son fils Alphonse était mordu depuis qu'il avait vu cette étrangère fantasque, elle avait pensé sauter sur l'opportunité que les Dubuc lui servaient. En se rendant généreusement aux désirs de son fils, elle pourrait laisser croire à Graziella qu'elle passait l'éponge sur son comportement scandaleux en public et qu'elle suspendrait les commérages la concernant; elle éviterait ainsi de l'avoir contre elle et contre sa famille, pour qui sa relative notoriété, chèrement acquise, était précieuse. De toute façon, elle avait bien d'autres infamies sur le bout de la langue que celle d'attirer l'attention sur des fripes, un cheval blanc et des chevauchées inconvenantes.

De retour auprès de Kate, Graziella s'assit sur le bord de son lit et lui retransmit l'essentiel de sa conversation avec la dame, sans mentionner ce qui la préoccupait.

— Merci d'avoir téléphoné à cette chipie que j'invite de mauvais cœur, juste pour essayer de tuer dans l'œuf les médisances à votre sujet. Je ne veux plus que les langues de vipère aient de raisons de s'attaquer à votre conduite. C'est vrai que j'en suis en partie responsable, puisque je vous ai prise sous mon aile.

— Pour vous éviter des tracasseries, je vous promets à nouveau de faire tout mon possible pour tenir ma place. Mais je ne suis pas sûre de ne plus retomber et de me conduire en tout temps raisonnablement, ajouta-t-elle tristement. J'ai besoin de bouger et de foncer dans la vie, c'est plus fort que moi, parfois.

— Je ne doute pas de votre bonne volonté. Vous avez raison : vous retomberez, mais, en faisant des efforts, vous arriverez à devenir la mère que vous voulez être pour votre enfant.

— Je sais que je peux y arriver. Vous êtes mon modèle.

Elle toucha son ventre et baissa des yeux inondés vers Kate. Elle pensait à la joie que cette femme avait dû avoir alors qu'elle portait Henry et Alicia. Et Maria, qu'avait-elle ressenti quand son aînée était venue dans son ventre?

Elle se souvint tout à coup de la bouffée de haine qui s'était élevée en elle envers ce noyau indésirable quand Marguerite lui avait fait comprendre qu'elle était enceinte. Elle n'avait vu que les obstacles qui entacheraient sa carrière. Était-ce ce qu'avait ressenti sa mère lorsqu'elle avait été conçue? Avait-elle cru que sa fille allait détruire le goût qu'elle avait des plaisirs de la vie, ou bien n'avait-elle éprouvé que la hâte de combler de son affection un petit être qui dépendrait d'elle?

Chez Graziella, le miracle s'était produit. La petite Marie Angers qui s'était entichée d'elle lui avait fait comprendre la joie immense de la maternité. Son visage candide, son sourire un peu gêné, ses mains potelées dans le creux des siennes...

Une larme fit son chemin sur la joue de Graziella. Sensible à cette manifestation qui venait du cœur, Kate voulut la rassurer, comme si elle avait lu dans ses pensées.

— Ne vous inquiétez pas, je vous le répète. Je vous donne ma parole que je vous défendrai.

— Vous êtes trop bonne, Kate! Je n'en mérite pas tant.

Voilà que Graziella qui, d'ordinaire, essayait de refouler toute marque de faiblesse devant les autres, ne pouvait contenir ses sanglots. Cette bonté accordée gratuitement et spontanément à une pure étrangère la touchait intensément.

Kate se souleva et, de la même manière qu'elle avait dû entourer son Alicia, elle referma ses bras sur une Graziella incertaine devant les responsabilités de sa vie d'adulte qui se dessinait à l'horizon. Une vie sans doute remplie de surprises, de joies, de peines, de tendresse, de haine et surtout, elle l'espérait de tout son cœur, d'amour.

Le temps avait couru. La peine s'était tue et les bruits de la rue traversaient les carreaux givrés. Graziella s'essuyait les yeux de son mouchoir et Kate avait maintenant les épaules appuyées à deux oreillers. Elle pensait à la lettre d'Henry et à la maladie subite d'Alicia, à la joie qu'elle avait eue de les porter. Plus jamais une voix féminine ne l'appellerait maman. Cette urgence dont elle souffrait se manifesta une fois de plus sur son visage soucieux. Graziella lui demanda :

— À quoi pensez-vous? Vous avez l'air d'avoir encore de la peine.

— Je me disais que, la plus belle chose qui m’était arrivée dans la vie, c’était d’avoir été mère. Vous le comprendrez lorsque votre petit, comme premier mot, vous dira maman.

— Je doute que ma mère en ait été aussi heureuse que vous.

— Je suis certaine que oui.

— Y a-t-il des mères qui n’ont pas l’instinct maternel? questionna Graziella.

— Oui, c’est certain. Mais c’est plutôt rare. Vous pensez que votre mère est de celles-là?

— Je ne sais pas, je ne faisais que me poser la question. Je vous avoue que je ne comprends pas qu’une mère qui aime sa fille de tout son cœur puisse la chasser pour avoir la chance de tromper son mari. Je ne ressens pas l’affection que Claire semble avoir pour sa mère et que devait sûrement éprouver votre fille pour vous. Dans la lettre de monsieur Henry, on sent l’amour qu’il a pour ses parents. J’ai l’air sans cœur, mais je ne m’ennuie pas de ma mère. S’il n’y avait mon père, je crois que je me sentirais exactement comme le petit Pascal.

— Vous savez, mon enfant, que les parents restent les parents et vous m’en avez donné la preuve en refusant ma tutelle malgré l’affection que vous refusez à votre mère.

— Je sais que ce n’est pas correct et qu’un jour je devrai faire la paix avec elle et avec moi-même. Je me base sur le fait que je ne voudrais pas que mon enfant ne reconnaisse pas les douleurs que j’aurai eues pour le mettre au monde, ainsi que les efforts que j’aurai faits pour le sauver de l’adoption. Je ne voudrais pas non plus qu’il me renie, même si je ne suis pas parfaite, moi non plus.

Oui, Graziella avait des défauts, mais elle avait un bon jugement et elle savait conduire sa vie en dépit des balises trop strictes et figées de la religion. En outre, Kate constatait que, depuis la visite de son père, elle s’était quand même adoucie au sujet de sa mère. Certes, il y avait eu des conflits, surtout durant les derniers mois où elle avait habité la maison de ses parents, mais il y avait eu aussi des moments inoubliables. Et puis, en la chassant sous un faux prétexte, sa mère ne lui avait-elle pas rendu service? La liberté et l’autonomie, c’était appréciable, quand même.

Graziella ne pouvait rester insensible devant le regard bleuté de sa patronne. Elle y lisait la détresse cruelle de celle qui avait perdu son enfant tragiquement, par un coup sournois du sort. Sa patronne! Oui, tant qu’elle habiterait dans cette maison, elle se satisferait du rôle de dame de compagnie, et Kate ne serait que sa patronne. Pourquoi se leurrer? De surcroît, des conversations éprouvantes comme celle-là seraient inévitables.

Devant le silence qui s’étirait, Graziella reprit la parole :

— Ne vous inquiétez pas : vous avez encore votre rôle de maman. D’après ce que j’observe depuis que je suis ici et ce que j’ai entrevu dans la lettre de monsieur Henry, je

pourrais dire que vous êtes une maman universelle, un peu comme la Vierge Marie, par votre générosité dans votre communauté.

— Graziella, vous me faites du bien. Je vous le redis : vous êtes mon rayon de soleil.

— Un rayon de soleil qui se ternit en mentant sur son état civil, en désobéissant à une personne telle que vous et trahissant sans cesse sa résolution de ne plus penser à Hubert Grenier, énuméra la jeune fille en mettant la tête sur l'épaule de sa protectrice.

— Je crois comprendre que vous souffrez du manque d'affection du père de votre enfant, fit tendrement Kate en lui caressant le dos.

— Je ne le dis pas aussi pudiquement que vous. Vous connaissez mon langage parfois vulgaire; mais vous avez deviné.

— Allons-nous être obligées de vous trouver un mari?

— Je ne vous ai pas dit que j'avais revu Antoine Dubuc.

— J'ai remarqué la façon dont il vous regardait lors de notre rencontre au local de la Saint-Vincent-de-Paul. Où l'avez-vous rencontré à nouveau?

— À la gare. Je suis gênée de vous avouer qu'il m'a aidée à monter sur le dos de mon cheval.

— Vous n'auriez pas dû accepter ce genre d'aide, mais je vous ai déjà réprimandée pour cela. Antoine est un excellent garçon.

— Je vois que vous pensez à votre fille. C'est pour cette raison que je veux l'ignorer.

— Si vous venez à avoir des sentiments pour lui, je n'y verrai pas d'inconvénients. Ne pensez pas à Alicia. Pensez à vous.

— Merci. Je suis soulagée de vous en avoir parlé. Cependant, j'ai une crainte...

— Laquelle?

— Vous allez me trouver indécente...

— Derrière cette indécence, je vois de la bonne volonté. Vous pouvez tout me dire.

— Je pense qu'il s'intéresse à moi pour des faveurs spéciales que je pourrais lui procurer.

— Je vois. Il n'y aurait pas de risque pour lui si vous tombiez dans ses filets.

— Exactement. Je ne pourrais pas savoir s'il m'aime vraiment pour ce que je suis. Et je ne suis pas certaine d'être capable de refuser, s'il me faisait une offre.

— Je comprends. Vous savez, ma religion me permet de comprendre que le corps a d'autres besoins que le boire et le manger. Nous y avons déjà fait allusion l'autre jour. Le fait d'ignorer ces besoins peut nous amener à poser des actes inconscients.

— Vous savez, si je n'étais pas enceinte, je pourrais continuer ma vie comme si de rien n'était... Mais qu'est-ce que je dis? J'aime cet enfant qui grandit en moi. Je veux être pour lui ce que vous avez été pour Alicia et Henry. Je ne suis pas à plaindre, il ne naîtra pas à

l'orphelinat. Je ne me morfondrai pas le reste de ma vie en me demandant où est mon petit et en essayant de le reconnaître dans le visage de chaque jeune que je rencontrerai dans la rue.

— Nous allons l'élever ensemble, dit Kate en suivant affectueusement les courbes du ventre de la jeune fille. À votre place, j'écirais à votre mère. Elle doit savoir ce qui vous arrive. Excusez mon indiscretion bien involontaire, mais j'ai entendu cette partie de la conversation avec votre père.

— Ne vous excusez pas, j'y pense sérieusement.

Graziella plaça sa main sur la sienne et, serrées l'une contre l'autre, elles donnèrent longtemps de la chaleur au petit être qui grandissait dans un cocon chaud et confortable.



— Graziella, qu'est-ce qui se passe? demanda Claire. Je n'aurai pas ma leçon ce soir? Après *Plaisir d'amour* au piano et les *How are you, I am well thank you*⁹, tu te sauves dans la salle de couture? Tu ne dormiras pas cette nuit?

— Tu sauras que, si je suis déjà dans la salle de couture, c'est que j'ai pris du retard. J'ai à terminer cette robe de tous les jours pour moi et la jupe de madame Doucet. En plus, tu sais que, cette semaine, je projette d'acheter le tissu de ma robe pour le banquet. Comment penses-tu que je vais arriver à faire tout cela avant la mi-novembre? Il ne reste même pas trois semaines! J'ai vu aussi un modèle de pantalon bouffant pour monter à cheval.

— Graziella, tu n'as pas envie de contrarier madame! Ce n'est pas le pantalon bouffant qui compte. Tu es enceinte et c'est dangereux pour le bébé.

— Tu as raison, je suis inconsciente. Assieds-toi sur cette chaise, tu m'énerves, debout dans le cadrage de porte. Va chercher *La Belle et la Bête* et je vais te donner ta leçon, grande bête. J'ai autre chose à te dire, aussi.

— Tu piques ma curiosité. Je parie que c'est au sujet de la lettre d'Henry.

— Oui, d'Henry et de la femme qu'il aimera assez pour lui être fidèle le reste de ses jours...

— Dis-moi tout de suite!

— Va, je ne t'en parle pas avant ta leçon. C'est bien pour ça que tu es venue me déranger?

Une fois assise à côté de Graziella dans la salle de couture, Claire put nommer les lettres et les mots qu'elle reconnaissait pour les avoir vus dans *La Belle au bois dormant*. Graziella ne voulait pas lui dévoiler l'intrigue et elle la forçait à mettre ses connaissances à profit pour la découvrir tant bien que mal. Après la première page, Claire ferma le livre.

— Maintenant, c'est le temps de parler.

— Je veux te parler d’Henry qui n’a pas oublié de saluer la servante en post-scriptum.

— Tu penses que c’est un signe?

— Un signe de quoi? demanda Graziella d’une voix rieuse.

— Bien, tu le sais...

— Je sais quoi? Que tu l’aimes et que tu voudrais être celle qu’il aimera jusque dans l’éternité?

— Penses-tu que je devrais encore espérer?

— Il n’aurait pas pris la peine de te saluer tout spécialement s’il ne pensait pas un peu à toi. C’est ce que je crois. Mais attends, quand il va me voir, il va t’oublier complètement.

— Ah! toi!

— Aïe! tu m’as fait piquer le bout du doigt, avec ta grande tape. Regarde tout ce sang. Je ne pourrai pas accompagner Alphonse au banquet! ironisa Graziella.

— Tu penses accepter la proposition de sa mère?

— Non, je vais refuser pour la contrarier. J’ai cru lire dans son petit jeu.

— Penses-tu qu’elle va s’excuser?

— Est-ce que tu y tiens?

— Je ne le sais pas. J’avais appris à vivre avec ce secret.

— Un secret qui t’empêchait de réaliser tes projets. Pour en revenir à la lettre d’Henry, elle m’a donné le goût de visiter Londres un jour. Pas toi?

— Visiter Londres, ce n’est pas pour une servante!

— Quand tu vas être la Belle épouse de la Bête Henry, tu vas faire ton voyage de noces à Londres en traversant l’océan sur un transatlantique. Tu vas aller acheter un trench-coat chez Burberry et marcher dans la rue en faisant ta Belle à son bras de Bête.

— Il faudra qu’il revienne vivant de la guerre, pour ça.

— Je ne sais pas s’il va rencontrer Alexis.

— Alexis?

— Alexis Angers, dit le Trotteur. Je t’en ai déjà parlé. J’ai pensé à sa mère quand j’ai donné ce nom aux religieuses de l’orphelinat. C’est parce que je le considère comme l’un de mes meilleurs amis. Il a pris soin de moi comme il faut. S’il voyait Enfer, il voudrait se mesurer à lui!

— Il est un peu fou, ton Alexis.

— J’avais même pensé qu’il te ferait un bon mari. Mais c’était avant que je sache que tu te mourais d’amour pour Henry.

— Si je comprends bien, Alexis est parti pour la guerre?

— Probablement. Je vais demander à Kate de nous permettre d’aller passer quelques jours à Jonquière, la semaine prochaine. Nous pourrions faire le ménage de la maison,

puisque monsieur Davis n'a pas trouvé de servante. Nous en profiterions pour visiter la famille Angers. Tu vas l'aimer, j'en suis certaine.

— J'ai hâte!

— Une dernière chose à propos de la lettre d'Henry : il a dit qu'en France les femmes conduisent même des camions, en plus de travailler dans les usines. Tu vois, nous autres aussi, nous pouvons tout faire. Ici, les hommes passent leur temps à nous faire croire que nous ne sommes bonnes à rien.

— Ou bien ils nous donnent de l'espace quand leurs besoins sont trop grands pour ensuite nous retourner à nos chaudrons. C'est probablement ce qui va arriver en France et partout en Europe. Quand la guerre va être finie, elles vont retourner à la maison faire des enfants et du ménage.

— Claire, tout commence par un premier pas ou une première note. Ce qui est fait est fait et, avec cette guerre, de nouvelles habitudes vont se créer, j'en suis certaine. Ça va nous profiter d'une certaine manière.

— Graziella et ses grandes idées! Oui, tu vas aller en Europe. Oui, tu vas avoir ton commerce. Tu vas élever tes enfants en travaillant à l'extérieur. Tu vas conduire une voiture comme un homme et tu vas même fumer la pipe et le cigare.

— Fumer la pipe et le cigare? Ce n'était pas dans mes projets, mais il faut ce qu'il faut. J'aurai ma pipe aux lèvres pour négocier des contrats et des prêts à la banque.

— Tu es folle, Graziella. En mai, tu vas avoir un bébé, et les responsabilités vont t'attacher à la patte du poêle.

— Tu vas être là avec Kate.

— Et si elle tombait malade?

— Pourquoi tomberait-elle malade?

— Tu as vu sa réaction quand elle a lu qu'Henry s'enrôlait! Toute émotion forte la jette à terre.

— Mon bébé va lui changer les idées. Je vais le lui faire garder aussi souvent qu'elle le voudra.

— Ce n'est pas elle qui va lui donner le sein.

— Il y a moyen de s'organiser. J'engagerai une nourrice.

— Une nourrice, c'est bon pour les grandes dames.

— J'en suis une!

Elle souriait de toutes ses dents.

— Arrête! Tu parles mal. Tu iras à confesse t'accuser d'un péché d'orgueil!

— Pas à l'abbé Gagnon certain. Peut-être à l'évêque!

— Ma foi, tu te penses vraiment plus importante que tu l'es. L'évêque ne s'abaisse pas à confesser les dames de compagnie ou les servantes. Les autres évêques, les curés et les notables, oui. Ils administrent le sacrement de confirmation aux enfants de la région, aussi. Sérieusement, Graziella, repose-toi. Ton bébé en a besoin.

— Je sais, mais, si je veux aller à la Banque Nationale déposer un montant qui en vaut la peine, il faut que j'y voie. Je te promets de ne pas dépasser minuit. Quelle robe vas-tu porter au banquet des Davis?

— La belle robe rose à frisons de mademoiselle Alicia, mais ce n'est pas encore décidé.

— Si tu en veux une nouvelle, je puis t'aider!

— Tu ne trouves pas que tu en as assez fait comme ça? Tu l'as dit, tantôt. Ma mère pourrait m'aider, si j'ai besoin. Je vais voir si j'ai assez d'argent, moi aussi, pour acheter du tissu. Pour le modèle, je ne suis pas aussi bonne que toi en dessin. Je n'ai pas d'idées.

— Nous en reparlerons quand tu sauras exactement ce que tu veux. Nous pourrons aussi consulter Kate.

— Kate! Tu dis Kate comme si tu étais de son âge! Comme si tu étais sa plus grande amie! On dirait un morceau de musique joué par la remplaçante de la pianiste, qui en est à ses premières notes.

— Claire, tu le sais, c'est elle qui me l'a demandé. C'est juste en privé, dans l'intimité, pour lui faire plaisir. De plus, tu sauras que, la remplaçante, si elle a été choisie, c'est qu'elle est capable de jouer aussi bien que l'autre. C'est juste qu'elle n'est pas arrivée au bon moment. Souvent, l'élève dépasse le maître.

— C'est pour ça que tu tombes dans les bras de Joseph Grenier dans tes rêves, le frère qui pourrait bien dépasser le grand maître Hubert, un jour!

— Claire Juneau, va t'coucher!

— Te coucher! Te coucher. L'élève reprend le maître... Bonne nuit, petite sœur!

Elle lui appliqua un baiser sec sur la joue.

— Aïe! je me suis encore piquée.

— Qui s'y frotte s'y pique!

Chapitre 15

L'heure avait filé. À mesure que les laizes s'assemblaient, Graziella s'encourageait, de sorte qu'elle s'était retrouvée à trois heures de la nuit, toujours à son ouvrage. Au matin, les yeux collés, elle avait peine à distinguer le trait de soleil sur le bois du plancher. En les refermant, elle se dit que la journée serait agréable et que la neige fondrait sûrement, donnant l'impression que l'hiver était déjà fini, sans qu'elle ait traversé le temps joyeux des fêtes qui égayait d'habitude sa morosité.

Que la locataire de sa chambre soit de bonne ou de mauvaise humeur, Alicia souriait toujours de la même façon, paisible sur la commode. Elle avait l'air de comprendre les égarements autant que les bonnes résolutions. Elle semblait savoir les efforts qu'il fallait mettre à compter de la première note pour jouer un jour la partition complète aussi bien que le maître.

Graziella ouvrit à nouveau les yeux un à un.

— Bonjour, Alicia! lança-t-elle joyeusement. Cette nuit, je n'ai pas couru la ville sur mon cheval, habillée seulement de mes cheveux. Je ne me suis pas laissé prendre par le beau Joseph Grenier. J'ai rêvé que je tenais mon bébé dans mes bras. C'était bizarre. Quelqu'un dont je n'ai pas vu le visage a voulu me l'enlever. Je me suis battue avec lui. Toi, Alicia, tu ne changes jamais d'humeur. C'est parce que tu n'as jamais vraiment connu la bisbille. Bon, si je veux terminer la jupe de madame Doucet, il faut que je me grouille. J'ai une bonne nouvelle pour toi. Regarde sur la chaise! J'ai fini ma robe de semaine et je ne mettrai plus la tienne. Elle est bien belle et élégante, mais ce n'est pas bon pour ta mère de me voir vêtue comme tu l'étais. Elle doit se changer les idées, tu comprends ça? Bon, Graziella Cormier, assez jaser. Claire te l'avait dit, de ne pas coudre une partie de la nuit. Tu es pas mal fatiguée, mais tu as choisi. Endure, astheure... Astheure! Chassez le naturel, il revient au galop. Je n'ai pas de reproches à faire à Claire pour son langage. Par chance, je n'ai presque plus de nausées. Ça fait du bien.

Elle sauta du lit et se rendit au bassin sur la table de toilette. Elle y versa de l'eau froide du pot et se toiletta en vitesse. En attachant ses cheveux, elle laissa tomber des guiches sur

ses joues. Mais elle se ravisa et ramassa ces poils follets qu'elle disciplina en les tirant vers l'arrière avec les autres. Sa jaquette enlevée, elle admira son ventre dans le miroir et revêtit son nouveau vêtement de semaine vert forêt.

Ce Burberry dont avait parlé Henry dans sa lettre ne devait pas confectionner que des trench-coats. Elle essaierait de se procurer des modèles venant de sa collection. Un homme qui cousait des vêtements, c'était vraiment inhabituel. Un homme, un vrai, avait toujours plus de privilèges que les femmes; il gagnait la vie de sa famille dans une usine, dans les chantiers, dans une banque ou en faisant des affaires, à moins qu'il ne fît la leçon en bénissant qui il voulait en robe de prêtre ou d'évêque et en ne recevant dans son presbytère ou son évêché que ceux dont la compagnie lui revenait.

En agrafant son bustier, Graziella pensa à sa confirmation. L'évêque arborait fièrement la chasuble dorée garnie de la croix pectorale. La mitre le faisait paraître plus grand que quiconque. L'anneau épiscopal ornait son index et il tenait la longue crosse à la main. Elle, elle étrennait une robe, un voile de tulle, des gants de soie, des bas opaques et des souliers de cuir fin. On l'avait félicitée en affirmant que le blanc faisait ressortir ses cheveux et ses yeux.

Graziella enfila sa jupe en se rappelant qu'aussitôt après l'application du saint chrême sur son front elle s'était sentie inconfortable et avait eu l'idée d'essuyer cette huile prestement, sans cependant faire le geste. Ensuite, il lui avait fallu recourir à toutes les forces rattachées au sacrement pour retenir sa main gantée de rendre à monseigneur le soufflet qu'il lui avait donné sur la joue au nom du Saint-Esprit. Cette scène lui revenait souvent en tête et elle ne savait pas vraiment pourquoi. Elle n'était qu'en troisième année, à ce moment-là, et pourtant elle la revoyait dans tous ses détails comme si c'était hier. C'était sûrement dû à la mauvaise intention qu'elle avait eue en tête devant la sainteté intouchable et irréprochable du statut d'évêque. Pendant longtemps, elle avait pensé être en état de péché mortel. Qui plus est, par peur de la punition, elle n'avait jamais avoué cette faute à l'abbé Saint-Gelais qui l'aurait sermonnée et qui serait probablement allé jusqu'à retenir son absolution.

En fin de compte, elle n'avait rien à reprocher à Claire, parce que, dans le passé, elle avait eu des remords, des questionnements, des reproches à se faire et, encore aujourd'hui, lorsqu'elle repensait à ce manque de respect en pensée, elle se sentait mal à l'aise.

En jetant un regard à Alicia, elle dit en riant :

— Toi, ma belle enfant, tu n'as pas dû faire de telles sottises... Sottises, vraiment? Pourquoi je m'accuse de tous les torts? Je ne dois pas tomber dans ce piège.

Graziella s'avança plus près du miroir et déboucla sa crinière, la laissant recouvrir ses épaules.

— Voilà pour toi, monseigneur l'évêque! Un jour, comme les hommes, j'irai à l'église sans chapeau. De toute façon, j'achève d'y aller, à ton église. Mes mauvaises pensées et mes désirs ne s'en vont pas, même avec des prières. Alicia, bouche tes oreilles! Je vais remettre le chapelet à Claire. Sous mon oreiller, il n'est pas plus efficace que l'hostie sur ma langue.



En la voyant dans la porte de la cuisine, Claire s'exclama :

— Graziella, tu n'as pas de génie. Je sais jusqu'à quelle heure tu as cousu, la nuit dernière.

— Claire, tu n'es pas ma mère. Si le déjeuner est terminé, je t'aide à la vaisselle et je me cache dans la salle de couture.

— Tiens, ton assiette! J'ai préparé tout ce qu'il faut pour faire un bébé en santé. Tu as l'air de l'oublier, celui-là. Par chance que les autres y pensent pour toi. Attends, tes toasts sont presque cuites. Attrape-les sur les ronds du poêle.

— « Rôties », on dit « rôties »... Merci, Claire, tu es bien fine. As-tu rêvé à Henry?

— Il me semble que ce sujet fait partie de nos conversations de la soirée. Comme ça, j'ai matière à rêver aux mêmes péchés que mon amie.

— Ne me dis pas que je t'ai entraînée dans la mauvaise voie. Ce soir, je vais avoir quelque chose de nouveau pour toi.

— Eh bien! j'ai hâte à ce soir. En attendant, si tu allais retrouver madame dans la salle à manger. Elle lit le *Progrès du Saguenay*.

— Il ne doit pas y avoir d'autres nouvelles que celles que nous savons déjà. À moins que madame Gendron ait publié une lettre d'excuses.

— Arrête! Ce soir, je te donne congé de leçon de lecture. Tu es trop nerveuse. Il faut que tu te reposes.

— Nous en reparlerons rendues là.

Pour provoquer Claire, qui lui avait reproché d'appeler sa patronne par son prénom, elle ajouta :

— Bon, je vais retrouver Kate dans la salle à manger.

Elle sortit de la cuisine.

— Bonjour, Graziella! Vous étrennez en plein mardi? dit Kate en la détaillant des pieds à la tête. Vous êtes très jolie. On ne dirait pas une robe de semaine. Et vos cheveux! Je ne les avais pas vus détachés, à part quand vous êtes arrivée ici blessée.

— Il s'en est passé, des choses, depuis cette agression. Vous êtes très jolie aussi. Votre teint s'est éclairci et vos joues un peu plus rondes vous vont à ravir.

— Malgré la mauvaise nouvelle que m'a annoncée Henry dans sa lettre, je me sens en forme. Je crois sincèrement que je fais des progrès. Je déteste la manie de m'effondrer que j'ai développée après la mort de mon Alicia. Ce n'était pas dans mes habitudes. C'est ce que j'ai dit à mon cher Timothy hier soir au téléphone. Il a été lui-même très surpris de ma réaction plutôt positive. Il faut dire que j'avais vécu le pire durant la journée. Je me suis raisonnée et vous m'avez grandement aidée. Devant l'impossible, il ne faut pas s'acharner. Don Quichotte s'est battu contre des moulins à vent en pensant que c'étaient des géants et il aurait pu s'épuiser s'il n'avait pas été un illuminé. Hier, je prenais probablement la chose trop au sérieux. Je connais Henry. Sa décision est prise et il ne reviendra pas en arrière, peu importe ce que j'en pense. Il sait aussi que, le choc passé, je serais contre le fait qu'il ne réalise pas son projet. Il faut respecter les choix de ses enfants quand on sait qu'ils ont les outils pour se défendre.

— J'aime vous entendre parler de cette manière. Je dois me dépêcher de manger, il faut que j'aille à l'écurie. J'ai promis à Cyrus de ne pas l'oublier, aujourd'hui, et de lui faire un bon brossage. Il est un peu jaloux quand je m'occupe trop d'Enfer.

— Cyrus est un bon cheval. Il commence à être vieux, mais nous en prendrons soin jusqu'à sa mort. Le printemps prochain, mon cher Timothy veut acheter une voiture à gaz. Ce moyen de locomotion est de plus en plus populaire.

— Vous voulez faire compétition à madame Gendron?

— Pas nécessairement. Vous me connaissez assez pour savoir que je ne veux pas péter plus haut que le trou, comme disent les gens d'ici. Mais ce sera très pratique pour mon mari qui travaille à Jonquière.

— Allez-vous apprendre à conduire comme les Françaises qui participent à la guerre?

— Je crois que ce serait mal vu, ici.

— Pourquoi? Ce n'est pas pire que de conduire un cheval.

— Les bourgeoises ne conduisent pas un cheval, je vous l'ai déjà dit. Elles ont un cocher.

— Ce n'est pas très drôle, d'être bourgeoise...

— Vous savez, la vie est remplie d'avantages et des inconvénients qui en découlent.

— Je sais, il faut assumer les conséquences de ses décisions. Je suis bien placée pour en parler. Mais moi j'aimerais bien apprendre à conduire une voiture. Peut-être que je pourrai en acheter une lorsque mon argent rapportera des intérêts à la banque.

— Vous avez bien des projets en tête et ce n'est pas moi qui vais vous décourager. Cependant, retenez une chose : tout projet mérite d'être réalisé jusqu'au bout. Aussi, n'en

faites pas trop en même temps. Il est dit qu'à courir plusieurs lièvres à la fois on risque de les manquer tous.

— Vous avez raison, Kate. Mais c'est plus fort que moi, de courir plusieurs lièvres à la fois. Je veux tout faire en même temps et, le pire, c'est que je m'en sens capable.

— Je n'en doute pas quand je regarde les progrès que vous avez faits depuis que vous êtes ici, que ce soit en piano, en anglais ou en couture, en plus de participer aux travaux ménagers. Vous êtes une vraie abeille.

— Je suis contente que vous me disiez cela. Cependant, je crois que, si je suis trop active, c'est pour oublier mes préoccupations.

— Vous parlez des préoccupations que vous avez soulignées, hier, lorsque vous êtes venue à mon chevet après la lecture de la lettre d'Henry?

— Oui! J'ai prié et je suis allée à la messe deux dimanches d'affilée à la chapelle de l'orphelinat. Rien n'y fait. Dieu ne m'écoute pas. Celle qui me fait le plus de bien, c'est mademoiselle Alicia.

— Alicia, ma fille chérie?

— Oui, je parle à sa photo et son sourire me réconforte. Mais elle ne peut pas me comprendre si elle n'a pas vécu ce que je vis.

— De quoi voulez-vous parler exactement?

— De sa relation avec sa mère. J'ai essayé, vous savez, d'écrire à la mienne. Après le dîner, hier, avant la leçon de piano et d'anglais, je suis montée à ma chambre. Je n'ai même pas été capable d'écrire au moins : « Chère maman ».

— Essayez encore. Vous allez y arriver. Je vous l'assure.

— Merci de me faire confiance.

— Qu'est-ce que vous lui dites de plus, à Alicia.

— Vous le savez, nous en avons parlé également hier.

— Je l'avais mise au courant des dangers, de ceux que vous avez courus. Je sais que, si on m'entendait parler de cette façon, je serais sujette à réprimande. Mais j'analyse le côté humain des choses. Qu'est-ce que Dieu préfère? Qu'on prenne les moyens pour ne pas devenir enceinte ou qu'on laisse son enfant à l'orphelinat sans savoir ce qu'il adviendra de lui?

En songeant à la comparaison que Paule Gendron avait utilisée, Kate ajouta d'une voix rieuse :

— Quelques-unes sont en merisier. Elles sont moins promptes et ont plus de retenue que celles qui sont en sapin ou en épinette, mais je crois que la majorité sont prêtes à bien des concessions pour se laisser prendre par celui qu'elles ont à l'œil, croyant qu'elles ne pourront plus connaître d'amour comme celui-là. Vous n'êtes pas la seule. J'ai accepté de

discuter d'un tel sujet avec vous, mais il vaut toujours mieux en arriver à se maîtriser. Les conséquences et les remords sont moins pénibles.

Elle avait utilisé un ton las; Graziella ne put déceler si ses regrets concernaient Alicia ou elle-même. Elle renonça à poursuivre sur le sujet.

— Je promets d'essayer de suivre vos conseils.

Leur entretien se termina au moment où la sonnerie du téléphone se fit entendre. La jeune fille courut au salon.

— Allô! cria-t-elle dans l'émetteur.

— Je veux parler à madame Davis, votre patronne, affirma la voix sur le même ton.

— Attendez un instant, s'il vous plaît, monsieur. J'avertis madame et elle va venir vous parler.

De nouveau assise à la table de la salle à manger, Graziella tendit l'oreille.

— Je ne vois pas ce qui peut motiver une telle rencontre. Vous ne voulez pas me le dire... Oui... Non... Oui... Je ne suis pas vraiment d'accord pour aujourd'hui, argumentait Kate. Je ne vois pas ce qu'il pourrait y avoir de si grave pour que ça presse autant, monsieur.

Graziella essayait de mettre un nom sur la voix du correspondant. Toutes sortes d'idées lui passaient par la tête. Qu'est-ce que cet homme pouvait bien vouloir à sa bienfaitrice? Avait-elle fait quelque chose de grave? Elle n'était pas d'accord pour aujourd'hui, mais avec quoi? Graziella se dit que, si Kate était en danger, elle serait prête à la défendre par tous les moyens.

Enfin, elle entendit raccrocher le combiné et tourner la poignée de la boîte murale dans un grincement désagréable. Elle se dit que l'homme avait dû faire de même pour avertir par la sonnerie de son téléphone que l'appel était terminé. Cependant, la téléphoniste avait pu espionner la conversation et, par conséquent, toute la ville pourrait être au courant bien avant les habitants de cette maison.

La voix chagrinée de Kate fit sursauter Graziella, qui était retournée à ses réflexions sur les renseignements qu'elle avait reçus un moment auparavant.

— Ma chérie, c'était l'abbé Gagnon au téléphone.

— Je croyais avoir reconnu sa voix, mais je n'étais pas certaine à cause du grésillement de la ligne.

— Il avait une commission particulière de la part de l'évêque.

— De l'évêque? s'étonna Graziella. Je ne sais pas pourquoi, mais, ce matin, en m'habillant et en rangeant ma chambre, j'ai pensé à ma confirmation.

— Justement, c'est vous qu'il veut voir.

— Moi! L'évêque veut me voir, moi, Graziella Cormier, moi qui ai déjà rêvé de lui taper la main?

— Vous avez déjà pensé lui taper la main! Je n'en reviens pas, fit Kate en riant de bon cœur.

— J'avais neuf ans. Je savais le petit catéchisme par cœur. L'idée que le soufflet rappelait au chrétien qu'il devait être prêt à souffrir les affronts et même la mort pour l'amour de Jésus-Christ ne me plaisait pas. J'ai pensé répliquer par une tape sur la main pour indiquer à l'évêque mon désaccord, vu que j'étais trop petite pour atteindre sa joue comme il l'avait fait pour moi, mais je me suis retenue. Cependant, j'ai cru que je venais de pécher gravement en pensée et que, pour cette raison, je n'avais pas reçu les sept dons du Saint-Esprit. Je ne pourrais donc jamais jouir des effets de la confirmation qui sont la sagesse, l'intelligence, le conseil, la force, la science, la piété et la grâce de Dieu.

— Vous vous souvenez des dons du Saint-Esprit par cœur? Vous avez bonne mémoire, dit Kate d'une voix taquine.

— Je me suis fait assez de reproches à cause de cette mauvaise intention pour me souvenir! Je devais être la seule à sortir de l'église sans avoir les effets de la confirmation. Par la suite, chaque fois que je me présentais au confessionnal, la langue me chatouillait. J'aurais bien voulu avouer ce péché, mais j'avais tellement peur des remontrances du curé qui souvent s'entendaient à l'extérieur du confessionnal, tant il parlait fort.

— Graziella, vous n'aviez que neuf ans! Peut-on en vouloir à une petite fille qui ne comprend pas la signification de ces simagrées? Pourquoi salir un cœur pur en s'indignant plus fort que la faute et surtout l'intention? Tant que c'est une réaction spontanée et non un geste réfléchi avec l'envie de faire le mal, je ne vois pas là matière à sévir. Je ne vous raconterai pas ceux que moi, j'ai déjà commis, et non seulement voulos.

— J'en reviens à ce téléphone de l'abbé Gagnon. Un évêque ne s'abaisse pas à recevoir une dame de compagnie! Que me veut-il donc?

— Il ne me l'a pas dit. Espérons qu'il ne veuille pas que vous retourniez à l'orphelinat parce que nous sommes protestants. Je vous avoue, Graziella, que j'ai été baptisée dans la religion catholique et que je me suis mariée à la cathédrale St. Patrick, à New York. J'ai décidé d'adhérer à la religion de mon mari, pas parce que je suis une mauvaise personne, mais parce que j'avais compris parfaitement la doctrine de Martin Luther. Et je reste sur ma position. Jamais je n'accepterais de vous encourager sur un coup de tête. Je veux que vous transmettiez ce message à monseigneur Labrecque, qui a tout mon respect. Il doit quand même faire la différence. Ce que je professe, ce n'est quand même pas la religion anglicane d'Henri VIII, qui ne voulait que satisfaire ses instincts et qui prétendait que l'Église devait se plier à ses quatre volontés.

— Je n'approuve pas ses gestes, mais je l'aime bien, cet Henri VIII à qui votre fils ne veut pas ressembler...

Elle demanda à brûle-pourpoint :

— Monsieur Henry, est-ce qu’il aime Claire?

— Vous demandez cela parce qu’il lui a dit un bonjour spécial au bas de sa lettre?

— Oui.

— Je ne puis vous répondre. La seule chose que je puis dire, c’est qu’il ne s’est jamais fait d’amie régulière et que, lorsque Claire a commencé à travailler ici, il s’est mis à s’arranger pour être le plus souvent possible à la maison. Je n’avais rien contre : Claire est jolie, douce et gentille. Je ne comprends pas pourquoi elle vous en a voulu autant lors de votre arrivée dans cette maison.

— Elle m’en a déjà soufflé mot; elle aurait souhaité obtenir une promotion. Je vois plus clair, maintenant. En étant dame de compagnie, elle aurait eu plus de chance d’atteindre un certain niveau social et de gagner l’estime d’Henry. Je parle beaucoup avec elle et je sais qu’elle est éperdument amoureuse de votre fils.

— Ça se tient, Graziella. Je n’avais pas pensé à cela. J’espère juste qu’elle ne souffrira pas. J’aime beaucoup cette jeune fille qui semble vivre quelque chose de pénible, intérieurement. J’espère qu’elle n’est pas malheureuse dans sa famille, dont les membres comptent parmi les excellents chrétiens de la ville.

Graziella fit mine de ne pas avoir entendu la dernière partie du commentaire de Kate.

— Si Claire et Henry s’aiment, je vais tout faire pour qu’elle arrive à son niveau. J’ai déjà commencé à lui montrer à lire. Ensuite, ce sera l’écriture.

— Ne vous donnez pas cette peine, elle est déjà au niveau d’Henry, même si elle ne sait ni lire ni écrire. Il n’y a pas de classe pour deux cœurs purs qui s’aiment.

— Ce n’est pas ce qui se dit ou ce qui se fait dans la réalité. Eh! Nous sommes en train d’oublier l’évêque.

— Il nous a fixé rendez-vous cet après-midi à deux heures.

— Il veut vous voir aussi?

— C’est ce que l’abbé Gagnon a dit.

— Vous avez eu une grosse journée, hier, et vous êtes encore fatiguée. Si vous le permettez, je vais y aller toute seule. On verra bien ce qu’il nous veut.



Graziella tenait son manteau bleu électrique plié sur ses genoux. Ses yeux couraient autour de la pièce, dont la construction venait d’être terminée. Tout dans cette salle d’attente était de bois. Les planches bouvetées, d’un beau blond naturel, représentaient fièrement

l'industrie régionale. L'odeur de pin résineux rappelait à la jeune femme les plaisirs en même temps que les humiliations vécus à Saint-Jean-Baptiste.

Elle tapait du pied, et le bas de sa jupe vert forêt suivait le rythme. Elle soupira profondément, contrariée de devoir attendre. Un docteur de la foi pouvait se permettre de dépasser l'heure du rendez-vous. Son grade lui autorisait ce qu'il aurait vertement reproché à ses ouailles, et celui de monseigneur Labrecque le mettait au-dessus du commun des mortels. Pourtant, elle avait bien autre chose à faire que de mariner dans cette antichambre. Elle se tortilla sur sa chaise, impatiente.

La porte s'ouvrit enfin sur la carrure adipeuse de l'abbé Gagnon.

— Madame Cormier, monseigneur notre évêque vous attend dans son bureau. Ce n'est pas courant qu'un prélat délaisse ses nombreuses occupations pour recevoir une paroissienne ordinaire. Surtout qu'il est sur son départ pour Rome, où notre bon pape lui a mandé de se présenter.

— Je ne dois pas être si ordinaire, dans ce cas, répliqua Graziella en relevant le menton.

Elle ne pouvait rester calme devant ce prêtre qui ne lui inspirait pas confiance. Depuis leur première rencontre chez les Davis, elle n'aimait pas la façon dont ses petits yeux de porc la détaillaient des pieds à la tête, comme s'ils voulaient la déshabiller. Ce n'était peut-être qu'une idée qu'elle se faisait, mais elle n'y pouvait rien.

Elle quitta la chaise et suivit le curé qui l'introduisit auprès de l'autorité du diocèse. L'évêque était assis derrière son bureau. La jeune fille était plus intimidée par sa soutane de tous les jours qu'elle ne l'aurait été par son costume de cérémonie. On aurait dit que la forte personnalité du personnage ressortait mieux dans cette simplicité que dans le flafla requis par l'exercice public de sa fonction de vicaire de Jésus-Christ.

— Assieds-toi, Graziella, l'invita l'évêque en désignant de son index orné de l'anneau épiscopal la chaise devant son bureau.

— Merci!

— Tu aurais dû dire : « Merci, monseigneur »! dit-il d'une voix cassante. Je n'ai pas beaucoup de temps, comme tu le sais. Mes occupations sont nombreuses. Aussi, je vais aller droit au but. Si j'ai voulu te rencontrer en personne, c'est que j'ai évalué que cela en valait la peine.

La jeune femme s'était sentie bien fantasque lorsqu'elle marchait dans la rue jusqu'à l'évêché. Cependant, en ce moment, l'importance de la fonction de vicaire du Christ la portait à réfléchir. Son œil perspicace semblait deviner ce qui se passait dans sa tête. On lui avait toujours dit qu'elle était comme un grand livre ouvert et qu'on pouvait lire dans ses yeux.

— Dois-je t'appeler mademoiselle, ou madame Cormier?

— Vous m’avez appelée Graziella lorsque je suis entrée dans votre bureau. Vous pouvez continuer ainsi, si vous préférez, monseigneur.

— Tu es une demoiselle-madame?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Tu le sais très bien. Un évêque fait le tour de sa région pour transmettre la parole et les bénédictions de Dieu à ses diocésains. Il rencontre donc les curés de chacune des paroisses, qui lui font un résumé de ce qui se passe de bien et de mal dans le territoire sous leur juridiction.

— Monsieur le curé Saint-Gelais n’avait que du mal à dire de moi!

— Si tu le dis, ce doit être vrai... Pourquoi a-t-il aidé ta mère à te trouver un emploi loin de Notre-Dame?

— Il m’a accusée d’avoir provoqué Louis Paquenaude. Il ne m’a pas écoutée. Il a juste cru Honoré Paquenaude, le père de Louis qui lui mangeait dans la main, et ma mère qui voulait se débarrasser de moi...

— Tu pourrais dire monsieur Paquenaude! Graziella, quand un voisin et une mère veulent éloigner une jeune fille d’un village, tu ne crois pas qu’il y a anguille sous roche? De bons parents, des voisins chrétiens et un bon pasteur doivent enlever la mauvaise herbe du jardin. Tu étais un danger pour les jeunes garçons de Notre-Dame. Les Grenier, avec un phare aux aguets comme mademoiselle Alida, étaient les personnes idéales pour t’encadrer. Vois ce que tu as réussi à faire malgré tout.

— J’ai réussi à faire quoi? À faire tous les travaux de leur maison sept jours sur sept!

Graziella sentait ses joues brûlantes. Elle devenait impolie, mais c’était plus que ce qu’elle pouvait endurer. Monseigneur remettait sur le tapis l’époque de sa vie qu’elle se tuait à essayer d’oublier. Elle avait fui, mais pas assez loin. Elle constatait que la réputation qu’on lui avait faite la suivait.

— À dix piastres par mois logée et nourrie, avec une demi-journée de congé par semaine, ce n’était pas si mal, comme conditions, ajouta le pasteur.

— Je ne m’obstinerai pas avec vous. Sauf votre respect, notre Saint-Père le pape a dit qu’avec sa bénédiction vous auriez toujours raison, de sorte que je perds mon temps à vous expliquer mon point de vue. En passant, pour vous, les hommes de n’importe quel statut, les femmes n’en ont pas, de point de vue. Je m’en vais!

Elle se leva. Son manteau qu’elle avait posé sur ses genoux en s’asseyant tomba par terre. Le prélat intervint sèchement en désignant la chaise devant son bureau de son index.

— Assieds-toi! Je n’ai pas terminé. Je sais tout sur toi depuis ton départ de Notre-Dame. La dernière nouvelle est que tu es venue à Chicoutimi parce que tu étais enceinte. J’ai fait le lien entre une certaine dame Cormier qui se promène en ville sur un cheval et une jeune fille

du même nom qui faisait jaser la population de Notre-Dame. Ta place était à l'orphelinat, mais les Davis t'ont ramassée en faisant accroire que tu étais une jeune veuve devenue leur dame de compagnie.

— Y a-t-il du mal à cela? fit Graziella, toujours debout devant le bureau de l'évêque. Y a-t-il du mal à prendre ses responsabilités quand les hommes s'en sortent toujours facilement, monseigneur?

— Assieds-toi, j'ai dit!

— Très bien! Si je dis que je suis veuve, c'est pour éviter que mon enfant soit placé à l'orphelinat, alors que ce n'est pas ce que je veux pour lui. Je travaille comme dame de compagnie et couturière, ce qui est très honorable. J'écoute madame Davis qui est très bonne pour moi. Je prie et je vais à la messe le dimanche. Vous pouvez toujours vérifier auprès de l'abbé Gagnon. Mon père sait tout cela et il est d'accord. Il a même accepté que je me fasse adopter par les Davis, si tel est mon désir. Mais mes parents sont mes parents et je ne les renie pas.

— Une fille-mère reste une pécheresse qui apporte le déshonneur sur sa famille et sa paroisse. C'est bien beau, ce que tu dis. Si je ne te connaissais pas, je te prendrais pour une sainte.

Elle comprenait qu'elle y était allée un peu fort. Cependant, elle releva le menton vers le prélat. Un trait mordoré dominait dans le bleu-mauve de ses yeux.

— Je n'ai pas dit que j'étais une sainte, monseigneur. Je suis une jeune fille qui a des projets et qui va les réaliser en dépit des embûches.

— Tu es entêtée et polissonne. Tu n'as aucun respect pour la majesté de la personne qui est en face de toi et qui fait juste tenir la promesse faite à Dieu de ramener les brebis perdues dans le pâturage.

— Je ne suis pas une brebis perdue. Je connais très bien mon chemin et vous n'avez pas à vous soucier de moi.

— Graziella!

— Madame Cormier! le coupa-t-elle d'une voix acide.

Il était évident que la confirmation n'avait pas agi sur elle. Des sept dons du Saint-Esprit, c'était à peine s'il lui restait un petit peu de la crainte de Dieu quand elle entendait la voix de sa conscience.

— Graziella, répéta-t-il, aussi entêté qu'elle, il n'y a pas seulement les péchés que j'ai déjà énumérés. Tu continues le même petit jeu qu'à Notre-Dame et à Saint-Jean-Baptiste. Tu provoques les garçons! C'est un déshonneur et les gens parlent. C'est la principale raison pour laquelle je prends la peine de te rencontrer aujourd'hui. Tu vas aller en enfer, avec ton cheval Enfer! Et mon devoir, comme tu le sais, est de t'en prévenir.

— Je ne le ferai plus, parce que madame Davis m’a fait comprendre que c’est dangereux pour mon bébé.

— Si tu étais tombée et que tu l’avais perdu, tu aurais été libérée...

— Qu’est-ce que vous dites? Mon bébé n’est pas un morceau de bois qu’on met dans la fournaise! s’exclama-t-elle en posant les deux mains sur son ventre. Vous savez, si je m’écoutais, je deviendrais protestante. Vous pouvez remercier madame Davis si je ne l’ai pas fait encore. Mon père me fait confiance et il m’a dit que je pouvais choisir ma religion.

— Ton père n’est pas un très bon catholique.

— Mon père est un très bon père et je le défendrai jusqu’à ma mort.

— Est-ce que Claire a l’intention de devenir protestante, elle aussi? Cependant, les Juneau sont de fervents catholiques et ils l’encadrent très bien. Je ne suis donc pas trop inquiet.

Graziella avait envie d’éclater sans savoir si c’était de rire ou d’indignation. Une surveillance aussi avisée de ses parents n’avait pas pu protéger Claire contre les ardeurs de Paule Gendron qui agitait sa plume tigrée jusqu’à la sainte table, tous les dimanches, devant l’assemblée de faux dévots qui cachaient, eux aussi, leurs vices en se donnant l’air de se soumettre à la loi de Dieu. Tous les manquements de la population commis en cachette semblaient s’accumuler en une meule importante sur le bureau de l’évêque devant les yeux de Graziella. Y avait-il quelqu’un, quelque part, qui n’avait jamais commis une erreur, comme l’avait demandé Jésus à ces hypocrites qui voulaient lapider une femme? « Que celui qui n’a jamais péché lui jette la première pierre! » Elle se souvint de ce passage du Nouveau Testament. Les femmes étaient toujours visées les premières et, deux mille ans plus tard, on continuait à les lapider de toutes les manières. On leur faisait porter le péché d’Ève, aurait-on dit. Ces pensées ne faisaient qu’attiser sa colère.

— Je ne bavasse pas sur le dos de Claire. Si vous voulez connaître ses intentions, vous n’avez qu’à les lui demander. En plus, je ne connais pas ses parents.

— Pour résumer, tu vas travailler pour élever ton enfant en faisant croire qu’il a pour père un mari fictif mort. Tu vas demeurer chez les Davis jusqu’à ce qu’ils te chassent à leur tour, soit pour avoir séduit leur fils Henry... ou monsieur Timothy.

— Qu’est-ce que vous dites? s’enflamma Graziella en ramassant son manteau resté par terre. Je ne veux plus rien entendre. Je m’en vais.

Monseigneur se radoucit en disant :

— Calme-toi un peu! Je t’ai provoquée pour voir jusqu’où tu pouvais aller. Je vois que tu es sérieuse et que tu as de bonnes intentions. Cependant, je ne suis pas d’accord avec les chrétiens qui dévient de la voie tracée. Le diable rôde, il est partout à la fois. Promets-moi de te conformer aux règles de notre religion, et je te donne l’absolution. Notre rencontre restera

sous le sceau du secret de la confession. Même l'abbé Gagnon ne sait pas tout ce que je sais. Ce n'est pas lui qui fait le tour des paroisses de la région et qui rencontre leur curé.

Graziella fut rassurée. Claire lui avait bien dit la vérité : l'abbé Gagnon n'en savait pas plus qu'il fallait. Sans se préoccuper de l'offre d'absolution, elle y alla plutôt d'une question.

— Pour être excommunié, qu'est-ce qu'il faut faire?

— Il faut qu'il y ait matière très grave comme l'apostasie qui est le rejet de la foi chrétienne, le schisme qui est le refus de se soumettre au souverain pontife, l'hérésie, qui est la négation obstinée d'une vérité de foi, et ainsi de suite. Pour un prêtre, il faut avoir transgressé le vœu de chasteté en commettant l'acte sexuel, avoir profané les saintes espèces, avoir été convaincu de violence physique sur la personne du pape, avoir violé le secret de la confession, avoir conseillé l'avortement ou commis un acte dans le but de le provoquer.

— Et le divorce?

— Il n'est pas matière à excommunication, mais les deux personnes qui s'en rendent coupables vivent en état de péché mortel et n'ont droit ni à la confession ni à la communion, ce qui est un déshonneur en soi, pointé du doigt par la communauté entière.

— C'est juste ça?

— C'est bien assez. Y as-tu pensé? Se faire montrer du doigt parce que tu es constamment en danger d'aller en enfer après ta mort!

— Bon, puisque j'ai votre absolution, je peux y aller? J'ai du travail qui m'attend. Si je veux bien faire vivre mon bébé, il faut que je voie à mes affaires.

— Et plus de promenades à dos de cheval! Promis?

— Promis! Pour l'instant!

— Comment cela, pour l'instant? Ta résolution n'est pas ferme? Tu es en train de commettre un autre péché.

— J'en profite pendant que je suis là. Votre sainte main peut me bénir tant qu'il le faudra...

— Il faut que tu sois sérieuse, Graziella. Je crois que tu badines, sinon tu manques de respect au sacrement de pénitence. Une jeune fille bien ne parle pas de cette façon. Provoquer n'apporte que des ennuis et voilà pourquoi tu es ici aujourd'hui. J'espère que cette rencontre, que j'ai pris la peine de convoquer, te servira de leçon.

— C'est difficile de ne pas retomber dans le péché, monseigneur. Je ne peux pas promettre pour jusqu'à l'an prochain quand je sais que, la semaine prochaine, je peux avoir une faiblesse. Vous voyez, au moins, je suis franche.

— Retiens bien ce que je vais te dire : c'est la pratique qui amène les bons apprentissages. Comme à l'école. À force de répéter et répéter les exercices, tu as appris à lire, à écrire et à compter.

— Vous avez raison, monseigneur. Madame Davis m’a dit la même chose.

— Eh bien, va et ne pêche plus.

— Je suis comme Marie-Madeleine?

— Elle est arrivée à tenir ses résolutions.

— Parce qu’elle est tombée en amour avec Jésus!

— Ne sois pas sacrilège, Graziella.

— Ce n’est pas un sacrilège, c’est juste beau et romantique.

— Tu es trop romantique. Pratique la tempérance en tout.

— Bien, je m’en vais, dit-elle en passant ses bras dans les manches de son manteau à col de vison.

— Et essayez d’être moins voyante. Choisissez des couleurs plus sombres, madame Cormier. Je t’ai confirmée sous le nom de Graziella Cormier, continua-t-il en la tutoyant.

— Vous êtes tenu par le secret de la confession, fit-elle pour lui montrer qu’elle avait retenu les principaux motifs qui justifiaient l’excommunication.

Tournant le dos à l’évêque, elle lui envoya la main et referma la porte fermement derrière elle.

Le prélat avait dû se retenir pour ne pas pécher par la colère. Il l’aurait volontiers mise en punition jusqu’à ce qu’elle adoucisse ses paroles et son ton. Cependant, il voyait qu’il avait affaire à une jeune fille sensible devant la maternité, qui était capable de prendre ses responsabilités. Les Davis étaient d’excellentes personnes. Ils sauraient bien l’accompagner. L’abbé Gagnon était lui aussi un bon berger qui veillerait sur sa conduite. Il était d’accord également qu’un enfant de moins à l’orphelinat n’était pas à négliger. Cette fille était sur la bonne voie.



À pas lents, Graziella revint par la rue Racine. Elle aimait voir le progrès des reconstructions. Elle s’arrêta au bureau de poste. Le préposé lui remit une enveloppe en faisant remarquer :

— C’est une belle lettre adressée à votre nom de veuve, madame.

L’écriture était malhabile, comme venant de la main d’un enfant. Elle sentit un frisson courir de sa tête jusqu’à ses talons. Elle ne pouvait ouvrir l’enveloppe tout de suite. Le cœur frappant à ses tempes, elle laissa claquer la porte derrière elle. À nouveau dans la rue, à longues enjambées, elle emprunta la rue Bégin. Une voiture s’arrêta à son niveau.

— Madame Cormier!

— Monsieur Antoine!

— Qu'est-ce que vous avez, vous pleurez?

— Non, ce n'est rien... Vous n'êtes pas à votre travail?

— Mon père m'a donné congé le temps de conduire ma mère chez une connaissance qui doit l'aider à réaliser certaines décorations pour le banquet.

— Votre mère n'a pas de cocher?

— Elle ne requiert pas toujours les services de monsieur Genest. Voulez-vous que je vous laisse devant chez les Davis?

— Mademoiselle Anaïs ne sera pas contente. J'aime mieux pas.

— J'insiste...

Il sauta au sol et l'aida à monter. Elle sentit la chaleur réconfortante de sa main dans la sienne. Là, en pleine rue, si Antoine lui avait fait des avances, elle aurait accepté... pour oublier qu'une lettre de sa mère se trouvait au fond de sa poche.

Chapitre 16

Debout à la fenêtre, Kate guettait le retour de Graziella sans cacher son impatience. Son thé refroidissait sur la table du salon, et les sucres à la crème de la veille blanchissaient. Enfin, elle vit apparaître une masse d'un bleu soutenu, épaule à épaule avec un veston noir, dans une voiture qui avait emprunté la rue Saint-Vallier jusqu'à la hauteur de l'orphelinat. En soupirant, elle posa ses mains sur son ventre, où une légère crampe naissait, certainement due à l'inquiétude.

Elle se dit que, depuis qu'elle avait lu la lettre de son fils, elle avait été plus secouée que la montgolfière qui avait déjà survolé le fjord du Saguenay, un fait historique qu'elle avait si souvent raconté, à la demande de son fils Henry, fasciné par ce gros ballon avec nacelle et parachute. Cependant, elle évalua que les vents avaient été plus aidants que défavorables dans son cas comme dans celui de ces cinq intrépides savants des États-Unis qui avaient pris le risque. Autrement, malgré toute la rationalité dont elle était capable, elle aurait eu bien de la difficulté à surmonter la déception que lui avait causée l'enrôlement de son fils.

Kate vit sauter à terre, soutenue par une main énergique, une Graziella au regard soucieux, dont les cheveux répandus sur ses épaules encadraient le visage d'Aphrodite. Paré d'une couche de maturité nouvelle, son corps n'était que plus désirable, et elle comprenait ce jeune homme de lui manifester son intérêt. Même les yeux de son Timothy s'accrochaient souvent à ses charmes. Comment un homme bien en santé pouvait-il résister à tant de mets en même temps sur la même table?

Kate toucha sa poitrine. Il était vrai que ses joues avaient gagné en rondeur et que ses seins souffraient un peu plus chaque jour, emprisonnés dans leur carcan.

Elle se dit qu'elle devait suivre les conseils de Graziella et laisser son corps respirer sans les atours féminins qui rendaient la vie infernale. Timothy serait-il charmé de la voir se dévêtir sensuellement sans avoir à dégrafer les mille et une broches de son corsage, qui pouvaient tuer tout désir avant qu'elle ne parvienne entre les draps? Mais son cher mari aimait bien se laisser languir et, souvent, il la déshabillait lui-même de ses doigts gourmands.

Graziella monta les quatre marches de la galerie et mit la main sur la clenche. Kate était sur le tapis quand la porte s'ouvrit sur le décor du hall, cerné à droite par le salon et à gauche par la salle à manger. L'imposant escalier de chêne en face d'elle invitait à visiter le deuxième étage.

— Et puis, qu'est-ce que l'évêque a dit lorsqu'il a vu que je n'étais pas avec vous?

— Savez-vous, il n'a rien dit, réalisa Graziella en enlevant son chapeau.

— Il n'a rien dit? Je suis surprise. L'abbé Gagnon a tellement insisté ce matin au téléphone pour que je vous accompagne.

— Je suis sérieuse! Il n'a rien dit. Il était concentré sur les reproches qu'il avait à me faire. Mes manquements, je les connais, il n'avait pas besoin de me les répéter les uns après les autres. Je n'ai pas été polie avec lui; je lui ai même dit que je pensais à devenir protestante.

— Il a dû vous réprimander vertement!

— Oui!

— Vous savez ce que je pense à ce sujet. Vous n'êtes pas prête. On ne change pas de religion sur un coup de tête. Antoine, lui, qu'avait-il de bon à vous dire?

— Rien de spécial. Il s'adonnait à passer et il m'a offert de me déposer. J'ai commencé par refuser, mais il a insisté.

— Vous n'avez pas l'air dans votre assiette.

— Excusez-moi! Je suis un peu fatiguée, mais ce n'est pas une raison pour vous contrarier et vous lancer mes frustrations en plein visage.

— Ce soir, après la leçon de piano et d'anglais, vous devriez vous reposer.

— Je dois terminer la jupe de madame Doucet. Je veux la lui livrer en fin de semaine. Après, il ne me restera plus grand temps pour coudre la robe que je porterai au banquet des Dubuc.

— C'est comme vous voulez. Mais, si vous tombez malade, ce ne sera pas mieux.

— Je vous promets d'être prudente, comme j'ai promis à l'évêque.

— En fin de compte, cette visite a été concluante?

— Oui, je vous la raconterai en détail quand j'aurai enlevé mon manteau et que nous serons assises au salon devant un bon thé et un carré de sucre. On dirait que j'ai une rage de sucré. Ça doit être dû à la colère, que je devrai apprendre à maîtriser.

— C'était la même chose pour moi lorsque je portais Alicia et Henry. Encore maintenant, juste à vous en entendre parler, j'ai une envie de sucre incontrôlable. Venez!

— Allez vous installer, je reviens. Je vais à la salle de couture déposer mon manteau. Il a un petit accroc. En même temps, je demanderai à Claire de réchauffer le thé.

— Très bien! Je vous attends au salon avec impatience.

Graziella s'effaça en fouillant dans sa poche. Dans son lieu privilégié de travail, elle prit le temps d'examiner les lettres malhabiles qui avaient été formées tout spécialement pour madame Louis Cormier.

Assise en face de Kate, une tasse dans une soucoupe sur les genoux, elle grignota un carré de sucre sans entrain en se livrant au bavardage de mise au thé de quatre heures. Ce jour-là, c'était le récit d'une entrevue commandée par l'évêque qui était le centre de la conversation.



N'eût été cette lettre, la journée ne se serait pas si mal déroulée. Dès le matin, en endossant une robe bien à elle, Graziella s'était sentie à l'aise. C'était peut-être pour cette raison qu'elle avait eu l'audace de faire face à l'évêque. Mais, au bureau de poste, cette fébrilité avait été gâchée jusqu'à l'empêcher d'apprécier la présence d'un beau jeune homme qui avait eu la gentillesse de la reconduire galamment. Elle ne se sentait pas grand faim à l'approche du dîner, mais Claire avait dit que l'appétit venait en mangeant et avait mis au menu des *fish and chips*, un mets typiquement anglais que la cuisinière expérimentée de la maison réussissait à merveille, prétendait-on.

Une odeur de friture se répandait dans toute la maison lorsque les trois femmes prirent place à la table de la salle à manger. Graziella contempla son assiette bien garnie en s'exclamant sur une note de déception :

— Tout a l'air vraiment bon. Mais, le hic, c'est que je ne sais pas comment manger cela. Avec les doigts ou avec une fourchette? Par quel bout commencer?

Kate éclata de son rire clair et expliqua que, dans la pâte faite de farine, d'œufs et de bière anglaise, elle découvrirait du filet de doré, qui remplaçait la traditionnelle morue en raison de la plus grande accessibilité de ce poisson dans la région. Elle pouvait plonger les bouchées aussi bien que les juliennes de pommes de terre frites dans la sauce tartare qu'on lui avait servie dans une soucoupe. Si cela lui chantait, elle pouvait manger avec ses doigts.

Graziella n'avait jamais vu d'huile végétale. C'était dans de la graisse blanche qu'elle avait toujours fait frire les beignes, jusque-là.

En fin de compte, la nouvelle expérience gastronomique plut à Graziella qui demanda une deuxième portion, quitte à se passer du fromage et du pudding. En sortant de table, elle affirma, en utilisant une expression que son père employait souvent :

— Pour une fille qui n'avait pas faim... Je suis tellement pleine que je vais rouler sous la table.

— Moi aussi! s'écria Kate en s'esclaffant.

La servante promit de cuisiner des *fish and chips* chaque semaine, malgré la senteur que la friture laissait dans tous les recoins de la maison et le gras que le mets avait déposé dans les assiettes.

La table fut débarrassée en un rien de temps. Fébrile à cause de la lettre, en entendant le carillon de l'horloge, Graziella dit :

— Il est six heures trente. Que diriez-vous, Kate, si nous commençons la leçon de piano avant sept heures? Selon votre conseil, je pourrais aller au lit plus tôt, mais, avant, je veux passer par l'écurie. Enfer avait un drôle de comportement, ce matin. Il est peut-être malade; je vais lui apporter de l'eau fraîche. Demain, je voudrais que madame Doucet vienne essayer sa jupe. Est-ce que je pourrais lui téléphoner pour lui dire de s'amener à l'heure du thé? Vous en profiteriez pour discuter toutes les deux pendant que je ferais les dernières retouches.

— Il n'y a pas de problème pour moi. La journée a été difficile, pour une jeune femme enceinte. Ce soir, je vous donne congé. Allez donner de l'eau aux chevaux et, après, vous irez au lit.

— Merci, j'y vais tout de suite. Ne m'attendez pas pour vous coucher. Il se peut que j'en profite pour brosser les deux amis. Je veux prendre de l'avance pour demain.

— Graziella, cette tâche est trop lourde pour vous. Je vais demander à Gérard Fournier de reprendre ce travail.

— L'écurie manquait de propreté.

— Nous chercherons quelqu'un d'autre.

— Non, je tiens à m'en occuper! Je vous promets de vous le dire quand cela deviendra trop fatigant pour moi.

— Très bien. Mais, tenez votre promesse!

Une fois dans la salle de couture, elle fourra la lettre dans la poche de la veste de son patron, qu'elle endossait pour aller soigner les bêtes. Un seau rempli d'eau pendu au bout du bras droit, et un fanal à la main gauche, elle traîna les pieds vers l'écurie. Elle voulait lire le message de sa mère, tout en craignant ce qu'elle allait découvrir. C'était comme si un couteau lui perçait les entrailles.

Les chevaux sentirent sa présence et hennirent. Elle s'avança vers Enfer et colla la tête à sa joue en lui caressant le chanfrein.

— Il n'y a que toi pour me comprendre. Je ne peux pas dire tout haut que j'ai peur de lire cette lettre de ma mère, avoua-t-elle en la montrant à son cheval blanc.

Il était comme une lueur dans cette noirceur juste animée par les reflets du fanal accroché à une poutre.

Sans plus un mot, mélancolique, elle laissa s'étirer le temps. Elle était partagée entre la joie et la déception que la missive reçue lui causait. Après avoir appris à vivre sans l'affection d'une mère, voilà qu'elle s'attendrissait à son premier signe de vie.

Un bruit soudain attira son attention. Elle dissimula la lettre au fond de la poche de la veste de son patron et, en reniflant, demanda :

— Qui est là?

Enfer tapait de la patte et balançait son fessier aussi vite que sa queue.

— N'ayez pas peur, madame Graziella, c'est moi.

Le jeune homme était maintenant en face d'elle.

— Alphonse, c'est bien vous. Qu'est-ce que vous faites là?

— Je voulais vous voir... Vous avez de la peine?

Elle ne put s'empêcher d'éclater en sanglots. Le fils de Paule Gendron se permit de l'entourer tendrement de ses bras réconfortants.

La peau douce de la joue qui effleura la sienne et les seins qui touchèrent sa poitrine le troublèrent. En proie à une réaction physique presque douloureuse, il imagina le corps de Graziella sous les vêtements. Il la serra plus fort. Elle ferma les yeux et posa ses lèvres sur sa bouche. Dans la paille aux effluves de vanille, ils s'ébattirent fébrilement.

Graziella Cormier était rattrapée par le cavalier au cheval noir. Elle gémit longuement en se laissant prendre maladroitement par le jeune puceau. Comme dans son rêve, le visage dans les mains, elle pleura sur les tourments qui l'attendaient dans sa nouvelle vie qui débutait, sur ses remords et sur la crainte que lui inspirait la lettre inattendue. Hubert lui manquait.



Les lumières étaient éteintes quand elle rentra. En douce, elle monta à l'étage. Un filet de lumière sous la porte de la chambre de Claire venait mourir sur le plancher du corridor. Elle n'avait pas envie de se confier ni de partager le contenu d'une lettre qu'elle considérait comme tout à fait personnelle. Elle entra dans sa chambre et referma silencieusement le battant derrière elle; elle se déplaça dans la demi-clarté en provenance de la rue. Elle se dénuda en laissant tomber ses vêtements un à un sur le sol. Elle s'aspergea le visage au-dessus du bassin et, à l'aide d'une débarbouillette humide, se lava le corps tout entier. Elle avait permis à Alphonse Gendron de s'infiltrer dans son jardin secret. Son corps était apaisé. Il avait bu et mangé; il lui fallait maintenant digérer.

Toujours dans l'obscurité, elle passa sa jaquette. Elle s'assit dans son lit, tira sur la chaîne de la veilleuse, hésita et, d'un coup sec, déchira le papier. L'écriture sur la feuille

blanche marquée par le passage de la plume était pareille à celle qui apparaissait sur l'enveloppe. Pour la première fois de sa vie, la personne qui l'avait mise au monde avait fait l'effort de lui adresser tout particulièrement une confidence qu'elle avait couchée sur papier. Elle se doutait, elle savait, même, ce que contenait la missive. Avec un faible rayon d'espoir caché, Graziella lut.

Graziella,

Ton père voulait que je t'écrive. Il m'a dit que tu es grosse et que tu as une bonne job. Il m'a dit aussi que les Davis voulaient t'adopter pour une histoire de faux nom. Je te ferai pas de menteries. Je sais que j'ai pas l'amour des enfants en moi et tu le sais aussi. Tu aurais mérité une meilleure mère. Pardonne-moi de te laisser à des étrangers. Tu vas être plus heureuse.

Maria

Graziella se roula en boule sur le matelas. À mesure que son corps se détendait, il prenait la forme d'un oiseau aux ailes ouvertes.

La mère venait de permettre à son oisillon de s'envoler après l'avoir jeté pour une deuxième fois en bas du nid.



À six heures, après avoir attisé le poêle d'une bûche jetée sur la braise, Claire suivit le clac clac qui venait de la salle de couture. Elle poussa le panneau en disant :

— Graziella, tu es là depuis combien de temps?

— Je ne sais pas trop. Je me souviens d'avoir entendu les quatre coups de l'horloge.

— T'es pas raisonnable. Tu devais te reposer. J'te prépare un excellent déjeuner. Je viendrai t'avertir quand tu seras servie.

Graziella reprit sa phrase correctement et ajouta :

— Merci, Claire, tu es gentille.

— Je ne suis pas une bonne élève. J'oublie vite. Une dernière chose... Je me demande pourquoi tu es si entêtée. Ton salaire de dame de compagnie arriverait à te faire très bien vivre avec ton enfant, en plus de tous les avantages que t'offrent nos patrons.

Graziella leva des yeux fatigués vers la jeune fille.

— Je ne veux pas te répéter ce que tu sais déjà. En plus de m’apporter un deuxième salaire, la couture, c’est une passion pour moi. Quand je taille, que j’assemble ou que je finis les vêtements à l’aiguille, je ne pense à rien. C’est une façon de passer à travers ce qui me fait souffrir.

— J’avais deviné.

Claire quitta le chambranle où elle était adossée et vint appliquer ses lèvres sur la joue de son amie. Elle constata que ce geste bien amical l’avait touchée. Elle conclut que Graziella cachait, elle aussi, un secret, malgré ce qu’elle en disait.



Après avoir essuyé un premier refus, Paule Gendron était revenue à la charge. Elle voulait suggérer à Graziella d’accompagner son fils à la réception des Dubuc; son plan devait être mis au jour. C’était la seule façon, croyait-elle, de mettre cette fille qui en savait trop de son côté. Elle avait donc eu l’audace de téléphoner à Kate :

— Ma chère, j’espère que vous êtes remise du malaise qui vous a empêchée de me recevoir dernièrement. J’ai ouï dire que vous receviez Sarah, cet après-midi. Excusez mon sans-gêne, mais j’ai pensé que ce serait une belle occasion pour moi de vous rendre visite en même temps.

Kate avait pensé qu’un deuxième refus pourrait amener la commère à se faire de fausses idées à colporter.

À présent, elle se trouvait avec l’hôtesse et Sarah. Elles avaient reçu un premier service de la part de Claire, qui était toujours aussi énervée en présence de la mégère. Les trois femmes parlaient tout bonnement de la pluie et du beau temps. En attaquant le petit gâteau crémé à la vanille d’une dent aiguisée, Paule tourna un regard suppliant vers Kate et, d’une voix empathique, fit :

— Ma chère, avez-vous eu des nouvelles de votre charmant fils, Henry? J’espère qu’il ne profitera pas de ce voyage à Londres pour s’enrôler!

Son interlocutrice blêmit en déposant sa soucoupe sur la table à café; elle semblait réfléchir. Paule s’acharnait :

— Je ne voudrais pas que mon Alphonse soit appelé. Quand on a l’instruction qui va avec la tâche, on ne veut pas perdre un bon salaire pour s’exiler et risquer de se faire tuer.

Sarah percevait le trouble de son amie qui lui avait appris la mauvaise nouvelle à son arrivée, alors que Paule n’était pas encore là. Elle s’empressa d’attaquer un autre sujet.

— Kate, pensez-vous que madame Cormier est prête pour l’essayage de ma jupe?

— Je vais aller voir, si vous le permettez, opina l’hôtesse.

Au pied de l’escalier, elle rencontra Graziella qui avait suivi la conversation.

— J’allais à votre secours.

Elles retournèrent ensemble au salon. Kate retrouva son fauteuil, alors que Graziella demeura debout. Paule s’écria :

— Madame Cormier, justement, le but de ma visite est de vous faire une proposition. Vous tombez à pic. Je disais que je ne voudrais pas que mon Alphonse soit appelé à s’enrôler comme Henry, le fils de cette chère Kate.

Choquée, Sarah intervint à nouveau :

— Je n’ai pas entendu madame Davis dire que son fils s’est enrôlé.

— Ah, je croyais avoir perçu une réponse positive sur son visage...

Graziella bouillait. Dans les yeux humides de Kate, elle voyait la peine ressurgir. Elle allait s’écrouler. Encore sous l’effet des contrariétés qui la perturbaient depuis deux jours, Graziella ne put se retenir.

— Madame Gendron, je regrette, mais vous n’allez quand même pas répandre cette nouvelle sans savoir si c’est la vérité.

Paule se sentit piégée. Elle s’était bien dit qu’elle serait prudente devant cette fille qui n’avait pas la langue dans sa poche et qui semblait prendre le cas de Claire un peu trop à cœur. Plus posée, elle avoua :

— Je n’ai pas voulu être inconvenante. Vous avez raison, Sarah : notre chère Kate n’a pas dit que son fils s’était enrôlé.

Kate n’en pouvait plus d’entendre ce mot. Le trop-plein de sa gorge humectait ses longs cils. Sur un ton directif, Graziella ordonna :

— À votre place, madame, je m’en irais. Sinon, je demande à Claire de venir au salon.

En entendant le prénom de celle qu’elle avait agressée pendant un an, Paule se lança dans un long discours sans respirer :

— Je n’ai pas à recevoir d’ordre d’une dame de compagnie. Je m’en vais parce que j’avais dit à Alphonse de me prendre ici à cinq heures. Il avait une demande particulière à vous faire, mais je vois que vous n’êtes pas en condition. Il vous téléphonera. Je suis très conciliante avec vous. Je ne tiens pas compte de votre condition et je lui permets de vous demander de l’accompagner au banquet.

La plume de sa capeline avait suivi les mouvements de ses mains. Elle s’adressa enfin à Kate :

— Vous avez toute ma sympathie, pour votre fils.

Graziella lui montra le chemin en faisant voler sa main droite, l’index pointé vers le hall :

— Si votre fils veut m’inviter, il le fera lui-même. Sortez!



Après le départ des deux dames, l’une expulsée à cause de sa grande langue de vipère, l’autre contente d’avoir fait l’acquisition d’une nouvelle jupe des plus pratiques, Kate avait été obligée de s’étendre jusqu’au dîner, qui laissait à présent planer l’ombre de Paule Gendron. Assise devant un bol de soupe aux pois, elle dit à ses deux complices :

— Je sais que, demain, toute la ville va être au courant de l’enrôlement d’Henry, mais bon! demain ou après-demain, le fait reste le même. En me reposant, je me suis raisonnée comme j’avais réussi à le faire au moment de la réception de sa lettre. Il ne faut pas que je me laisse influencer par cette femme qui a le tour de semer le doute dans les esprits.

Elle leva son regard vers la servante, en train de mettre le panier à pain sur la table.

— Ma bonne Claire, j’ai remarqué que vous aviez vraiment l’air mal à l’aise devant Paule et ce n’est pas d’hier. En fait, je m’en suis rendu compte la première fois que je l’ai reçue, alors que vous étiez à mon service de fraîche date.

La jeune fille rougit et posa les yeux sur le beurrier. Graziella avala une cuillerée de soupe en faisant mine de ne pas avoir entendu.

— Assoyez-vous et dites-moi ce qui ne va pas, insista Kate.

— Rien, madame! Excusez-moi, il faut que je retourne à la cuisine.

— Non, restez là. Juste à voir l’expression de votre visage, je vois que vous ne me dites pas la vérité. Premièrement, je me doute des sentiments que vous éprouvez pour mon fils et je ne serais pas surprise qu’il ressente la même chose. Deuxièmement, je me suis toujours questionnée sur la raison de votre départ subit de chez les Gendron, car vous étiez déjà rompue aux habitudes de la famille et vous aviez la permission d’aller coucher chez vos parents. Vous perdiez des avantages en acceptant de servir chez des protestants qui exigeaient une présence jour et nuit.

Claire adressa un regard suppliant à Graziella qui y lut une demande d’aide discrète. Elle jugea qu’elle ne devait pas s’en mêler, pour la même raison qu’elle ne voulait pas dévoiler qu’elle avait reçu une lettre de sa mère.

Mais Kate ne lâchait pas le morceau.

— Claire, je sais de quelle façon Paule parle d’Anna, sa servante. Elle utilise un ton qui laisse entendre clairement qu’elle se sent en position d’autorité absolue par rapport à une subalterne. Graziella, vous vous souvenez de la première fois que vous l’avez rencontrée ici, il y a presque un mois?

— Oui, très bien.

— Claire... Claire... Je vois... C'est Frédéric ou Alphonse?

— Non!

— Pas Paule!

La bonne se laissa tomber sur une chaise, le regard fixe, les mains jointes posées sur la nappe. Des perles de honte paraient ses joues. Comme si le fait d'avoir révélé son secret une première fois avait fait une ouverture dans sa carapace, elle avoua que son ex-patronne l'avait touchée.

Dans un éclair, elle se revit à l'évier. Les enfants étaient partis pour l'école et le petit dernier, Edmond, était endormi. Paule s'était approchée par-derrière. Elle lui avait encerclé les seins des deux mains et l'avait poussée vers la chambre.

— Non, non, madame, je ne veux pas.

Sourde à ses supplications, elle faisait déshabiller sa servante, son esclave, sous la menace de la congédier et la forçait à lui prodiguer des caresses jusqu'à ce qu'elle soupire de satisfaction.

Claire s'époumonait. Kate se précipita. Debout devant elle, la gorge serrée, elle entourait de ses bras la tête de sa servante, qui mouilla sa jupe de larmes amères. Elle oubliait son tourment pour prendre sur ses épaules celui d'une jeune fille qu'elle aimait, outrée à l'idée de gestes aussi déplorables de la part d'une femme que tout un chacun considérait comme une bonne chrétienne.

Graziella aussi pleurait, sans trop savoir si c'était sur le sort de Claire ou sur le sien. Bourrelée de remords, elle laissait sa pensée jongler avec les paradoxes de la nature humaine. En recevant une nouvelle éprouvante, Kate s'effondrait, alors que, pour sa part, elle devenait une Ève qui offrait la pomme à un Adam charmé par la tentation et qui avait l'heur de se trouver dans les parages au bon moment. Quelle dévergondée elle faisait!



Malgré le manque d'entrain, mieux valait ne pas déroger de la routine quotidienne. Il n'y avait pas de meilleur moyen de se changer les idées que les leçons de piano et d'anglais.

Kate s'adressa à Graziella :

— Vous allez jouer *Plaisir d'amour* au complet en ajoutant une difficulté de plus : la voix. De faire deux choses en même temps est plus compliqué et je verrai si vous maîtrisez vraiment bien les notes.

— Pour la leçon d'anglais, est-ce que Claire peut se joindre à moi? demanda Graziella.

— Si elle en a le goût et qu'elle trouve nécessaire de parler anglais, je n'y vois pas d'objection. Pour nous avoir entendues chaque soir, elle doit en savoir autant que vous.

— Oui, répondit-elle aussitôt, je suis contente d'apprendre l'anglais. La lettre de monsieur Henry m'a donné le goût de visiter l'Angleterre.

Les commentaires de Graziella au sujet des salutations particulières d'Henry étaient encore bien présents à l'esprit de Kate. Soucieuse de faire oublier à la jeune fille les agissements de son ancienne patronne, elle sauta sur l'occasion pour tirer les choses au clair.

— Ne tournez pas autour du pot, ma bonne Claire. Je ne suis pas aveugle! J'ai vu comment vous vous regardiez, Henry et vous. Votre flamme ne s'est jamais manifestée au grand jour, mais si, lorsqu'il reviendra, elle ne s'est pas éteinte, je ne ferai qu'approuver votre amour.

Droite sur le canapé, la jeune fille laissa à nouveau couler sur ses joues des larmes qu'elle négligea d'essuyer. Graziella y décela autre chose que de la peine. Pour Claire, la joie d'apprendre que sa patronne était d'accord avec un amour vrai entre une servante et un bourgeois mettait un baume sur la blessure secrète qui rongait sa conscience et lui inoculait un sentiment persistant d'indignité. La plaie laisserait toujours des traces, mais elle ne ferait plus mal.

Graziella pensa à la lettre de sa mère qu'elle avait cachée sous son matelas. Aurait-elle autant de courage que Claire? Saurait-elle la lire à haute voix? Pour égayer un peu l'atmosphère, elle se mit au piano, fit basculer le couvercle et commença à pianoter en chantant :

*Plaisir d'amour ne dure qu'un moment
Chagrin d'amour dure toute la vie*

*J'ai tout quitté pour l'ingrate Sylvie
Elle me quitte et prend un autre amant*

*Plaisir d'amour ne dure qu'un moment
Chagrin d'amour dure toute la vie*

*Tant que cette eau coulera doucement
Vers ce ruisseau qui borde la prairie
Je t'aimerai, me répétait Sylvie
L'eau coule encore, elle a changé pourtant*

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment
Chagrin d'amour dure toute la vie.

— Bravo, Graziella, fit Kate en applaudissant joyeusement, comme si le vent avait balayé les nuages menaçants qui avaient assombri cette journée. Une chanson, un poème ou une histoire, c'est pour nous faire du bien. Vous mettez dans votre interprétation une sensibilité touchante que nous nous expliquons facilement, nous qui sommes au courant de la déception amoureuse que vous avez connue. Mon enfant, vous êtes prête à chanter en vous accompagnant au banquet des Dubuc.

Tout le temps qu'avait duré le morceau, Claire avait soupiré en essayant de se calmer. Mais les notes de Graziella se raffinaient de jour en jour et ne l'aidaient pas à faire taire ses émotions.

Kate se rendit à la bibliothèque. Elle en sortit son livre préféré en disant :

— On pourra m'accuser de trop stimuler l'intelligence de deux jeunes filles au seuil de la vie, mais, ce soir, comme leçon d'anglais, je vous lis du Nietzsche dans le but de permettre à votre oreille de se développer, de s'habituer aux mots anglais, non seulement lorsqu'ils sont isolés, mais aussi lorsqu'ils sont placés dans un contexte. Pendant cette lecture, vous allez reconnaître les mots ou les expressions que vous connaissez déjà et voir avec quels voisins ils sont amis. Vous aurez le crâne bourré une dizaine de minutes, pas plus. Le titre du livre, c'est *Ecce Homo*. C'est l'œuvre la plus courte de ce philosophe. Il l'a écrite en 1888. Elle n'a été publiée qu'en 1908, huit ans après sa mort. Ce livre ne circule donc dans le monde que depuis six ans.

— Comment est-il mort, Nietzsche? s'informa Graziella.

Elle était fascinée par les caractères qui s'alignaient les uns à la suite des autres sur des pages et des pages et qui parlaient de la naissance, de la vie et de la mort des gens, ainsi que des différences et des rapports entre les hommes et les femmes.

— Nietzsche était un être trop entier, comme le sont les vrais passionnés. C'est la folie qui l'a emporté en août 1900, à l'âge de cinquante-cinq ans.

— Vous avez l'air de tout connaître de lui...

— Oui, mais cela ne veut pas dire que je suis d'accord avec toutes ses théories. Cependant, elles méritent analyse et réflexion. Il a justement écrit ce livre dans le but de permettre aux lecteurs d'interpréter correctement son œuvre. Nietzsche avait sa façon de voir les choses. Vu son intelligence supérieure, il saisissait tout avec une clarté particulière.

— Pouvez-vous commencer à lire? Claire et moi allons nous coucher de bonne heure, après cette journée peu ordinaire.

— Cette lampe à huile ne me donne pas assez d'éclairage, mais je vais essayer de m'y faire. Et souvenez-vous que j'en ai seulement pour quelques minutes. Essayez surtout de reconnaître les mots anglais que vous avez déjà entendus.

Lorsque Kate se tut, Graziella souleva la lampe de verre qu'elle éteignit en soufflant sèchement sur la flamme. Le salon retomba dans l'obscurité.



Les deux jeunes filles occupaient leur place habituelle sur le lit de Claire. Graziella tenait un nouveau livre. Il ne fallait pas passer une seule séance de lecture, se disait-elle; son amie avait maintenant la mère d'Henry de son côté. Même si Kate avait affirmé qu'elle n'avait pas à épater celui qu'elle aimait par une culture qui égalait la sienne, une certaine base ne serait pas de trop.

Cependant, Graziella ne pouvait pas lire dans la tête de son amie, qui était loin d'être rassurée malgré tout. Elle ne se pardonnait pas d'être tombée une fois de plus dans le piège de la confiance. Malgré ce qu'avait dit sa patronne en sa faveur, elle ne pouvait croire qu'elle pouvait être sincèrement d'accord avec un mariage entre son fils et elle. Pour l'instant, la lecture ne lui disait rien.

— Graziella, j'ai pas la tête à ça. Les leçons, c'est assez pour ce soir.

— Je te comprends, mais tu devrais faire un effort. Tu dois quand même être soulagée. Madame a été assez compréhensive; elle semble prête à accepter une relation entre toi et Henry quand il reviendra de la guerre, s'il est encore intéressé, bien sûr.

— Je suis sûre qu'à ce moment-là ce sera une autre histoire, dit Claire en faisant un effort de langage. Mes remords me poursuivront toujours. Je ne sais pas si je pourrai avoir une relation de couple normale.

— Tu sais que tu n'as rien à te reprocher! Tu n'avais que quinze ans, à l'époque, et tu devais travailler pour aider tes parents. C'était elle, l'adulte! Qu'elle t'ait forcée en te menaçant, ça, ce n'est pas correct. Mais si elle est différente des autres femmes, je n'ai pas à la condamner. C'est vrai que ce n'est pas normal; on n'entend pas souvent parler de choses pareilles et ça surprend, mais, si elle est née comme ça, ce n'est pas sa faute. Elle ne doit pas se sentir bien, j'en suis certaine. Je comprends, maintenant, que des personnes ont des différences qu'il faut accepter. Nous en avons toutes, en fait.

Graziella pensait à sa mère. Sans doute qu'il lui avait fallu du courage pour avouer qu'elle n'avait pas l'instinct maternel. Qu'est-ce qui était le plus incompréhensible? Qu'une femme soit embarrassée par les enfants qu'elle avait mis au monde, ou qu'elle ait de

l'attirance pour les personnes de son propre sexe? En silence, elle remercia la petite Marie Angers d'avoir tenu mordicus à dormir dans ses bras sur un canapé maltraité. Sinon, elle haïrait peut-être encore cette chose faisant grossir son ventre, alourdissant ses seins et sa taille qui avaient l'air de plaire à Antoine et à Alphonse.

Le silence s'était installé entre les deux jeunes filles. Claire répondit enfin :

— Pas madame ni ma mère. Elles sont normales, elles!

— Moi, je pense que nous avons toutes nos secrets. Qui sait si Kate et ta mère n'ont pas les leurs!

— En tout cas, les miens vont sûrement briser ma vie.

— Pense au bel Henry, cela va te donner du courage, proposa Graziella en sautant par terre.

S'emparant de la photo du jeune homme sur la commode, elle la remit à son amie.

Dans son cadre que Claire serrait à s'en faire blanchir les jointures, Henry continuait d'afficher le sourire charmant qui agrémentait son visage paisible. Après avoir vécu la guerre impitoyable sur les champs de bataille, comprendrait-il les événements dont la femme qu'il semblait aimer avait été victime, lorsqu'il reviendrait au pays? Non, il ne fallait pas qu'il sache, même si elle n'était coupable de rien. Claire sentait son avenir fragile, comme le sol qu'aurait secoué un tremblement de terre. Elle avait à peine dix-huit ans et sa vie lui semblait finie, en cette soirée de la fin d'octobre 1914. La folie allait la foudroyer implacablement, comme elle avait frappé le philosophe préféré de sa patronne. Mais elle, elle ne pourrait jamais écrire les mots qui la disculperaient. Elle aurait voulu mourir.

Chapitre 17

Claire n'avait pas dormi. Elle avait entendu l'horloge sonner toutes les demies autant que les heures de la nuit. Son âme était en copeaux juste bons pour la fournaise, malgré les espoirs que lui avaient donnés Graziella et Kate. La journée commençait mal et se terminerait sûrement de la même façon. Une servante agressée et analphabète n'épousait pas un riche bourgeois. La fin des contes de fées de Graziella ne s'appliquait pas à elle. Claire ne voulait plus quitter le lit, non, elle espérait y mourir en imaginant qu'elle y laissait un dernier « je t'aime » désespéré dans les bras du seul homme qui eût pu avoir une place dans son cœur.

En entendant le claquement de la porte de la chambre voisine, elle présuma que Graziella arriverait à la cuisine en même temps que Kate. Elles constateraient qu'elles n'avaient pas grand-chose à se mettre sous la dent comme petit-déjeuner. Plus rien n'avait d'importance, non, plus rien. Depuis ses quinze ans, elle luttait pour survivre à cause de ses parents. Il y avait trois ans, à présent, qu'elle s'était engagée comme servante; une année à se plier aux désirs d'une maîtresse, deux autres à se languir chez les Davis pour le bel Henry en se disant qu'elle n'était pas digne de lui.

Elle se demanda une fois de plus ce qui l'avait poussée à être aussi méchante envers Graziella lors de son arrivée trois semaines auparavant. Elle n'avait pas vu plus loin que son nez. Même si elle avait été choisie pour devenir dame de compagnie, elle ne serait jamais arrivée à répondre aux exigences de la fonction, et Henry, de retour d'Angleterre, aurait été témoin de ses lacunes flagrantes quant au langage, aux bonnes manières, à la lecture et quoi encore...

Un poing frappait délicatement à la porte. Claire se mit l'oreiller sur la tête pour ne rien entendre. Elle était sourde à toute parole de réconfort, insensible à tout geste généreux comme à toute main tendue vers sa douleur. Elle voulait être seule dans une forêt où les loups la dévoreraient jusqu'à ce qu'il ne reste plus la moindre parcelle de ses os. Elle était laide. Elle se sentait sale.

Son oreiller lui fut soudain arraché et se retrouva sur le plancher.

- Es-tu folle! l'accosta Graziella en la secouant par les épaules. Qu'est-ce que tu es en train de faire?
- Graziella, tu ne peux pas savoir!
- OK, je ne peux pas savoir ce que tu ressens, mais je sais ce que, moi, je ressens en te voyant mourir à petit feu à cause d'une situation qui est réglée. Pense que tu as Kate de ton côté. Tu n'es pas enceinte et, si tu fais des efforts pour t'occuper l'esprit à autre chose qu'à ce qui t'est arrivé malgré toi, tu vas reprendre le dessus et tu vas avoir une belle vie. Tu n'as pas à te sentir responsable de quoi que ce soit. Tu n'es surtout pas tenue d'en parler à quiconque, même à ton mari. Pense plutôt à tout ce qui nous attend. Nous pourrions même un jour aller en Angleterre!
- Tu rêves, Graziella. La vie n'est pas aussi simple. Je ne suis même plus capable de regarder mes parents en face.
- Moi, c'était ma mère qui ne pouvait pas me regarder en face, parce qu'elle savait que j'avais découvert ses tromperies. De plus, elle n'aime pas les enfants.
- Comment tu le sais?
- Elle me l'a écrit... J'ai reçu une lettre avant d'avoir le temps de lui en envoyer une.
- Graziella! s'écria Claire en se levant précipitamment. Pourquoi tu ne me l'as pas dit?
- De toute façon, j'avais déjà deviné tout ce qu'elle m'a écrit. Sais-tu, depuis qu'elle me l'a avoué, je sens un grand soulagement et je comprends qu'elle me permet de voler de mes propres ailes.
- Je ne te demande pas de voir la lettre.
- Un jour, je te la montrerai... si je ne l'ai pas détruite. Je dois descendre. Je vais commencer à préparer le déjeuner avant d'aller soigner les bêtes.
- Écoute donc madame et accepte que monsieur Fournier prenne soin de ton cheval!
- J'y penserai.



Kate entra dans la salle de couture et dit avec un sourire dans la voix :

- Graziella, vous ne m'avez pas attendue pour le déjeuner? Votre rôle est de m'accompagner aux repas et, présentement, vous seriez censée me faire la lecture.
- Je m'excuse, mais, après avoir soigné les animaux, j'ai grignoté sur la table de la cuisine. J'ai pensé consacrer ma journée à réparer ce manteau.
- Je vous en passe, vu que nous sommes en pleine période d'organisation et d'adaptation. Lorsque je vous ai mise au courant de vos fonctions, je vous ai avoué que je ne

serais pas sévère. Pourvu que vous soyez disponible pour mes principales activités publiques! Qu'est-ce que vous lui faites, à ce manteau?

— Regardez, je suis en train de découdre les manches pour ajouter des laizes de chaque côté en utilisant ma jupe du même tissu. Ce sera quand même très esthétique et je vais pouvoir le porter jusqu'au printemps.

— Je trouve que c'est une excellente idée. Cependant, cela ne change pas la couleur de ce vêtement.

— Je ne veux pas en acheter un tout fait. De toute façon, je n'en ai vu aucun dans les magasins que nous avons visités et je n'ai pas le temps d'en fabriquer un nouveau.

— Attendez! Je me demande pourquoi je n'y ai pas pensé avant. J'ai encore celui que j'ai porté lorsque j'étais enceinte de mes deux enfants. Il est remisé dans une des deux chambres de débarras, au deuxième.

— Il est noir?

— Oui, et il est très large de jupe, contrairement à celui-ci. Si vous voulez, je vais le chercher.

— Voulez-vous que j'y aille avec vous?

— Très bien, allons-y.

La première pièce était remplie de boîtes de toutes sortes, de jouets et de différentes utilités pour bébé. Elles trouvèrent le manteau dans la deuxième, qui était tout aussi achalandée. Kate avoua :

— Nous n'avons jamais fait en sorte de rendre ces deux chambres habitables. Nous n'en avons pas vraiment besoin. Mais je crois que, lorsque votre petit sera au monde, nous pourrons lui préparer un merveilleux petit coin à lui tout seul.

— Vous êtes trop bonne.

— Descendons et vous essaieriez ce manteau.

Revenue au premier, Graziella se pavana devant le miroir de la salle de couture, enveloppée du vêtement de pure laine vierge anglaise. Kate avait raison : elle pourrait le porter jusqu'à la fin de sa grossesse sans problème. La jupe était même assez large pour lui permettre de monter sur le dos d'Enfer sans découvrir les jambes plus haut que les mollets. Mais il ne fallait plus y penser.

La jeune femme eut une idée.

— Y verriez-vous un inconvénient, si j'y cousais le vison que mon père a trappé et qui garnit le col de mon manteau?

Bien loin de formuler des objections, Kate affirma :

— Vous avez raison. C'est une façon de personnaliser ce joli vêtement que je n'ai jamais pu me résigner à donner à la Saint-Vincent-de-Paul. Je sais maintenant pourquoi. Je suis

heureuse que ce soit vous qui lui donniez une deuxième vie. Ainsi, vous allez vous conformer aux convenances et plus personne n'aura à redire. Si vous le voulez, je vais vous aider.

Elles se mirent en train. Graziella décousait le col de fourrure de son propre manteau pendant que sa patronne brossait la laine du sien.

— Comment étaient les chevaux, ce matin?

— Bien...

— Enfer a repris des forces...

— Je crois que ce n'était que du caprice. Il voulait que je le catine. Vous savez, il est meilleur de jour en jour. Il se tient sur ses pattes arrière de plus en plus longtemps. Je voudrais bien qu'Alexis le voie.

— Le jeune homme de Jonquière?

— Oui, et j'espère qu'il n'est pas parti pour la guerre comme il le désirait. Savez-vous ce que j'ai pensé?

— Non, dites...

— Qu'est-ce que vous diriez si nous allions passer quelques jours à Kénogami, vous, Claire et moi. Nous pourrions nettoyer la maison de fond en comble, préparer de petits plats à monsieur et je vous présenterais la famille Angers. Je suis certaine que vous tomberiez en amour avec ma petite Marie. Vous savez, c'est grâce à elle si je suis contente de mon état.

— J'ai déjà mon petit Pascal; je vous laisse la petite Marie. Graziella, savez-vous, je trouve que c'est une excellente idée pour nous distraire un peu de cette vague qui nous a emportées depuis presque un mois. Nous prendrions le train de lundi matin en même temps que mon cher mari.

— Si la température est belle, pourquoi n'attellerions-nous pas mon cheval sur votre boghei? Nous pourrions partir dimanche après le lunch.

— Nous verrons. Tout dépendra des circonstances. Cependant, soyez certaine que nous irons d'une façon ou d'une autre. Mais, j'y pense, vous ne vouliez pas coudre votre robe en vue du banquet la semaine prochaine? Il ne reste plus grand temps.

— Je dois d'abord acheter le tissu.

— Nous pourrions y aller demain.

— Oui, c'est une bonne idée. Avez-vous une machine à coudre, à Kénogami, vu que vous n'en aviez pas ici?

— Oui, une vieille Singer que les propriétaires ont laissée avec les autres meubles.

— Je ne l'ai pas remarquée.

— Elle est dans la chambre des maîtres. Nous la déplacerons, s'il le faut.

— Merci, je suis contente! s'exclama Graziella en appliquant ses lèvres sur la joue de Kate.



Alphonse Gendron était conquis. Ses pensées étaient toutes tournées vers Graziella. Il ne rêvait que du jour où il aurait à nouveau la chance de la renverser sur la meule de foin, dans un coin de l'écurie des Davis... ou ailleurs. Elle lui avait fait découvrir le monde des hommes. Son travail en souffrait. Ce matin-là, il était assis devant une pile de documents à démêler posés sur son pupitre.

Antoine le surprit.

— Alphonse, je ne sais pas ce que tu as ces temps-ci, mais tu fais des erreurs. Regarde cette facture-là, dit-il en passant la feuille imprimée sous le nez de l'employé. Il ne faut pas en faire beaucoup, des fautes comme celle-là, quand les commandes entrent à une vitesse effrénée à cause de la guerre qui prend de l'ampleur.

Le jeune Gendron examina le bon de commande et le certificat d'expédition.

— Tu ne t'es pas aperçu que ça ne correspondait pas? Tu vas devoir téléphoner à la compagnie pour régler le problème. Es-tu malade, ou quoi? Ah, je vois, tu es amoureux! Pas de la même femme que moi, j'espère.

— Non, je ne suis pas amoureux d'Anaïs Lapointe.

— Je ne voulais pas parler d'Anaïs.

— Tu en as une autre en vue?

— Oui.

— Tu veux parler de qui?

— Elle a un cheval blanc. Tu ne lis pas entre les lignes? Je ne le dis pas trop fort : mon père pourrait m'entendre de son bureau.

— Je ne suis pas terrible pour lire entre les lignes. Comme tu vois, je me trompe même quand c'est écrit noir sur blanc.

— Celle à qui tu penses et qui te fait faire des erreurs, est-ce que tu vas lui demander de t'accompagner au banquet? dit le fils Dubuc d'un air taquin.

— Et toi, celle à qui tu penses et qui a un cheval blanc, vas-tu l'inviter?

— J'ai déjà invité Anaïs.

Alphonse Gendron venait d'apprendre qu'il n'était pas le seul sur la liste des prétendants. Cependant, il avait la priorité pour le banquet. Entre-temps, il créerait des occasions de revoir Graziella, soit en public, soit dans l'intimité. Il avait la chance de conduire sa sœur Rébecca à ses cours de piano deux fois par semaine. Il stationnait la voiture dans la cour des Tremblay, marchait jusqu'à l'écurie des Davis et attendait, dans l'espoir qu'elle vienne soigner les chevaux.

Le plus souvent, il en était quitte pour sa déception, mais voilà que la jeune femme lui avait soudain ouvert les portes d'un paradis auquel il rêvait depuis longtemps sans trop nourrir d'espoir, comme s'il croyait que l'intimité d'une femme lui était à jamais interdite. Depuis, malade d'impatience, il ne rêvait que de recommencer encore et encore.

Mais il devait se ressaisir et revenir à la réalité. Les remontrances du fils Dubuc, bien qu'amicales, devaient être prises au sérieux. Il devait relever ses manches, comme le lui répétait son père; la mollesse n'apportait rien de bon. Mais lui, son père, n'en était-il pas le roi, de la mollesse?

En admirant la démarche assurée d'Antoine qui traversait dans l'autre bureau, il envia la fortune qui donnait la priorité autant dans le domaine du cœur que dans celui des biens matériels. La compétition s'annonçait rude. Cependant, il était prêt à défendre son territoire.



Les jambes de Graziella et de Claire allaient et venaient. Le lit d'Henry craquait, mais ses montants tenaient bon.

— Comme tu t'es convertie à mes histoires fofolles, tu choisis *La Belle et la Bête* ou *Madame Bovary*? demanda Graziella.

— Puisque *Madame Bovary* t'a plu, c'est celui que je prends.

— Tu sais, Claire, crois-le ou non, il y a des leçons profondes à tirer des histoires. Et Kate est d'accord. Emma Rouault était une femme de caractère, capable de caresser de grands projets et d'agir en être libre, mais elle était aussi un peu trop romantique. Elle n'avait pas compris que la femme peut rêver et en même temps avoir du pouvoir sur ses décisions.

— Je ne comprends pas trop ce que tu veux dire. La femme doit se soumettre à son mari et lui être fidèle pour le meilleur et pour le pire.

— Et si son mari la trompe? Ou que les deux personnes se sont trompées et sont malheureuses ensemble? Ce roman m'a ouvert les yeux.

— On ne parle pas de choses comme celles-là.

— Quand Emma s'est aperçue qu'elle n'était pas faite pour Charles Bovary, elle est allée d'homme en homme jusqu'à ce qu'elle se laisse prendre dans les filets du gentilhomme et du beau Léon.

— Toi, tu t'es fait prendre dans les filets du bel Hubert?

— Oui, mais, moi, ma chance, c'est d'avoir été mise dehors.

— Moi, je pense justement que tu aimes encore le père de ton enfant et que tu essaies de te changer les idées dans la couture, le ménage et le règlement de mes problèmes. Tu as déjà

dit à peu près la même chose.

— Claire, dans le fond, tu sais que je ne suis pas méchante. Malgré tout, je t'avoue que j'ai un brin de rancune dans le cœur et qu'il ne me déplairait pas de me venger.

— Envers ta mère? Ce n'est pas bien.

— Plutôt envers Hubert. Ma mère, je crois que je lui avais pardonné bien avant. J'ai plutôt pleuré de soulagement en lisant sa lettre.

— Moi, je pense que, tant que tu aimeras Hubert, tu ne seras pas capable d'être sérieuse avec un autre prétendant, que ce soit Antoine ou Alphonse.

Graziella ne voulait pas dévoiler à Claire qu'elle avait cédé au fils de Paule. Elle savait qu'il se terrait dans l'écurie dans le but de la revoir. Elle l'avait vu s'y faufiler, autant que Claire qui avait été la première à découvrir ses assiduités. Lorsqu'elle pensait à ses caresses, qui avaient mis un baume sur ses peines du moment, elle se remémorait l'histoire de la Bovary, qu'elle avait lue pendant les jours de repos que lui avait imposés Kate alors qu'elle était en convalescence.

De plus en plus intriguée, Claire demanda :

— Parle-moi de cette Emma Bovary.

— Elle était la fille d'un riche fermier. Elle a épousé Charles Bovary. Il faut que je te dise qu'elle avait été élevée dans un couvent et que sa mère ne l'aimait pas vraiment, un peu comme la mienne. Tu vas dire qu'elle était pareille à moi, mais elle vivait comme si elle avait vraiment été dans les contes qu'elle avait lus.

Graziella fit le résumé de l'intrigue. Elle conclut :

— Le gentilhomme et le clerc l'ont tous deux repoussée et elle s'est empoisonnée avec de l'arsenic qu'elle avait volé chez le pharmacien.

— La langue va te tomber, de raconter des histoires de même.

— Tu me l'as demandé.

— Tu vois où ça l'a menée, toutes ses coucheries!

— Et toi, l'autre jour, avec l'oreiller sur ta tête, qu'est-ce que tu avais l'intention de faire?

— Je n'avais aucune intention. Je voulais seulement ne plus rien entendre.

— Si tu ne voulais plus rien entendre, c'est que tu voulais mourir pour un homme. Comme Emma. Si elle ne s'était pas fait accroire qu'elle était en amour fou avec le beau Léon, elle n'aurait pas fait cela. C'est ce que je me suis fait avec Hubert : des accroires.

— La différence, c'est que, toi, tu n'es pas en France. Notre vie n'est pas pareille. Avec toutes ses tromperies, elle a été obligée d'emprunter de l'argent.

— Justement, je ne tomberai pas dans les mêmes pièges, puisque je les connais. Je vais devenir riche par moi-même.

— Comment?

— Je vais déposer mon argent à la banque et je vais prendre des actions dans des compagnies.

— Graziella, je ne te suis pas toujours et je trouve que tu te contredis, parfois.

— C'est normal quand on y réfléchit. On pèse, on soupèse, on hésite entre deux idées contraires, puis, à un moment donné, on plonge. Mais ça ne veut pas dire qu'on a oublié les autres options.

— Avec tes idées, tu vas perdre toutes tes chances de trouver un bon parti. Prenons juste l'exemple d'Antoine Dubuc. Je suis certaine que, s'il a le même caractère que son père, comme on le dit, il va vouloir que sa femme gère la maison comme le fait sa mère.

— Je me suis faite à l'idée de rester seule. Quel garçon accepterait de devenir le père de l'enfant d'une veuve? Les hommes, ils tiennent à ce que tous leurs descendants soient de leur sang.

— J'ai hâte de le voir et de le bercer, cet enfant-là.

— Touche! Tu vois, mon ventre est un peu gonflé. Il grandit un peu plus chaque jour.

— Moi, je ne sais pas si je serai mère un jour, marmonna Claire, émue, sa main droite allant et venant sur le ventre de son amie.

— Tu vas le devenir par les œuvres du bel Henry.

— Mais toi, avec tes idées folles, pis tes envies de toucher à tout, j'ai peur pour toi. Sois prudente, Graziella! Je ne voudrais pas qu'il t'arrive la même chose qu'à madame Bovary.

— Ne sois pas inquiète. Je serai plutôt la Belle dont la Bête tombera amoureuse, mais qui réservera ses sentiments. Je ne suis pas du genre à mettre deux fois les doigts dans le même piège.

Chapitre 18

Exceptionnellement, Timothy avait obtenu une journée de congé le vendredi, en reconnaissance pour l'énergie et le dévouement qu'il mettait à son travail. Un certain Narcisse Lebel, maquignon de son état, lui avait proposé de l'emmener à Chicoutimi; il l'avait déposé devant sa maison. Juste avant le lunch, Timothy avait surpris la maisonnée.

Pendant le repas, Kate raconta les événements de la semaine et ajouta qu'elle était parfaitement d'accord avec l'idée qu'avait eue Graziella de se rendre à Kénogami dans l'intention de récurer la maison et de rencontrer les Angers. Joyeusement, il affirma :

— Vous ne pouvez pas tomber mieux. Mercredi prochain, j'ai une rencontre importante avec William Price. Il a l'intention de me donner des charges de plus dans la Price Brothers, à cause du temps qu'il met à s'occuper de la guerre. Je rêvais justement de l'inviter à dîner chez moi, mais vous savez, ma chère, que la cuisine est un mystère pour moi.

— Mon mari, argua Kate, vous n'aurez plus le temps de dormir ni de manger, avec les surplus qui s'ajoutent sans arrêt sur vos épaules.

— William a confiance en mes capacités. L'entreprise fait de gros profits et il ne faut pas se laisser couper l'herbe sous le pied.

On clama que l'idée de Graziella tombait à pic. Le niveau d'excitation revenu à la normale, Kate constata qu'il était temps de payer les gages de fin du mois à Claire et à Graziella. La jeune femme manifesta le désir de mettre son argent en sécurité. Kate approuva en remettant sur le tapis l'agression dont elle avait été victime et raconta que, pendant le grand feu de 1912, des malfaiteurs avaient dérobé des objets dispendieux dans des maisons et des édifices en flammes. Depuis ce temps, il n'était pas prudent de garder de l'argent sonnante à la maison ou sur soi.

En gratifiant la dame de compagnie de sa femme d'un regard toujours aussi complaisant, Timothy offrit de profiter de l'après-midi pour répondre à son désir. En fin de compte, Kate décida que, une fois à la banque, elle remettrait à Graziella son salaire du mois d'octobre.



Monsieur Doucet, le gérant de la Banque Nationale, les accueillit en tendant une main ferme.

— Mon cher Timothy, c'est un plaisir de vous rencontrer. Et vous, ma chère Kate, je ne vous ai pas vue depuis la dernière heure du thé chez vous, il y a de cela presque un mois. Vous avez l'air épanouie et en pleine santé, telle que nous vous avons toujours connue. Madame Cormier, vous êtes ravissante. Je vous ai toujours vue dans des couleurs éclatantes, mais, aujourd'hui, c'est vous qui donnez de l'éclat à ce magnifique manteau noir à col de vison et à ce chapeau qui vous va à ravir.

— Merci, monsieur Doucet, dit Graziella en prenant la chaise qui lui était assignée.

— Timothy, je n'aurais jamais cru un jour vous voir assis dans mon bureau par un beau vendredi ensoleillé. Jusqu'à présent, nous nous sommes toujours rencontrés le samedi.

— Mon cher Julien, j'ai eu une journée de congé, expliqua Davis avec son accent presque incompréhensible. Ça tombe bien, la température est magnifique; tout le monde dit que le beau temps durera trois jours, que c'est l'été des Indiens. J'ai donc profité du boghei de Narcisse Lebel.

— Eh bien! qu'est-ce qui me vaut l'honneur? s'informa le gérant.

Pour épargner à son mari les efforts qu'il faisait pour s'exprimer dans un français convenable, Kate prit la parole.

— Nous sommes ici pour notre dame de compagnie, Graziella. Elle veut ouvrir un compte chez vous.

— Cette jeune dame est très bonne couturière, et rapide, en passant. J'ai vu la jupe de Sarah et elle est magnifique. On dirait qu'elle l'a achetée dans une grande boutique de Montréal. Et j'avoue que le système des boutons-pression multiples est une idée géniale. Vous pourriez vous spécialiser dans ce genre de vêtements. Il y aurait de l'argent à faire, puisque nos familles saguenéennes s'enorgueillissent d'une dizaine d'enfants et plus. Grâce à votre truc, la jupe s'agrandit à mesure que la maman grossit. Elle amincit et la jupe suit. Pour les femmes d'ici, ce serait une économie plutôt qu'une dépense. À votre place, madame Cormier, je réviserais mes prix...

— C'est vrai, opina Graziella en réfléchissant. Je pourrais me monter un bon compte de banque rapidement.

— C'est exact et nous l'avons encouragée, ajouta Kate. Graziella voulait venir toute seule, mais, comme Timothy lui avait déjà offert de l'accompagner, nous voilà!

— Vous avez bien fait. Vous savez que madame Cormier doit avoir un répondant, puisque son mari est décédé et que nous ne connaissons pas grand-chose de son passé.

Cette seule remarque avait de quoi faire réfléchir. Graziella ouvrait les yeux sur le monde des affaires et elle imaginait déjà l'ampleur des efforts qu'elle aurait à déployer pour

se démarquer dans le domaine de la mode. Elle faisait bleuir ses doigts croisés sur ses cuisses. Cet argent était le sien, gagné à la sueur de son front en travaillant sept jours sur sept, et voilà que, pour le faire profiter, il fallait une garantie qui, faute de mari, pouvait être signée même par des étrangers encore inconnus d'elle un mois plus tôt. Elle conclut que, jusqu'à ce jour, elle avait vécu dans le même conte de fées qu'Emma Rouault sans vraiment avoir eu l'occasion de ressentir de colère devant ces injustices. En cette minute même, c'était comme si une page de son enfance se tournait. Le livre de sa vie d'adulte commençait par : Il était une fois, dans ce bureau de la Banque Nationale de Chicoutimi, une jeune fille de dix-sept ans qui, au risque de passer pour impolie et de faire dresser les cheveux de ses compagnons, dit :

— C'est parce que je suis une femme? J'ai connu quelqu'un qui criait haut et fort que l'argent n'a pas d'odeur. Le mien sent la même chose que celui de vos coffres, qu'il vienne d'une femme ou d'un homme. Pourquoi les cent vingt dollars de Graziella Cormier ne seraient-ils pas honorables?

— Vous avez raison, madame Cormier. Cependant, j'ai des règles à suivre. Pour que vous ouvriez un compte, il faut une signature.

— Je sais très bien signer.

— Là n'est pas la question, dit Julien en souriant. Je n'ai peut-être pas été assez clair. Il faut que quelqu'un atteste qu'il vous connaît. Ce n'est qu'une formalité. Ensuite, vous pourrez venir déposer ou retirer de l'argent toute seule selon vos besoins.

— C'est bien, je vais suivre vos règles, car je veux faire profiter mon argent.

— Je vous y encourage, madame Cormier. Cent vingt dollars, c'est un très bon montant à déposer. Il y a bien des familles qui ne disposent pas d'autant. Vous pourriez même acheter une maison de colon avec une somme pareille. Je croyais que vous aviez été volée par un truand dans le petit bois derrière la gare!

— Environ une dizaine de piastres, pas plus. J'ai sauvé le reste.

— Bon, je remplis ce formulaire et j'y inscris bien cent vingt piastres, que vous allez me remettre en coupures du Dominion?

— Nous irons jusqu'à cent cinquante, dit Kate. Nous en profitons pour ajouter les gages de ce mois-ci de madame Cormier.

— Trente dollars par mois logée et nourrie? s'étonna Julien. C'est vraiment très généreux!

— Nous la payons vingt, mais, lorsque nous avons magasiné pour acheter une machine à coudre, Graziella m'a prêté dix dollars pour quelques marchandises chez les Petit.

— Bon, nous allons compter ensemble cet argent, proposa Julien en acceptant la liasse.

En détaillant chaque coupure, il s'écria :

— Des cinquante! On en tient quelques-uns dans nos coffres, mais nos pauvres petits travailleurs ne viennent pas en déposer souvent.

— Ce cinquante-là, c'est un cadeau de mon père, déclara Graziella en le pointant du doigt. Je veux que vous en preniez bien soin.

Julien remarqua la main délicate qui paradait devant ses yeux. La peau avait l'air douce, mais le bout des doigts était durci par l'aiguille cent fois passée et repassée dans l'ourlet. L'annulaire montrait même une plaie anodine en voie de guérison.

— Nous allons en prendre bien soin, ne vous inquiétez pas, répliqua monsieur Doucet en riant sous sa moustache, moins touffue que celle de Timothy.

Pendant cette conversation, ce dernier avait occupé ses doigts à rouler vers le haut les extrémités de la sienne en ne perdant pas une seule réplique. Il prit la parole.

— Je suis bien content que les affaires de notre dame de compagnie soient réglées. Il ne faut jamais laisser traîner les choses. Pour ma part, je reviendrai une autre fois mettre les miennes à jour avec vous.

— Très bien, quand vous voudrez, convint le gérant de banque.

Trop contente de se sentir importante comme elle en avait mille et une fois rêvé, Graziella les coupa d'une voix ferme :

— Monsieur Davis m'a dit que je pourrais acheter des parts.

— Nous en discuterons plus tard. Pour l'instant, je puis placer vos cent cinquante piastres, à six pour cent d'intérêts composés.

— Ce qui veut dire que, chaque mois, vous allez recalculer le capital en y ajoutant les intérêts?

— Je vois que vous êtes bien informée.

— J'ai connu quelqu'un qui prêtait de l'argent à intérêts composés. Il me demandait parfois de faire les calculs pour lui, quand il avait trop d'ouvrage, parce qu'il savait que j'avais appris à l'école. À la fin du mois de novembre, je vais avoir cent cinquante piastres et soixante-quinze cents, qui seront remplacés, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'année, avança-t-elle après un calcul mental rapide.

— C'est bien cela. Vous êtes certaine que vous ne voulez pas vous en garder un peu?

— J'ai déjà ce qu'il me faut pour acheter le tissu de ma robe de soirée.

— Ce sera un plaisir de vous voir, Timothy et Kate, cette année, au banquet des Dubuc.

— Oui, nous avons manqué le dernier. Maintenant, je suis en grande forme, même en sachant qu'Henry va s'enrôler.

— Henry va s'enrôler?

— Je vous le dis parce que vous êtes un très bon ami et je sais que vous ne sèmerez pas la nouvelle dans toute la ville.

Kate constata que Sarah était restée discrète, même avec son mari, et que Paule n'avait pas colporté. Avait-elle peur que ses commérages se retournent contre elle?

— Je réglerai les affaires d'Henry en même temps que les miennes quand je viendrai vous rencontrer, déclara Timothy.

— Maintenant que nous savons ce que nous voulons, il ne reste qu'à signer ces papiers et je dépose l'argent dans le coffre. En passant, madame Cormier, vous possédez un très beau cheval qui rend fous tous les jeunes hommes de la ville. Mon Sébastien en particulier. Est-il à vendre? Je serais acheteur.

Graziella n'avait jamais entendu parler de l'aîné des Doucet. S'il tenait de ses parents, il devait être un très beau et gentil garçon.

— Je suis trop attachée à Enfer pour me séparer de lui, affirma-t-elle en griffonnant son nom au bas du formulaire.

Pendant que Timothy signait comme garant, Kate s'empressa de dire :

— Enfer remplacera un jour notre Cyrus qui se fait vieux.

— Écrivez cela dans votre livre de comptes, au cas où vous changeriez d'idée, madame Cormier, suggéra Julien. Je connais un jeune homme qui en prendrait bien soin.

— Je ne changerai pas d'idée. Merci beaucoup, monsieur Doucet.

Elle lui tendit une main énergique.

— Merci à vous trois et continuez votre beau travail de couturière en plus de celui de dame de compagnie, madame Cormier. Je ne doute pas que vos projets se concrétiseront un jour. Et bon magasinage!



Sur la rue Racine, devant la cathédrale quasi ressuscitée de ses cendres, Timothy quitta les deux femmes, prétextant qu'il voulait profiter de son après-midi pour fumer son cigare les pieds sur le tabouret, ainsi que pour lire le journal et peut-être bien un bon livre avant le thé de quatre heures. Kate promit de ne pas être longue; elle voulait profiter des courtes vacances de son mari pour être auprès de lui.

Le magasin général subissait l'achalandage du vendredi après-midi. Monsieur Petit, la pipe pendante à la bouche, répondait à celle-ci ou à celui-là en même temps, comme Graziella l'avait déjà remarqué chaque fois qu'elle était venue à cet endroit. Il salua les deux clientes et revint à Paule Gendron qui caressait une pièce de satin à grosses fleurs sur le comptoir. Elle évita de regarder Kate et Graziella et demanda :

— Comme ce n'est que du trente-six de largeur, combien m'en faudrait-il de verges pour une robe de circonstance?

— Moi, je suis pas trop bon dans ça. D'habitude, c'est ma femme qui répond pour ces choses-là, mais, après-midi, elle a été obligée de rester auprès de notre petit François qui a manqué l'école à cause de la fièvre.

— Mon Edmond aussi fait de la fièvre. C'est ma servante qui est auprès de lui, fit-elle en agitant de gauche à droite la plume de sa capeline. J'espère juste que toute la famille n'y passera pas. L'automne, les maladies contagieuses sont bien terribles... Bon, je reviendrai quand votre femme sera là

— Je pourrais vous aider, madame, si vous le voulez, offrit Graziella en avançant vers elle. J'ai de l'expérience en couture.

— Je ne vous connais pas, madame! Comment pourrais-je me fier à votre jugement?

Paule n'avait pas encore digéré le dernier thé chez les Davis, malgré les concessions qu'elle s'était promis de faire pour amadouer Graziella. Elle n'était pas du genre à se laisser éconduire sans mot dire.

— C'est peut-être parce que je porte un chapeau et un manteau de deuil, que vous ne me reconnaissez pas!

— Voyons, madame Gendron, tout le monde dans la ville connaît la dame de compagnie de madame Davis qui est juste là, près de l'étagère. Faites-moi pas accroire que vous les avez pas vues entrer, toutes les deux! intervint monsieur Petit, le regard ombragé derrière son lorgnon.

— Non, j'étais trop concentrée sur cette belle pièce de satin, répondit Paule de ses lèvres charnues en caressant le tissu.

Un rouleau de crêpe de laine dans les mains, Kate la salua.

— Bonjour, Paule. Je suis désolée pour votre petit Edmond. La maladie d'un enfant est toujours éprouvante.

— Merci, Kate. Je m'excuse de ne pas vous avoir reconnue. Vous avez raison, la maladie est éprouvante. Je comprends toute la peine que vous avez eue. Vous disiez, madame Cormier...

— À votre place, je choisirais ce crêpe uni que ma patronne a dans les mains, suggéra Graziella en lui adressant un regard interrogateur.

Paule riposta d'une voix sèche, soulignée par un coup d'œil sombre à l'adresse de son interlocutrice :

— Je ne me permettrais pas d'enlever ce tissu à mon amie Kate.

— Non, allez, si ce tissu vous plaît, je vous le laisse volontiers, concéda madame Davis.

Avant d'avoir pu réfléchir à ce qu'elle disait, Graziella laissa tomber :

— De plus, la couleur est discrète et donne une impression d'amincissement.

La femme Gendron prit mal la remarque.

— Lorsque vous aurez fait votre devoir en mettant six beaux enfants au monde, on s'en reparlera, madame Cormier. Vous auriez dû me voir avant mon premier.

Kate adressa un regard inquiet à Graziella, qui s'empessa d'ajouter, le menton en l'air :

— Je n'ai pas voulu vous offenser, madame Gendron. La preuve, je compte accepter l'invitation de votre fils Alphonse, au sujet du banquet des Dubuc. Si vous le permettez, nous allons sortir ensemble dimanche et j'en profiterai pour lui donner ma réponse en personne.

Les curieux commençaient à se regrouper autour d'elles. Deux dames qui riaient sous cape se firent un clin d'œil. La partie serait intéressante et juteuse.

Outrée, Paule renonça derechef à ses bonnes résolutions. Elle affirma sur un ton autoritaire :

— Mon plus vieux ne m'a pas dit ça, qu'il voulait sortir avec une veuve.

Devant le ton qui montait et les sangs qui s'échauffaient, Kate intervint pour éviter le scandale.

— Je suis d'avis que ces deux jeunes gens formeront un beau couple au banquet. Même si ma dame de compagnie est en deuil, je crois que personne ne verra d'un mauvais œil qu'Alphonse l'accompagne.

— Vous avez raison, madame Davis, opina Graziella, calmée. Madame Gendron, si l'intention d'Alphonse reste la même et que vous acceptez, vous pouvez lui dire vous-même sans délai que je l'accompagnerai. Si vous ne changez pas d'idée pour ce tissu, il vous en faudra un bon six verges. Vous devrez compter trois longueurs des épaules au sol en tenant compte du sens du satin et des fleurs.

— Merci pour votre conseil, madame Cormier, se radoucit la dame. Madame Davis, si vous ne prenez pas le crêpe marine, je vais m'en faire tailler six verges.

Elle se disait que le plan qu'elle avait élaboré avait fonctionné différemment de ce qu'elle avait prévu, mais que le résultat était le même : son fils accompagnerait cette fille au banquet, qui n'aurait pas le choix de mettre un terme à ses reproches.

— Non, allez, ma chère Paule. Nous sommes ici pour madame Cormier. J'ai déjà ma toilette. Nous allons fureter dans ces étagères. Graziella, il y a certainement un tissu qui conviendra. Pour ma part, je ne verrais pas d'inconvénient à ce que vous choisissiez une couleur plus gaie que le noir malgré votre deuil. En fait, vous n'avez pas été mariée si longtemps et il est même conseillé de se remarier assez rapidement, parce que notre région a besoin des bras de nombreux enfants, nous le savons tous. Même votre évêque le conseille fortement.

— En parlant de notre évêque, vous ne lui avez pas rendu visite, dernièrement, madame Cormier? dit le marchand derrière le comptoir en étirant le cou vers les deux femmes. Une visite à notre évêque, c'est pas de la petite bière. Je gagerais que c'était pour vous promettre la bénédiction papale de notre nouveau pape!

— C'était une visite de courtoisie. Il ne m'a pas promis de bénédiction papale. Mon père le connaît très bien pour l'avoir déjà conduit de paroisse en paroisse, alors qu'il administrait la confirmation, et...

— Votre père est un qui? la coupa le marchand.

— C'est un Angers, laissa échapper Graziella.

Une fois de plus, elle s'apercevait qu'elle avait du chemin à faire pour tenir sa langue, et une légère inquiétude la gagna. Pour se rassurer, elle se dit que c'était une belle occasion de claironner haut et fort ce que croyaient quelques personnes. Ce premier nom donné aux religieuses de l'orphelinat pourrait rendre sa situation plus confortable. Qui, à Chicoutimi, savait qu'elle n'était pas une Angers, mais une Cormier de naissance, à part Kate, Timothy, Claire, son père et l'évêque, qui était tenu à la discrétion par le secret de la confession? Elle respira d'aise.

— Je trouve pourtant que, même si votre père l'a déjà conduit de paroisse en paroisse, c'est pas une raison pour notre évêque, qui est bien occupé, de prendre du temps pour vous recevoir.

— Lorsque vous m'avez coupé pour me demander le nom de mon père, j'allais vous dire que mon mari est né dans le comté de Bellechasse, comme monseigneur Labrecque qui a connu ses parents. Il voulait m'offrir ses condoléances.

Graziella, qui s'était pourtant promis de dire toujours la vérité à l'avenir, s'enfermait d'un mensonge à l'autre. Quelle idée elle avait eue de montrer ses connaissances devant ce marchand! Il avait l'air de vouloir étirer la conversation malgré les clients qui commençaient à faire la file derrière Paule Gendron, laquelle faisait semblant de ne suivre que les mains de monsieur Petit sur les ciseaux, alors qu'elle était manifestement tout ouïe.

— Vous êtes pas mal connaissante, ma petite dame.

— C'est pour cette raison que je l'ai engagée comme dame de compagnie, rappliqua Kate.

— Ouais, ce n'est pas tout le monde qui peut se payer une dame de compagnie à part les Anglais fendants ou les Guay pis les Dubuc, parmi les Canayens. Je parlais pas de vous autres, les Davis, vous êtes de bons Anglais...

— Prenez attention à ce que vous dites! Nous sommes aussi de bons clients, dit Kate en riant.

— Y faut ben faire des farces, parce que la vie serait bien trop plate sans ça!

Il s'adressa aux quatre personnes qui attendaient en file, bien heureuses d'avoir du sensationnel à raconter pour commencer la fin de semaine.

— Allez, vous autres, mettez vos effets sur le comptoir, j'ai fini avec madame Gendron.

En remettant le paquet de papier brun à sa cliente, il ajouta :

— Vous allez être bien belle, dans ce crêpe bleu marine, madame Paule.

Digne et la tête haute, la femme sortit dans les oscillations de l'éternelle plume qui ornait sa capeline ornée de pierreries. Graziella se demanda si elle l'enlevait pour dormir.



Les deux complices se dirigeaient vers l'orphelinat en marchant tranquillement. Elles profitaient du redoux qui réchauffait autant les cœurs que les corps avant l'arrivée des grands froids et de la neige. Kate pensait à la rencontre chez le marchand général.

— Graziella, dit-elle, je suis contente! Vous avez pu garder votre sang-froid devant Paule. C'est ce que vous deviez faire.

— Je crois plutôt que c'est votre petit grain de sel qui a fait la différence. Quant à moi, j'étais bien partie pour en dire plus qu'il fallait.

— Oui, j'ai bien vu que le sang vous montait à la tête.

— Que pensez-vous de ma gaffe?

— Que vous ayez déclaré être une Angers?

— Je n'en suis pas fière. Ça a été plus fort que moi. Depuis que mon père m'a dit que, dans la région, deux Cormier mariés ensemble, c'est peu plausible, je suis inquiète.

— Il y a quand même une concordance avec le nom que vous avez donné aux religieuses.

— Bon, j'arrête de me culpabiliser. Pourquoi m'en ferais-je plus que tous les pionniers qui ont changé de nom un jour ou l'autre?

— J'ai aussi mes torts. J'ai voulu vous aider en vous suggérant de vous inventer un mari. N'oublions pas que la vie d'un enfant est en jeu. Ne pensons qu'à notre bonne intention. Je suis certaine que tout va s'arranger pour le mieux.

— Merci. J'ai beaucoup à apprendre de vous. Si un jour je réussis à concrétiser mes projets, je vous devrai une fière chandelle. J'aime bien ce soleil qui plombe en plein début de novembre.

Elle avait pris un ton de voix triste.

— On dirait que vous regrettez quelque chose...

— J'ai juste pensé que je n'aime pas le mois des morts.

— C'est quand même le mois qui prépare la fête de Noël.

— Noël dernier a été marquant dans ma vie...

Graziella pensait au premier contact physique qu'elle avait eu avec son amant. Après le réveillon, en voulant aider madame Lucia à regagner sa chambre, elle avait trébuché et s'était retrouvée contre la poitrine d'Hubert, qui voulait lui donner un coup de main.

— Le prochain sera plus beau, je vous le jure. Peut-être vous fiancerez-vous avec Alphonse Gendron!

Kate eut un rire cristallin.

— Je suis sérieuse, je vais jouer à sa blonde au banquet des Dubuc.

— Vous ne trouvez pas que cela va limiter les invitations à danser que vous pourriez avoir? Antoine va sûrement continuer à tourner autour de vous.

— Non, j'ai décidé : advienne que pourra, maintenant.

— Nous sommes devant l'orphelinat. Voulez-vous arrêter avec moi, ou si vous préférez vous débarrasser de ces paquets à la maison en avertissant mon Timothy que je vais être un peu en retard?

Elle se dirigea vers la plus vieille partie de l'édifice, celle qui avait abrité à l'origine l'hôpital de la marine.

— Je vais être brave. J'arrête avec vous. Je veux toujours retourner dire merci aux religieuses qui m'ont soignée. Et puis, je voudrais voir de plus près le petit orphelin toujours retiré au fond de la cour.

— C'est le petit Pascal. Il a six ans. J'ai déjà pensé à l'adopter.

— Pourquoi avez-vous changé d'idée?

— C'était juste avant la mort d'Alicia. Après, j'étais tellement défaite que je ne me sentais pas la force de prendre soin d'un enfant de quatre ans. J'ai plutôt choisi de lui rendre visite et de veiller sur sa santé avec les religieuses. Montons! Vous déposerez les paquets dans la petite salle à côté de la porte.

Graziella avait le cœur battant. Elle examinait cette maison qui l'avait accueillie après son agression. Si Kate ne l'avait pas invitée dans le train entre Saint-Joseph et Jonquière, en ce moment même, elle y serait cuisinière. Devait-elle remercier le Seigneur ou sa débrouillardise? La chance et le hasard avaient été pour beaucoup dans son cheminement. Son destin se dessinait jour après jour, grâce au petit être qui grandissait dans son ventre. Elle eut hâte de le sentir bouger. En songeant que sa mère n'avait pas éprouvé un sentiment pareil, elle s'attrista pour elle.

Dans le hall étroit, Kate attrapa la clochette sur le bord de la fenêtre. Le pas traînant de sœur Marie-des-Anges s'accorda aux ding ding qui se répandaient dans l'air. Son sourire éclaira soudain la place.

— Madame Davis! Nous ne vous attendions pas aujourd'hui!

— Oui, je sais, mais je viens prendre des nouvelles.

— Mais c'est madame Angers! s'exclama-t-elle en plissant les yeux et en les promenant de haut en bas sur Graziella.

— Oui, c'est bien moi. Je tenais absolument à venir vous remercier de vive voix une fois rétablie.

— Vous avez l'air bien en santé! Comment va votre grossesse? Parce que nous avons entendu dire que vous portiez un enfant.

— Merci de vous en réjouir, ma mère.

— Vous savez, ma fille, j'ai vu bien des choses dans ma vie. Lorsque je vois qu'un enfant naîtra dans l'amour et qu'il sera entouré par des personnes responsables, je ne puis faire autrement que de remercier le bon Dieu.

— Pour répondre à votre question, je vais très bien. Je n'ai pratiquement plus de nausées et j'ai beaucoup d'énergie grâce à vos bons soins et à ceux de madame Davis.

Elle adressa à Kate un regard reconnaissant.

— Votre patronne est une bonne personne, meilleure que bien de nos catholiques!

— Pas tant de compliments, ma sœur! Que fait mon petit Pascal?

— C'est un garçon bien triste! Il est dans la grande salle. Je dois vous dire que nous en avons quelques-uns qui ont de la fièvre.

— On a dit la même chose au magasin général. Le docteur Riverin s'est-il prononcé?

— Pas encore.

— Je suis bien immunisée contre les maladies infantiles. Je prends le risque.

— C'est comme vous voulez... J'aimerais mieux que madame Angers reste ici, vu qu'elle attend un enfant.

Graziella ouvrit grand les yeux sur la trentaine de jeunes entre trois et huit ans, guidés par de plus vieux dont l'âge allait jusqu'à douze ans. L'atmosphère était agréable et paisible.

— Il y a la salle des bébés. Celle-là est plus bruyante. Je vous la ferai visiter une prochaine fois.

Graziella examinait Kate qui s'avavançait doucement vers Pascal. Il lui sauta aussitôt dans les bras et elle lui bécota les joues.

— D'habitude, commenta la religieuse, nous ne permettons pas ce genre de démonstrations. Les enfants dont nous sommes responsables doivent apprendre à devenir forts et à subvenir à leurs besoins par eux-mêmes.

— Pourquoi ces petites victimes n'auraient-elles pas droit à un peu d'affection, ma sœur? Elles n'ont pas demandé à naître. Elles sont le fruit d'égarements dont elles subissent les conséquences.

— Je pourrais dire que vous raisonnez admirablement, s'il n'y avait le commandement de Dieu qui dit : « Œuvre de chair ne désirera qu'en mariage seulement. » C'est notre religion et nous devons la suivre si nous voulons être sauvées. En outre, le déshonneur retombe sur la famille et la paroisse de la jeune fille qui ne suit pas ce commandement rigoureusement. Vous le savez...

— Ma sœur, sauf votre respect, Jésus a dit : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. » Et il a pardonné à Marie-Madeleine. Le Fils est donc moins sévère que le Père?

— Madame Angers, je vois que vous avez réponse à tout. N'auriez-vous pas tendance à trouver des arguments qui font votre affaire?

— Je n'ai pas le choix de survivre. Je suis un peu comme ces orphelins qui auront à se débrouiller dans la vie. Vous savez, je vis loin de mes parents et il m'est impossible de penser à avoir le soutien de ma mère.

Graziella pensa néanmoins que son sort était plus avantageux que celui des filles qui accouchaient en secret, loin de leurs parents, dans la plus parfaite confidentialité, et qui se séparaient de leur bébé juste après l'avoir mis au monde, sans l'avoir vu la plupart du temps...

— Et le père de votre enfant?

— Il est mort.

— C'est ce que vous dites, mais nous avons de sérieux doutes à ce sujet. N'êtes-vous pas plutôt la jeune fille qui devait venir travailler ici, à la cuisine? Ne nous avez-vous pas donné le faux nom de Marguerite Angers?

Voilà qu'on lui remettait une fois de plus sur le nez ses erreurs bien intentionnées, alors qu'elle venait juste de penser qu'elle s'en était tirée plutôt habilement. Y aurait-il toujours quelqu'un quelque part pour la confronter à ses contradictions?

— En supposant que vous ayez raison, ma sœur, dites-moi ce qui est le mieux : un enfant élevé par sa mère qui travaille pour lui donner le meilleur en mentant un tout petit peu, ou un petit Pascal qui cherchera toute sa vie sa vraie mère s'il n'est pas adopté? Il ne recherchera pas son père en premier, mais sa mère. Eh bien! le mien saura qui je suis. Il mettra un nom et un visage sur celle qui lui aura donné le sein, qui l'aura emmailloté et bécoté.

— Vous vous exprimez bien et vous savez défendre vos idées. J'en suis surprise, étant donné votre jeune âge.

— Merci du compliment, ma sœur! La vie m'a appris, même si je suis jeune... Je crois que je ferais mieux de m'en aller. Je reviendrai un autre jour.

— Votre visite nous a fait plaisir. J'ai aimé converser avec vous.

— Mes enseignantes étaient des sœurs du Bon-Conseil. Je me suis toujours demandé pourquoi une jeune fille choisissait d'entrer au couvent.

— Vous savez, ajouta la religieuse après une hésitation, pour une jeune fille comme moi qui aimait le monde, de se cloîtrer pour l’amour de Dieu était une bien grande décision.

Graziella ne put déceler dans sa voix si elle regrettait d’avoir refusé la chance d’enfanter ou si elle était certaine d’avoir choisi la bonne voie. Ou bien s’agissait-il d’une fille-mère qui était entrée en religion après avoir donné son enfant en adoption? De consacrer sa vie à Dieu pouvait être une façon de se racheter à ses yeux.

Mère Marie-des-Anges n’était pas une de ces religieuses rabougries qui ne juraient que par l’application des règles de l’Église sous la menace constante de l’enfer. Sa voix et ses paroles vivaient d’une note de compréhension et d’ouverture qui ressemblait à celle que Graziella retrouvait chez Kate.

— Vous dites que les augustines sont cloîtrées? Il me semble que ma patronne m’a dit que vous donniez des soins à domicile et que vous alliez quêter dans les villages pour soutenir votre monastère et vos œuvres.

— Nous sommes bien des sœurs cloîtrées. Cependant, les mères fondatrices ont mis sur pied une communauté de sœurs tourières. Ce sont elles qui font le travail dont vous parlez.

— « Tourière », qu’est-ce que ça veut dire?

— Ce sont des religieuses converses, c’est-à-dire affectées aux travaux manuels. Elles sont aussi chargées des relations avec l’extérieur du cloître.

— Je ne vois pas où est le mérite de rester cloîtrées pour vous. Vous en auriez autant en faisant ce que font les sœurs tourières. Mais ce sont votre affaire et vos règles. Il y en a partout, des règles, même dans les banques.

— Les commandements de Dieu et de l’Église sont les phares qui nous conduisent au ciel, dit la sœur avec l’expression de quelqu’un qui n’y avait pas toujours cru.

— Mère, vous devez savoir qu’il y en a quelques-uns qui sont plus difficiles à suivre que d’autres. Leur lumière est plus faible pour les marins qui luttent contre la tempête.

— Même si elle est faible, ils peuvent s’y fier.

— Vous avez raison; je vais y réfléchir tout en marchant jusqu’à la maison. Vous m’avez fait du bien.

— Madame Davis s’en vient justement. Une autre fois, nous vous ferons visiter la pouponnière.

— Que leur donnez-vous à manger, à ces enfants?

— Nous cuisinons avec les dons qui nous sont faits; nous élevons aussi des poules et nous entretenons de grands jardins qui nous fournissent en légumes.

— C’est une lourde tâche! Lorsque je le pourrai, comme ma patronne, je ferai des dons à votre œuvre.

— Merci bien! Quel âge avez-vous, exactement?

- Dix-sept ans.
- Je vous en aurais donné beaucoup plus.
- Je me sens comme si j'en avais dix de plus. J'aime mieux côtoyer les gens plus âgés.
- Vous êtes l'aînée, je suppose.
- L'aînée de deux filles.
- Vous n'avez donc pas grandi avec des jeunes. Vous étiez surtout avec de grandes personnes.
- C'est probablement pour ça que je me sens plus vieille.
- Priez. C'est bon pour aider à régler les problèmes de toutes sortes.
- Je trouve que je n'ai pas de gros problèmes quand je me compare à ces enfants.
- La prière est tout de même de bon conseil.
- Je ne promets pas de réciter le chapelet à genoux. Je vais plutôt visiter ces orphelins de temps en temps. Je crois que ce sera plus méritoire.

— Vous avez raison.

Elle s'adressa à Kate qui les avait rejointes.

— Madame Davis, j'ai été inconsciente! Je le regrette. Je n'aurais pas dû vous permettre d'entrer dans cette salle. Je n'ai pas réalisé immédiatement que vous auriez des contacts avec votre dame de compagnie. Tant que le médecin ne se sera pas prononcé, mieux vaut être prudente. Je vous conseille donc de prendre les mesures d'hygiène appropriées.

— N'ayez crainte; je suivrai votre conseil!

— À la prochaine, ma sœur, dit Graziella en reprenant ses sacs.

Les mains enfoncées dans les larges manches de sa tunique, la religieuse les suivait dans le cliquetis du chapelet qui se balançait à sa ceinture de grosse corde tressée.

— Prenez soin de vous, mon enfant. Madame Davis, soyez prudente.

— Merci, je vous serai toujours reconnaissante de m'avoir accueillie, ajouta Graziella.

Elle quitta en se disant que, si la terre était peuplée de personnes aussi douces, généreuses et discrètes, la paix régnerait sur le monde. Le cœur léger, elle marcha un peu en retrait de Kate jusqu'à la maison, sous les rayons du soleil qui réchauffaient leur visage.



Assise sur son lit dans sa posture habituelle, Claire tenait sur ses genoux *La Belle et la Bête*.

— Voyons, qu'est-ce qu'elle fait, la belle Graziella? dit-elle tout haut. Ah oui, je comprends, elle doit espionner, l'oreille collée à la cloison de la salle de bain. Quelle chipie,

d'épier monsieur et madame comme ça! Henry, que fais-tu en ce moment? Si j'étais aussi hardie que Graziella, je prendrais le bateau et j'irais te retrouver. Comme ces Françaises dont tu parlais dans ta lettre, je participerais à la guerre à tes côtés. Je serais prête à mourir sur le champ de bataille dans tes bras, criblée de balles. Je n'ai que ta photo et un bonjour spécial au bas d'une lettre adressée à tes parents. Vas-tu m'en écrire une à moi toute seule? Je pourrais la lire, maintenant.

Elle quitta le lit quelques instants et revint s'y étendre de tout son long sur le dos, la photo d'Henry collée à sa joue. Sa poitrine se gonflait et la vitre du cadre se réchauffait sous la pluie de ses larmes. Il était le Beau et elle était la Bête.

Graziella entra sans frapper et surprit le chagrin de son amie. Elle eut aussitôt le sentiment de commettre une indiscretion. Claire avait besoin d'un moment d'intimité. Sans faire de bruit, elle se retira dans sa chambre, fit sa toilette et, soudain accablée par la fatigue de cette semaine éprouvante, elle se glissa sous les couvertures et s'endormit.

Chapitre 19

Graziella s'était levée de bonne humeur, en pleine forme. La longue nuit de sommeil qu'elle s'était octroyée lui avait fait le plus grand bien. Après qu'elle aurait fini de soigner les animaux, elle avait l'intention de tailler sa nouvelle robe en respectant à la lettre le modèle qu'elle avait dessiné dans son cahier. Elle connaissait ses mesures malgré le léger surplus de poids que la maternité lui infligeait.

Soudain, elle s'avisa qu'on était samedi. Elle espérait ne pas se retrouver face à face avec Alphonse Gendron, qui pouvait bien profiter de cette journée de congé pour s'amener à l'écurie avant le réveil de la maisonnée, de la même manière qu'il se le permettait le soir après souper. Une autre préoccupation la troublait : comment allait-elle amener le sujet qu'elle avait en tête pour le faire accepter de ses patrons?

La veste de Timothy passée par-dessus sa robe de nuit et chaussée des bottes trop grandes du patron, elle soufflait à l'oreille qu'agitait Enfer en levant le museau :

— Tu es le plus beau cheval de la terre. Tu aimes que je te brosse comme ça? Tu sais, monsieur Doucet, il voulait t'acheter. Bien sûr, j'ai refusé.

L'animal avait l'air de comprendre les propos de sa maîtresse, qu'il approuvait tantôt d'un mouvement des oreilles, tantôt en émettant un bref grognement, tantôt encore en piaffant ou en remuant la queue. Ses réactions encourageaient Graziella à poursuivre la conversation.

— Ce matin, j'ai une nouvelle à t'apprendre, mais avant il va falloir que tu te tiennes au moins six secondes sur tes pattes de derrière quand je vais te dire : Enfer, fais le beau! Il faut vraiment que tu sois le plus beau, que ta crinière et tes flancs soient bien brossés.

En reconnaissant le son qui le commandait ordinairement, l'animal fit mine de se dresser.

— Non, j'ai dit tantôt! Cyrus, qu'est-ce que tu en dis? J'ai raison, ou pas? Dans la vie, il faut gagner sa croûte en faisant le beau ou la belle...

Le voisin de stalle tourna la tête vers elle en clignant ses yeux glauques. Soudain, il se mit à piétiner. Au même moment un froissement de pas sur la paille attira l'attention de

Graziella. Elle crut que c'était Alphonse.

— Bonjour, Graziella!

La jeune femme sursauta et laissa échapper la brosse par terre. Une autre main la ramassa en touchant la sienne.

En levant les yeux, elle salua l'homme qui se trouvait en face d'elle :

— Bonjour, monsieur, répondit-elle, gênée de ce contact surprenant avec son patron.

— Excusez-moi, je n'ai pas voulu vous faire peur.

— Ce n'est pas grave, monsieur, dit-elle, les yeux baissés vers le tapis de foin à ses pieds.

— C'est vraiment un beau cheval que vous avez là! J'en suis surpris chaque fois que je le vois. Un pareil pur-sang, c'est rare.

Comme il parlait trop vite, elle demanda :

— Vous dites?

— Je dis qu'Enfer est un beau cheval, prononça-t-il du mieux qu'il le put. Vous avez eu raison de refuser l'offre de Julien Doucet.

— En plus d'être beau, il est intelligent.

L'animal s'introduisit dans la conversation avec un hennissement sonore en secouant la tête et en faisant aller sa queue dans l'air.

— Enfer, ce n'est pas le temps de faire le beau. Tantôt, j'ai dit!

— Vous lui montrez à faire des finesses?

— Il commence à être pas mal bon. Je ne m'attendais pas à vous voir ici ce matin.

— Avant le *breakfast*, j'ai voulu venir vérifier les fers de Cyrus. Je vais probablement l'atteler pour aller à Kénogami dimanche.

— Vous avez l'idée de nous emmener toutes les trois dimanche et non lundi? s'écria-t-elle d'une voix réjouie.

Cette éventualité concordait avec l'une des idées qui la chatouillaient depuis son réveil. Elle avait pensé atteler Enfer pour cette escapade de quelques jours. De cette manière, elle pourrait le présenter à la famille Angers. Si Alexis n'était pas à la guerre, il voudrait sûrement se mesurer à lui.

— Oui, vu que la température est belle et que, lundi matin de bonne heure, j'ai une urgence à régler.

— J'espère que vous n'avez pas coupé votre horaire de travail juste pour venir à la Banque Nationale avec moi!

— Non, ne soyez pas mal à l'aise, c'est un hasard. J'ai déjà exposé mes raisons à l'heure du lunch hier.

— Un hasard qui m'a bien servie.

— Vous êtes vraiment très drôle avec ma veste passée par-dessus votre robe de nuit.

— Je m'excuse, mais madame m'a dit que je pouvais mettre cette vieille veste pour soigner les chevaux, se justifia-t-elle.

— Pourquoi appelez-vous ma femme, madame, ce matin, quand je sais que vous l'appellez Kate dans l'intimité?

— C'est un peu gênant devant vous.

— Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous appeliez ma femme par son prénom. De plus, vous pourriez m'appeler Timothy, je n'y verrais pas de faute.

— Je n'oserais jamais! s'exclama-t-elle, convaincue.

— Puisque vous êtes devenue l'amie de votre patronne, comme c'est souvent le cas des dames de compagnie, vous pouvez très bien devenir l'amie de votre patron également. J'ai appris à vous connaître et vous faites beaucoup de bien à ma femme. Kate m'a répété ce que vous lui avez dit au sujet d'Alicia. Vous ne voulez pas remplacer notre fille qui a une place spéciale dans notre cœur?

— Merci, monsieur, dit-elle dans un hochement de tête.

— Timothy, Timothy.

— Merci, Timothy, répéta-t-elle avec le même mouvement du chef.

— Pas nécessaire de me saluer chaque fois, fit-il en riant.

— J'avoue que j'avais eu une idée que je voulais confier à Enfer, mais je voulais qu'il fasse le beau avant.

— Est-ce que je vais avoir droit à cette fameuse idée?

— Vous la connaissez déjà, vous avez déjà eu la même.

— Ah oui, comment cela?

— C'est un peu la raison pour laquelle vous êtes venu vérifier l'état des fers de Cyrus, expliqua Graziella. S'ils sont trop usés pour faire l'aller-retour entre Chicoutimi et Jonquière, il pourrait se blesser. L'infection pourrait se mettre dans les plaies et, comme il n'est pas jeune, il pourrait même en mourir. Enfer a des fers neufs cloués à ses sabots bien solides et je pourrais aller le présenter aux Angers. C'est mon plus cher désir depuis que mon père me l'a livré ici, à Chicoutimi.

L'homme l'écoutait patiemment et semblait l'approuver. Soudain, un détail frappa Graziella.

— Il y a juste un petit problème.

— Oui, lequel?

— Depuis notre visite à l'orphelinat hier, vous savez que j'évite madame à cause de l'épidémie de fièvre.

— Même si Kate a transporté le microbe, demain, il n'y aura plus de danger. La période d'incubation dure entre deux et cinq jours et elle a pris des précautions dès son arrivée. Je ne

suis donc pas contagieux non plus.

— Je ne pourrai quand même pas l’approcher aujourd’hui. C’est difficile...

— Je sais. Mais demain, dimanche, tout danger sera écarté. Nous attellerons Enfer et nous partirons tous les quatre après le dîner.

Impatient, Enfer fit claquer son sabot antérieur droit sur les planches de bois espacées garnies de paille.

— Excusez-moi, mais je pense qu’Enfer est prêt à faire le beau, puisqu’il connaît le secret. Il doit aussi avoir hâte de se délier les pattes. Une bonne trotte va lui faire du bien.

Graziella se plaça en face de la bête et, en levant lentement ses deux bras en l’air, elle commanda :

— Enfer, bon cheval, fais le beau!

L’équidé s’exécuta. Sa maîtresse compta jusqu’à huit. Lorsqu’il ramena ses deux sabots sur le sol, il poussa un long hennissement de satisfaction.

— Bon cheval! le complimenta Graziella en lui administrant un baiser bruyant sur le museau. Tu as fait huit secondes, deux de plus que ce que je t’ai demandé.

— Il a aussi beaucoup d’affection pour vous, remarqua Timothy.

— Il mérite que je l’aime. Il est fidèle et honnête, bien plus que bien du monde que je connais.

— Vous voulez parler du père de votre enfant?

— Oui, et de bien d’autres personnes...

— Je vois... Il est impossible de ne pas vous remarquer, Graziella. Hier, à la banque, vous avez fait preuve d’une maturité et de connaissances surprenantes. Excusez mon indécence, mais je vous ai observée, alors que vous marchiez dans la rue. Les hommes se retournent sur votre passage. J’ai entendu jusqu’à mon travail à Jonquière le récit de vos prouesses sur votre cheval. Au début de ce ^{xx}^e siècle, les femmes sont à peine acceptées comme cavalières. C’est un domaine qui appartient aux hommes. Et vous avez eu l’audace d’entrer dans notre domaine devant la population. Malgré tout, je trouve que vous êtes remarquable, avec un bémol, toutefois; vous savez déjà où cela peut vous mener?

— J’ai bien promis de suivre les conseils de madame Kate. Je porte maintenant un manteau et un chapeau noirs.

— Permettez-moi de vous dire que vous paraissez encore plus élégante. Cependant, dans le bleu prononcé, vous étiez flamboyante. Un peu trop pour une jeune veuve sans doute! Mais c’est Alphonse qui va être heureux que vous l’accompagniez au banquet!

Graziella regarda vers l’endroit où elle était tombée par déception dans le piège du jeune puceau. Comme il rôdait souvent dans les parages, depuis, elle se dit que son séjour à Kénogami permettrait de laisser retomber la poussière; elle admettait tout de même que son

écart de conduite avait comblé le vide qu'elle ressentait depuis qu'elle avait quitté Saint-Jean-Baptiste. Satisfaite, elle prit une longue inspiration et dit :

— Merci pour votre gentillesse. Voulez-vous monter Enfer?

— Vous avez une selle?

— Non, la selle coupe le contact entre l'animal et le cavalier. Montez-le à cru : vous allez ressentir sa chaleur et suer avec lui. C'est une communion extraordinaire.

— Vous me tentez, dit Timothy en s'avançant plus près d'elle.

— Voulez-vous que je vous aide?

Il refusa et essaya de monter Enfer sans le soutien de Graziella, mais il glissa.

— Eh bien, comment faites-vous?

— Je m'éloigne, je prends un élan et j'agrippe sa crinière au vol.

— Je ne suis pas assez en forme pour faire cela.

— C'est simple, regardez...

L'instant d'après, ses jambes nues dépassant de sa jaquette jusqu'en haut des genoux, la jeune femme était perchée sur le dos de l'animal. Ravie, elle exhibait toutes ses dents. Timothy était ébloui par son sourire spectaculaire, au milieu des cheveux fournis qui tombaient sur ses épaules. Elle se laissa glisser sur le sol et lissa sa robe de nuit en proposant :

— À votre tour, maintenant!

— Je ne sais pas, dit-il, hésitant.

— Allez! Vous n'allez pas vous décourager comme ça!

— Graziella, vous me menez par le bout du nez. J'y vais!

Comme il pensait avoir atteint son but, Enfer fit le beau et Timothy glissa dans les bras de la jeune femme; ils se retrouvèrent tous deux sur le derrière dans la paille de la litière.



Depuis son lever, Kate était fiévreuse et sans entrain. Malgré tout, elle faisait l'effort de se tenir debout devant la fenêtre de la cuisine. Que faisait Timothy dans l'écurie? Il était sorti sans l'en avertir avant qu'elle termine sa toilette et elle n'avait pas eu l'opportunité de le mettre au courant de son malaise. Et Graziella? D'habitude, le soin des chevaux ne durait pas plus d'une demi-heure. Elle devenait aussi impatiente que Claire, qui s'exclamait que le petit-déjeuner serait calciné si on tardait encore.

Une vague de tristesse se répandit soudain de son plexus jusqu'à ses jambes; Graziella et Timothy sortaient de l'écurie en riant aux éclats et en secouant la paille collée à leurs

vêtements.

« Quelle familiarité! » songea-t-elle.

Elle serra nerveusement l'anse de sa tasse de thé et s'éclipsa à la salle à manger pour prendre place à table.

Claire quitta l'évier et vint surveiller les saucisses qui rissolaient dans la poêle. En entendant la porte crisser, elle s'exclama :

— Il était temps! Le petit-déjeuner est prêt. Un peu plus et j'étais obligée de tout jeter.

— Je vais faire ma toilette avant, dit Graziella en se dirigeant vers l'escalier. Je ne puis me présenter ainsi, même si je mange dans la cuisine. Si je suis trop en retard, je passerai sous la table.

— Une femme enceinte ne peut pas se permettre de passer sous la table, répliqua Claire avec une mimique taquine. Premièrement, elle n'est pas assez souple pour cela et, deuxièmement, elle doit fournir ce qu'il faut à son enfant.

— Ah! Ah! la belle drôle! entendit-elle du haut des marches.

Pendant ce temps, Timothy s'était glissé dans la salle de bain.

Posée sur la table, la main de Kate tremblait alors que son cœur battait follement dans sa poitrine. Son esprit ne pouvait se fixer et son regard noyé se promenait du bahut jusqu'à l'argenterie polie bien en vue à travers le panneau vitré de l'armoire. Elle avait beau essayer de se convaincre qu'elle se faisait des idées trop rapidement et que son état dépressif était responsable de son hypersensibilité, le doute s'ancrait malgré elle dans son esprit. Jamais elle n'avait douté de son mari. Il y avait une première fois à tout, une première note, comme disait Graziella, cette fille qu'elle traitait aussi bien que son Alicia. Oui, elle avait été la parfaite aveugle, elle n'avait laissé parler que sa bonté et son attirance en se faisant croire qu'elle pouvait arriver à travers sa dame de compagnie à panser les plaies profondes causées par la Faucheuse.

Son visage était marqué par la douleur et toutes les fois où elle avait surpris le regard concupiscent de Timothy qui se posait sur ce corps jeune et souple se succédaient à la suite dans sa mémoire. Elle avait également vu les traits de Timothy transfigurés par un air de jeunesse tout le temps qu'il avait mis à revenir de l'écurie avant de s'engouffrer dans la salle de bain. Un nuage noir qu'elle n'avait pas vu venir assombrissait son bonheur. En état de choc, elle se convainquit que Graziella faisait fi des bontés, normalement réservées à une enfant de la famille, qu'on lui consentait.

Elle pouvait comprendre que, aux prises avec une immense peine, l'un des deux conjoints pût succomber à une personne de l'autre sexe qui lui apportait du réconfort; elle en avait déjà elle-même été sujette pour être tombée dans les bras d'un ami de longue date alors qu'elle était désespérée après l'annonce de la mort subite de son père, à New York. À ce

moment-là, Timothy était à la recherche d'une maison dans la nouvelle région où il devait loger sa famille à cause de son travail. Mais ce n'était pas le cas présent. Et, quand le sort s'y mettait, elle voyait que le faux pas de l'autre était plus difficile à comprendre qu'elle ne l'aurait cru. Dans sa propre situation, il n'y avait rien eu de réfléchi, tandis qu'il en était autrement dans celle de son mari.

Pourquoi n'avait-elle pas réagi dès le premier signe d'intérêt que son mari avait manifesté à l'égard de Graziella? Le soir de leur arrivée par le train, lorsqu'elle la lui avait présentée, il l'avait examinée d'une drôle de façon des pieds à la tête à travers son lorgnon. Ses regards se posaient sur sa jeune poitrine et sur sa démarche ondulante. Son visage adoptait une expression d'admiration lorsque Graziella émettait des idées révolutionnaires. Encore la veille, à la banque... Elle soupçonnait même Julien de s'en être également aperçu.

Elle se mit à se reprocher d'avoir encouragé cette jeune fille délurée à s'émanciper. Elle avait été trop libre dans ses propos, elle l'avait gavée d'idées en avance sur celles qui avaient cours dans cette région éloignée. Elle lui avait même permis de lire un roman à l'index pour les catholiques. Aujourd'hui, les conséquences de sa légèreté lui éclataient en plein visage et elle en était abasourdie. Elle avait mal jusque dans son âme, se sentant négligée par son mari après avoir été abandonnée par ses deux enfants.

La nausée montait dans sa gorge. Elle ne se sentait pas capable d'avaler le déjeuner grasseyé typiquement anglais du samedi matin. Elle pouvait encore moins supporter de se retrouver en face de son mari. Surtout, elle se réjouissait que sa visite à l'orphelinat lui ait interdit d'avoir de contacts directs avec Graziella.

— Claire, je ne me sens pas très bien, je suis fiévreuse. Je ne crois pas pouvoir prendre le petit-déjeuner. Je vais m'étendre.

Elle se leva de table et se dirigea vers sa chambre.

La servante délaissa ses chaudrons et s'approcha de sa patronne.

— Voulez-vous que je vous aide?

— Non, laissez, ma bonne Claire. Apportez-moi seulement un verre d'eau.

— Je vais la prendre dans la théière. Elle a déjà bouilli. L'automne, à cause des pluies, l'eau est parfois contaminée.

— Bien, dites à Timothy que je ne serai pas à table.

Claire fut surprise par le ton froid de sa patronne, qui habituellement ne manquait jamais de faire accompagner le prénom de son mari d'un mot gentil. Des pensées s'agitaient dans sa tête. Graziella et monsieur étaient bien joyeux lorsqu'ils étaient revenus de l'écurie!

La servante laissa monter dans ses narines le parfum des saucisses qui languissaient dans la poêle et versa de l'eau chaude dans une tasse de porcelaine. La colère se frayait un

chemin dans son ventre et elle eut un sourire fade à l'adresse de son amie qui s'amenait à la cuisine comme si de rien n'était en disant :

— Puis-je t'aider, Claire? Est-ce que Kate est à la salle à manger? Je suis triste de ne pas pouvoir manger à la même table qu'elle. Mais demain sera un autre jour.

— Madame Davis ne se sent pas bien. Elle a de la fièvre, dit sèchement la domestique avant de se diriger vers la chambre.

— Très bien, je vais me débrouiller toute seule, dit Graziella sur un ton de fausse contrariété.

— Tu sais très bien le faire, entendit-elle depuis la chambre de Kate.

Timothy quitta la salle de bain et se pointa dans le corridor à l'entrée de la cuisine. Il répandait une odeur de savon autour de lui. Sa moustache généreuse était soignée, la ligne de ses cheveux était bien droite au milieu de son crâne, et la boucle de son col était parfaitement alignée avec les boutons de sa veste d'intérieur en brocard.

— Où sont les autres? demanda-t-il avec un sourire dans la voix.

— Madame ne se sent pas bien, l'informa Graziella.

— *My Dear* est malade! s'exclama-t-il, surpris.

— Il paraît qu'elle est fiévreuse. Je ne peux pas aller la voir, mais j'ai bien peur qu'elle ait attrapé le mal qui court, malgré tout. Je suis inquiète. Je voudrais bien aller lui parler...

Timothy sembla plus préoccupé par son ventre qui gargouillait que par l'état de sa femme. Graziella en fut attristée.

— Ça a l'air bon, ce que vous avez dans votre assiette.

— Je puis vous la donner et aller m'en préparer une autre.

— Je ne dis pas non. J'avoue que mes prouesses m'ont donné une grande faim.

— Vous pourrez recommencer quand vous voudrez; vous avez ma permission!

— Certainement, si l'occasion se représente.

Témoin de cet échange, Claire rageait devant un tel manque de décence. Les mimiques qu'ils échangeaient en disaient plus que les mots, selon elle. Y avait-il des sentiments tendres entre son amie et le maître de la maison? Graziella était bien gentille, mais elle était peu scrupuleuse. Était-elle allée jusqu'à trahir sa protectrice pour assouvir ses bas instincts? Dans ce cas, elle n'avait pas de leçon à donner à Paule Gendron. Elles s'égalaien l'une l'autre.

Outrée et assaillie par des souvenirs qui lui faisaient encore mal, elle fila à la cuisine et se mit à remuer bruyamment les casseroles pendant que Timothy se sauvait vers la salle à manger avec le petit-déjeuner de Graziella.

— Je monte une autre assiette pour moi, dit la jeune fille, maintenant près du poêle.

— Pour une personne qui voulait passer sous la table tantôt, madame Cormier a l'air d'avoir faim, astheure!

Graziella sentit que Claire lui adressait un reproche sous-entendu. Elle se demanda si son amie n'avait pas eu connaissance des faveurs qu'elle avait accordées à Alphonse Gendron une semaine plus tôt. Elle avait plusieurs fois été témoin de ses visites à l'écurie et principalement de celle où elle était tombée accidentellement sur le jeune homme. Avait-elle pu l'espionner?

— Tu ne devrais pas t'étonner que, mon bébé et moi, nous ayons faim, maintenant que tu nous y as fait penser, répondit-elle en se servant deux saucisses, un œuf et des pommes de terre rissolées.

Elle puisa une généreuse cuillerée de fèves au lard dans la marmite.

— Je suppose que le thé est encore chaud? s'informa-t-elle.

— Oui, madame aura son thé chaud sur la table de la cuisine, répliqua Claire, le bec pincé.

— Claire, je vois que tu t'es levée du mauvais pied. Moi aussi, ça m'attriste que madame soit malade.

Claire était tiraillée entre l'affection qu'elle éprouvait pour Graziella et les doutes qui émergeaient dans sa tête. Peut-être que son instinct ne l'avait pas trompée lorsqu'elle l'avait prise en grippe à son arrivée. Avait-elle eu raison de se méfier d'une diablesse qui envahissait petit à petit la demeure tranquille d'un couple amoureux en usant de sourires charmeurs et de regards langoureux. Elle avait déjà séduit un père de famille; elle était bien capable d'en faire autant avec un riche Anglais dans la quarantaine, qui pourrait la faire vivre selon ses aspirations et lui permettre d'accéder à la haute classe plus rapidement. Pour Graziella Cormier, tout était prétexte pour parler de voyage, de boutique de vêtements luxueux, de compte en banque et d'achat de parts dans les compagnies florissantes. Non, ce soir-là, elle ne l'inviterait pas à s'asseoir sur son lit.

Des questions sans réponse plein la tête, elle mit la main dans la poche de son tablier blanc et serra son chapelet, que lui avait remis Graziella. Inquiète pour sa patronne, elle poussa la porte de sa chambre en s'informant :

— Comment allez-vous, madame?

— Je sens que je vais vomir. Voulez-vous m'apporter le bassin?



Le docteur Riverin était assis dans le fauteuil à côté du lit; il secouait sèchement le thermomètre pour faire descendre le mercure. Il annonça :

— Ma chère Kate, je vous confirme que vous faites cent de fièvre.

— Adélard, vous savez que je suis forte d’habitude. Mais il est vrai que, depuis deux ans, j’ai eu pas mal d’épreuves qui ont altéré mon moral.

— N’empêche, je n’aime pas ça. Depuis plusieurs jours, je reçois des enfants à l’hôpital et je suis allé dans les familles. Il y a des malades chez plusieurs. Les symptômes me font penser à ceux de la scarlatine. Je ne puis dire pour l’instant si c’est ce qui vous frappe, vu que c’est plutôt une maladie infantile, mais vous pourriez être une exception à la règle. Votre dame de compagnie est enceinte, je crois?

— Oui, répondit faiblement Kate.

— Il vaudrait mieux qu’elle demeure loin d’ici tant que nous ne serons pas certains.

— Où pourrait-elle aller? À l’orphelinat, il y a le même problème. J’ai rendu visite au petit Pascal hier et elle m’a même accompagnée. Mais sœur Marie-des-Anges ne lui a pas permis d’entrer dans la salle des jeunes à cause de son état et elle nous a recommandé fortement d’éviter tout contact. En arrivant, j’ai pris un bain et j’ai mis mes vêtements dans une boîte à l’extérieur avant que Claire ne les lave.

— Tant mieux, vous avez fait ce qu’il fallait, approuva le « bon docteur », comme l’appelaient ses clients. À ce que je vois, votre dame de compagnie ne pourrait aller ailleurs que dans votre maison de Kénogami.

— Je ne vois guère d’autre solution, en effet.

— N’avez-vous pas pris un peu de poids, ma chère Kate? Vos joues sont plus rondes et cela vous va à ravir. Quand avez-vous vu rouge la dernière fois?

Un faible sourire frémit sur les lèvres de Kate. La retenue que démontraient, même dans les mots, les habitants de la région la surprenait toujours. Comme si de ne pas mentionner les choses du corps et ses exigences pouvait les dépouiller de leur contenu évocateur de péché! Au fond, l’expression était appropriée : elle voyait rouge depuis qu’elle avait observé son mari qui sortait de l’écurie avec Graziella en riant trop ostensiblement. Et elle ne voulait plus penser à l’état de leurs vêtements. Enfin, elle répondit :

— Je suis en retard ce mois-ci...

— Il me semble que vous étiez régulière...

— Je le suis moins depuis que la mélancolie m’a mise à terre.

— C’est tout à fait normal dans ce cas-là. Le tout va rentrer dans l’ordre et nous allons retrouver notre Kate d’antan. Luttez pour demeurer en santé. Vous allez prendre deux aspirines aux quatre heures. Si, demain, vous n’allez pas mieux, téléphonez-moi et je reviendrai vous ausculter.

— Si Claire me mettait des mouches de moutarde sèche...

— Vos bronches et vos poumons ne sont pas embarrassés. Vous allez vous brûler la poitrine pour rien. Nous verrons demain s’il y a des changements. Avez-vous eu une

contrariété au cours des dernières heures? Vous sortez tout juste d'un deuil, et aussi d'une période de morosité qui nous a fait craindre le pire. Vous restez sans doute fragile.

— J'avoue que, depuis que je suis revenue de mon séjour au Lac, on dirait que je veux reprendre le temps perdu. Je vis chaque jour comme si c'était le dernier. J'ai essayé de régler tous les problèmes en même temps et, parfois, je fais des gestes qui peuvent paraître insensés.

— Que voulez-vous dire par là?

— Dès que j'ai vu madame Cormier, je me suis entichée d'elle. Elle était Alicia ressuscitée. Elle avait la même démarche fière, la même taille, un joli visage. Je l'ai engagée comme dame de compagnie pour l'avoir dans ma maison. Je lui ai donné la chambre de ma fille et je l'ai traitée comme je traitais Alicia. Et savez-vous jusqu'où je suis allée?

— Non... Dites...

— Jusqu'à lui demander de m'appeler maman Kate en plus de lui offrir de l'adopter. Je ne reconnais pas un comportement pareil chez moi.

— Ma chère Kate, ne vous inquiétez pas. Cette urgence de vivre fait partie du processus de guérison. Vous étiez tellement contente de retrouver la santé que vous avez nié la maladie qui vous avait surprise en vous agitant plus que de raison. Lorsque vous avez des comportements hors de votre contrôle, fiez-vous à quelqu'un de votre entourage pour vous aider à réfléchir.

Ces paroles venant d'un professionnel lui ouvraient les yeux. Sa promptitude à porter un jugement sur son mari et sur Graziella faisait partie de sa maladie qui, elle le voyait bien, à présent, n'était pas tout à fait guérie. Elle répondit :

— Justement, Graziella m'a beaucoup aidée à retrouver la raison. Elle m'a fait comprendre que je ne devais pas remplacer Alicia par quelqu'un d'autre, qu'elle devait rester unique dans mon cœur. De plus, sa force et son étonnante maturité m'apaisent. Elle m'a suggéré de redonner leur place aux photos d'Alicia dans la maison. J'ai fait don à la Saint-Vincent-de-Paul de ses vêtements que je gardais, comme si je nourrissais toujours l'espoir qu'elle revienne. J'ai même eu le courage d'aller au cimetière...

Son regard s'attendrit; une larme s'en échappa et glissa sur sa joue.

— Vous voyez, en seulement un mois, vous avez fait de grands pas, déclara le médecin. Je vois que vous l'aimez, cette jeune dame.

— Oui, beaucoup...

— Je vois qu'elle a du plomb dans la tête. Je ne crois pas les commérages. J'aurais bien aimé que vous me racontiez tout cela avant. Je vous aurais rassurée pour vous éviter tous ces tourments.

— Je ne voulais pas vous déranger. Jusqu'à maintenant, j'avais pu remonter la pente.

— Nous vaincrons cette fièvre. Pour l’instant, il vous faut du calme. Cette semaine, vous devez vous reposer. Je dis bien vous reposer. Vous allez passer du temps au lit ou à lire devant le foyer, à broder dans le calme. Je crois que le hasard fait bien les choses. De rester seule avec Claire sera bénéfique pour vous. Avec votre mari, tout se passe bien depuis votre retour?

— Tout va à merveille et vous savez comme mon cher Timothy peut être bon pour moi!

Elle préférait taire les doutes qui l’avaient bouleversée au début de la matinée. Il lui fallait au contraire se raisonner et éviter de porter un jugement trop hâtif à partir d’impressions fugaces.

— Il n’y a pas plus beau couple que vous deux... à part le mien, bien sûr, dit-il en blaguant.

— Vous avez toujours l’esprit aussi présent, mon cher Adélar!

— Il le faut, c’est mon métier de penser vite... Avec une épidémie de scarlatine qui semble se profiler à l’horizon, il se pourrait bien que les Dubuc annulent leur banquet. C’est dans deux semaines seulement et eux aussi ont des enfants. Il faut éviter les rencontres pour stopper la contagion, s’il s’agit bien d’un tel mal. Il faudra même fermer les écoles, le cas échéant.

Il quitta le siège à côté du lit.

— Je vous laisse, ma chère Kate! Vous avez toute mon admiration pour tout ce que vous faites afin d’aider notre communauté. Si tous les catholiques en moyen étaient aussi généreux que vous, nos démunis se porteraient mieux.

— Merci et j’espère ne pas avoir à vous déranger demain.

— Je dis un bonjour à Timothy, qui est impatient d’avoir de vos nouvelles. Il achevait d’avaler son cigare, quand je suis arrivé, parce que vous ne vouliez personne auprès de vous. Je n’ai pas envie qu’il s’étouffe avec!

— Vous me faites rire, Adélar.

— Vous êtes si jolie quand vous riez! N’oubliez pas : le rire est le meilleur des remèdes. Je vous en prescrirais volontiers. Je vais parler à votre mari.

Il s’empara de sa trousse et sortit en refermant doucement la porte derrière lui. Au salon, enfoncé dans son fauteuil, Timothy avait la mine basse et soucieuse. Au bruit des pas d’Adélar, il releva la tête et retira son cigare de sa bouche.

— Et puis, docteur? Je suis si inquiet!

— Je ne puis rien dire pour l’instant. Je lui ai prescrit de l’aspirine aux quatre heures. Si la fièvre persiste, je reviendrai demain et nous verrons. Pas de mouche de moutarde aujourd’hui! J’ai indiqué à votre femme qu’il faudrait sortir votre dame de compagnie de la maison, vu qu’elle est enceinte.

— Je projetais d’emmener les trois femmes à Jonquière quelques jours. De rester ici tant que Kate ne se portera pas mieux, c’est difficile pour moi. Je ne puis guère laisser mon travail. Je pourrais toujours téléphoner à William pour voir ce qu’il en pense.

— Si vous restez, où allez-vous envoyer madame Cormier?

Timothy réfléchit. Tous ses amis avaient des enfants en bas âge. Même la dernière des Dubuc n’avait que trois ou quatre ans. Le congé dont il avait bénéficié la veille tenait en grande partie à la rencontre que William Price, son patron, avait fixée au mercredi suivant. Il avait vu d’un bon œil la présence des trois femmes à Kénogami; le soin que les deux filles mettaient à l’entretien de la maison et la classe de sa femme auraient été un atout important aux yeux de son patron, qu’il comptait inviter à dîner chez lui. En fin de compte, Graziella se débrouillait assez bien pour qu’il se permette de ne pas modifier ses plans; il aurait une charge de travail importante de plus sur les épaules au cours des mois à venir; il lui fallait éviter que les progrès réalisés par la Price Brothers ne soient compromis par la compétition que lui livrait la Pulperie.

— Je pourrais l’emmener à Kénogami comme prévu.

— Kate ne pourra certainement pas vous accompagner et, par conséquent, Claire devra rester pour prendre soin d’elle. Soyons bien clairs : pour avoir côtoyé la maladie, vous savez comment se fait la propagation des microbes...

— Je l’ai su bien avant la maladie de ma fille. En Angleterre, chez les nobles, on isolait un domestique qui avait l’influenza ou simplement de la fièvre. On déposait ses repas à la porte de la chambre pour éviter tout contact.

— Vu le danger de contagion, jusqu’à son départ pour Kénogami, madame Cormier devra rester confinée dans sa chambre également. Il faut absolument connaître la source du mal avant de laisser tomber les mesures de sécurité. Comme Claire prendra soin de Kate, elle sera susceptible de laisser des traces partout où elle passera, même en se lavant les mains fréquemment.

Timothy pensa à ce qui s’était passé dans l’écurie au petit matin. À ce moment-là, il ne savait pas que sa femme avait de la fièvre et il croyait que les précautions prises la veille étaient bien suffisantes. Il demanda :

— Et moi?

— Quant à vous, vous devez respecter scrupuleusement les règles d’hygiène. Et je vais vous demander le pire des sacrifices : ne partagez pas le même lit que Kate jusqu’à votre départ pour Kénogami.

— Ce soir, je coucherai dans le lit simple dans la salle de couture. Et je partirai demain. Je la confie à votre professionnalisme.



Graziella resta isolée dans sa chambre jusqu'au lendemain. Comme elle l'avait prévu en se réveillant le matin, elle avait passé le reste de la matinée et tout l'après-midi à mesurer et à tailler des formes dans des sacs de papier brun ou de vieux journaux, qu'elle épinglait sur la pièce de tissu étendue sur le plancher avant d'en faire le tour avec les ciseaux.

Elle venait d'entendre sept coups à l'horloge. Par curiosité, elle se rendit à la fenêtre. L'ombre d'Alphonse se faufilait justement dans l'écurie. Comment allait-elle faire pour se débarrasser du jeune homme? Elle avait dit à sa mère qu'elle acceptait de l'accompagner au banquet. Sa spontanéité et la colère qui l'avait envahie devant l'hypocrisie de Paule Gendron l'avaient empêchée de réfléchir. En plus, elle lui avait par étourderie accordé des faveurs. S'il se faisait des illusions, à présent, s'il croyait avoir une ascendance sur elle, c'était bien sa faute.

Toujours debout devant la fenêtre, elle vit une voiture s'arrêter le long de la rue. Elle crut reconnaître la silhouette d'Antoine Dubuc vaguement éclairée par le lampadaire. Que venait-il faire chez les Davis? Son cœur se mit à battre trop fort. Et si les deux garçons se rencontraient? Au travail, c'était normal. Mais ici...

Le bruit d'une porte qu'on refermait lui fit tendre l'oreille. Antoine était dans le hall, et Alphonse, dans l'écurie. C'était loufoque. Des voix s'élevaient.

— Que nous vaut l'honneur de votre visite, jeune homme? C'est un bon soir! Vous n'allez pas accrocher votre fanal chez les Lapointe? dit Timothy.

Il évoquait la coutume respectée par les jeunes gens qui avaient l'œil sur une fille. Pour montrer leur intérêt et éviter qu'un autre prétendant s'annonce, le jeune homme intéressé accrochait son fanal à la porte d'entrée de la maison de sa dulcinée.

Antoine émit un grand éclat de rire sonore et dit :

— Vous savez bien qu'en ville on a l'électricité...

— Vous pouvez bien en parler, votre père s'y intéresse un peu trop, selon mon patron. Qu'est-ce qui vous amène?

— Ma mère m'a demandé d'apporter cette grande enveloppe à madame Davis. C'est un souvenir qu'elle lui a rapporté de son dernier voyage en Europe et qu'elle n'a pas eu l'occasion de lui remettre, vu qu'elles ne se sont pas visitées depuis, à cause de l'absence de votre femme. Elle a su par le docteur que madame Davis est encore malade et elle a pensé qu'un petit cadeau lui remonterait le moral.

— Votre mère est vraiment une femme charmante et attentionnée. Je suis certain que Kate va retrouver ses forces grâce à une telle délicatesse.

Les yeux du visiteur couraient sur tout ce qu'il lui était possible de voir. Il connaissait bien la maison pour y être venu à plusieurs reprises du temps où il s'intéressait à Alicia.

Ce souvenir attrista Timothy qui fit remarquer :

— On dirait que vous cherchez quelque chose, jeune homme...

— Je pensais pouvoir parler avec madame Cormier. Je l'ai rencontrée à la gare lorsqu'elle est venue chercher son cheval. C'est vraiment une belle bête. Je n'en avais jamais vu une semblable. Je croyais qu'elle pourrait me renseigner. Mon père voudrait savoir où le sien l'a achetée.

Timothy comprit qu'il était beaucoup plus intéressé par la demoiselle que par son cheval. Allait-elle attirer tous les garçons en âge de la courtiser? Pourquoi Antoine s'intéressait-il à une veuve enceinte, quand il pouvait avoir Anaïs Lapointe? Tout à coup, il comprit! Soudain impatient, il dit :

— Madame Cormier est confinée à sa chambre. Il faut la protéger de la contagion. Vous pourriez revenir quand Kate sera rétablie, mais je vous prie de téléphoner avant.

— Est-ce que vous me permettez d'aller jeter un coup d'œil à son cheval malgré tout?

— Faites, je vous en prie! Prenez le fanal qui est sur la galerie arrière. L'électricité n'est pas encore installée dans l'écurie.

Dans sa chambre, Graziella se tenait sur une jambe et sur l'autre, tout attentive à la conversation qui se déroulait dans le hall. Les deux jeunes hommes allaient se rencontrer dans quelques minutes. Elle ne pouvait quand même pas courir à toutes jambes pour les en empêcher!

Elle suivit du regard la carrure fière d'Antoine, qui prenait le même chemin que celle un peu molle d'Alphonse, un peu plus tôt.

Quelques instants plus tard, le hennissement des chevaux lui parvint, étouffé. Graziella vit Alphonse s'échapper, une main sur la bouche, poursuivi par Antoine, qui se tenait le nez.

Les deux garçons s'étaient-ils battus pour elle?

Elle entendit Timothy sortir afin de mettre de l'ordre dans sa cour.



Graziella pendit sa robe bourgogne dans le placard. Elle fit sa toilette avec en tête l'image d'Alphonse et Antoine qui sortaient de l'écurie; tous deux semblaient être blessés. Après avoir passé sa robe de nuit, elle s'assit sur le lit, adossée à l'oreiller, le roman de Flaubert sur ses genoux repliés. Elle n'avait pas le goût de lire, cependant. Elle fixait la photo d'Alicia en se demandant quel accueil elle aurait quand elle se présenterait au banquet, donné par les plus

hauts notables de la ville, dans une magnifique robe noire de crêpe de laine vapoureux. Quelle attitude devrait-elle adopter? Elle arrivait à peine que déjà elle provoquait des tensions et des jalousies entre deux jeunes gens. L'atmosphère de la fête promettait d'être orageuse.

Elle déposa son livre sur la table de chevet, replaça l'oreiller, tira sur la chaîne de la lampe et, couchée sur le dos, suivit des yeux au plafond le contour des ombres dessinées par les faibles rayons du lampadaire qui entraient par la fenêtre.

Chapitre 20

Graziella s'était levée juste après le départ de Timothy pour l'usine. Assise au bout de la table, le *Progrès du Saguenay* ouvert et une tasse de thé devant elle, elle était enroulée dans le peignoir de soie de Kate. Sa patronne l'avait encouragée à porter son manteau et son chapeau noir. À coup sûr, elle aurait été d'accord pour lui prêter son déshabillé. En observant ses fleurs préférées imprimées sur le tissu, elle espéra que sa protectrice retrouve la santé le plus tôt possible. Avant son départ avec monsieur Davis, le médecin avait dit que la fièvre avait baissé quelque peu, mais ce n'était pas suffisant pour négliger les mesures de sécurité. Graziella avait quand même eu la permission de lui parler à travers la porte de la chambre, puisque, selon Claire, sa patronne était de meilleure humeur depuis la visite du docteur Riverin. Kate lui avait affirmé qu'elle était d'accord pour que Timothy l'emmène à Kénogami. Elle pourrait nettoyer la maison comme prévu, visiter les Angers et préparer le repas pour recevoir William Price le mercredi.

La température était toujours magnifique. Son projet d'atteler Enfer pour faire le voyage s'était réalisé. Les deux heures de route avaient été agréables. Le premier sujet de conversation avait été la maladie subite de Kate, bien sûr. Tous deux avaient souhaité reprendre bientôt l'escapade projetée à Kénogami avec elle et Claire.

L'altercation entre Antoine et Alphonse, la veille, était ensuite venue sur le tapis, inévitablement. Timothy avait conclu que le départ de la fille qui en était l'objet permettrait aux deux garçons de se remettre les idées à l'endroit. Il ne croyait pas la version des jeunes hommes, qui avaient prétendu tous deux vouloir défendre avec leurs poings le pur-sang de grande valeur qu'un intrus tentait de voler. Ils s'étaient aperçus trop tard qu'ils s'étaient trompés de cible, selon leurs dires.

Comme elle ne voulait pas s'étendre sur le sujet, Graziella avait parlé de ses nombreux projets. Elle avait même révélé où elle comptait installer son atelier de couture lorsqu'elle aurait assez de sous pour l'ouvrir. Les belles dames de la classe des Anne-Marie Palardy et Sarah Doucet le fréquenteraient. Elle en arriverait même à changer le style de Paule Gendron.

En entendant cela, Timothy avait éclaté d'un rire franc et harmonieux comme l'était sa voix lorsqu'il s'exprimait en anglais. À son tour, il avait pris la parole et avait déclaré une fois de plus ce que tout le monde savait déjà : son amour pour Kate resterait immuable malgré les nombreuses tentations qui se présentaient à un homme devant s'éloigner du foyer la semaine durant. Il lui arrivait de songer à faire construire une nouvelle maison à Kénogami.

Il s'était dit en accord avec le choix de son fils Henry de s'enrôler. Aussitôt que ses nombreuses activités le permettraient, il projetait d'aller en Angleterre. Il avait promis à Graziella qu'elle serait de la partie, puisqu'il lui avait déjà fait savoir qu'il l'emmènerait voir la vraie horloge *Big Ben*, à Londres. Quant à leur fille Alicia, jamais il ne la remplacerait par une autre par désespoir. Il avait félicité la jeune fille d'avoir su convaincre sa femme de garder sa fille adorée intacte dans sa tête et dans son cœur.

Depuis son arrivée à Kénogami, malgré la peine qu'elle avait eue de quitter Kate la veille, Graziella prenait un réel plaisir à s'entraîner à jouer les grandes dames, seule dans une maison luxueuse comme elle les aimait.

Pour se changer les idées, elle se mit à feuilleter le journal; elle laissa défiler les différentes chroniques devant ses yeux. Soudain, son attention fut attirée par un événement tout à fait spécial :

Étant donné le succès du grand cirque de Leon W. Washburn dans la région en août 1897, la ville de Chicoutimi pense à produire le même spectacle. On se souvient de l'engouement de la population pour les démonstrations de toutes sortes : manège équestre, acrobates, champions d'athlétisme, bouffons, de même que pour les animaux sauvages exotiques comme l'hippopotame de 6 000 livres appelé Behemoth, qui a agréablement surpris les spectateurs.

Il y aura une place dans le programme pour donner la chance de se faire valoir à nos artistes ou sportifs régionaux qui ne manquent pas d'envergure. Entre autres, soulignons la force et l'habileté des Alexis Le Trotteur et Victor Delamarre. Comme la ville pense accueillir le cirque en août comme la première fois, c'est-à-dire avant les récoltes, les inscriptions pour faire partie du spectacle auront lieu en juillet.

Graziella lapa une gorgée de thé et grignota un coin de rôtie au beurre. Enfer aurait-il le temps d'apprendre des tours assez spectaculaires pour séduire les spectateurs? Elle relut l'article une deuxième et une troisième fois en imaginant l'hippopotame de 6 000 livres, l'immensité du matériel et le nombre de personnes que l'homme d'affaires américain, Leon W. Washburn, avait eu à gérer. Les accessoires et les employés étaient sûrement arrivés sur le *Carolina*, de la Canada Steamship Lines.

Elle se rappela que son père lui avait raconté le naufrage de ce bateau de trois cents passagers qui s'était échoué sur une pointe de roche dans le coin de Tadoussac, peut-être en 1903, alors qu'elle n'avait que six ans. Oui, elle se souvint que c'était l'année où elle avait commencé sa première année à l'école du rang en même temps que Louis Paquenaude, qui était dans les plus vieux de la classe, alors qu'elle était parmi les plus jeunes à cause de la date de sa naissance, en septembre. Le meilleur dans l'histoire de l'accident du *Carolina*, c'était qu'il n'y avait eu aucun blessé et qu'après une bonne peur bleue les voyageurs avaient pu regagner le bateau, renfloué quelques jours plus tard.

— Que je suis contente d'être ici, dans le feu de l'action de la ville! Il y a de quoi se distraire, pas mal plus qu'à Notre-Dame ou à Saint-Jean-Baptiste. Et si j'inscrivais Enfer? Il apprend vite.

Elle toucha son ventre par-dessus la soie du déshabillé de Kate et se mit à dissenter en s'adressant à son bébé.

— Je ne sais pas si tu es garçon ou fille et je n'ai pas encore trouvé de prénom pour toi. Mais, ton nom, ce sera le mien, Cormier. Bon, assez bavardé! Qu'est-ce que tu veux faire aujourd'hui? Regarde cette maison! Nous allons commencer par la ranger. Il va falloir aller chez le marchand général, Noël Laferrière, mais je n'ai pas d'argent pour acheter ce qu'il faut, alors que je voudrais faire du sucre à la crème et un ragoût de pattes de cochon. J'ai oublié d'en demander à monsieur. Ah oui, comme moi, tu dois avoir le goût d'un bon chocolat chaud. Pour commencer, nous allons fouiller dans les armoires et faire une liste. Peut-être bien que le marchand va me reconnaître et accepter de me faire crédit! En tout cas, qui ne risque rien n'a rien. Mets cela dans ta petite tête en train de se former. Tu sais, ici, à Kénogami, l'installation des égouts n'est pas encore terminée. Il va falloir aller frissonner dans la *back-house* où le roi ne va qu'à pied et seul; tu te souviens de cela? C'est Kate qui a dit cela le soir de notre arrivée ici. Tu vois comment j'ai prononcé correctement *back-house*? Toi aussi, tu vas parler anglais. C'est pour toi que je fais ces efforts-là. Mais, vois-tu, on dirait que la vie est bien faite. Si tu n'étais pas venu dans mon ventre par accident, je le radote encore, je ne serais pas ici. Merci, mon bébé!

En tournoyant, elle glissa avec élégance de la salle à manger jusque dans la cuisine.



— Woh! Enfer. Je ne t'attache pas à ce poteau, je sais que tu vas m'attendre. Bon cheval, bon cheval.

Elle lui passa sa main gantée sur le chanfrein.

Le grelot s'agita. Derrière le comptoir, le commis plissa les yeux vers elle en s'écriant :

— Je vous ai déjà vue! Vous n'êtes pas la p'tite dame avec un manteau bien voyant qui est venue avec notre Trotteur acheter du beau matériel, des bottes pour enfant, de la cassonade, pis du chocolat en poudre?

— C'est bien moi. J'ai tellement aimé votre magasin que je reviens acheter des provisions, affirma Graziella, maintenant en face de lui.

— Il s'en est passé, des choses, depuis que vous êtes venue! Je sais pas si vous l'avez appris, mais Alexis a tenu sa promesse : y est parti pour la guerre sur le dernier bateau de Price qui a quitté Québec pour l'Europe. Ses pauvres père et mère ont eu de la grosse peine de voir leur plus vieux les quitter comme ça, pour rien, pour aller peut-être donner sa vie pour du monde qu'on connaît même pas.

Les doutes de Graziella se confirmaient. Elle se reprocha de ne pas l'avoir empêché de s'engager. Elle aurait pu le marier sans l'aimer vraiment, juste comme un ami. Qui sait, de vivre quotidiennement avec un être aussi bon et attachant, son cœur aurait sûrement pu s'ouvrir pour lui faire une place plus grande qu'elle ne l'aurait cru.

Elle avait prévu rendre visite aux Angers le lendemain. Quel accueil Marguerite lui ferait-elle, aux prises avec un chagrin pareil? Il fallait qu'elle soit brave, qu'elle ne se laisse pas décourager. Depuis le temps qu'elle y pensait! Elle se rassura en disant au marchand :

— Mais Alexis avait un but. Il voulait en même temps se renforcer pour courir un jour aussi vite que le Trotteur.

— Ouais, je le trouvais un peu fou, de penser à des choses de même. Mais Alexis, c'est Alexis, pis, des fois, c'est les grandes idées spéciales qui changent le monde. Aujourd'hui, qu'est-ce que je peux faire pour vous, ma p'tite dame?

— Premièrement, la première fois que nous nous sommes vus, j'étais mariée. Depuis, mon mari est mort dans un chantier près de Québec.

Elle avait déposé sa main gauche sur le comptoir dans le but d'attirer son attention sur le jonc d'Alicia passé à son annulaire comme preuve de son veuvage. Toute occasion qui se présentait était prétexte pour elle d'exhiber fièrement le cadeau que Kate lui avait fait. En admirant les trois diamants minuscules qui rehaussaient sa beauté, elle comparait sa vie à l'histoire du Klondike. Elle était le prospecteur à la recherche de la pierre brute qui, à chaque coup de ciseau du sculpteur, se raffinerait, capterait la lumière et la ferait éclater de mille feux.

— Mes condoléances, ma p'tite dame! Notre Alexis avait l'air à vous trouver ben de son goût. Il l'a même avoué en plein magasin, ici même, devant moi en personne. Mais vous étiez mariée, dans ce temps-là. Dommage qu'il ait pas attendu, il aurait pu vous prendre pour

femme astheure que vous êtes veuve. Une bien jeune veuve! C'est parce que vous êtes en deuil que vous n'avez pas mis votre beau manteau bleu?

— C'est bien cela. Comme je ne voulais pas demeurer à Québec, je suis revenue par ici et je me suis trouvé un emploi de dame de compagnie chez les Davis.

— Ah ben! Je vous ai justement dit que c'était de bons clients à moi, la première fois que vous êtes venue avec Alexis. C'est un drôle de hasard.

— On dit souvent que le hasard fait bien les choses. Cela s'applique à mon cas.

— Cout'donc, ma p'tite dame, vous venez d'où, pour parler comme une Française de France.

— Je n'ai pas l'accent des Français de France, mais je m'applique à parler un français juste. Comme dame de compagnie, j'aurai à rencontrer des personnes haut placées.

— De la haute ou pas, qu'on parle à la française ou en bon Canayen, on est tous pareils aux yeux du bon Dieu, si on suit ses commandements.

— Je n'ai pas voulu vous offenser en disant cela et je suis d'accord avec vous. Mais ce n'est pas trop difficile pour moi, parce que j'ai été éduquée par les religieuses, de la sixième à la neuvième.

— C'est sûr, les religieuses, pour parler au bon Dieu face à face au premier étage, y faut qu'elles sachent appliquer les règles du français comme y faut. Nous autres, gens ordinaires, on y parle du sous-sol, au bon Dieu. Mais, comme je l'ai dit tantôt, Il nous considère si on suit ses commandements.

— Vous êtes drôle! Vous me faites penser à un certain Herman Grenier qui avait une idée et un mot pour tout et qui voulait que les habitants de sa maison parlent « instruit ».

— Comme ça, votre Herman Grenier, il devait être bougrement intelligent.

— Pas plus que vous. Vous êtes deux hommes d'affaires prospères. Pour ça, il faut avoir de la jugeote... Avant de vous donner ma liste, il faut que je sache si vous allez m'avancer, parce que mon patron a oublié de me remettre l'argent ce matin avant d'aller au travail.

— La dernière fois, vous aviez le motton; je vous ai même vendu une petite sacoche pour le mettre.

— Je me suis fait voler à la gare de Chicoutimi.

— On vous l'avait dit, Alexis pis moi, qu'y avait des voleurs en ville.

— Je ne veux pas revenir sur ça. Pour aller au plus court, vous m'avancez, ou pas?

— Ben! qu'est-ce qui me prouve que vous travaillez pour les Davis? Je peux pas leur monter un compte sans savoir! Y paient comptant d'habitude.

— Vous avez ma parole! Vous allez voir que Graziella Cormier dit toujours la vérité. Je viendrai vous payer pas plus tard que demain. En même temps, j'achèterai des cadeaux pour les petits Angers. Avez-vous de la crème fraîche?

— Je pourrai vous en faire livrer.

— Très bien, chez les Davis. Ce sera une preuve de plus que je dis vrai. Le reste, je vais l'emporter.

De retour du magasin général, elle récura la maison de fond en comble. Quand son patron revint du travail vers les huit heures et qu'il déposa son chapeau *navy* sur la console, son nez chatouillé par sa moustache touffue huma avec ravissement l'atmosphère tendre d'une maison habitée. En s'assoyant devant son couvert, il vit que Graziella s'était exercée à dresser la table avec goût, comme elle aurait à le faire le mercredi suivant; elle avait placé le couteau, la petite et la grande cuillère à droite, la fourchette à gauche et les petits plats dans les grands. Il affirma qu'il n'avait aucun doute que William serait bien reçu. En digérant un excellent ragoût et quelques sucres dormant dans une bonbonnière au centre de la table, il n'eut qu'à lécher son cigare et à l'allumer en se laissant bercer par le calme dont il avait besoin après une longue journée à diriger des hommes, à vérifier des comptes et à discuter pour trouver de nouvelles idées qui aideraient à la bonne marche d'une compagnie réputée comme la Price Brothers. Après avoir vérifié les cotes de la Bourse, il replia son journal et alla se coucher.

En s'installant devant la machine à coudre pour la fin de soirée et une partie de la nuit, Graziella entendit son ronflement qui se répandait dans toutes les pièces avec autorité. Elle eut beau maltraiter la pédale d'un pied décidé, elle ne parvint pas à l'enterrer.

Le dimanche soir, au moment de leur arrivée, Timothy avait tenu à lui céder la chambre des maîtres. Elle ne voulait pas avoir à déménager l'encombrante antiquité dont elle avait besoin pour terminer ses travaux de couture. Gênée de le chasser de ses appartements et de profiter d'un confort qui appartenait à Kate, elle avait refusé. Il avait insisté en prétextant que la chambre d'amis lui convenait parfaitement aux quelques heures de sommeil qu'il comptait s'accorder, vu le travail qui l'attendait durant la semaine. Il avait ajouté que, malgré les chambardements que lui imposerait son travail, la réunion fixée au mercredi ne serait pas déplacée. Comme Kate, il lui faisait confiance pour préparer un repas digne de son hôte.

Mais Graziella avait tenu son bout et l'avait aidé à transporter le meuble dans la pièce qu'elle avait occupée lors de sa première nuit à Kénogami. Au sujet du repas qu'elle aurait à préparer, elle lui avait demandé s'il connaissait le mets préféré de William Price. Il avait répondu :

— Les *fish and chips*!



Un rayon lumineux qui filtrait entre les tentures s'allongeait paresseusement sur le bois du plancher. Graziella s'étira de tout son long, les mains accrochées aux barreaux de métal de la tête du lit, en émettant un ah! de satisfaction. En une seule nuit, elle avait vraiment abattu du travail. De retour à Chicoutimi, elle pourrait montrer à Claire et à Kate sa nouvelle toilette.

Son regard fit le tour des murs de cette chambre qu'elle connaissait déjà, beaucoup moins confortable que celle d'Alicia, mais également décorée avec goût.

Bien qu'elle ait cousu une partie de la nuit, elle se sentait assez en forme pour attaquer sa deuxième journée. En entendant le carillon de l'horloge, elle sauta promptement du lit.

— Déjà huit heures! Il faut que je me dépêche.

En pensant à la visite qu'elle avait planifiée, elle fut prise d'une légère nausée. Elle aurait à affronter Marguerite Angers, une vraie mère qui s'inquiétait pour ses enfants. « Non, je resterai forte, comme je me le suis promis », se dit-elle.

Pour se changer les idées, elle parla de la petite Marie à l'enfant que, dans sa tête, elle voyait se développer de jour en jour. À quoi ressemblait ce qui faisait grossir son ventre? Elle imagina un têtard qui se changeait en grenouille. Ou bien... ou bien, quoi? Les chattes mettaient leurs chatons au monde après seulement deux mois de gestation et ils étaient formés parfaitement. Elle conclut que son bébé devait commencer à avoir l'air d'une personne. Elle avait bien raison d'avoir le goût de lui parler, car ses petites oreilles commençaient sûrement à entendre. Elle pourrait bien lui donner un nom avant sa naissance. Elle s'écria :

— Bébé, je vais t'appeler Bébé. Aujourd'hui, nous allons revoir la petite Marie. Nous irons même marcher dehors. Tu te rappelles, je lui ai acheté une paire de bottes et elle a dormi sans les enlever, collée à moi toute la nuit sur le canapé aux ressorts maganés! Ne sois pas jaloux. Je l'aime beaucoup, mais moins que toi. Tu vois à quel point je peux t'aimer... Il faut que je sois chic pour visiter les Angers.

En se pressant, elle étendit la courtepoinle, replaça les bouts de tissu qui traînaient sur la machine à coudre, pendit les pièces assemblées de sa robe dans la garde-robe et ramassa les bouts de fil par terre. Cette chambre devait rester aussi propre qu'elle l'était la veille, alors qu'elle venait juste de la nettoyer. Elle jeta un dernier coup d'œil autour d'elle, puis, devant le petit miroir au-dessus du bassin, elle se débarrassa des odeurs de la nuit, frotta ses dents avec son index enduit de soda à pâte et remonta ses cheveux en chignon, une coiffure plus sage pour une veuve de fraîche date. Elle se dit qu'il était quand même bon de décider seule, sans se soucier des regards de reproche bien intentionnés de Claire ou même les bontés de Kate. En pensant à sa patronne, elle se réjouit. Au téléphone, la veille, elle avait dit que la fièvre l'avait pratiquement quittée, mais que le docteur restait sceptique. Il n'avait pas encore trouvé exactement la source de sa faiblesse soudaine. Désolée pour cette pauvre Kate et son

mari qui se mourait d'inquiétude, elle passa son ensemble bourgogne. Comme la jupe était un peu trop serrée, elle l'agrandit grâce au jeu des boutons-pression.

En passant devant la chambre des maîtres, elle constata que le même désordre que la veille y régnait, alors qu'elle y avait fait un ménage minutieux. Son regard s'attarda sur la tapisserie à fond beige peinte de petites fleurs roses, sur les tentures, sur la commode de chêne massif, sur la table de toilette et son tabouret carré recouvert de velours cordé. Tout dans cette chambre était à son goût.

Elle vint près du lit, remplaça les couvertures, ramassa un peigne par terre et suspendit une chemise dans le placard. Elle dit tout haut :

— Une chance que Kate ne voit pas cela.

Une fois la chambre rangée, elle s'observa sous tous ses angles devant le miroir de la coiffeuse qui lui projetait son reflet du cou jusqu'en bas de la taille; elle constata que les quelques livres gagnées ne la déguisaient pas tant que cela. Au contraire, elle avait l'air en santé plus que jamais et son bonheur d'être enceinte éclatait en étoiles dans son regard.

Alors qu'elle admirait la photo du mariage de Kate et de Timothy accrochée au mur, elle fut dérangée par une présence qui se glissait dans la chambre.

— Quoi! Qui est là? s'écria-t-elle en frémissant, le cœur battant, croyant qu'elle avait affaire à un voleur.

— Monsieur vous a pas dit que, chaque semaine, je passais prendre les draps pis le linge de maison pour le lavage? demanda une femme d'une quarantaine d'années. J'suis madame Tremblay.

Elle était vêtue d'un manteau noir et ses cheveux poivre et sel étaient attachés négligemment.

— Monsieur est parti de bonne heure pour aller au travail. Il a oublié, je suppose, constata Graziella en lui décernant un regard de reproche mêlé d'incertitude.

— Il avait bien d'autres choses à penser, d'après ce que je peux voir, fit la femme en s'avancant dans la chambre.

— N'allez pas penser quoi que ce soit! se défendit Graziella, toujours debout devant le miroir.

— Je dis pas ce que je pense, je dis ce que je vois!

— Vous ne voyez rien de plus qu'une femme devant le miroir de cette chambre parce qu'il n'y en a pas un aussi grand dans l'autre.

— Quand on se défend autant, y a anguille sous roche, comme on dit, siffla madame Tremblay.

Graziella se dit qu'elle allait téléphoner à Kate aussitôt la dame partie. Rassurée, elle répliqua :

— Je n'ai pas de comptes à vous rendre. Pensez donc ce que vous voulez!

— Y a jamais eu personne pour m'empêcher de penser pis de dire c'que j'pense. Pas plus vous qu'une autre!

Graziella s'était avancée à petits pas vers la femme et elles étaient à présent face à face. Le duel se poursuivait.

— Votre travail demande de la discrétion, madame. Vous pourriez être congédiée...

— Ce travail-là, j'le fais juste par considération pour madame. Si j'suis congédiée, j'suis pas en peine. Je prends les draps, les serviettes pis le linge de corps de monsieur, si ça vous dérange pas trop.

— Je vais vous aider à les enlever, offrit Graziella en se rendant au lit, talonnée par l'intruse.

— C'est bizarre, monsieur fait jamais son lit. J'imagine qu'à matin y était en grande forme après avoir mangé un bon gros repas, lui qui a fait maigre jeûne pendant trois mois.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— C'est bien tant mieux pour votre petite tête. L'Église a quand même canonisé les saints Innocents. Pauvre madame Kate! Une bien trop bonne personne!

Graziella se radoucit :

— Je suis contente, elle va mieux, dit-elle en pliant la courtepointe.

— Je savais pas qu'elle était encore malade, s'étonna la dame.

— Peut-être la scarlatine, ajouta Graziella, on ne sait pas encore. Écoutez, madame, maintenant que le lit est défait, prenez les draps et le linge de corps de monsieur sur la chaise. Les serviettes sont dans la cuisine.

— Après-midi, quand j'vais revenir, je fais le lit comme d'habitude, ou si vous allez le faire?

— Je le ferai et vous connaissez la générosité de monsieur, il vous donnera sûrement le même montant.

— Je prends pas l'chantage. La demi-heure de moins, y la paiera pas!

— Très bien. Allez!



Au téléphone, Claire objecta que sa patronne ne pouvait pas répondre, car le médecin était avec elle. Elle avait vomi pendant la nuit. Désespérée, Graziella lui demanda de la prier de ne pas croire les propos d'une dame Tremblay, si elle téléphonait pour commérer. Claire resta pensive.

Devant deux rôties bien dorées sur le rond du poêle qui grondait, attisé de bûches de bois franc, Graziella essayait de retrouver sa bonne humeur en parlant à voix haute.

— Bébé, tu vois un peu les vagues que notre bateau doit surmonter? Mais, tu sais, maman est un bon capitaine, capable de faire face aux tempêtes les plus féroces, comme on dit. J'avale ce pain beurré pour ta santé et nous allons faire ce qui était prévu sans se poser de questions.

Quelques minutes plus tard, elle tira du tiroir du buffet une feuille et un crayon en disant bonjour à l'horloge juste à côté. Sur un coin de la table, elle écrivit :

Monsieur,

Comme prévu, je rends visite aux Angers aujourd'hui et j'achèterai ce qu'il faut pour le souper d'affaires que vous avez projeté pour demain avec monsieur Price. Si je suis invitée à souper, c'est-à-dire, à dîner, par madame Angers, je projette d'accepter. Je ne rentrerai pas tard. Ne vous inquiétez pas, Enfer est un bon garde du corps. Merci pour les quinze dollars laissés sur la console. Je paierai les effets que j'ai achetés hier et ceux d'aujourd'hui et, comme entendu, vous retiendrez le montant des cadeaux que je veux faire aux petits Angers sur mes gages de novembre.

Graziella



— Bonjour, la p'tite dame, la salua le marchand, occupé à déballer des marchandises près de la porte.

— Comme promis, je viens vous payer le compte de monsieur Davis; j'ai de l'argent pour acheter de nouvelles choses, aussi.

— Bien, je suis à votre service, dit-il en s'essuyant les mains à son tablier de grosse cotonnade blanche taché à différents endroits.

— Je vais faire le tour; nous réglerons nos comptes après.

— J'ai tout mon temps, c'est tranquille aujourd'hui. Y a des jours où je vois pas grand monde.

En longeant les étagères, elle repensa aux propos de la dame Tremblay. Allait-elle téléphoner à Kate? Graziella se reprocha de ne pas avoir pris la peine de lui donner plus d'explications. Elle aurait dû l'emmener dans la petite chambre et lui montrer la robe qu'elle assemblait en soirée et jusque tard dans la nuit. Mais elle était prompte et, quand on l'accusait faussement, la colère montait en elle comme un violent orage; souvent, dans ces cas-là, elle en disait trop ou pas assez.

Elle se disait aussi que, malgré le risque de contagion, elle aurait dû rester cloîtrée dans sa chambre à Chicoutimi. Mais, selon toute apparence, il était préférable pour tout le monde de prendre quelque distance les uns des autres. Quelle idée saugrenue, fortement encouragée par Timothy, en fait! De toute façon, bonne conduite ou pas, les langues malveillantes trouvaient toujours un fait, même banal, à rendre croustillant.

En continuant à cogiter, elle déposa sur le comptoir une robe d'enfant rouge, deux toupies, un soldat de bois, trois poupées et un chemisier crème en dentelle. Elle demanda :

— Pouvez-vous me tailler trois verges de ce tissu de cinquante-quatre pouces de largeur et la même chose dans celui-ci?

L'homme s'approcha d'un pas traînant. Il mesura la soie noire sur une verge clouée au bois du comptoir en disant :

— Ça va vous faire une sacrée belle robe pour Noël!

— Ce n'est pas pour Noël, répondit-elle, c'est pour faire un cadeau. Allez-vous pouvoir me procurer du doré frais pour demain et le faire livrer chez les Davis?

— Vous êtes chanceuse! Le petit Dumont pêche encore chaque jour. Le fjord est pas encore gelé.

— On est pas mal loin du fjord, ici!

— C'est un petit gars vaillant, qui a pas peur de marcher. Quand on est pas riche, on fait ce qu'on peut pour survivre, sacrifice ou pas.

— Il a quel âge, le petit Dumont?

— Douze ans.

— Il ne va plus à l'école?

— C'est pas tout le monde qui peut se permettre de faire instruire ses enfants. Quand on doit aider ses parents, on fait pour... Du doré frais, vous allez faire quoi, avec ça? Le rouler dans la farine, pis le faire rôtir dans le beurre?

— Non, je vais essayer de faire des *fish and chips*. Dans mon coin du Lac, on mangeait de la truite, du brochet et de la ouananiche en darnes. Je ferai des filets avec le doré. Mon amie Claire en a préparé la semaine dernière, mais je n'étais pas à la maison à ce moment-là. Lorsque je suis arrivée, elle était en train de les faire frire.

— Des *fish and chips*, rien que ça? Ça prend juste des Anglais pour inventer des recettes de même!

— En passant, il ne faut pas que j'oublie les patates.

— J'en garde pas bien gros dans ma cave. Tout le monde cultive les siennes. Vous en voulez combien?

— Une dizaine. Ce sera suffisant pour la semaine.

— Je compte bien vous revoir la semaine prochaine. De bonnes clientes comme vous, ça mérite d'être considéré. Je vous mets tout ça dans une boîte de carton, pis je vais vous porter ça dans le boghei. En même temps, je vais en profiter pour jeter un coup d'œil à ce cheval. J'en ai jamais vu de pareil.

— Très bien. Je vous dois combien?

Le commis sortit son carnet carrelé où il inscrivit chaque article sur une colonne. Après un calcul rapide, il dit :

— Quinze piastres en tout et partout avec la facture d'hier.

Graziella lui remit un billet de dix et un de cinq dollars.

— C'est bien ça! Si vous voulez autre chose, j'peux vous faire encore crédit!

— Non, je reviendrai, plutôt. Vous pourrez me raconter votre nouveau.

— C'est comme la p'tite dame veut. Moi, j'aime bien ça, piquer un brin de jasette. Vous avez pas pris un peu de poids, depuis la fois que je vous ai vue avec Alexis? remarqua-t-il en la zieutant de la tête aux pieds.

— J'imagine que j'ai trop mangé de *fish and chips*, répondit-elle en riant.

— Dites-moi donc comment c'est fait, cette affaire-là.

— Une autre fois. Si je les réussis bien. Le temps commence à presser. Je vais chez les Angers.

— Vous les gâtez, les petits Angers!

— Je leur dois bien cela, avoua-t-elle avec un brin de regret dans la voix.

Oui, elle leur devait bien cela. Après avoir passé une merveilleuse journée à jouir de leurs délicatesses, elle leur avait menti en leur faisant croire qu'elle était mariée et qu'elle allait retrouver son mari à Québec. Mais la vie n'était-elle pas un chapelet de mensonges égrenés un jour à la fois? En tant que jeune fille honnête, elle avait autrefois l'habitude de dire franchement ce qu'elle avait dans la tête. Pourtant, elle avait dû apprendre à doser les vérités et elle en était rendue au mensonge pur et dur.

Mais, pour sauver de la vie qui l'attendait un bébé né d'une mère célibataire, les choix n'étaient pas nombreux. Elle se répéta qu'elle marcherait la tête haute et que son enfant serait nourri et habillé convenablement. À douze ans, il n'irait pas pêcher le doré à moitié vêtu, les pieds et les doigts gelés, pour apporter quelques sous de plus sur la table de sa

famille. Elle ferait ce qu'il faut, en dépit des Gendron, des marchands, des curés, des évêques et même des personnes qui lui tenaient le plus à cœur.

— Si la p'tite dame veut bien m'ouvrir la porte, que je mette cette boîte dans le beau boghei noir des Davis, tiré par un si beau cheval blanc.

Elle répondit à sa demande. Le grelot remua et elle referma la porte derrière elle. Aussitôt qu'elle mit le nez dehors, une nuée de petits Angers la reconnurent et entourèrent la voiture, au risque d'apeurer Enfer.

— Montez, je vous emmène, fit Graziella.

— C'est pour nous, cette grosse boîte?

— Oui, c'est pour vous, cette grosse boîte, répéta Graziella en caressant les cheveux roux du petit serpent venimeux.

— As-tu fait du sucre à la crème? As-tu apporté du chocolat Fry's?

— Attends, Pierre, pour les surprises.

Enfer se comportait admirablement. Il obéit au commandement de sa maîtresse et se mit en route sans se laisser distraire ou énerver par les piailllements ébahis des écoliers qui se mirent tout à coup à chanter en chœur *Il est né le divin enfant*.

Chapitre 21

Les cinq petits mousses empilés sur les deux sièges de la voiture sautèrent au sol et se précipitèrent dans la maison. Lorsque Graziella entra les bras chargés, Marguerite l'attendait déjà dans le salon. La boîte d'épais carton tomba à terre sans se renverser, alors que l'hôtesse accueillait affectueusement la visiteuse.

— Bonjour, Graziella, que je suis contente! dit-elle, des sanglots dans la voix.

Graziella, qui s'était promis de rester calme, se sentait bien petite la tête appuyée contre l'épaule d'une mère aussi aimante. Elle se dit une fois de plus qu'elle aurait dû lui en vouloir d'avoir en quelque sorte poussé son fils aîné à s'enrôler. Marguerite essuyait ses yeux avec son mouchoir, et Graziella, avec ses gants. Les enfants restaient discrets et se tenaient tranquilles dans la cuisine, à l'exception de Marie qui agrippait la manche du manteau de Graziella; elle la prit dans ses bras et la bécota en constatant que rien n'avait changé dans la maison, comme si elle ne l'avait pas quittée un mois durant. Elle se souvenait des regrets qui l'avaient assaillie lorsqu'elle s'en était éloignée.

Ce fut Marguerite qui brisa le silence. Sa voix était coupée par l'émotion.

— On a souvent parlé de toi, Graziella. Tu es la bienvenue. Déshabille-toi.

— Merci, Marguerite, vous êtes toujours aussi gentille.

— On a su que tu étais veuve par mon mari qui travaille chez Price Brothers, comme tu le sais. On compatit à tes malheurs. Si Alexis savait ça...

Des larmes coulaient sur les joues de Marguerite. Ce fut au tour de Graziella de l'entourer de ses deux bras. Les oisillons, qui commençaient à s'impatisser à la cuisine, ramenèrent les deux femmes à la réalité. Des ventres vides, ça ne raisonnait pas longtemps, ça ne pensait qu'à être rempli.

En passant une seconde fois son mouchoir sur ses joues, Marguerite invita Graziella.

— Viens t'asseoir à table. C'est pas un dîner de roi, mais tu vas en avoir assez pour toi pis ton petit.

Pierre, le serpent venimeux, n'avait pas oublié la boîte de carton remplie à ras bord dans le salon. Il en fit la remarque. Graziella lui dit :

— Ce n'est pas pour tout de suite. Si ta maman veut, nous allons faire comme l'autre fois. Vous irez à l'école et travaillerez bien et, à votre retour, nous ferons la distribution. Êtes-vous d'accord, Marguerite?

— Tu sais bien que oui, Graziella. Tu peux rester tant que tu veux. Tu nous as tant manqué.

Chaque parole réconfortante qui sortait de la bouche de cette femme vraie la remuait. Elle n'allait quand même pas pleurer. Elle retroussa ses manches et aida Aurore et Marguerite à servir les pommes de terre fricassées, qu'elle connaissait bien pour en avoir mangé à son goût dans son enfance. Marie ne la quitta pas d'un pas tout le temps que dura le repas et même après.

Graziella retrouvait la même routine : débarrasser la table, laver la vaisselle, passer le balai et recommencer à peler à nouveau une tonne de pommes de terre pour le souper. Aurore, en petite mère de relève, n'avait pas perdu la main.

Tout en accomplissant ces tâches, Marguerite parla de la détermination d'Alexis. Personne n'aurait pu le faire changer d'idée. Elle fut d'avis qu'il aurait voulu se mesurer au si beau cheval blanc qui attendait patiemment dans la cour. Elle avait hâte de voir l'expression de son mari devant un tel bijou lorsqu'il reviendrait de travailler.

Graziella voulait répéter à la lettre la journée mémorable vécue dans cette famille qui l'avait accueillie un mois plus tôt. Elle n'avait pas oublié d'acheter de la cassonade, de la crème et du chocolat Fry's. Marguerite nettoya une marmite. Aurore ne perdit aucun des gestes de la jeune femme, le nez au-dessus de la préparation à admirer le caramel qui épaississait. Personne ne souligna que c'était Alexis qui avait rentré la plaque à refroidir placée sur le vieux banc dehors, sur la galerie, mais elles y pensèrent toutes les trois.

Avant l'arrivée de l'armée de petits écoliers à la dent sucrée, Marguerite demanda à Graziella de lui parler de sa nouvelle vie chez les Davis, que tout le monde connaissait. Sans entrer dans les détails, elle avoua qu'elle était très attachée à ses nouveaux patrons. Elle parla de la dernière lettre de leur fils Henry qui s'était enrôlé également au grand désespoir de sa mère. Elle promit d'essayer de la renseigner sur la vie là-bas chaque fois qu'il écrirait. Comme les Angers n'avaient pas le téléphone, elle se proposait de communiquer les informations par lettre; monsieur Davis pourrait remettre le mot à son employé. Les larmes aux yeux, la maman remercia sa visiteuse une fois de plus.

— Qu'est-ce qui t'a pris, de venir nous voir à ce temps-ci? demanda-t-elle.

— J'y pensais depuis longtemps. J'attendais une occasion.

Elle raconta qu'elle n'était pas censée venir seule avec son patron, mais que les circonstances en avaient décidé autrement. Elle relata en détail les derniers jours et insista

sur sa réclusion dans la chambre à cause de la fièvre de sa patronne, sans mentionner la chicane entre Antoine et Alphonse dont elle avait été l'objet. Marguerite commenta :

— C'est pas bien prudent d'être toute seule avec ton patron. On sait bien qu'à cause de l'éloignement il y a des situations qui sont inévitables, même si on les veut pas. Mais les langues des commères sont bien longues.

— Je l'ai constaté dès ce matin.

Elle lui raconta l'intrusion de madame Tremblay.

— Je connais la dame, elle a la langue qui grouille autant qu'elle fait du beau lavage. Tiens, si tu veux te maganer le dos sur mon vieux divan cette nuit, je te l'offre. Ou bien je pourrais me priver d'Aurore les soirs de cette semaine, s'il le faut.

— Vous êtes bien généreuse, Marguerite. Je dois coudre encore une partie de la soirée et de la nuit. Mais demain, j'aurais vraiment besoin de quelqu'un pour m'aider. Je dois préparer le souper pour monsieur Price. Il rencontre mon patron pour élaborer de nouveaux plans. Monsieur Davis m'a demandé de préparer des *fish and chips*. Ça va être la première fois.

— Bon, mon offre tient toujours. Aurore va aller coucher sur un divan avec des ressorts moelleux, pis elle va t'aider demain. Ça lui fera vivre une nouvelle expérience. Elle a pas souvent la chance de laisser la maison.

— Je sais que mon patron est généreux, mais je ne sais pas s'il serait content que je prenne une décision comme celle-là sans lui en parler. J'ai une idée! Il se cherche une personne pour tenir la maison de la rue Price. Est-ce que vous laisseriez Aurore travailler pour lui quelques jours par semaine?

— J'vais répéter ce que tu viens de dire : c'est pas toi qui prends les décisions.

— Bon, disons qu'après le souper je retourne à la maison. Monsieur arrive tard ces temps-ci et il se couche tout de suite après avoir avalé une bouchée. Je ne le verrai peut-être pas ce soir. Demain matin, je lui demanderai la permission de prendre Aurore à l'essai pour le souper. S'il est satisfait, il l'engagera peut-être quelques jours par semaine. Il a vraiment besoin d'une aide avant l'hiver. Sinon, il va être obligé d'avoir quelqu'un pour chauffer la fournaise plusieurs fois par jour. Souvent, sa voisine accepte de lui cuisiner quelques plats, et madame Tremblay fait le lavage. Ça fait pas mal de monde.

— Qui viendra chercher Aurore, demain?

— Je viendrai.

Tout en coupant les carrés, Graziella se pencha et bécota le petit nez levé vers elle. Elle avait hâte de voir Marie dans la robe rouge qu'elle avait achetée.

L'arrivée des écoliers fut fracassante. Les sucres à la crème et le chocolat chaud n'arrivaient pas à calmer la hâte d'avoir des cadeaux un mois et demi avant Noël. Après le souper, personne ne rouspéta quand vint le temps du décrochage des oreilles et des orteils.

Puis, les yeux grands comme des trente sous, en jaquette ou en pyjama, calmement assis par terre, tous attendirent la distribution des jouets, aussi émerveillés que s'ils avaient assisté à la messe de minuit tout juste avant. Marie était si jolie dans sa robe rouge à frisons!



Après avoir dételé, Graziella entra dans la maison sur le bout des pieds. Tout était tranquille et des ronflements semblables à ceux des deux soirées précédentes emplissaient la maison. À la cuisine, elle chauffa le poêle et se faufila dans la chambre d'amis. Elle songea qu'elle n'avait pas fait le lit de la chambre des maîtres comme elle l'avait promis à madame Tremblay; elle était arrivée trop tard. Tant pis!

Vers les deux heures du matin, elle s'étendit et s'endormit immédiatement.

En même temps que les six coups du carillon, un poing qui frappait sur le mur la tira de son sommeil. Vitement, les cheveux ébouriffés et les yeux à demi ouverts, elle s'enroula dans le peignoir de Kate et tira le rideau à fleurs. Que lui voulait son patron? Avait-il eu des mauvaises nouvelles de Kate? Était-il au courant de la réaction de madame Tremblay? Avait-elle bavassé? « Je le saurai bien! » se dit-elle.

— Je m'excuse. Je n'aurais pas dû coudre aussi tard. Mon travail est de tenir cette maison.

Timothy l'observait avec des éclairs dans les yeux. Inquiète, elle demanda :

— Avez-vous eu des nouvelles de madame?

— Madame Tremblay lui a téléphoné.

— C'est ce que je redoutais. Qu'a-t-elle dit?

— Vous devez le savoir...

— Si j'avais su que cette dame venait prendre les draps, je me serais assurée qu'elle ne me voie pas.

— Ce qui est fait est fait. Kate ne veut plus me parler.

Pourquoi s'était-il retenu autant depuis dimanche? Malgré cela, on l'accusait injustement et méchamment.

Car, il devait bien l'admettre, depuis que cette fille était entrée dans sa maison, il était troublé. Son visage candide, son regard éloquent, son corps souple et sa démarche ondulante le faisaient rêver depuis un mois. Il adorait Kate, mais, devant cette jeunesse, ses sens s'étaient mis à être plus exigeants. Là, sa vie était finie. Qu'est-ce qui l'empêchait d'aller au bout de son désir? Il avança d'un pas, mais arrêta son geste. Le peignoir de Kate les séparait. Il tourna son regard vers le comptoir et dit :

— Je compte sur vous pour le dîner.

— Je ne peux pas. J'attelle Enfer et je vais voir madame tout de suite.

— Non, la rencontre de ce soir est trop importante et je ne puis la différer. Nous irons tous les deux demain. Je m'organiserai pour avoir congé après le lunch. J'espère que la température va demeurer favorable.

— Si nous partions par le train de ce soir...

— Nous ne pourrions pas l'attraper : la réunion ne sera pas terminée. Et votre cheval?

— Vous avez raison. Aujourd'hui, est-ce que je pourrais avoir la permission de me faire aider par Aurore Angers? Sa mère est d'accord. J'irais la chercher.

— Bien. Cette journée va être assez mouvementée et les commères qui surveillent la ligne téléphonique vont s'en donner à cœur joie.

— Je suis tellement, tellement désolée!

Son visage faisait pitié à voir. Timothy pouvait y lire toute l'affection qu'elle portait à sa femme. Il se haïssait d'avoir de tels désirs pour ce jeune corps. Mais il n'y pouvait rien. La seule chose qu'il pouvait faire, c'était de ne pas tomber, quitte à aller coucher à l'hôtel la nuit suivante.



Graziella n'avait pas le cœur à l'ouvrage. Elle imaginait l'état de Kate. Même le coup de fil qu'elle avait donné la veille au matin était suspect. Il empirait les choses. De prendre les devants pouvait être aussi défavorable qu'utile, parfois. Kate ne voulait plus parler à son mari, et encore bien moins à celle qui était responsable de ces prétendus errements.

Aurore attendait des ordres qui arrivaient sans entrain.



Pendant ce temps, Kate était dans tous ses états. Elle était adossée à son oreiller, les cheveux négligés, les yeux rougis et les joues pâles. Sa lèvre supérieure tremblait malgré les efforts qu'elle faisait pour la contenir. La veille, madame Tremblay avait téléphoné pour lui dire qu'elle avait surpris une jeune écervelée dans la chambre principale de la maison de la rue Price. Elle avait l'air bien à son aise et se pavanait devant le miroir de la coiffeuse comme si les lieux lui appartenaient.

Une telle intervention confirmait les doutes que Kate avait eus lorsqu'elle avait vu Graziella et Timothy revenir de l'écurie en secouant la paille de leurs vêtements. La fièvre qui

l'avait foudroyée avait bien servi leurs plans, de même que l'avis du docteur Riverin, qui lui avait fait croire qu'elle pourrait mieux prendre soin d'elle et faire le vide seule avec la bonne. Elle n'avait pas dormi de la nuit; elle avait eu le temps d'envisager toutes les solutions.

Debout à côté du lit où se réfugiait sa patronne aussitôt qu'elle avait un chagrin, Claire tâchait de la consoler du mieux qu'elle le pouvait sans être elle-même convaincue de l'innocence de Graziella.

— Claire, ne prenez pas sa défense. Elle a un passé qui parle en sa défaveur.

— Donnez-lui au moins la chance de vous expliquer!

— Ce n'est pas vous qui avez entendu madame Tremblay au téléphone. Elle l'a qualifiée de petite dévergondée qui a dormi dans mon lit avec mon mari.

Elle n'arrêtait pas de soupirer entre chaque phrase. On aurait dit que le souffle allait lui manquer. La servante était à bout d'arguments.

— Est-ce qu'elle l'a vue?

— Non, mais tout dans l'attitude de Graziella laissait supposer le pire.

— D'habitude, madame, vous êtes contre les commérages.

— Je ne sais pas ce que j'ai. C'est peut-être la fièvre qui m'a affaiblie, mais j'ai tendance à croire la dame, qui a toujours eu un bon jugement jusqu'ici.

— Cette fois-ci, en tout cas, elle juge sans avoir vu; elle l'a dit elle-même.

— Elle a dit aussi que le lit était refait et je sais que mon mari ne le fait jamais.

Ses yeux s'embruèrent. Elle était au bord des larmes. Claire se sentait impuissante, mais elle se forçait quand même à trouver de nouvelles excuses.

— Graziella a peut-être fait le ménage de la chambre.

Kate soupira profondément et exprima tout d'un trait ce qu'elle avait sur le cœur.

— Claire, si je me fie à ce que je sais de la conduite de Graziella, au ton de la dame et à ce qu'elle a dit, je ne puis que pencher de son côté. Ses observations font juste donner du poids à ce que nous avons vu samedi. Pourquoi pensez-vous qu'ils sont revenus tous les deux de l'écurie aussi joyeux, les vêtements pleins de paille? Je n'ai pas trop voulu y croire. Mais cet appel confirme mes craintes.

Kate cessa de respirer un moment avant de rejeter tout l'air qu'elle retenait dans un long soupir désespéré. Elle gonfla à nouveau ses poumons au maximum. Claire était attendrie de la voir ainsi défaite. Elle estimait que son devoir de bonne chrétienne était de la réconforter du mieux qu'elle le pouvait. Elle entreprit donc de défendre son patron, ce cher Timothy, qui ne pouvait l'avoir trahie ainsi. Graziella elle-même, qui la considérait comme une bienfaitrice et une amie, ne s'était certainement pas oubliée à ce point.

— Monsieur n'a-t-il pas toujours eu une conduite irréprochable?

— Monsieur est un homme en santé, ma chère Claire! Et sa femme, pour l'instant, est faible. Vous êtes intelligente, vous êtes en mesure de peser le pour et le contre. Une femme usée contre une jeune fille splendide! Qui est la gagnante?

Son regard se voila à nouveau. Elle se sentait comme l'arbre à l'automne, fouetté par les vents, la pluie et la neige. Sa concurrente, par rapport à elle, c'était une jeune pousse fière et souple que le soleil semblait privilégier. Elle était perdante dès le départ.

Claire flancha et renonça à son plaidoyer en faveur des deux coupables.

— Je voudrais bien croire le contraire, mais vous avez raison... Qu'allez-vous faire?

— Je vais continuer à y réfléchir jusqu'à mon appel de ce soir. Je ne veux pas être la risée de la ville. Par contre, je ne pourrai plus souffrir de vivre à leurs côtés comme si de rien n'était. Je suis magnanime, mais pas à ce point.

Kate laissa tomber sa tête sur l'oreiller et donna libre cours à sa douleur. Il valait mieux paraître faible que de montrer une force maquillée, comme elle l'avait fait depuis que le malheur était entré dans sa maison par la porte d'en avant.



À deux heures trente de l'après-midi, lorsque le petit Dumont lui présenta les dorés frais dans un seau d'eau glacée, Graziella prit panique. Comment arriverait-elle à leur couper la tête, à leur ouvrir le ventre et à tailler les filets, alors qu'elle n'avait aucune idée de la manière dont on devait s'y prendre pour prélever la chair sans qu'il y reste la moindre arête? Et cela en dedans d'une heure trente? Elle avait besoin d'aide. Son expérience comme servante ne pouvait lui servir, cette fois. Elle était dans la nouveauté par-dessus la tête et il fallait qu'elle se débrouille. Timothy et William s'attendaient à manger des *fish and chips*. Aurore n'était pas familière non plus avec cette façon d'apprêter le poisson. Elle réfléchissait en jetant un coup d'œil à la soupe qui bouillait trop fort.

— Tant pis! dit Graziella.

La pâte! Il fallait commencer par détremper la pâte. Elle essaya de se rappeler le plus exactement possible les mesures que Claire connaissait par cœur. Farine, poudre à pâte, sel, œuf..., eau ou lait? À tout hasard, elle ajouta du lait, ayant oublié qu'il fallait lier la pâte avec de la bière. Cette préparation une fois au repos sur le comptoir, elle s'attaqua aux dorés qui semblaient la supplier de leurs yeux sans expression de ne pas leur mettre le couteau dans le ventre. Elle se dit à voix basse :

— Au diable les attendrissements! Dans la vie, il y a toujours quelqu'un pour t'en planter un, un couteau dans le ventre, fit-elle en pensant aux propos mensongers de la dame

Tremblay.

En réprimant des nausées, elle réussit à trancher plutôt grossièrement les filets sans être certaine d'avoir réussi à enlever toutes les arêtes.

Après avoir jeté un dernier regard à l'assiette de petits fours et au bol de julienne de pommes de terre, elle se précipita dans sa chambre pour un brin de toilette. Lorsqu'elle en ressortit, elle était habillée de sa jupe bourgogne agrémentée d'un haut de dentelle ivoire. Ses cheveux attachés d'une boucle de ruban en demi-queue de cheval caressaient ses épaules. Les pupilles toutes grandes, Aurore s'écria :

— Que tu es belle, Graziella!

— Merci, Aurore, tu es gentille.

Le carillon mélodieux de l'horloge fit entendre ses huit notes, suivies de quatre coups sourds. Quatre heures! Au même moment, Timothy déposait son chapeau sur la console. Il mira ses cheveux et sa moustache, après quoi il avança de trois pas en étirant le cou presque jusqu'à la cuisine en criant :

— Madame, nous sommes là, William et moi! Vous pourrez nous servir le thé.

Aurore lui remit le plateau. Graziella releva le menton et vint au salon :

Les deux hommes, déjà installés confortablement, allumaient un cigare. Timothy l'aperçut et dit :

— Mon cher William, je vous présente notre indispensable dame de compagnie, qui a eu la gentillesse de s'occuper du repas. Vous savez que je n'ai encore trouvé personne pour remplacer Jeanne, qui est enceinte. Voici donc madame Cormier.

Monsieur Price était un homme imposant. Il était vêtu d'un complet foncé, cravate et chemise blanche. Dans un français moins écorché que celui de Timothy, il dit :

— C'est un plaisir de vous connaître, madame Cormier. Je salue en même temps votre générosité.

Graziella revint à la cuisine soulagée. Aurore surveillait l'huile qui bouillait à gros bouillons.



Un nuage ondulait dans l'air. Le salon était aussi enfumé que la conversation des deux hommes, laquelle se déroulait en anglais. Graziella essayait de traduire les mots et les phrases qui lui parvenaient en faisant appel à ses minces connaissances.

— Tu sais, Aurore, j'ai commencé à apprendre l'anglais. C'est trop difficile de ne pas comprendre la plupart du temps.

Les deux jeunes femmes inspectèrent une dernière fois la table pour s'assurer qu'elle était dressée convenablement. Timothy et William riaient à gorge déployée en fumant comme des cheminées. Graziella eut une pensée pour Kate qui savait si bien recevoir. Elle avait tout à apprendre d'elle et voilà que leur relation pourrait bien être fracassée en mille morceaux. Pour se changer les idées, elle alla remplir la théière pour un deuxième service.

Debout dans l'arche, elle vit que Timothy tournait et retournait son cigare entre ses doigts nerveux. Son regard, tout aussi fébrile, faisait sans cesse l'aller-retour entre elle et le président de la compagnie. En retenant son souffle, Graziella se demanda si ce n'était pas pour son patron une façon de manifester son inquiétude à propos de Kate. De son côté, elle se reprochait de ne pas être arrivée à mettre ses talents de cuisinière à profit à cause de son inexpérience dans la cuisine typiquement anglaise. Les filets n'étaient pas taillés à son goût.

— Comment va notre chère Kate? demanda William.

Ses cheveux d'ébène un peu trop longs étaient peignés avec une certaine négligence. Quelques mèches indisciplinées suivaient le balancement de sa tête, toujours en mouvement. Ses yeux qui s'apparentaient à sa crinière se fixaient çà et là comme s'ils avaient l'habitude de tout voir en même temps. Ce devait être une habileté qu'il avait développée à force de trop bien surveiller ses affaires.

— Comme je vous l'ai dit lundi, ma chère Kate ne va pas très bien. On craignait pour la scarlatine, mais elle prend du mieux de jour en jour. C'est pour cette raison que madame Cormier est ici. Le docteur Riverin avait peur pour elle. Vous savez qu'elle est enceinte, alors que son mari est décédé tragiquement dans un chantier?

— Pas dans l'un des miens, j'espère!

Il porta son regard sur la jeune femme en se donnant un air éploré. Graziella n'y crut pas. Ce n'était sûrement pas la première fois qu'un travailleur perdait la vie dans l'une ou l'autre de ses usines ou dans ses chantiers. Il ne payait sûrement pas un écu à un curé catholique chaque fois qu'un homme laissait sa vie dans ses entreprises afin de faire dire une messe pour le repos de son âme. Néanmoins, elle répondit très poliment :

— Je ne crois pas, monsieur. Je n'ai pas eu le temps de savoir le nom de ce nouveau chantier, puisque nous ne nous étions pas parlé depuis son départ, en juillet, le lendemain de notre mariage. J'étais censée aller le retrouver à Québec.

Comme si un éclair le frappait en plein front, il s'écria d'une voix grave qui semblait venir de son ventre :

— Vous êtes la jeune femme dont tout le monde parle, qui s'est fait attaquer par un voleur à la gare?

— C'est bien cela, monsieur. Et je dois une fière chandelle à mes patrons, s'anima Graziella. Excusez-moi, je vais chercher les petits fours.

Elle revint à la cuisine, où Aurore trempait les filets dans la pâte.



Ils s'étaient sustentés en s'exclamant plus d'une fois qu'ils n'avaient jamais mangé d'aussi bons *fish and chips*, sans doute par politesse, selon ce que pensait Graziella. Les deux hommes demeurèrent assis dans la salle à manger à tenir des propos légers. Enfin, ils rallumèrent leur cigare. William orienta la discussion sur les sujets pour lesquels il était là principalement. Graziella et Aurore auraient bien voulu qu'ils se retirent au salon. Elles auraient débarrassé la table. Cependant, elles pouvaient toujours commencer à nettoyer la cuisine. De là, elles entendaient la conversation, en français à présent. Timothy s'écria :

— William, deux ans après avoir investi 2,5 millions dans les infrastructures, l'actif de la compagnie est évalué à plus de 15 millions de dollars, et 85,5 % des 6 millions de dollars d'obligations de première hypothèque ont déjà été émis sur le marché financier. On ne peut pas dire que la Price Brothers n'a pas le vent dans les voiles malgré la concurrence que lui livre la Pulperie.

— Oui, on peut dire que la compagnie connaît un essor exceptionnel. En étudiant attentivement les documents que vous avez en main, j'en suis venu aux mêmes conclusions que vous. L'important, maintenant, c'est de tenir ce rythme de croissance et de prévoir les nouvelles réalités du marché pour prévenir les coups.

Ils discutèrent longuement en énonçant des chiffres énormes et en élaborant des projets de développement où Graziella n'arrivait pas très bien à se retrouver. Les échanges faisaient constamment référence à des technologies dont la jeune fille n'avait pas la moindre idée. Elle était bien loin de la petite scierie de son ex-patron.

Lorsque le brassage d'idées fit mine de tirer à sa fin, Timothy suggéra de passer au salon. Graziella et Aurore en profitèrent pour nettoyer la salle à manger. Elles pouvaient voir ce qui se passait.

William tira d'une mallette placée à ses pieds une liasse de quelques feuilles noircies de chiffres et d'explications.

— Vous voulez mon avis pour quand? demanda Timothy, en feuilletant machinalement ce second document qu'il devait étudier.

— Avant la réunion du conseil d'administration qui aura lieu lundi dans deux semaines.

— Bien! approuva Davis. Maintenant, passons à notre deuxième point, si vous voulez bien. Quels sont vos projets, compte tenu de la guerre qui s'étend de plus en plus? Comme

j'aurai la responsabilité entière de la Price Brothers, il me faut savoir dans tous les détails ce qui m'attend.

Graziella prenait conscience de l'ampleur des responsabilités de son patron et elle comprenait son air absent lorsqu'il était question de la routine quotidienne.

— L'entrée du Canada en guerre a bouleversé mon existence, disait William Price. En ardent patriote et impérialiste, j'ai œuvré plusieurs années comme officier au sein du 8^e régiment et j'ai levé deux compagnies au moment de la guerre des Boers. Mais vous savez déjà tout cela, n'est-ce pas!

Graziella reconnaissait certains des propos que lui avait tenus Alexis. Elle tendit l'oreille. Peut-être en apprendrait-elle plus sur sa vie dans l'armée. William continuait :

— J'ai été promu lieutenant-colonel et nommé par Samuel Hughes, ministre de la Milice et de la Défense, responsable de l'organisation entière du camp de Valcartier.

Il semblait prendre plaisir à charger son discours d'une foule de détails que son interlocuteur connaissait sans doute pour plastronner. Cela rappela à Graziella la façon dont Paule Gendron parlait de son fils Alphonse.

— Les travaux d'aménagement ayant commencé le 10 août de cette année, j'ai organisé l'électrification du camp, la construction de l'aqueduc et la voie ferrée d'évitement. Mon cauchemar s'est terminé avec le départ du dernier bateau.

Incapable de contenir plus longtemps sa curiosité, au risque de choquer son patron et de passer pour polissonne, elle s'avança timidement dans l'arche du salon.

— Monsieur Price, excusez-moi, mais je sais qu'Alexis Angers est parti sur ce dernier bateau.

— Vous avez raison, madame. Alexis, le fils de l'un de nos meilleurs employés, était sur ce bateau. Je l'aimais bien, le Trotteur, comme bûcheron! Il était vif comme un taon et fort pour son âge. Il va faire un bon soldat.

— Il veut tellement courir plus vite qu'Alexis le Trotteur un jour que j'ai peur qu'il commette des gestes dangereux. Excusez-moi, je n'aurais pas dû...

— Non, non, restez et dites ce que vous avez à dire. Pour vous rassurer, je peux témoigner qu'on a tous une part d'animal en nous qui nous fait prendre des risques. Alexis est juste comme les autres.

— Je ne voudrais pas qu'il lui arrive malheur.

— Avoir su, je l'aurais rayé de la liste des soldats, dit William.

— Il était tellement décidé qu'il aurait essayé d'embarquer clandestinement. J'espère de tout mon cœur qu'il reviendra avec toute sa tête et tous ses membres. J'aurais tellement aimé qu'il voie mon cheval! Excusez-moi, je vais continuer mon travail.

— Non, non, restez. Je suis intéressé. Vous avez un cheval?

— Oui. J'ai commencé à lui montrer à faire le beau. J'ai lu, dans le *Progrès du Saguenay*, que la Ville de Chicoutimi tentait de faire revenir un cirque au mois d'août. Je veux l'inscrire dans la partie « amateurs ».

— Vous croyez qu'ils vont accepter les femmes?

— Samedi dernier, je lui ai expliqué que les femmes étaient mal vues lorsqu'elles s'adonnent à l'équitation, lui rappela Timothy.

Il changea de sujet. Graziella comprit et revint aider Aurore dans la salle à manger, cependant que les voix continuaient de lui parvenir.

— Avec le titre de chevalier qui va vous être décerné en janvier prochain et un *sir* devant votre nom, disait Timothy, avez-vous l'intention de mettre à nouveau vos talents de militaire à contribution dans ce conflit? Je vous rappelle que j'ai besoin de connaître tous les détails.

— J'ai cela dans le sang. Je n'y peux rien. Si j'en ai l'occasion, j'irai retrouver Alexis. Nous nous rencontrerons peut-être en Angleterre, au camp militaire de Witley.

— J'en ai déjà entendu parler. Vous savez que mon Henry s'est enrôlé? Vous pourriez le rencontrer également.

Graziella pouvait se faire une idée de la vie d'Alexis et où il se trouvait. Peut-être bien qu'elle pourrait obtenir son adresse et lui écrire.

— Henry est aussi un batailleur, avança William.

— Il ne tient pas ça de moi...

— Vous en êtes un dans un autre genre de guerre. Il en faut de toutes les sortes pour faire un monde. Je vous laisse mon armée de travailleurs entre les mains. Vous en serez le général. Je mets toute ma confiance dans vos fabuleux talents de meneur.

La jeune femme se doutait bien que son patron avait des qualités exceptionnelles, mais elle s'étonnait sincèrement de constater l'ampleur du rôle qu'il jouait dans l'entreprise de Price, ainsi que de la confiance qu'il inspirait.

— Nous avons parlé de Kate, mais comment va votre femme Amelia? dit Davis.

— Elle va bien et s'occupe toujours de ses bonnes œuvres. Elle se cherche une nouvelle couturière.

Graziella jubila. En plus de madame Doucet, l'épouse du gérant de la banque, si elle pouvait avoir comme cliente la femme de l'homme le plus puissant de la région, sa machine à coudre serait de plus en plus rentable.

Elle fit mine de venir débarrasser la table à café et osa dire :

— Excusez-moi d'intervenir une seconde fois, mais j'ai entendu que votre épouse cherchait une couturière?

— Vous faites de la couture?

— J’ai déjà travaillé pour madame Doucet et je suis en train de coudre une robe de circonstance.

— Je parlerai de vous à Amelia, ainsi qu’à ses amies.

— Je ne demande pas mieux.

— Il ne faudrait pas que Graziella en prenne trop, objecta Timothy. N’oublions pas qu’elle est enceinte et que, jusqu’à maintenant, elle a travaillé fort.

— Voulez-vous du thé? Je vais aller le réchauffer, offrit la jeune femme.

— Je prendrais un petit scotch.

— Je nous en sers un, s’empressa de proposer Timothy.

En fin de compte, cette réception ne s’était pas trop mal passée. Ses hôtes avaient au moins fait semblant de se régaler. En plus, elle avait maintenant une idée de l’endroit où se trouvait Alexis et elle pouvait caresser l’espoir d’avoir bientôt de nouveaux travaux de couture à effectuer.

En partant, William offrit de déposer Aurore chez ses parents.



La maison avait été nettoyée, mais il restait quelques casseroles à essuyer.

La sonnerie du téléphone fit sursauter Graziella qui se précipita au salon et se tint à côté de Timothy, le cœur battant.

— Allô! répondit-il.

En attendant la fin de la conversation, elle laissa son esprit dériver. Quelle décision avait prise Kate à la suite des médisances de madame Tremblay?

Elle fut presque aussitôt tirée de ses réflexions; des larmes serpentaient tranquillement sur les joues de Timothy et s’échouaient dans sa moustache. Elle se concentra pour essayer de décoder les mots de son patron, qui s’exprimait en anglais. Son ton était parfois tourmenté, parfois plus calme. Était-ce une bonne ou une mauvaise nouvelle? Enfin, il raccrocha lentement en sanglotant et dit dans son français à peine compréhensible :

— Le docteur Riverin dit que Kate a tous les symptômes d’une femme enceinte et...

Il n’eut pas la force de terminer sa phrase. Graziella accueillit sa tête sur sa poitrine. Elle ne pouvait faire autrement que de partager la joie que ressentait cet homme devant la perspective d’être père à nouveau. Elle avait envie de danser.

Sa vie future se déroula en un éclair devant ses yeux. Si Kate était réellement enceinte, son bébé et le sien propre seraient comme deux frères ou sœurs. Ils grandiraient sagement, entourés de Kate, de Timothy et de Claire; Alexis reviendrait de la guerre et se mesurerait à

son cheval. Elle ouvrirait sa boutique de vêtements chics et, comme Anne-Marie Palardy, elle voyagerait entre Paris et Londres. Le bonheur l'avait rattrapée.

Mais ce tableau idyllique vola soudain en éclats lorsque Timothy ajouta en hoquetant :
— Elle veut divorcer!

En sanglotant de plus en plus fort, il l'enlaça et chercha ses lèvres. Le carillon de l'horloge remit les esprits à l'endroit. Graziella le repoussa brusquement, des larmes dans les yeux.

Chacun prit le chemin de sa chambre sans regarder l'autre.



En arrivant de chez les Davis, Aurore était montée dans la chambre des filles pour la nuit. Assise à la table, Marguerite avait la tête penchée sur un talon de bas qu'elle reprisait avec soin. La laine, dont les brins s'entremêlaient, avait presque rempli le trou. Elle entendit le roulement d'une voiture à chevaux avancer dans l'entrée. D'où elle était, elle ne voyait que la partie de la cour éclairée par le lampadaire de la rue. Elle vint à la fenêtre et vit une ombre qui se faufilait le long du mur. Un poing frappa vigoureusement contre le battant. Dix heures! Qui pouvait bien se présenter aussi tard à sa porte? Peu rassurée, elle ne réveilla quand même pas Romuald, qui faisait des grosses journées, selon son expression. Elle fit glisser le verrou et se trouva face à face avec Graziella, habillée de noir, l'air totalement égaré.

— Eh bien! que fais-tu ici, à cette heure, petite?

Sans répondre, secouée de sanglots, elle se jeta au cou de Marguerite Angers. Celle-ci attendit patiemment qu'elle se calme, puis dit :

— Tu vas commencer par te déshabiller. Je vais te servir un bon thé chaud et tu vas venir t'asseoir à la table avec moi. J'ai une pile de bas qui font la grimace à reprendre.

Graziella la regarda avec un sourire triste sur les lèvres et obéit.

Maintenant plus calme, elle lapait le liquide chaud à petites gorgées, comme si une boule gênante l'empêchait d'avaler. Assise à ses côtés, Marguerite lui passait délicatement une main réconfortante dans le dos sans provoquer les confidences. Elle aimait cette enfant qu'elle aurait volontiers acceptée comme belle-fille et, quand son cœur lui parlait, elle l'écoutait. Sa nature campagnarde pétrie de grand air, d'espace et de contact avec la bonne terre du bon Dieu lui avait appris cela. Elle n'avait pas une « grosse instruction », comme elle disait, mais l'amour qu'elle avait en son sein compensait amplement son ignorance. C'était lui qui l'inspirait lorsqu'il s'agissait d'élever sa couvée, de seconder son mari et de prendre soin de sa maison.

Graziella gardait les yeux obstinément fixés sur sa tasse. Elle ne faisait plus que soupirer. Marguerite comprit qu'elle devait s'enquérir de ce qui la bouleversait autant.

— Graziella, dis-moi que ce que je devine est pas arrivé!

— Pas comme vous pourriez le penser...

L'émotion lui montait à nouveau aux yeux. Marguerite se montra patiente une fois de plus. Enfin, la jeune femme prit une longue inspiration et déclara :

— Vous ne pouvez pas savoir à quel point je m'en veux...

— Tu t'en veux de quoi, au juste?

— D'avoir déçu madame Davis. En fait, je suis déçue d'être ce que je suis.

— Tu sais, ma petite fille, j'aurais accepté volontiers que tu deviennes la femme de mon Alexis.

Les cils de Graziella luisaient comme des diamants sous les reflets de l'ampoule allumée au plafond. Marguerite laissa une fois de plus passer du temps.

— Madame Tremblay a bavassé à travers son chapeau, se décida enfin la visiteuse.

L'opératrice et les curieux sur la ligne téléphonique avaient déjà eu le temps de faire courir la nouvelle dans toute la ville. Sachant cela, pourquoi Kate s'était-elle tout bêtement servie du téléphone pour annoncer qu'elle était peut-être enceinte et qu'elle voulait divorcer? D'habitude, elle se montrait sévère à l'égard des commérages; elle avait l'esprit ouvert et le pardon sur le bout des lèvres.

Comment se faisait-il qu'elle ait pris une décision pareille sans entendre la version de son mari ni la sienne? À la peine immense qu'éprouvait Graziella s'ajoutait l'incompréhension. L'attitude de madame Davis était inexplicable; ce n'était pas conforme à sa nature.

Le chagrin de Timothy n'était pas feint, elle en était persuadée, même s'il avait eu un geste déplacé en cherchant un réconfort.

— Telle que je connais madame Tremblay, ça devait pas être beau.

— Tout ça au téléphone.

— Y a pas de meilleur moyen pour informer toute la ville.

— Ma patronne pense être enceinte et veut divorcer.

— Ça, c'est grave!

— À cause de moi.

— Pis toi, penses-tu qu'elle a raison?

— Je n'ai rien fait de plein vouloir.

— Ça veut dire que t'as cédé à monsieur Davis.

— Lorsqu'elle lui a dit cela au téléphone, il était défait et il pleurait. Je n'avais jamais vu pleurer un homme autant. Sa tête est tombée sur ma poitrine. Je me suis laissé attendrir. Il

m'a serrée dans ses bras et il m'a...

— Embrassée?

— Oui!

— Et toi, tu as répondu?

— J'aimerais mieux ne plus en parler. Mais je vous jure que le pire n'est pas arrivé.

— Moi, je te crois... Qu'est-ce que t'as l'intention de faire?

— J'ai attelé pour m'en aller à Chicoutimi. Je voulais tout expliquer à ma patronne.

— Puis t'as pensé que c'était pas prudent, en pleine nuit. Tu vas coucher sur mon vieux canapé. Demain, tu vas y voir plus clair. J'trouve que tu as eu pas mal de malheurs, depuis un mois, avec la mort de ton mari.

Marguerite réfléchit un instant :

— Si tu t'en allais chez tes parents? Tu m'as jamais parlé d'eux. Je suis certaine que ta mère serait heureuse de prendre soin de toi jusqu'à ton accouchement. Si je voyais Aurore dans la même situation, j'la laisserais pas se débrouiller toute seule.

À mesure qu'elle parlait, l'expression de Graziella changeait. Elle avait peine à respirer et restait froide, le regard fixé sur les bas de laine qui jonchaient la table.

— J'ai dit quelque chose qui t'a blessée?

Maîtresse de ses émotions, Graziella scanda d'une voix acide.

— Je n'ai plus de mère!

— Ah! excuse-moi, je ne savais pas qu'elle était morte.

— Oui, elle est morte.

Marguerite arrêta de la questionner. Elle avait perdu la sienne et elle savait tout le temps qu'elle avait mis à s'en remettre. Pensive, elle dit :

— Graziella, je ne te juge pas et je te crois. Je te le répète : je serais prête à t'accepter comme belle-fille immédiatement, sans en savoir plus sur toi. Marie est comme un papillon qui détecte le suc dans les meilleures fleurs. Je me fie à ses antennes.

Sensible à ces déclarations, Graziella éclata à nouveau en sanglots et laissa tomber sa tête sur ses bras croisés au-dessus de la table. Marguerite évita de l'accueillir sur son cœur pour ne pas pleurer avec elle. Avec un hoquet dans la voix, elle dit :

— Je suis prête à t'aider si tu veux.

Graziella releva son visage ravagé et dit :

— Comment?

— Je connais assez bien Eugénie Tremblay pour lui faire la leçon. Demain, je vais aller la voir et je vais lui dire que je te connais. Je suis pas une personne de même, mais, si elle ne veut pas téléphoner à ta patronne pour se démentir, je vais lui dire que je vais déclarer publiquement son secret, à elle aussi.

L'une des filles de la dame était fille-mère, une honte que toute la famille s'évertuait à cacher. Marguerite elle-même répugnait à se rendre coupable de méchanceté, alors que ce genre de chose pouvait arriver à n'importe qui, mais la réputation de Graziella lui semblait une cause suffisante pour justifier un peu de chantage.

— Astheure qu'on s'est bien comprises, tu vas venir t'étendre sur mon vieux canapé. Marie va être contente de coucher dans tes bras avec sa belle robe rouge qu'elle a pas enlevée depuis hier.

Chapitre 22

Enfer suait, le boghei cahotait et Graziella frissonnait.

Convaincue qu'elle devait régler elle-même l'imbroglio au cœur duquel elle se trouvait, elle avait libéré de ses bras la petite Marie au corps tiède et avait refermé doucement la porte de la pauvre chaumière, pourtant riche d'amour et de compréhension. Dehors, elle s'était heurtée à un froid surprenant pour un début de novembre, mais la perspective de grelotter n'avait pas entamé sa détermination. Sa tristesse ne connaissait pas de répit. Elle tenait mollement les guides, mais Enfer semblait éprouver du respect pour le chagrin de sa maîtresse et il suivait de lui-même le chemin; ses sabots s'enfonçaient à chaque pas dans une couche de neige légère qui volait en une fine poussière. Des hommes emmitouflés dans de la fourrure, surpris et vaguement scandalisés de voir un attelage conduit par une femme, saluaient néanmoins d'une mitaine qu'ils portaient mollement à leur casque.

Graziella Cormier n'était plus digne de tenir la place d'Alicia Davis, aux yeux de sa mère, qui avait étourdiment ouvert la porte de la chambre de sa fille adorée à une jeune femme rencontrée par hasard pour lui permettre de rêver à l'amour dans un lit garni de dentelle.

Ses joues caressées par la neige rougissaient. Sa pensée tourbillonnait. Tout s'était enchaîné trop rapidement durant les derniers jours, qui défilaient devant ses yeux fixés sur les cordeaux. De penser aux bonnes paroles et aux gestes d'affection de Marguerite Angers n'arrivait pas à mettre un baume sur son cœur ulcéré, pas plus que d'envisager l'indépendance que pouvait lui garantir la rondelette somme de cent cinquante dollars qu'elle avait déposée à la Banque Nationale.

— Bébé, tu as tout vu et tout entendu depuis que mon patron et moi sommes tombés dans le foin samedi dernier. Tu sais que ta maman n'est pas méchante.

Sur ces paroles lancées dans la légère brise enneigée, elle sentit effleurer délicatement l'intérieur de son abdomen.

— Bébé! Tu me réponds, tu me réponds! Tu es bien vivant! J'espère que tu n'es pas triste. Tu es bien trop jeune pour être triste. Si c'est le cas, je te promets de tout faire pour que cela ne t'arrive plus. Oh! Bébé!

Elle promenait sa main droite gantée sur la laine du manteau noir prêté par Kate, pour qui elle aurait été prête à donner sa vie.

Qu'est-ce que Timothy avait dû penser en voyant qu'elle était partie après qu'il eut regagné sa chambre? La veille au matin, ils avaient projeté de revenir à Chicoutimi ensemble pour expliquer la situation à Kate. Timothy, son patron, et, maintenant, il était... Graziella ne pouvait nommer l'attirance qui s'était manifestée entre eux à la suite de l'appel de Kate. Gênée juste à penser qu'elle aurait à le regarder en face, elle avait attelé Enfer et s'était sauvée comme une voleuse chez les Angers. Comme d'habitude, elle n'avait fait qu'à sa tête. Et voilà! Elle en était à grelotter sur une route qui deviendrait non carrossable avant la fin de la journée.

Ses larmes se mirent à serpenter sur ses joues jusqu'à ses lèvres, juste à penser qu'elle avait rejeté son fœtus pour ensuite se laisser attendrir par les bras de la jolie Marie Angers tendus vers elle. Marie qui savait détecter le suc dans les meilleures fleurs, avait dit Marguerite. Graziella pensa qu'elle n'était plus seule; Bébé était la partie d'elle-même qui lui donnait une nouvelle raison de combattre. Elle renifla et, en ravalant ses larmes, cria dans la brise :

— Mon enfant, je vais l'élever toute seule!

Le cheval secoua sa croupe enneigée et leva son museau en grognant brièvement. Graziella agita légèrement les cordeaux de sa main gauche et répliqua :

— Bon cheval, va un peu plus vite, Bébé et moi commençons à geler. Je ne sens presque plus mes pieds et nous n'avons même pas la moitié du chemin de parcouru.

Enfer pressa le pas. Tout en filant bon train, il fit tout à coup résonner son hennissement le plus sonore; il rattrapait rapidement une jument noire attelée à un traîneau rempli de bois de quatre pieds, qui faisait chantonner les grelots fixés au collier du harnais. Au moment où le boghei de Graziella allait le dépasser, le voiturier immobilisa son attelage et souleva son casque de poil pour saluer en s'écriant :

— Madame, vous êtes bien hardie de sortir toute seule par un temps de même! Vous allez où?

— À Chicoutimi! cria Graziella dans la brise.

À son tour, elle ordonna à sa bête de s'immobiliser. Enfer se mit à jouer du sabot dans la neige. D'une pupille battante derrière l'œillère accompagnée d'un hennissement bruyant, il eut l'air de saluer la jument noire à ses côtés.

— On dirait que Bernadette aime bien votre bel étalon. J'en ai jamais vu un pareil. C'est certain qu'il a la force de vous mener à Chicoutimi, mais je sais pas si le froid vous rattrapera pas avant que vous soyez rendue.

— Mon cheval s'appelle Enfer. Votre Bernadette est racée comme lui.

— Bernadette est bien avenante. Elle serait capable de se mesurer à votre Enfer. Si vous voulez, on n'étirera pas plus longtemps la conversation. Il reste environ cinq minutes avant d'arriver chez nous. Vous pourrez faire chauffer vos briques sur le poêle, pendant qu'Élisabeth, ma femme, vous servira une bonne soupe chaude.

— J'accepterais, mais j'ai peur que cette escale retarde trop la démarche importante que j'ai à faire.

— Vous êtes si pressée que ça?

— C'est comme vous dites, oui! Si vous le voulez, nous allons passer un marché. Je me rends chez vous, je laisse le boghei dans votre cour et je me rends à Chicoutimi sur Enfer. Nous allons nous réchauffer, tous les deux, et mon cheval est très rapide. Je pourrai sûrement économiser de quinze minutes à une demi-heure.

— Vous êtes pas peureuse! Si la neige continue à c'train-là, il va en avoir tombé un pied à soir. Pis, si l'vent commence à souffler trop fort dans ça, on verra plus ni ciel ni terre. Des plans pour mourir en chemin.

— Raison de plus pour faire ce que je dis. Mon patron viendra chercher son boghei au courant de la semaine.

— C'est un bien beau boghei! Tout noir comme ma Bernadette! Vous avez quasiment raison, quand on réfléchit. Mais, demain, j'serais pas surpris que tout le monde de Chicoutimi vous montre du doigt. Des plans pour vous faire excommunier.

— Soyez sans crainte. Allons-y, si vous voulez! Je commence à grelotter pas mal et mes pieds sont vraiment gelés.

— C'est bon, suivez-moi. Vas-y, Bernadette, dit l'homme.

Et il fouetta les flancs de la jument.

Enfer suivit le pas mesuré de sa nouvelle compagne jusque dans la cour arrière d'une bâtisse de deux étages en bardeaux. Les intempéries lui avaient donné un air de velours veineux aux couleurs dégradées de noir et de marine mêlés à du gris et du tan.

— J'vais vous aider à dételer, offrit l'homme.

Il sauta de son traîneau à quatre patins et se positionna devant Enfer.

Frissonnante, Graziella rangea les guides sous la croupière. Elle se mit à frapper ses mains ensemble et à sautiller sur place dans la neige pour tâcher de se réchauffer.

Une fois libérée de l'attelage, la bête, excitée, se mit à trotter en faisant aller son postérieur de chaque côté. La neige voletait tout autour de la cour.

— Enfer, ici! ordonna la jeune femme en pointant de son index le bout de ses bottes fourrées.

— On dirait qu'y a pas l'habitude d'être attelé à une voiture, observa l'étranger.

— Non, comme vous voyez, ce n'est pas un cheval de trait. Enfer est un pur-sang très rare à cause de sa couleur. Bernadette est racée, elle aussi.

— Comme vous dites, c'est pas un cheval de trait non plus. J'connais pas son histoire. L'Américain qui me l'a vendue la connaissait pas non plus. Bien, ma p'tite dame, voulez-vous entrer dans mon hangar vous réchauffer un peu avant d'partir?

— Non, j'aime mieux m'en aller tout de suite. Le temps presse.

— Bien, moi, j'vais vous dire ma franche idée : malgré votre expérience, j'ai peur pour vous! Si votre cheval glisse pis que vous tombez, vous pouvez vous tuer. Y vaudrait mieux que j'aille vous reconduire. J'vais décharger mon traîneau vite fait et on pourra partir. J'attacherai Enfer derrière, s'il faut apporter tous vos bagages.

— Je dois absolument prendre ce grand sac avec moi, fit-elle en le désignant de son index. C'est une question de vie ou de mort. Mon avenir est en jeu.

— En passant, mon nom, c'est Rodolphe Saint-Germain. Pis vous?

— Graziella Cormier. Mon mari s'appelait Louis Cormier. Il est mort.

— J'vais dire ça à Élisabeth, pis elle va mettre votre mari dans ses prières de tous les jours pour le repos de son âme.

— Vous êtes une bonne personne, monsieur Rodolphe. Vous avez un grand cœur.



Tout occupé qu'il était à gagner le pain de sa famille, Rodolphe Saint-Germain était sans doute une des rares personnes à ne pas avoir eu vent des ragots qui avaient couru par toute la ville au sujet de Graziella. Il ne se rendit même pas compte que, dans les rues que longeait son attelage, les gens bien pensants se détournaient de la jeune femme assise à ses côtés. Si la neige qui recouvrait ses épaules aussi bien que ses joues rougies par le froid la rendaient méconnaissable, on replaçait aisément son cheval blanc racé, qui avait passablement fait jaser quelques jours plus tôt.

Le dimanche précédent, sans méfiance, on l'avait vue partir en compagnie de Timothy Davis, pour se rendre bientôt à l'évidence, grâce aux indiscretions des employées du téléphone, que cette équipée n'était pas aussi innocente qu'il y paraissait. Ce n'était pas pour rien que la femme Davis était tombée malade. De se découvrir enceinte au milieu d'une telle trahison, c'était un coup du sort insupportable. Est-ce que, à présent, Graziella s'en prenait à un brave ébéniste, oublieux de ses devoirs de père de famille? Et qu'est-ce qu'elle allait faire à la maison de son ancienne patronne? Était-ce pour la narguer qu'elle revenait à Chicoutimi?

Indifférente aux regards accusateurs qu'elle n'avait pas manqué de remarquer sur sa route, Graziella piétinait à présent sur le perron du 150 de la rue Jacques-Cartier en agitant à répétition le lion de cuivre fixé à la porte. Comme personne ne semblait vouloir lui ouvrir, elle déposa son grand sac par terre et frappa le battant de ses deux poings en criant :

— Kate, Kate, je vous en prie, je veux absolument vous parler, vous expliquer! Je ne suis coupable de rien!

Deux gamins sur le chemin de l'école pour la dernière demie de la journée se mirent à scander :

— Coupable de rien... Graziella Cormier, coupable de rien!

Ils pressèrent le pas jusqu'à courir en riant et en répétant les mêmes mots comme un mantra. Leurs voix se perdirent enfin dans le lointain. Les yeux dans l'eau, Graziella s'adressa à son ventre.

— Bébé, je pense sérieusement qu'il faut partir. Tu vois comme les gens me traitent? Ce sera la même chose pour toi, puisque tu es mon fils ou ma fille. C'est trop injuste! Mais, avant d'attraper le train demain matin et de filer à Québec, il faut que je parle à Kate.

Elle se remit à appeler à travers la porte qui ne s'ouvrait toujours pas. En même temps, elle dansait sur place pour tâcher de dégourdir ses pieds gelés sans y parvenir. Voyant que ses efforts resteraient vains, elle remonta dans le traîneau de Rodolphe et lui demanda de la conduire à l'évêché. En ce début d'après-midi, elle était exposée aux regards en biais des travailleurs de toutes les professions qui reprenaient le chemin de l'usine, du bureau ou des boutiques, ainsi qu'aux œillades polissonnes des étudiants des différentes institutions scolaires et des ouvriers qui s'affairaient à la reconstruction de la ville.

Cela lui était égal. Elle repassait dans sa tête les événements heureux et malheureux qui avaient marqué le dernier mois. Tout compte fait, le bilan était positif. Mais de quelle couleur allait être son avenir si Kate décidait de ne plus lui ouvrir sa porte? Elle venait de constater qu'il serait difficile de réparer les pots cassés. Tout danger de contagion passé, pourquoi l'avait-elle laissée frapper sans résultat, si ce n'était pas pour lui montrer la déception qu'elle éprouvait envers elle? Son silence devant ses efforts était la meilleure réponse à ses questionnements. Kate ne voulait plus la voir ni lui pardonner. N'y avait-il qu'une solution?

Si elle s'en allait à Québec, pourrait-elle y emmener Enfer? Là-bas, elle devrait trouver une place dans un orphelinat jusqu'à ce que son bébé naisse. Où pouvait-elle loger son cheval en attendant? Monsieur Doucet lui avait offert de l'acheter. Combien pouvait-on vendre un pur-sang de cette classe? Elle eut une pensée attendrie pour son père. Quels sacrifices avait-il dû faire pour lui payer un cadeau pareil alors qu'elle n'avait que quatorze ans?

Elle en était encore à s'interroger lorsqu'elle sauta du traîneau.

— Allez-vous m’attendre, monsieur Rodolphe? demanda-t-elle en se précipitant dans les marches de la bâtisse. Ça ne sera pas long.

Comme la malapprise qu’elle était devenue pour la population de Chicoutimi, elle pénétra dans l’évêché sans frapper. Une fois sur le tapis, elle se racla la gorge et cria :

— Y a-t-il quelqu’un?

Une religieuse, les mains dans ses manches larges, pointa sa cornette dans le cadre de la porte en face. En reconnaissant Graziella, elle lui demanda :

— Madame, êtes-vous de nouveau convoquée par monseigneur Labrecque? Si oui, il ne m’en a pas avertie. Son prochain départ pour Rome l’occupe beaucoup et je suis surprise qu’il ait le temps de s’attarder à une jeune femme qui sème le désordre dans les âmes sensibles.

Graziella comprit que les racontars étaient parvenus jusqu’au faite de la hiérarchie de l’Église. Pas de doute, il lui fallait quitter la ville sous peine de devoir répondre publiquement de ses actes.

— C’est l’abbé Gagnon que je veux voir.

— Il en va de même pour le bon curé Gagnon. Il n’a pas le temps de s’attarder à une jeune femme qui sème le désordre dans les âmes sensibles, répéta-t-elle mot pour mot, comme pour mieux stigmatiser la pécheresse.

— Ma sœur, c’est très important, insista Graziella. Je vais rester devant cette porte tant que je ne l’aurai pas vu, jusqu’à demain s’il le faut.

— Comme vous êtes habillée convenablement, cette fois-ci, je vais voir ce que je puis faire.

— Je connais la tradition et, comme vous voyez, je m’y conforme.

— Vous vous y conformez dans vos vêtements, mais cela ne vous empêche pas de vous démarquer autrement.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Nous avons des oreilles pour entendre ce qui court dans les rues de notre belle ville, même si nous sommes en communauté.

— Ma sœur, puis-je voir l’abbé Gagnon? C’est pour me confesser, ajouta Graziella.

— Si c’est pour vous confesser, je le convoque immédiatement. Il m’en voudrait de tarder à lui amener une âme repentante.

La religieuse tourna les talons et s’éloigna sans hâte.

L’estomac torturé par la faim, Graziella réalisa qu’elle n’avait pas mangé depuis la veille. Elle se laissa tomber sur la chaise à côté de la porte, en proie à une faiblesse soudaine. Curieusement, la sainte religieuse qui glissait dans le corridor sembla se mettre à tourner sous ses yeux. Elle fit un énorme effort de volonté pour ne pas tomber dans les pommes et l’image se stabilisa.



Graziella posa son regard confus sur la cornette de sœur Marie-des-Anges, penchée au-dessus de son visage. Lorsque sa vision fut redevenue claire, elle reconnut la chambre de l'orphelinat où elle avait séjourné au début d'octobre. Kate l'en avait retirée afin de lui offrir la vie rêvée de Cendrillon et de la Belle au bois dormant tout à la fois. Elle réalisait qu'elle avait gravi les échelons trop vite et qu'elle était retombée brutalement dans sa réalité de débutante.

— Comment vous sentez-vous? lui demanda sœur Marie-des-Anges en retirant une serviette humide de son front.

— J'ai chaud, je transpire, souffla faiblement la malade.

— Vous nous avez fait une peur bleue. Le docteur Riverin était inquiet. Que vous est-il arrivé pour que vous soyez dans cet état?

— Je me rappelle juste que j'étais dans le bureau de l'abbé Gagnon et que j'avais faim. Tout s'est mis à tourner avant de devenir noir.

Il y avait bien autre chose, mais elle ne voulait pas en dire plus. Malgré sa confusion, elle n'avait pas rêvé les mains fébriles du prêtre sur elle. Mais on lui prêtait assez de péchés comme ça. Qui sait si on n'allait pas encore l'accuser d'avoir provoqué l'abbé Gagnon? Les ragots la concernant avaient-ils atteint l'orphelinat? Chose certaine, elle n'allait pas les colporter elle-même, ni surtout en remettre. D'ailleurs, quel poids aurait sa parole contre celle d'un ministre estimé et considéré comme un saint?

— Nous croyons que vous avez fait de l'hypothermie, car vous avez des engelures. Vous avez risqué votre vie en quittant Jonquière ce matin de bonne heure.

— Quelle heure est-il?

— Il est huit heures.

Huit heures! Timothy avait dû arriver par le dernier train pour venir négocier avec sa femme. Sans la bénédiction de Kate, sa vie et celle de Timothy étaient finies.

— Je dois partir. Où est Enfer?

— Il est dans l'écurie de l'orphelinat. Notre homme à tout faire en a pris bien soin.

— Mon sac! J'avais quelque chose d'important dans un sac. Où est-il?

— Monsieur Saint-Germain nous a remis vos effets. Ils sont là, dans la penderie.

Chapitre 23

Mère Marie-des-Anges avait téléphoné chez les Davis. On lui avait tout simplement répondu que tout danger de contagion était écarté, sans mentionner que son retour à la maison était surtout dû aux explications de Timothy à son arrivée de Kénogami par le train. On enverrait de l'aide pour la ramener et on lui donnerait les soins dont elle avait besoin. Claire avait soutenu Graziella tout le long du parcours. La jeune servante n'avait pas été très volubile, laissant son amie se ronger les sangs.

Maintenant dans le hall, les deux jeunes filles pouvaient apercevoir Timothy, l'air pensif, assis dans le salon. Débarrassée de ses vêtements chauds, Graziella se dirigea vers lui, et, en le regardant dans les yeux, dit :

- Monsieur, puis-je voir madame?
- Je lui ai déjà tout expliqué.
- Je veux la voir, si ce n'est pas trop vous demander.
- Vous pouvez y aller.

En boitant, Graziella se rendit à la porte de la chambre et frappa.

- Madame, puis-je vous parler?
- Entrez, répondit Kate. Je vous attendais.

La jeune femme s'avança jusqu'au pied du lit en serrant sur sa poitrine le sac contenant sa robe. Kate était assise, le dos appuyé aux oreillers. Juste éclairé par la lampe de chevet, son visage était pâle, mais serein. Graziella baissa les yeux sur les genoux de sa maîtresse qui gonflaient légèrement les couvertures. Les mots qu'elle avait répétés chemin faisant restaient dans sa gorge. Ce fut Kate qui brisa enfin le silence.

— Graziella, madame Tremblay a téléphoné pour se rétracter, et Timothy m'a expliqué pourquoi vous étiez dans notre chambre.

Graziella était gagnée par l'émotion. Ses larmes coulaient sans qu'elle fît mine de les essuyer. Elles étaient plutôt apaisantes, tout compte fait.

- Prenez le fauteuil, vos pieds sont douloureux, semble-t-il.

Graziella s'installa en gardant les yeux baissés, comme si elle venait dans cette chambre pour la première fois.

— Merci, dit-elle, la voix presque éteinte.

— Je sais que vous avez risqué votre vie et celle de votre enfant pour venir m'expliquer. Il doit y avoir de la bonne volonté là-dessous.

— C'est vrai. Je ne vous ai jamais voulu de mal et n'ai jamais eu l'intention de vous causer du chagrin. Madame Tremblay s'est méprise, je vous l'assure. J'ai cousu pendant la nuit, j'en ai la preuve, dit-elle en se penchant pour saisir le sac à ses pieds.

— Je vous crois. Nous verrons cela plus tard. Graziella, dites-moi la vérité : qu'éprouvez-vous pour mon mari?

La jeune femme s'adossa, laissa courir son regard sur le cadre accroché au mur et le planta dans celui de Kate.

— Je vous ai déjà dit qu'il était comme un père. Je vous affirme que rien n'a changé.

Kate tordait le rebord de la couverture. Les souvenirs refaisaient surface.

— Je sais que votre père vous manque.

— Vous avez raison. Depuis que je l'ai revu, je n'arrête pas de penser à lui. Pendant quinze mois, j'ai essayé de lui en vouloir, mais lorsqu'il est venu me voir ici, dans cette maison, je me suis aperçue que je l'aimais toujours autant.

— Le mien est décédé depuis des années, et je n'ai pas oublié un seul des gestes de bonté et d'amour qu'il a eus pour moi.

Graziella se jeta dans les bras de Kate.

— Pleurez, mon enfant! Je comprends.



Timothy était chez les Doucet, et Claire, comme tous les dimanches, chez ses parents pour une partie de l'après-midi. Le docteur était passé et avait permis à Kate de s'asseoir au salon; en même temps, il avait constaté que les engelures aux pieds de Graziella étaient en bonne voie de guérison.

Maintenant dans la salle de couture, Graziella ourlait à l'aiguille le bas de sa robe de bal. Un bal qui n'aurait peut-être pas lieu. Pourquoi se donner tant de peine? Cependant, ce travail lui permettait de réfléchir. Depuis deux jours, elle n'avait pas reparlé sérieusement avec Kate. L'occasion était propice.

— Il faut que je sois brave, se dit-elle tout haut.

En boitant un tantinet, elle marcha jusqu'au salon. Kate lisait. Graziella ne pouvait pas voir le titre du livre qu'elle tenait des deux mains. Cependant, elle pensa que ce devait être *Madame Bovary*, puisque le roman avait disparu de sa table de chevet.

— Je m'excuse de vous déranger, dit Graziella.

Kate ne sembla pas surprise de la voir s'imposer.

— Assoyez-vous, nous allons discuter.

— Merci.

Kate la dévisagea d'un air tendre et dit :

— Vous savez que les semaines qui viennent vont être difficiles.

— Je sais.

— J'espère qu'il ne vous viendra pas à l'idée de vous sauver à nouveau, comme Claire me l'a laissé entendre.

— J'y ai pensé, j'avoue. Les gens sont méchants.

— Malgré votre air déterminé, savez-vous qu'au fond vous êtes peureuse?

— Ce n'est pas tout à fait ça. Je songeais plutôt à me faire oublier et à faire en sorte qu'on vous laisse tranquille. Il y a aussi qu'on va reporter sur mon enfant le mépris qu'on me témoigne.

— Pensez-vous que de vous sauver ramènerait le calme? Au contraire, votre fuite ne ferait que convaincre les gens que vous êtes coupable et cela ruinerait la réputation de mon mari également.

— Vous avez raison. Mais je ne veux pas vous faire de peine. Vous en avez assez eu.

— Ne vous préoccupez pas de moi. Je sais maintenant ce qui ne va pas chez moi. Le docteur Riverin me l'a fait comprendre en termes très clairs.

— Compte tenu de mon passé, vous aviez des raisons de douter de moi.

— Chacun a un petit coin sombre dans son passé. Je veux vous dire que Marguerite Angers m'a téléphoné de chez madame Tremblay, vendredi. Personne ne le sait. Vous êtes la première à qui je le dis. Mon mari n'était pas là et Claire était au magasin général.

— Elle a fait cela?

En même temps, elle se disait que les commères avaient dû être aussi assidues que d'habitude pour répandre la bonne nouvelle et cela n'était pas pour lui déplaire, même si la discrétion à laquelle prétendait sa maîtresse était bien illusoire.

— J'ai eu beaucoup de plaisir à lui parler. Vous avez raison, c'est une femme admirable. J'aurais aimé la connaître, comme nous nous l'étions proposé, mais ce n'est que partie remise.

— Que vous a-t-elle dit?

— Que sa petite Marie avait des antennes qui détectaient le suc dans les meilleures fleurs. Elle m’a dit aussi qu’elle vous accepterait volontiers comme belle-fille.

Graziella ravala un hoquet, émue par le souvenir de l’enfant autant que par les douces paroles de sa mère.

— Oui, l’aîné de la famille, Alexis, s’était entiché de moi. Je n’ai été que quelques heures avec lui, mais il m’a paru le plus honnête des garçons que j’ai pu rencontrer. J’aurais aimé qu’on se connaisse mieux. Je ne crois pas que je serais devenue amoureuse de lui, mais nous aurions certainement été amis. Je regrette qu’il se soit enrôlé et j’ai peur de ce qui pourrait lui arriver.

— Ah! Graziella! Ne me parlez pas de la guerre... Sa mère m’a dit aussi que votre mère était morte. Vous avez menti? Pourquoi?

La jeune femme se raidit et son expression se fit de glace.

— Je vous en prie, répondez-moi.

— Elle m’a reniée. Elle me laisse à des étrangers!

— Ce n’est pas possible. Après la visite de votre père, je croyais qu’il y avait eu une éclaircie dans votre relation. Vous lui avez écrit?

— Je n’ai pas eu le temps. C’est elle qui m’a écrit la première pour me dire qu’elle ne tenait pas à moi.

Les traits de Kate exprimèrent la plus totale incompréhension. Elle ne pouvait admettre le comportement de Maria, elle à qui la perte de ses enfants laissait une plaie à vif, incurable. Elle s’exclama, des larmes dans la voix :

— Ma pauvre enfant!... Et vous avez gardé ce secret-là pour vous toute seule!

— Claire le sait...

Kate s’approcha et lui ouvrit à nouveau ses bras. Graziella se laissa bercer par sa tendresse, le cœur gros.

— Laissez-vous aller, mon enfant. Vous en avez assez comme cela sur le dos. Retenez bien ce que je vous dis : nous allons marcher dans la ville la tête haute en regardant les gens dans les yeux. De plus, si le banquet a lieu, nous y serons tous les quatre.

Chapitre 24

Graziella et Claire n'avaient jamais été aussi excitées. Enfin, l'heure était arrivée après une si longue attente. Même la température agréable s'en mêlait. C'était comme un soir de Noël. La rue Racine semblait plus joyeuse et illuminée que d'habitude. Timothy se sentait comme un jeune coq dans un poulailler. Il n'avait rien ménagé pour arriver en grande pompe chez les Dubuc au bras de trois femmes.

Le maquignon avait plissé le nez et les yeux lorsqu'il lui avait formulé sa commande.

— Faire venir par le train un carrosse qui sera tiré par un attelage de trois chevaux, deux timoniers, pis un cheval solo devant? Y a qu'un évêque des grandes villes pour avoir des exigences sans bon sens de même.

Monsieur Davis avait répondu :

— Mon intention est d'encourager votre commerce, mais, si vous n'y tenez pas et que vous refusez de commander le carrosse et le cheval noir, je demanderai à l'un de vos compétiteurs, ou bien m'arrangerai moi-même. Le téléphone et télégraphe, ça n'existe pas pour rien. Le temps presse; le banquet des Dubuc aura lieu à la mi-novembre, comme prévu.

— J'trouve que c'est du gaspillage, une pareille dépense pour faire quatre milles aller-retour presque à la noirceur. Y a personne qui va vous remarquer. Les Dubuc s'tiendront pas sur le perron par une soirée froide de novembre pour voir arriver leurs invités.

Timothy Davis obtenait toujours ce qu'il désirait. Les curieux qui se trouvaient à la gare avaient ouvert grand les yeux lorsqu'ils avaient vu descendre d'un compartiment du train un magnifique pur-sang anglais noir qui, avec la Bernadette de Rodolphe Saint-Germain, serait l'un des deux timoniers. Enfer les devancerait en solo comme éclaireur.

Aussitôt après, les employés chargés de la manipulation des marchandises s'étaient mis tous ensemble pour faire descendre du compartiment à la force des bras un carrosse également noir. Même si les gens n'avaient jamais vu une pareille merveille, ils comprirent que le cocher devait se tenir à l'extérieur de l'habacle sur un siège élevé.

Rodolphe Saint-Germain s'était offert avec plaisir pour conduire l'attelage de trois chevaux, vu qu'il avait loué Bernadette, un pur-sang de grande qualité, qui arrivait presque à

la cheville des deux autres.

Les langues s'étaient épuisées en commentaires outrageux ou compréhensifs devant de telles dépenses quand une famille aurait pu vivre pendant un an avec le prix de ce caprice de riche. Les uns avaient jargonné, la pipe entre les dents :

— C'est un fou, Davis, l'carrosse tiendra pas la route si la neige décide de tomber à plein ciel ce soir-là. Y aurait été mieux avec un bon traîneau à lisses.

— C'est pas un carrosse, qu'il a fait venir de Québec, c'est un fiacre.

— C'est pas un fiacre, c'est une berline.

— Berline ou fiacre, c'est la même chose.

— C'est pas la même chose! La berline est plus sécuritaire à cause des essieux avant et arrière réunis par deux brancards, plutôt par une seule poutre centrale seulement. Si la roue casse, la caisse renverse pas.

— Y s'prend pour le roi d'Angleterre, Davis. Une berline, c'est une voiture de roi.

— Ça a dû y coûter l'prix d'un char à gaz. J'suis certain que c'est pour épater la p'tite Graziella. Après c'qu'on a entendu dire entre les branches...

— Pour la p'tite gueuse, c'est une autre occasion de nous passer sous l'nez avec son cheval maudit.

Les autres, plus tolérants, avaient répliqué :

— Arrêtez donc! C'est la jalousie qui vous fait parler d'même! Pourquoi pas t'remplir les yeux autant des beaux harnachements que des belles créatures, quand ça t'coûte pas une cenne noire.

— Ti-Gus a raison : pourquoi pas en profiter nous autres aussi, des belles choses du bon Dieu qui nous passent sous les yeux? On devrait s'en réjouir.

Ces discussions étaient maintenant chose du passé. La cathédrale, à droite, semblait saluer l'attelage. Ses deux clochers surmontés de la croix protégeraient bientôt les cloches qui annonceraient les baptêmes, les mariages, les messes quotidiennes et dominicales, en plus de sonner l'angélus et le glas.

Le fouet à la main, Rodolphe Saint-Germain leva son chapeau de cocher pour saluer son ami Ti-Gus qui se tenait sur le trottoir. Dans la cabine, Graziella et Claire occupaient la même banquette. Timothy et Kate, épaule contre épaule comme de nouveaux mariés, profitaient du siège d'en face. Les deux jeunes filles n'en finissaient pas de s'exclamer. Tout était parfait : leur habillement, leur coiffure, leurs accessoires, la voiture, la température et Enfer qui trottait en avant, comme une lumière blanche qui faisait briller le noir derrière elle.

Graziella avait le cœur en liesse. Après des ennuis de toutes sortes, voilà qu'elle était sur le chemin de l'avenir dont elle avait tant rêvé. Elle aboutirait dans quelques minutes chez Julien-Édouard-Alfred Dubuc et sa charmante épouse, Anne-Marie Palardy. Elle était bien

loin de sa vie de l'année dernière, à Saint-Jean-Baptiste, alors qu'elle se mourait d'amour pour Hubert Grenier.

Un picotement l'agaça et elle n'osa pas lever les yeux vers Timothy. Elle se concentra plutôt sur les magnifiques lèvres rosées de Kate, éclairées par la lanterne pendue à la barre.

— Je n'aurais jamais cru revivre une soirée semblable après deux années de tempête, dit sa maîtresse.

— Vous êtes la plus jolie, la complimenta Graziella.

— Elle a raison, *my Dear*, approuva Timothy en couvant sa femme d'un regard tendre. Je vais devoir vous surveiller, avec tous les hommes seuls présents à cette soirée.

Claire remarqua qu'il n'avait pas la même façon de regarder les deux femmes. Dans le cas de son amie, c'était flamboyant, comme si une flamme jaillissait de ses paupières, tandis que les œillades adressées à sa femme étaient plutôt calmes, douces et lumineuses comme une journée à l'ombre d'un soleil brûlant, trop chaud et épuisant.

— Il ne faut pas oublier notre bonne Claire, dit Kate. Je ne vous ai jamais vue aussi ravissante. Une vraie fée! J'aimerais bien qu'Henry vous voie en ce moment. Il craquerait à coup sûr.

— *My Dear*, vous ne m'aviez pas dit qu'il y avait une aussi forte attirance entre Claire et Henry. J'ai bien remarqué qu'il n'avait pas manqué de la saluer tout spécialement à la fin de sa dernière lettre, mais je n'ai pas vu plus loin.

— Je ne serais pas contre un mariage. Henry a déjà vingt-deux ans et, lorsqu'il reviendra de la guerre, ce sera un vieux garçon. Si nous voulons avoir de la relève, il va falloir qu'il s'y mette. Si je ne suis pas enceinte comme nous le pensons, il va nous falloir profiter des efforts de notre fils pour jouer notre rôle de grands-parents!

Graziella n'osa pas rappeler qu'elle lui avait déjà manifesté le désir de partager son enfant avec elle. Elle ne devait pas prendre la place d'Henry ni d'Alicia, qui aurait pu elle aussi leur donner de beaux petits-enfants.

Depuis quelques minutes le carrosse roulait dans une partie plus sombre de Rivière-du-Moulin. Par la fenêtre, Graziella reconnut le cimetière protestant où Kate l'avait emmenée pour lui montrer où était enterrée sa fille. Soucieuse de la distraire, elle dit :

— Il est dommage que les épouses des employés de la Pulperie ne soient pas invitées.

— Les invitations se multiplient au même rythme que progresse l'entreprise. Anne-Marie regrette elle aussi de ne pouvoir recevoir plus d'invités, mais elle considère avec raison que, si elle invitait aussi les épouses, elle leur occasionnerait des dépenses pour les toilettes; en plus, elle ajoute en riant qu'elle serait obligée d'agrandir sa maison pour recevoir convenablement tout ce beau monde.

— Ce qui veut dire que madame Gendron n'est pas invitée...

— Paule est une exception parmi les employés. Frédéric est l'un des bras droits les plus importants de Julien-Édouard. Il bénéficie d'un traitement de faveur comme nous, comme les Doucet, les Lapointe et monsieur le maire.

Les trois chevaux se dirigeaient vers une haute grille grande ouverte. L'allée était éclairée de chaque côté par des lanternes, jusqu'à une explosion de lumières blanches, rouges et vertes tout au fond.

— Woh! s'exclama Rodolphe Saint-Germain.

Fier de son costume noir et de ses gants blancs, le dos rigide comme sa nouvelle fonction le demandait, il sauta au sol et ouvrit les portières. Timothy le rejoignit et, le premier, il offrit à sa femme sa main également gantée de blanc, tandis que Rodolphe aidait galamment Graziella et Claire l'une après l'autre. Toujours d'une dignité exemplaire, il regagna son siège à l'avant du carrosse et suivit les indications d'un préposé au stationnement des attelages et des automobiles. Plusieurs auraient pu penser que ces rares propriétaires d'engins étaient aussi téméraires que Timothy Davis, de sortir à la mi-novembre dans une cabine juchée sur une structure à quatre roues qui aurait pu déraiper à gauche ou à droite sur un pavage trop glissant.

Au bras de son époux, Kate gravit les marches. Les deux jeunes filles les suivaient, l'air aussi cérémonieux que leurs patrons. En retenant d'une main gantée le foulard de soie attaché lâchement sous leur menton, elles protégeaient leur chignon de la brise légère. Des voix joyeuses et des éclats de rire parvenaient à franchir les fenêtres embrasées comme par un feu de joie, manifestation du phénomène dont avait tant rêvé Herman Grenier : l'électricité. Graziella se sentait comme la princesse dont les récits de son père la faisaient rêver lorsqu'elle était petite. Il l'avait si souvent désignée par ce mot que le rêve était devenu réalité. Elle évita de penser qu'elle aurait à affronter deux garçons qui en étaient venus aux poings. Kate n'avait-elle pas dit qu'il fallait relever la tête et regarder les autres dans les yeux?

— C'est trop magique, souffla-t-elle à Claire. J'ai peur.

— Moi aussi, mais, advienne que pourra, lui répondit son amie.

— Aïe, la voleuse d'expression! l'accusa Graziella en lui tapant le bras.

Elles éclatèrent de rire, une main sur la bouche. Kate les réprimanda d'un regard un peu sévère.

Depuis le pas de la porte ouverte, leur vue courut à travers le hall jusqu'à l'immense salon enfumé. La rumeur des conversations avait triplé de volume. Timothy céda le passage aux femmes et demeura en arrière, sur le tapis, pour enlever ses gants. Une charmante dame s'avança, le sourire brillant sur des dents d'un blanc surprenant. D'un coup d'œil averti, Graziella détailla sa robe de velours de soie bleu marine, coupée par un empiècement de dentelle écru au col et au bas des manches. Elle se dit que ce bijou de toilette devait venir de

Londres ou de Paris. La jupe moulait les hanches très minces jusqu'à l'évasement de l'ourlet qui, à chaque pas, ondulait sur ses souliers pâles ornés d'une boucle. Elle avait reconnu Anne-Marie Palardy. L'hôtesse tendit une main chaleureuse à Kate; elle vint ensuite vers Timothy. Il s'avança d'un pas et lui baisa galamment la main.

— Je reconnais votre dévouée Claire, dit-elle en l'accueillant elle aussi avec chaleur. Bonjour, madame Cormier; nous nous sommes déjà rencontrées. Vous êtes tous les quatre les bienvenus. Ma chère Kate, nous converserons plus sérieusement en cours de soirée. Je sais que ce cher Timothy aura une multitude de trucs à partager avec mon époux également. Mademoiselle Beckett va venir vous aider à vous déshabiller. Pour ma part, je retourne à mes autres invités.

L'accueil avait charmé Graziella. Elle n'avait d'yeux que pour le décor offert aux quelques dames privilégiées d'avoir été invitées et à la multitude de messieurs sur « leur trente-six », comme on disait à Notre-Dame de quelqu'un qui avait endossé ses plus beaux habits. En enlevant le manteau noir de Kate enjolivé du col de vison chassé par son père, elle se félicita d'avoir choisi un tissu et une teinte qui faisaient classe pour sa toilette de circonstance. Claire était délicieuse dans la robe rose à frisons d'Alicia, quelque peu remodelée. La tenue de Kate était sobre. Elle n'avait pas changé d'idée et portait l'ensemble chamois qu'elle arborait lors de la dernière invitation des Dubuc, cette soirée où Alicia avait dansé avec Antoine.

C'était précisément le souvenir qui assaillait Kate à ce moment précis. « Ils étaient si beaux! » songeait-elle. Des larmes à la commissure de ses paupières illuminèrent son regard d'un bleu pur.

Mademoiselle Beckett, dite Nannie, salua les nouveaux arrivants, principalement Kate et Timothy, et leur exprima sa joie de leur voir l'air aussi épanoui. Elle s'avoua très contente d'avoir la chance, en cette soirée très spéciale, de remercier une fois de plus les principaux agents de sa confortable situation. Visiblement passionnée par son travail, elle s'empressa de glisser les vêtements chauds et les couvre-chaussures dans le vestiaire et invita le groupe à la suivre au salon. Un serveur leur présenta un large plateau rond garni de flûtes de champagne. Graziella cherchait du regard la plume tigrée de la capeline de Paule Gendron. Elle se disait qu'elle était méchante, mais cela ne l'empêchait pas d'avoir l'envie de pouffer de rire. En acceptant un verre de cristal étincelant des mains du garçon stylé, elle vit Alphonse s'avancer jusqu'à elle.

— Bonsoir, madame Cormier, la salua-t-il en lui baisant la main.

Dans cette imitation de Timothy et d'Antoine, tous pouvaient voir son inhabileté. Graziella se revit avec lui dans l'écurie; elle n'avait plus envie de rire. Elle devait rester digne et polie tout en s'assurant de ne pas encourager la moindre familiarité. Plus que jamais, elle

en voulait au feu qui coulait dans ses veines de l'avoir fait trébucher. Cela jetait une ombre sur l'éclat de son personnage, qui devenait d'autant moins crédible aux yeux du jeune homme. Devant lui, la princesse aurait toujours de la paille dans les cheveux.

— Bonsoir, Alphonse, répondit-elle gentiment dans une légère révérence de la tête en même temps que des genoux.

Elle porta les bulles pétillantes à ses lèvres et fit courir en même temps son regard autour d'elle dans l'intention de repérer Antoine. Où était-il caché? Le fils Gendron se fit flatteur.

— Comme convenu, je ne suis pas passé vous prendre à la maison, puisque vous désiriez profiter du carrosse de monsieur Davis. Mais permettez-moi d'attacher cette fleur à votre si jolie robe.

Elle le laissa effleurer la peau de porcelaine de son épaule gauche. Elle passa ensuite délicatement ses doigts sur les pétales de velours en se mirant dans le miroir proche.

— C'est une très belle rose rouge, qui donne de l'éclat à ma toilette. Merci, Alphonse.

Elle releva une mèche qui caressait sa nuque et ajouta :

— Je cherche vos parents, mais ne les vois pas.

— J'aurais pu rester à la maison pour leur donner un coup de main. Mon petit frère Edmond est très malade.

— Ce qui veut dire que vous pouvez être contagieux? présuma Graziella, soulagée.

Vu cette menace d'épidémie, elle espérait se décharger de l'odieuse obligation de passer toute la soirée à se rappeler une faiblesse qu'elle voulait oublier, avec un gamin aux manières de novice du grand monde.

— Je ne suis pas contagieux. Ma mère tenait absolument à ce que je participe à ce banquet. Elle a demandé au docteur Riverin de m'examiner et il a jugé que je puis vous accompagner sans crainte. Je pourrai passer toute la soirée en votre agréable compagnie.

Elle reluqua du côté de Claire qui s'était éloignée en compagnie d'un jeune homme, lequel semblait tombé sous ses charmes de blonde aux yeux verts. Il lui débitait un beau discours qui avait l'air de l'intéresser. Tant mieux, elle pourrait passer une excellente soirée.

Avec son sourire rassurant, madame Doucet vint vers le jeune couple et salua.

— Bonsoir, vous deux! Comment allez-vous? Madame Cormier, vous êtes adorable dans cette robe. Vous êtes très à la mode.

Si Graziella n'avait pas connu la gentillesse de cette femme, elle aurait cru que son discours était sarcastique; la ville était encore loin d'avoir oublié les racontars dont elle avait été l'objet.

Cependant, de sa voix harmonieuse, Sarah continuait :

— J'aime beaucoup la jupe que vous m'avez confectionnée et j'en ai parlé à qui voulait m'entendre. Je crois que vous allez manquer de temps, car, selon moi, vous allez avoir beaucoup de clientes.

— Merci, madame Doucet, je vous devrai une fière chandelle si tel est le cas. Lorsque vous aurez besoin, ce sera gratuit pour vous, puisque vous me faites de la publicité.

— Jamais je n'accepterais un tel cadeau quand je sais tout le travail qu'exige la couture. Mais j'apprécie votre générosité; vous serez toujours la bienvenue chez nous. J'ai su que vous vouliez continuer à faire affaire avec mon mari. Il est de bon conseil et vous ne regretterez pas votre choix.

Se sentant de trop dans une discussion entre femmes, Alphonse s'était éloigné vers les toilettes. Graziella ne s'en sentit que plus à l'aise.

— Oui, j'ai rencontré votre mari à la Banque Nationale avec mes deux patrons... Madame Doucet, j'apprécie énormément que vous me traitiez comme je crois le mériter et non seulement comme une intrigante, la remercia Graziella.

Elle avait emprunté une voix grave accentuée par des yeux noyés de reconnaissance.

— Je vous aime beaucoup, madame Cormier, déclara Sarah en l'embrassant sur les deux joues sous les yeux de Kate qui s'avavançait vers elles. La bonne volonté transparaît dans toute votre personne et vous gagnerez contre tous, comme chacune de nous y arrive un jour ou l'autre à force de ténacité. La jeunesse a toujours bousculé les rapports entre générations. Mon arrière-grand-mère a critiqué l'époque de ma grand-mère qui, à son tour, a critiqué celle de ma mère. Ma mère a critiqué la mienne, et moi de même je trouve à redire à propos de celle de mes enfants. Ainsi tourne la Terre. L'important, c'est d'apprécier ce que vous êtes, même si votre entourage ne reconnaît pas d'emblée vos qualités.

Elle s'adressa sans transition à son amie.

— Kate, je vous félicite encore une fois d'encourager si généreusement une jeune veuve pleine de talents.

— Sarah, j'ai entendu votre propos sur les époques passées, présentes et à venir, et vous avez entièrement raison. J'aime madame Cormier pour son trésor intérieur et je lui pardonne une jeunesse que je voudrais bien avoir encore.

Graziella sentait monter en elle le malaise qui se manifestait chaque fois qu'on parlait de ses extravagances, tout spécialement depuis son retour marquant de Kénogami. Que devait-elle lire entre les lignes dans les déclarations de Kate, malgré la conversation ouverte qu'elles avaient eue? Y avait-il lieu pour elle d'entretenir des doutes sur la sincérité de sa maîtresse?

— Je vais aller retrouver mon époux, dit madame Doucet en tournant son regard vers Julien.

Il discutait dans un coin avec Timothy. Tous les deux tenaient un cigare entre les doigts, prêts à l'allumer. Mais où était passé Antoine?

Alphonse Gendron revenait des toilettes en la fixant ouvertement. Au même moment, Anne-Marie et Julien-Édouard invitèrent tout le monde à passer à la salle à manger. Le président d'honneur venait de signifier sa présence. Il était légèrement en retard sur l'heure qu'indiquait le pli d'invitation, mais on n'hésitait pas à accorder un généreux pardon au saint prêtre, très accaparé par ses fonctions à l'évêché.

Un grand nombre d'invités affluèrent d'un peu partout, à savoir de la bibliothèque, du boudoir, du salon ou du bureau de leur hôte. Certains arrivaient des étages.

La salle à manger était spectaculaire. Les soixante invités allaient-ils tous s'asseoir à la même table? Graziella n'avait jamais vu un nombre aussi considérable de personnes. La table faisait une cinquantaine de pieds de longueur et s'élançait d'un bout à l'autre de la pièce, parée de nappes de dentelle alignées à la suite les unes des autres. De la vaisselle de porcelaine, des ustensiles en argent et des coupes de cristal brillaient de tous leurs feux. Depuis le bout de la table, monsieur Dubuc commença à appeler chaque invité de marque.

L'abbé Gagnon fut convié le premier à prendre place. À pas lents, en faisant danser légèrement les pans de sa soutane, il suivit un serveur ganté de blanc jusqu'au couvert devant lequel un carré de parchemin était identifié à son nom. Vinrent ensuite les hauts dignitaires tels que Joseph-Dominique Guay, associé de monsieur Dubuc, et son épouse; Elzéar Lévesque, maire, et son épouse. Alphonse fut bientôt nommé. Ce fut ensuite le tour de Graziella, de Timothy, de Kate et de Claire. En jetant un coup d'œil de l'autre côté de la table, Graziella soupira de contentement. Elle constatait que monsieur et madame Doucet lui faisaient face. Jolie dans sa robe pêche mariée à son teint, Sarah lui sourit aimablement comme pour confirmer les propos gratifiants qu'elle lui avait tenus en début de réception. Accompagné d'Anaïs, une charmante rousse, Antoine laissait de temps en temps courir ses yeux sur ses épaules découvertes sans avoir l'air de la connaître. On n'aurait jamais dit qu'il s'était battu dans l'écurie des Davis. Le grand monde avait l'art de jouer la comédie.

Après ces invités suivirent pêle-mêle les ouvriers autant que les contremaîtres. Il était facile de déduire que le directeur-gérant de la Pulperie considérait que, si les affaires étaient prospères, il le devait au rôle de chacun dans l'engrenage.

Au tintement d'un couteau frappé délicatement contre une coupe, les regards se tournèrent vers le bout de la table, où se tenaient les hôtes. Julien-Édouard-Alfred Dubuc se leva et remercia l'assemblée d'avoir accepté leur invitation, à sa femme Anne-Marie et lui-même. Il rappela que la tradition du banquet avait été instituée à la suite de leur premier voyage à Rome, en 1908, six ans auparavant. Le pape leur avait remis des bénédictions à distribuer à chacun de leurs contremaîtres, et sa charmante épouse avait alors eu l'idée de les

recevoir tous à leur table dans ce but. Non seulement la pratique s'était installée, le nombre des invités avait augmenté chaque année, mais les hôtes restaient déçus de ne pouvoir accueillir les épouses des ouvriers, et c'était la raison pour laquelle Anne-Marie songeait à transformer la réception en pique-nique estival.

Graziella constatait que les hommes d'affaires ne manquaient pas une occasion de donner publiquement le plus de détails possible sur leur situation, quitte à exagérer leurs mérites, au besoin.

Les yeux tristes de la femme de l'industriel, qui enveloppaient son mari debout à ses côtés, semblèrent s'excuser de lui voler la parole. Elle ajouta que la réception de cette année-là poursuivait deux buts. Elle entendait d'abord souligner leur retour d'Europe, où elle avait accompagné son époux, qui avait fait le voyage dans le but de trouver des investisseurs anglais intéressés par son entreprise. La seconde raison était l'annonce d'une grande nouvelle qui serait dévoilée en cours de repas par l'abbé Gagnon.

Julien-Édouard s'éclaircit la voix d'un hum! qui sembla vouloir faire comprendre à son épouse qu'elle en avait assez dit. Elle déchiffra le message et se laissa tomber doucement sur sa chaise, pendant que son mari, de sa voix un peu sourde, souhaitait un bon appétit à ses invités en attendant la partie récréative.

Il laissa les applaudissements se calmer et, en désignant l'abbé Gagnon de sa main, il l'invita à réciter le bénédicité. L'homme de Dieu se leva lentement, très digne. Il semblait fier de l'honneur qu'on lui faisait de l'inviter à la table des riches et du privilège que lui accordaient ses hôtes. Bien qu'habitué à obtenir l'attention des fidèles à l'église, il n'en prit pas moins le temps de savourer la soixantaine de regards posés sur lui. Il croisa les doigts sur son crucifix, baissa le menton et fixa le couvert dressé pour lui. Dans cette posture recueillie, il s'adressa à l'auditoire pour souligner la piété des Dubuc, s'attarder sur les bontés du Seigneur, rappeler les mérites de l'aumône et de la charité dans une communauté comme celle de Chicoutimi. Lorsqu'il se mit en frais de rappeler la mission sacrée de l'évêque et l'importance de son rôle auprès de lui, le maître des lieux crut bon de s'éclaircir à nouveau la voix, ce qui décida le prélat à réciter la prière rituelle.

— Bénissez-nous, Seigneur, ainsi que la nourriture que nous allons prendre, et donnez du pain à ceux qui n'en ont pas.

Il termina sa prière et ses compliments en posant un regard admiratif sur les Dubuc qui encadraient leurs trois filles.

Marie, douze ans, Marthe, sept ans, et Esther, quatre ans, sages et bien élevées, avaient distrait Graziella des propos artificiels de l'abbé Gagnon, dont elle savait à présent qu'ils étaient ceux d'un hypocrite. Vêtues de soie, de dentelle et de satin, les trois fillettes semblaient sortir du carnet-mode de l'un des journaux anglais que lisait Timothy en

savourant son earl grey du matin. Tous savaient que leur mère profitait de ses séjours en Europe pour renouveler leur garde-robe. Anne-Marie affirmait que son travail et son devoir de chrétienne, en voyage, était de magasiner soit à Londres, soit à Paris, ses enfants devant témoigner de la situation sociale de leur père.

Un ho! se fit entendre autour de la table lorsque l'abbé Gagnon demanda à mademoiselle Beckett, la bonne qu'Anne-Marie appelait affectueusement Nannie, de se lever pour que chacun la voie bien. Grande, mince et les joues rougies par l'émotion, la jeune femme obéit. Les doigts croisés sur sa poitrine de la même manière que l'ecclésiastique, elle baissa les paupières sur les plats de service alignés au centre de la table. L'abbé balaya l'assemblée d'un regard circulaire et prit à nouveau la parole.

— J'ai le très grand honneur de vous apprendre que mademoiselle Beckett, la nounou dévouée de nos hôtes depuis déjà plus de sept ans, deviendra une brebis de plus qui servira Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nannie s'est convertie au catholicisme, et son baptême aura lieu en mai, lors de l'ouverture de la cathédrale ressuscitée de ses cendres. Levons notre verre pour lui souhaiter la bienvenue dans notre communauté chrétienne, qui s'enrichit de dizaines de naissances chaque année.

Il foudroya Graziella d'un regard sournois et ajouta :

— En cet instant, que nos prières aillent vers les âmes incertaines qui pensent changer de religion.

Ces mots provoquèrent un bourdonnement sourd, quoique poli, autour de la table. Bien des gens ne saisirent pas l'allusion; on crut qu'elle visait les jeunes gens présents sans distinction. Mais plusieurs comprirent sa vraie portée et regardèrent sans en avoir l'air celle qui avait passablement fait jaser depuis qu'elle était débarquée dans la ville. Graziella eut d'abord l'idée de s'excuser et de se rendre aux toilettes, mais elle jugea qu'il valait mieux faire semblant de n'avoir rien entendu. Autant jouer les hypocrites, elle aussi, comme le religieux qui lui faisait la morale. Elle se répéta la leçon de Kate : il fallait lever la tête et regarder les autres dans les yeux.

Les applaudissements chaleureux semblèrent toucher vivement le cœur de Nannie. Son visage long et pâle était baigné de larmes. Trop émue pour exprimer sa joie devant cette assemblée, elle se rassit entre Antoine et Vincent, les deux fils Dubuc, le second étant de deux ans plus jeune que son frère.

Cette conversion d'une protestante n'était pas sans surprendre Graziella, cependant. Elle ne comprenait pas qu'on puisse renoncer à la doctrine de Luther pour embrasser une religion qui faisait des chichis à tout propos. Sans doute l'abbé Gagnon et les personnes présentes déduisaient-ils d'un tel événement que leur religion était le meilleur gage de la santé morale d'une société et que toutes les choses que les protestants considéraient comme des

superstitions, comme la pratique rigoureuse des commandements de Dieu et de l'Église, les signes de croix, les bénédictions et l'eau bénite, étaient des phares indispensables aux brebis les plus faibles.

En dépit de leur générosité pour la communauté, surtout les plus démunis, Kate et Timothy n'avaient droit qu'à un minimum de sympathie et à beaucoup de méfiance. Pour la plupart, leur religion demeurait une barrière infranchissable qui empêchait tout rapport social consistant.

Une fois apaisées les exclamations de surprise et de satisfaction, les hommes commencèrent à lécher le cigare qui leur avait été remis en cadeau à leur arrivée. Avant le service du potage, plusieurs eurent même le temps de tirer quelques bouffées odorantes de ces merveilles d'outre-Atlantique.

À mesure que les bouteilles se vidaient et que les assiettes étaient remplacées d'un service à l'autre, le ton et les rires montaient. Après le dessert, une pointe de gâteau blanc nappé de confiture de bleuets et de crème épaisse, Anne-Marie demanda à Nannie d'aller mettre ses trois filles au lit. Très poliment, Marie rappela à sa mère qu'elle était sur la liste des participants à la partie récréative de la soirée consacrée à la musique. Sa mère s'excusa d'avoir, dans le brouhaha de la journée, oublié ce fait, puisque les progrès de sa fille en piano étaient marquants.

Graziella se demanda si elle ne changerait pas d'idée. Elle n'avait pas envie de mesurer son jeune talent à celui de cette fillette, qui suivait des cours depuis plusieurs années auprès des religieuses du Bon-Pasteur.

Les gens éprouvèrent autant de plaisir à se lever de table qu'ils en avaient eu à y prendre place. Le repas avait été plantureux. Ils s'étaient goulûment rempli la panse, c'était le moins qu'on pût dire. Tout était succulent et on avait fait honneur à la dinde aux canneberges et aux pommes de terre en purée, un vrai menu de réveillon. Graziella pensait à Noël qui serait là dans un mois; cette fête avait toujours été pour elle la seule occasion de rassemblements. Elle se remémorait notamment celui de l'année précédente, où elle avait cuisiné tourtières, ragoûts et beignes pour les Grenier, alors que sa pensée était occupée à tout autre chose que le repas. C'était Hubert qui remplissait ses rêves, à ce moment-là. Elle se demanda comment se passait un Noël dans une famille protestante.

Cette interrogation en tête, elle suivit une quinzaine d'invités qui se dirigeaient vers le boudoir. Antoine s'empressa de prendre la chaise à sa droite, laissant Anaïs et Alphonse les encadrer. L'épaule collée à la sienne, Graziella feignait de ne pas s'apercevoir de l'intérêt qu'il avait tout d'un coup décidé de lui manifester alors que, en début de soirée, il s'était plutôt montré distant et indépendant, semblant se satisfaire de quelques regards insistants sur son décolleté. Elle remarqua une fois de plus qu'il avait le même profil que son père. Il était joli

garçon. Son complet classique et sa chemise blanche faisaient ressortir ses cheveux châtons soignés qui encadraient un visage ovale. Sa peau était légèrement basanée.

Elle remua discrètement les lèvres. Les yeux perçants et presque noirs d'Antoine suivirent ses doigts qui se croisaient sur son ventre. De plus en plus souvent, elle ressentait un léger frémissement en son sein. Elle pensa qu'il savait, lui aussi, qu'il n'y avait aucun risque à partager le lit d'une femme dans son état. Était-ce le motif de son intérêt pour elle depuis que leur regard s'était croisé au local de la Saint-Vincent-de-Paul?

Marie Dubuc, délicieuse dans sa robe à mi-jambe du même velours de soie que celle de sa mère, plia légèrement les genoux devant l'assemblée, installa le cahier ouvert sur le pupitre, tira le banc et se mit au clavier. Ses doigts agiles coururent sur les notes en même temps que ses yeux lisaient la partition. On aurait dit un ange jouant pour le Dieu qui l'avait gratifiée d'autant de talent à sa naissance. Graziella sentit son cœur cogner dans sa poitrine. Réussirait-elle à intéresser autant ces auditeurs à l'oreille avertie, qui savaient détecter la moindre fausse note? Malgré les exercices répétés des dizaines de fois au cours des deux dernières semaines et les compliments de Kate et de Claire, elle n'était pas rassurée. Alphonse sembla lire son incertitude sur son visage et voulut l'encourager en posant sa main sur la sienne. Le soupir d'Antoine, témoin du geste, la surprit et elle ramena aussitôt sa main sur son ventre. Le maître de cérémonie, les bras de chaque côté de son corps aussi raide qu'une chemise empesée, annonça la seconde invitée :

— Madame Louis Cormier va maintenant nous interpréter une romance tirée d'une nouvelle de Jean-Pierre Claris de Florian, la *Nouvelle Célestine*, mise en musique par Jean-Paul Égide Martini sous le titre *La Romance du Chevrier*, écrite en 1784 et instrumentée par Hector Berlioz, en 1859.

Émue par tant de décorum, Graziella se leva timidement, le feuillet à la main. Elle salua de la tête à gauche et à droite, regardant les spectateurs sans les voir. En longeant l'allée, elle buta contre la tribune basse. Les rires la suivirent jusqu'au banc du piano où elle répéta les gestes de Marie.

— *Plaisir d'amour*, entama-t-elle de sa voix exquise et mélodieuse en suivant la partition les doigts sur les notes.

Des sons agréables se répandaient dans le boudoir. Le morceau terminé, elle se tint debout et salua sous les applaudissements nourris, surtout ceux d'Alphonse et d'Antoine qui semblaient observer une trêve provisoire. Anaïs affectait une mine sévère en participant à l'ovation du bout des doigts. Claire et Kate souriaient de fierté, et Timothy mâchouillait le bout de son cigare. Graziella leur adressa un sourire et reprit sa place entre Alphonse et Antoine. Les participants défilèrent sur la scène jusqu'à ce que le maître de cérémonie annonce que les tables à cartes étaient montées dans la salle à manger et le salon. Pour ceux

qui étaient prêts à revêtir chapeau et gants, une compétition de souque à la corde et de coupe de billots se déroulerait dans la cour arrière de la maison. Les équipes gagnantes se partageraient la somme de vingt-cinq dollars remise généreusement par leur patron. Il y eut des cris d'excitation.

Debout dans l'arche qui séparait le boudoir du salon, Graziella recevait de nombreuses félicitations. On semblait oublier qu'elle avait scandalisé la ville quelque temps plus tôt. L'abbé Gagnon lui dit :

— Madame Cormier, j'ai à vous parler en particulier.

Il s'adressa ensuite à Anne-Marie :

— Madame, pouvons-nous aller dans la bibliothèque pour plus de tranquillité?

— Bien sûr, opina l'hôtesse. Vous ne serez pas dérangés.

— Merci, Anne-Marie, se permit l'abbé, comme pour prendre son entourage à témoin de sa familiarité avec cette femme.

Graziella aurait préféré éviter l'entrevue, mais elle ne souhaitait pas se faire remarquer. À contrecœur, elle suivit le ministre à la bibliothèque.

L'ecclésiastique commença par lui faire des reproches.

— Votre chanson était d'un goût douteux. De plus, vous êtes habillée indécentement, pour une jeune femme enceinte. Vous souillez le camée de mademoiselle Alicia attaché à votre cou.

C'était manifeste, ce prêtre l'avait prise en grippe et il entendait ruiner sa réputation pour assouvir elle ne savait quelle vengeance obscure. Qu'il ait annoncé publiquement qu'il voulait pratiquement la confesser allait encore faire jaser l'assistance. Comme elle n'avait rien à perdre, elle contre-attaqua.

— Le bijou était déjà souillé bien avant que je le porte, puisqu'il appartenait à une protestante, qui n'a pas eu accès au paradis des catholiques.

— Vous êtes insolente! Prenez exemple sur mesdames Dubuc, Doucet et Davis, dit-il.

— Je porte une robe noire de deuil comme vous me l'avez suggéré plus d'une fois, mais il semble à présent que cela ne vous suffise pas.

— Sur vous, on dirait qu'elle est rouge comme les yeux et les cornes de Lucifer.

— Je suis moins indécente que pas mal de dames ici, mesdames Guay et Lévesque, par exemple, mais c'est vers moi que se dirigent vos remontrances. Je sais pourquoi, cependant.

— Je n'en fais pas mystère, c'est que votre âme est en perdition pour toutes sortes de raisons.

La moutarde lui montait au nez. Sur un ton hautain, elle répliqua d'une voix cinglante :

— Pas plus que la vôtre. Vos yeux sont rouges comme ceux du diable, tant vous avez envie d'une créature. L'autre jour, à l'évêché...

- À l'évêché, la culpa-t-il, vous n'aviez pas toute votre raison, vous déliriez. Vous n'avez vu que les fruits de votre imagination.
- J'ai perdu connaissance, mais, avant, je n'ai pas rêvé votre jeu de mains surprenant.
- Vous ne pouvez pas m'accuser de faits semblables. Vous êtes assez instruite pour savoir que le sacrement de l'ordre me confère des pouvoirs spéciaux venant directement de Dieu. Dans les circonstances, il était normal que je sonde votre cœur.
- Vous-même êtes assez instruit pour savoir que je n'ai pas deux cœurs, un à gauche et un à droite. Non, le sacerdoce ne vous empêche pas d'avoir encore en vous des désirs bien humains. Si je décide de parler, il y aura sûrement quelqu'un quelque part qui me croira, ne seraient-ce que des protestants.
- Graziella, vous avez été victime d'hallucinations. Cependant, je vais me montrer indulgent. Je sais que, ce jeudi-là, vous étiez venue pour que je vous aide à convaincre votre patronne que vous n'aviez pas eu de relations avec son mari. Dites-moi la pure vérité et je vous donne l'absolution. Pour clore le tout, nous promettons tous les deux de garder le secret.
- Votre offre est un aveu. Je vois que je n'ai pas rêvé. Vous avez quelque chose à vous faire pardonner. Je ne vous dirai rien à propos de mon patron et je ne dirai rien non plus qui pourrait vous nuire. Ça vous rassure, n'est-ce pas? Maintenant, laissez-moi, je veux aller m'amuser.
- Il paraît que vous avez dessiné et fabriqué vous-mêmes cette robe indécente. Quand avez-vous eu le temps?
- Sachez que je suis habile en couture et que je n'ai pas peur de l'ouvrage. Mes patrons étaient d'accord. Madame Davis m'a même aidée à compléter la finition.
- On n'est pas à Londres, ici. Couvrez-vous les épaules avec un foulard.
- Mesdames Guay et Lévesque ne sont pas à Londres non plus.



Dans un coin du salon, Kate et Anne-Marie avaient pris place à une table ronde nappée de blanc, une tasse de thé devant elles. Kate était souriante. Cependant, Anne-Marie ne savait pas quel nom donner à la pellicule qui assombrissait le regard d'habitude éclatant de cette femme admirable et généreuse, à qui elle vouait une admiration sans bornes pour avoir connu les mêmes souffrances qu'elle.

— Depuis votre retour à Chicoutimi, nous n'avons pas eu le temps de discuter vraiment ensemble, regretta madame Dubuc.

— En passant, je ne vous ai pas encore remerciée pour le magnifique foulard que vous m’avez envoyé par Antoine. Une telle attention m’a remonté le moral.

— En parlant d’Antoine, il semble s’intéresser sérieusement à votre dame de compagnie.

— Je m’en suis aperçue.

— Mon mari et moi sommes au courant de ce qui s’est passé dans votre écurie il y a deux semaines. Le fait ne s’est pas ébruité, mais, quand des parents voient arriver leur fils le visage en sang, ils creusent pour connaître la vérité. Antoine a essayé de nous faire avaler qu’il avait cru avoir affaire à un voleur, mais nous ne sommes pas assez naïfs pour croire une histoire pareille. Julien-Édouard est plus ferme que moi. Il dit que nous avons eu quinze enfants, dont cinq vivants, tous de notre sang. Et il veut la même chose pour notre aîné.

— Je vous connais bien, ma chère Anne-Marie. Je sais que vous avez beaucoup de discernement et vous devez penser que l’idée de votre mari est discriminatoire. N’y a-t-il pas une autre raison?

— Vous savez que je ne m’attarde pas aux commérages, Kate. Cependant, je dois soutenir mon mari... Nous regrettons Alicia.

— Oui, ils formaient un si beau couple! Mais le passé est le passé. Nous devons penser au présent. Je respecte votre décision, mais ne l’approuve pas. Graziella est une jeune fille tournée vers l’avenir. C’est pour cette raison qu’elle dérange. Elle saurait rendre Antoine heureux, j’en suis certaine.

— Laissons faire le temps, voulez-vous? Je suis d’avis qu’ils vont bien ensemble physiquement. Pour le reste, je ne la connais pas assez pour me faire une idée juste. Même si on ne veut pas écouter les commérages, parfois, on n’y échappe pas.

— Je suis bien placée pour vous croire.

— Plus on monte dans l’échelle sociale, plus il est facile de se faire juger sous toutes les facettes, parce qu’on appartient au public.

Kate baissa les yeux sur la tasse dans laquelle le thé refroidissait. Soudain, elle dévisagea Anne-Marie.

— Je vois! Graziella n’a aucune chance à vos yeux.

— Elle a été chanceuse d’en avoir aux vôtres.

Anne-Marie connaissait bien la bonté de Kate. Cependant, le prompt pardon qu’elle accordait à sa dame de compagnie la surprenait. Il lui aurait fallu un plaidoyer fort convaincant pour passer l’éponge, si semblable situation était survenue dans son couple. Par contre, malgré ses réticences, elle aurait été obligée de faire comme si de rien n’était et continuer à proclamer l’amour qu’elle vouait à son mari. Kate était sans doute contrainte par son image, elle aussi. Si elle avait chassé Graziella, les doutes auraient été confirmés. De fait, son amie avait la tristesse imprimée sur ses traits. Elle tenta de l’encourager.

— Vous êtes merveilleuse, Kate. Et une excellente maman. Alicia et Henry en ont bénéficié, comme celle que vous avez prise sous votre aile et qui semble si profondément imprimée dans votre cœur que rien ni personne ne pourra l'en déloger.

— Merci, Anne-Marie, de lire en moi aussi justement, fit Kate.

Un vent frais entra du dehors, poussé par une masse d'hommes qui contestaient fortement la décision du juge au souque à la corde. Le poids de l'équipe de Ti-Jean dépassait largement celui des adversaires, qui avaient nécessairement chuté les uns sur les autres au-delà de la ligne de démarcation.

Julien-Édouard calma les hommes en ajoutant un vingt-cinq dollars destiné à l'équipe qui se jugeait victime d'une injustice. Le tumulte se répandit de la porte arrière de la cuisine jusqu'au hall d'entrée. Les tables libres réservées aux joueurs de poker furent entourées en un clin d'œil, et des rires de gorge ne tardèrent pas à monter. Le serveur présenta aux gagnants une chope de bière des grandes occasions, de la réserve du patron, tandis que les perdants eurent droit à une eau-de-vie de genièvre. La bonne humeur se fit encore plus présente. Quelques-uns mirent des allumettes sur la table, d'autres, des sous noirs. Comme ceux qui avaient mis de l'argent ne voulaient pas l'échanger contre des objets sans valeur, il fut proposé de regrouper les joueurs selon leurs moyens financiers.

Julien-Édouard sauva la situation une fois de plus en remettant vingt-cinq sous noirs à chacun. Émoustillés par l'alcool, tous se mirent à frapper sur les tables ou à applaudir en criant :

— Merci! On a le meilleur patron au monde!

L'un des hommes tourna un œil malicieux vers Davis en ajoutant :

— C'est pas Price qui f'rait ça, non!

Son verre de bière à la main, Timothy quitta son fauteuil près d'une statue de marbre imposante et inspecta les alentours dans l'intention d'apercevoir Kate. Elle était à présent debout sous l'arche de la salle à manger et conversait avec madame Lapointe, la mère d'Anaïs. Ne voulant pas intervenir dans les secrets qu'avaient l'air d'échanger les deux femmes, il repéra Julien Doucet, appuyé au chambranle, qui observait le groupe des jeunes en train de pousser les meubles. Ils dégageaient le centre du boudoir pour danser. Marie avait proposé de jouer du piano, mais Antoine et Vincent avaient préféré le gramophone.

Graziella et Claire avaient bien entendu parler de cette mécanique qu'on mettait en mouvement à l'aide d'une manivelle et qui reproduisait des pièces musicales, mais elles n'en avaient jamais vu de leurs yeux. Il n'y avait que les Dubuc et quelques familles aisées qui pouvaient se payer ce joujou. Les Davis n'avaient pas encore pensé à s'en offrir un.

Doucet avisa Antoine et Graziella qui transportaient un fauteuil et le déposaient le long du mur. Ils conversaient en se souriant, sans se soucier des regards posés sur eux. Les

sourcils froncés, le banquier dit :

- Timothy, j'ai remarqué que madame Cormier et l'ainé des Dubuc se font du charme.
- Graziella est libre de s'attacher à celui qui lui plaît. Elle est veuve.
- Il serait de mise qu'elle fasse son veuvage, justement, trancha Julien.
- Le cœur ne s'attarde pas à des raisons futiles comme celles-là, surtout quand il est jeune. Faire son veuvage, qu'est-ce que cela veut dire?
- Vous seriez prêt à la laisser partir, si elle rencontrait l'âme sœur?
- Nous ne la retenons pas. Elle est libre, je vous l'ai dit.
- L'abbé Gagnon l'a gardée pas mal longtemps dans la bibliothèque. Je ne sais pas ce qu'il avait de si important à lui dire!

La réputation sulfureuse de la jeune femme n'avait pas manqué de venir à ses oreilles.

— Doucet, on dirait que vous la surveillez.

— Madame Cormier est ma cliente et je la respecte. Si elle continue à compter et à ramasser ses sous, elle brisera tous les préjugés et deviendra une femme d'affaires en vue, j'en suis certain.

— Nous allons l'aider, Kate et moi, tant que nous le pourrons. Elle est sous notre responsabilité.

Il trempa les lèvres dans son verre de bière.

— Davis, vous êtes mon ami! Je n'aime pas ce qui se dit.

— Julien, vous ne croyez tout de même pas les commérages! Un gérant de banque doit garder sa langue et rester neutre. À propos, je dois discuter affaires avec vous bientôt.

— Très bien, vous me téléphonerez lorsque vous serez prêt.

Timothy aperçut Antoine qui parlait à l'oreille de Graziella.

— Voulez-vous me réserver la première danse? lui demandait-il.

— Ce pauvre Alphonse, qu'est-ce que je vais en faire? répondit-elle.

— On peut le mettre dans le placard. Je suis prêt à l'y pousser. De toute façon, les hostilités sont ouvertes, comme vous l'avez certainement su.

Graziella éclata de rire.

— Vous êtes drôle, Antoine. Je vous aime bien.

— Moi aussi, je vous aime bien, et même un peu plus. Je me suis fait cogner dessus pour vous. En plus, c'est mon bourreau de rival qui aura la première danse.

— Je vous réserve la deuxième. Mais que va dire Anaïs?

— Je n'ai pas de comptes à lui rendre. Nous ne sommes pas fiancés... J'aimerais bien que vous me laissiez monter votre beau pur-sang blanc.

— Ah! Ah! C'est pour ça que vous me faites la cour?

— Ne vous moquez pas. C’est pour vos magnifiques yeux. C’est aussi pour votre finesse et votre si jolie robe.

— L’abbé Gagnon m’a justement sermonnée à cause de son décolleté.

— L’abbé Gagnon vous a fait perdre du bon temps. Il avait juste ce reproche à vous faire?

— Il voulait que je me couvre les épaules d’un foulard.

— Vos épaules sont très jolies et il serait dommage de nous en priver. Vous n’êtes pas pire que d’autres.

— C’est ce que j’ai dit à l’abbé. Vous êtes charmeur, Antoine. Si je ne vous soupçonnais pas de mauvaises intentions, je serais séduite par vos belles paroles. Un jeune homme de bonne famille comme vous ne devrait pas s’intéresser à une veuve quelconque comme moi, qui sera maman au mois de mai. Vous voulez faire jaser la région entière?

— Je ne vois pas ce qu’il y a de mal à être veuve. Vous avez une belle éducation et vous vous exprimez parfaitement. Je trouve même que vous avez fait d’immenses progrès depuis notre première rencontre.

— J’aime les bonnes manières. J’apprends aussi l’anglais.

— En plus, vous chantez et jouez du piano merveilleusement bien. Vous avez tout pour faire partie du grand monde, comme on dit. En passant, ma mère n’aime pas ces termes.

— Votre mère est très distinguée et gentille. J’aimerais bien la connaître mieux.

— Rien ne vous empêche de venir nous visiter quand vous le voudrez. Le prochain thé offert par ma mère se tiendra samedi prochain, en huit.

— J’ai trop de travail. La couture m’accapare beaucoup. J’ai inventé une jupe qui est de plus en plus en demande.

— On me l’a dit. Vous dépassez toutes les filles que je connais.

— Vous êtes gentil, Antoine, fit-elle en fixant le bout de ses souliers.

Anaïs s’avança vers eux, l’air mécontent.

— Antoine, maintenant que nous avons fait tout le travail, dit-elle d’une voix ferme, j’aimerais bien que tu m’invites pour la première danse.

— Bien sûr, Anaïs. Mais j’ai déjà réservé une dame pour la deuxième.

Il entraîna sa partenaire par le bras dans l’espace libre au centre de la pièce.

Après avoir remonté le ressort du gramophone, Vincent posa l’aiguille au début des sillons et courut jusqu’à Claire pour l’entraîner sur la piste. Au même moment, le jeune travailleur qui lui avait fait du charme avant le souper s’approchait. Il avait assisté aux compétitions extérieures de souque à la corde et de coupe de bois au sciote. Mais il arrivait trop tard. L’air déçu, il retourna au salon d’où une cacophonie infernale montait. Tous voulaient gagner le gros lot. On aurait dit que les exclamations dureraient jusqu’à ce que toute la fortune des Dubuc y fût passée.

Graziella était remplie de bonheur. Elle aimait cette ambiance joyeuse, même si elle était enlacée par Alphonse. Habitué aux quadrilles, tous deux arrivaient à suivre ce nouveau pas sautillant.

Viens, poupoule!

Viens, poupoule! Viens!

Quand j'entends des chansons

Ça me rend tout polisson

Ah!

Viens, poupoule!

Viens, poupoule! Viens!

Souviens-toi que c'est comme ça

Que je suis devenu papa.

La voix de Charlus chantant des paroles d'Alexandre Trébitsch et Paul Marinier, sur une musique d'Adolphe Spahn, enregistrée pour Odéon, était incroyable, même dans les bras du fils de Paule Gendron.

Le garçon espérait une deuxième rencontre intime, c'était visible dans le regard de feu qu'il laissait courir sur le décolleté de Graziella. Lorsque la musique se tut, les fauteuils alignés contre le mur reçurent les jeunes essoufflés, en plus d'une petite fille de douze ans. Marie avait été oubliée par Nannie, prise à la fois par ses fonctions de nounou et les félicitations dont on la comblait.

— Étonnant que maman ne soit pas venue enlever le disque, dit Vincent.

— Il est temps qu'elle nous laisse écouter des chansons de notre temps, répliqua Antoine. J'ai quand même vingt ans.

Voulait-il faire prendre conscience qu'il en était presque à sa majorité et qu'à vingt et un ans il serait majeur et pourrait prendre ses décisions lui-même?

Graziella comprit son allusion. Elle évita de parler au jeune homme, voyant que l'abbé Gagnon s'était amené dans le boudoir. Depuis son sermon dans la bibliothèque, il la surveillait étroitement en la suivant d'une pièce à l'autre. De sa voix en fin de mutation, Vincent se mit à réciter :

Les jeunes mariés très amoureux

Viennent de rentrer chez eux

Dans leur gentil petit entresol

Ils crient : « Enfin seuls! »

*Madame se met vite à ranger
Sa petite fleur d'oranger
Pendant que monsieur bien tendrement
Dit amoureusement
Pour tâcher
De s'épancher
Montrant la chambre à coucher :*

*Viens, poupoule!
Viens, poupoule! Viens!
Les verrous sont tirés
On pourra se détirer
Ah!*

*Viens, poupoule!
Viens, poupoule! Viens, viens chanter mon coco
La chanson des bécots.*

L'abbé Gagnon mêla sa voix geignarde aux gloussements de la jeunesse.

— Je vais avoir beaucoup de travail dans le confessionnal demain avant la messe. Je vous attends tous en ligne vers les dix heures quinze.

— Pas besoin, je suis déjà passée par la bibliothèque tantôt, répliqua insolemment Graziella.

Elle constata qu'elle avait oublié la promesse qu'elle s'était faite de ne pas faire de vagues. Elle se reprit donc humblement.

— Pardon!

— Vous retombez trop vite dans le péché, à ce que je puis voir.

— Je ne suis pas la seule, dit-elle, cinglante.

Les reproches publics attisaient la rage qu'elle avait dans le cœur. Heureusement, personne ne comprit l'allusion que contenaient ses propos, sauf le prêtre. Il se dit qu'il valait mieux ne pas la provoquer, qu'elle pourrait bien avoir l'audace de dévoiler des secrets le concernant devant tout le monde. Même si sa parole d'homme de Dieu était plus crédible que celle d'une jeune dévergondée, un doute serait semé qui continuerait à planer. Cette fille constituait un danger pour lui et il devait s'en méfier. Il s'adoucit donc et proposa :

— Je vous pardonne tous, à la condition que la prochaine danse soit un quadrille.

— Ça veut dire que nos parents font des péchés en achetant des disques de chansons françaises quand ils vont en voyage? dit Vincent.

De plus en plus dépourvu d'arguments, l'abbé ne voulut pas entrer dans une discussion qui pouvait compromettre ses hôtes. Il fit donc patte de velours :

— Disons que je n'ai rien entendu et que je lirai mon bréviaire pour que le Seigneur vous montre à faire les bons choix, comme vous l'apprennent si bien vos parents. Je leur laisse la responsabilité de vous apprendre à devenir des adultes pieux et sincères comme eux. Lorsque votre conscience sera formée, vous serez capables de démêler le bien du mal dans des cultures différentes.

En tournant les talons, il entendit une série de chuchotements.

Vincent revint vers le gramophone et changea le disque. Antoine tendit la main à Graziella. Pour accepter l'invitation de Ti-Paul, Claire refusa celle d'Alphonse, qui se tourna vers la petite Marie. Vincent entraîna Anaïs sur la piste à la première ligne de *Fascination*, chantée par Paulette Darty :

*Je t'ai rencontré simplement
Et tu n'as rien fait pour chercher à me plaire
Je t'aime pourtant
D'un amour ardent
Dont rien, je le sens, ne pourra me défaire.*

Graziella n'eut pas trop de difficulté à suivre le pas de valse professionnel d'Antoine. Sa sœur Armandine et elle avaient maintes fois dansé dans la grange en chantant pour accompagner leurs pas. Lors de soirées, Maria jouait du violon, et Maurice, de l'harmonica. En haut de l'escalier, les deux fillettes renaient les pas dans leur tête, puis, l'occasion venue, elles les mettaient en pratique et en inventaient même de nouveaux instinctivement. Graziella avait la musique dans le sang, et les religieuses du couvent l'avaient initiée au piano, bien sommairement, sans doute, mais un minimum qui lui avait rendu facile l'apprentissage de *Plaisir d'amour* et la lecture d'une partition.

Elle évalua que sa vie en était également rendue là. Sur la partition de son avenir, elle devait lire ce qui lui convenait et s'y tenir une fois pour toutes. Elle avait connu deux hommes, déjà, sans trouver sa place d'aucune façon. Antoine pouvait être un prétendant de qualité. Charmant, joli garçon, cultivé, sous les enseignements de son père, il deviendrait à son tour un homme d'affaires averti. Cependant, Graziella pensa que, malgré les beaux voyages en Europe que pouvait se permettre l'épouse de l'industriel, sa vie n'en tournait pas moins autour de celle de son mari et de ses enfants. Elle brillait dans des soirées mondaines,

mais derrière Julien-Édouard. Elle disait comme lui, quand lui voulait l'entendre. Graziella l'avait bien vu, au début du souper, lorsqu'elle s'était levée sans la permission de son homme pour prendre la parole. Elle avait subtilement été remise à sa place.

Était-ce ce rôle que la jeune femme souhaitait trouver dans le mariage? Elle conclut qu'Anaïs Lapointe y trouverait plus d'avantages qu'elle.

— Puis-je te tutoyer? lui souffla Antoine à l'oreille.

Pendant qu'il la faisait tourner, Timothy et Julien avaient entrepris pour la forme une conversation sur la pluie et le beau temps. En réalité, ils ne perdaient rien de la jupe légère qui voletait, découvrant des jambes gainées de bas noirs.

Graziella remarqua leur façon de la regarder et ne s'en formalisa pas. Pour chasser les images imprimées dans sa tête, elle s'occupa plutôt à répondre à Antoine.

— Je n'y verrais pas d'inconvénient, mais je crois que le vouvoiement est plus indiqué entre nous deux. Nous ne sommes ni des amis ni des amoureux.

— Je ne demande qu'à être ton amoureux, insista-t-il, les yeux dans les siens. J'ai déjà prouvé que j'étais sérieux.

— Anaïs nous regarde. Elle vous fera une meilleure épouse que moi. Le mariage ne me tente pas, d'après ce que j'en connais et ce que j'en vois.

— Le nôtre serait différent.

— Je ne crois pas. Les modèles restent les modèles, et les vôtres ne correspondent pas à ce que je veux.

À bout d'arguments, il eut recours à une forme de chantage; il fit allusion à ce qui avait couru au sujet d'elle et de son patron.

— Dois-je déduire de tes paroles que les commérages disent vrai?

— Je ne sais pas ce que vous avez entendu, mais sachez qu'une fille de la campagne qui veut faire son chemin a des obstacles plus imposants à surmonter que la petite fille à sa maman. En outre, vous ne m'aimez pas, vous aimez ce que je représente. Celle que vous aimiez est morte et je ne puis la remplacer. Il se trouve encore qu'aucun homme ne pourra me forcer à être le genre de femme qu'il désire.

Antoine aimait la façon qu'elle avait de défendre ses idées. De la confronter lui donnait l'impression de chasser une bête dont la capture monopolisait toute son énergie.

— Pour répondre à votre charmante insinuation, poursuivit-elle, monsieur Davis est un patron comme votre père. Il est bon pour ses employés et je l'aime comme tel. Quant à madame Davis, elle mérite tout mon respect et toute ma loyauté.

— Je voudrais être ton amant, dit-il brusquement, comme un écho aux paroles qui filtraient du ventre de l'appareil.

« C'est à voir! » se dit Graziella.

Le garçon qui faisait de l'œil à Claire s'appelait Paul Chamberland, mais on le surnommait Ti-Paul. Il réussit à s'imposer avec son accordéon et à faire taire le gramophone. Marie bénéficiait d'une permission spéciale et s'était assise au piano. Plusieurs contremaîtres et ouvriers avaient quitté les tables de poker et de black-jack pour se joindre à la belle jeunesse dans le boudoir. Anne-Marie avait dit en riant :

— Je répondrai de votre vertu devant vos femmes à la condition que vous ne me forciez pas à dire des mensonges.

Les semelles des neuf femmes invitées chauffaient. Ti-Jean animait les quadrilles ou les cotillons, alors que Ti-Paul et Marie s'épuisaient à tirer les notes du ventre de leur instrument. Les épaules et les hanches féminines heurtaient celles des hommes, les mains remontaient les jupes qui allaient en tous sens et volaient plus haut que les chevilles, les doigts se joignaient, les femmes passaient entre la ligne des hommes et on allait d'un partenaire à l'autre en respectant le carré. La sueur perlait sur les fronts, coulait dans les dos, tachait les blouses ou les chemises aux aisselles. Les visages étaient rouges et les bouches n'arrêtaient pas de s'ouvrir sur des sourires réjouis.

Impatient, Antoine trichait sans en avoir l'air. Son bras enroulé à la taille de Graziella, il la faisait pirouetter et pirouetter encore tout en osant poser une main baladeuse et hypocrite sur le haut de sa fesse ou en plongeant le regard dans son décolleté. Comme elle ne se défendait pas, il avait la certitude qu'elle acceptait son invitation.

L'ourlet de sa jupe ondoyait, sa taille était entourée par un bras vigoureux, des mèches s'étaient détachées de son chignon, le passé n'existait plus, il n'y avait que cette musique qui résonnait dans son corps.

La vie de Graziella Cormier s'annonçait parfaite. Sans contredit, ses deux pieds étaient bien ancrés dans le grand monde.

Notes

1. Avoir les quatre pieds blancs : n'avoir rien à se reprocher, se tirer d'une affaire sans subir le moindre préjudice.
2. « Bonsoir, ma chérie! Quelle surprise! » (anglais).
3. « Chéri, je te présente mademoiselle Graziella, ma nouvelle dame de compagnie. » (anglais).
4. « Je suis enchanté de faire votre connaissance. » (anglais).
5. « Mon chéri, mademoiselle Graziella ne parle pas anglais. Tu vas donc devoir t'exercer au français. Ça te sera avantageux. » (anglais).
6. Petit chapeau bicorne de forme simple en feutre noir semblable à celui que Napoléon Bonaparte portait.
7. « Le thé de cinq heures. » (anglais).
8. « Toi, moi, déjeuner, dîner, travail, samedi, dimanche, bébé. » (anglais).
9. « Comment allez-vous, je vais bien merci. » (anglais).

Comme les eaux d'une rivière tumultueuse, Graziella est indomptable. À quinze ans, elle possède déjà un dangereux pouvoir de séduction, qui incite sa mère et le curé de la paroisse à lui trouver une place de servante dans un autre village. Ils espèrent ainsi calmer les ardeurs de la jeune femme, qu'ils jugent trop délurée.

Or, Graziella n'a pas fini de faire des ravages. Le fils aîné de la famille Grenier, marié et père de deux enfants, tombe sous son charme, et une aventure passionnée s'ensuit. Quand la relation adultère est découverte, Graziella est, bien entendu, la seule coupable. Elle est chassée sans pitié et, pour expier son inconduite, elle devra se rendre à Chicoutimi pour travailler à la cuisine de l'orphelinat.

Mais son destin bifurque au cours du trajet, au moment où elle rencontre Kate, une riche anglophone, qui lui offre de devenir sa dame de compagnie.

D'abord méfiante, Graziella hésite, mais son goût de l'aventure l'emporte.

À une époque où les hommes tiennent le haut du pavé, elle joue les premières notes de sa jeune existence, composant une symphonie où s'entremêlent sensualité, désir et idées avant-gardistes.

*Nicole Villeneuve a
longtemps œuvré
dans l'enseignement
en nourrissant son
rêve d'écrire.
Elle signe ici son
quatrième roman.*



Illustration de la couverture:
SARAH FECTEAU, Eau vive, 2009, acrylique



www.jcl.qc.ca